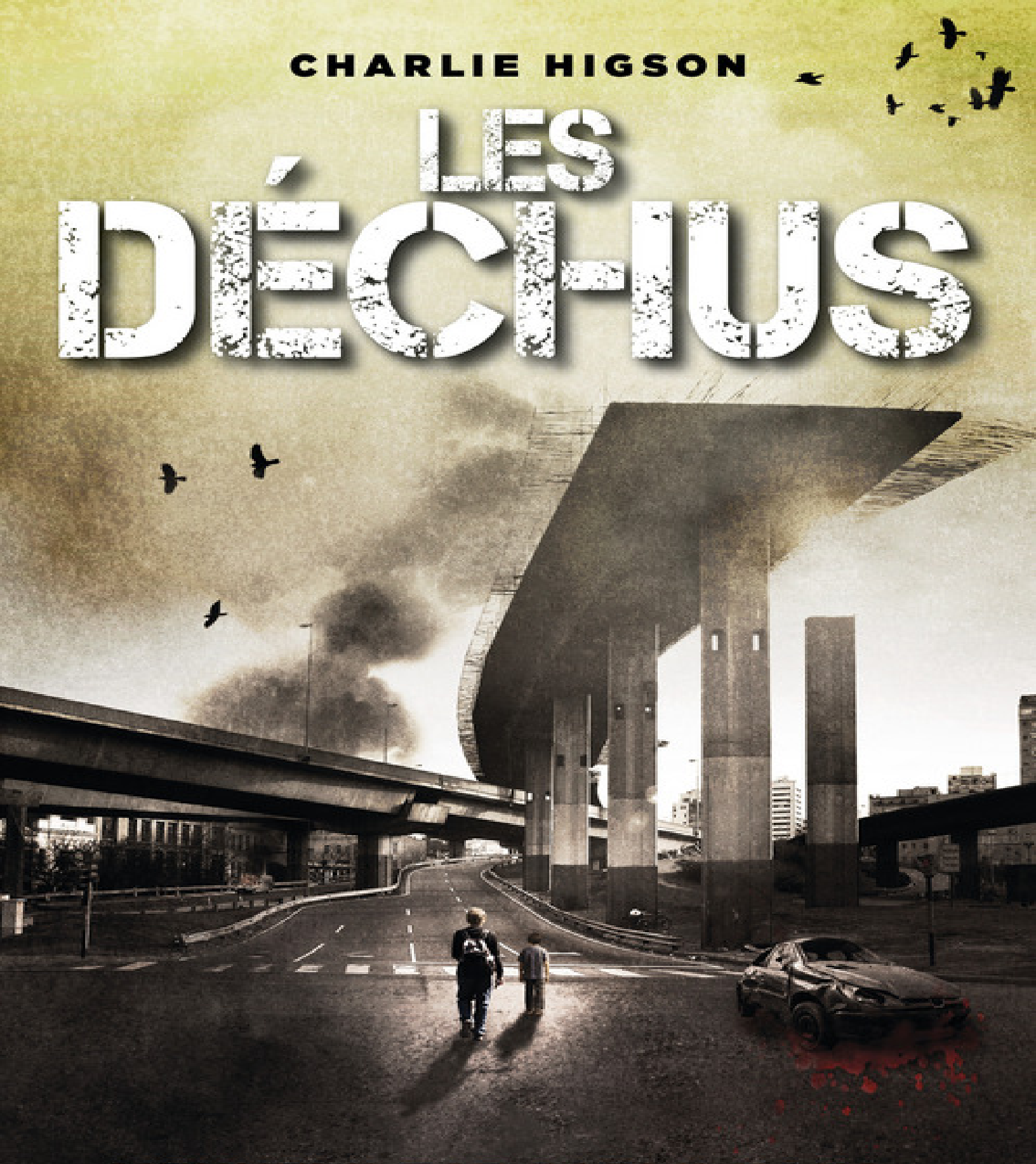
CHARLIE HIGSON

# LES DÉCHUS



L'ENNEMI EST PARMI NOUS...

PKJ

CHARLIE HIGSON

# LES DÉCHUS

ENNEMIS – TOME 5

Traduit de l'anglais par Julien Ramel

POCKET JEUNESSE

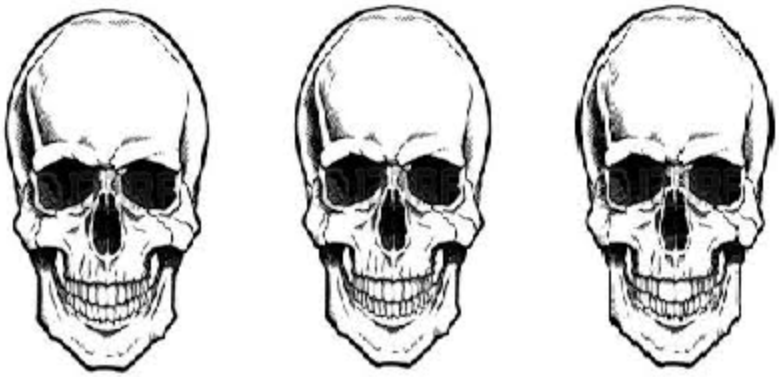
PKJ.

À Billy et Charlie

28 secondes plus tard...

L'action des Déchus se déroule en même temps que celle de Sacrifice, soit immédiatement après la fin d'Ennemis.

# *1.*



L'écho des rires envahissait la rue. L'écho des rires et des chants. Maxie riait, elle aussi. Une joie et une insouciance qu'elle n'aurait su expliquer gonflaient sa poitrine et illuminaient ses pensées, tandis qu'elle cheminait dans la fraîcheur des rues de Londres aux côtés de ce qui restait des Holloway, lui rappelant les tournées qu'elle avait pu faire dans sa jeunesse, au moment d'Halloween. Le frisson presque hystérique de l'escapade, quand les règles habituelles n'avaient plus cours et que les enfants prenaient possession de la rue.

Sauf que, maintenant, les monstres étaient réels.

Qu'à cela ne tienne. Ils les vaincraient tous.

Ne venaient-ils pas, à l'instant même, de mettre en fuite un groupe d'adultes? Maxie se sentait invincible. Elle flottait dans l'air. Quelque chose

de magique était en train de se produire. Une synergie. La naissance d'une force supérieure à la somme des énergies qui la composent. Ils étaient tellement plus qu'une bande. Ils étaient... une armée.

Enfin elle s'était échappée du palais; enfin elle était débarrassée de cette sinistre tronche de cake de David. Après tout ce temps passé cloîtrée dans l'infirmerie avec Blue, la dernière demi-heure avait été sauvage, démente, insensée, un film psychédélique qu'elle aurait regardé tard le soir à la télé, en luttant contre le sommeil. Le pire des chaos s'était abattu sur Buckingham. Des gamins couraient à toutes jambes dans les couloirs ténébreux, des cris, des coups de feu résonnaient au loin... Au milieu de ce tumulte, elle avait aperçu une des aristocrates de sang royal que David gardait captifs. Une vieille femme en robe de lamé argent, la tête coiffée d'une tiare, le visage mangé par les furoncles.

Les enfants marchaient au milieu de la route, d'un pas conquérant; leurs voix, qui se propageaient à la faveur des hauts frontons bordant la rue, se chargeaient de balayer tous leurs cauchemars... et de narguer les adultes tapis dans l'ombre.

Tournant la tête, elle adressa un large sourire à sa voisine, une fille qu'ils avaient sauvée d'une attaque, non loin de la station de métro Green Park. Gravement blessée, elle avait encore des bandages autour de la tête. Voyant qu'elle pleurait, Maxie passa un bras autour de ses épaules.

– Ça va?

– Ouais, ouais.  Ça va.

– Sauf que tu pleures.

– Ah bon? répondit la fille en essuyant du revers de sa manche son visage tuméfié avant que le rire vienne se mêler à ses larmes. Si je pleure, c'est parce que je suis heureuse.

– Dans ce cas, on devrait tous pleurer.

– Peut-être, répondit la fille en s'accrochant à elle. Merci, Maxie.

– Hum... À part ça, t'as un nom, la femme invisible?

– Brooke.

– Cool. Ravie de te connaître, Brooke.

C'était elle qui leur avait parlé du musée d'Histoire naturelle, leur décrivant un endroit sûr et bien organisé où tout un groupe d'enfants vivait en bonne harmonie.

Et telle était leur destination en cette nuit.

À travers les couches de vêtements, Maxie sentait saillir les côtes de Brooke. Elle ne l'avait pas vue avaler la moindre nourriture durant la période où ils avaient partagé la chambre. Seules l'adrénaline et la volonté la faisaient encore tenir debout. Maxie avait peur que si on la serrait un peu fort, elle ne se casse en deux.

Brooke avait à peu près le même âge qu'elle, et sensiblement la même taille. Difficile de savoir à quoi elle pourrait ressembler une fois guérie car, pour l'heure, son visage n'était qu'une kyrielle de croûtes et de bleus allant du jaune au rouge violacé – et elle ne voulait même pas penser à ce qu'il y avait sous le bandage.

Pour l'instant, tout ce qui importait, c'était qu'elle les mène à bon port, au muséum, après quoi elle aurait tout le temps de se reposer, de se remettre, et Maxie d'en apprendre davantage sur elle, comme, par exemple, les circonstances dans lesquelles elle avait été attaquée, qui elle avait perdu dans les combats, et surtout, pourquoi elle était restée aussi longtemps allongée sur son lit sans décrocher un mot.

Peu de chances que ce soit une histoire gaie, avouons-le. Il faut dire qu'il n'y avait guère d'histoire gaies. À part peut-être celle-ci.... La fuite du palais de la terreur, avec dans le rôle principal, la bande des Holloway.

Maxie jeta un regard autour d'elle. Ils avaient essuyé des pertes depuis qu'ils avaient quitté le nord de Londres, de bons potes, parmi lesquels le garçon qu'elle aimait. N'empêche, ils étaient encore nombreux.

Ils l'entouraient, formant comme un cocon réconfortant autour d'elle.

Lewis, avec sa coupe afro immanquable même dans le noir, marchait sur le flanc gauche, au milieu de ses guerriers. Gros Mick faisait pendant du côté droit. Comme d'habitude, Olive fermait la marche avec ses artilleurs, surveillant les arrières de la colonne, prêts à dégainer leurs frondes et leurs lance-pierres. Sacré Olive! Il s'en passait des trucs sous sa tignasse rousse. De fait, c'était lui qui avait organisé leur fuite.

Enfin Achille, leur meilleur guerrier, marchait d'un pas raide juste devant elles. Il s'était fait salement amocher lors d'un duel avec Just John, au palais. Il en gardait des pansements à la tête et marchait en s'appuyant sur un gamin râblé, aux cheveux crépus, que Maxie ne connaissait pas. Plus jeune qu'Achille, il trimballait sur son épaul un énorme sac de golf rempli d'armes diverses et variées. Il avait l'air d'en baver, mais n'était pas du genre à se plaindre. Au contraire, il tenait à montrer combien il était fort. Brooke et lui n'étaient pas les seuls nouveaux venus. Ils avaient également accueilli dans leurs rangs un type avec un grand nez nommé Andy, qui avait déserté le camp de David et les avait aidés à s'échapper.

Au centre du groupe se trouvaient les non-combattants, parmi lesquels Whitney, la grosse fille terre à terre, Ben et Bernie, les ingénieurs au look emo, et Maeve, qui jouait les doctoresses. Ils veillaient sur les plus jeunes: Blu-Tack Bill, le Macaque et Ella – ils se chamaillaient pour savoir qui prendrait Godzilla, leur bébé chien-loup, dans les bras.

Ça faisait du bien de se retrouver parmi ses amis. Froid et cruel comme était le monde actuel, l'amitié était une des rares choses qui leur réchauffait le coeur. S'entraider et marcher de concert était plus important que jamais.

Mais le plus précieux, c'était Blue, le chef des Morrisons, qui possédait plus d'attraits que Maxie l'aurait jamais imaginé. Il marchait à sa gauche. Silencieux et vigilant. Pourtant, elle s'était longtemps méfiée de lui, pour ne pas dire qu'il lui faisait peur. Elle l'avait d'abord pris pour un gros dur typique. Froid, autoritaire et stupide. Le mâle dominant de base, qui s'est battu pour se hisser au sommet de la hiérarchie et qui est prêt à user de violence pour défendre sa place. Mais, pendant qu'ils étaient enfermés à

l'infirmerie, elle avait découvert que cela n'était qu'une façade, un masque sous lequel se cachait un être chaleureux, drôle et fin. Pour un peu, cette rencontre aurait légitimé tout ce qu'ils avaient dû traverser pour en arriver là.

Pour un peu...

– Voilà, c'est là!

Maxie leva les yeux dans la direction que Brooke indiquait. Elle connaissait le muséum pour y être déjà allée à deux reprises. La première fois avec sa mère, quelques années auparavant, la seconde avec l'école. Mais elle avait oublié à quel point c'était grand – même si elle se souvenait que, pendant la visite, l'idée de s'y installer lui avait traversé l'esprit. La bâtisse était tellement énorme qu'elle semblait écraser la rue avec ses tours d'angle, ses alignements d'arcs faussement médiévaux et ses airs de cathédrale gonflée aux stéroïdes. Au centre, deux hautes tours jumelles, comme des clochers d'église, marquaient l'entrée principale: une énorme porte voûtée sous un portique à colonnades, façon Notre-Dame de Paris. Et puis elle frissonna. Il y avait quelque chose ici qu'elle n'aimait pas.

Derrière les grilles, une large étendue de pelouse séparait le bâtiment de la rue et une petite maison de gardien s'élevait à l'entrée. Celle-ci paraissait déserte. La porte battait au vent.

– C'est pas normal, marmonna Brooke.

Maxie ne put s'empêcher de tressaillir. Il était tard, sûrement plus de minuit, et si elle avait refusé de penser à la fatigue jusqu'à présent, celle-ci reprenait brutalement ses droits, engourdissant ses membres qui lui semblaient soudain peser une tonne. Et ça pile au moment où elle pensait qu'ils étaient tirés d'affaire.

– Qu'y a-t-il?

– Devrait y avoir un garde à la grille, répondit Brooke en regardant distraitement autour d'elle. Y a toujours quelqu'un ici, qui surveille l'entrée. Au moins deux personnes. C'est pas normal.

Blue secoua les grilles de fer forgé. Elles étaient solidement closes. Maxie leva les yeux vers l'énorme édifice. Des chandelles dansaient aux fenêtres.

– Comment on fait pour entrer?

Sans laisser à Brooke le temps de répondre, Blue longea la grille au petit trot, jusqu'à l'endroit où elle s'abaissait, puis, s'aidant d'un banc, sauta par-dessus. Les autres ne tardèrent pas à lui emboîter le pas et ensemble, ils remontèrent la rampe qui menait à l'imposant portique, percé de ses deux doubles portes en bois massif.

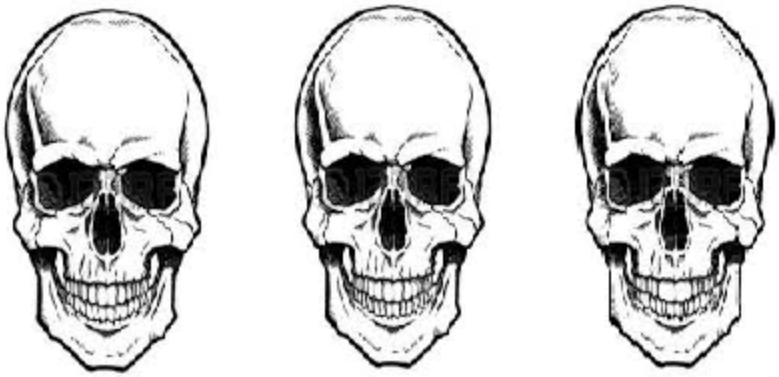
– C'est ouvert! cria une voix.

Un groupe d'enfants s'engouffrait déjà par une des portes. Jouant des coudes, Maxie se fraya un chemin jusqu'à Blue, au premier rang. Leurs regards se croisèrent. Elle prit une profonde inspiration.

– Ben, qu'est-ce que t'attends? dit Blue.

Alors Maxie entra.

# *2.*



L'endroit était si vaste et si sombre que Maxie mit un moment à se repérer et à comprendre ce qui se passait. Quand enfin elle y vit un peu mieux, elle réalisa que des gens se battaient. Un petit groupe d'enfants était acculé contre un immense squelette de diplodocus par un groupe bien plus important d'adultes. Des cadavres gisaient un peu partout sur le sol.

À la lumière tamisée des bougies, Maxie constata que les adultes étaient rachitiques, galeux et faibles. Leurs bras et leurs jambes ressemblaient à de fines branches noueuses, leur chair était grisâtre, ravagée par les furoncles, suintant presque autant que leurs plaies ouvertes. Beaucoup d'entre eux étaient entièrement couverts de sang, sans qu'il soit possible de dire s'il s'agissait du leur ou de celui d'enfants. Ils avaient l'avantage du nombre, mais ils étaient bien loin des farouches crevards qui étaient leur quotidien à Holloway.

– Z'ont pas l'air bien méchants, dit Lewis. On se les fait!

Sur ces mots, son peloton et lui foncèrent dans le tas d'adultes à coups de lances et de massues. Pendant ce temps, Gros Mick, accompagné d'une poignée de guerriers, contournait le dinosaure pour les prendre à revers. Ces renforts inattendus apportèrent un regain d'énergie aux assiégés, qui jetèrent leurs dernières forces dans la bataille et, en moins d'une minute, tous les adultes avaient été abattus.

Maxie avait remarqué qu'un des enfants se distinguait du lot. De toute évidence, c'était lui qui commandait. D'abord elle avait cru que c'était un garçon, mais, en s'approchant, elle s'aperçut qu'elle se trompait.

– C'est toi qui commandes ici? demanda Maxie.

– Bah, j'imagine, répondit la fille après avoir jeté un regard à ses troupes.

– Comment tu t'appelles?

– Jackson.

– Bon alors, Jackson, veux-tu bien nous dire ce qui se passe?

– Pourquoi? Z'êtes qui, d'abord? Demanda Jackson avec méfiance.

– Tout va bien, ils sont avec moi, répondit Brooke en sortant du rang.

Jackson tressaillit en la voyant, avant d'éclater de joie.

– Brooke... On pensait que t'étais morte, dit-elle en la prenant dans ses bras. Les autres sont avec toi?

Maxie se rappelait le moment où ils l'avaient secourue, et elle revoyait les corps distordus, étalés sur la route.

Brooke se garda de répondre. Inutile, tant son visage en disait long. Jackson jura et cracha sur la dépouille d'un adulte.

– J'comprends pas, dit Brooke. Qu'est-ce qui se passe ici?

– À dire vrai, j'en sais rien, répondit Jackson. C'est du délire. On n'a rien compris. Les adultes ont réussi à remonter des sous-sols. On sait pas comment ils ont fait, mais, de toute évidence, ils sont parvenus à passer les portes. Y en a plein partout. Dans tous les coins.

– Où sont les autres?

– Tout va bien. La plupart sont indemnes. Ils se sont regroupés dans la galerie des minéraux.

– La plupart?

– J'en sais rien, dit Jackson en scrutant l'obscurité. Possible que certains se soient fait choper. J'peux pas être partout.

Maxie éprouvait un curieux malaise. Pas juste à cause des adultes. Il y avait autre chose. Ce frisson glacé qui l'avait saisie dehors. Basculant la tête en arrière, elle leva les yeux vers l'imposant squelette du diplodocus.

Les souvenirs de sa première visite ici, avec papa et maman, lui revenaient en mémoire. Les dinosaures. Ils l'avaient fait flipper. Elle devait avoir dans les quatre ou cinq ans. Il y avait une exposition temporaire. Avec des automates de dinosaures grandeur nature. Elle en avait fait des cauchemars pendant des semaines. D'ailleurs, aujourd'hui encore elle trouvait que ces créatures avaient quelque chose de dérangeant. C'étaient les dents qui faisaient ça. Maxie n'aimait pas les dents.

Elle reporta son attention sur les cadavres hachés menu qui jonchaient le sol.

– Des gars de chez vous là-dedans? demanda-t-elle en se tournant vers Jackson.

– Non. Que des crevards.

Maxie tiqua et la regarda d'un air interrogateur.

– C'est comme ça qu'on appelle les adultes, expliqua Brooke.

– Ça me va, répondit Maxie.

Elle se redressa et balaya du regard l'obscurité qui les cernait.

– À ton avis, combien de crevards ont pu passer? Demanda-t-elle.

Cet endroit lui envoyait de mauvaises vibrations. Des échos de ses peurs d'enfant. Déjà, ce hall central était plus que trop grand. Tout juste si l'on pouvait encore apercevoir la voûte du plafond. Et puis, surtout, c'était rempli de truc bizarroïdes et de fossiles géants qui projetaient des ombres flippantes sur les murs.

– Aucune idée, répondit Jackson en se passant la main sur le visage pour en essuyer le sang. J'en ai vu au moins dix autres, mais je pense qu'y en a plus.

– Et tu dis qu'ils sont rentrés par la cave?

– Normalement, c'est Robbie qui s'occupe de la sécurité, mais il est blessé, répondit Jackson avant de se tourner vers Brooke. J'ai peur que les choses aient un peu dérapé.

– T'as d'autres guerriers, ou ça s'arrête là? demanda Maxie en effectuant un rapide décompte des troupes de Jackson.

– Ça s'arrête là.

– Très bien, dit Maxie en élevant la voix. Écoutez-moi, tous! Je sais parfaitement que vous êtes claqués et que vous n'avez qu'une envie, c'est d'aller vous coucher. Mais avant d'aller faire dodo, on a un petit truc à régler.

Se tournant vers Brooke, elle ordonna:

– Prends les petits avec toi et mets-les à l'abri avec ceux-ci.

– Dans la galerie des minéraux?

– Si tu le dis.

– Ça a été conçu pour entreposer les pierres les plus précieuses, ajouta Brooke. Ça ressemble à une chambre forte de banque.

– Ça me plaît. Whitney! Rassemblement général!

– Tout de suite, ma chérie.

Maxie se tourna de nouveau vers Jackson.

– On va devoir se séparer et tout fouiller pour mettre la main sur d'éventuels survivants et sur les adultes qui restent. À ton avis, il nous faut combien de groupes? J'sais pas comment c'est foutu ici.

– On a condamné les zones rouge et orange de sorte que cette partie du musée soit coupée du reste, mais ça reste immense. Toute la zone bleue, plus la zone verte. Il nous faudra un groupe à l'étage, deux autres ici, au rez-de-chaussée, qui prendront chacun une zone, plus un autre qui descendra au sous-sol pour fermer les portes. Ce sera le plus dur. J'ose même pas imaginer ce qu'y a là-dessous.

– Je m'en charge, dit Blue en avançant d'un pas. Mais on a besoin de quelqu'un pour nous montrer le chemin.

– Boggle, répondit Jackson en posant la main sur l'épaule du garçon qui se tenait à son côté. Prenez-le avec vous. Personne ne connaît les sous-sols aussi bien que lui.

Le dénommé Boggle opina du chef. Maxie compta rapidement ses troupes.

– Gros Mick, dit-elle, toi et moi, on prend un peloton et on couvre le flanc gauche de ce niveau.

– Zone bleue, précisa Jackson.

– Compris, répondit fermement Maxie.

Maintenant que l'opération se mettait en place, qu'elle était à pied d'oeuvre, la fatigue ne comptait plus.

– Lewis, dit-elle, tu prends l'autre flanc, zone verte. Jackson, on va avoir besoin de quelques-uns de tes gars en renfort.

– Autant que tu veux.

– Bah, et moi? Demanda Achille.

– Tu escortes Brooke, Whitney et le reste de la bande, et tu les mets à l'abri, répondit Maxie. Ensuite, tu montes tout en haut et tu redescends quand tout va bien.

– Ça va être plutôt calme là-haut, protesta Achille.

– C'est le but. Je te rappelle que tu es blessé.

– C'est pas si terrible.

– Peu importe. Tu t'es assez battu pour ce soir.

– Je t'accompagne, annonça Jackson en se tournant vers Achille.

Ce dernier la toisa des pieds à la tête, puis esquissa un sourire.

– Cool.

– Il faut fermer les portes principales, dit Olive. Pour les empêcher d'entrer.

– Commençons par sortir les corps, dit Maxie, avant de se tourner vers Jackson et d'ajouter: sauf si tu penses qu'il peut y avoir des enfants parmi eux.

– Bazarde tout.

– Je m'en occupe, proposa immédiatement Olive, aussitôt imité par ses artilleurs qui saisirent les dépouilles et les traînèrent sur le carrelage noir

et blanc, en direction de la porte.

Blue s'approcha de Maxie.

– Alors comme ça, c'est toi qui commandes? Lui glissa-t-il à l'oreille, avec un petit sourire.

– Ouais, et t'as intérêt à avoir du répondant, dit Maxie. Parce que si tu continues à flemmarder comme ça, on va devoir te remettre au lit.

– C'est ce qu'on va voir, répondit Blue en la fusillant du regard.

Puis il alla trouver Jackson.

– Comment y s'appelle le gars qui doit nous faire descendre?

– Boggle, répondit Jackson.

Avisant la mine perplexe de Blue, elle ajouta:

– Il a un prénom polonais. Un truc imprononçable avec des tas de consonnes et aucune voyelle. Alors Justin l'a surnommé Boggle, tu sais, comme le jeu de lettres.

– Connais pas, coupa Blue. Mais, bon, il est fiable?

– T'inquiète.

Blue s'approcha de l'intéressé à grands pas et lui tapa sur l'épaule. C'était un grand gaillard rondouillard avec des cheveux incroyablement fins, si blonds que l'on ne voyait pas où ils se terminaient et où commençait sa peau. Il portait une fine épée ornée de savant motifs damasquinés. La pointe en était cassée.

– T'arrives à faire du dégât avec ton jouet? demanda Blue.

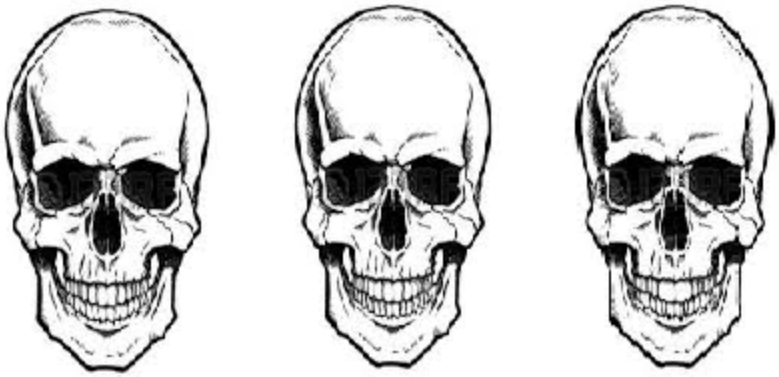
– C'est toujours mieux que rien.

– Si tu le dis. Alors? Prêt?

Boggle haussa les épaules.

– Nickel. Allez, le dur, on y va. Il est temps de sonner la fin de la récré.

# *3.*



Boggle les conduisit à l'autre bout du grand hall, ils longèrent le diplodocus, dont le cou interminable semblait se perdre dans les nuages, puis se glissèrent sous un passage voûté qui supportait une des deux volées de marches de l'escalier principal. Un recoin qui avait un jour accueilli une des cafétéria du musée, comme l'indiquaient les tables et les chaises encore présentes. Boggle s'avança jusqu'à une porte ouvrant sur un couloir. À l'évidence, ils s'enfonçaient dans une partie du musée fermé au public. Il sortit de sa poche une lampe torche et l'alluma. Blue en fit autant.

– Le niveau inférieur était réservé au personnel, expliqua Boggle tandis qu'ils empruntaient le couloir. Ils s'en servaient pour entreposer des trucs. Tout n'est pas souterrain, il y a des fenêtres à certains endroits.

Ils atteignirent bientôt une nouvelle porte. Boggle s'apprêtait à l'ouvrir quand, subitement, il se ravisa et posa une main tremblante sur la

peinture rayée du dormant. Il se donnait du courage pour continuer.

– Tu vois, quand on est arrivés ici, ça grouillait de crevards. À priori, surtout des employés du musée. Jamais on n'aurait pu en venir à bout. Trop grand. C'est un vrai dédale de couloirs et de pièces dérobées la-dessous. Alors on les a laissés. On a nettoyé les galeries, on a fermé les écoutilles et on n'en a plus parlé.

– Tu veux dire que vous les avez enfermés à la cave? Avec vous au-dessus?

– Ouais.

– Comment ils font pour aller et venir? demanda Blue.

– En passant par les fenêtres, la plupart du temps. On fait ce qu'on peut pour colmater toutes les brèches dans la journée, mais ils arrivent quand même à passer.

– OK, ouvre, dit Blue. Voyons un peu ce qui se cache là-dedans.

Boggle s'exécuta et les enfants descendirent prudemment l'escalier, la tension augmentant d'un cran à chaque marche.

Pendant ce temps, Jackson menait son groupe dans le grand escalier, dépassant la statue de Charles Darwin, assis pour l'éternité dans son fauteuil de marbre, indifférent à tout ce qui pouvait se passer autour de lui. Achille avançait à son côté. Il portait un bouclier rond dans le dos et une pique de métal acérée en guise de lance. Le bout était brisé, le manche, rayé et cabossé. Elle avait l'air d'avoir servi récemment, et son propriétaire semblait aussi amoché que son arme. Il avait une entaille au menton, une oreille qui disparaissait sous un bandage et son vieux T-shirt était taché de sang. Un T-shirt frappé du logo des Jeux olympiques d'hiver de Sarajevo. Il se déplaçait péniblement, et à l'évidence, certains mouvements lui coûtaient. Pourtant, malgré ses blessures, sa démarche avait quelque chose de fier, de presque arrogant. Le motif dessiné au rasoir sur sa tête finissait de lui donner des

airs de parfait mauvais garçon, du genre de ceux contre lesquels la mère de Jackson l'avait toujours mises en garde.

Et du genre de ceux qu'elle avait toujours aimés.

Arrivés au sommet des marches, ils prirent la coursive où étaient exposés les singes. Elle s'attendait à ce que quelqu'un fasse une réflexion, qu'un petit dise une bêtise, mais rien. L'ambiance n'était pas à la rigolade. Le seul qui parlait, c'était le gosse qui portait le sac de golf rempli d'armes et qui suivait Achille comme un toutou.

– C'est la première fois que je viens ici, dit-il avec un accent irlandais à couper au couteau. J'aime bien les animaux.

– Heureusement que t'es pas venu avant, répondit Achille. S'ils t'avaient vu, ils t'auraient immédiatement mis en cage, avec les babouins.

Le petit éclata de rire.

– Ouais, t'as raison.

Bientôt, ils arrivèrent face aux grilles d'acier qui protégeait l'accès aux barreaux. Des visages blafards apparaissaient dans les interstices.

– Que se passe-t-il? demanda une voix.

– La cavalerie, répondit Achille. Allez, ouvre!

– Pas question qu'on ouvre cette porte, dit une autre voix.

– Fais ce qu'il te dit, ordonna Jackson d'un ton las. Ils sont avec nous.

Un tintement de clés lui répondit. Après un bruit sec et métallique, les portes s'ouvrirent. La grosse fille, Whitney, fit rentrer les petits, laissant Jackson et sept membres de son équipe aux côtés d'Achille et de Paddy.

– Allez, on grimpe, dit Achille en levant les yeux au plafond.

À l'entrée du bâtiment, Maxie aidait les gars d'Olive à déblayer le dernier cadavre d'adulte. Il y avait une grosse tache noire sur le sol. Elle attrapa le corps par les pieds et le traîna au bas des marches du perron, sa tête rebondissant sur chaque degré du large escalier. Elle faisait le boulot, ni plus ni moins, dans un tel état de nerf qu'elle en devenait totalement insensible. Y avait une mission. Fallait la remplir. Point barre. Bien sûr, elle le paierait le lendemain matin. Elle le savait. Elle serait fatiguée, mal lunée, irritable.... Mais s'ils réussissaient à nettoyer le musée ce soir, elle aurait tout loisir de dormir autant qu'elle le voulait ensuite. Merde, elle avait pas le droit d'être fatiguée! Elle avait passé l'essentiel des dernières vingt-quatre heures au lit! "En fait, c'est le stress qui te vide", se dit-elle en arrivant au bas des marches, où elle jeta négligemment le cadavre avec les autres avant de retourner à l'intérieur et d'aider un gamins du musée à fermer les portes.

– Donc on est dans la zone bleue, c'est ça? demanda-t-elle en se tournant vers lui. Tu peux m'en dire un peu plus?

– Ça fait une dizaine de salles en tout, mais la moitié sont fermées à clé, donc pas de problème.

– OK. Et les autres?

– Deux couloirs principaux et quatre ou cinq grandes salles. Les grands mammifères, le corps humain et les dinosaures.

Génial....

À mi-parcours de l'escalier qu'ils étaient en train de descendre, Blue et sa brigade croisèrent deux adultes qui erraient comme des âmes en peine. Ils n'avaient pas l'air très dangereux, seulement pâles, maigrelets, faibles et plus effrayés qu'autre chose. D'une manière ou d'une autre, ils étaient parvenus à s'introduire dans le bâtiment, mais s'étaient trouvés désemparés ensuite. Blue n'était pas pour autant d'humeur à leur témoigner de la pitié. Il voulait que cette nuit finisse. Enfin dormir en paix.

– Je m'en occupe, dit-il en retenant Boggle d'un geste de la main.

Il s'avança, leva sa massue et les cogna jusqu'à ce qu'ils s'effondrent, puis il les acheva en leur défonçant le crâne contre les marches.

– On ramassera les corps plus tard. Faut juste essayer de se souvenir de l'endroit où on les a dégommés.

Au pied des marches, au sous-sol, ils en trouvèrent trois autres, mais ceux-là étaient déjà morts. Le corps d'une jeune fille gisait parmi eux. Apparemment, ils l'avaient traînée jusque-là avant de la tuer.

Blue braque sa torche sur les deux extrémités d'un long couloir rectiligne. Des tuyaux. Des câbles électriques. Des tubes au néon accrochés au plafond. Des vieilles armoires à documents, des piles de cartons, ainsi que divers rebuts s'entassaient le long des murs.

– Quelle distance jusqu'aux portes qu'on doit fermer? demanda Blue.

– Sur la droite, y a une sorte de carrefour, répondit Boggle. La porte est là. Environ vingt, vingt-cinq mètres.

– Et de l'autre côté?

– À peu près pareil. Une jonction en T. Et une autre porte.

Sa voix était enrouée et hésitante. Il avait quelque chose en travers de la gorge. Blue éclaira son visage. Il pleurait.

– Ça va?

– Non, pas vraiment... répondit Boggle, les yeux baissés sur la morte. Elle s'appelait Emma. C'était une copine.

– Désolé. Tu te sens de continuer?

– Ouais. Faut qu'on arrête ça.

– T'as raison, man, répondit Blue en tendant le bras.

Ils se serrèrent mutuellement le poignet. Boggle prit une profonde inspiration et avala sa salive.

– Je suis avec toi, mon gars, dit Blue tandis qu'épaule contre épaule ils s'avançaient dans le couloir, leurs troupes se pressant dans leur sillage.

Quelques dizaines de mètres plus loin, ils croisèrent un autre couloir, en tout point semblable au premier, qui partait sur leur droite.

Deux ados de treize ans, qui avaient sauté au plafond lorsque Blue et ses gars s'étaient portés à leur hauteur, étaient tapis dans l'ombre, les yeux braqués sur une porte ouverte. Le choc passé, ils poussèrent un ouf de soulagement en avisant Boggle.

– Que se passe-t-il? demanda ce dernier.

– Y sont un paquet là-dedans, répondit un des garçons qui portait une courte épée d'ornement semblable à celle de Boggle, à ceci près que la sienne était poissée de sang. On est bloqués ici. On n'ose pas aller plus loin.

– Il faut qu'on verrouille cette porte.

– Pas question, Boggle. On ne va pas plus loin.

– Une idée de ce qui s'est passé, ce soir? demanda encore Boggle.

– J'sais pas. On a vérifié les portes en début de soirée et tout était en ordre. Mais peut-être qu'on s'est trompés, qu'on a fait une boulette, que c'est de notre faute. C'est pour ça qu'on est descendus ici. Et puis notre bougie s'est éteinte et on s'est retrouvés coincés dans le noir.

– Ouais, ajouta l'autre, on a inspecté les lieux à neuf heures. Comme d'habitude. Même si Robbie n'est plus là pour donner les ordres. Et les issues étaient toutes fermées. On en est sûrs.

– Ah, on a aussi retrouvé Jason, précisa le premier.

– Qui est Jason? demanda Blue.

– Un gars d'une autre équipe de sécurité, répondit le garçon. Lui aussi s'occupe des accès. On a trouvé son corps, ou du moins ce qu'il en restait. Il a été à moitié dévoré. Quoi qu'il en soit, maintenant, toutes les portes sont ouvertes...

Blue observa discrètement les deux garçons à la mine terrorisée. Coupable négligence, étourderie ou coup de folie? La réponse à cette question devrait attendre. Pour l'instant, ils devaient s'occuper des adultes.

– On dirait que vous avez une guerre sur les bras, dit Blue.

– Je te le fais pas dire.

– Eh bien... qu'est-ce qu'on attend pour la gagner?

Achille observait fixement la coupe transversale d'un séquoia géant accrochée au mur, au dernier étage du musée. Elle devait mesurer cinq ou six mètres de diamètre. L'écriteau qui se trouvait à côté disait que l'arbre avait treize cents ans quand il avait été abattu. Treize cents ans, ça c'était de l'âge. Pour Paddy comme pour Achille, c'était une première. Avant, il aurait ricané à l'idée de visiter un musée, mais, depuis l'épidémie, de puis que le monde avait basculé cul par-dessus tête, il réfléchissait au monde qui l'entourait comme il ne l'avait jamais fait. Il pensait à la vie, à la mort, au temps et à l'histoire, dont son père était féru. Un accro de la chaîne Histoire. Et voilà un arbre qui avait pratiquement tout connu. Le Moyen-Âge, la découverte de l'Amérique, les guerres napoléoniennes, les deux guerres mondiales...

– Y a rien ici, dit Jackson.

– À part cet arbre, répondit Achille.

Jackson éclata de rire.

– J'crois pas qu'y va nous attaquer.

– Détrompe-toi, il pourrait se décrocher du mur et tous nous écraser.

– Il pourrait.

– Bon, j'imagine que maintenant qu'on est montés, on redescend en checkant le côté opposé.

– OK. Et après on reste en bas. En faction dans le grand hall.

La voix de Jackson ne correspondait absolument pas à celle qu'il avait imaginée en la voyant pour la première fois. Une voix très BCBG. Façon nana de cours privé, ce dont elle n'avait pas du tout l'air. Vraiment pas, puisque, pour être honnête, elle avait l'air d'un mec.

Elle le regardait fixement, son visage de patate cabossée à peine visible dans la pénombre. Comme si elle s'apprêtait à dire quelque chose ou qu'elle attendait que lui prenne la parole. Il prit conscience du fait qu'ils n'étaient plus que tous les deux. Les autres avaient pris l'escalier. Tous sauf Paddy, qui s'affaissait lentement sous le poids du sac de golf.

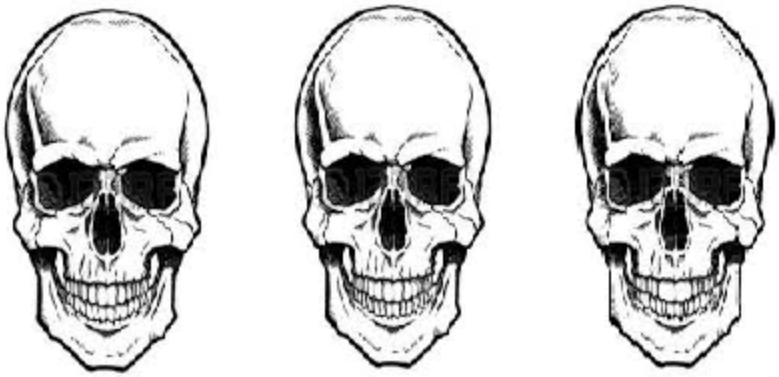
Et bien qu'il s'affaisse. Et qu'elle poireaute. Il n'avait rien à lui dire. À part...

– Ben, qu'est-ce que t'attends?

– Rien, répondit négligemment Jackson avant de les conduire à l'étage inférieur.

Maudites donzelles....

# *4.*



Les dinosaures. Pourquoi fallait-il que ce soit les dinosaures?

La galerie en regorgeait. Des squelettes fossilisés complets ou seulement des fragments, des crânes, des griffes, des dents, des maquettes, des jouets, des images. Des dinosaures coincés dans des boites pendant du plafond, des dinosaures sur des estrades, des dinosaures à chaque coin de mur...

dans la galerie, la circulation s'effectuait sur deux niveau: au rez-de-chaussée et le long d'une coursive en acier qui courait à mi-hauteur. Un itinéraire conçu pour conduire le spectateur de la première à la dernière vitrine, mais qui, dans un noir quasi total, seulement rompu par la lueur des chandelles et les faisceaux erratiques des lampes torches, avait tout d'une maison hantée labyrinthique à laquelle les silhouettes déchiquetées des dinosaures auraient donné un air encore plus effrayant.

Mais le plus grave, ce n'était pas les dinosaures. En effet, pour autant que Maxie puisse en juger, il y avait au moins une vingtaine de pères et de mères là-dedans. Dans le méli-mélo des vitrines, et avec les enfants qui couraient dans tous les sens, elle ne pouvait jurer de rien, mais elle avait l'impression qu'il y en avait partout. Elle sentait leur respiration sifflante, les bruissements qui accompagnaient chacun de leurs mouvements, leurs geignements. Ils n'étaient pas particulièrement agressifs, juste effrayés, perdus, acculés; et ils se défendaient comme de beaux diables dès qu'on les attaquait. Ils s'étaient déployés par petits groupes de quatre ou cinq individus. L'équipe de Maxie s'était séparée aussi, comme si les méantres de ce lieu avaient dissout toute discipline.

Maxie avait avec elle Gros Mick, plus deux de ses gars de Morrisons, ainsi qu'une fille et un des garçons de Jackson. Elle ne connaissait pas bien Gros Mick, assez néanmoins pour savoir que, s'il n'avait pas inventé le fil à couper le beurre, il était costaud et fiable et qu'il assumait dans une bagarre.

Les gamins du musée, c'était une autre histoire.il ne fallait pas compter sur eux pour autre chose que tenir les torches et éclairer le passage. Dès qu'ils approchaient d'une poignée d'adultes, ces momes se recroquevillaient sur eux-même et regardaient d'un oeil épouvanté Maxie, Gros Mick et les autres les tailler en pièces avec leurs armes, ne laissant derrière eux que des amas de chair sanguinolente. Ils semblaient choqués, tétanisés par ces accès de violence, mais Maxie voulait en finir au plus vite, donc moins il feraient de quartier, mieux ça serait. En outre, elle se sentait mal à l'aise au milieu de tous ces dinosaures. Si elle les laissait occuper ses pensées, elle allait redevenir une petite fille hurlant qu'on la laisse sortir.

Elle porta le coup de grâce à une jeune mère aux cheveux aussi finet mousseux que de la barbe à papa, lui tranchant de coup avec la pointe de son épée, avant de glisser dans le sang ainsi répandu. Une brûlure acide lui remonta dans la gorge. Des erreurs comme celle-ci pouvait vous coûter la vie. Elle s'accrocha à la patte fossilisée d'un squelette ridiculement haut et perçut du mouvement. Un truc qui fondait sur elle en contournant la plate-forme. Encore vacillante, luttant pour garder son équilibre, elle bondit vers

la menace, se servant de cet élan pour se rétablir. En même temps, elle leva sa lance.

Et la baissa aussitôt.

C'était un enfant, un des guerriers du muséum, qui courait dans le mauvais sens. Maxie l'insulta copieusement avant de s'apercevoir qu'il pleurait à chaudes larmes et qu'il tremblait comme une feuille. Parce qu'il fuyait une horreur ou parce qu'il avait failli s'empaler sur sa lance? Dieu seul savait et, à la vérité, Maxie s'en fichait complètement.

– T'es con ou quoi? grogna-t-elle. J'aurais pu te tuer.

Le garçon ne répondit pas, dépassant Maxie d'un coup d'épaule pour détaler de plus belle. Celle-ci comprit alors les raisons de sa fuite: trois gros pères seulement vêtus de slips crados. Ils étaient plus enrobés que les autres, la peau couverte de bubons croûteux jaune vif, le corps déformé par des kystes et des grosseurs, qui saillaient à des endroits improbables. L'un d'eux n'avait plus d'oreilles. Les deux autres avaient la langue tellement gonflée qu'elle leur sortait de la bouche.

Ils allaient beaucoup trop vite pour s'arrêter à temps et, tandis que Maxie levait maladroitement sa lance vers celui qui se trouvait devant, les deux autres la tamponnèrent, l'envoyant violemment cogner contre le squelette de dinosaure.

Dans un petit cri étranglé, Maxie s'écroula sous leur poids. Heureusement, Gros Mick avait été témoin de la scène; il prit aussitôt les pères à revers et les harcela par de petits coups de lance, en prenant garde de ne pas toucher Maxie, qui se trouvait quelque part dans l'enchevêtrement de corps qui se tortillaient par terre.

Un père se redressa et tendit le bras vers une gamine du musée, recroquevillée au pied d'une vitrine, trop apeurée pour se défendre. Reportant son attention sur la fille, Gros Mick pivota et planta sa lance dans les chairs molles au bas du dos du père, dans l'espoir de toucher un rein.

Couverte des fluides corporels des trois pères comme de ceux de la mère aux cheveux en barbe à papa – autant éviter de trop y penser – , Maxie faisait tout son possible pour se relever. Elle avait vomi, une partie des cochonneries qu'elle avait sur elle venait donc de son propre estomac. Elle était furieuse. Furieuse de s'être laissé avoir aussi facilement, furieuse que les adultes aient pu la dépasser. En plus elle avait perdu sa lance dans la bataille et le gamin du musée censé l'éclairer avait disparu. Incapable de remettre la main sur son arme dans le noir, elle se jeta sur les adultes à mains nues.

Durant quelques minutes, un furieux corps-à-corps s'engagea, pratiquement à l'aveugle, Maxie se battait comme une diablesse à coup de pied, de coude, d'ongle et de poing, hurlant à plein poumons, suffoquant dans les relents putrides des crevards, transpirant à grosses gouttes sous la chaleur de leurs corps moites et visqueux. Et puis un cri déchira l'air et le faisceau d'une lampe éclaira son visage...

d'autres enfants arrivaient. Le reste de son équipe. Sous leurs assauts conjugués, les trois adultes ne résistèrent pas longtemps. Les enfants se tenaient en cercle, haletants, les mains sur les cuisses. Le garçon du musée avait disparu. La fille était blessée, mais pas sévèrement.

Maxie, elle, était toujours aussi furieuse.

– Vous étiez où, bordel? demanda-t-elle en se tournant d'un air hargneux vers son groupe, même s'il n'y était pour rien si le gamin du musée s'était carapaté.

– On était en train de chasser un troupeau, répondit un des gars de Mick. Ils se sont cachés quelque part. On était sur leur trace quand on t'a entendue crier.

Donc il y avait encore du pain sur la planche. Il fallait rassembler les troupes et poursuivre la battue.

En se retournant, elle éprouva une vive douleur au dos et poussa un gémissement plaintif. L'endroit où elle s'était cogné au fossile.

Maudits dinosaures...

Dans les sous-sols, Blue et sa brigade étaient aux prises avec un groupe d'adultes qu'ils repoussaient mètre après mètre dans un long couloir obscur. Boggle et son acolyte du muséum se tenaient en arrière, torche brandie par-dessus les têtes afin d'éclairer la voie aux gars qui se trouvaient devant. De sorte que Blue ne voyait qu'un mur de visages fantomatiques, de bouches béantes, de grands yeux hagards et de doigts osseux qui se levaient en vains mouvements de protection. Mais quel rempart des doigts offraient-ils face à une forêt d'armes? Blue avançait. Les lances maintenaient l'ennemi à distance. Les massues lui faisaient mordre la poussière. Les couteaux l'achevaient. Étape par étape, les enfants reprenaient possession du couloir, piétinant les cadavres au fur et à mesure de leur avancée et pataugeant dans le sang qui imbibait la moquette. Jouant les voitures-balais, un des gars de Blue se tenait en arrière pour achever d'un coup de lance tous ceux que les premières lignes n'avaient pas définitivement occis.

Ils atteignirent bientôt une grande porte et Boggle hurla que c'était assez.

Blue ne voulait pas s'arrêter. Toute sa colère, ses peurs et ses frustrations explosaient. Il voulait poursuivre son avance, massacrer davantage d'adultes, jusqu'à ce qu'il n'y en ait plus un de vivant à la surface du globe. Il brûlait d'une fièvre vengeresse. Boggle le retint.

– C'est là, la porte, dit-il. Si on ferme à clé, le couloir est condamné. On est en sécurité.

– En sécurité? cracha Blue.

– Oui. En sécurité. Tu peux arrêter de tuer.

Blue le dévisagea. Boggle avait eu beau rester en arrière, il avait le visage constellé de taches rouges et plein de pus dans les cheveux. Sans doute à cause de l'adulte que Blue avait frappé en pleine face et dont la tête avait paru exploser. Dans leur sillage, il y avait du sang, des touffes de

cheveux et des lambeaux de chair collés aux murs. Blue ravala un haut-le-coeur. Il avait mal aux bras. Et aussi une terrible migraine. Il faut dire qu'il n'était pas encore totalement remis du traumatisme crânien subi quelques jours plus tôt, lorsqu'une cahute en bois lui était tombée sur la tête. Qui sait de quelles séquelles il pourrait souffrir s'il tirait trop sur la corde.

Il finit par renoncer, sentant soudain ses épaules s'affaisser et sa folie meurtrière le quitter. Boggle et ses copains fermèrent la porte, enfermant les adultes qui restaient dans l'obscurité.

– Demain, on revient et on finit ce qu'on a commencé, dit Blue. On nettoie tout. Vous pouvez pas continuer de vivre avec ces horreurs sous vos pieds.

– C'est trop grand, se lamenta Boggle. On peut pas surveiller tout le muséum...

– Non... écoute, coupa Blue d'une voix rauque et éraillée. On va faire ça proprement. Tu m'entends? Une bonne fois pour toutes. On les éradique jusqu'au dernier et, ensuite, on organise des rondes, à l'intérieur et à l'extérieur. Va falloir être sérieux, dorénavant. T'as perdu des amis ce soir, tu ne voudrais quand même pas que ça se reproduise, si? Ah, et il faudra aussi comprendre comment ces portes ont pu se retrouver ouvertes.

– D'accord, mais pour aujourd'hui, ça suffit. C'est la dernière porte. Après, on arrête, OK?

– OK.

– La serrure n'a pas l'air fracturée, remarqua l'un des gars du musée. J'en déduis que quelqu'un a dû ouvrir.

– Arrête, dit Boggle. Qui serait assez fou pour faire une chose pareille?

– On dirait que quelqu'un a une dent contre vous, dit Blue.

– Mais qui?

– Qu'est-ce que j'en sais? Je viens d'arriver.

– Blue, dit soudain Boggle d'une voix cassée par l'émotion, tout en baissant la torche pour que personne ne voie qu'il pleurait.

– Quoi?

– Merci.

– Bah, laisse tomber. Ces jours-ci, on n'arrête pas de faire le sale boulot pour les autres.

– J'espère que vous allez rester avec nous. On a besoin de gars comme vous.

– T'inquiète, pour l'instant du moins, on reste. De toute façon, on n'a nulle part où aller.

– Vous pourriez  vous installer ici.

Ouais merci, pensa Blue, super cool comme crèche!

Un violent coup contre la porte et un hurlement lui répondirent. Blue donna un coup de pied contre le battant et beugla un juron.

Flanqué de Jackson et de Paddy le Caddy, Achille était assis sur les marches du grand escalier, au fond de l'immense hall, le reste de l'équipe éparpillé derrière lui. Ils n'avaient trouvé aucun adulte dans les étages supérieurs et avaient soigneusement vérifié que chaque porte était fermée à clé. Maintenant, pour être honnête, il était bien content de ne rien faire, de laisser les autres se coltiner le sang, la sueur et les larmes. Ça changeait un peu. Ses blessures lui faisaient beaucoup plus mal qu'il ne voulait le montrer. Il lui fallait des antalgiques. Et beaucoup de sommeil.

Il esquissa un sourire en voyant les enfants émerger de la zone verte. Lewis s'approchait d'un pas nonchalant, la lance basculée sur l'épaule, les yeux mi-clos.

– Rien trouvé, dit-il en passant les doigts dans sa coupe afro en bataille. Juste une vieille mère décrépite qui tenait à peine debout. Boum! Elle se lèvera plus. Repose en paix, mama. À part ça, rien, mec. Bernique. On a fait la totalité de galeries, on a regardé partout, dans le moindre recoin, le moindre interstice, derrière la moindre bestiole empaillée. Et tout ce qu'on a trouvé, c'est des insectes, des oiseaux et des vieux os. Et vous?

– Pareil, répondit Achille. Rien. On dirait que je suis de repos cette nuit.

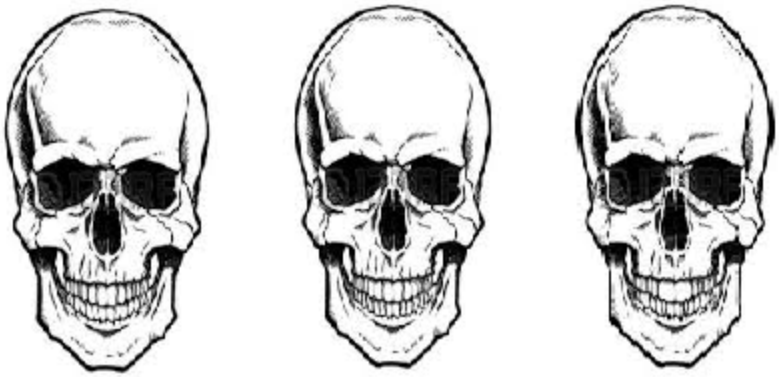
Il n'avait pas terminé sa phrase qu'un cri retentissait et que plusieurs gamins du musée sortirent en courant de la zone bleue.

– Ils ont besoin d'aide! Hurla l'un d'eux. Y en a trop!

Lewis croisa le regard d'Achille, qui poussa un grognement avant de se redresser péniblement, se retenant pour ne pas grimacer alors qu'il démarrait au petit trot.

Visiblement, il avait parlé un peu vite. La nuit n'était pas terminée.

# *5.*



Maxie et son groupe étaient coincés. Ils ne savaient plus quoi faire. Ils avaient pourchassé des adultes à travers quantité de couloirs et de galeries où s'alignaient des kyrielles d'ours, de lions et de chauve-souris empaillés et puis, soudain, ils s'étaient retrouvés nez à nez avec un autre groupe d'adultes, plus important, venant en sens inverse. Dans la débandade qui s'était ensuivie, elle avait donné l'ordre à ses troupes de passer une grande porte pour se replier dans une énième galerie. Total, ils étaient piégés dans un dédale de vitrines qui  ne leur laissait aucune liberté de mouvement ni de possibilité de faire demi-tour.

Sous les faisceaux tremblants de leurs torches, une collection surréaliste d'animaux apparaissait, pendus au plafond: des dauphins, des requins, des orques, des squelettes de baleines et, en plein milieu, une gigantesque maquette grandeur nature d'une baleine bleue qui aurait presque fait paraître nains les éléphants naturalisés qui se trouvaient en dessous.

Leur nombre, à lui seul, était inquiétant. La plupart des gamins du muséum ayant depuis longtemps décampé, ne lui restaient plus que Gros

Mick et sa phalange et seulement deux locaux. Elle n'avait pas idée du nombre de pères et de mères qui soufflaient comme des forges et se carapataient dans les innombrables allées. Les enfants se battaient sur tous les fronts. Maxie comprise. Et elle était bien trop concentrée sur le fait de ne pas être blessée pour s'intéresser à autre chose. Elle abattit deux pères et poussa un petit cri en se retrouvant nez à nez avec un hippopotame: les dents de sa mâchoire inférieure étaient aussi grosses que celles des tyrannosaures.

Elle jura et regarda autour d'elle. Gros Mick se trouvait acculé dans un angle.

– On reste bien ensemble! hurla-t-elle. Vous séparez pas!

Sur ces mots, elle avança d'un pas lourd pour prêter main-forte à Gros Mick, embrochant de dos d'une mère au passage et faisant faire un quart de tour à la lance au moment de la retirer. Reprenant la balle au bond, Gros Mick assena un grand coup de batte sur la tête du père qui le harcelait. Une fois l'homme à terre, il se tourna vers Maxie et la remercia.

– Écoute! dit-il soudain en se tournant vivement vers la porte.

Effectivement, du bruit provenait du couloir. De l'agitation. Des pas. Elle reprit espoir. De l'aide qui arrivait?

– Du nerf! brailla-t-elle en balançant un grand coup de pied dans le ventre d'une mère. Ils ne nous ont pas oubliés.

Achille avait beau forcer l'allure autant qu'il pouvait, il n'en était pas moins distancé par le reste du groupe. Il était le dernier. Avec Paddy.

– Ça va, Ach'? demanda ce dernier.

– Bien sûr que ça va, grogna Achille en lui collant une bonne claque derrière la tête. C'est toi qui me retardes.

– Je peux aller plus vite.

– Ta gueule, Paddy.

Mais Achille ne pouvait plus suivre. Sa vue se brouillait. Cotonneuses, ses jambes se dérobaient sous lui. Il fallait qu'il s'arrête. Trempé de sueur, le sang battant à ses tempes, il s'appuya sur un lion naturalisé. Il avait la gorge atrocement sèche. Il ferma un instant les yeux, mais cela ne faisait qu'accentuer les vertiges et la migraine. Il se força à rouvrir les paupières et fusilla Paddy du regard.

– T'attends quoi, Caddy? Y a du boulot.

Il se redressa et louvoya jusqu'à rejoindre les autres, arrêtés à l'entrée d'une nouvelle galerie.

– Qu'est-ce qu'y s'passe? demanda-t-il à Jackson.

– Des enfants se battent dans la salle de la baleine. Et d'autres crevards sont dans le couloir.

– Où sont les miens? dit Achille. Où est Maxie?

– Dans la galerie.

– Fais-la sortir d'abord, dit Achille. Ensuite, occupe-toi des crevards. Je vais garder une équipe ici et surveiller la porte.

Jackson et un peloton de choc s'enfoncèrent dans la galerie. Achille se tourna vers Paddy, qui ployait sous le poids des armes contenues dans le sac de golf.

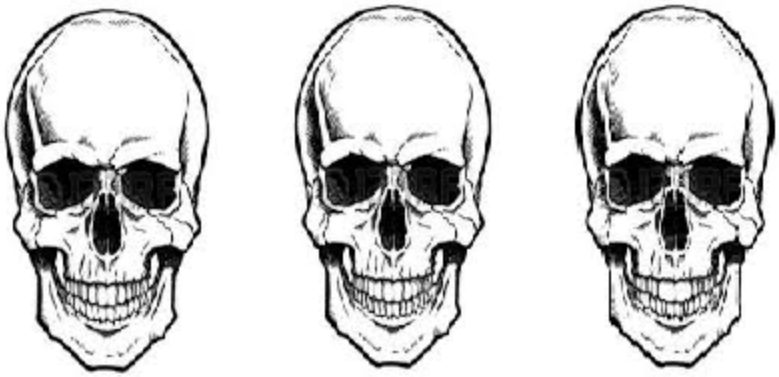
– Allez, Paddy le Caddy, c'est pas le moment de mollir.

Sur ces mots, il vacilla et s'appuya contre le mur. Une bouffée d'un mal froid comme la mort gonfla sa poitrine. Il vit trente-six chandelles et se sentit partir.

– Maudites baleines, dit-il.

Et il s'évanouit.

# *6.*



Blue était sur le point de franchir la porte qui ramenait au coeur du muséum quand Boggle, qui ouvrait la voie, se figea.

– Quoi encore?

Une horde d'adultes en pleine débandade se répandait sous leur nez. Fuyant la galerie de la baleine, ils traversaient le café et se dirigeaient vers le hall principal.

– Trop nombreux, dit Boggle en se mettant en travers du passage.

Blue flaira aussitôt la peur qui bouillait en lui.

– Non, dit-il en essayant de le pousser, faut attaquer. On peut pas les laisser courir partout.

– OK. OK, dit Boggle. Dans ce cas, attendons qu'ils passent et tombons-leur dessus ensuite. Une attaque par l'arrière, ça te va?

– Du moment qu'on reste pas plantés là toute la nuit...

Ils attendirent que le dernier passe, puis ils se glissèrent dehors et vérifièrent qu'il n'y avait plus personne. Le champ semblait libre.

– Va falloir être prudent, dit Boggle. Il m'a semblé qu'ils étaient au moins une vingtaine.

Ils traversèrent lentement de café, en essayant de faire le moins de bruit possible quand un long cri haut perché déchira la nuit. Blue démarra en trombe.

Marre de la prudence.

Il bondit entre les tables et les chaises éparpillées aux quatre coins du café, puis se précipita dans le hall principal en cherchant fiévreusement les adultes du regard et en essayant de déterminer d'où pouvait provenir le hurlement. À première vue, le hall paraissait vide, mais il comprit rapidement que la meute avait pris l'escalier pour grimper à l'étage.

Et c'était de là que venait le cri. Un gamin grimé en Harry Potter, avec lunettes et tout le toutim, était en train de se faire tailler en pièces par la meute.

– Et merde! Bougonna Blue.

Il cracha, puis se précipita à l'assaut des marches, qu'il gravit quatre à quatre. Impossible néanmoins d'approcher du gamin, étendu sur les marches, immobile et silencieux. Trop d'adultes grouillaient autour de lui.

Blue était désespéré. Chaque fois qu'il en envoyait bouler un, un autre s'engouffrait immédiatement dans la brèche. Obnubilés par la proie qui s'offrait à eux, ils en auraient presque oublié sa présence.

– Venez m'aider! hurla-t-il en débarassant le plancher d'un autre grand corps malade.

Puis il sentit la présence d'autres enfants qui grimpaient les marches en courant, derrière lui.

Ragaillardi par ce soutien, Blue se fraya un chemin dans la cohue à coups de batte et libéra un semblant d'espace autour du garçon. Il comprit instantanément qu'il était trop tard. Le gamin avait un oeil arraché et sa gorge était tranchée. Ils lui avaient aussi salement amoché le ventre.

Blue jura et se mit à rouer de coups les adultes, qui, de leur côté, s'intéressaient de plus en plus à lui. Il n'avait d'autre choix que d'abandonner le môme et de reculer au bas des marches pour rejoindre le gros des troupes qui était en train de se rassembler dans le hall central. Blue pivota et avisa Jackson, la fille qui commandait.

– D'où y venait, Harry Potter? demanda-t-il en tournant la tête.

– Oh, merde, pesta Jackson. Y avait un groupe à la bibliothèque. Je les avais complètement oubliés ceux-là.

– Toi et tes gars, allez les chercher, cria Blue. Nous, on reste ici et on s'occupe de ces branques.

Avec les renforts, Maxie était parvenue à éradiquer les adultes de la salle de la baleine; elle en sortait à la tête de ses troupes lorsqu'elle était tombée sur Achille, étendu par terre, en compagnie d'un Paddy à la mine inquiète, agenouillé à son chevet. Le choc lui arracha un grognement. C'était comme si une main noire et glacée lui avait soudain serré la gorge.

Non, pas Achille...

elle ne l'avait pourtant pas toujours porté dans son coeur. Au départ, son côté grossier, frimeur et tyrannique l'avait largement refroidie, mais Achille avait rapidement montré que ces défauts étaient largement compensés par ses qualités de combattant – le meillleur que Maxie ait jamais vu, ignorant complètement la peur et rusé comme un renard sur le champ de bataille. S'il perdaient Ach' maintenant, sa mort éclipserait  le fait

qu'ils n'avaient pas subi de perte jusqu'ici. Sans lui, ils étaient dans la mouise.

Et puis elle vit sa poitrine se soulever et retomber.

– Que s'est-il passé? Demanda-t-elle.

– J'sais pas, répondit Paddy. Tout d'un coup, il est tombé dans les pommes. Comme ça. Mais je crois que ça va.

– Dieu merci, soupira Maxie en se laissant tomber à leur côté et en s'adossant au mur, exténuée.

Gros Mick s'approcha.

– On ferait mieux de le ramener avec les autres, dit-il. Apparemment, on a fait le ménage, mais on ne sait jamais.

– Un instant, dit Maxie. Laisse-moi juste une seconde de répit.

– Reste à espérer qu'on soit au bout, dit Mick. J'suis cassé en deux.

– T'as raison. Allez, aide-moi à me relever, répondit Maxie en tendant la main.

Mick la hissa sur ses jambes. Après une brève discussion, ils relevèrent Achille et le prirent chacun par une épaule avant de le traîner dans les couloirs, ses pieds raclant le sol.

Ils étaient les derniers. Faisant à leur tour le chemin que les autres avaient emprunté avant eux, ils obliquèrent au fond du café et pénétrèrent dans le grand hall où tous les autres s'étaient regroupés.

C'était le chaos. Blue se battait comme un diable dans l'escalier; un torrent de sang coulait au pied des marches, où des corps s'entassaient. La puanteur des cadavres saturait l'air. Un père mutilé rampait sur le sol en direction de la porte principale, laissant derrière lui une longue traînée de matière visqueuse. Gros Mick lâcha Achille, s'avança jusqu'au père, puis, posant un pied sur sa nuque, lui planta sa lance dans la moelle épinière.

Alors que Maxie s'apprêtait à asseoir Achille sur un banc, celui-ci s'ébroua et ouvrit les yeux. Désorienté, confus, il s'écarta de Maxie d'un coup d'épaule.

– Hé, lâche-moi, tu veux? bafouilla-t-il. Tout va bien.

Se passant les mains dans les cheveux, il embrasse du regard la scène de carnage.

– Caddy. Un peu d'eau?

Paddy plongea la main dans le sac de golf et en sortit une bouteille en plastique à moitié pleine qu'Achille vida d'un trait.

– On a gagné? demanda-t-il en balançant la bouteille.

– Je crois que oui, répondit Blue depuis son escalier.

Venant d'en haut, un cri attira leur attention. C'était Jackson qui revenait, accompagnée d'une nouvelle fournée de gamins, surtout des petits, portant des déguisements qui faisaient immanquablement penser à une pièce de théatre de fin d'année.

– C'est quoi ça, encore? demanda Achille. C'est Carnaval aujourd'hui?

– Non, le salon du Livre, répondit Boggle le plus sérieusement du monde.

– Tu peux répéter?

– Ils ont organisé une sorte de journée du Livre. Ils sont censés incarner leurs personnages préférés.

L'immense éclat de rire que poussa Achille leur fit presque oublier qu'ils avaient manqué un adulte, une grosse mère d'une laideur repoussante, blessée mais pas hors d'état de nuire, qui rôdait au sommet de l'escalier en se cachant derrière les vitrines d'exposition. Alors que les derniers

participants du salon du Livre passaient à sa hauteur, elle bondit hors de sa cachette et attaqua une fillette qui portait un énorme grimoire relié de cuir.

La plupart des enfants étaient trop surpris pour réagir. Mais pas Olive. Olive était toujours sur la brèche, toujours prêt. Sans réfléchir, il avait pris une bille d'acier, armé son lance-pierre et lâché un coup avant que qui que ce soit ait eu le temps d'esquisser un geste.

Le projectile se ficha dans la tempe de la mère avec un bruit sourd. Poussant un grognement rauque, celle-ci lâcha sa proie et tituba tel un pochtron ayant depuis longtemps dépassé la ligne de flottaison. Se ruant à l'assaut des marches, Blue l'acheva de trois coups secs. Dans le même temps, la fillette détalait comme un lièvre au pied de l'escalier et se jetait dans les bras d'Olive qui la réconforta.

Jackson descendit avec les autres petits.

– Ça va, Lettis? demanda-t-elle à la fillette, qui acquiesça d'un hochement de tête, sans dire un mot.

Jackson remercia Olive qui, pour toute réponse, haussa nonchalamment les épaules.

– On en a assez fait pour ce soir, dit Jackson. En tout cas, moi, j'ai ma dose de viande froide. On s'occupera des corps demain matin. En attendant, tous à la galerie des minéraux. On y sera en sécurité. Les nouveaux, vous n'aurez qu'à vous installer des lits supplémentaires.

– Tut, tut, tut, objecta Achille. C'est vous qui allez nous installer des lits supplémentaires. Je vous rappelle qu'on vient de vous sauver la mise, donc on est en droit d'attendre un minimum de reconnaissance en retour. Ouais. Un peu de respect, quoi.

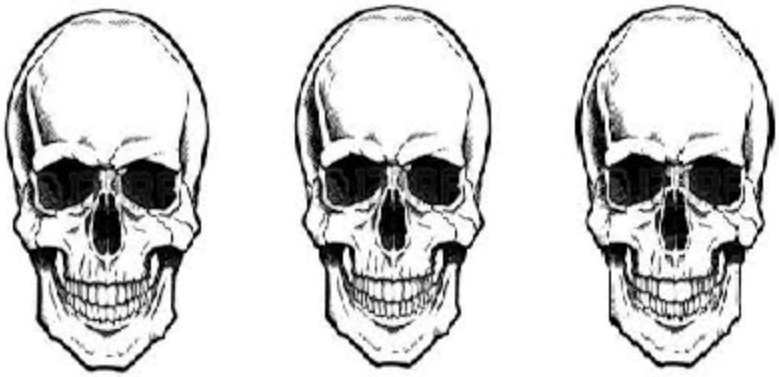
Sur ces mots, il se leva, bascula la tête en arrière, et hurla en direction du plafond, sa voix se répercutant en échos étonnamment puissant dans l'immense espace clos.

– Ouh là! Hogwarts, les forces spéciales viennent d'entrer en ville. Mon nom est Achille. Puissiez-vous ne jamais l'oublier. Achille. Et j'attends d'être traité avec les égards dus à mon rang. Pigé? Je ne me laisserai pas emmerder. Par personne. Jamais!

Le balcon étant plongé dans un noir d'encre, personne n'avait remarqué Justin, le responsable du musée, qui s'était glissé hors de ses appartements pour jeter un oeil aux nouveaux venus.

Appuyé à la balustrade, il se tapotait les dents du bout de l'ongle, priant pour que cette arrivée ne soit pas synonyme de nouveaux ennuis.

# *7.*



Ella, le Singe et Blu-Tack Bill étaient assis sur un lit, pelotonnés les uns contre les autres. Leur chiot, Godzilla, dormait sur les genoux d'Ella. Son petit corps était chaud et parfaitement immobile, en dehors de quelques frissons et tics nerveux. Toute leur attention était concentrée sur lui. Tant qu'il était calme, ils se disaient qu'ils n'avaient rien à craindre. À tour de rôle, ils se relayaient pour le caresser, en faisant bien attention de ne pas le réveiller.

Les enfants du musée avaient installé un petit coin pour eux, dans la galerie des minéraux, une longue pièce monumentale partagée en trois par deux rangées de colonnes entre lesquelles étaient disposées de longues vitrines en bois remplies de pierres, de cristaux et d'étranges échantillons de métaux. Les gamins n'avaient ainsi eu aucun mal à diviser l'espace en chambrées, puisqu'il avait suffi d'accrocher des draps, des stores, du carton ou du contreplaqué entre les pieds des vitrines pour créer des espaces isolés.

Quelques lampes à huile et des bougies chauffe-plats éparpillées aux quatre coins de la salle diffusaient une chaude lueur orangée, donnant à la galerie une atmosphère de village de toile au coeur de la nuit.

Tous les autres s'étaient endormis, à l'exception de ces trois-là, les plus jeunots des nouveaux, trop excités pour trouver le sommeil, et qui, assis dans leur box de fortune, chuchotaient dans le noir comme des gamins invités à dormir chez leur copain.

– J'sais pas vraiment si j'aime cet endroit, dit le Singe, qui devait son surnom à son goût pour l'escalade. Je préférais Buckingham. J'aimais bien, là-bas. C'était là que vivait la reine. J'aimais bien c't'idée. Ici, ça fout la trouille.

– À la lumière du jour, ça sera différent, répondit Ella, pressée de repousser toute idée noire.

Blu-Tack Bill ne disait rien. Il se contentait d'écouter, les doigts éternellement occupés à malaxer le morceau de Blu-Tack, la pâte à modeler d'où il tirait son nom et dont il ne se séparait jamais.

– J'aime pas ici. C'est bourré d'adultes, se plaignit le Singe.

– Au palais aussi, y avait des adultes, répondit Ella. Je les ai vus quand on partait. Des rois et des reines.

– On aurait dû rester là-bas.

– Si Maxie et Blue ont trouvé que c'était mieux de venir ici, alors c'est mieux, dit Ella. Ils savent toujours ce qu'y faut faire. Ils nous ont fait traverser tout Londres, non?

– Y avait de la bonne bouffe au palais.

– Y aura de la bonne bouffe ici aussi.

– Comment tu sais?

Blu-Tack Bill y pensait, justement. Manger. Il avait faim. Mais ayant toujours eu des difficultés à se nourrir, il était maigre comme un clou. Avant que sa mère et son père meurent de l'épidémie, il mangeait tous les jours la même chose. Des céréales et un toast grillé, sans beurre, au petit déjeuner. Un club-sandwich au jambon au déjeuner et du poulet pané accompagné de chips et de haricots pour le dîner. Il en salivait rien que d'y penser. Le passé lui apparaissait comme un paradis perdu, regorgeant de choses merveilleuses. De la bouffe comme ça, c'était plus qu'un rêve aujourd'hui.

Il baissa les yeux sur ce que ses mains avaient façonné. Un dinosaure. Peut-être bien un dinosaure-dinde. Ils en servaient, quelque fois, à l'école. Pas si mauvais. Il aimait bien les dinosaures. D'ailleurs, ce musée était une de ses sorties préférées, avant le désastre. Il ne se lassait jamais de contempler les fossiles de dinosaures. Ils ne bougeaient pas. Ils restaient toujours pareils. On pouvait voir comment ils étaient faits. Il savait exactement combien d'os il y avait dans chaque fossile. Les animaux naturalisés aussi, il aimait bien. À jamais immobiles. On pouvait les regarder droit dans les yeux sans qu'ils réagissent. Tout le contraire du zoo, où les bêtes sautaient et couraient partout, ce qui le rendait perplexe, car il ne savait trop ce qui se passait dans leurs cerveaux d'animaux. Il n'était pas comme le Singe. Il était content d'être là, et même impatient que le jour arrive pour partir à la découverte du muséum. En fait, avant, si on lui avait demandé dans quel endroit au monde il aurait préréré vivre, il aurait répondu: ici.

– Z'avez entendu? Chuchota le Singe en levant les yeux au ciel.

– Quoi? dit Ella.

– J'ai entendu des grattements.

Maintenant, Bill tendait l'oreille aussi. Ella et lui les perçurent au même moment. Des frottements réguliers, cadencés.

– J'aime pas ça, dit Ella.

C'est alors qu'un garçon en pyjama passa la tête dans leur box.

– Vous pouvez pas vous taire, les minots? Vous empêchez tout le monde de dormir.

– On a entendu du bruit, répondit le Singe.

Le garçon en pyjama écouta. Durant quelques secondes, ce fut le silence. Et puis les frottements reprirent.

– Bah, ça peut être n'importe quoi, dit le garçon avec une moue dédaigneuse. Y a toujours des bruits ici. C'est comme dans une très vieille maison. En plus grand. Vous vous y ferez.

– Ça se peut que ce soit des adultes?

– Quand bien même, ils ne pourraient pas entrer ici, répondit le garçon. La galerie est blindée. À l'origine, elle a été conçue pour conserver les minéraux les plus précieux. Certains ont une très grande valeur. Au bout, y a une salle qui est une vraie chambre forte, comme les coffres-forts de banque qu'on voit dans les films. On peut pas être plus en sécurité qu'ici. Demain, je vous ferai visiter. Vous nous aiderez à nourrir les poulets.

– Super, dit Ella. J'aime bien les poulets.

Bill sourit. S'ils avaient des poulets, ils avaient peut-être aussi du poulet pané.

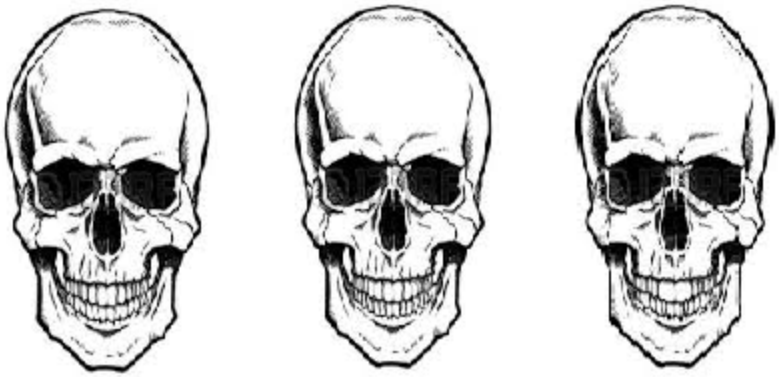
– Maintenant, bonne nuit, dit le garçon. Ce bruit, c'est rien. Faut dormir.

– Comment tu t'appelles? demanda Ella.

– Tout le monde m'appelle Wiki.

– Bonne nuit, Wiki. On n'a plus peur maintenant...

# *8.*



Deux étages au-dessus de la galerie des minéraux, dans une pièce oubliée de la tour est, se tenait un garçon dont le col roulé noir accentuait encore la pâleur. Assis par terre en tailleur, il aiguisait un couteau sur une pierre, le bruit de son travail s'insinuant jusque dans les murs du bâtiment.

Frotte, frotte, frotte...

Ce couteau, il l'avait pris des mains d'Emma, la fille qu'il avait étranglée au sous-sol. Ses derniers mots avaient été: "Pourquoi? Pourquoi tu fais ça, Paul?". Il avait voulu s'expliquer, mais il n'avait pas réussi à trouver les mots. Tout ce qu'il savait, c'était qu'il devait laisser entrer les crevards. Les gamins d'ici le détestaient. Il en était convaincu. C'étaient eux les responsables de la mort de sa soeur. Olivia. Mais ses souvenirs n'étaient pas

d'une clarté absolue. Il avait dû être malade récemment. Un fièvre ou quelque chose comme ça. En tout cas, un truc qui efface les souvenirs. Quoiqu'il en soit, jamais il n'oublierait Olivia. Jamais il n'oublierait ce qu'ils lui avaient fait...

quoi déjà...?

L'avaient-ils réellement tuée?

Cessant d'aiguiser son arme, il fixa un point sur le mur en essayant de rassembler ses souvenirs. Il était dans une sorte de réserve abandonnée, quelque part dans une aile du musée qui semblait ne pas avoir été utilisée depuis des lustres. On y trouvait une myriade de petites salles, séparées par de fines cloisons, un peu comme les box que les enfants avaient construits dans la galerie des minéraux, quelques étages en dessous. Certaines étaient utilisées comme espace de stockage, d'autres servaient de minuscules ateliers ou de bureaux de poche. Un bazar poussiéreux était éparpillé un peu partout: des vieilles pièces d'instruments scientifiques, des vitrines brisées, des bibliothèques à moitié cassées, des meubles de rangement, ainsi que d'interminables alignements de placards remplis d'échantillons de roche, de cristaux, de bouts de métal ou de morceaux de météorite, tous soigneusement étiquetés. Il y avait même une petite cuisine, où se trouvaient encore les tasses et les couverts que les employés du musée avaient abandonnés lorsqu'ils avaient déserté cette partie de la tour, voilà déjà fort longtemps.

Il était en sécurité ici. Un étroit escalier menait tout droit jusqu'à l'endroit où les autres enfants dormaient, mais la porte du bas était solidement verrouillée. Il avait consciencieusement déchiré du papier journal et sorti la bourre d'un fauteuil pour faire un lit.

Il pouvait rester caché un long moment.

À l'origine, il avait l'intention de retourner chez David, au palais...

C'était ça. C'était comme ça que ça s'était passé. Ça lui revenait maintenant...

David lui avait démontré que la seule manière de tout arranger, c'était d'ouvrir les portes aux crevards et ainsi se venger de ce que les enfants lui avaient fait. Qui était... Bah, qu'importe. Il s'en souviendrait bien assez tôt. Bien assez tôt.

Il voulait toujours retourner vivre au palais avec David. Mais, alors qu'il quittait le musée, il avait dû se cacher, éviter à la fois les crevards qui se répandaient dans les galeries et les enfants qui accouraient pour leur barrer le passage. Se glissant dans l'ombre, il avait grimpé jusqu'à se retrouver sur le toit du centre Darwin, où il s'était laissé griser par l'air pur et la vue qui s'offrait à lui, s'émerveillant de la nuée d'étoiles qui cloutaient le ciel nocturne. Pour la première fois de sa vie, il avait physiquement ressenti l'immensité infinie de l'univers. Maintenant, il comprenait mieux le sens du "vers l'infini et au-delà..." que Buzz l'Éclair lançait en guise de cri de guerre.

Tout ce qui se passait ici-bas, tout ce qui avait pu leur arriver, à lui et aux autres enfants, ne voulait rien dire. Qui s'en souviendrait dans un milliard d'année? Personne. Sous ses pieds, il y avait des dinosaures si vieux qu'ils s'étaient changés en pierre; au-dessus de lui... l'infini et au-delà. À l'intérieur de lui, des atomes, des molécules et des particules circulant comme autant d'étoiles dans un nano-univers.

Je suis une étoile, avait-il pensé alors, avant d'éclater de rire et de corriger mentalement: une météorite. Ensuite, durant un moment, il avait cru entendre les étoiles l'appeler, dans le lointain, comme les voix que l'on entend à la radio, au coeur de la nuit.

Il n'aurait pas su dire combien de temps il était resté sur le toit à contempler les étoiles et à essayer de comprendre ce que disaient les étoiles et à essayer de comprendre ce que disaient les voix. Le temps n'existait plus. Quoi qu'il en soit, après cette expérience, il ne voulait plus retourner au palais. Il voulait rester ici. Sur le toit du monde. Il était chauve-souris. Il pouvait survoler les toits de Londres. Il était Dieu, assis là-haut parmi les constellations, contemplant le monde.

Poursuivant ses explorations, il avait découvert un passage menant dans la tour est qui s'élevait à un angle du bâtiment, en face du musée

Victoria et Albert. En haut de la tour se trouvait une immense pièce vide dans laquelle on pouvait voir la charpente métallique qui supportait le toit. De hautes fenêtres étroites perçaient tous les murs tant et si bien que, de là-haut, il pouvait voir tout ce qui se passait.

Ce serait son petit monde à lui. Il descendrait dans le musée quand ce serait calme et sélectionnerait ses pièces préférées, qu'il monterait ici pour commencer sa propre collection, à la manière de...

De quelqu'un qu'il avait connu. Un collectionneur.

Les enfants ne s'apercevraient de rien, quand bien même ils survivraient au lâcher de crevards. Le petit monsieur Je-Sais-Tout qu'ils appelaient Wiki n'avait-il pas fanfaronné que le muséum comptait soixante-dix millions de spécimens?

Soixante-dix millions de spécimens...

Sept milliards de milliard de milliards d'atomes dans le corps humain...

Sept mille étoiles visibles à l'oeil nu...

Il valait mieux que les empotés d'en dessous. Il était plus intelligent et plus fort qu'eux. Wiki avait beau connaître des tas de chiffres et de données inutiles, Paul, lui, comprenait les choses. Il comprenait comment fonctionnaient le monde, l'univers, les étoiles, les planètes.

I am a star...

Il se passa la main sur le front. Il était chaud, fiévreux. Tirant sur son col roulé, il palpa son cou et le découvrit poisseux de sueur. Il essaya d'évacuer un peu de chaleur, passa doucement les doigts sur la plaie à moitié cicatrisée, là où un crevard l'avait mordu, deux semaines plus tôt. Ça le démangeait terriblement. Il aurait voulu se gratter jusqu'au sang, s'arracher la peau. Mais non. Il fallait juste laisser guérir. Il n'avait parlé à personne de cet incident, ignorant comment ils auraient pu réagir. Ils auraient peut-être eu l'idée de lui faire subir des expériences, ou ils

l'auraient jeté dehors pour écarter tout danger. Au cas où il deviendrait... comme eux. Ils auraient senti le mal en lui. La maladie. C'est pour ça qu'ils le détestaient. Parce qu'il était différent. Il avait été mordu.

Non. C'était son secret et il devait s'en débrouiller seul.

Il pressa la main sur la blessure, sentit la chaleur qui en irradiait et ferma les yeux, attendant que refluent les palpitations qui cognaient dans sa tête.

Et c'est là qu'il l'entendit.

Un bruissement rêche, comme un vieillard frottant ses mains l'une contre l'autre, et puis comme un craquement de brindilles.

Il y avait quelque chose ici, avec lui. Qui bougeait. Il ouvrit les yeux et scruta l'ombre, sous l'une des fenêtres, persuadé que le bruit venait de là.

Silence et immobilité. Et puis un bruit de griffes sur du bois. Il y avait définitivement quelque chose. Un carré de noirceur plus intense que le reste, qui tressautait, frissonnait, bougeait par à-coups.

Retenant son souffle, cramponné au manche de son couteau, il scrutait l'obscurité en essayant de profiter du moindre rayon de lumière.

Un froissement et un couinement de cuir. La forme noire grossissait, se levait. À croire qu'elle sortait littéralement des ténèbres, qu'elle s'en nourrissait. C'était quoi?

Il percevait un nouveau bruit, une respiration sifflante, presque comme un rire...

– Allez-vous-en, ordonna-t-il d'une voix faible et tremblante. Partez!

La silhouette continuait de grossir, de s'élever encore et encore, jusqu'à se découper dans le halo bleu nuit de la fenêtre. Une méchante tête pointue, flanquée de deux hautes ailes squelettiques, repliées sur elles-mêmes; le tout formant une sorte de M.

Paul ne quittait pas des yeux la créature, anxieux de savoir à quoi il avait affaire. Lentement, très lentement, la chose émergea des ténèbres. Elle avait un long bec, bordé de sales petites dents qui faisaient un bruit sec à chaque claquement de bec. On aurait dit un fossile revenu à la vie, un de ces machins mi-lézard, mi-oiseau, mi-poisson, comme ceux qu'il avait vus là-dessous, écrasés et déformés dans leur gangue de pierre, façon animal aplati sur la route. Il était sombre. Ses quelques plumes luisaient à la lueur de la lune. Il s'approcha d'un bond, fixant Paul de son oeil noir.

– Va-t'en, dit-il en se prenant les pieds dans l'ourlet de son pantalon et en tombant en arrière, le couteau brandi devant lui.

La créature fit le bruit de quelqu'un ayant un haut-le-coeur, mais ne s'arrêta pas. Elle clopinait sur ses pattes brisées, en s'appuyant sur la pointe de ses ailes comme sur des béquilles, le tout dans un incessant cliquetis d'osselets.

La bête ouvrit son bec, une petite langue obscène frétillait à l'intérieur; le bec s'ouvrit encore et encore et encore.

Et puis elle poussa un cri.

Paul se boucha les oreilles. C'était comme si cent personnes hurlaient en même temps, mille, un million...

Il y avait des mots, un babil incompréhensible, dans ce hurlement. Paul essaya de se concentrer, d'en saisir le sens, et, petit à petit, toutes les voix se fondirent en une seule.

– N'aie pas peur, disait-elle, aussi rauque et discordante qu'un croassement.

Paul haletait, pantelait, sa poitrine se soulevait et se baissait au rythme de ses folles respirations. Il fixait la créature du regard.

– Je suis ton ami, Paul, disait encore la voix. Ton seul ami. Et je vais te donner un coup de main, pauvre raclure insignifiante.

– Comment vous connaissez mon nom?

– Ne sois pas stupide. Je l'ai toujours su. T'as rien dans le ciboulot ou quoi? Je sais tout de toi. On est pareils, nous deux. On est des prédateurs.

– Qu'est-ce que vous voulez?

La créature pencha la tête de côté et regarda Paul du coin de l'oeil, avant d'éclater de rire. Un bruit énorme explosa dans sa tête.

– Pardon, mais la question, c'est plutôt: ce que toi, tu veux, mon chou?

– Je ne veux rien. Laissez-moi tranquille.

– Vraiment? Rien du tout?

– Non.

– Ne veux-tu pas nettoyer ce musée, Paul? Le débarasser de ces sales enfants? Désormais, tu as un vrai poignard, ce sera plus facile. N'est-ce pas pour cela que tu l'as pris, petit morveux?

– J'imagine.

– Tu dois le faire, Paul.

– Oui.

La chose décharnée et anguleuse, de la taille d'un chien, était juste devant lui, maintenant. Paul ne pouvait s'empêcher de repenser aux photos de pélicans mazoutés qu'il avait vues au moment de la marée noire dans le golfe du Mexique.

– J'essaie, plaida-t-il. J'ai lâché les crevards.

– Faut faire mieux que ça, espèce de vermisseau décérébré. Combien de ces maudits enfants seront encore de ce monde, demain matin,

à ton avis? Les crevards les auront tous eus ou bien ils se seront défendus?

– J'sais pas.

– J'sais pas... Décidément, tu ne sais pas grand-chose, hein? Dès qu'il fera jour, il faut que tu y ailles et que tu achèves tous ceux qui auront été blessés.

– Oui. D'accord. Je le ferai.

– Tu ne peux pas te permettre de rentrer au palais tant que ta tâche ici n'est pas accomplie. Tu entends? Il faut que tu t'assures que les enfants sont éliminés jusqu'au dernier. Ensuite, le muséum pourra retrouver sa fonction première: un lieu pour les choses mortes, comme moi... et soixante-dix millions d'autres. Et quand tu auras terminé, il y en aura davantage. Tu pourras les exposer. Les enfants morts. Se sera ta collection.

– Ouais...

Paul avala sa salive. La chose émaciée, l'espèce de Boney-M, était presque sur lui. Il pouvait la sentir. Elle puait la mort et la décomposition. Il lutta pour ne pas vomir et ferma les yeux lorsque la chose obscène s'approcha de son visage pour le lécher. Il sentait son souffle sur sa bouche, dans son cou. Il entendait craquer ses jointures noires et tannées. Il lança sa main libre pour la repousser, mais ne rencontra que le vide.

Il ouvrit les yeux d'un coup.

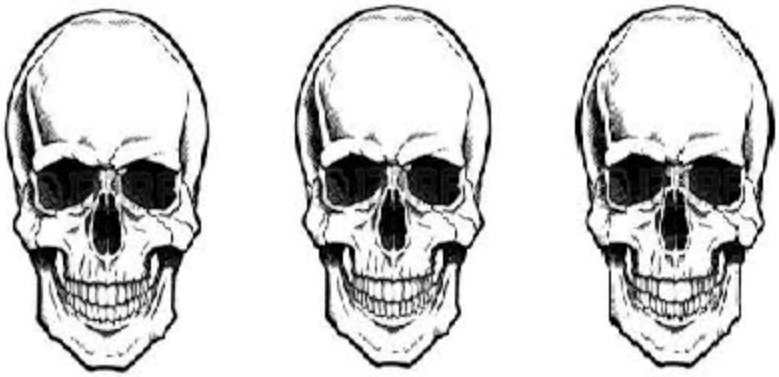
Elle était partie.

Il se précipita à quatre pattes jusqu'à l'endroit où il l'avait vue pour la première fois, sous la fenêtre, et fouilla les débris, ne découvrant rien d'autre que le cadavre à moitié décomposé d'un pigeon mort.

Pourtant, la voix de la créature continuait de résonner dans sa tête.

Un long rire...

# *9.*



– Celles qui sont ici pondent des oeufs, celles de l'enclos sont pour l'élevage. On n'a jamais assez de poulets, dit Wiki qui, comme il l'avait promis, faisait visiter le poulailler aux nouveaux venus.

Ella, le Singe et Blu-Tack Bill étaient accroupis à côté d'un des enclos construits dans la grande cour centrale qui, par le passé, servait de parking aux employés du musée. D'ailleurs, quelques voitures y étaient encore garées, ainsi qu'un gros camion Tesco dont les pneus étaient à plat.

Godzilla était surexcité. Il se collait au sol, l'arrière-train en l'air, faisait des petits bonds, sautait partout en aboyant comme un fou vers les poulets et les enfants.

– Là, ils sont tous dehors, expliqua Wiki. C'est l'heure de la soupe. Ils savent que quand ils me voient, c'est qu'ils vont avoir à manger.

– Y en a combien? demanda Ella.

Avant que Wiki ait eu le temps de répondre, Bill brandit des spaghettis de pâte à modeler formant un chiffre.

47.

Wiki le regarda d'un air interdit.

– Comment tu sais ça?

Bill ne répondit pas, se contentant de rouler la pâte à modeler en boule en regardant ses chaussures.

– Il est super fort pour compter, dit le Singe.

– Moi, j'y arrive jamais, confia Wiki. Ils bougent trop. Dis, Bill, tu voudrais pas être notre compteur de poulets officiel?

Celui-ci gardait les yeux baissés. Il n'aimait pas les poulets. Ils étaient sales, miteux et désordonnés. Des plumes partout. Et ça lui faisait mal à la tête rien qu'à les voir bouger. Les dinosaures en plastique, on pouvait les mettre en ligne et ils restaient en place. À la maison, dans sa chambre, il en avait une pleine boîte. Ils étaient propres et doux, et chacun était d'une couleur différente.

– Vous saviez que les poulets sont des dinosaures? dit Wiki.

Bill fronça les sourcils. Non, impossible. Ça se pouvait pas.

– Tu blagues, dit Ella.

– Pas du tout, répondit Wiki, c'est la vérité. On estime que les dinosaures n'ont pas réellement disparu, qu'ils ont évolué pour donner les oiseaux. Donc, d'une certaine manière, un poulet est un dinosaure.

Bill forma fiévreusement un impeccable cercle de pâte à modeler. Il se rebellait à l'idée que ces formidables monstres préhistoriques aient pu finir en poulets. C'était pas juste.

Un autre enfant, jusque là en pleine discussion avec quelques grands, près du camion, les rejoignit.

– Qu'est-ce que vous faites? Demanda-t-il.

– Rien, je leur montre les poulets, répondit Wiki.

Puis il fit les présentations.

– Je vous présente Arthur, expliqua-t-il aux nouveaux venus, mais tout le monde l'appelle Jibber-jabber. C'est pour ainsi dire ton exact contraire, Bill. Toi, tu ne dis pas un mot. Lui, il arrête pas de jacter.

– C'est faux, se défendit Jibber-jabber. Je m'arrête quand je mange.

– Pas toujours.

– De toute façon, quel mal y a à parler? Après tout, c'est ce qui nous sépare des animaux. On n'est pas comme ces poulets, qui ne savent que caqueter. C'est pour ça qu'on peut prendre leurs oeufs, comme dans ce film, vous vous souvenez, Chicken Run, quand les poulets se soulèvent et s'échappent de la ferme? Au lieu d'être transformés en super tourte, ils s'associent, élaborent des plans d'évasion comme des prisonniers de guerre dans leur baraque, et pour finir, ils s'envolent tous vers la liberté; ben, tu vois, ça pourrait jamais arriver dans la réalité, simplement parce que les poulets ne peuvent pas parler, ils ne font caqueter; et quand on parle pas, on ne peut pas s'organiser. C'est comme ce musée. Jamais des poulets n'auraient pu construire un truc pareil. Ce qui a permis sa construction, c'est le dialogue entre les gens, comme, j'sais pas moi, entre l'architecte et les gars sur le chantier, ou ceux qui fabriquent les briques, ou ceux qui montent les échafaudages. C'est pour ça qu'au bout du compte, on va battre les adultes. Parce qu'ils ont perdu la faculté de parler.

– Tu crois? dit Ella. Tu crois qu'on va les battre? J'veux dire, en vrai?

– Bien sûr que oui. Puisque ce sont juste de stupide animaux, comme de gros poulets sans cervelle, répondit Jibber-jabber, avant de faire

quelques pas en mimant un poulet, les mains calées sous les aisselles et la tête oscillant d'avant en arrière, pour le plus grand bonheur d'Ella, qui riait à gorge déployée.

– Donc c'est des dinosaure, dit le Singe. C'est plutôt flippant, comme dans Jurassic Park.

– Ce ne sont ni des poulets ni des dinosaures, dit Jibber-jabber. Ce sont juste des croulants, des loques, des crevards, des timbrés, des zomboïdes, d...

– Voyez ce que je veux dire? L'interrompit Wiki. Y s'arrête jamais.

– Tu peux parler, protesta Jibber-jabber.

– Oui, mais moi, je dis pas n'importe quoi.

– Pourquoi on t'appelle Wiki? demanda le Singe.

– Parce qu'il est comme Wikipédia, dit Jibber-jabber. Demande-lui n'importe quoi, il connaît la réponse, ou du moins, il croit la connaître, c'est super énervant parfois.

– La différence entre toi et moi, argumenta Wiki, c'est que moi, je parle seulement quand je suis sûr de ce que je dis, alors que toi, tu racontes tout ce qui te passe par la tête.

– Exactement.

– À part ça, dit Wiki en se tournant vers Ella, qu'est-ce que vous savez faire, vous autres? Vous avez quoi comme talents? Pour ce bon vieux Blu-Tack Bill, je sais. Il est bon en calcul.

– Bon en calcul? S'exclama Jibber-jabber d'un ton railleur. Ouh là là, je sens que ça va nous être  d'une grande utilité, ça... Enfin, j'espère que vous avez quand même autre chose à proposer. (Il pivota vers Ella.) Tiens, toi, par exemple, tu sais faire quoi?

– J'sais pas, répondit Ella. Rien.

– Impossible, s'exclama Jibber-jabber. Ça fait plus d'un an que tu survis dans un monde totalement brinde-zingue, donc tu dois avoir des ressources, sans quoi tu serais comme la plupart des autres enfants, tu mangerais les pissenlits par la racine, tu serais transformée en chair à crevards...

– Non. Je ne sais rien faire, dit Ella en se mettant à pleurer.

S'éloignant du groupe, elle fit quelques pas et alla se planter au bout du poulailler, en leur tournant le dos.

– Qu'est-ce qui ne va pas? Demanda Wiki.

– Son petit frère a été tué y a pas longtemps, répondit le Singe. Des adultes l'ont emporté dans un sac.

– Dur, dit Jibber-jabber. Je voulais pas lui faire de la peine.

– Moi, je dirais survivre, dit le Singe.

– Quoi? dit Wiki.

– Ben, notre talent, c'est de survivre, expliqua le Singe. Même si, ces derniers jours, on a dû en manquer car beaucoup on été tués.

– Nous aussi, on a perdu du monde la nuit dernière, dit Wiki. D'ailleurs, Jibber et moi on a failli y passer. On était coincés dans la bibliothèque quand les adultes y sont entrés. Bah, le mieux, c'est de pas y penser, et encore bravo, Jibber-jabber, pour avoir amené le sujet sur la table.

– Je suis désolé, répondit ce dernier, d'un ton plus courroucé que repentant. Comment je pouvais savoir?

– Tu vois? dit Wiki. Qu'est-ce que je disais? Tu parles, tu parles, mais tu ne réfléchis pas.

Bill se concentrait sur sa pâte à modeler, la tête pleine d'un barnum de dinosaures, de poulets et d'adultes. Il détestait quand les gens étaient

tristes ou en colère, comme Ella et Jibber-jabber. C'est pour ça qu'il aimait les fossiles. Ils étaient toujours pareils. En pierre.

Ses doigts avaient moulé un poulet. Un poulet chauve, sans plume, parfaitement lisse et doux. Ça l'aidait un peu, en rendant moins effrayant ceux qui se trouvaient dans l'enclos. Pourtant, il l'écrasa avant que les autres aient eu le temps de le voir. Il ne voulait pas qu'ils s'extasient sur son oeuvre et qu'ils le pressent de leur prêter le bout de pâte à modeler pour tenter eux aussi de faire quelque chose.

C'était pas un jouet.

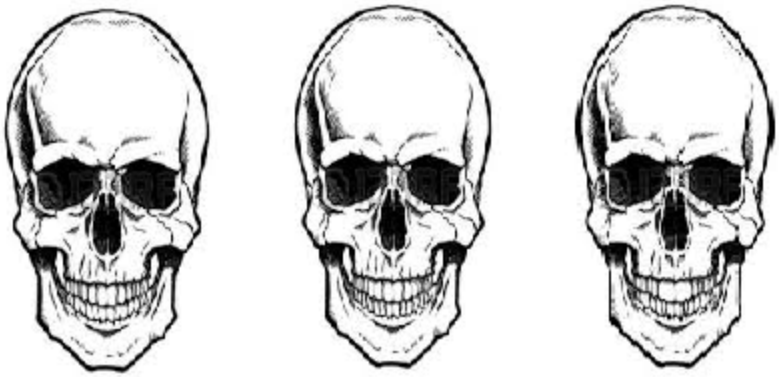
Parfois, il avait besoin d'être complètement seul, aussi s'éloigna-t-il des autres pour aller s'installer dans une des voitures abandonnées. À l'intérieur de l'habitacle, il se sentit immédiatement réconforté par la vue du tableau de bord, du levier de vitesse, du volant... Il aurait aimé que son corps soit comme une voiture et pouvoir le piloter mentalement.

Il ferma les yeux.

Tout allait bien.

N'est-ce pas?

# *10.*



Jackson et Justin inspectaient l'arrière du camion Tesco en compagnie de Boggle.

– Jamais un adulte n'aurait pu l'ouvrir, dit Boggle en examinant le cadenas, qui ne portait aucune trace d'effraction.

De toute évidence, on s'était servi d'une clé.

– Conclusion, c'est forcément du sabotage, poursuivit Boggle. Aucun doute là-dessus. Quelqu'un a fait le tour du musée en ouvrant la porte aux crevards. Enfin, vous comprenez ce que je veux dire.

– Tu sais quoi? dit Justin.

– Quoi?

– Je crois que c'est David qui est derrière.

– David? s'exclama Boggle, interloqué. Comment ce serait possible? Vu qu'il est là-bas, à Buckingham Palace?

– J'ai bien conscience que ça paraît fou, dit Justin, mais c'est le genre de choses qu'il serait capable de faire. En tout cas, depuis que ce BouleChien s'est pointé l'autre jour, y se passe des trucs bizarres.

– Tu sais qu'il a été tué? dit Jackson.

– Quoi?

C'était au tour de Justin d'être interloqué.

– C'est Broole qui me l'a dit, poursuivit Jackson. Après qu'on a été pris en embuscade à Green Park, Robbie, Ethan et moi; on est rentrés sans encombre, mais en laissant derrière nous Courtney, BouleChien et Brooke. Brooke est la seule à s'en être sortie. Apparemment, ensuite, elle a été transportée à Buckingham Palace, grièvement blessée. C'est là qu'elle a rencontré les autres, là. Les Holloway.

– Au palais?

– Ouais.

Après un regard entendu à Boggle, façon "Qu'est-ce que je te disais?", Justin se mura dans le silence. Voyant qu'il n'en dirait pas plus, Boggle demanda:

– Bon, mais pour finir, on fait quoi? À propos de notre saboteur?

– Bah, qu'est-ce qu'on peut faire? Répondit Justin. Sinon avoir tout le monde à l'oeil, écouter ce qui se dit et voir si quelqu'un a un comportement bizarre.

– Reste la question du pourquoi, dit Jackson en secouant la tête. Pourquoi un gamin ferait-il une chose pareille? Pourquoi un gamin

voudrait-il faire du mal à l'autres enfants? C'est fou, ce truc. Et toi qui parles tranquillement d'un saboteur, ça n'a pas de sens.

– Fou, c'est le mot juste, agréa Boggle.

– Qui manque exactement? dit Justin.

– Disparus ou morts? Demanda Jackson.

– Les deux.

– Les pertes s'élèvent à cinq unités, répondit Jackson. Deux disparus et trois morts. Elles auraient sûrement été plus importantes si Brooke n'avait pas débarqué avec les nouveaux. J'arrive pas à croire que quelqu'un de chez nous ait pu tuer cinq gosses.

– Qui est mort? demanda Justin en essayant d'ignorer Jackson.

– Ceux dont on est sûrs? dit Jackson, la voix brisée par l'émotion. Jusqu'ici, on a retrouvé les corps de Jason Hickley, d'Emma Hudson et de James Stornay.

– On va les transporter à Hyde Park et les incinérer, dit Boggle. Si on les enterre, les crevards ouvriront les tombes.

– Et donc, qui manque à l'appel?

– Paul Channing et Stacey Norman.

– Cinq en une nuit, dit Justin en serrant les poings. Pas bon, ça.

– Effectivement, dit Jackson. Mais ce n'était pas ta faute, Justin.

– Ça aurait pu être bien pire, enchérit Boggle.

– Je sais, dit Justin, les poings toujours fermés. Mais ça tombe mal. Juste au moment où Robbie est blessé.

– Mal ou à pic? dit Jackson. L'arrivée de ces nouveaux a fait toute la différence.

– D'ailleurs, tu trouves pas ça un brin suspect? Demanda Justin.

– Quoi donc?

– Ces enfants providentiels, qui arrivent pile au bon moment, comme tu dis. Juste après que quelqu'un a ouvert aux crevards. Et qui nous sauvent, et passent pour des héros. Ils sont venus directement du palais et on leur a ouvert grand les bras...

– Arrête, Justin. Tu deviens parano, là, dit Boggle. C'est pas parce qu'ils étaient au palais q...

– Ah non? Eh ben moi je dis qu'on ne peut pas leur faire confiance. On doit être sur nos gardes. D'abord BouleChien, et maintenant eux, qu'on ne connaît ni d'Ève ni d'Adam.

– En supposant que BouleChien fût une taupe de David, dit Jackson en luttant pour contenir l'émotion qui pointait dans sa voix, t'as plus de souci à te faire pour lui, hein? À moins que tu estimes que sa mort fasse partie d'une sorte de plan machiavélique.

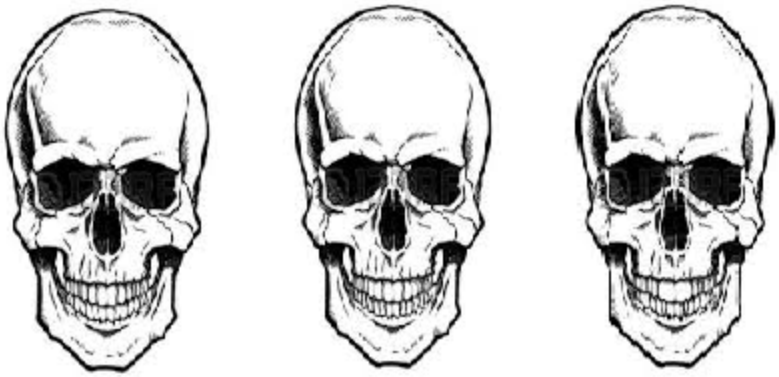
– Je suis désolé, Jackson...

– Il m'a sauvé la vie, putain! S'emporta cette dernière. Et pas seulement la mienne, également celles de Robbie et d'Ethan. Il a retenu les adultes pour nous couvrir. De ma vie, je n'avais jamais fui un combat, mais il fallait que je sauve Robbie. Donc, à partir de maintenant tu voudras bien t'abstenir de dire quoi que ce soit sur BouleChien. OK?

– OK. OK. Je t'ai dit que j'étais désolé.

– T'as intérêt.

# *11.*



Achille se réveillait à peine. Il avait dormi d'un long et profond sommeil que même ses rêves n'étaient pas parvenus à troubler. Pourtant, à peine en avait-il émergé que son corps tout entier hurlait sa peine. C'est bien simple, il avait l'impression d'être passé sous un rouleau compresseur. Il avait mal partout. Ses articulations grinçaient. Ses muscles étaient durs comme du bois. Le combat au palais l'avait davantage meurtri qu'il ne l'avait cru sur le coup. Le pire, c'était son oreille. John Tout Court lui en avait enlevé la moitié avec sa diabolique lance à trois lames. Ensuite, une fille du palais, Rose, l'infirmière, avait grossièrement recousu les morceaux. Maintenant, ça le lançait tellement que ça lui soulevait le coeur.

Il avait besoin d'antalgiques, et vite. Mais le lit était chaud et doux. Il aurait pu rester allongé là une éternité. En attendant que la douleur passe. Peut-être que s'il parvenait à se rendormir...

– Salut, comment va?

Achille n'arrivait pas à tourner la tête. Son cou avait doublé de volume. Il ne reconnaissait pas la voix. Une voix de fille.

– J'ai connu mieux.

– Ils ont préféré te laisser roupiller un peu.

– Z'ont bien fait.

– T'as mal? demanda la fille en se penchant au-dessus de lui, assez pour qu'il la voie.

La moitié de sa tête disparaissait sous un bandage. Ce qu'il distinguait de son visage était bleui et enflé.

– T'es la fille qu'on a sauvée à Green Park, c'est ça?

– Ouais, je m'appelle Brooke.

– Hey, Brooke. Moi, c'est Achille.

– Je suis au courant. Comme tout le monde, d'ailleurs. Tu l'as assez braillé hier soir.

– Pas faux.

– T'aimes bien faire l'important, on dirait.

– Je faisais pas l'important, je disais juste les choses telles qu'elles sont.

– Eh bien, Mister Grande Gueule, toi et moi, on a au moins une chose en commun.

– Ah ouais? Laquelle?

– On s'est tous les deux ramassé une sacrée dégelée. Mon gars, on est rétamés. Dans mon cas, c'était contre des crevards, mais toi, visiblement, c'était un pas de deux avec un autre enfant.

– Ouais. Et ce branleur m'a découpé avec sa lance et cabossé le crâne à coup de bouclier.

– T'as dû souffrir.

– Le martyre.

– Moi aussi, dit Brooke en s'asseyant au bord du lit.

– T'as été mordue? demanda Achille.

– Non. Mais cette foutue mère avait un couteau.

– Tu veux dire qu'elle était armée?

– Comme je te le dis.

Achille aspira bruyamment une bouffée d'air entre ses dents.

– Première fois que j'entends ça. Mais, bon Dieu, si les zombies se mettent à défourailler, la vie va devenir sacrément compliquée.

Il la dévisagea. Ses yeux étaient cernés de noir et de bleu. Le reste de son visage avait une teinte jaunâtre. Des taches de sang séché constellaient le pansement et ses lèvres étaient craquelées, gercées, pelées.

– Je suis aussi arrangé que toi? demanda Achille.

– Tu ferais bien de ne pas trop la ramener, soldat, parce que t'es pas non plus un premier prix de beauté, même si je ne sais pas à quoi tu ressemblais avant.

– Jamais été Robert Pattinson.

– Ouf, tu me rassures. Vraiment pas mon genre. En revanche, moi, t'aurais dû me voir avant: j'aurais sûrement brisé ton petit coeur.

– J'en doute, répondit Achille en se redressant dans son lit, ce qui lui arracha un grognement plaintif. Il en faut, pour briser ce coeur.

– J'imagine.

Achille ferma les yeux et expira longuement.

– On a des gens qui pourraient t'aider, dit Brooke. Et puis des médicaments, de l'antiseptique, enfin, ce genre de choses. Des antibiotiques aussi, mais faut faire gaffe avec ça. J'allais justement y passer pour voir ce qu'il y a en stock. Tu veux venir avec moi?

– Avec plaisir. Si tant est que j'arrive à me lever.

– Tu veux que je t'aide?

– Ben, ça serait pas de refus.

Brooke lui saisit la main et le hissa à la verticale. Achille poussa un juron et, durant un instant, crut qu'il allait de nouveau perdre connaissance. Luttant contre les vertiges, il grogna et se redressa. Alors qu'il attendait que la douleur reflue et que ses idées s'éclaircissent, il avisa Paddy qui dormait à poings fermés sur un matelas gonflable, au pied de son lit. Il avait la bouche grande ouverte et ronflait bruyamment.

– Espèce de sale petite feignasse, dit Achille en s'approchant et en le poussant du pied. Debout, Caddy! Le parcours de golf nous attend.

– Wah...? marmonna Paddy, totalement désorienté.

Attrapant le bord du matelas, Achille le jeta littéralement hors de son lit. Paddy l'inonda d'insultes auxquelles Achille répondit par un grand éclat de rire.

– Si tu veux être mon esclave, il faut que tu sois dispo en permanence, Paddy Paddo. Bon pied, bon oeil. Tu me sers à rien si tu

pionces.

– Pardon, chef. J'suis là. Ouais. À vos ordres, chef!

Des figurines Halo, avec lesquelles il avait dû jouer avant de s'endormir, étaient éparpillées un peu partout. Il s'empressa de les ranger dans son sac à dos et enfila son pantalon.

– Tu veux des armes? demanda-t-il en cherchant des yeux le fameux sac de golf.

Achille interrogea Brooke du regard. Celle-ci hocha la tête.

– Non, laisse tomber, dit Achille en lui balançant un coup de pied dans l'arrière-train. Mais reprends tes esprits, minus. J'ai un putain de mal de tête et j'ai rendez-vous chez le docteur.

Alors qu'ils émergeaient sur la coursive, hors de la galerie des minéraux, Achille embrassa le grand hall du regard. La lumière pleuvait par les deux rangées de fenêtres qui bordaient l'imposant plafond voûté, lui permettant d'apprécier à sa juste valeur la taille et la richesse de la décoration du lieu. Une vraie cathédrale.

Des enfants s'affairaient au rez-de-chaussée, traînant des corps sur la faïence, en direction de la porte principale.

– Vous avez trouvé des survivants? Demanda Achille en se tournant vers Brooke.

– J'sais pas, j'y étais pas. Mais je crois pas.

– Moi, j'aurais dû y être.

– Maxie a demandé qu'on te laisse dormir, faisant valoir que tu nous serais plus utile l'oeil clair et le corps reposé.

– C'est sûr, mais se faire un adulte aux premières lueurs du jour, c'est quand même cool.

Au milieu de l'escalier, ils croisèrent Maeve qui montait. C'était une fille à l'air sérieux dont les deux parents avaient été médecins. Une fonction qu'elle avait spontanément endossée quand elle vivait à Waitrose, avec Achille et les autres.

– Justement, je te cherchais, dit-elle en avisant Brooke. Je voulais jeter un oeil à vos labos et quelqu'un m'a dit que tu devais y aller. Ah, au fait, je suis Maeve.

Des mots qu'elle accompagna d'un grand sourire.

– Tout à fait, répondit Brooke en lui rendant son sourire. On prévoyait une petite visite chez les blouses blanches. Tu viens avec nous?

Tous se mirent en route, les deux filles engageant immédiatement la conversation pendant qu'Achille et Paddy lambinaient à leur suite.

– On pourra s'entraîner aujourd'hui? demanda Paddy.

– Non.

– Allez, Achille, sois cool. Le deal, c'était que je porte ton matos et qu'en échange tu m'apprennes à me battre.

– T'as entendu ce que la patronne a dit, non? Qu'il fallait que je me repose. D'ailleurs, à l'heure où je te parle, on m'aurait versé de l'acide dans l'oreille que je me sentirais pas plus mal. J'ai la tête qui tourne. Y avait un gars, tu sais, il s'appelait Arran. C'était, genre, notre chef. Et puis il a été mordu, et il est devenu complètement marteau. Tu voudrais qu'il m'arrive la même chose, hein, Caddy?

– Non.

– T'inquiète pas. On va s'y mettre. Y a pas le feu. Mais si j'essayais de me battre contre toi maintenant, t'aurais toutes les chances de me tuer.

– Ouais, mais t'avais dit...

– Jeune Padawan! le coupa Achille. Est-ce que tu transportes des armes, là?

– Non.

– Bon, dans ce cas, pas d'entraînement.

Alors qu'ils passaient devant l'entrée de la galerie des dinosaures, Achille aperçut Maxie qui coordonnait les opérations de déblaiement.

Il la salua d'un signe de tête.

Elle lui rendit son salut, accompagné d'un regard laissant clairement entendre qu'elle avait d'autres chats à fouetter que de l'écouter s'épancher. Elle avait l'air exténuée. Pas cool, comme taf, de se débarasser des morts. L'odeur, à elle seule, était une épreuve, car si les crevards vivants refoulaient déjà sévère, les morts, c'était encore pire.

Ils se décomposaient très vite, les effets de la maladie semblant s'accélérer après le décès. Pour peu qu'ils soient exposés au soleil, ils bouillonnaient, s'ouvraient en deux, explosaient. Ces éclatés, les Holloway les appelaient des "liquéfiés".

À l'extrémité de la zone bleue, un passage ouvrait sur une extension moderne, matérialisée par un mur de verre supporté par une armature en acier brossé s'élevant sur cinq étages. Un élément qui, à lui seul, aurait retenu toute l'attention d'Achille si un oeuf géant, en béton blanc n'avait été collé à la paroi, emplissant la quasi totalité de l'espace.

– Qu'est-ce que c'est que ça encore? demanda Achille.

– On l'appelle le cocon, répondit Brooke, qui s'était arrêté pour attendre les garçons. En fait, il s'agit d'une rampe permettant d'accéder aux laboratoires.

– Alors c'est pas une blague, vous avez vraiment des laboratoires?

– On a tout, soldat.

Pendant qu'ils gravissaient les plans inclinés qui se trouvaient à l'intérieur du cocon, Brooke expliqua comment Justin avait remis en fonction quelques labos du muséum, aujourd'hui supervisés par un garçon nommé Einstein, avec le secret espoir d'en apprendre davantage sur le mal qui avait bouleversé leur existance et, peut-être, de trouver un remède.

Achille ne disait rien. L'idée même qu'une bande de gamins puisse remédier à quoi que ce soit lui semblait ridicule. Enfin, si ça leur faisait plaisir de se prendre pour des chercheurs, des médecins, des infirmières ou des laborantins, c'était leur problème. Lui, tout ce qu'il voulait, c'était qu'on lui donne de quoi soulager son mal de tête.

À l'inverse, Paddy semblait emballé par tout ce qu'il voyait. Il bombardait Brooke de mille questions auxquelles celle-ci répondait patiemment.

L'entrée des labos se trouvait pratiquement au sommet de l'oeuf. Émergeant du cocon, ils découvrirent un aréopage d'enfants en plein travail, l'un penché sur un livre ou sur un microscope, un autre manipulant des tubes à essai remplis de liquides peu ragoûtants. Certains portaient même des blouses blanches. Achille en eut la nausée. Pour un peu, il se serait cru à l'école.

Il se composa une mine blasée, affichant un petit sourire moqueur qui semblait dire à tous: "Vous cassez pas, vous ne m'impressionnez pas. Et je ne suis pas près de changer d'avis. Donc, foutez-moi la paix, bande de guignols."

Paddy, lui, courait partout, harcelant les enfants de questions, voulant tout savoir, jouant des coudes pour regarder dans les microscopes. Les abandonnant, Maeve et lui, Brooke conduisit Achille dans une petite pièce où un gars d'une taille gigantesque – on lui aurait facilement donné dix-huit ans alors que cela était proprement impossible – se faisait soigner. Un blond et une fille avec un foulard sur la tête étaient en train d'appliquer une sorte de crème blanche sur la méchante plaie que le géant avait au bras.

Achille leva le menton en signe de salut.

– C'est Urgences ici, ou quoi?

– Un peu, répondit la fille avec un sourire, avant de se tourner vers Brooke. On s'attendait à te voir plus tôt, ce matin. Comment va ta blessure?

– Ils s'en sont bien occupés au palais.

– Euh... quelqu'un daignerait-il se soucier un peu de moi? coupa Achille. J'suis pas venu réparer les ordinateurs.

Pointant du doigt son bandage, il ajouta:

– Vous voyez ça? Je vous donne un indice.

– Tu veux qu'on compare nos blessures de guerre? demanda Brooke. Voir qui a la plus dégueu?

– Sûr que je te bats à plates coutures, ma belle.

– Tu crois?

– Positif.

– Très bien, dit Brooke. Je te montre la mienne si tu me montres la tienne.

Achille ne put s'empêcher d'éclater de rire.

– Vendu.

Ils commencèrent chacun à dérouler leurs bandages, sous le regard anxieux de la fille au fichu qui se dandinait nerveusement d'un pied sur l'autre.

– Oh, la vache, s'exclama-t-elle en voyant apparaître l'oreille d'Achille.

Elle était blanche comme un linge et sa mâchoire inférieure semblait vouloir se décrocher.

– On dirait Frankenstein.

– À la bonne vôtre.

– Bon sang, j'ai jamais vu un truc aussi mal recousu.

– C'était ça ou je perdais mon oreille.

– Ouah. T'es sûr qu'ils l'ont remise dans le bon sens?

– De toute façon, allez pas vous imaginer trifouiller là-dedans pour faire des retouches. Autant vous prévenir tout de suite. Ce qui est fait est fait. Par contre, si ça s'infecte, j'aurai besoin de vos médocs. En attendant, arrangez-vous seulement pour bien nettoyer tout ça.

Brooke terminait d'enlever son bandage. Et quand la fille vit ce qui se trouvait en dessous, elle fut, si tant est que ce fût possible, encore plus choquée. Elle se plaqua une main sur la bouche, incapable de prononcer un mot.

– Achille y jeta un oeil et dut convenir que c'était pas joli, joli. Une grosse balare violacée et croûteuse lui barrait le front. Autour, la peau était enflée, bouffie et étirée de façon malsaine. On l'avait rapiécée comme on avait pu. Sauf qu'aucun des enfants de Buckingham n'était à proprement parler chirurgien. Brooke porterait toujours une sale cicatrice à cet endroit. Elle avait laissé entendre qu'avant elle était canon. Difficile à dire, vu l'état dans laquel elle était maintenant, mais ce qui était sûr, c'est qu'elle ne le serait plus jamais.

Et elle le savait.

– Oh, Samira... bafouilla-t-elle en direction de la fille au foulard, avant de s'interrompre, submergée par l'émotion.

Sa bouche trembla et elle fondit en larmes. Samira la prit dans ses bras.

Ignorant ce qu'il aurait pu dire ou faire en pareille circonstance, Achille attendait, légèrement embarrassé. En désespoir de cause, il adressa

un signe de tête au géant au bras blessé.

Soudain, un gamin aux dents gâtées et à la chevelure en bataille fit irruption dans la pièce.

– Ah, vous êtes là!

Il portait une blouse blanche fortement tachée et regardait Brooke, Achille et le grand gars comme s'il s'agissait de spécimens dans un bocal. Il inspecta rapidement l'oreille d'Achille, sans montrer d'autre réaction qu'une curiosité placide. Il en fut de même avec le front dévasté de Brooke.

– On m'a dit pour BouleChien, glissa-t-il à Brooke lorsqu'il en eut terminé. Je suis désolé. Il n'était peut-être pas scientifique, mais je l'aimais bien.

Puis, inclinant la tête sur le côté, il jaugea ostensiblement Achille, consignant ses airs de mauvais garçon, ses cheveux très courts, ornés de motifs tracés au rasoir, ses cicatrices et ses blessures.

– Tss, soupira-t-il finalement. On dirait que tu nous as ramené un nouveau bandit, Brooke. Je t'ai déjà dit, les cailleras et les voyous, c'est pas la peine. Ce qu'il nous faut, c'est des scientifiques, des médecins... des gens qui réfléchissent.

Pour toute réponse, Achille poussa le blondinet hors de son passage, puis s'avança lentement jusqu'au gamin en blouse blanche, passa un bras autour de son cou, et le serra contre lui juste assez pour lui signifier une menace.

– Hé! se récria-t-il. Je déconnais. C'était une blague, OK? C'était juste pour rigoler.

– Tu entends ce bruit?

– Quel bruit?

– Le bruit que je fais quand je ne ris pas.

– Écoute, je suis désolé, d'accord?

– Non, le comique. Toi, tu écoutes. S'il ne tenait qu'à moi, y aurait aucun labo ici; et t'irais te battre contre les zombies comme tout le monde. Et tu te ferais ramasser. Grave. Alors, dorénavant, essaie de montrer un peu plus de respect, d'accord?

– D'accord. D'accord. Aïe. Lâche-moi!

– Ah! Et la prochaine fois que tu fais une blague, fais en sorte qu'elle soit drôle, compris?

– Compris...

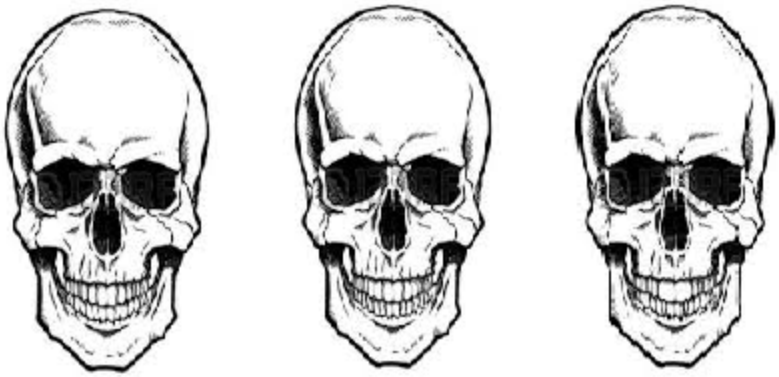
– Sacré Einstein, dit Brooke.  Y a pas à dire, toi, au moins, tu sais te faire des amis.

Après s'être caressé le cou et avoir avalé sa salive, Einstein répondit:

– J'étais simplement venu vous dire que Justin a demandé un rassemblement général. Maintenant, dans la galerie des dieux.

– On vient, rétorqua Achille. Dès qu'on sera prêts.

# *12.*



Maxie était assise à côté de Blue dans ce que les gamins d'ici appelaient la galerie des dieux et qui, dans la réalité, n'était que le hall d'une des entrées secondaires du musée. Des constellations et des images de planètes étaient peintes sur les interminables murs laqués de noir qui se terminaient, près de trente mètres plus haut, par une ouverture en verre de couleur à travers laquelle filtrait une lumière bleutée. Au fond se trouvait un grand escalator qui traversait un globe en acier rouillé pour se perdre dans l'obscurité du niveau supérieur.

Sur les deux flancs de la galerie, six statues blanches étaient alignées. Sous la lueur aquatique des fenêtres teintées, elles prenaient des allures étranges, pour ne pas dire sinistres. Il y avait là un cyclope, une gorgone avec un nid de serpents à la place des cheveux, un scientifique, un astronaute, Atlas supportant le monde et, enfin, la figure d'un homme qui évoquait l'image de Dieu. Maxie supposait qu'elles étaient censées

représenter l'avancée des connaissances humaines. Intérieurement, elle se demanda s'il ne faudrait pas ajouter une autre statue – celle d'un adulte atteint par le mal.

Des enfants étaient assis en rangs d'oignons sur des chaises, comme s'ils s'apprêtaient à assister à un spectacle, mais Justin les faisait attendre. Maxie priait pour qu'ils ne soient pas tombés sur un autre David. En effet, l'atmosphère qui régnait ici avait quelque chose de semblable à celle du palais. Une attitude générale qui semblait dire que la manière dont ces enfants faisaient les choses était la meilleure de toutes et que ceux qui faisaient autrement se trompaient.

Elle se sentait à cran, elle aait mal au crâne et, à cause de la fatigue, elle voyait sans cesse des formes fuyantes trembler à la périphérie de son champ de vision. Après le tourbillon de violence qu'ils avaient vécu la veille au soir, plus une matinée passée à évacuer les corps des crevards tombés au combat, elle était vidée et grincheuse. Aussi la pantomime commençait-elle déjà à lui porter sur les nerfs.

Et puis, ceux du musée n'étaient pas exempts de tout reproche; sans quoi Maxie et ses amis n'auraient pas eu à se battre contre des adultes pendant la moitié de la nuit. Quand ils avaient débarqué, c'était la guerre ici, bordel! Et le pire, c'est que c'était l'un des leurs qui avait ouvert à l'ennemi; ce qui signifiait qu'au moins une personne ici était sérieusement déjantée.

Alors elle espérait qu'on n'allait pas leur servir un sermon sur le bonheur de vivre dans cet endroit de rêve. Elle en aurait vomi. Le meilleur chef qu'elle avait jamais vu, c'était Arran; et la meilleure des planques, c'était celle qu'ils avaient à Waitrose. D'ailleurs, s'ils l'avaient quittée, c'est qu'ils n'avaient pas eu le choix. Les réserves de nourriture s'épuisaient, les adultes attaquaient de plus en plus souvent, et ces deux faits étaient certainement liés par une relation de cause à effet. Malgré tout, aux yeux de Maxie, la période qu'ils avaient passée au supermarché apparaissait comme un paradis perdu et Arran lui manquait terriblement. Sa mort l'avait drôlement secouée, d'autant qu'elle n'avait eu d'autre choix que de lui succéder à la tête des troupes. Elle n'était pas prête pour ça. Heureusement, elle avait rencontré Blue, sur qui elle avait pu se décharger d'une part de ses responsabilités. Toute seule, elle n'y serait jamais arrivée.

Elle se demanda ce que ce nouveau groupe de gamins avait à offrir. Se ferait-elle de nouveaux amis, ici? Elle parcourut l'assemblée du regard, essayant de lire sur les visages. En dehors de Brooke, assise à côté d'elle, les autres gardaient leurs distances et ne se mélangeaient pas avec les nouveaux arrivants.

Elle prit conscience que nombre d'entre eux portaient d'étranges costumes, comme s'ils étaient figurants dans une vieille série de la BBC ou un vieux film de cape et d'épée. Mais plus rien ne surprenait Maxie. Ces derniers jours, elle avait vu trop de gens se comporter de manière bizarre. Livrés à eux-mêmes, les jeunes devenaient barjos. Durant une année, son monde s'était résumé au supermarché dans lequel elle vivait. Et elle n'avait guère pensé à ce qui pouvait se trouver autour. Pas le temps. Le quotidien était déjà bien assez rempli comme ça par le simple fait de rester en vie. De toute évidence, il y avait beaucoup moins d'adultes dans cette partie de Londres que dans le nord. Les gars d'ici avaient eu la vie facile. Ils avaient eu trop de temps pour eux. Alors ils se déguisaient, ils jouaient... À quoi?

Au palais, David se prenait pour un roi. Et ceux-là, ils se prenaient pour quoi? Quand il avait enfin daigné se pointer, très en retard, Achille lui avait raconté pour les labos et les gamins en blouses blanches. Ça le faisait marrer. Pour sa part, elle ne savait pas comment prendre la chose, ignorant si elle devait y voir un bon ou un mauvais signe.

En revanche, ce dont elle était certaine, c'est que la plupart des enfants d'ici étaient des binoclards du premier rang ou des inadaptés du dernier; le genre de gamins qui n'avaient pas eu la vie facile à l'école. Maintenant, ils se retrouvaient tous dans le même club et avaient fait de cet endroit le royaume des forts en thème. Mis à part Jackson, qui était sans doute la fille la plus flippante et la plus féroce qu'elle avait jamais vue, c'étaient des mollassons. Qui vivaient une vie mollassonne. Et, quelque part, elle en concevait de la rancune. Elle leur en voulait.

Maxie ferma les yeux et se caressa les paupières. Jamais elle n'avait pensé aux gens comme ça. Ça, c'était une façon de penser de mec. Un mec, il pense que rien ne compte en dehors de la bagarre, des concours d'insultes et du respect. Attention, elle commençait à devenir dangereusement macho dans sa façon de voir les choses.

Elle était en train de devenir comme Achille.

Elle expira longuement, essayant de se détendre. Elle était ronchonne parce qu'elle était claquée, voilà tout. Elle les verrait sans doute d'un oeil plus compatissant après quelques jours de repos. En attendant, elle allait se faire une idée de ce qu'ils avaient à offrir, histoire de voir si elle voulait vraiment rester ici.

Elle allongea les jambes, les bras croisés sur la poitrine, en se composant une expression semblant signifier: "Allez-y, les gars, impressionnez-moi." Le résultat n'était pas fantastique. Ça ne lui venait pas naturellement. Au contraire de Blue, qui était un maître en la matière. Le comble du je-m'en-foutisme. Elle le lorgna discrètement. Son visage était aussi figé et dur que la pierre des statues qui les entouraient. Une pierre baignée d'un halo bleu qui faisait briller sa peau noire.

Maxie savait que, sous le masque, il était aussi paumé et vulnérable qu'elle, mais, dès son plus jeune âge, il avait appris à baisser les stores et à ériger des remparts infranchissables contre les autres.

Même si,  pour l'heure, il utilisait une technique toute différente. Il se vautrait sur sa chaise, souriait, riait, faisait des commentaires, secouait la tête, façon élément perturbateur du fond de la classe. À quoi bon s'enquiquiner à se composer une mine de joueur de poker lorsque, comme lui, on laissait poindre la menaçante violence qui bouillonnait juste sous la surface. Il pouvait faire l'imbécile en toute confiance puisque, dès que quelqu'un l'énerait, en gros, il le tuait.

Sauf que l'enjeu n'était pas le même pour Blue que pour elle. En tant que chef, elle se devait de faire attention à ce qui se disait, de suivre le fil, car ce n'étaient certainement pas les petits, pas plus que les grands, comme Achille, qui allaient ne serait-ce que tendre l'oreille; ce qui ne les empêcherait pas de lui poser plein de questions par la suite.

Enfin, Justin parut. Il ne payait pas de mine. Une expression sérieuse, aussi intello coincé que celle des autres, mais encore plus assumée.

Aprés avoir gravi quelques marches de l'escalator, il se tourna face à l'assistance et lança:

– Tout d'abord, j'aimerais vous souhaiter à tous la bienvenue.

Achille pouffa. Maxie aussi riait sottement. Le gars avait le même ton qu'un proviseur d'école et il lui rappelait dangereusement David.

– Vous me pardonnerez de ne pas vous avoir accueillis dignement hier soir, poursuivit-il, mais, comme vous avez pu vous en rendre compte, nous étions tous plutôt occupés. Gérer cet endroit demande beaucoup de temps, d'efforts et de discernement. Mais je doute que vous vouliez que je m'étende là-dessus.

– Effectivement, on n'y tient pas, rétorqua Achille, appuyé par quelques ricanements dans les rang des Holloway. Tout ce qu'on veut savoir c'est: qu'est-ce qu'on mange à midi?

– Eh bien, ceci est fort compréhensible, dit Justin. Le menu du jour est affiché chaque matin à l'entrée de la cantine. Aujourd'hui, si je ne me trompe, c'est pommes de terre au four et chou. Pour ne rien vous cacher, c'est un peu tous les jours la même chose ces temps-ci. Nous dépendons de ce que nous cultivons et c'est plutôt limité.

– T'inquiète, on va aller faire des courses, dit Achille. On a l'habitude.

– Nous allons y venir, dit Justin. En attendant, vous avez sûrement remarqué que nous étions particulièrement bien structurés. Le problème, c'est que nous sommes organisés pour un certain nombre de gens. Donc, forcément, vous accueillir parmi nous va créer quelques difficultés. Par exemple, ici, une tâche est dévolue à chacun. Tout le monde mouille la chemise, pour parler vulgairement.

– Si on avait su que ça posait un problème, on aurait attendu, dit Achille. Attendu que les adultes aient fait place nette. Comme ça, au moins, y aurait eu moins de bouches à nourrir.

– Hum, très juste, mais si vous pouviez éviter de me couper la parole...

– Écoute, l'ami. Si on n'avait pas été là, en ce moment, tu serais en train de parler devant une salle vide. Ou alors, un gros adulte bien débectant serait en train de mordre à pleines dents dans ton petit cul.

– Rassurez-vous, je n'oublie pas ce que vous avez fait pour nous. Grand Dieu, non! Nous vous sommes très reconnaissants.

– Voilà. Là tu me parles. T'aurais même pu commencer par ça, au lieu de nous bassiner avec ton chou et tes "tout le monde mouille la chemise". Que je sache, nous, on l'a bien mouillée la chemise. On vous a sauvés. Donc, la moindre des choses, c'est de dire merci.

– Merci.

– C'est tout?

– Euh... Désolé. C'est juste que je n'étais pas préparé à...

– C'est tout?

– ... Je n'ai pas écrit de discours.

– Personne ne t'a demandé de discours. Juste des remerciements et un petit kekchose à manger en signe de gratitude.

– Ne vous inquiétez pas, on va bien s'occuper de vous. Tout ce que je voulais savoir, c'est quelles aptitudes vous avez. Je suppose que c'est toi le chef.

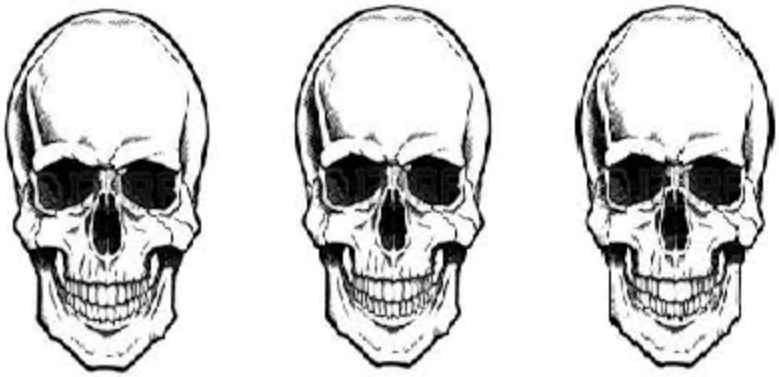
– Moi, chef? dit Achille. T'es fou. J'suis un guerrier, moi, pas un politicard. Les deux, là, derrière, Maxie et Blue, c'est eux les chefs.

Même si elle s'était résolue à ne pas le faire, Maxie adressa un sourire poli à Justin, Blue se contentant d'un hochement de tête à peine perceptible.

– Eh bien peut-être qu'après on pourrait se voir en privé, dit Justin. Pour discuter des choses plus en détail.

– Pourquoi attendre? Répondit Blue en se levant. Allons-y maintenant. La réunion est close.

# *13.*



– Y a un petit souci, mec, dit Blue, assis, les bras croisés sur la poitrine, le visage fermé. C'est que tu nous regardes comme si on était le problème, alors que le problème, c'est vous.

Ils s'étaient rendus à la bibliothèque du muséum et assis autour d'une grande table au centre de la pièce. Justin avait pensé que ce serait plus calme ici, mais l'endroit était sens dessus dessous. Tout avait été retourné pendant l'attaque de la veille.

– Pour ma part, je ne vois pas le problème, se justifia Justin. On s'en sort très bien ici. On est presque autosuffisants et très bien protégés...

Blue l'interrompit d'un immense éclat de rire.

– Ouais, on avait remarqué, dit-il. Hé, bonhomme, réveille-toi! Tu sens pas l'odeur de zombi qui flotte encore dans l'air? C'était hier soir, une petite fête entre amis? Excuse-moi, mais, de l'extérieur, ça ressemblait plutôt à un massacre.

– Ça, c'était exceptionnel, dit Justin en essayant de garder son sang-froid. Pas normal.

– Ouais, dit Blue. C'est bien ce que je dis – vous avez un problème.

Justin se mura dans le silence, cherchant les mots justes. Maxie jeta un oeil autour d'elle. Une poignée d'enfants portant ce qui ressemblait à des robes de bure étaient en train de ranger. Des livres étaient répandus sur le sol, des étagères étaient cassées, de même que certains meubles, et la moquette était tachée de sang.

– Je sais que c'est difficile à croire, dit Brooke en remarquant que Maxie observait la scène, mais tout est si calme ici, d'habitude.

Ce disant, elle leva le menton vers un grand garçon portant un simulacre de moustache – si fine et clairsemée qu'elle se résumait à une ombre –, et qui, visiblement, supervisait les opérations de nettoyage et de rangement.

– Je te présente Chris Marker, notre bibliothécaire. C'est à lui que l'on doit l'organisation du salon du Livre.

– Pardon, dit Blue, mais ça ressemblait plutôt au salon du sport de combat.

Maxie laissa échapper un petit rire et échangea avec lui un regard amusé.

– Quelque chose a mal tourné, hier soir, dit doucement Justin, presque comme s'il se parlait à lui-même. Quelqu'un a voulu nous anéantir. C'était un attentat.

– Effectivement, ça y ressemble, dit Blue. Et c'est bien là le problème. On dirait que quelqu'un vous en veut.

– Tel que je vois les choses, dit Justin, il y a deux explications possibles.

– Je t'écoute.

– Eh bien, comme tu le dis toi-même, il est possible qu'il y ait un traître parmi nous et qu'il ait déverrouillé les portes pour faire entrer les adultes.

– Je ne vois pas d'autre explication, dit Blue.

– Mais il n'y a jamais eu de précédent, fit valoir Justin. C'est pourquoi je pense qu'il pourrait y avoir une autre explication.

– Laquelle?

– Ne le prenez pas mal.

– Essaie toujours.

– Je pense que ça pourrait être en rapport avec vous.

– Avec nous?

– Absolument. Imaginons que vous soyez venus ici pour prendre le contrôle du musée. Vous vous arrangez pour ouvrir la voie aux crevards et ensuite, comme par hasard, vous débarquez pour nous sauver et ainsi récolter les laur...

Tandis qu'il parlait, Justin surveillait Blue du coin de l'oeil, s'attendant à une réaction de sa part. Pourtant, ce fut Maxie qui se jeta sur lui, se levant de son siège tel un diable s'éjectant de sa boîte et refermant ses deux mains sur son cou. Sous la violence de l'impact, Justin bascula en arrière et tous deux tombèrent sur le sol. Assise sur lui, Maxie l'étranglait toujours lorsqu'elle souffla d'un ton vipérin:

– Je t'interdis de dire ça. Je t'interdis même de le penser, ou alors, crois-moi, c'est pas à quelques adultes en décomposition que tu auras affaire.

– Je suis désolé. Pardon.

Maxie le lâcha enfin et se redressa, légèrement embarrassée. Elle avait l'impression d'être dans la peau d'une petite brute s'amusant à tyranniser des petits. En l'espace de quelques secondes, Justin était passé du statut de grand maître du muséum à celui de mauviette pleurnicharde qui appelle sa maman en se protégeant la tête des deux mains. Cet accès de violence lui avait procuré une brève exaltation, un sentiment de puissance, qui avait rapidement cédé la place à un grand vide. Au final, elle s'en voulait à mort.

– Non, c'est moi qui suis désolée, dit Maxie. Je me suis laissé emporter. À ma décharge, les dernières semaines ont été plutôt intenses. J'ai perdu beaucoup de monde. Dont mon petit ami.

Elle s'arrêta. Arran était-il son petit ami? Il ne s'était rien passé entre eux. Pour autant, c'était comme ça qu'elle le considérait. Son âme soeur. Et c'était le souvenir qu'elle voulait garder de lui.

Elle jeta un coup d'oeil à Blue, qui la regardait. Et eux, ils étaient quoi? Qu'y avait-il entre eux?

Avec un haussement d'épaules, Blue se tourna vers Justin, en train de se rasseoir sur sa chaise.

– Bon, ben... On dirait que c'est l'impasse...

– De grâce, dit Brooke. On ne vous remerciera jamais assez de ce que vous avez fait pour nous. Sérieux.

Sans même lui accorder un regard, Blue poursuivit:

– Vous ne nous faites pas confiance et, pour être franc, nous non plus. En même temps, il est plutôt sage de ne pas accorder sa confiance trop

facilement. Par conséquent, ça ne laisse qu'une seule question.

– Qui est?

– Comment on fait pour que s'instaure un minimum de confiance mutuelle?

Justin baissa les yeux sur la table d'un air pensif. Ses doigts pianotaient sur le plateau vernis.

– Il y a une chose que vous pouvez faire pour nous, dit-il finalement.

– Envoie.

– Il nous faut des produits pharmaceutiques, des médicaments, des molécules.

– Tu veux dire comme des vitamines et tout ça? Ouais, c'est pas bête.

– Je ne parle pas seulement de trucs pour la santé, répondit Justin. Il nous faut du matériel pour nos labos. Vous allez peut-être penser qu'on est dingues, mais on voudrait comprendre le fonctionnement de la maladie; et même, éventuellement, trouver une manière de la soigner.

– T'as raison, dit Blue. Vous êtes complètement siphonnés.

– Pendant un temps, on a pensé monter une expédition. Mais on n'a jamais eu assez d'hommes pour le faire.

– Fallait nous appeler, dit Blue. Des hommes, on en a. Et des femmes, aussi.

– Ça fournirait une preue de votre loyauté.

– En gros, tu voudrais qu'on monte une équipe, c'est ça?

– Éventuellement.

– OK. Pas de problème. Mais nous, qu'est-ce qu'on gagne en échange? Et comment vous faire confiance? Quand on sait qu'il y a un traître parmi vous? Qui nous dit que vous n'allez pas fermer les portes derrière nous dès qu'on sera partis?

– Je ne vois vraiment p...

– Tût-tût-tût... c'est mon tour de causer, dit Blue. Si on est arrivés jusqu'ici, c'est qu'on n'est pas complètement idiots. On va le monter, ton peloton de choc, te fais pas de bile pour ça. Et on prendra aussi quelques gars de chez vous.

– Bien sûr, bien sûr. Justement j'allais le dire, sinon vous ne sauriez pas quoi chercher.

– Les autres resteront ici. À votre charge. À vous de les nourrir et de faire en sorte qu'ils se sentent chez eux. Les plus jeunes, vous les surveillerez, les plus âgés, vous leur confierez la sécurité.

– On a notre propre sécurité.

– Écoute-moi bien, Mister Muséum, c'est à prendre ou à laisser. Aux dernières nouvelles, votre chargé de la sécurité, là... Robbie... Il s'est fait démonter la tronche, je me trompe?

– On a Jackson, rétorqua Justin.

– OK, elle tient la route, dit Blue. Mais qu'est-ce qu'elle peut faire toute seule? En bas, t'as demandé ce qu'on savait faire. Eh ben on y est. On peut nettoyer vos sous-sols de fond en comble et mettre en place un système de sécurité. Faire en sorte qu'il n'y ait plus un seul adulte à cent kilomètres à la ronde. Conclusion, tu suis notre plan et nous, on trouve tes médocs.

Justin étudiait la proposition en silence, ses doigts reprenant leur manège sur la table.

Maxie jeta un oeil par la fenêtre donnant sur la cour intérieure. Un ciel d'azur scintillait au-dessus des toits.

– C'est d'accord, dit finalement Justin.

– Super! Se pâma Brooke en bondissant de sa chaise. On est tous ensemble!

Tandis que Maxie se levait, Blue s'approcha d'elle.

– Qu'est-ce que t'en penses? Demanda-t-il en faisant quelques pas afin que les autres ne puissent pas entendre ce qu'ils disaient.

– Si je comprends bien, c'est toi le coq du village, maintenant, hein? répondit Maxie avec un demi-sourire.

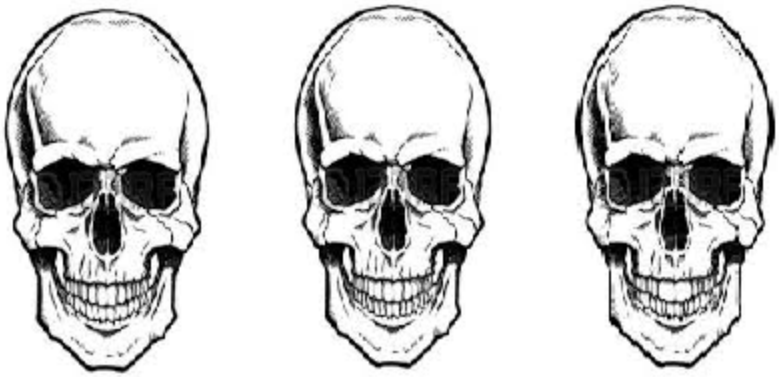
– Dis donc, t'aurais pu participer aussi, au lieu de rester sur ta chaise sans rien dire. Au fait, beau plaquage!

– Merci. Pour tout te dire, sur le coup, je me suis sentie un peu stupide.

– Bah, il l'avait cherché... Plus sérieusement, ça te va ce que j'ai négocié?

– Bof... Ça nous changera pas trop. Le sale boulot, dit-elle en se dirigeant vers la porte où Brooke et Justin les attendaient. Toujours le sale boulot.

# *14.*



Paul avait finalement cédé à la démangeaison qui l'aiguillonnait au niveau du cou. Il se grattait avec délectation, les yeux clos, enfonçant encore et encore ses ongles dans la peau. Il s'arrêta, regarda ses doigts couverts de sang et de pus, puis les lécha avidement jusqu'à ce qu'ils soient parfaitement propres. Il crevait de faim. Séparé des autres enfants, il était également privé de leur nourriture. Il ne se rappelait plus la dernière fois qu'il avait mangé. Au moins vingt-quatre heures. Peut-être que plus tard, à la faveur de la nuit, il pourrait discrètement descendre sur le parking et prendre un poulet. En attendant, il en était réduit à regarder les autres manger.

Ses anciens amis.

Ils étaient dans la cantine du personnel, au dernier étage du muséum, à mille lieues de se douter que, caché derrière un arc-boutant de pierre, il les

espionnait du dehors à travers la verrière qui suivait l'inclinaison du toit.

Une voix intérieure résonnait à son oreille. Une voix sévère et enrouée, qu'il avait déjà entendue auparavant.

– Regarde-les, disait-elle. On dirait des poulets à l'heure de la mangeaille. Cot-cot-codec!

– Je ne comprends pas, dit Paul. Pourquoi ils sont encore aussi nombreux? Pourquoi y a pas eu plus de pertes que ça?

– Je vais te dire pourquoi, répondit la voix. (Tournant la tête, Paul vit la créature atterrir sèchement sur le toit et avancer clopin-clopant vers lui.) Parce que t'es le dernier des branques.

Paul se retourna vers la cantine en essayant de comprendre ce qui avait pu se passer. Comment son plan avait-il pu foirer ainsi? C'est alors qu'il aperçut quelqu'un qu'il ne reconnaissait pas. Un garçon à la flamboyante chevelure rousse. Petit, avec l'air intelligent, des yeux vifs. Il était assis en compagnie de trois autres enfants que Paul ne connaissait pas non plus. Et voilà qu'il en arrivait d'autres. Mais d'où ils venaient, tous?

– C'est quoi cette histoire? s'exclama Paul. Il devrait y en avoir moins... pas plus!

– Pauvre naze, dit la chose, accompagnant la pique d'un petit coup de bec sur la jambe de Paul.

Celui-ci l'éloigna d'un coup de pied et s'assit à l'écart, hors de vue, se prenant la tête entre les mains, comme pour l'empêcher d'éclater. Il avait l'impression que son cerveau enflait, qu'il devenait trop petit pour sa boîte crânienne. Le beau soleil qui brillait dans le ciel ne faisait rien pour arranger les choses. Se reflétant sur les parois de verre et de métal, ses rayons agressaient sa rétine, le faisaient larmoyer.

– Chéri, dit la créature.

– La ferme! coupa Paul. Fiche-moi la paix.

La créature l'avait collé toute la matinée, ricanant dans son dos, ronchonnant, geignant et le dénigrant sans cesse.

– Je ne peux pas te fiche la paix, dit-elle, pour la simple et bonne raison que tu ne sais rien faire tout seul. Tu as besoin de moi.

– Non, je n'ai pas besoin de toi.

– Mais si, mais si, mais si... Parce que les morveux sont plus intelligents que toi. Parce que t'es un minus, un abruti, bête à manger du foin. Va falloir que tu frappes un peu plus fort que ça, que tu réagisses un peu plus vite, sans leur laisser le temps de se multiplier comme des poulets, cot-cot-cot-cot—cot-codec...

– Comment se fait-il qu'ils soient plus nombreux?

– Ils se sont fait des amis. Ils sont doués pour se faire des amis. Contrairement à toi. Personne ne t'aime, pisse-vinaigre.

– Tais-toi!

– Non. Toi, écoute-moi. Il faut que tu observes et que tu attendes. Que tu choisisses le bon moment. Que tu prennes la mesure de l'ennemi. Et que tu isoles ta cible. Prends un des petits. Ils sont plus faciles à attraper. Descends de ton perchoir pendant la nuit, un couteau à la main, et plumes-en un. Et la tête, et la tête, aaaaaah... Ensuite, ramène-le ici où ils ne pourront pas te trouver. Et alors tu pourras commencer à collectionner leurs os.

– Je ne sais pas... Est-ce que j'ai fait une bêtise?

– Un de ceux-là fera l'affaire. Tu connais leur nom, n'est-ce pas?

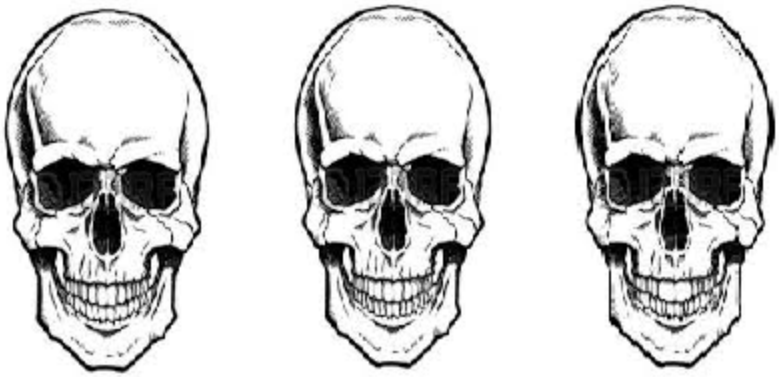
– Oui. Il y a Wiki, Jibber-jabber, Zohra et la Grenouille. Mais, maintenant, il y en a d'autres que je ne connais pas.

– Les deux fillettes et les deux garçonnets? N'importe lequel fera l'affaire. Étudie-les. Observe-les. Et choisis ton moment. Vite.

– Oui.

Paul ferma les yeux et se lécha les babines. Il pouvait déjà sentir le goût de leur sang tiède et douceâtre.

# *15.*



Blu-Tack Bill l'avait repéré, dehors, sur le toit. Un garçon très maigre, habillé tout en noir, avec des bras et des jambes grêles qui le faisaient ressembler à une araignée. Il lui avait aussitôt déplu. Il aurait bien aimé qu'il s'en aille. Personne d'autre ne semblait l'avoir remarqué. Bill ne cessait de le regarder du coin de l'oeil. Finalement, le garçon-araignée disparut.

Bill regarda ses mains. Elles avaient confectionné des chips en pâte à modeler. Il adorait les chips, mais il n'en avait pas mangé depuis une éternité. Il avait avalé un petit morceau de la pomme de terre au four qu'on lui avait servie. Il le fallait. S'il ne mangeait pas, il allait mourir de faim. Par contre, il n'avait pas aimé. Trop étouffant. Et puis le Macaque lui avait demandé s'il en voulait plus et il lui avait donné le reste. Il avait également mangé un petit morceau de chou, ce qui avait failli le faire vomir. Pour le dessert, ils avaient promis qu'il y aurait des fruits au sirop. Il les attendait

avec impatience. Il était devenu très maigre durant l'année écoulée – même s'il n'avait jamais été épais. Les grands voulaient toujours le faire manger. Whitney, en particulier, se comportait comme une mère pour lui. "Allez, mange... Ou tu vas dépérir. Faut que tu manges quelque chose."

Si seulement il avait pu se nourrir de Blu-Tack. Mais ce n'était pas possible. Il avait essayé, un jour. C'était horrible. Mais rien que de lui donner la forme de chips calmait un peu sa faim.

Les autres s'empiffraient à qui mieux mieux. De vrais goinfres. Comme s'il s'agissait-là du plus magnifique des festins. Ils mangeaient sans se préoccuper de savoir ce qu'ils avalaient, dans un brouhaha incessant, seulement rompu par le tintement des fourchettes dans les assiettes.

Elle était en train de raconter aux enfants du muséum à quoi ressemblait sa vie quand elle vivait à Holloway, dans le supermarché Waitrose. Jusqu'ici, tout allait bien, ça ressemblait à une belle aventure, mais il savait ce qui allait se passer ensuite et il essayait de se boucher les oreilles. Il avait déjà entendu cette histoire. Maintes et maintes fois. Mais la répétition ne la rendait pas moins dérangeante. Il détestait la tristesse. Dans sa tête, il chantait une chanson pour couvrir le récit d'Ella. Dans le même temps, ses doigts ratatinaient les chips bleues et fabriquaient autre chose, quelque chose de plus gros et de plus élaboré afin de détourner son attention d'Ella.

La petite Zohra était pendue aux lèvres d'Ella. Elle avait de longs cheveux bruns frisés, et de grands yeux noirs. Elle était penchée en avant, oubliant totalement la fourchette qu'elle avait en main.

– Tout le monde l'appelait P'tit Sam, expliquait Ella, parce qu'il y avait deux autres Sam. Moi-même, aujourd'hui, quand je pense à lui, il reste P'tit Sam, même si c'est mon frère et qu'il est plus grand que moi.

– Il a quel âge? demanda Zohra.

– Presque dix ans.

– Qu'est-il arrivé aux autres Sam? Ils sont toujours avec vous?

– Non. Gros Sam est mort il y a belle lurette et Sam le Frisé a été tué pendant qu'on venait ici. On a été attaqués par des singes qui avaient attrapé la maladie, dans le parc. Ils s'étaient échappés du zoo.

– Des singes malades? s'exclama Zohra en essayant de ne pas rire. Tu plaisantes.

– Pas du tout. C'était horrible. Ils ont eu Josh. Et Joël aussi est mort. Godzilla, c'était son chien à lui. Maintenant, c'est nous qui nous nous en occupons.

– Et ton frère? Que lui est-il arrivé? Il est où P'tit Sam?

– Les adultes l'ont enlevé. Ils l'ont emmené dans un grand sac. On était en train de jouer sur le parking, derrière le magasin...

Elle s'arrêta, dévastée. Des larmes gonflèrent ses yeux, avant de rouler sur ses joues. Une de chaque côté. Comme si elles faisaient une course.

– S'il arrivait quelque chose à ma Grenouille, dit Zohra en prenant son frère, qui était assis à côté d'elle, par le cou, je crois que je le supporterais pas. Pas mon petit frère.

Le petit frère la repoussa vivement.

– Vas-y, lâche-moi, dit-il, la bouche encore pleine de nourriture. T'es pire que maman.

Un échange qui eut pour seul effet de faire davantage pleurer Ella.

– C'est pas juste, dit-elle entre deux sanglots. Pourquoi ils ont pris mon frère? Mon ange gardien? Il était encore petit, mais il veillait sur moi.

– Il est mort? demanda la Grenouille.

Elle leva les yeux vers lui et renifla. La Grenouille lui rappelait Sam. Elle opina rapidement du chef.

– T'es sûre?

– Non, dit Ella. On l'a pas vu, mais ils l'ont emmené. Toute une bande d'affreux adultes. Comment il aurait pu survivre? Parfois... Parfois je me dis qu'il est toujours vivant, qu'il a réussi à s'échapper. Qu'il est quelque part et qu'il me cherche. Mais je sais que c'est juste un rêve. Trop d'enfants ont disparu. Et ils ne reviennent jamais. Alors pourquoi lui?

– T'en sais rien, dit Zohra en regardant son frère. Peut-être qu'il va revenir. En tout cas, moi je reviendrais. Si les crevards m'avaient attrapée, je trouverais un moyen de m'échapper et je te retrouverais, ma Grenouille.

– Moi, non, répondit ce dernier. Je m'embêterais pas avec ça. Je resterais avec les crevards et je ferais la fête. Tu me laisses jamais rien faire.

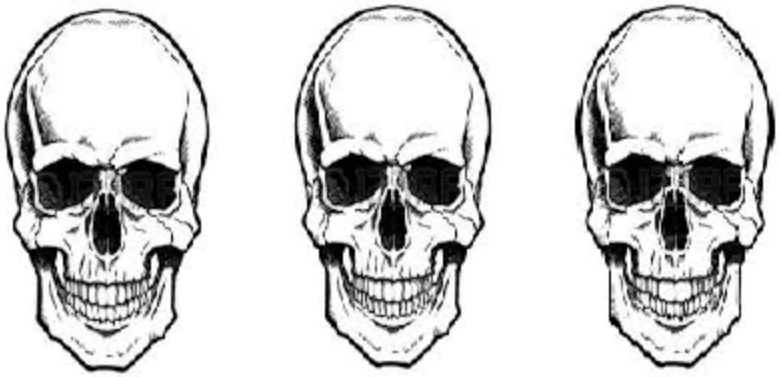
Zohra fit semblant de lui donner un coup de poing et il éclata de rire.

– Je me demande, dit Ella en regardant une grosse larme tomber dans son assiette. À supposer qu'il soit encore vivant, qu'est-ce qu'il pourrait être en train de faire en ce moment? Est-ce qu'il est heureux? Triste? Est-ce qu'il a faim? Ou peur?

Elle inspira si profondément que tout son corps tressaillit, puis elle leva les yeux vers Zohra.

– D'autres fois, je me dis qu'il vaudrait mieux qu'il soit mort, comme ça au moins il ne serait plus seul et il n'aurait plus jamais faim, ni froid ni peur.

# *16.*



– Alors comme ça, on va tous les deux participer à cette foutue expédition? M'est avis que ça va craindre sévère...

– J'sais pas, répondit Maxie. Tu crois qu'on peut faire confiance à Justin? Et si on mettait quelqu'un d'autre à la tête de la section et qu'on restait tous les deux ici?

Blue grogna en tirant de toutes ses forces pour déplacer une imposante vitrine en bois.

– Jamais je n'aurais dû dire oui.

– Ah, dit Maxie. Arrête-moi si je me trompe, c'est pas toi qui disais que c'était une bonne idée?

Cela faisait deux jours qu'ils travaillaient dans les sous-sols, libérant salle après salle, couloir après couloir, de toute présence adulte. L'endroit leur paraissait moins labyrinthique depuis qu'ils avaient appris à s'y repérer, néanmoins la configuration des lieux demeurait assez tortueuse pour que, en y ajoutant le noir d'encre qui régnait dans ces caves, il soit facile de s'y perdre à la première baisse de concentration.

Et personne ne voulait se perdre.

Ils avaient fini par se familiariser avec le schéma général: deux larges couloirs qui couraient d'un bout à l'autre, reliés en leur centre par un corridor principal. À la première intersection, celle qui était la plus proche de la façade du musée, se trouvait leur principal point de repère: un écriteau accroché à un pilier indiquant CARREFOUR DE LA GIRAFE. Juste à côté se trouvait un gros monte-charge, sous une trappe. Boggle leur avait expliqué que c'était là que l'on avait longtemps entreposé un troupeau de girafes empaillées.

Ainsi, s'ils se perdaient, il leur suffisait de retrouver le carrefour de la girafe pour pouvoir s'orienter.

Des câbles, des éclairages et des conduits couraient aux plafonds des trois couloirs principaux tandis que des armoires, des vitrines, des caisses et des déchets s'accumulaient le long des murs. Ici ou là, des passages plus étroits partaient à droite ou à gauche et partout, il y avait des portes. Des portes ouvrant sur un nombre incalculable de pièces. De quoi en avoir le tournis. Ils ignoraient celles qui étaient verrouillées, en revanche, toutes celles qui étaient ouvertes devaient être fouillées. Les seules ouvertures de ces sous-sols étaient des soupiraux qui donnaient côté façade, aussi régnait-il une obscurité totale et une atmosphère suffocante dès que l'on s'enfonçait dans les couloirs.

Chaque fois que les enfants avaient ratissé une zone, ils la barricadaient afin de s'assurer qu'aucun ne puisse y revenir. Jusqu'ici, ils en avaient débusqué douze et les avaient tous tués. La tâche n'en était pas moins ardue ni moins éprouvante. En effet, les adultes avaient vécu là-dessous comme des animaux, y accumulant toutes sortes de cochonneries:

des morceaux de chair en décomposition, des os, des excréments et des haillons.

Pour l'instant, ils n'avaient trouvé aucune trace des deux enfants du musée qui avaient disparu, Stacey Norman et Paul Channing. Ils subodoraient qu'ils avaient été déchiquettés et que leurs restes se trouvaient quelque part, parmi les immondices qui jonchaient le sol, ou alors qu'ils avaient été traînés ailleurs et que leurs carcasses pourrissaient quelque part. Dans un cas comme dans l'autre, ayant déjà eu à se coltiner les vivants, les enfants n'avaient pas l'estomac d'aller regarder les morts de trop près. De leur point de vue, plus vite ils auraient terminé le boulot et sécurisé le musée, mieux ce serait.

Pour Maxie et Blue, la fin du service approchait. Ils étaient accompagnés de Gros Mick et de deux autres gars de l'équipe de Blue. Tous portaient des masques de protection et des gants de caoutchouc, puisqu'ils avaient passé la dernière demi-heure à écoper l'innommable gadoue découverte dans une des petites salles. La pièce, dont les murs étaient couverts d'étagères et de vitrines remplies de fossiles, avait de toute évidence servi de nid aux adultes. Les enfants avaient ramassé tout ce qu'ils avaient pu dans des sacs-poubelle entreposés à l'extérieur. L'odeur était insupportable, tellement intense qu'elle en était presque solide, comme si quelqu'un les frictionnait avec des mains dégoûtantes, enfonçant la puanteur dans leurs narines, leurs yeux, leurs oreilles et leurs cheveux. La tâche arrivant à son terme, ils travaillaient avec un entrain renouvelé. Ils étaient en nage.

Mick et Blue s'échinaient à déplacer une vitrine qui pesait un âne mort. Derrière se trouvait un espace juste assez grand pour qu'une personne s'y glisse et un trou dans le mur permettait de passer dans la pièce voisine, qui était verrouillée.

– D'après ce que je vois, dit Gros Mick, l'un de vous devrait participer à l'expédition. Personne n'est plus qualifié que vous pour commander le détachement. Mais je pense que vous devriez vous séparer. L'un reste ici, l'autre part en vadrouille.

– T'as sûrement raison, dit Blue en essayant de trouver une prise sur un angle saillant de la vitrine. Question suivante: qui reste et qui part?

– J'sais pas, dit Maxie. Mais, puisqu'il a l'air d'avoir réponse à tout, pourquoi on demanderait pas à Mick de choisir?

– Ah, cool, dit Mick. Ça changera un peu. Personne me demande jamais mon avis.

– Parce que t'es une buse, dit Blue.

Abandonnant tout espoir de déplacer le meuble, il s'arrêta et s'essuya le front avec le revers de sa manche.

– Ben voyons, répondit Mick. Sans moi tu serais rien, Blue. Rien qu'un macchabée bouffé par les vers, à six pieds sous terre.

– C'est vrai que si tu réfléchissais aussi bien que tu te bats, dit Blue, je te nommerais immédiatement commandant de l'expédition. Et moi, je pourrais rester ici à me la couler douce.

– Sauf que toi et moi, on est une équipe, répondit Mick en le prenant par le cou. Personne ne peut nous séparer.

– Parle pas de malheur, dit Blue, tu pues plus qu'un crevard en putréfaction.

Maxie tentait d'ignorer la pointe de jalousie qui lui pinçait le coeur. Elle éprouvait encore une certaine gêne dès qu'il était question de Blue, et elle aurait certainement aimé pouvoir le prendre par le cou aussi naturellement que Mick l'avait fait. Ils étaient de vieux amis, avec une histoire, alors qu'elle ne connaissait Blue que depuis... quoi? Une semaine? Parfois, elle avait l'impression d'être l'intruse.

– Allez, on y va, dit-elle en attrapant un sac-poubelle rebondi, chaud et spongieux, d'où s'échappait un filet de liquide orange. On va pas y passer le jour de l'an non plus.

– Oui, chef. À vos ordres, chef! répondit Blue en s'arc-boutant contre la vitrine.

En la poussant avec l'épaule, il la fit glisser de quelques centimètres, pendant que Maxie allait ajouter son sac plastique à la pile qui se trouvait dehors, là où les deux autres gars montaient la garde.

– Mick a fait son choix, dit Blue en la voyant revenir. (Elle croisa brièvement le regard de Mick. Il avait une grosse tête carrée et des oreilles décollées.) Il vient et toi tu restes. Désolé, Max.

– Quoi? C'est un truc de mecs, c'est ça? répondit Maxie en riant jaune. Allez, vas-y, dis-le, Mick, qu'au fond de toi, tu penses que je suis moins bonne guerrière que Blue.

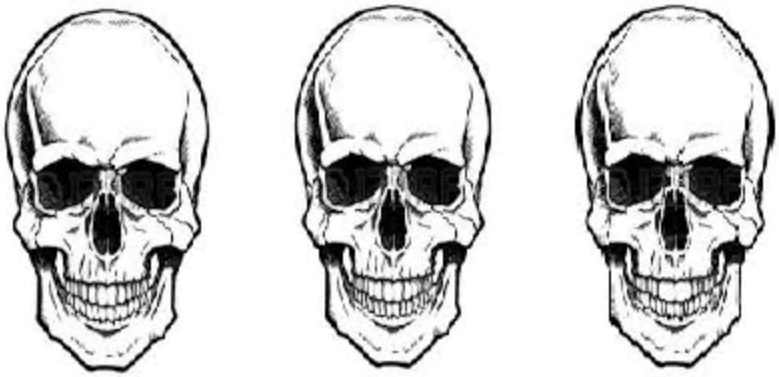
– Non, c'est pas ça... dit Mick, l'air embarrassé.

– Bon, ça va, je vais pas en faire un fromage, ajouta Maxie, en réalité vivement soulagée. Moins j'ai à me battre, mieux je me porte. Bon, maintenant, on se fait ce truc. Tout ce que je veux c'est dégager d'ici et aller me laver.

Joignant le geste à la parole, tous trois s'arc-boutèrent contre le meuble. Grinçant et craquant de partout, la grosse vitrine glissa lentement sur le sol, révélant le trou béant qui se trouvait derrière.

– Voyons ce qu'y a là-dessous, dit Maxie en se baissant pour pouvoir braquer sa torche dans l'ouverture. Oh, putain de merde...

# *17.*



Ils étaient quatre. Quatre adultes, du moins visibles, blottis dans une sorte de nid fait de vieux journaux et qui les regardaient avec de grands yeux ahuris.

Une fois Blue et Mick accroupis à côté d'elle devant le trou, Maxie balaya le reste de la pièce du faisceau de sa torche. La salle était très semblable à celle dans laquelle ils se trouvaient, débordant comme elle d'étagères couvertes de fossiles. Elle ne distinguait aucune présence supplémentaire.

– On n'a qu'à les murer à l'intérieur, suggéra Mick.

– Pauvre quiche, répondit Blue, l'idée c'est de sécuriser et de nettoyer. On va pas vivre au-dessus de charognes en train de pourrir.

– Juste.

Les adultes faisaient presque penser à une famille. Une mère, un père et deux ado – un garçon et une fille. Une famille bizarroïde, cela dit. Bizarroïde et franchement atteinte. Ils étaient tous chauves et la mère était nue. Le père n'avait plus de nez ni de lèvre supérieure. Il avait opté pour le râtelier apparent. Le garçon évoquait une caricature d'ado: il avait tellement de boutons et de grosseurs sur le visage qu'il ressemblait à un chou-fleur pourri. La fille tremblait violemment et elle s'était rongé les ongles jusqu'à l'os.

Le trou dans le mur faisait environ cinquante centimètres de large et autant de haut. Pour entrer dans la pièce, il faudrait donc ramper. Une perspective qui ne réjouissait personne car cela sous-entendait passer un par et se retrouver totalement exposé, le temps de franchir l'obstacle. Or, si pour l'instant, les adultes étaient calmes, rien ne disait qu'ils allaient le rester.

– Alors, c'est quoi le plan? demanda Mick.

Mick était du genre intrépide, et toujours prêt pour la baston; pourtant, dans ce sous-sol confiné, sombre et étouffant, Maxie voyait bien que même lui était méfiant.

– Vous pensez pas qu'on pourrait les appâter et les faire sortir par la ruse? demanda-t-elle.

– Les appâter avec quoi? Répondit Blue. Un de tes cuissots?

Se penchant devant l'ouverture, il hurla:

– Hé, là-dedans! Bougez-vous! Maxie a un bon gros joufflu à vous proposer.

Maxie lui donna un coup auquel Blue répondit par un ricanement moqueur.

– Très drôle.

– Alors quoi?

Maxie prit une profonde inspiration.

– Je prends le risque.

– Quoi? Tu rentres à l'intérieur?

– C'est la seule solution, répondit-elle en s'agenouillant devant le trou. Soyez prêt à m'épauler. Dès que je serai passée, je veux que l'un de vous deux me rejoigne.

– Je serai juste derrière toi, dit Blue en ramassant la courte épée qu'un des enfants du musée lui avait donnée.

– Moi aussi, ajouta Mick.

Maxie passa le bras dans l'ouverture et déposa sa batte à l'intérieur, à portée de main. Les quatre adultes étaient toujours assis. Ils les regardaient sans bouger.

– Une minute, dit Blue en lui posant la main sur l'épaule. Justin a dit que, si possible, on devait essayer d'en attraper quelques-uns vivants, tu te souviens...

– Tu rigoles ou quoi? On les zigouille et en vitesse.

– C'est toi le patron.

"Non, rien qu'une fichue imbécile, pensa Maxie. Une nigaude de première."

Elle ne voulait pas y penser davantage; elle devait pénétrer dans la pièce avant que la "famille" ne comprenne ce qui se passait et qu'elle décide de se réveiller.

"Quand faut y aller..."

Elle se jeta à travers l'ouverture et se cogna violemment le dos au sommet du passage, le choc la projetant à plat ventre sur le sol, le souffle coupé, la vue troublée.

Ça commençait mal.

Elle rampa tel un serpent, cherchant sa batte à tâtons. C'est le moment que choisit la famille pour finalement sortir de sa torpeur. Avec une vivacité étonnante, la mère se jeta sur elle, les serres qui lui tenait lieu d'ongles brandies au-dessus de sa tête. Maxie roula sur le côté pour lui échapper. La mère lui griffa le bras, s'arrachant deux ongles au passage, mais sans faire de dommages, le blouson de cuir de Maxie lui assurant une protection efficace.

Les trois autres s'ébrouèrent à leur tour, dans un concert de souffles chuintants typiques des adultes affamés.

– Alors? Ça vient? hurla Maxie.

– T'as les pieds dans le passage, répliqua Blue.

– Ah, merde!

Maxie releva aussitôt les jambes pour libérer l'entrée puis roula sur le côté, en direction de l'endroit où, selon elle, se trouvait sa batte. N'y voyant rien, elle se déplaçait au jugé. Et quand bien même elle aurait eu son arme juste à côté, elle n'aurait pas pu la ramasser puisqu'elle devait se servir de ses deux mains pour repousser la famille. La fille tournait autour d'elle à quatre pattes en claquant des mâchoires comme un chien. La mère essayait de la prendre à bras-le-corps. Le fils s'était levé. Il était grand. Il chancelait au-dessus de la mère comme s'il était sous l'emprise de l'alcool. Il tenait un grand os dans sa main, dont il se servit pour la frapper à la tête.

Après un hurlement de douleur, Maxie répliqua en lui assénant un violent coup dans les jambes, de ses pieds joints, terrassant son adversaire avant qu'il ait eu l'occasion de faire davantage de dégâts. Après quoi elle reporta son attention sur la mère, dont la chaleur et la moiteur menaçaient de la suffoquer alors que celle-ci s'enroulait autour d'elle pour un furieux corps-à-corps.

Seul le père demeurait immobile. Il restait assis là, en dodelinant de la tête comme une babiole de magasin de souvenirs.

– Maxie!

Blue était passé. Il porta aussitôt un coup de lance dans le dos de la fille, qui s'effondra et se tortilla un moment sur le sol avant d'être secouée par un énorme spasme, au terme duquel elle se figea dans une position qui faisait penser à un chaton sursautant sous l'effet d'un bruit inattendu.

À grands coups de botte, Blue entreprit de faire lâcher prise à la mère et ainsi libérer Maxie, qui fut bientôt en mesure de se dégager et de se redresser. Tournant la tête, elle avisa sa batte, qui, dans la bagarre, avait roulé dans un coin.

Elle la ramassa et bouillant de rage autant que de frustration, elle l'abattit de toutes ses forces sur la tête de la mère. L'impact s'accompagna d'un sale bruit mouillé suivi d'un craquement, à l'instant où le front de la mère heurta la dalle. Du sang et des morceaux de cervelle se mélangèrent aux immondices qui jonchaient le sol.

Dans le même temps, Blue avait embroché le fils. Ne restait plus que le père.

Un étrange sourire lui barrait le visage. Il semblait couver quelque chose au creux de ses jambes repliées.

Blue s'approcha.

– C'est quoi? demanda Maxie.

– On dirait qu'on a trouvé Stacey.

Maxie aperçut la tête de la fillette entre les mains du père.

– Salopard, grommela Blue avant de lui enfoncer son épée dans la bouche et de tourner d'un quart de tour.

La bataille était terminée.

Maxie s'adossa à la paroi et se laissa glisser sur le sol en sanglotant.

– J'en ai marre, Blue, dit-elle. Marre de tout ça. Marre, marre, marre.

Blue s'assit à côté d'elle et la prit par l'épaule.

– Je sais, ma belle. Je sais.

– Je fais comme si tout allait bien, poursuivit-elle d'une voix tremblante, au bord de la crise de nerfs. Mais, au fond, je sais que ce n'est qu'une façade, que finalement rien ne va. Et parfois, je me dis que jamais on ne retrouvera une vie normale.

– Finalement, peut-être que les enfants d'ici ne sont pas si fous, répondit Blue. On ne peut pas continuer comme ça. Peut-être qu'effectivement il vaudrait mieux essayer de les soigner que de les exterminer.

– Ouais, dit Maxie avant de renifler et de s'essuyer le visage. Faut que ça bouge. OK, ce sera sûrement dangereux, mais leur idée d'expédition, c'est notre seule chance.

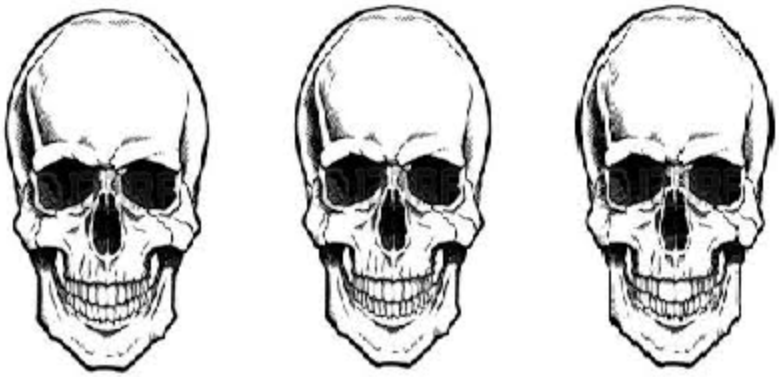
– Tu l'as dit.

– Ben, mon vieux, dit Gros Mick en passant la tête dans l'ouverture. Vous y êtes pas allés de main morte, là-dedans. Et moi qui pensais qu'on était au bout de nos peines... Bon, allez, je vais faire le plein de sacs-poubelle.

– Laisse tomber, répondit Maxie. C'est bon pour aujourd'hui. J'ai plus la force.

– Pas mieux, acquiesça Blue. Je me fais vieux pour ces conneries.

# *18.*



– Il faut te trouver une meilleure lance. Celle-là est bien pour planter et transpercer, mais le fil est complètement émoussé. Si quelqu'un arrive à forcer ta garde, t'es dans la mouise.

– Ça, c'est pas près d'arriver, répondit Achille en faisant tournoyer son arme dans les airs et en faignant d'attaquer les enfants qui l'entouraient.

Comme on pouvait s'y attendre, ils bondirent pour échapper à ses feintes en jurant comme des charretiers, pour le plus grand bonheur d'Achille qui riait aux éclats en les traitant de mauviettes. Pour finir, il attrapa son arme à deux mains et fendit en direction de Paddy, la pointe s'arrêtant à moins d'un centimètre de sa gorge.

– C'est pas marrant, grogna ce dernier en reculant d'un pas. T'aurais pu me blesser.

– Je vais te tatouer mon nom dans le cou, morpion.

La section de recherche était en train de se rassembler aux pieds du diplodocus, dans le hall principal. Tout le monde était excité, une bruyante agitation régnait dans les rangs. Ceux qui avaient travaillé dans les sous-sols se réjouissaient à la perspective de respirer un grand bol d'air frais et de voir à nouveau le bleu du ciel; quant aux enfants du muséum qui étaient de la partie, ils trépignaient d'impatience à l'idée de découvrir le monde extérieur. Le chahut des voix donnait l'impression d'une foule immense, alors qu'en réalité ils n'étaient qu'une poignée.

Achille avait retrouvé son allure d'antan. Il portait toujours un épais bandage à l'oreille, mais il semblait être passé à côté de l'infection. Même si la volée de coups qu'il avait reçue le faisait encore souffrir, il s'était dit que la meilleure manière de retrouver la forme, et surtout de penser à autre chose, c'était précisément de sortir, de faire des trucs. Il avait été le premier à se porter volontaire pour l'expédition et partout où Achille allait, Paddy y allait aussi. Il se tenait docilement près de son mentor, son éternel sac de golf rempli d'armes sur l'épaule, le bouclier en travers du dos, qu'il avait poli jusqu'à le rendre étincelant. Il avait également refait la pointe de lance, l'ancienne n'ayant pas survécu au combat contre Just John, au palais.

– À l'époque, je l'avais trop aiguisée, expliqua Achille en lui tendant l'arme. Erreur! En fait, ça l'a rendue moins efficace. Pas la peine que ça soit effilé comme une aiguille, faut juste que ça perce la peau sans trop d'effort.

À l'origine, la lance d'Achille n'était qu'une tige d'acier autour de laquelle il avait enroulé des bandelettes de cuir pour avoir une bonne prise. Elle était courte. Et, comme disait Paddy, elle était plus faite pour planter et percer que  pour couper ou lancer. Olive lui avait dit que c'était comme ça que les légionnaires romains se battaient, avec une courte lance appelée pilum, et les livres d'histoire étaient là pour prouver leur efficacité. Oui, Achille était très attaché à sa lance. Et comme celle-ci était entièrement en métal, théoriquement, il pouvait la tailler comme un crayon à papier chaque fois qu'elle s'émoussait. À ceci près, bien sûr, qu'elle deviendrait chaque fois plus courte.

Olive et trois de ses artilleurs les accompagnaient. C'était toujours pratique d'avoir dans ses rangs des gars capables de descendre les adultes de loin. En effet, tant que l'on pouvait éviter de les affronter au corps-à-corps, ou plutôt "au corps-à-débris", ils ne représentaient guère une menace. Gros Mick était à la tête d'un autre groupe de trois fantassins et Blue commandait l'ensemble. Lewis et son détachement restaient sur place, ainsi que les autres guerriers de Blue, de crainte que Justin ne soit tenté de les laisser dehors, une fois qu'ils seraient partis.

La nuit dernière, ils avaient fini de nettoyer le sous-sol, déblayé les dernières ordures et avec elles les dépouilles des adultes. Justin avait formellement identifié la tête coupée comme étant celle de Stacey et, ce matin, ils l'avaient enterrée sous un arbre, devant le muséum. En revanche, aucun signe de Paul Channing. On en avait conclu qu'il avait dû être mangé. À Maxie la charge d'organiser en équipe les enfants qui restaient au muséum et de superviser les opérations de protection du bâtiment: barricader les fenêtres cassées, sceller les portes et murer toutes les ouvertures qu'ils pourraient trouver.

Pour l'heure, celle-ci suivait du regard le rassemblement depuis le balcon du premier étage. Et elle avait le coeur lourd.

– On sera de retour ce soir. Demain au plus tard, lança Blue tandis que Gros Mick et lui la rejoignaient près de la balustrade.

– Vous me promettez de ne pas prendre de risques inutiles?

Blue la regarda avec une moue dubitative.

– Je sais... Je sais que tu n'as pas l'intention de faire de folies, mais... Parfois, je regrette le temps où on était encore à Holloway. Tout paraissait plus simple à l'époque.

– Arrête, Max, la vie est mieux ici, dit Blue. Aucun doute là-dessus. Faut juste qu'on prouve aux binoclards qu'ils se trompent d'ennemis.

– Je ne veux pas que quelqu'un d'autre soit blessé. Je ne veux pas que toi, tu sois blessé.

– Te fais pas de bile. Si jamais je vois que ça craint, je ramène tout le monde au bercail illico presto.

– Tu me promets? T'essaieras pas de jouer les héros?

– Nan, je laisse ça à Achille.

Ils dirigèrent leur regard vers le susnommé, qui pérorait devant un groupe de gamins en faisant l'inventaire détaillé de sa collection d'armes, sous l'oeil embué d'orgueil de Paddy.

– Crétins, ricana Blue avant de rouler des épaules et de faire sauter son sac sur son dos.

Rempli d'eau et de victuailles le sac paraissait lourd.

– Et surtout, dit-il en prenant Maxie dans ses bras, va pas te faire un sang d'encre si jamais on met un peu plus de temps, OK? Après tout, personne ne sait ce qui nous attend dehors. Sans compter qu'une fois parti, le père Einstein va peut-être vouloir faire plus de shopping.

– Au fait, où vous allez, au juste?

– Ben, en épluchant les carnets de commande, les fayots ont fait la liste des fournisseurs qui livraient des labos du muséum et ils ont aussi essayé de voir où ils étaient basés. Apparemment, le meilleur endroit serait une boîte appelée Promithios, pas loin de l'aéroport d'Heathrow. Y a une sorte de technopole par là-bas. En gros, c'est à une quinzaine de kilomètres d'ici. Mais c'est direct par la M4. Une fois qu'on aura atteint l'autoroute, ça devrait être relativement tranquille.

Blue semblait tellement résolu, tellement confiant. Maxie dut faire un effort pour refouler l'envie de l'embrasser. Elle n'était pas certaine qu'ils étaient officiellement ensemble. Et aucun des autres enfants d'Holloway n'était au courant qu'ils s'étaient autant rapprochés durant leur séjour forcé à l'infirmerie du palais.

Et puis, soudain, sans crier gare, c'est lui qui l'embrassa. La surprise devait se lire sur son visage car il éclata de rire.

– Qu'est-ce qu'y a, bébé?

– Rien. C'est juste que... je m'y attendais pas.

– Ben, attends-toi au pire parce que j'en ai plein d'autres comme ça dans ma musette.

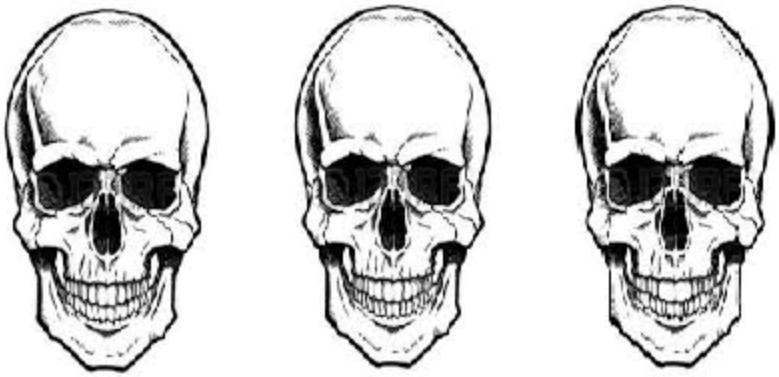
Bon, ben voilà qui balayait ses dernières appréhensions. Elle éclata de rire, se jeta à son cou, et le serra passionnément dans ses bras.

Gros Mick ne put s'emêcher de faire un commentaire grossier auquel Blue répondit par une insulte. Avant que Maxie ait eu l'occasion d'y mettre son grain de sel, Mick pointa du doigt le rez-de-chaussée où Einstein, entouré d'un aréopage de gamins en blouse blanche, émergeait du couloir en provenance de la zone orange. Justin trottinait dans leur sillage en essayant de ne pas se laisser distancer.

Einstein avait troqué son habit de laborantin pour un ample manteau de tweed dont les pans flottaient autour de lui quand il marchait. Une vieille besace en cuir pendait à son épaule, il tenait un parapluie roulé dans une main et sa tignasse en bataille disparaissait sous un chapeau à large bord. Il avait l'air suffisant, content de lui et gonflé à bloc. Après tout, c'était SON expédition.

– Attention à lui, dit Maxie. Il est capable de tout foutre en l'air. Le laisse pas t'emmener en terrain miné. Le laisse pas nous séparer.

# *19.*



Parvenant enfin à se porter à sa hauteur, juste avant qu'il ne rejoigne le groupe, Justin arrêta Einstein en l'attrapant par le bras. Celui-ci lui répondit par un sourire chevalin révélant deux rangées de dents verdâtres.

– Justin, on en a déjà discuté, dit-il, exhalant un souffle nauséabond qui balaya le visage de son interlocuteur. Inutile de revenir constamment à la charge, ça devient fa-ti-gant.

– Tout ce que je veux dire, c'est qu'il n'y a personne ici qui soit aussi intelligent que toi. On n'arrivera nulle part si tu n'es pas là pour diriger le département de recherche. Forcément, puisque c'est toi le département de recherche.

– C'est bien pour cela qu'il faut que je mène cette expédition, répondit Einstein. C'est mon domaine. Je suis le seul à savoir précisément

ce dont nous avons besoin. Tu voudrais quoi, que je confie une liste de courses à ces demeurés? Non. C'est pas si simple.

Après un petit rire embarrassé qui siffla dans ses narines, Justin lui fit signe de baisser le ton.

– Vaudrait mieux éviter qu'ils t'entendent les appeler comme ça, murmura-t-il.

– Bah, pourquoi? C'est la stricte vérité, répondit Einstein. Regarde-les! Z'ont pas l'air de demeurés?

Effectivement... Jamais en retard d'une ânerie, Achille était en train d'essayer de dégommer d'un coup d'épée une balle de tennis posée sur la tête de Paddy. Justin ricana de nouveau.

– Écoute, plus que tout autre, je tiens à la réussite de cette expédition, poursuivit Einstein. C'est pas tous les jours qu'une telle opportunité se présente. Et c'est justement parce que c'est important qu'il faut que je m'y colle.

– Allons, allons... tout ce que tu cherches à récolter c'est la gloire, je me trompe? Tu veux que Chris Marker et ses scribes te réservent une place de choix dans leurs livres d'histoire.

– Ben, t'as qu'à regarder autour de toi. Tous les grands hommes de ce muséum, les scientifiques, les savants, Darwin et les autres, ils se sont fait un nom en explorant, en découvrant des choses. Si c'est de cela que tu parles, alors, oui, je suis comme eux.

– OK, OK. Mais je doute qu'on avance beaucoup sans toi.

– J'ai laissé des notes. Des instructions claires. Gordy me suppléera pendant mon absence. Tout ce que vous avez à faire, c'est poursuivre ce que l'on a commencé, ni plus ni moins, et d'ici demain je serai de retour.

– En fait, depuis que nos cobayes se sont évadés, on ne peut plus faire grand-chose, dit Justin. On n'en a plus un seul sur lequel prélever des

échantillons.

– Dans ce cas, trouvez-en d'autres, répondit négligemment Einstein avec un vague geste de la main, comme s'il suffisait que Justin aille à l'épicerie du coin pour trouver des crevards. Ce qui m'échappe, c'est pourquoi tu ne leur as pas demandé d'en choper un pendant qu'ils nettoyaient les sous-sols.

– Détrompe-toi, je l'ai fait. Mais, apparemment, ils étaient trop sauvages, trop atteints. C'était trop dangereux.

– Ben, tu sais quoi, on va profiter de notre excursion pour en ramener quelques-uns, d'accord?

– C'est pas le moment de faire de l'humour, Einstein.

– Mais je ne suis pas en train de faire de l'humour. Je vais dégoter quelques beaux spécimens, dans un état bien avancé, et je vais les amener ici. Ainsi, ça aura tout d'une vraie expédition, façon chasseurs de chimpanzés dans la jungle.

– Tu ne devrais pas plaisanter. Ça va être dangereux. T'as pas quitté le muséum depuis des mois. T'as pas vu ce qui s'est passé l'autre nuit, quand ils ont réussi à entrer. Et puis t'es pas tout seul. Tu dois aussi penser aux enfants qui seront avec toi.

– N'est-ce pas ce que nous voulons?

– Quoi donc?

– Pour nos expériences, répondit Einstein en se penchant vers Justin, qui sentit la chaleur de son souffle sur son visage. Comment savoir si la maladie peut se transmettre d'adulte à enfant si personne n'est mordu?

– Doux Jésus, Einstein! Tu ne vas pas me dire que tu espères que quelqu'un se fasse mordre!

– Si. C'est exactement ce que je veux. De cette façon, on pourrait développer un antidote. Étudier le sang infecté. Mais, pour cela, il nous

faudrait un enfant qui ait survécu à une morsure. En fait, c'est ce qui nous manque le plus aujourd'hui.

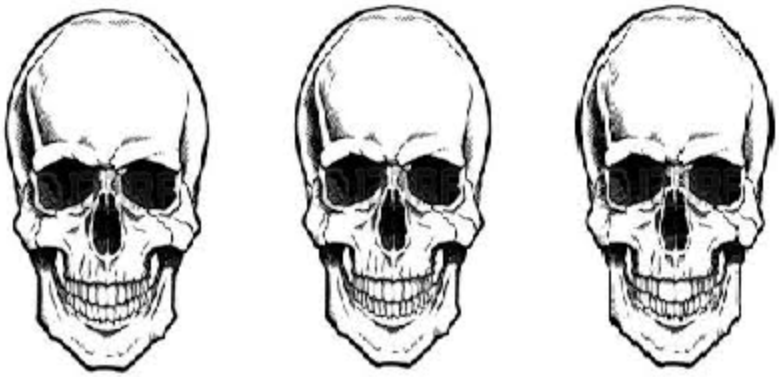
– T'es complètement cinglé. Le problème c'est que, quand ils te mordent, ils te bouffent entièrement.

– Justin, je suis peut-être cinglé, mais je ne suis pas stupide. Je sais très bien ce dont les crevards sont capables. Mais on a les solides demeurés pour nous protéger, maintenant, n'est-ce pas? Donc, si tu veux bien m'excuser, j'ai une expédition à mener.

– Einstein... appela Justin dans son dos, sans grande conviction.

– T'inquiète, répondit ce dernier, sans même un regard. Tout va bien se passer!

# *20.*



Paul était penché au-dessus d'un des réservoirs, dans les combles du muséum. Son visage ainsi qu'un bout de plafond se reflétaient à la surface de l'eau stagnante. Il avait une sale tête. Les joues creuses. Les yeux rouges. Le teint jaune. Les lèvres sèches et gercées.

Il fallait qu'il fasse plus attention à lui.

Durant la nuit, il était descendu de son grenier et avait pris un poulet dans un des poulaillers. De retour dans son antre, il l'avait mangé cru, laissant des plumes, des viscères et de la fiente partout. Ça avait un peu calmé sa faim, mais il était encore tenaillé par une soif terrible. Et la soif était pire que la faim. S'il ne buvait pas suffisamment, il allait rapidement s'affaiblir et commencer à perdre les pédales. Aussi avait-il collecté des bouteilles vides et une vieille bouilloire afin de constituer des réserves.

Se tortillant au-dessus du pourtour, il se pencha dans le réservoir autant qu'il pouvait. La cuve était énorme et il voulait éviter d'y tomber. À force d'efforts, il se retrouva dans une position lui permettant d'écoper l'eau d'une main et de la porter à sa bouche tandis qu'il se cramponnait au rebord de l'autre. Quand il tendit le bras, ses doigts brisèrent l'image qui se reflétait à la surface de l'eau, la remplaçant par de chatoyants rayons de lumière qui dansaient follement. Il ramena la main à sa bouche et lapa l'eau dans sa paume. Elle était fraîche, pure. Dénuée de goût. Pourtant, déglutir lui faisait mal. C'était comme si des lames de rasoir étaient plantées dans sa gorge. Sa tête lui semblait totalement congestionnée, brulante. Un épais mucus lui emplissait le nez et les oreilles et dès qu'il se raclait la gorge, il en sortait de gros glaviots verdâtres, veinés de rouge.

Le bord de la cuve lui sciait le ventre. Son estomac gargouillait, se retournait. Il plongea de nouveau la main dans l'eau, parvenant à écoper davantage de liquide que la première fois. Il but goulûment. Puis il rota et faillit vomir. Non, surtout pas ça. La dernière chose qu'il voulait c'était empoisonner sa source d'eau potable. Il refoula son haut-le-coeur et s'aspergea le visage, léchant ses doigts crasseux afin de ne pas en perdre une goutte. Il essayait de ne pas penser à quel point il allait mal, à quel point son estomac le faisait souffrir, pour, au contraire, se perdre dans le processus mécanique qui consistait à porter l'eau à sa bouche, sa main montant et descendant telle une machine. Finalement, sa soif étanchée, il s'arrêta, haletant, les yeux clos. Il écoutait le clapotis de l'eau dans la cuve, l'écho du ressac contre les parois de métal.

Lorsqu'il rouvrit les yeux, la surface s'apaisait, les folles réflexions sur l'eau se calmaient. Il se perdit un moment dans la contemplation de ce spectacle hypnotique. Graduellement, la cuve retrouva son immobilité et il put bientôt plonger le regard dans ses sombres profondeurs.

C'est alors qu'il réalisa qu'il y avait quelque chose là-dessous. Une forme mouvante, vivante. Une créature qui montait lentement des profondeurs, fondant vers lui. Petit à petit, il commença à discerner une forme.

Des chairs noires et des os gris; des ailes pointues et une poitrine creuse; des plumes huileuses...

il fut de nouveau pris de nausées.

C'était sa créature qui barbotait, laissant derrière elle une volute graisseuse faisant penser aux rejets d'un moteur de bateau.

Paul plaqua une main sur sa bouche. Il ne fallait surtout pas qu'il vomisse. Pourtant, à la seule idée qu'il avait bu l'eau dans laquelle trempait cette bête immonde, il avait l'estomac au bord des lèvres. Le bec de la bête s'ouvrit en grand, telle une gueule de requin, et émergea de l'eau. Un bruit étranglé s'en échappa avant qu'il ne se referme avec un claquement sec.

Un regard perçant se posa sur lui. Les paupières parcheminées se refermèrent lentement puis se rouvrirent.

– Vous ne devriez pas nager dans l'eau que je bois, dit Paul.

– Quoi? Et t'es qui pour me dire ce que je dois faire ou pas? Je fais ce que je veux, espèce de petit merdeux.

– Vous allez m'empoisonner.

– Me fais pas rire. T'es déjà empoisonné, crétin. Ta mère te l'a pas dit?

– Je ne suis pas empoisonné. C'est juste que je ne me sens pas très bien.

– J'suis pas empoisonné. C'est juste que je ne me sens pas très bien... Tu t'entends? Quel pleurnichard. Tu ne sais rien, crevure décérébrée! Regarde-toi, qu'est-ce que tu fous ici, à traîner comme un vieux pet? Pourquoi t'es pas en bas, en train de t'occuper d'eux? Ces petits salopards! Tu m'avais promis que t'allais faire quelque chose.

– Je ne peux pas. Pas encore. Je me sens trop faible.

– Une pauvre excuse pour un pauvre type.

– Ils sont trop nombreux. D'autres les ont rejoints. Vous n'étiez pas au courant? Je ne sais pas d'où ils viennent. Mais ils savent se battre. Ils

sont forts. Je les ai vus. Je les ai observés, dans les sous-sols, quand ils ont tué les crevards. Qu'est-ce que je peux faire?

– Fais ce que tu sais faire le mieux, résidu de vomissure sans couilles, hurla l'horrible volatile aux ailes cassées. Rien! Tu ne fais RIEN. Tout ce que tu fais c'est mater et attendre, mater et attendre. Qu'est-ce que tu fais planté là au lieu d'aller voir ce qu'ils préparent? Hein? Bouge-toi le cul, chiffe molle. Allez, allez...

Paul monta alors sur le toit et se précipita à l'aplomb de la façade, une main devant les yeux pour se protéger du soleil.

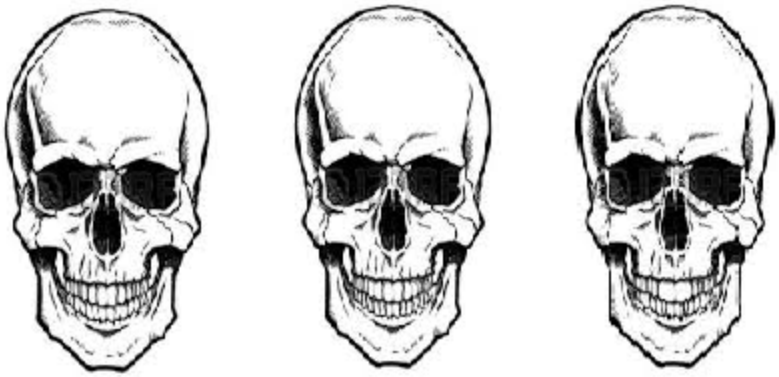
Leur bruit lui parvint avant même qu'il ait atteint le bord du toit. Des cris, des rires, des palabres, des frottements de semelle sur le sol. Arrivé à la hauteur du petit muret qui bordait le toit, il ricana en silence.

– Regardez! dit-il. Ils s'en vont! Les nouveaux s'en vont.

Effectivement, en contrebas, un bataillon de vingt-quatre enfants passait les grilles du musée, prenant à droite sur Cromwell Road, en direction de l'ouest.

– Qu'est-ce que je disais? S'exclama la chose. La voilà ta chance.

# *21.*



La section de recherche avançait lentement, au rythme des deux gros chariots qui avaient un jour servi à la manutention du muséum et que les enfants traînaient avec eux.leurs petites roues pleines étaient parfaites pour un usage intérieur, sur sol lisse, et pour transporter des objets lourds; en revanche, à l'extérieur elles avaient une fâcheuse tendance à se mettre de travers et à se coincer dans la moindre irrégularité du terrain.

Olive avait déjà compris que ces chariots allaient leur poser problème. Cette expédition le rendait nerveux et ces véhicules encore plus. Pour la centième fois, il recompta les billes d'acier qui lui servaient de munition pour son lance-pierre en les faisant passer d'une des poches de cuir accrochées à sa ceinture à une autre. Trente-trois, trente-quatre, trente-cinq... Ça devrait aller.

Il n'était pas convaincu que quitter le muséum si vite pour se jeter de nouveau dans la gueule du loup soit une bonne idée. Depuis qu'ils avaient quitté Holloway, ils avaient vécu l'enfer. Même s'il fallait bien admettre que la partie la plus périlleuse de leur voyage avait eu lieu dans le nord de Londres. C'était nettement plus calme ici, au centre ville, où les adultes qui peuplaient les rues étaient moins agressifs qu'ailleurs. Ce qui ne l'empêchait pas d'avoir peur, loin de là. Quelque chose lui trottait dans la tête. Un mauvais pressentiment, qui s'était accroché à son esprit comme une tique, avait planté ses griffes acérées dans ses méninges pour ne plus le quitter, jusqu'à l'infecter, lui distillant en permanence son poison. Une angoisse qui, de temps à autre, faisait s'emballer son coeur, sans raison apparente, et qui pourrissait toutes ses nuits.

Même là, alors que le soleil dardait ses rayons et tapait dans son dos, il avait froid et la journée lui paraissait maussade. Il savait de quoi il retournait. Il savait d'où venait cette mauvaise pensée. Ce n'était pas une menace extérieure. Non, ça venait de l'intérieur.

Il prit une décision: aller trouver l'intello avec le manteau en tweed. Einstein.

Accompagné de ses trois meilleurs tireurs, Olive avait pris sa position habituelle, à l'arrière du peloton, d'où il vérifiait régulièrement qu'aucun crevard ne les suivait. Il n'avait pas de souci à se faire pour ses soldats, ils connaissaient la musique. Il leur demanda  d'ouvrir l'oeil puis remonta les rangs vers le centre du groupe, où Einstein marchait à grands pas,  entouré d'enfants du muséum. Olive remarqua une gamine qui lui disait quelque chose. Elle portait ce qui ressemblait à une vieille robe de bure. Ces gosses avaient tous tendance à s'habiller de manière étrange, essentiellement avec des frusques récupérées dans les galeries du musée de la mode, alias le musée Victoria et Albert, qui se trouvait juste à côté. Accoutrée de la sorte, cette petite avait tout l'air de se rendre à une audition pour un film d'heroic fantasy, genre Le Seigneur des anneaux.

– Pourquoi j'ai l'impression de te connaître? Demanda-t-il lorsqu'il fut remonté à sa hauteur.

Pour toute réponse, la fillette baissa les yeux sur ses chaussures en marmonnant timidement quelques mots.

– Pardon?

– Tu m'as sauvée l'autre soir.

Olive nota alors le gros registre en cuir qu'elle portait sous son bras.

– Ah, tu faisais partie des gamins du salon du Livre, c'est ça?

C'était quoi son nom déjà? Un truc bizarre. Céleri?

– Exact.

– Comment ça va? Tu t'es remise?

– Je n'ai pas été blessée, répondit-elle. Grâce à toi. Tu as abattu le crevard juste à temps. T'es un sacré bon tireur.

– J'essaie. À part ça, c'est quoi, ce bouquin? T'as des cartes dedans, ou quelque chose comme ça?

– Non. Je vais y consigner en détail tout ce qui va se passer.

– Ah ouais? Tu crois que ça va servir à kekchose?

– Bien sûr, se cabra la fillette d'une voix indignée. Pour les Chroniques de la survie.

– Bah, si tu le dis. Comment tu t'appelles déjà?

– Lettis. La même chose que lettuce (1), sauf que ça se finit pas pareil.

1. "Laitue" en anglais

– Lettis. OK, j'essaierai de m'en souvenir.

L'ayant déjà offensée une fois à propos de son livre, Olive jugea qu'il valait mieux se garder du moindre commentaire concernant son prénom.

– Salut Lettis. Moi, c'est Olive.

– Je sais. Je l'ai déjà noté. D'ailleurs, j'ai noté tous vos prénoms. J'ai écrit le tien en premier. Parce que c'est le plus important.

– Première nouvelle.

– Quand j'ai su que tu participais à l'expédition, je me suis tout de suite portée volontaire, poursuivit Lettis. Malgré ma peur.

– Eh ben, je suis flatté, répondit Olive. Même si, pour tout te dire, je pensais qu'on aurait pris des guerriers plutôt que des... écrivains.

– La plume est plus puissante que l'épée, glissa Einstein, non sans ironie.

– Va dire ça à un père en chasse, répondit Olive.

– Certes, agréa Einstein. Il n'en demeure pas moins que nous devons précisément consigner le déroulé des évènements. On ne sait jamais ce qui peut se révéler important. Notre bibliothécaire en chef, Chris Marker, fait en sorte que le moindre détail soit rapporté, afin que nous ayons à notre disposition un recueil précis des faits historiques. Quand nous serons vieux, ça n'aura pas de prix.

– Si tant est qu'on arrive jusque-là, dit Olive.

– Oh, j'ai bien l'intention de faire de vieux os, répondit Einstein.

– Dis, est-ce que je peux te demander quelque chose? En privé? demanda Olive en se penchant près de lui.

Einstein le zyeuta de la tête au pieds d'un air perplexe, puis il s'écarta légèrement du groupe.

– Je t'écoute.

– T'es quoi? dit Olive. Un scientifique? Du moins c'est comme ça que tu te considères, n'est-ce pas?

– Euh... Oui, j'imagine.

– Et si j'ai bien compris ce qu'Achille m'a dit, tu poursuis des recherches sur les causes de l'épidémie. Tu essaies de comprendre comment ça marche, et tout ça.

– Et tout ça, oui. Quoi qu'il en soit, on fait de notre mieux. Sans me vanter, j'étais plutôt doué en science, à l'école. J'ai passé le brevet avec deux ans d'avance. J'étais en train de faire le programme de terminale en biologie et en chimie quand tout a commencé. Mais, bon, en même temps, je ne suis encore qu'un jeune garçon. Donc je reste à un niveau basique, pour ne pas dire rudimentaire. Et toi, tu t'y connais en science?

– Un peu, répondit Olive. D'ailleurs, ça m'intéresserait beaucoup de participer à vos recherches quand on rentrera.

– Ah, très bien. Vous n'êtes donc pas tous des élèves de cours de soutien.

– On a dû se débrouiller comme on pouvait pour s'en sortir, répondit Olive sans relever la pique d'Einstein. Tu ne devrais pas juger sur les apparences.

– Tu peux compter sur moi, répondit Einstein.

Olive ne savait que penser de lui. Il paraissait déraisonnablement désinvolte compte tenu de la situation. Il ne pouvait s'empêcher de se demander s'il serait toujours aussi guilleret après la première attaque.

Car il y en aurait une. Inévitablement.

Impossible d'imaginer faire seize kilomètres à travers Londres, et autant au retour, sans croiser aucun adulte. Sans parler de ce qui les attendait peut-être à la technopole.

– Finalement, vous avez découvert des choses sur la maladie? demanda Olive. Je veux dire des trucs utiles?

– On a fait quelques avancées, répondit Einstein avec un vague geste de la main. Mais, au fond, on n'en est encore qu'aux balbutiements. À la fin, j'en saurai sans doute plus sur l'épidémie que n'importe qui dans Londres, mais pas de quoi faire un livre. Un article, éventuellement... C'est de ça que tu voulais me parler? De la maladie?

– Dans un sens, oui. Enfin... À vrai dire, non. Si...

– Très bien, dit Einstein, je vais te dire ce que je sais en essayant de rester aussi clair que possible.

Il énuméra rapidement les découvertes qu'ils avaient faites dans les labos ainsi que leurs possibles implications, en appuyant bien sur le fait que ces idées n'étaient encore que des hypothèses, des théories, des conjectures. Pour autant, il était ravi de les partager avec Olive qui, en auditeur attentif, ne manquait pas de poser quelques questions ici ou là afin de clarifier tel ou tel point. De toute évidence, Einstein aimait bien étaler sa science et Olive avait la ferme intention de l'amener au coeur de ce qui le turlupinait. Finalement, lorsqu'il parut évident qu'Einstein n'en prenait pas le chemin, Olive mit les pieds dans le plat – non s'en s'être préalablement assuré qu'aucune oreille indiscrête ne traînait.

– Que se passe-t-il quand... demanda-t-il en cherchant ses mots, enfin, si... Tu vois ce que je veux dire... Que se passe-t-il si on viellit?

Einstein eut un petit rire.

– Le "si" est en trop, tu ne crois pas? Tout le monde vieillit, Olive. C'est dans la nature des choses. La vie, la mort, c'est comme ça. Ça nous est donné.

– D'accord, mais c'est pas ce que je voulais dire. La question c'est: que se passe-t-il quand on atteint quinze ans?

– Ah, je vois où tu veux en venir, poil de carotte. La lumière éclate enfin. Tu veux savoir si tu vas tomber malade.

– Pas moi en particulier. Tout le monde.

– Mais bien sûr, pas toi en particulier. Je serais idiot d'imaginer ça. Tu pensais sans doute à un lointain cousin ou un ami de la famille. Peut-être même à un cher toutou ou à un chat.

– Sérieusement, je ne parlais pas de moi. Je voulais juste savoir. Simple curiosité.

– Écoute, répondit Einstein. J'ai quinze ans. Est-ce que ça répond à ta question?

– Pas vraiment.

– Pas vraiment!

– Ben... Je te connaissais pas avant. Donc je ne peux pas dire si tu as changé. Tu vois? Par exemple, t'as toujours été aussi présomptueux et casse-couilles ou est-ce que c'est nouveau?

– Ouh, tu es blessant.

– Sans rire. Peut-être que ton attitude de merde est une simple conséquence de la maladie?

– J'ai bien peur que non, répondit Einstein. J'ai toujours caressé les gens à rebrousse-poil. Tout simplement parce que, intellectuellement, ils ne m'arrivent pas à la cheville. J'ai toujours eu un QI élevé. J'ai toujours été très en avance pour mon âge et j'ai toujours fais preuve d'une relative insolence.

– Donc, si je comprends bien...

– C'est pas parce que tu fêtes tes quinze ans que tu vas soudain avoir l'écume aux lèvres et commencer à bouffer tes copains.

– J'vais pas tomber malade tout de suite?

– Allons, Olive, sois adulte. Ah, non, j'oubliais, c'est précisément ça qui te fait peur... En tout cas, pour moi, qui ai quinze ans passés, ça n'a fait aucune différence. Alors pas de faux-semblants entre nous, on a tous les deux compris ce qui te tracasse. Tu vas bientôt avoir quinze ans, ton anniversaire approche et tu as peur de ce qui pourrait t'arriver.

– Non.

– Oh! Je t'en prie.

– En fait, mon anniversaire est passé.

– Nous y voilà. Eh bien, bon anniversaire, Olive. Et est-ce que t'as senti une différence?

– Non.

– Exactement. En gros, ce qu'il faut retenir, c'est ça. Si on dit tous que la maladie ne touche que les gens de plus de quatorze ans, c'est juste parce que c'est ce qu'on a constaté quand l'épidémie s'est déclarée. Mais, même là, c'était pas une règle absolue, quand on y réfléchit. Y a jamais eu de date butoir clairement définie. Ça a toujours été de l'à-peu-près. Une manière commode de voir les choses. Bien sûr, depuis, on a tous pris de l'âge, mais on n'a jamais vu aucun enfant tomber malade.

– Me voilà soulagé.

– Ce qui ne veut pas nécessairement dire qu'à l'avenir, les enfants ne vont pas développer la maladie.

– Ah, super. Grâce à toi, je me suis senti bien pendant... dix millisecondes.

– La science ne fournit pas de réponse intrangible, seulement des théories. C'est comme ça que ça marche. On observe ce que l'on peut et on en tire des conclusions. En l'occurence, jusqu'ici, on n'a jamais observé quiconque qui aurait développé la maladie en vieillissant. Tant qu'on n'aura pas compris comment le syndrome fonctionne, on ignorera ce qui le déclenche et, par voie de conséquence, on ne pourra pas se prononcer sur l'avenir. Sommes-nous immunisés? Ou, au contraire, en période d'incubation? La cause de l'épidémie a-t-elle disparu à un moment donné? Quelque chose s'est-il produit il y a quinze ans?

– Ou a cessé de se produire.

– T'as tout compris. Et c'est exactement ce que je cherche à découvrir. Est-ce qu'on est immunisé ou est-ce qu'on est porteur de la pathologie et qu'on est tous lentement en train de tomber malade? On ne sait pas. D'où cette expédition. Dont le but n'est autre que glaner ce dont nous avons besoin pour nos recherches.

– Donc, on va à la pêche aux produits pharmaceutiques?

– Matériel médical, médicaments, drogues... ce genre de choses. Tout ce que j'espère, c'est que le dépôt Promithios n'ait pas été incendié ou pillé.

– C'est pour ça que t'as pris des chariots?

– Oui, je sais qu'ils nous ralentissent, mais on va devoir ramener pas mal de choses.

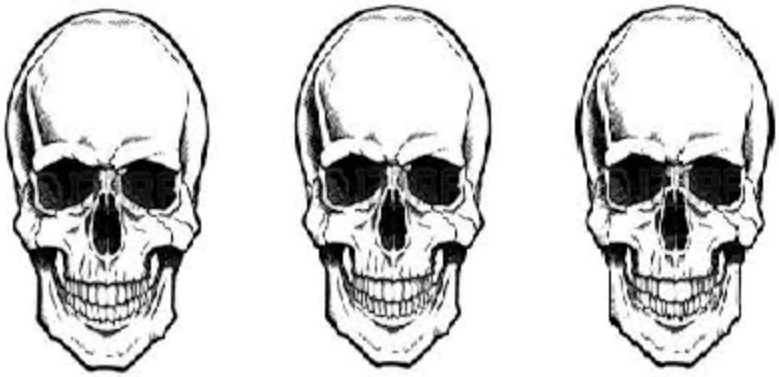
– Ben mon vieux, soupira Olive en se frottant la nuque. Quand on se battait pour traverser Londres, après Holloway, jamais j'aurais cru qu'au bout du compte, ce serait pour aller faire du shopping.

– Vous ne viviez pas dans un supermarché?

– Si.

– Dans ce cas, peut-être que c'est ton destin.

# *22.*



Compte rendu officel du premier jour d'expédition vers les entrepôts Promithios, près de l'aéroport d'Heathrow. Consigné par la copiste Lettis Slingsbury. Sans ajout ni omission. Peut-être que quelqu'un d'autre verrait les choses différemment, mais j'étais là et voilà ce que j'ai vu.

NOTE N°1: Nous nous sommes arrêtés. C'est la première occasion qui m'est donnée d'écrire quelque chose dans le journal. Je ne sais pas si j'aurai beaucoup de temps avant qu'on se remette en route, mais je vais faire de mon mieux.

Nous sommes partis ce matin alors que le soleil était déjà haut dans le ciel. En tout, nous sommes vingt-quatre (les noms sont consignés en annexe). Nous avons emporté avec nous des chariots en vue du transport des marchandises. Les chariots nous ralentissent considérablement en raison de leurs toutes petites roulettes qui se bloquent sans arrêt dès que le terrain n'est pas parfaitement lisse. Les enfants qui les tirent n'aiment pas ça. Les chariots tremblent, font un bruit terrible, et dès qu'ils heurtent quelque chose, ils font des embardées qui éreintent les conducteurs qui, de ce fait, n'arrêtent pas de rouspéter, de jurer et de tempêter.

D'après les calcul d'Einstein, nous devions être capables de rallier l'entrepôt d'Heathrow dans la journée. La distance est d'environ vingt kilomètres, soit, en gros, l'équivalent de cinq heures de marche. Ce qu'il a oublié de calculer, c'est la vitesse des chariots. Ce qu'il n'a pas pris en compte non plus c'est ce qui se passerait si on rencontrait des crevards. Ce qui est franchement stupide si l'on part du principe que les crevards sont partout, que Londres est vaste et que personne en partant n'avait la moindre idée de ce que nous allions trouver en chemin. Einstein s'est montré présomptueux. Comme on avait les nouveaux avec nous, les Holloway, qui sont de bons guerriers, je crois qu'il s'est dit qu'il ne pouvait rien nous arriver. Il n'est pas aussi malin qu'il le pense. À mon humble avis.

Mis à part les chariots, les plaintes et les jurons, la première heure s'est déroulée sans encombre. Nous avons pris Cromwell Road vers l'ouest et nous avons marché jusqu'à Hammersmith. L'avenue était large, bordée de grosses maisons anciennes. Nous avons aussi croisé beaucoup d'entreprises et d'immeubles de bureaux. À Hammersmith, nous avons pris l'autopont. Sur cette partie au moins, ce n'était pas difficile de pousser les chariots. Sur la quatre voies, personne ne manquait de place et, en plus, le bitume était pratiquement lisse. C'était agréable de se retrouver en hauteur, avec une vue sur tout Londres.

Je n'étais jamais allée aussi loin depuis que nous sommes arrivés au muséum. La ville est si grande! Tout avait l'air calme, silencieux et tranquille. À certains endroits, on pouvait distinguer des pâtés de maisons entiers réduits en cendres par les flammes. De la fumée s'élevait au loin. Certaines rues portaient encore les stigmates des émeutes et des batailles

qui se sont déroulées quand l'épidémie s'est déclarée. Personne n'étant là pour ramasser les débris, tout est resté sur place. Mais le soleil brillait et, sous le ciel bleu, j'ai trouvé que Londres était encore très belle. Du pont, on voyait un énorme bâtiment qui faisait penser à une grosse bulle de verre. Jasmine m'a dit que ça s'appelait the Ark. Après, il y avait un rond-point, avec un grand centre commercial et puis, un peu plus loin, une vieille église. Juste en dessous de nous. Personne ne l'avait saccagée. J'ai trouvé la vue de cette église très réconfortante. Avant tout ça, j'allais à l'église. Pas toujours de gaîté de coeur, mais j'y allais. Tous les dimanches. Ah, j'oubliais, ce compte rendu n'est pas un journal intime, je vais donc essayer de m'en tenir à ce que j'ai vu.

De l'autre côté du pont se trouvait une sorte de grande salle de spectacle. Emily Winter a dit qu'elle y était allée un jour, pour voir le concert d'un boys-band dont je n'avais jamais entendu parler. Elle a dit qu'ils étaient très connus. Mais moi, je ne m'intéresse pas beaucoup à la musique pop. Enfin, là n'est pas le sujet. Ensuite, un groupe de garçons a commencé à crier. Ils disaient qu'ils avaient vu des crevards sur le pont. Tout le monde s'est penché à la balustrade, mais on n'a rien vu. On a attendu un moment et puis, ne voyant rien bouger, on s'est dit qu'ils avaient rêvé et Einstein a proposé qu'on continue.

Après, il y a eu une vive discussion pour savoir qui devait pousser les chariots, qui sont vraiment enquiquinants. Un garçon d'Holloway a coupé court à la dispute. Il s'appelle Achille et il est vraiment moche. Je sais que je ne devrais pas dire ça, mais c'est la vérité. Il est couvert de cicatrices et de blessures, et il a un gros pansement sur la tête. Son bandage est tout sale. Peut-être que s'il n'avait pas l'air d'être passé sous un train, il pourrait être pas mal, mais c'est pas sûr. Personnellement, je le trouve totalement effrayant. Il a des arabesques compliquées dessinées sur le crâne et aussi une sorte de valet, appelé Paddy, qui ne le quitte pas d'une semelle et porte ses armes dans un sac de golf. Le sac a l'air très lourd et j'ai bien vu que Paddy était fatigué de le porter, mais l'autre, le grand, Achille, faisait comme si de rien n'était, comme s'il n'en avait rien à faire que Paddy en bave pour porter ses affaires. Quoiqu'il en soit, Achille a violemment pris à partie certains enfants et après leur avoir crié dessus et les avoir menacés, il leur a donné l'ordre de pousser les chariots. Einstein a protesté, faisant

valoir que c'était lui le chef des opérations, lui qui devait dire aux autres ce qu'ils avaient à faire, mais Achille lui a ri au nez.

Pourtant, Achille n'est même pas le chef des Holloway. Non, c'est un jeune Noir nommé Blue qui commande. Or, celui-ci n'a pas paru choqué qu'Achille donne des ordres. Alors on a continué notre chemin. Personne n'était content, mais personne n'a osé se plaindre ouvertement car, pour être honnête, je ne suis pas la seule à craindre Achille. Il fait peur à tout le monde, y compris à Einstein, même s'il fait tout pour le cacher. Le seul qui semble ne pas avoir peur de lui, c'est Paddy, qui s'échine comme un boeuf en trimballant son sac de golf.

Achille n'est pas tout seul. D'autres gros bras d'Holloway l'accompagnent, dont un gars très laid lui aussi qui s'appelle Gros Mick. Il n'est pas seulement vilain, il est énorme. Je suppose que c'est de là qu'il tire son surnom. Mick n'est pas très fute-fute, mais je ne dirai aucun mal de lui car c'est un bon guerrier. Et puis quand j'ai dit que je commençais à fatiguer, il m'a portée un moment, pour rire. Il n'empêche que c'était sympa de sa part. Mick n'est pas aussi effrayant qu'Achille. Mais mon préféré, c'est Olive. Il m'a sauvée des griffes d'un redoutable adulte, le soir du salon du Livre, quand on a été attaqués. Olive n'est pas du tout intimidant. Au contraire, il est plutôt aimable, quand il daigne ouvrir la bouche, car ce n'est pas un bavard. À mon sens, c'est le plus intelligent de tous. Il a eu une longue discussion avec Einstein. Je me dis qu'en cas de danger, sûr qu'Olive me protègerait. Je n'en dirais pas autant d'Achille.

Mes amis du muséum ont commencé à rouspéter et à maugréer. Je me suis tout de suite dit qu'ils changeraient d'avis si on rencontrait des crevards. Ce qui n'a pas tardé à arriver. Mais je vais y venir dans une minute. Nous avons continué comme ça pendant environ une heure, tout le monde retrouvant peu à peu le sourire. La route était bonne, l'allure aussi, nous nous sentions en sécurité. Avant, c'était un des axes principaux pour quitter Londres en direction de l'ouest, donc la voie est large. Ainsi nous avons bien avancé, dans un climat de relative confiance. En effet, pour l'essentiel, la voie est surélevée et protégée par des rails de sécurité, aucune attaque surprise n'était donc à craindre.

Notre idée de départ était de suivre l'autopont jusqu'à l'embranchement de l'autoroute M4 et de continuer ainsi jusqu'à Heaathrow. Sauf que sur la bretelle d'autoroute, nous sommes tombés sur un gros rond-point, où, de toute évidence, il y avait eu du grabuge. À côté des arbres calcinés, des bâtiments éventrés, des carcasses de voitures, de bus et de camions, un énorme tas de gravats et d'éboulis nous barrait le chemin. Une partie du pont était effondrée. Einstein a dit qu'il fallait contourner l'obstacle et essayer de trouver un autre moyen de prendre l'autoroute. Plus facile à dire qu'à faire, en particulier avec les chariots. Sans eux, ça aurait été du gâteau; seulement, voilà, on les avait et on n'allait pas les abandonner en route. Nous avons donc dû les traîner en escaladant les décombres jusqu'au niveau du rond-point.

Le fond des chariots étant très lourd, nous avons dû les porter. Inutile de vous dire que cela en a énervé plus d'un et que l'enthousiasme de l'heure qui venait de s'écouler s'est vite évaporé. Je suppose également que, trop occupés par les chariots, notre attention a baissé d'un cran car, avant que l'on comprenne ce qui s'était passé, nous nous sommes retrouvés encerclés par les crevards. J'imagine qu'ils étaient cachés dans un des immeubles qui bordaient le rond-point. Quoi qu'il en soit, ils étaient très atteints, pas beaux à voir, et leur apparition a déclenché une panique générale. Tout le monde s'est mis à crier. Certains ont pris leurs jambes à leur cou et ont essayé de remonter sur l'autopont. Les adultes étaient environ vingt-cinq. C'est Blue qui a pris les choses en main, pas Achille et encore moins Einstein. Blue a hurlé des ordres et les Holloway se sont mis en formation de combat.

Gros Mick et trois autres guerriers ont pris un côté; Achille, Jackson et les soldats du muséum, le flanc opposé, entourant le groupe d'artilleurs, armés de lance-pierres, de javelots et de cailloux, emmenés par Olive. Blue était à la mavoeuvre, haranguant ses troupes et veillant au grain. Terrorisée, je me suis abritée derrière eux. N'étant pas seule dans ce cas, je n'ai pas peur de le dire.

Le peloton d'Olive a déclenché un tir de barrage qui s'est révélé très efficace. Les crevards ont battu en retraite et l'un d'eux s'est même effondré. Il avait l'air mort. Mais les Holloway ne voulaient pas leur permettre de s'en

tirer à si bon compte. Achille est parti à la charge avec Jackson. C'est pas évident à décrire, mais le groupe d'Achille est arrivé d'un côté et celui de Gros Mick de l'autre. Ensemble, ils ont pris les adultes en tenaille et les ont décimés à coups de lances, d'épées et de massues.

Pour tout dire, je ne pouvais pas regarder. Je sais que je suis supposée être un témoin impartial et écrire sur tout, que je suis censée faire un travail de journaliste qui s'en tient aux faits, mais voyez-vous, j'étais tétanisée par cet accès de violence, comme paralysée. La prochaine fois, j'essaierai de prendre mon courage à deux mains et d'observer attentivement, promis. Après coup, j'ai tout de même interviewé un des acteurs clés de cette bataille (Olive) afin de disposer d'assez de matière pour établir un compte rendu fidèle à la réalité. Toujours est-il que, pour finir, sept crevards ont été tués; les autres ont réussi à prendre la fuite. Pourtant, nous n'étions pas au bout de nos peines car, pendant les combats, un autre groupe de crevards s'était approché. Par derrière, en fait. Nous ne nous y attendions pas. Les adultes ont donc réussi à venir très près avant qu'un enfant du muséum qui se trouvait à côté de moi, Caspar Leverson, ne les voie et se mette à hurler: "Y en a d'autres! Ils arrivent de partout!" Ou quelque chose comme ça. Ce qui est sûr, c'est qu'il a donné l'alerte. Blue s'est retourné et a rapidement donné l'ordre à tout le monde de se pousser pour qu'Olive et ses artilleurs puissent ouvrir le feu. Sur les nouveaux. Juste à temps. Avec une précision diabolique. Olive est vraiment un guerrier hors pair. Et puis, dans le sillage des artilleurs, Blue et Einstein, ainsi que certains enfants du muséum qui ne participaient pas à l'assaut principal, ont attaqué les nouveaux crevards. Après coup, Einstein s'est vanté d'avoir repoussé l'assaut et remporté la bataille à lui tout seul, mais en fait ce sont Blue et ses guerriers qui ont massacré les adultes.

La moitié des nouveaux venus ayant mordu la poussière, les autres prenaient la tangente sous une pluie de projectiles. Ensuite, tout le monde s'est bruyamment congratulé, une drôle d'excitation régnait, chacun voulait parler de la bataille, fanfaronner. Heureusement, personne n'a été blessé, à part Daryl Painter qui a trébuché au moment où le deuxième groupe de crevards nous attaquait et s'est entaillé sur un morceau de béton. Rien de grave néanmoins. Blue a dit qu'il valait mieux partir rapidement, au cas où d'autres crevards, attirés par le bruit et l'odeur, viendraient.

J'imagine qu'il voulait parler de l'odeur de sang et de cadavres. C'est vrai qu'elle était forte, mais, pour moi, celle des crevards l'était encore plus. Ils puent comme c'est pas possible. Pire encore quand ils sont morts. J'ai essayé de ne pas regarder les corps, mais certains enfants n'ont pas pu s'empêcher d'aller les titiller et de faire des commentaires plus ou moins drôles. J'imagine que c'était un manière pour eux d'évacuer la peur. Caspar a donné un coup de pied à un cadavre et il a comme... explosé. On a tous fait "beurk" et lui s'est retrouvé avec des grosses traînées de bouillie verdâtre sur ses tennis. Une fille, Jasmine, était tellement dégoûtée qu'elle a vomi.

Après ça, il nous restait encore à trimballer les chariots de l'autre côté du rond-point, où se trouvait une rampe donnant accès à l'autoroute. Ça nous a pris un temps fou et tout le monde était de plus en plus en colère. L'exaltation qui avait suivi la bataille est vite retombée. Les gens étaient stressés et fâchés. Blue s'est violemment disputé avec Einstein. Olive a dû s'interposer pour les calmer. Heureusement qu'il était là. Sans lui, je pense que les Holloway seraient beaucoup plus difficile à tenir et qu'il y aurait plus de bagarres.

Finalement, on a réussi à remonter les chariots sur l'autoroute, mais on a découvert que le revêtement était très endommagé, parsemé de fissures et de nids-de-poule. Des plantes poussaient dans les crevasses, rendant la surface encore moins lisse. De fait, un chariot a été abimé en roulant dans un de ces trous. La roue s'est tordue et, après ça, impossible de le faire aller droit; sans parler des horribles grincements qu'il faisait. Nous avons essayé de continuer, mais c'était trop difficile, alors Einstein a proposé que l'on s'arrête et qu'on le répare. Comme vous pouvez l'imaginer, cela a suscité de nouvelles disputes, mais Einstein a insisté.

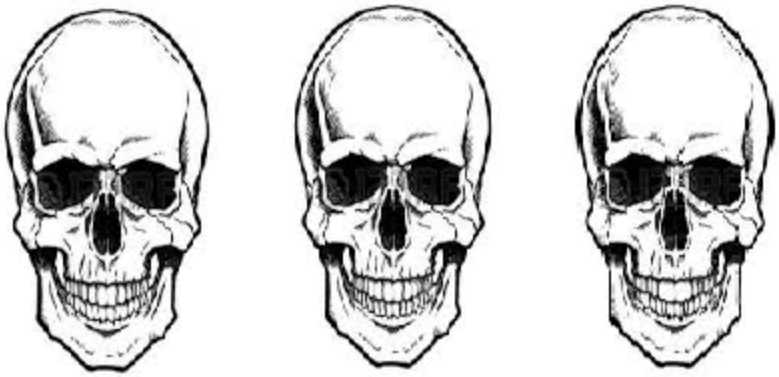
Voilà où nous en sommes et voilà pourquoi je dispose d'un peu de temps pour écrire tout ça. Jackson et Daryl travaillent sur la roue. Jackson a eu la bonne idée de prendre quelques outils avec elle. C'est une fille très organisée et, en plus, très habille de ses mains. Ça fait à peu près une heure qu'elle s'emploie à réparer le chariot. Pendant ce temps, le reste de la troupe devient de plus en plus ronchon et nerveux. On peut le comprendre. Nous sommes encore tout près de l'endroit où nous avont laissé les cadavres pourrir au soleil et il serait facile pour un groupe d'adultes de prendre la

rampe et de monter jusqu'à nous. Blue a posté des sentinelles et des vigies partout, mais tout le monde a les nerfs à vif. Il y a eu beaucoup de fausses alertes.

Voilà, je vais m'arrêter, car il semblerait que Jackson ait terminé ses réparations et que le chariot soit de nouveau en état de marche. Du moins à peu près. J'espère qu'il n'y aura pas d'autres retards, comme ça je pourrai faire un nouveau compte rendu quand nous serons arrivés à l'entrepôt. À cause de cette roue voilée, de l'escarmouche avec les crevards, et de la lenteur de notre progression, nous sommes déjà en retard de deux heures par rapport au planning. J'ai entendu Blue dire à Einstein qu'il s'inquiétait du fait que nous n'aurions sans doute pas atteint Heathrow à la nuit tombée et qu'il serait peut-être préférable de faire demi-tour et de retenter notre chance un autre jour, en étant mieux préparés. Mais Einstein a répondu qu'il fallait continuer, sans quoi tous nos efforts auraient été vains.

J'espère de tout mon coeur que nous allons réussir à rattraper le temps perdu et que nous pourrons ainsi rentrer à la maison ce soir, même si je suis déjà fatiguée de marcher et qu'il nous reste beaucoup de chemin à faire. Nous avons beau être encore proche de notre point de départ, le muséum me paraît très, très loin, à des milliers de kilomètres. Pourvu que les amis que j'y ai laissés aillent bien. Si jamais ceux-ci se demandent où on est et ce que l'on est en train de faire, ils n'auront qu'à lire ce journal pour le savoir.

# *23.*



Finalement, la nuit était tombée. Des ombres impénétrables envahissaient le muséum, se répandant telle une marée noire depuis chaque recoin. La journée avait été longue. Assommé de fièvre et nauséeux, Paul était resté assis dans son antre et avait attendu, pratiquement sans bouger. Il ne savait plus s'il avait chaud, froid, ou les deux à la fois. Il grelottait, transpirait, bavait, rotait – de gros renvois acides qui lui remontaient dans le gosier et lui faisaient l'effet de bouffées de gaz toxique.

Seul motif de réconfort: cela faisait maintenant plusieurs heures que Boney-M n'était pas venu l'importuner. Ce petit monstre lui donnait la migraine, avec ses cris continuels. Il avait bruyamment promené sa carcasse dans le repaire ce matin, arpentant la pièce de long en large en claudiquant, attrapant des choses avec son bec, les secouant une seconde avant de les laisser retomber, se vantant tout du long que c'était lui qui avait fait fuir ces dangereux nouveaux venus. Le petit menteur... Et puis il avait disparu. Le

grenier avait retrouvé son silence. Juste le bruit du vent qui s'engouffrait dans les interstices de la toiture. Et puis, de temps à autre, de minuscules échos de voix, au loin, qui se propageaient jusqu'à lui à travers les crevasses et les fissures du bâtiment. Comme des voix d'insectes. Qui coulaient au compte-gouttes dans ses méninges avant de se fondre dans le silence. La journée avait passé dans une sorte d'indifférente torpeur, comme si rien n'avait d'importance. À la fin, même le vent avait cessé de frapper au carreau.

Et Paul avait attendu, durant d'interminables heures, planifiant son prochain coup. Attendant le moment où il pourrait se glisser en bas et en kidnapper un. Un petit. Un jeune. Trop dangereux autrement.

Il ne pouvait pas risquer une bagarre.

Pas plus qu'il ne pouvait y aller pendant le jour. Il fallait que ce soit de nuit, quand il avait les idées claires, aussi claires que le musée devenait noir et que chaque recoin se transformait en puits insondable. Attention toutefois de ne pas faisser les choses trop traîner. S'il attendait trop, ils iraient tous dans la galerie des minéraux et fermeraient les portes. Il disposait d'un créneau d'environ une demi-heure. Au crépuscule, quand ils rentraient de leur travail en traînant des pieds. Ensuite, ils se rassembleraient dans le grand-hall, puis monteraient dans la galerie. Il fallait qu'il en chope un pendant qu'ils étaient en train de bouger, la garde baissée, n'aspirant plus qu'à retrouver leurs lits.

Ou les toilettes.

Oui. C'était une possibilité.

Durant la journée, les enfants utilisaient des latrines que Justin avait construites dehors et qu'ils avaient surnommées le Tombereau. Justin était très fier de son Tombereau. Le stupide intello. Leurs excréments étaient collectés dans des poubelles en métal puantes, qu'ils allaient ensuite vider sur le gros tas de fumier qu'ils avaient formé dans un des plus proches jardins. Ils s'étaient faits à la puanteur du Tombereau. Mais la nuit, ils ne pouvaient pas prendre le risque de sortir, aussi se servaient-ils des toilettes

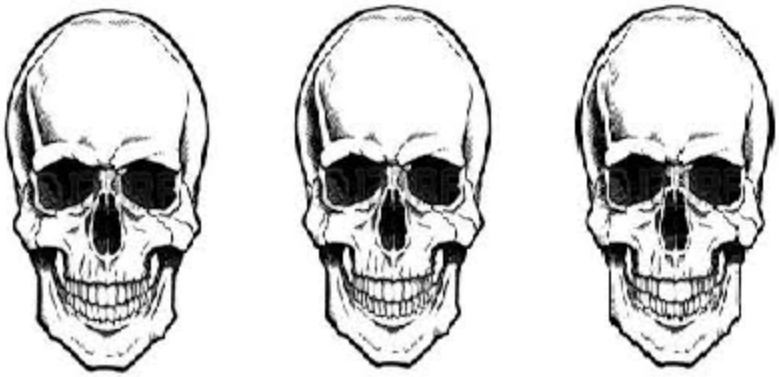
qui se trouvaient juste à côté du hall principal, où ils tiraient la chasse en versant un seau d'eau de vaisselle ou de lessive dans la cuvette.

Idéal pour tendre une embuscade.

Oui. Il était temps de bouger. Temps de montrer à Boney-M qu'il servait à quelque chose.

Temps de commencer sa collection.

# *24.*



– C'est moi qui suis censé m'occuper de la sécurité, dit Robbie. Je ne peux tout de même pas rester cloué ici. Comme un poids mort. J'aurais pu aider pendant l'attaque de l'autre nuit. Mais ma jambe...

– Ne t'inquiète pas, répondit Maeve, ça va aller.

Sur ces mots, elle lui fourra un thermomètre dans la bouche.

– Vraiment? Tu penses que tu peux me guérir? bafouilla Robbie, gêné par le thermomètre.

– Je vais faire de mon mieux. Est-ce que tu souffres?

– On peut dire ça.

Ils se trouvaient dans une petite salle de réunion ouvrant sur la façade du musée, non loin de la galerie des minéraux, dont les enfants avaient fait une infirmerie. Robbie était allongé sur un lit, couvert d'un drap. Maeve n'osait imaginer ce qu'elle allait découvrir en le soulevant.

– J'étais avec Brooke et ses amis, dit Robbie. Un garçon surnommé BouleChien, une fille appelée Courtney, et puis deux autres gars... Félix et Marco.

Robbie se tut pendant que Maeve tamponnait la sueur qui perlait à son front à l'aide d'un mouchoir humide. De toute évidence, un souvenir douloureux pour Robbie, mais qui devait sortir. Aussi Maeve le laissa-t-elle poursuivre.

– On était en train de les escorter à la Tour de Londres, quand on a été pris en embuscade.

– Je sais, dit Maeve. Brooke m'a raconté.

– Ouais, dit Robbie. Tous les autres ont été tués. Plus deux gars de mon groupe. On a sous-estimé les crevards. Sans Jackson et Ethan, qui m'ont transporté jusqu'ici, j'y serais passé aussi.

– Je sais, répéta Maeve d'une voix apaisante.

Légèrement fiévreux, Robbie paraissait d'autant plus hanté par ses idées noires et ses cauchemars.

Les deux autres patients de l'infirmerie, un garçon blessé lors de la récente attaque et une fille souffrant de maux de ventre, tendaient l'oreille. Samira aussi était présente. D'ailleurs, c'était elle qui avait conduit Robbie ici. Les cheveux ramassés sous un foulard, elle se tenait assise sur une chaise, face à Maeve, de l'autre côté du lit de Robbie. Enfin, il y avait Ella et Jibber-jaber, d'estreinte à l'infirmerie, assis sur un lit vide. Pour une fois, Jibber-jaber n'avait pas fait entendre le son de sa voix. Robbie semblait au plus mal. Un silence recueilli régnait dans la pièce.

Dans les couloirs menant à l'infirmerie, Samira avait expliqué que Robbie avait échappé aux morsures, mais que ses blessures n'en étaient pas moins sévères et très lentes à se refermer. Il s'était salement tordu un bras et l'autre était profondément entaillé, mais, apparemment, ce qui les inquiétait le plus, c'était la plaie perforante dont il souffrait au niveau de l'aine, là où la jambe rejoignait le tronc. D'après ce que Samira avait compris, un des amis de Robbie avait brisé son épée durant le combat et un adulte avait saisi le morceau de métal qui était tombé. Robbie avait dû souffrir le martyre lorsque le crevard l'avait embroché avec le bout de métal. Pour lui, l'expédition s'était arrêtée là.

Il gardait le silence maintenant. Des larmes coulaient sur ses joues. Pleurait-il de douleur ou de tristesse à l'évocation de ces mauvais souvenirs? Maeve n'aurait su le dire.

– La plaie ne veut pas se refermer, dit Samira. Un mélange de sang très noir et de lymphe presque aussi claire que de l'eau et un horrible pus malodorant n'arrêtent pas de s'en épancher.

– Sympa.

– J'peux plus bouger la jambe, ajouta Robbie. Et ça me brûle dans toute la moitié du corps.

– On ne sait plus quoi faire, dit Samira.

Maeve avait eu le temps d'en apprendre un peu plus sur l'organisation du service médical du muséum. En plus de Samira, deux autres enfants coordonnaient l'équipe. Alexandre, dont le père avait été chirurgien, et Cass, sa petite amie, qui avait appris ici en étudiant les ouvrages qu'elle avait pu trouver dans les rayonnages. Samira, quant à elle, avait toujours voulu être médecin et elle avait suivi plusieurs stages de secourisme dans le cadre de l'école. Tous trois travaillaient également dans les laboratoires d'Einstein. D'autres enfants aidaient aux soins et, à tout de rôle, certains petits, surtout pour tromper l'ennui, s'occupaient du nettoyage et de diverses tâches secondaires comme porter des messages.

Pour autant, aucun de ces trois "médecins" ne savait quoi faire pour Robbie. Vu la pauvreté de leur savoir, il valait sûrement mieux qu'ils s'en tiennent à nettoyer régulièrement la plaie avec de l'antiseptique, à changer le pansement et à lui administrer des antalgiques pour calmer la douleur. Ils s'étaient posé la question de savoir s'il fallait le mettre sous antibiotiques – ils en avaient découvert une petite quantité au musée – mais ne sachant lequel utiliser, et encore moins selon quel protocole, ils ne s'y étaient pas risqués.

Quand Samira avait appris de la bouche d'autres enfants d'Holloway que Maeve était également de la partie, elle lui avait demandé d'examiner Robbie pour voir si elle n'avait pas des idées. Les deux parents de Maeve avaient été médecins et c'était la carrière qu'elle-même comptait embrasser avant que le monde s'écroule. Au départ, elle avait prévu d'aller voir Robbie le lendemain matin, mais comme celui-ci s'était réveillé une demi-heure auparavant en hurlant de douleur, elle avait décidé d'y aller sur-le-champ.

Un petit bip résonna, indiquant que le thermomètre électronique était prêt. Maeve l'ôta de la bouche de Robbie. L'objet colla un instant à ses lèvres desséchées. Elle regarda le cadran et se renfrogna.

– La température est élevée, dit-elle. Rien de grave pour le moment, mais si ça continue à monter, c'est mauvais. Il faut que j'examine ta plaie, tu veux bien, Robbie?

Robbie, un solide gaillard au nez cassé et aux cheveux en épis, acquiesça d'un geste de la tête en esquissant un sourire attendri.

– Si tu peux arrêter la douleur, je t'autorise à faire ce que tu veux de moi, répondit-il d'une voix sèche et rauque.

Maeve demanda aux deux petits d'approcher.

– Très bien. Maintenant, vous allez vous mettre de chaque côté et soulever le drap, d'accord? Aussi doucement que possible.

Ella et Jibber-jaber s'exécutèrent, soulevant le mince tissu aussi précautionneusement que s'il s'agissait d'une plaque de verre d'un millimètre

d'épaisseur, ce qui n'empêcha pas Robbie de grimacer.

Il portait un T-shirt et un pantalon de pyjama dont on avait coupé une jambe. Une grosse compresse de coton était collée à l'intérieur de sa cuisse, imbibée de sang.

Toute la zone autour était violette.

– OK, Robbie, dit Maeve. Il faut que je voie. Et, pour ça, je vais devoir ôter le pansement.

Elle demanda à Samira de bien vouloir l'aider. En quelques gestes vifs, elles retirèrent le pansement. Robbie poussa un cri.

Maeve frémit. La blessure était vilaine. Pas grande, mais suppurante et très infectée. Si l'on n'y prenait garde, les tissus alentour allaient peu à peu mourir et la gangrène s'installer. Le risque de septicémie n'était pas à exclure non plus. Pour faire court, malgré la petite taille de la plaie, si celle-ci ne guérissait pas, la vie de Robbie était en jeu.

– Désolée, dit-elle, mais il va également falloir que je touche. Je peux?

Robbie lui répondit par un infime hochement de tête.

Munie des gants chirurgicaux qu'elle avait enfilés après s'être consciencieusement lavé les mains, Maeve se pencha sur le blessé et posa les deux index de part et d'autre de la blessure. Puis elle pressa légèrement. Robbie s'étrangla et se tordit de douleur sur son lit, secouant la tête de gauche à droite, les dents serrées.

– Je n'avais jamais osé aller jusque-là, confia Samira. Trop peur de lui faire mal.

– Ça aide qu'on ne se connaisse pas, dit Maeve en levant les yeux vers Robbie.

Au prix d'un douloureux effort, celui-ci parvint à esquisser un sourire.

– Une manière comme une autre de faire connaissance, dit-il. Même si, présentement, je te vois surtout en salope sadique.

– Tous les docteurs le sont, répondit Maeve en se penchant sur la plaie. Ils prétendent qu'ils le font pour le bien de l'humanité, mais, en fait, c'est uniquement pour exercer leur sadisme sur les gens.

Ce disant, elle pressa plus fort la blessure pour écarter les chairs. Du sang jaillit et Robbie poussa un cri qui était presque un vagissement.

– Qui a donné les premiers soins, quand il est arrivé ici? demanda Maeve.

– Alexandre et Cass, répondit Samira. Ça semblait bénin, à ce moment-là. À la limite, ils étaient plus inquiets pour son épaule et pour l'entaille au bras.

– Bien, dit Maeve en s'asseyant sur le lit et en prenant la main de Robbie. Tu sais ce que je crois?

– Quoi?

– Je pense qu'il y a quelque chose qui est resté à l'intérieur.

– Vraiment?

– Vraiment. Tu sais forcément ce que c'est que de s'enfoncer une écharde sous la peau? Et à quel point un tout petit truc peut faire affreusement mal, quand il commence à s'infecter?

– Ouais.

– Eh bien, je pense qu'un corps étranger est resté dans la plaie. Sans doute un bout de métal. Pour que tu guérisses, il va falloir l'enlever. Le seul problème, c'est que ça va être atrocement douloureux.

– Je vois pas comment ça pourrait faire plus mal que maintenant, répondit Robbie d'une voix cassée.

– Oh, fais-moi confiance, dit Maeve, ça peut faire mille fois plus mal que ça. Mais, comme pour une écharde, si on l'enlève, la douleur s'estompera rapidement. À condition qu'on retire vraiment tout et que l'on stoppe l'infection.

– OK. Faudrait faire ça quand?

– Maintenant, répondit Maeve en lâchant sa main et en se relevant vivement. Il serait parfaitement inutile d'attendre plus longtemps. Ça ne ferait qu'empirer.

– De quoi as-tu besoin? Demanda Samira, le regard possédé.

De toute évidence, cela allait un peu trop vite pour elle.

– L'antalgique le plus puissant que vous ayez, de l'antiseptique, du désinfectant, d'autres gants en latex, des pinces brucelles, un scalpel, un puissant projecteur et quelque chose pour maintenir la plaie ouverte, genre forceps. Par mesure de précaution, il faudra stériliser le scalpel et les pincettes à l'eau bouillante. Ah, et il nous faudra aussi trois costauds.

Pendant que Maeve administrait à Robbie un nouveau cachet d'antidouleur, Samira, Ella et Jibber-jaber sortirent en trombe pour tout préparer, laissant à Maeve le soin de remonter le moral de Robbie. Pour le distraire, elle le fit parler de sa vie d'avant. Parfois, les enfants avaient du mal à évoquer leur passé, car cela leur rappelait ce qu'ils avaient perdu. Ce n'était clairement pas le cas de Robbie, trop content de pouvoir s'extraire, au moins pendant un moment, de son lit de souffrance.

Il lui raconta son enfance à Hammersmith, non loin du muséum, avec sa soeur aînée et sa mère. Comment elles étaient toutes deux tombées malades avant de succomber. Ça le réconfortait de penser qu'elles n'étaient pas devenues des crevardes. Au moins, elles avaient trouvé la paix. Dans les premiers jours du désastre, il avait émigré vers l'est, voyageant avec un groupe d'amis à la recherche d'un endroit sûr.

– Hammersmith, dit-il, c'était de la folie, à l'époque. Des combats de rue partout... Pas seulement des crevards mais aussi des pilleurs, des

voleurs, des bandes, des voyous. C'était la guerre. Le danger permanent. Fallait qu'on parte. D'ailleurs, on a bien failli ne pas y arriver. On s'est fait coincer par une bande de cailleras qui n'aimaient pas notre look. Ensuite, on est venus ici, où on a rencontré Justin et les siens, qui arrivaient du sud de Londres dans un vieux camion de supermarché. On l'a aidé à forcer l'entrée et on n'est jamais repartis. Et toi?

– J'ai grandi à la campagne, répondit Maeve. Je ne suis pas du tout de Londres. Nous étions en visite chez des amis quand ça a commencé à barder. Depuis, je n'ai eu de cesse de vouloir quitter cette ville. Sauf que j'arrive pas à trouver quelqu'un qui voudrait venir avec moi. L'expédition d'Einstein, elle est partie vers l'ouest, c'est ça?

– Ouais. D'ailleurs, ils vont sûrement passer par Hammersmith, et puis suivre la M4 jusqu'à Heathrow.

Au moins, quand ils rentreront, ils pourront nous dire comment c'est, dit Maeve. Si les routes sont sûres. Je ne veux, vraiment, vraiment pas passer une heure de plus en ville. C'est dément ici. À la campagne, il y a des fermes, des animaux, des champs, des vrais coins où faire pousser de la nourriture, de l'espace.

– Ouais, dit Robbie, et puis aussi des hordes de crevards, selon toute vraisemblance.

– Ça ne peut pas être pire qu'ici, tu crois pas? répliqua Maeve. Quand je pense qu'on s'est fait embobiner comme ça, j'en reviens pas. Un drôle de type est venu et nous a promis monts et merveilles, en centre-ville. Un certain Jester.

– Je le connais, dit Robbie. C'est le toutou de David, au palais.

– Lui-même. J'ai bien essayé de les dissuader, en disant qu'on ferait mieux d'aller à la campagne, pas dans le centre-ville, mais personne ne m'a écoutée. Et voilà où nous en sommes. En pleine cagade. Sans vouloir t'offenser. Toujours le même refrain. Vivre au jour le jour, en se faisant lentement exterminer par les adultes.

– Tu sais quoi? dit Robbie. Si tu me guéris, si t'arrives à me rendre ma jambe, je t'escorterai moi-même.

– Comme tu as escorté les derniers? Répondit Maeve avec un sourire amer.

À peine eut-elle prononcé ces mots qu'elle regretta aussitôt de les avoir prononcés. L'attaque était encore bien trop présente à l'esprit de Robbie pour en rire.

– Je retire ce que j'ai dit, dit-elle doucement. C'était pas malin.

Robbie garda quelques instants le silence, puis il leva les yeux vers elle.

– Compte sur moi. Je ne ferai pas deux fois les mêmes erreurs. Je m'y prendrai bien à l'avance, je mettrai sur pied une équipe digne de ce nom, et on ira faire un tour à la campagne.

– Attention, je risque de te prendre au mot.

– Tu peux, tu peux, répondit Robbie, visiblement revigoré.

– À condition que tu ne m'en veuilles pas à mort après ce que je vais te faire, dit Maeve en posant le regard sur l'horrible trou que Robbie avait à la jambe.

– Je te pardonnerai tout, si jamais t'y arrives...

Maeve ne répondit pas. Si jamais t'y arrives. Ça, elle n'en avait aucune idée. Comment savoir si elle n'allait pas faire plus de mal que de bien? Si ça se trouve, il n'y avait pas de corps étranger dans la plaie.

Quelques minutes plus tard, Ella et Jibber-jaber revinrent, portant une casserole fumante au fond de laquelle tintaient des instruments chirurgicaux. Samira ne tarda pas à suivre, accompagnée de Lewis, Boggle et Whitney.

– Bon, très bien, dit Maeve. Lewis, tiens-lui les jambes. Assieds-toi dessus s'il le faut, mais je ne veux pas qu'il bouge.

– Cool, dit Lewis d'un ton endormi en s'avançant d'un pas nonchalant vers le pied du lit.

– Vous deux, allongez-vous sur lui pour qu'il ne puisse pas bouger.

Whitney gloussa bêtement et regarda Robbie d'un air coquin.

– Et si on lui tenait seulement les bras? suggéra Boggle.

– Il a une coupure au bras et une épaule déboîtée, répondit Maeve. Je ne veux pas aggraver les choses.

Sur ces mots, elle tendit à Robbie un rouleau de pansement.

– Tiens, je te conseille de mordre là-dedans.

Robbie avala sa salive, puis cala le rouleau entre ses dents, l'oeil vitreux, l'expression anxieuse. Pauvre vieux. Et ce n'était que le début.

Samira enfila des gants de latex, puis aspergea la blessure de désinfectant. Lorsque tout fut prêt, Maeve saisit le scalpel.

– Je vais ouvrir un peu la plaie, dit-elle en se tournant vers Samira. Pour que l'on puisse examiner l'intérieur. Dès que l'incision sera faite, il faudra que tu écartes les bords avec les forceps. Assez pour que je puisse rentrer les brucelles, d'accord?

– D'accord, répondit Samira, l'oeil presque aussi vitreux et le visage aussi anxieux que celui de Robbie.

De son côté, Maeve avait beau avoir lu quantité de manuels sur ce genre d'intervention et regardé un nombre incalculable d'émissions médicales à la télé, pour elle également, c'était une première. Elle souffla.

– Tenez-le...

Avec force ricanements et remarques douteuses, Boggle et Whitney se penchèrent, puis s'allongèrent sur le blessé, le clouant sur le lit. Lewis les imita en appuyant sur les jambes.

– Aïe, grogna Robbie en fusillant Boggle du regard. Je croyais que t'étais mon pote.

– Hou, mais t'es tout chaud! répondit Boggle avec un sourire goguenard à l'adresse de Whitney.

Maeve prit une profonde inspiration avant d'enfoncer la pointe du scalpel dans la peau de Robbie, à environ un centimètre de la blessure. Tout son corps s'arc-bouta tandis que des gémissements pathétiques montaient de sa gorge. Whitney et Boggle ne ricanaient plus. Sans se départir de sa désinvolture habituelle, Lewis restait de marbre, suivant l'opération d'un oeil morne, comme quelqu'un qui aurait assisté à une partie d'échecs. Maeve n'en avait pas terminé. D'un geste vif et précis, elle tira le scalpel vers la plaie, puis répéta l'opération de l'autre côté, dessinant une longue fente de part et d'autre du point d'entrée. Robbie se débattait comme un beau diable, en vain.

– Samira, à toi, dit Maeve. Enfonce la pointe du forceps et écarte. J'ai besoin de voir ce que je fais.

Samira opina du chef d'un air grave et s'approcha. Se tournant vers Jibber-jaber, Maeve ajouta d'un ton coupant:

– T'es en charge de la lumière, non? Alors éclaire bien la plaie.

Jibber-jaber se porta à la hauteur de Samira à l'instant où celle-ci enfonçait les forceps et écartait les bords de la plaie. L'intérieur était rose et brillant, comme du poulet cru.

Soudain, le faisceau de la torche se mit à danser follement. Maeve se tourna vers Jibber-jaber, qui détournait ostensiblement la tête en fermant les yeux.

– Si t'es pas capable, donne la torche à Ella, gronda Maeve. Tout ce que je demande, c'est que t'éclaires le champ, sinon j'y vois rien.

– Pardon, s'excusa le petit avant de se ressaisir et de diriger le pinceau de lumière directement sur la plaie béante.

Dans sa main tremblante, la torche tressautait bien encore un peu, mais ses yeux étaient verrouillés sur leur objectif.

Maeve se reconcentra en essayant d'empêcher sa propre main de trembler. Elle se pencha plus près, encore plus près – Samira écarta encore l'ouverture – et c'est là qu'elle le vit, profondément fiché dans la jambe de Robbie: un bout de truc noir.

– Y a kekchose, murmura-t-elle tandis que Robbie geignait dans son bâillon. On y va!

Sur ces mots, elle enfonça la pointe des brucelles dans l'ouverture.

– Écarteurs!

Samira s'exécuta. Maeve referma les mâchoires de la pince sur l'écharde de métal, puis tira...

– Aaaarrrrrrrrgh, s'étrangla Robbie en luttant de toutes ses forces contre le poids des deux corps qui le clouaient sur place.

Maeve tira plus fort et l'écharde de métal, dégoulinante de sang, apparut hors de la plaie. L'objet mesurait environ deux centimètres de long, avec un côté méchamment denté. Elle le déposa dans une soucoupe, posée à côté du lit.

– C'est bon? demanda Samira, tremblante, le visage ruisselant de sueur.

– Non. Il faut que je vérifie s'il n'y a rien d'autre, répondit Maeve avant de se tourner vers Robbie et de lui adresser un sourire compatissant. C'est presque fini.

Pour toute réponse, il lui jeta un regard assassin, la douleur se lisant dans ses yeux.

– Plus près la torche! Samira, écarte!

– J'peux pas...

– Mais si, tu peux.

Appuyant sur les forceps, Samira s'arrangea pour agrandir encore l'ouverture et Maeve sonda le trou avec sa pince brucelles.

– Là!

Elle s'enfonça plus profondément dans les chairs, provoquant une nouvelle ruade de Robbie, puis remonta lentement la pince, extrayant des chairs un petit morceau de toile tout ramolli.

– Et un bout de pantalon, un! Annonça-t-elle triomphalement avant de le jeter à côté de l'écharde de métal. Tu peux enlever les forceps maintenant, et Jay Jay, tu peux disposer.

Avec un "ouf" de soulagement, celui-ci se laissa tomber sur le lit qui se trouvait juste derrière lui. Samira remisa les forceps dans la casserole d'eau chaude pendant que Maeve aspergeait la blessure d'antiseptique.

– Tu sais coudre? demanda-t-elle.

– Oui. Sauf qu'on n'a rien pris pour ça. On a pensé que ce serait pas nécessaire. C'était un si petit trou.

– Ben, il est plus si petit que ça.

– Je suis idiote, dit Samira. J'aurais dû prendre une aiguille et du fil. Maintenant, il faut que je retourne aux labos. Si je me dépêche, j'arriverai peut-être juste à temps avant qu'ils ferment pour la nuit.

– Fonce. Et tant que t'y es, ramène aussi des antibiotiques. J'en prends la responsabilité. Quant à toi, Robbie, repose-toi...

Mais celui-ci s'était évanoui.

– Si seulement il était tombé dans les pommes avant, dit Maeve. Ça nous aurait facilité la vie.

– Ouah! C'était énorme, dit Lewis en opinant du chef d'un air approbateur.

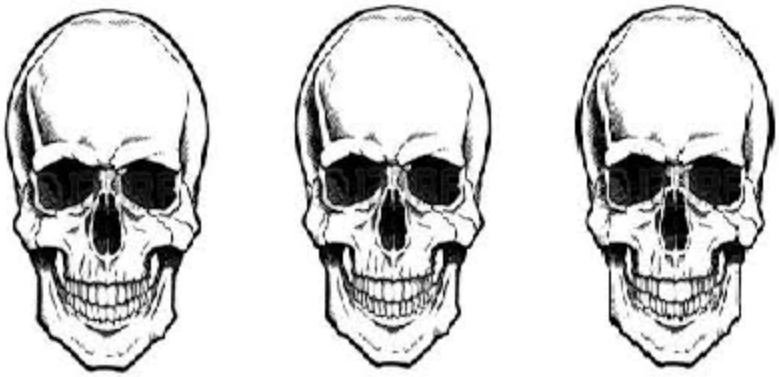
– Bien, dit Maeve en s'approchant de Robbie pour lui éponger le front. Vous pouvez retourner à vos occupations.

– Cool, répondit Lewis en quittant la pièce d'un pas indolent.

Maeve attendit que les grands soient partis, puis elle se laissa tomber sur un lit. Elle était épuisée. Autant que si elle avait couru un marathon. Après l'incroyable tension qu'elle venait de vivre, son cerveau libérait une puissante décharge d'endorphines, la rendant à moitié pompette.

Elle n'arrivait pas à croire ce qu'elle venait de faire.

# *25.*



Jibber-jaber non plus n'arrivait pas à croire à ce que Maeve venait de faire. Dans les faits, cela se traduisait non seulement par un étonnant assèchement du flot de mots qui sortaient habituellement de sa bouche, mais aussi par une envie pressante. Une envie qui lui était sortie de la tête pendant tout le temps où Maeve avait charcuté la jambe de Robbie, mais qui, maintenant, se rappelait douloureusement à lui sous la forme de violentes crampes d'estomac et de gargouillis ininterrompus. S'il ne faisait pas quelque chose rapidement, un accident risquait de se produire. Le problème, c'est qu'il appréhendait de descendre aux toilettes. Il n'y allait jamais seul s'il pouvait l'éviter. Il redoutait de passer pour une chiffe molle, quand bien même – lui-même en serait convenu – il en était une. Le plus souvent, il attendait qu'un groupe d'enfants descende et il leur collait aux basques. Il y avait toujours un rush avant la fermeture du soir. Aujourd'hui, de toute évidence, il avait raté le coche.

Dehors, la nuit commençait à tomber. Bientôt, tout le monde irait se coucher et les grilles de la galerie des minéraux seraient refermées. Par conséquent, il ne fallait pas traîner. La question, c'était: avec qui y aller? Les grands étaient partis avant qu'il ait eu l'occasion de leur demander si quelqu'un voulait l'accompagner. Maeve s'occupait de Robbie. Samira était au labo.

Ce qui ne laissait qu'Ella.

Jibber-jaber doutait qu'elle soit d'une grande utilité en cas de bagarre. Elle était plus petite que lui, plus jeune et certainement encore plus peureuse. Mais c'était toujours mieux que rien, aussi lui demanda-t-il discrètement si elle voulait bien l'accompagner. Elle le regarda d'un air perplexe.

– Allez, insista-t-il. Je te demande pas de me la tenir ou quoi, juste de garder la porte.

– Et qu'est-ce que je fais si un adulte attaque?

Jibber-jaber se retint d'avouer qu'il venait à l'instant de se poser la même question.

– Bah, y a aucune chance, répondit-il en essayant de paraître détendu. Y en a plus aucun dans le musée.

– Dans ce cas, pourquoi t' as besoin de moi?

– Parce que... J'aime bien qu'il y ait quelqu'un... Pour avoir de la compagnie. Allez, Ella, je le ferais, moi, si c'était pour toi.

– Bon, bon, d'accord.

Sur ce, ils s'excusèrent et quittèrent l'infirmerie.

– Rassure-moi. T'en as pas pour des heures, hein? demanda Ella tandis qu'ils traversaient la galerie des primates, en surplomb du hall principal. Certains garçons passent un temps fous aux toilettes.

– T'inquiète, répondit Jibber-jaber, ça ira vite. Je ne tiens pas à rester là-bas plus de temps qu'il ne faut. Il fait noir, ça sent mauvais, et on croit toujours que quelque chose a jaillir de l'ombre.

– T'as dit qu'il n'y avait personne.

– Ben, tu vois, je ne m'étais pas trompé. Y a pas un chat.

Durant un temps, il avait espéré qu'ils allaient croiser quelqu'un en chemin. Mais apparemment, il n'en serait rien. Passant devant les vitrines dans lesquelles étaient exposés les singes empaillés, Jibber-jaber avait presque l'impression qu'ils se moquaient de lui.

– Dans ce cas, de quoi as-tu peur? demanda Ella.

– Tu sais bien, c'est pas parce qu'il n'y a aucun crevard visible que tu n'y pense pas. J'ai des tonnes d'idées effrayantes qui me passent par la tête: des squelettes de dinosaures qui reviendraient à la vie, même si, techniquement, ce ne sont pas des squelettes, mais des fossiles, donc de la pierre, donc ils n'ont jamais été vivants à proprement parler. Pour autant ça ne m'empêche pas d'y penser...Aux rats aussi. Je pense souvent aux rats. Qui viendraient me manger pendant mon sommeil. J'en ai vu six depuis qu'on est là, et d'après ce que j'ai entendu, y en a plein au sous-sol, et puis aussi les...

– Jay Jay! le coupa Ella. Tu pourrais pas changer de disque?

– oui, tu as raison. Pardon.

Arrivés au bout du grand hall, ils descendirent l'escalier et passèrent devant la statue de Charles Darwin. Devant eux s'élevait le diplodocus, qui prenait pratiquement la moitié de la hauteur de l'immense atrium. L'obscurité semblait tomber des murs. Seules quelques chandelles brûlaient ici ou là. Elles étaient précieuses. Par conséquent, les enfants les utilisaient avec beaucoup de parcimonie. Heureusement, une certaine clarté continuait de filtrer par les hautes fenêtres, façon vitraux d'église, qui perçaient la façade du musée. Cependant, celle-ci faiblissait et le bleu de faisait à chaque instant plus profond.

– On ferait bien de se dépêcher, dit Jibber-jaber.

– Comme si t'avais besoin de me le dire.

Émergeant de la zone bleue, deux "treize ans" avançaient vers eux. Ils discutaient et rigolaient, leurs éclats de voix emplissant l'espace du grand hall. Les "treize ans" étaient les pires pour la chicane, aussi, quand bien même leur présence le rassurait, Jibber-jaber ne voulait surtout pas leur demander de l'escorter comme un bambin.

Il se précipita dans les toilettes qui se trouvaient au pied de l'escalier, Ella lui emboitant le pas en trottinant. Elle s'arrêta en vue de la porte des toilettes messieurs.

– Moi, je vais pas là-dedans.

– Je serai dans une cabine.

– Ouais, mais t'as pensé au bruit et à l'odeur? Moi je pourrais même pas faire si quelqu'un m'écoutait.

– Très bien, dit Jibber-jaber. Mais tu pars pas en courant, promis?

– Promis.

– Est-ce que je peux laisser la porte de dehors ouverte pour pouvoir t'appeler, en cas de besoin?

– J'irai nulle part, coupa Ella. Je reste là jusqu'à ce que tu reviennes. Et je ne veux pas que tu me parles pendant que tu fais ton affaire.

– OK. Je vais juste l'entrouvrir un peu, alors.

Un bloque-porte en bois traînait par terre. À l'aide du pied, Jibber-jaber le coinça sous le battant afin que celui-ci soit juste assez entrebaîllé pour pouvoir se glisser à l'intérieur.

– Tu voudrais bien venir avec moi? Vérifier qu'y a rien? demanda-t-il lorsqu'il eut terminé.

– Si tu veux.

Tous deux se faufilèrent à l'intérieur et Jibber-jaber donna quelques rapides coups de torche dans toutes les directions.

– Y a rien, dit Ella, visiblement pressée de sortir.

Jibber-jaber s'avança vers l'étagère au-dessus des lavabos, où se trouvaient toujours une bougies chauffe-plat et des allumettes. Vous aviez le droit de l'allumer tant que vous occupiez les lieux, à condition de ne pas oublier de l'éteindre en partant.

Le temps d'allumer la bougie, Ella avait disparu. Il cria.

– Ella, tu m'entends?

L'écho d'une petite voix lui répondit de l'extérieur, faible et distant.

– Dépêche!

Après avoir attrapé un seau d'eau de vidange, il entra dans la cabine du milieu, puis ferma la porte, défit son pantalon et s'assit. La règle voulait qu'on économise aussi les piles. Il avait conscience qu'il aurait dû éteindre sa torche. Pourtant, il la gardait en main, braquée sur l'ouverture au pied de la porte.

Il régnait un silence de mort ici. Il tremblait comme une feuille. Terrorisé. Ce qui ne facilitait pas ce pour quoi il était venu.

– Allez, allez... se murmura-t-il à lui-même.

Même avant l'épidémie, au bon vieux temps, quand le monde était normal, il avait peur d'aller aux toilettes tout seul. À la maison, si une envie de faire pipi le réveillait pendant la nuit, quand tout le monde dormait, il était capable de se retenir pendant des heures, jusqu'à ce que l'envie le fasse sauter du lit et courir au W.C. Mais le pire, c'était à l'école, à Rowhurst. Les bâtiments étaient très anciens, et les toilettes à l'avenant. S'il y avait eu un musée des toilettes, elles y auraient facilement trouvé leur place. Cette

pensée le fit glousser. Il se demanda si une telle chose existait. Probablement en Amérique. En Amérique, ils avaient des musés pour tout.

Ça, c'était mieux. Rigoler un peu. Se détendre.

Hélas, le répit fut de courte durée. Il n'arrivait plus à penser à autre chose qu'aux lattrines de Rowhurst. Elles faisaient toujours des bruits effrayants. Avec ces gros tuyaux qui cognaient et sifflaient bruyamment, on se serait cru dans le ventre d'un énorme moteur, ou d'une chaufferie. Il détestait y aller seul, et s'arrangeait toujours pour être accompagné. Il en était arrivé à un point où il s'imaginait que quelque chose – un rat, un tentacule de calmar géant, une énorme araignée, une main... – allait jaillir de la cuvette et l'entraîner par le fond.

Soudain, il fut pris de panique. Avait-il vérifié l'intérieur de la cuvette, en entrant? Non. Il pouvait y avoir n'importe quoi là-dedans.

Il se releva à moitié, maladroitement, et braqua la torche sur son cul nu. Mais à trop se tortiller, la lampe s'accrocha à un pan de sa chemise et tomba dans la cuvette.

Plouf! Et la lumière s'éteignit.

Étouffant un juron, il plongea la main dans l'eau trouble – encore heureux qu'il n'ait pas déjà fait! – et remonta sa torche toute dégoulinante. Qu'allait-il raconter à Justin quand celui-ci lui demanderait ce qui était arrivé à sa lampe? Et à Ella? Qu'il avait peur qu'il y ait un monstre dans les toilettes? Il l'essuya à l'aide d'un des bouts de papier journal accrochés à un clou et se rassit misérablement, dans le noir complet.

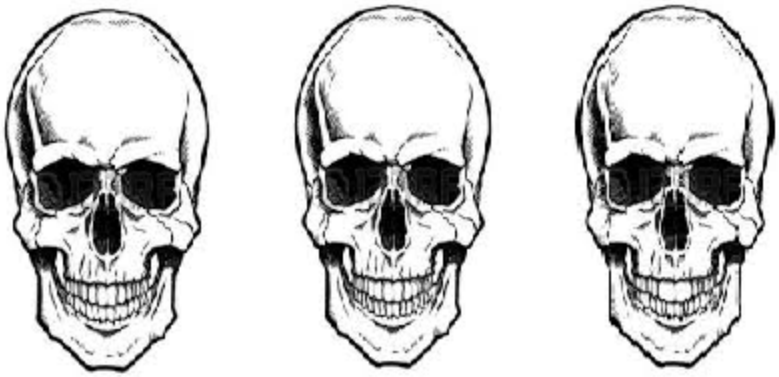
Décidément, il ne pouvait pas. Ses intestins étaient figés, comme cimentés.

Il jura de nouveau. C'était bien trop long.

Un long grincement retentit. C'était quoi ça?

– Ohé! Y a quelqu'un...?

# *26.*



Samira était arrivée au labo juste à temps. Gordy, le meilleur ami d'Einstein, et après lui, certainement le meilleur scientifique du muséum, était sur le point de fermer. Lui ayant expliqué de quoi elle avait besoin, Samira lui avait proposé de fermer à sa place. Du bout des lèvres, Gordy avait finalement accepté de lui laisser les clés. De toute évidence, en l'absence d'Einstein, il prenait son rôle de suppléant très au sérieux. Mais il n'était pas pour autant désireux de faire des heures supplémentaires. Surtout pas à la nuit tombée. Tout le monde avait encore en mémoire l'attaque de l'autre soir. Samira avait un moment espéré qu'en tant qu'homme il lui propose de rester avec elle, mais cela ne semblait pas l'avoir effleuré. Il voulait juste rentrer au bercail et rejoindre les autres, dans le bâtiment principal.

Samira avait ainsi pris les clés, puis s'était engouffrée dans le labo pendant que Gordy tournait les talons et décampait au petit trot. Et la voilà

partie à fouiller  les armoires à pharmacie, à la recherche d'une aiguille, de fil et d'antibiotiques. Le seul problème, c'était que fil et aiguille ne se trouvaient pas là où ils étaient censés être et qu'il y avait beaucoup trop d'antibiotiques parmi lesquels choisir.

Pour ne rien arranger, elle avait très envie de faire pipi. Elle n'en pouvait plus. L'après-midi avait été tellement chargé qu'elle n'avait pas trouvé le temps de sortir dans le jardin. Elle était tentée d'utiliser un des W.C. du labo. Elle pourrait toujours y jeter un seau d'eau demain. Sauf que Samira s'était toujours conformée aux ordres. C'était dans son caractère. Or personne n'avait le droit d'utiliser ces toilettes. En plus, qu'est-ce qu'on dirait si, d'aventure, son pipi était découvert avant qu'elle ait eu le temps de s'en débarrasser? Ce serait vraiment embarrassant.

Sachant que personne ne pouvait l'entendre, elle jura à voix haute. Mais où diable pouvait être le nécessaire de suture? Et si, au lieu de s'acharner à trouver ces fichues fournitures, elle prenait simplement un peu de sparadrap ainsi qu'une sélection d'antibiotiques? Maeve comprendrait sûrement. Pour tout dire, elle n'était pas plus rassurée que Gordy, maintenant que la nuit tombait. Certes, il y avait plus de lumière ici que dans les autres bâtiments à cause des grandes ouvertures et de la verrière, pas assez néanmoins pour qu'elle puisse se passer de sa torche. Maeve ne lui en voudrait certainement pas d'abandonner les recherches dans ces conditions. Et, en courant, les toilettes du grand hall étaient à peine à cinq minutes.

Elle s'imaginait déjà assise sur la cuvette... Délectation.

Elle attrapa au hasard trois ampoules d'antibiotiques et les fourra dans sa poche. Les sutures de Robbie attendraient demain matin. Elle referma l'armoire et se dirigea vers la porte – un pas de plus vers les toilettes. Elle s'apprêtait à verrouiller la serrure lorsqu'elle se souvint qu'Alexandre et Cass avaient tout réorganisé, l'autre jour. Ils avaient dit qu'ils avaient tout rangé, y compris le kit de suture. Samira rabattit la mèche tombée devant son visage et poussa un long soupir.

Elle pouvait toujours dire qu'elle avait oublié. Mensonge par omission.

Qui s'en apercevrait?

Non.

Elle ne pouvait pas. On l'avait élevée à être une bonne fille et à toujours dire la vérité. En outre, ce n'était pas sympa pour Robbie. Elle pivota et retourna dans le labo.

L'envie pressante attendrait.

Paul avançait vers sa proie. Lentement, très lentement, et tout aussi prudemment. Rester dans l'ombre. Sans faire de bruit. Quand il serait assez près, il se montrerait et ce serait fini.

Terminus. Tout le monde descend.

Il fallait qu'il agisse rapidement et proprement, puis qu'il se débarrasse du corps aussi vite que possible. Le meurtre serait simple. L'enfant n'opposerait guère de résistance.

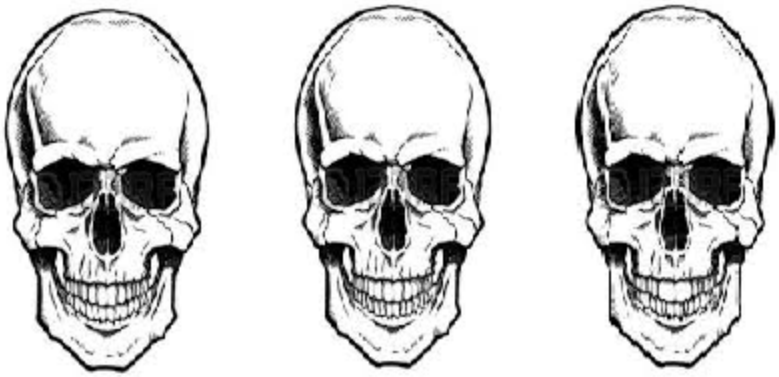
Il se lécha les babines. Ses lèvres étaient si sèches qu'elles saignaient. Le goût de son propre sang, vibrant, métallique, vivant, se répandit dans sa bouche tel un courant électrique. Un vertige l'envahit. Il ferma les yeux un instant, essaya de se calmer, reprit son souffle. Quand il les rouvrit, il jura intérieurement. La créature était encore là, qui se dandinait.

"Pas maintenant. Ils vont te voir", fut tenté de dire Paul.

La chose pivota et fixa Paul d'un oeil noir et perçant. Comme un oeil de requin. Froid et insensible. Qui sondait jusqu'au tréfonds de son âme.

– Vas-y! hurla le volatile. Action!

# *27.*



Jibber-jaber entendit un bruissement. Quelque chose qui frottait contre un mur. Quelque chose qui frottait contre un mur.

Il tremblait comme une feuille, à en faire bouger la cuvette des toilettes, trop terrorisé pour faire un geste, pour remonter son pantalon ou appeler de l'aide.

Il ne voulait surtout pas trahir sa présence.

Si seulement quelqu'un venait! Si seulement quelqu'un avait envie d'aller au cabinet! Il ouvrirait la porte. Le sauverait. Lui qui avait toujours fui la bagarre. Il ferma les yeux et sentit perler les larmes.

Quelle horrible façon de mourir. Assis sur de stupides chiottes. Affreux.

Ella croyait avoir entendu du bruit. Quelqu'un. Qui se déplaçait dans l'obscurité du hall. Tout doucement, elle appela: "Y a quelqu'un...?" Mais personne ne répondit. Elle serait bien aller voir, mais elle avait promis à Jay Jay de ne pas bouger. Elle aurait voulu se fondre dans le mur. Tous les trucs qu'il lui avait racontés lui avaient fichu les jetons. Avant, ça allait. Les évènements s'étaient tellement bousculés qu'elle n'avait pas eu l'occasion de penser aux mauvaises choses. Si seulement Sam était là. Ils se seraient entraidés pour surmonter les épreuves. Ils auraient pris soin l'un de l'autre. Elle lui envoya une sorte de prière. Pour que, de là où il était, il veille sur elle.

Elle se figea.

Il y avait bel et bien quelqu'un.

Où pouvait-elle se cacher?

Si elle bougeait, il l'entendrait. Et si elle appelait de nouveau...

Qui ça pouvait être?

Pourquoi est-ce qu'il avançait comme ça, sans bruit?

Jibber-jaber restait assis là, les paupières hermétiquement closes, les genoux s'entrechoquant. Il avait froid. Il se sentait défaillir. Il était terrifié. À deux doigts de vomir. Le bruissement se rapprocha encore. Ils avaient pigé qu'il était là. Si seulement il avait verrouillé la porte du cabinet! Son coeur battait si fort qu'il était persuadé que cela s'entendait du dehors.

Mais il y avait encore de l'espoir, n'est-ce pas? Quelqu'un allait venir. Un grand. Ou même un petit, n'importe qui.

Il y avait encore de l'espoir, il y avait encore...

Soudain, un coup retentit sur la porte des toilettes et celle-ci s'ouvrit à la volée. Jibber-jaber poussa un cri.

Samira avait définitivement abandonné l'idée d'aller aux toilettes pour se concentrer entièrement à la recherche du matériel de suture...

Et il était là! Soigneusement rangé dans une nouvelle armoire, dans une barquette en plastique dûment estampillée "aiguilles et kit de suture". Cass et Alexandre étaient des maniaques de l'étiquetage et du rangement. Pourquoi ne rassemblaient-ils pas tout en un seul et même endroit, elle l'ignorait. Ils ne connaissaient pas grand-chose à la médecine et n'étaient pas particulièrement doués pour la pratique. Ils avaient encore beaucoup à apprendre pour arriver à son niveau, ou à celui de Maeve. Maeve était vraiment incroyable.

Finalement, peut-être que leur manie de tout ranger n'était qu'une manière de montrer qu'ils contrôlaient certaines choses, un moyen de convaincre tout le monde qu'ils savaient ce qu'ils faisaient.

Mais Samira voyait clair dans leur jeu. C'étaient des administrateurs. Des gestionnaires. Ils ne seraient jamais aussi bons qu'elle.

Elle attrapa la boîte en plastique et referma la porte du placard d'un coup d'épaule.

Puis elle se retourna et eut un choc.

Elle sursauta en poussant une sorte de petit hoquet.

Quelqu'un était là.

Comprenant qu'il ne s'agissait que d'un garçon, elle se détendit. Alors qu'il sortait de l'ombre, elle reconnut Paul Channing, l'air malade, les yeux rouges, la peau sèche et pelée.

– Paul! s'exclama-t-elle. Qu'est-ce que tu fais là? J'ai failli faire dans ma culotte. Ne refais plus jamais ça!

C'est alors seulement qu'elle fut frappée de le trouver là.

– Au fait, d'où tu sors? T'étais où? On t'a cherché partout. On pensait que les crevards t'avaient eu.

Pour toute réponse, Paul s'approcha d'elle et leva lentement la main, comme s'il allait lui caresser le visage. Samira fronça les sourcils. Au dernier moment, il ferma le poing et donna un coup sec de bas en haut, dans la gorge.

Et puis son bras décrivit un ample arc de cercle et son couteau trancha la trachée-artère de Samira. Elle s'étrangla, gargouilla, puis vacilla en arrière, paralysée par le choc. Pris de convulsions, son coeur s'arrêta de battre. Samira s'effondra contre le présentoir en verre, avant de choir sur le sol.

Son coeur s'étant arrêté, il y avait étonnamment peu de sang.

Paul se pencha sur elle et vérifia qu'elle était bien morte.

Il ne s'attendait pas à ce que ce soit aussi facile.

Pour entrer, il était passé par la porte donnant sur la terrasse, juste à côté de la cafétéria du labo, avec l'intension de descendre dans le grand hall. Et puis, apercevant Samira, il avait revu ses plans. Ce serait beaucoup plus facile de la traîner jusqu'à son antre depuis cet endroit.

Sautillant gauchement d'un pied sur l'autre, l'affreuse créature s'approcha et sonda le corps sans vie à l'aide de son long bec osseux et pointu.

– J'pensais pas que t'aurais les tripes. J'croyais que t'avais du pipi de chat dans les veines.

Paul le chassa d'un coup de pied.

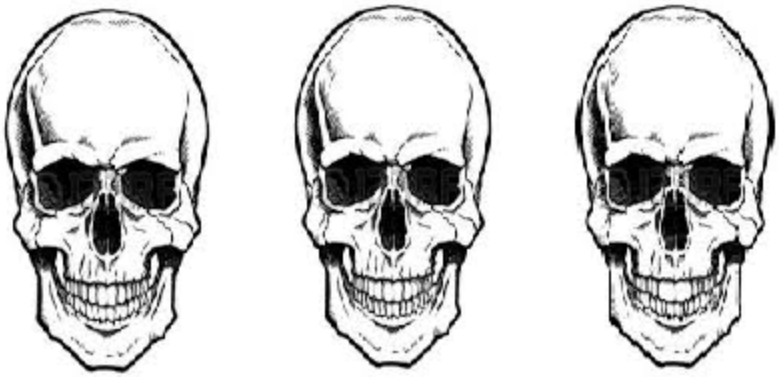
– Du balai! C'est ma prise.

La chose l'inonda d'un chapelet d'insultes auxquelles Paul répondit par un nouveau coup de tatane. Le volatile s'enfuit à l'autre bout de la pièce, s'effondrant dans un fouillis d'os, de cuir tanné et de plumes huileuses, sous les rires moqueurs de Paul.

Il venait de montrer à l'oiseau qui était le chef. Il allait le montrer à tout le monde.

Il se plia en deux et souleva Samira de terre.

# *28.*



– Ella? Qu'est-ce que tu fabriques? S'exclama Jibber-jaber, le pantalon sur les chevilles, les jambes tremblantes, hésitant entre colère, soulagement et embarras.

– J'ai entendu quelque chose, répondit Ella en fondant en larmes. J'ai voulu me cacher. J'savais pas où tu étais. Je me suis glissée ici. J'voulais pas crier, au cas où elle m'entende.

– Comment ça? Au cas où quoi t'entende?

– La chose. La chose qui est là, dehors, et qui me suit. Elle est après moi.

Jibber-jaber remonta son pantalon.

– On se tire d'ici.

– Mais elle est juste là. Dehors.

– On va courir. On fonce jusqu'à l'escalier et on remonte à la galerie en hurlant tout du long et quelqu'un viendra bien nous aider. En tout cas, je reste pas une seconde de plus dans ces foutus W.C.

Ils titubèrent hors de la cabine, accrochés l'un à l'autre. À la lueur vacillante de la bougie chauffe-plat, les toilettes étaient envahies d'ombres folles. Ils s'arrêtèrent près des lavabos. Quelque chose bougeait dehors et approchait de la porte ouverte, projetant une ombre gigantesque sur le sol. Une monstre inhumain, qui rampait, flairait.

– T'es prête? Murmura Jibber-jaber. On va courir.

– J'aime pas ça... Ça vient vers nous... Ça approche...

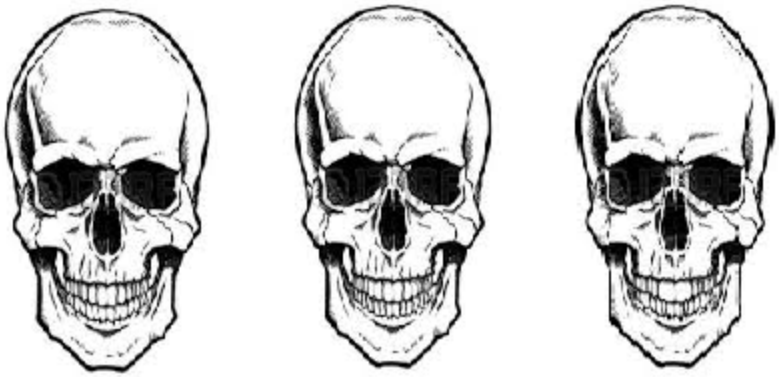
– Prépare-toi... On va foncer dans le tas...

– Non... J'peux pas...

– Go...!

Godzilla passa sa bouille hirsute dans l'entrebâillement de la porte, pencha sa tête de côté et aboya. Jibber-jaber en éprouva un tel soulagement que ses intestins se détendirent, que ses sphincters se relâchèrent et qu'il fit séance tenante ce pour quoi il était venu.

# *29.*



Ceci est le compte rendu officiel du premier jour de l'expédition Promithios, entrepôt de matériel médical situé près de l'aéroport d'Heathrow, rédigé par la copiste Lettis Slingsbury.

Deuxième note: Le soir.

Les réparations du chariot effectuées (essentiellement grâce à Jackson) nous avons repris notre route. Achille était remonté dans l'estime de tout le monde. Maintenant qu'ils avaient vu ce qu'il valait au combat, plus personne ne médisait dans son dos. Et il en allait de même pour tous les autres nouveaux. Ayant enfin pris la mesure du danger, mes amis ont

réalisé à quel point leur appui était promordial. Ils en ont pris leur parti et se montrent beaucoup plus reconnaissants qu'ils n'avaient pu l'être auparavant. Bien sûr, ce n'était pas une surprise pour Jackson et quelques autres, qui avaient pu voir les nouveaux en action quand ils étaient arrivés au muséum et qu'ils avaient taillé en pièces les crevards qui avait envahi le sous-sol. J'ai moi-même été attaquée quand les crevards ont forcé l'entrée de la bibliothéque, mais Chris Marker est déjà en train d'écrire cette histoire, donc je n'ajouterai rien sinon que j'ai eu très peur et que, depuis, j'ai encore plus peur des adultes.

Pardon, je m'étale. La chose la plus importante à retenir, c'est qu'en gros, tout le monde a compris que sans l'aide des Holloway, nous aurions probablement été incapables d'entreprendre cette expédition. Jackson a beau savoir se battre, tout comme d'autres gens du musée, nous manquons cruellement de bons guerriers ayant l'expérience des combats de rue. Nous nous sentons bien plus en sécurité avec Achille, Blue, Olive, Gros Mick et les autres à nos côtés. Et y a pas que ça. J'ai vu la manière dont Jackson regarde Achille. C'est mon travail d'essayer de tout voir (voilà pourquoi je suis d'autant plus désolée de ne pas avoir suivi la bataille). Jackson est jalouse de lui. Elle voudrait être capable de se battre aussi bien. Elle en pince peut-être un peu pour lui aussi. Si ça se trouve, elle a ses chances. Laid comme il est, il a sûrement pas beaucoup de copines et Jackson n'est pas non plus un  premier prix de beauté. Je ne voudrais pas être méchante, mais c'est la vérité et j'ai promis de dire la vérité.

Si un jour, Jackson lit ces lignes, j'espère qu'elle comprendra que je ne fais que rendre compte de ce que je vois et qu'en acun cas je ne porte un jugement sur sa personne. Je l'aime bien, mais il faut reconnaitre que ce n'est pas une jolie fille. En fait, Achille et elle feraient un beau couple. Ils sont bien assortis. Le même goût pour la bagarre, le même physique peu avantageux... En tout cas, elle marche tout le temps à côté de lui, pendant que ce pauvre Paddy court derrière en courbant l'échine. Ils n'arrêtent pas de parler. De combat, j'imagine.

Un moment, en partant, j'ai cru qu'on allait avancer encore plus lentement qu'avant. Heureusement, l'état de la route s'est rapidement amélioré. Elle était perchée très en hauteur, surélevée, devrais-je dire, tant et

si bien qu'aucun crevards ne pouvait se trouver là où étions. Nous avons croisé d'autres immeubles, d'autres tours de bureaux ornées de logos et profite d'autres panoramas sur Londres. C'est à partir de cet instant que j'ai vraiment mesuré la distance que nous nous apprêtons à parcourir et, apparemment, je ne suis pas la seule à être  de plus en plus nerveuse. Perdus dans cette ville immense, on s'est soudain tous senti très petits. La fatique aidant, les discussions se sont tues. Le pire c'était pour les gars qui tiraient les chariots. La route semblait s'étirer à l'infini devant de nous.

J'ai aussi réalisé que j'ai dû prendre cette autoroute de l'Ouest, la M4, avant, avec papa et maman. Ma tatie Val habitait à Bath, qui se trouve vers l'ouest, il y avait aussi une paroisse près de Glastonbury (toujours à l'ouest) où nous avions l'habitude d'aller, donc j'ai déjà dû prendre cette autoroute. Sans oublier la fois où nous sommes partis d'Heathrow pour aller à Corfou. En conclusion, j'ai dû emprunter cette route à maintes reprises. En voiture, le trajet pouvait aller très vite, à condition qu'il n'y ait pas trop de bouchons, et l'on ne fait pas forcément très attention au paysage. Je n'ai probablement jamais regardé par la fenêtre pour voir où nous étions ou à quoi ressemblaient les abords de l'autoroute. À pied, c'est tout le contraire. On voit tout et on a le temps de bien regarder. D'autant plus quand la route est longue.

Nous avons croisé quelques voitures abandonnées, mais nous n'avons même pas pris la peine d'essayer de les faire démarrer, sachant qu'il n'y aurait pas d'essence dans le réservoir; raison pour laquelle elles étaient abandonnées. Quand la grande épidémie s'est déclarée, c'est incroyable comme les choses ont vite basculé. Les bateaux ne pouvaient plus accoster dans les ports, les camions ne pouvaient plus sillonner les routes, l'essence a très vite manqué. Puis la nourriture. Et enfin, tout le reste. Du coup, maintenant, on marche et on pousse des chariots.

En écrivant ces lignes, j'ai parfaitement conscience de m'être éloignée de l'histoire du jour, mais je n'ai pas envie de retranscrire l'épisode qui suit. Je n'ai pas envie de réveiller les souvenirs. Pourtant, il le faudra bien puisque c'est la tâche qui m'a été confiée par Chris Marker. Mon job, c'est d'être la mémoire des évènements qui se sont déroulés et c'est ce que je vais m'efforcer de faire. On a continué notre chemin, marchant péniblement,

kilomètre après kilomètre, la route semblant ne jamais devoir finir. Et puis, finalement, nous sommes arrivés près d'un parc boisé qui s'étendait de part et d'autre du ruban d'asphalte et qui donnait l'impression de marquer les limites de la ville. En même temps, nous étions de plus en plus inquiet pour notre sécurité car l'autoroute n'était plus surélevée, comme auparavant. Au contraire, elle s'étirait au niveau du sol comme n'importe quelle route ordinaire, à l'ombre des arbres et des herbes folles qui, par endroits, allaient jusqu'à envahir le bitume. Ça faisait bizarre de ne plus être entouré d'immeubles. Voilà si longtemps que je suis en ville, sans télé, que c'est à peine si je me souvenais à quoi ressemble la campagne.

Alors que j'aurais dû me réjouir de me retrouver parmi les arbres, les buissons, à écouter le chant des oiseaux, cela m'a fait peur. Trop étrange, trop éloigné de mon cadre habituel. Je n'étais pas la seule dans ce cas. Tout le monde resserrait les rangs et avançait en silence. Nous étions allés si loin, nous semblait-il. Nous marchions ainsi, serrés les uns contre les autres, l'esprit confus, le regard craintif, dans un silence pesant, plus personne n'ayant le coeur à faire des blagues ni même à se plaindre. C'est alors que nous avons entendu du bruit.

Ça me rappelle la fois où nous sommes allés en vacances dans un joli cottage au coeur du Dorset. Bien entendu, je vous parle d'un temps antérieur à l'épidémie, quand la vie était normale et que tout allait bien. Le cottage en question se trouvait près d'un chenil où ils élevaient des bergers allemands. Partout, il y avait de gros panneaux "PROPRIÉTÉ PRIVÉ". Une mesure de prévention parfaitement inutile tant le bruit des chiens à lui seul était repoussant. Ils n'arrêtaient pas d'aboyer, jour et nuit, c'était horrible. Finalement, je m'y suis habituée, mais parfois, apparemment quand le vent changeait de direction, on les entendait très fort, tout proche et ça m'effrayait. J'avais peur qu'ils sortent et qu'ils chargent à travers champs. Quand beaucoup de chiens aboient ensemble, ils font un bruit tout à fait différent de celui que peut faire un animal isolé. Leurs hurlements se fondent en un seul. Ils font un vacarme assourdissant.

Voilà pourquoi j'ai immédiatement reconnu ce bruit quand je l'ai entendu cet après-midi. Des chiens. Une meute entière. Chacun jappant, aboyant et hurlant par-dessus l'autre. Blue et Einstein ont appelé au calme,

mais on entendait bien que le bruit se rapprochait et qu'il y avait beaucoup, beaucoup d'animaux. On a essayé de courir pour se sauver, mais les chariots rendaient la chose impossible. Blue a alors proposé qu'on les abandonne, ce qui a mis Einstein très en colère. Résultat, au lieu de filer, on est tous restés là à se crêper le chignon, au beau milieu de l'autoroute. Einstein et Blue s'invectivaient, se poussaient, se défiaient, pour le plus grand bonheur d'Achille qui les regardait en riant; tout le monde semblant avoir oublié les chiens. Mais pas moi. Je les entendais approcher. De plus en plus près. C'est alors que j'ai accompli ma seule et unique action dans cette histoire. J'ai crié à tue-tête que les chiens arrivaient. Sauf que c'étaient pas des chiens, du moins au début, mais trois crevards.

Subitement, ils ont jailli des arbres qui bordaient la route et se sont rués sur nous. Des vrais furieux, lourdement atteints, avec la peau qui partait en lambeaux, pas de cheveux, et seulement vêtus de haillons. Achille et son unité sont immédiatement redescendus sur terre. Pensant qu'on était attaqués, ils les ont déchiquetés  en un rien de temps, en l'occurence une mère, avant que j'aie eu le temps de détourner la tête. Comme je disais, ils pensaient qu'ils nous attaquaient, mais, en fait, non, ils fuyaient, comme le prouvèrent les centaines de chiens qui émergèrent des arbres à leur suite.

Je dis des centaines... Bien sûr, ils n'étaient pas des centaines, j'essaie simplement d'être descriptive, de vous communiquer l'impression que ça faisait. À l'école, ils disaient toujours qu'il fallait utiliser un vocabulaire descriptif. Et des métaphores. Les chiens étaient une vague venant se briser sur une plage. J'aspire à être aussi précise que possible, mais, à vrai dire, je n'ai pas compté les chiens. Ce que je sais, c'est qu'il y en avait plein, surtout des gros, mais aussi d'autres, de toutes tailles, y compris des petits, une énorme meute. Ils étaient croûteux, les yeux plein de pus, certains avaient des plaies ouvertes aux flancs, d'autres étaient si maigres qu'ils n'avaient plus que la peau sur les os. Et ils étaient enragés, fous furieux, écumant de bave, morts de faim.

Ils se sont rués sur les adultes qu'Achille avait tués et les ont dévorés. Mais très vite, les charognes n'étant pas assez nombreuses pour les rassasier tous, ils se sont intéressés à nous. Et il nous ont attaqués. En particulier Caspar qui, plus tôt dans la journée, avait shooté dans un crevard

mort et avait plein de sang et de tripes sur ses baskets. Sous mes yeux, trois chiens lui ont sauté dessus et lui ont mordu le pied. Ils lui ont arraché sa chaussure, lui abîmant sévèrement le pied au passage. En deux temps trois mouvements, les chiens firent de la charpie de la basket avant de revenir à la charge contre Caspar. J'ai tout vu. De mes propres yeux.

Mais il n'y avait pas que ça, les guerriers essayaient de tuer les chiens. Sauf qu'ils étaient vifs comme l'éclair et qu'ils tournoyaient parmi nous. La moitié des enfants prit la fuite et se précipita dans le bois qui se trouvait de l'autre côté de la route. Les autres restèrent pour se battre. Nous avons alors formé un carré, dans l'espoir de nous protéger. Caspar était gravement blessé. Sa jambe était en sang. Un chien attrapa Gabby (une des membres de l'équipe scientifique d'Einstein) par le bras et la fit tomber. Avant que quiconque ait le temps de réagir, les chiens lui plantèrent leurs crocs dans la gorge. J'entends encore résonner ses cris, étouffés par les mâchoires du chien.

Gros Mick a été super. Son peloton et lui sont venus nous défendre, nous qui ne pouvions pas prendre part au combat. Ils se sont battus comme des lions et Mick a tué un grand nombre de chiens. Finalement, les guerriers sont parvenus à se regrouper et à reprendre la main. Les gros chiens se sont alors rabattus sur les dépouilles de crevards, qu'ils ont traînées à l'écart. Blue a ordonné qu'on les laisse faire. La plus grande confusion régnait, pour ne pas dire le chaos. Et puis Olive et ses artilleurs ont enfin pu se servir de leurs armes. Leurs tirs ont repoussé les chiens. Gros Mick nous a alors demandé de lever les bras en l'air et de crier très fort. Tout ceux qui portaient une arme se sont jetés sur les plus récalcitrants et, finalement, la meute s'est repliée dans le bois.

C'était un vrai carnage. La route était jonchée de cadavre d'animaux. La pauvre Gabby était à l'agonie. Caspar, gravement blessé. Beaucoup d'autres enfants portaient des marques de morsures et de griffures, et Mick devait maintenant monter une équipe de secours pour retrouver ceux qui avaient fui dans le bois. En fait, il devait y avoir un grand parc juste à côté, ou peut-être une forêt. Mick est resté absent durant un long moment. Au point que l'on a commencé à se demander s'il allait revenir. Il a néanmoins fini par rentrer, après avoir récupéré tous les enfants. Et il était très fâché.

Les petits s'étaient éparpillés aux quatre coins du bois et il avait mis un temps fou à les retrouver.

Ensuite, nous nous sommes de nouveau réunis, assis au milieu de la route, pendant que certains s'occupaient de Caspar. Nous avons également dû décider quoi faire de Gabby. Sa blessure à la gorge lui avait fait perdre beaucoup de sang. Elle était d'une pâleur à faire peur. Et puis elle est tombée dans le coma et son pouls s'est ralenti, ralenti, jusqu'à s'arrêter totalement. Nous avons décidé de l'envelopper dans une couverture et de l'emmener avec nous afin qu'elle ne soit pas dévorée – que ce soit par les crevards, les chiens ou d'autres animaux. On l'a mise sur un chariot. Incapable de marcher, Caspar fut installé dans l'autre. Einstein a dit que c'était une chance que l'on ait pris les chariots; ce à quoi Blue a répondu que, sans chariots, nous aurions atteint Heathrow depuis longtemps et que, de ce fait, nous n'aurions pas été attaqués. La discussion aurait pu continuer des heures, jamais ils ne seraient tombés d'accord.

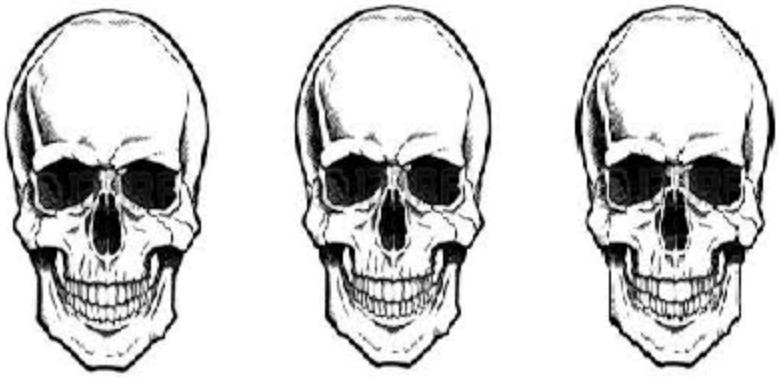
La moitié d'entre nous voulait retourner immédiatement au muséum. Einstein s'est fait le porte-parole de l'autre moitié, qui voulait continuer, faisant valoir que Gabby serait morte pour rien si l'on abandonnait. Elle était scientifique, elle savait l'importance de l'expédition. Rentrer à la maison ne résoudrait rien. Ce ne serait que reculer pour mieux sauter. Et la prochaine expédition serait peut-être encore plus périlleuse que celle-ci. On était arrivés jusqu'ici, donc il fallait continuer, le pire était certainement derrière nous, etc. etc.

La querelle s'est poursuivie, mais, à la fin, Einstein a eu gain de cause. Il est très obstiné et n'écoute pas les autres, donc nous avons fini par reprendre notre route, cahin-caha. Il était tard. Le chariot qui avait eu un problème de roues était encore plus difficile à tracter avec le corps de Gabby posé dessus et, pour couronner le tout, il s'est mis à pleuvoir, ce qui a rendu l'ambiance encore plus délétère. Je n'ai pas honte de la dire, cet épisode m'a totalement démoralisée. Je pleure tout le temps. J'aimais bien Gabby. À quel autre drame devons-nous nous attendre? C'était dur de continuer. On avait l'impression de pousser un rocher sur une montagne – ce qui est une autre métaphore. Bizarrement, c'est Einstein qui nous a redonné du courage. Son attitude a un peu évolué. Il n'est plus aussi sûr de lui ni

aussi sarcastique. Il s'est mis à nous encourager, à s'inquiéter du sort de chacun, à nous pousser.

Il y a environ une heure, alors que le ciel se faisait de plus en plus menaçant et que le soleil disparaissait, nous avons croisé une église en briques au milieu d'un bosquet d'arbres. Nous en avons forcé l'entrée. Au moins sommes-nous au sec et (presque) au chaud. En plus, l'épaisseur des murs a quelque chose de rassurant et nous pouvons placer une vigie au sommet de la tour, ou plutôt du clocher. Je me sens enfin un peu en sécurité. Dans un décor familier. Assez rassurée pour écrire ces lignes, le coeur rempli de tristesse et de peur du lendemain.

# *30.*



– Y pourrait pas se taire?

– Il souffre.

– Ça, on avait compris, répondit Achille en baissant les yeux vers Caspar, allongé sur un matelas gonflable que les enfants du muséum avaient emporté.

Il hurlait, braillait et se débattait violemment dès que quiconque s'approchait, fût-il de ses amis. Il les injuriait, les envoyait au diable. En fait, sous l'effet conjugué de la douleur et de la fièvre qui s'installait, il délirait.

– Moi aussi j'ai été blessé, fit valoir Achille. Et j'ai pas chialé comme un bébé.

– La ferme, Ach', intervint Olive, qui voyait bien que les enfants du muséum étaient tous sévèrement secoués par ce qui s'était passé. Les morsures sont profondes. Il risque d'y passer.

– Ouais, ben... Il est pas obligé d'en faire tout un foin.

– On n'est pas tous aussi dur que toi, répondit Olive, non sans une pointe d'ironie.

Aussitôt, il se demanda s'il n'avait pas poussé le bouchon un peu loin en provoquant Achille de la sorte. Rien ne disait qu'il n'allait pas lui rentrer dedans, au sens premier du terme. Olive fit ce qu'il pouvait pour soutenir son regard assassin, le mettant au défi d'ajouter quelque chose. Finalement, Achille se fendit d'un sourire.

– T'as raison, mon pote. Tout le monde ne peut pas être aussi dur que moi.

Sur ces mots, il se tourna vers Einstein. Tous trois étaient assis sur un banc d'église, au confort spartiate, dans le fond de la nef.

– T'es un scientifique, non? T'es un peu médecin. Donc fais quelque chose pour lui.

– On a fait tout ce qu'on pouvait, répondit Einstein d'une voix éreintée, cassée, défaite. On l'a aspergé d'antiseptique et on l'a bandé du mieux possible. Mais les chiens lui ont littéralement déchiqueté la jambe.

– Il a perdu beaucoup de sang?

– Pas mal. Mais le pire, c'est pas ça. C'est que les morsures de chien, c'est pas propre.

– T'as pas de l'alcool? Ou un truc dans le genre? Pour le calmer?

– Non. Juste des antidouleurs. Et on lui en a déjà donné plein. Tout ce qu'on peut faire, c'est attendre.

– Ouais. Attendre qu'il meure pour qu'on puisse enfin dormir, dit Achille avant de se lever et de se diriger vers Paddy, qui l'attendait à l'autre extrémité de la petite église.

Celui-ci lui avait préparé un lit de fortune à l'aide de ce qu'il avait pu trouver dans le bâtiment. Pour tout remerciement, Achille lui donna une claque derrière la tête, puis tâta nonchalamment la couche du bout du pied.

– Pas un tendre, hein? commenta Einstein, resté seul avec Olive.

– Non. Une vraie tête de lard, répondit Olive en massant doucement un bleu sur son bras.

Il n'aurait su dire de quand datait le coup, encore moins comment il l'avait reçu. Sûrement lors d'un combat. Mais lequel?

– Je sais. C'est moche. Mais ça arrive.

Olive jeta un regard autour de lui. Dans l'église, les groupes d'origine s'étaient spontanément reformés. Les gamins de Waitrose d'un côté, Blue, Gros Mick et les Morrisons de l'autre, avec, au milieu, les enfants du muséum, rassemblés autour du matelas de Caspar, la moitié d'entre eux pleurant sur l'épaule de son voisin.

Emballée dans son linceul de fortune, la dépouille de Gabby était posé sur l'autel. Une tache rougeâtre maculait le tissu blanc.

Toujours vêtue de sa drôle de robe, Lettis était assise à l'autre extrémité du banc, où elle noircissait consciencieusement les pages de son grand carnet, à la lueur d'une bougie. Assidue, impliquée, elle accomplissait sa tâche avec ardeur, la mine grave, un petit bout de langue pointant entre les dents.

– Regarde-les, dit Einstein. De vrais enfants...

Constatant qu'Einstein et lui étaient les seuls à se mélanger, Olive y vit l'opportunité d'aborder certains des sujets qui continuaient de le titiller.

– Je peux te poser une question?

– Hum... Tu veux encore me demander si tu vas mourir?

– Non. C'est pas ça. D'ailleurs j'aime mieux pas y penser.

– Alors quoi? T'en poses des questions, dis donc. Pourquoi maintenant? Pourquoi à moi?

– Parce que tu pourrais peut-être avoir des réponses. Contrairement à d'autres, tu te sers de ton cerveau.

– C'est pas ton cas?

– Si, répondit Olive avant de grimacer en découvrant un nouveau bleu, sur la jambe, cette fois. Mais tu vois bien ce que je veux dire. Regarde Achille, on ne peut pas dire qu'il risque de se fouler un neurone. Blue, pareil... Même si, pour être franc, je ne le connais pas assez pour juger.

– Je croyais que vous étiez tous copains, dit Einstein. Une bande.

– Pas du tout. En fait, je le connais que depuis quinze jours. Avant, c'était chacun pour soi. Ils avaient leur camp. On avait le nôtre. Et on se mélangeait pas. Pas le temps. Vu que chacun devait courir à droite à gauche pour récupérer de quoi bouffer. On n'a jamais essayé de nouer de liens. On se méfiait.

– Hum... Et, si je comprends bien, sans jamais avoir un moment pour réfléchir.

– C'est ça. On s'en remettait à un seul gars pour prendre les décisions: Arran. Lui, je pouvais lui parler. Il était sensé. Il réfléchissait. D'ailleurs c'est pour ça que c'était notre chef.

– Qu'est-ce qui lui est arrivé?

– Il est mort.

– Question idiote, je m'en excuse.

– Ouais. Et donc, en entendant Caspar beugler comme un cochon, ça m'a rappelé Arran, quand il a été touché. Tu vois, il a été mordu par un adulte, ensuite il a été super malade et pour finir, il a reçu une flèche en pleine poitrine pendant une bataille. C'est là qu'il est mort.

– Et?  C'est quoi le problème, au juste? Qu'est-ce que tu veux savoir?

– Ben... Y a un truc bizarre qui s'est passé quand il s'est fait mordre. Sur le coup, j'y ai pas fait gaffe, ça se bousculait trop.

– Que s'est-il passé?

– Ben... On était en maraude. Comme d'hab'. On zonnait à droite à gauche et puis, à un moment, on... Enfin, pas moi, j'étais contre dès le départ... Bref, on a décidé d'aller voir s'il restait des trucs dans les distributeurs de la piscine, juste à côté.

– Oui. Plein. Sauf que c'était un piège. Tout un escadron d'adultes nous attendait, planqué sous l'eau. Carrément en embuscade.

– Super histoire, dit Einstein dont la lassitude de ton trahissait l'impatience. Mais c'est quoi la question?

Olive marqua un temps d'hésitation avant de poursuivre. Ça allait pas paraître débile, dit comme ça?

– Ben... Ça, quoi. L'embuscade. Comme s'ils l'avaient préparée. Comme s'ils nous attendaient.

– Et?

– Ça ressemble pas aux adultes de faire ça. J'en avais jamais vu d'aussi organisés. D'aussi intelligents.

– T'es sûr que c'était pas juste une coïncidence?

– Sûr et certain. Et puis le fait qu'ils soient sous l'eau.

– Comment ça?

– Ben, ils étaient tapis sous la surface. Je te promets. Comment c'est possible? Comment ils faisaient pour respirer?

– Précisément, ils ne respiraient pas, dit Einstein sans pouvoir retenir une pointe de condescendance. Nous autres êtres humains ne respirons pas sous l'eau. On n'est pas des poissons.

– Je sais. C'était comme si on était face à une nouvelle espèce d'adultes.

– impossible.

Malgré la palpable réprobation d'Einstein, Olive n'était pas décidé à rendre aussi facilement les armes.

– T'as étudié les adultes. T'as étudié la maladie. Est-ce que, d'une manière ou d'une autre, elle peut changer les gens?

– Non. Une pathologie ne peut pas apporter de nouvelles facultés. Il ne va certainement pas nous pousser des branchies ou je ne sais quoi. La maladie n'ajoute rien, au contraire, elle retire.

– Alors comment ils faisaient? Comment ils se sont débrouillés pour survivre sous l'eau? Comment ils ont fait pour tout manigancer?

– Je te dis, répliqua Einstein, plus irrité que jamais, qu'ils l'ont pas fait. T'as cru le voir, mais, en fait, tu l'as imaginé.

– J'avoue que c'était un peu la panique et qu'on n'a pas eu le temps de s'attarder sur ce genre de questions. Alors quoi, ils auraient juste laissé leur nez dépasser de l'eau, ou un truc comme ça?

Einstein éclata de rire. De fait, Olive lui-même aurait bien rigolé si quelqu'un lui avait servi cette histoire. Ça paraissait dingue.

– Tout est parti en live, poursuivit-il. On a tous flippé, tellement ça nous a pris par surprise. Un des gars, Deke, s'est fait dessouder sur place et

Arran a été blessé, comme je te l'ai dit. Parce qu'on n'était pas préparés. Jamais on aurait cru que les adultes puissent se comporter comme ça. Je veux dire, ils peuvent pas devenir intelligents, rassure-moi? Ils peuvent pas s'organiser?

– Écoute, tout ce que je peux dire, c'est que je n'ai jamais rien observé qui puisse le laisser penser. À mon avis, Olive tu te fais du mouron pour rien.

– Tu veux dire que je réléchit trop.

– Sans doute, répondit Enstein en se levant.

De toute évidence, il souhaitait mettre un terme à la discussion.

– Pourtant, toi aussi, tu réfléchis, poursuivi Olive. Cela veux-il dire que tu te fais du mouron? Excuse-moi, mais tu n'as pas l'air très affecté par ce qu'il s'est passer aujourd'hui.

– Faut croire que je suis un peu comme Achille.

Olive ne put s'empêcher de pouffer. Il n'aurait pas su imaginer quelqu'un de plus diamétralement différent d'Achille.

– Qu'est-ce que tu racontes?

– Au fond, je crois que je n'aime pas les gens.

– C'est grave ça.

– Oh, ça fait longtemps que je sais que je suis grave, répondit Einstein en riant avant de tourner les talons et de s'éloigner.

Olive secoua la tête. Einstein était un de ces gars incapables de s'empêcher d'étaler leur science, ce qui lui avait sûrement valu de se faire bien charrier à l'école. Aujourd'hui, il avait finalement trouvé sa place au muséum. Après tout, il ne manquait pas d'atouts pour un jeu de survie. Car, dans ce jeu, être bon guerrier ne suffisait pas. Sans intelligence, il n'y avait aucun espoir de s'en sortir.

Percevant du mouvement, il se retourna et découvrit que Lettis s'était glissé le long du banc et qu'elle l'observait.

– Ça va? demanda-t-il.

La bouche pincée, elle acquiesça d'un hochement de tête. Elle avait l'air d'avoir pleuré.

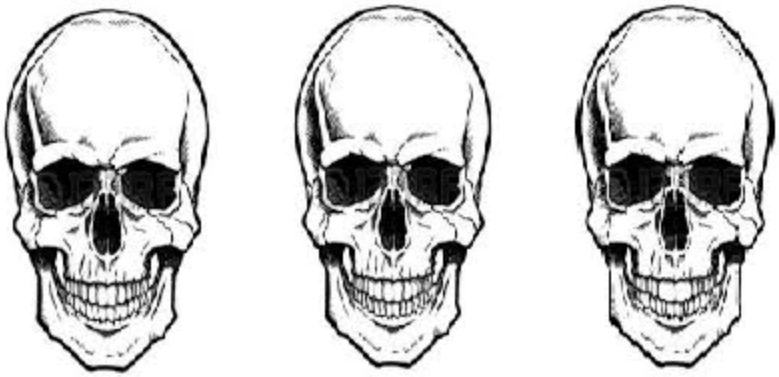
À l'autre bout de l'église, un cri retentit. Achille était en train de passer un savon à Paddy, qui subissait les remontrances de son mentor en se caressant l'épaule, là où la sangle du sac de golf lui avait entamé la peau.

– Pauvre môme, dit Olive. Il a trimballé ce gros sac d'armes jusqu'ici sans jamais se plaindre. C'est plus de l'amour, c'est de l'adoration.

Lettis ne répondait pas. Elle restait assise et le regardait en silence.

– Allez, viens, dit Olive, allons te trouver un endroit où dormir.

# *31.*



Un rai de lumière éclatante tombait de la fenêtre, embrasant le sol du laboratoire, comme si les premiers rayons du soleil avaient voulu exposer au grand jour la petite éclaboussure écarlate.

– On dirait du sang, dit Maxie, accroupie au-dessus du carrelage.

– Ça peut être n'importe quoi, dit Justin. De la bouffe, du sang, un résidu d'expérience.

– J'imagine que vous ne pouvez pas faire de tests ADN? demanda Maxie.

– Non, pas vraiment. Cela impliquerait de maîtriser des procédés très complexes. En fait, c'est pas du tout aussi simple que ce qu'on peut voir à la télé...

– Justin, s'exclama Maxie en se redressant. C'était une blague. Je me doute bien que vous ne faites pas ce genre de choses.

– Ah, d'accord.

La nuit dernière, ils avaient attendu une éternité que Samira revienne, jusqu'à ce que, finalement, Maxie, Maeve et Boggle prennent la tête d'une escouade et aillent la chercher dans les laboratoires du centre Darwin. Quelques soldats de Lewis les accompagnaient, ainsi que Gordy, le dernier à avoir vu Samira. Il avait jacassé durant tout le chemin, faisant de son mieux pour se dédouaner.

– Elle voulait pas que je reste... Elle venait juste chercher quelque chose... Je pensais qu'il n'y avait pas de risque...

Maxie avait fini par lui rabattre son caquet.

– Avec tout ce qui s'est passé, tu aurais pu, de toi-même, avoir la présence d'esprit d'attendre qu'elle ait trouvé ce qu'elle cherchait.

Les portes du labo n'étaient pas fermées à clé.

Dans le noir, ils n'avaient trouvé aucune trace de Samira, aussi avaient-ils abandonné les recherches et étaient-ils retournés à la galerie des minéraux en laissant quelqu'un en faction à la porte, au cas où elle se montrerait.

Il n'en avait rien été et, dès l'aube, ils avaient entrepris de fouiller méthodiquement l'endroit. Tout ce qu'ils avaient trouvé, c'était cette petite tache – pas plus grande qu'une pièce de cinq cents – dont rien n'indiquait à priori qu'elle ait un lien avec la disparition de Samira.

Gordy se mit à quatre pattes, préleva le fameux résidu en grattant le carrelage et le glissa dans un petit sachet en plastique.  Et comme si le puissant sentiment de culpabilité qui l'animait ne suffisait pas, Justin avait décidé de prendre le relais de Maxie en appuyant là où ça faisait mal.

– Si tu veux diriger le labo pendant qu'Einstein n'est pas là, tu ferais bien d'être un peu plus responsable.

– J'y suis pour rien, maugréa Gordy. Comment j'aurais pu savoir?

Se tournant vers Maxie, il ajouta d'un ton accusateur:

– Je pensais que vous aviez entièrement nettoyé le muséum, qu'il ne restait plus un seul crevard. Mais peut-être que vous n'êtes pas aussi efficaces que vous voulez le faire croire.

Durant un court instant, Maxie envisagea de lui rentrer dans le lard. Pourtant, elle se retint. Le gars était en panique totale et il cherchait simplement à se décharger de sa culpabilité. Ça avait beau lui coûter, elle se montrerait magnanime et laisserait couler. Pour toute réponse, elle fit signe à Justin de la suivre dans le labo voisin, qui était inoccupé.

À travers la vitre, elle balaya du regard la pièce qu'ils venaient de quitter. Quelques enfants étaient déjà arrivés. Trop excités pour se mettre au travail, ils papotaient par petits groupes en faisant de grands gestes. Elle referma la porte.

– Ce qu'on disait l'autre jour. Qu'un gars de chez vous aurait pété un câble. Un saboteur, un traître, appelle ça comme tu veux... T'as fait quoi à ce sujet?

Justin baissa les yeux d'un air fuyant.

– Je voulais pas créer la panique.

– Ah, parce que la disparition de Samira, ça va pas créer la panique?

Justin conduisit Maxie près des fenêtres, d'où ils pouvaient voir le hall du centre Darwin, huit étages plus bas. L'immense paroi arrondie du cocon, qui remplissait tout l'espace, scintillait de sa blancheur éclatante dans les rayons du soleil.

– Je suis désolé, dit-il. J'aurais dû faire quelque chose. Je devais espérer, j'sais pas, que vous trouveriez des pistes pendant votre grand

nettoyage. J'pouvais pas admettre que ce soit quelqu'un de chez nous. Mais je veux qu'on soit de nouveau en sécurité.

– Ça peut se faire, répondit Maxie. Mais, pour ça, il faut que tu préviennes tout le monde qu'il y a quelqu'un de pas net parmi nous. Personne ne doit se balader seul en ce moment.

– Tu veux bien m'aider à monter une commission?

Maxie se retint pour ne pas rire. Décidément, la renflante façon de parler de Justin la surprendrait toujours. Une "commission"?

– Oui, une commission d'enquête, pour apprendre ce qui s'est passé. Nous allons devoir interroger tout le monde pour nous faire une idée de qui faisait quoi au moment des faits.

Maxie en serait presque venu à regretter la simplicité de la vie dans la rue. Dehors, tout ce qui comptait, c'était rester en vie. Tuer les adultes. Là, c'était différent. Plus compliqué. À l'ancienne.

– Entendu, répondit-elle. Mais va falloir marcher sur des oeufs. Je te rappelle qu'il y a un tueur parmi vous.

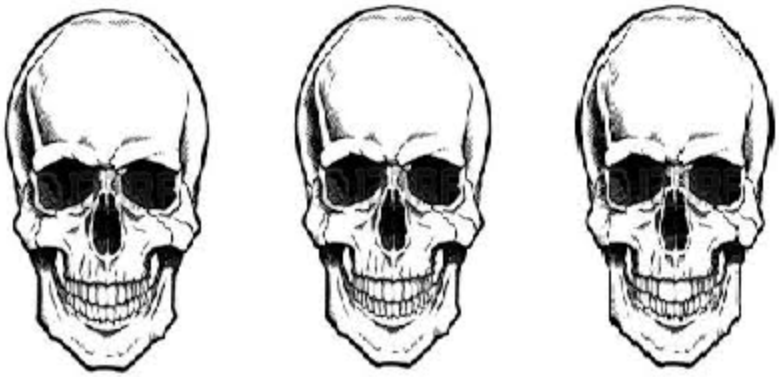
– On ne sait pas si Samira est morte. Elle est morte?

Gordy entra dans la pièce en s'essuyant les mains sur sa blouse blanche, beaucoup trop grande pour lui, et dont il était obligé de retrousser les manches.

– J'ai étudié le prélèvement au microscope, dit-il. Pour autant que je puisse en juger, c'est du sang.

– Et après, dit Justin, rien ne prouve que c'est celui de Samira. Quand bien même ce serait le cas... Elle doit bien être quelque part. Elle n'a pas pu se volatiliser.

# *32.*



Tellement de sang! Jamais il n'aurait cru qu'il y en aurait autant. Surtout que, lorsqu'il l'avait tuée, c'est à peine si elle avait saigné. Dès que son coeur s'était arrêté de battre, plus rien n'était sorti de la plaie. En revanche, quand il l'avait ouverte, c'était comme enfoncer un couteau dans une pêche bien mûre. Il avait rapidement dû trouver des feuilles de papier journal pour éponger. Hélas, c'était loin de suffire. Une telle quantité de sang se répandait... se répandait une énorme mare noirâtre, qui s'égouttait à travers les lattes du plancher.

Il devait se dépêcher. Il découpa rapidement un épais morceau de chair dans le flanc de sa victime. C'était à la fois doux et caoutchouteux. La peau crue était beaucoup trop dure pour y planter les dents.

Soudain, il se vit lui-même, penché sur le corps de Samira, et recracha aussitôt une bouchée de matière grisâtre sur le sol.

Qu'est-ce qu'il était en train de faire?

Il refoula un haut-le-coeur. Plaqua une main sur sa bouche. Tremblant. Par bonheur, son esprit disjoncta de nouveau et il quitta sans transition les sentiments confus du garçon abandonné, pris de nausées aux bruyantes récriminations de la créature hurlant dans son oreille qu'il était un maudit assassin, un tueur froid, un malade, affamé et sanguinaire. Et puis son cerveau disjoncta une fois encore et il se retrouva dans un endroit étrange. En pleine jungle. Dans la peau d'un sauvage à moitié nu qui chassait le singe pour nous nourrir sa famille.

Il restait agenouillé là, oscillant entre conscience et démence, puis il sombra si profondément qu'il imaginait être un insecte, une puce ou une tique, qui suçait le sang de Samira. L'odeur du sang l'excitait, l'écoeurait et le calmait. Tout ça à la fois. Se laissant tomber en avant, il bascula tête la première dans la cavité qu'il avait ouverte dans le corps et suça, lapa.

Puis, une fois encore, il revint brutalement à la réalité et roula sur le sol en se tenant l'estomac, pendant que Boney-M dansait autour de lui en poussant de petits cris stridents, dans un bruit d'os qui s'entrechoquaient.

– Hou, quelle poilade! Ça, c'est intense. Regardez-moi ce morveux. Il voudrait être le comte Dracula, mais il a pas les couilles... Ah, la gueule! Trop bon. Je vais poster ça sur YouTube. Matez-moi ça! Il se roule par terre en dégobillant plein pot comme le bébé en turbulette qu'il est... Mes aïeux, quelle journée!

C'est la faim qui avait poussé Paul à se redresser, qui avait guidé ses pas jusqu'au corps posé sur du papier journal, qui avait mis le couteau dans sa main. La faim. Son besoin de manger. Il connaissait Samira. Même, il l'aimait bien. Elle lui avait donné des cachets, un jour qu'il avait un horrible mal de tête. Elle avait été gentille avec lui, prévenante, attentionnée...

– Non! brailla la bête, lui vrillant les tympans. Pas gentille. Pas prévenante. C'était une truie. Ils te détestaient tous, tu te souviens? Ils ont tué Olivia. Ils ont tué ta soeur. Et puis ils l'ont mangée. Et ça les a fait marrer.

– Vraiment? demanda Paul en s'arrêtant subitement et en fermant les yeux. Ils l'ont réellement fait? T'es sûr que je ne l'ai pas imaginé? C'est confus dans ma tête.

– Oh, regardez-le! Un petit en-cas et le voilà qui s'assied sur son gros cul, gonflé, ballonné, plein du miel de la bonté humaine. Bonjour les oiseaux; bonjour les fleurs; bonjour l'azur; n'est-ce pas une journée merveilleuse? Tous tes soucis se sont envolés, hein pisseur? Un petit repas et ça va mieux, je me trompe? Comme si l'horizon se dégageait. Mais qu'est-ce qui te fait croire que les choses ont changé? Rien n'a changé, pauvre nouille. Tu vas devoir les tuer tous. Les bouffer tous. Et puis les chier et ajouter les os à ta collection.

– Qui a dit ça?

– Écoutez-le, le petit impudent. MOI, crétin! Moi, je te le dis. On te le dit tous. T'entends?

– Qui, vous? Vous existez même pas!

– Ah! Tu me crèves le coeur, gémit la chose d'une voix plaintive. T'as blessé ton vieil ami, le seul qui se soucie de toi. Ah! J'en pleurerais.

– Vas-y, te gêne pas, pleure. T'es pas réel.

– Ah bon? Dans ce cas, qui c'est qui te picore la main?

Paul poussa un cri de douleur en sentant le bec se planter dans le dos de sa main. Il baissa les yeux. Il y avait une entaille, d'où s'écoulait du sang, rouge vif. Son autre main, celle dont il s'était servi pour charcuter Samira, se cramponnait au couteau. Aucun signe du diabolique volatile. Pourtant, il l'avait bien piqué avec son bec, n'est-ce pas? L'avait fait saigner.

N'est-ce pas?

Et s'il s'était fait ça tout seul? Qu'il avait lui-même planté le couteau dans sa main?

Baissant les yeux vers l'horrible carnage qu'il avait fait du corps de la fille, il fondit en larmes et jeta le couteau loin de lui, comme si celui-ci avait été chauffé au rouge. Puis il sortit de la pièce en courant, grimpa les escaliers quatre à quatre, souleva le vasistas et sortit sur le toit. Appuyé à la balustrade, il se laissa happer par le spectacle de la rue, tout en bas.

– Regarde ce que tu m'as fait faire, pleurnicha-t-il.

Mais qui accusait-il? La chose? Les gamins là-dessous? Dieu? Ces autres voix qui bourdonnaient à ses oreilles?

Pendant un moment, il envisagea d'enjamber le garde-corps et de se jeter dans le vide. Fin de l'histoire. Ce serait si facile... Il n'aurait plus à s'occuper de tout ça.

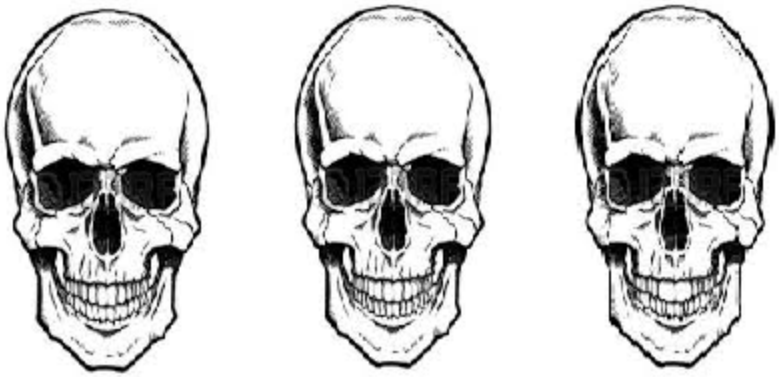
Il rota et sentit un liquide acide lui remonter dans la gorge. Il regrettait d'avoir mangé. La chair de la fille avait calmé ses crampes d'estomac, mais elle avait aussi éveillé sa conscience, éclairé la réalité d'un jour cruellement limpide. Il bascula la tête vers le ciel et hurla.

Il savait qu'il n'allait pas sauter.

Pas aujourd'hui.

Pas tout de suite.

# *33.*



– Taisez-vous et écoutez-moi. À partir de maintenant, on va faire autrement. Seuls les meilleurs guerriers et les enfants dont la présence est indispensable seront de la partie.

Après avoir passé un bon moment dans le clocher de l'église, Olive était redescendu au moment où Blue faisait son annonce. Il aurait espéré que tout fût réglé, mais à l'évidence, ce n'était pas le cas. Durant quelques instants, leurs problèmes lui étaient sortis de la tête. Il avait oublié ces gamins terrorisés, à l'étage d'en dessous. Le corps sur l'autel...

Il s'était réfugié là-haut pour leur échapper et aussi pour se faire une idée de l'endroit où ils étaient, de ce à quoi ils pouvaient s'attendre lorsqu'ils quitteraient l'église. Il faisait sombre quand ils étaient arrivés, la veille au soir, et dans la confusion, shootés de fatigue et désespérés de trouver un abri, personne n'avait vraiment eu le temps de faire attention au décor.

L'église était ancienne, en briques rouges, et datait probablement du Moyen Âge. L'autoroute ne devait pas se trouver à plus de cent mètres au nord, mais elle était cachée par les arbres, tant et si bien que, sans les bruits du trafic, il était impossible de savoir qu'elle était là. L'église était presque entièrement entourée d'arbres. Au-delà de leur lisière, au sud, on voyait se dessiner des espaces verts, tandis qu'à l'ouest, une route étroite menait à un vieux pont de pierre. Pour un peu, on se serait cru au fin fond de la campagne. Pourtant, quelque part par là, il devait y avoir l'aéroport d'Heathrow, à une époque le quatrième aéroport du monde. Difficile d'imaginer aujourd'hui à quel point l'Angleterre avait pu être surpeuplée et grouillante d'activité.

Le soleil brillait dans le ciel, ce matin. Le monde semblait bucolique et frais. Profitant de ce rare instant de solitude, Olive s'était perdu dans la contemplation du paysage, comme s'il était revenu au bon vieux temps, avant que la peur ne s'installe. Rien ne pressait. Voilà des heures qu'ils étaient cloués sur place à cause de Caspar, dont les chiens avaient bouffé la moitié du pied. Il avait passé la nuit, tant bien que mal, et s'était enfin endormi. Endormi ou dans le coma, comment savoir? Tout ce qu'on pouvait dire c'est qu'il était trempé de sueur et que, sous ses paupières, ses yeux n'arrêtaient pas de bouger. Son souffle était faible, irrégulier. À l'évidence, il n'était pas transportable pour l'instant, constat qui avait immédiatement déclenché une vive querelle au sein de l'assemblée.

Olive avait décidé de les laisser à leurs discussions. Il avait gravi les marches de pierre jusqu'au sommet du clocher, où il s'était accoudé au parapet pour regarder les oiseaux s'ébattre dans les arbres. Ils étaient si nombreux! C'était leur monde, maintenant. Pas vraiment silencieux – ils faisaient un tapage de tous les diables –, mais paisible.

L'inverse de ce qu'il avait retrouvé en descendant de son perchoir: les disputes, les tensions, les cris, la panique...

Bref, comme d'habitude. Le train-train quotidien des plans de bataille et des stratagèmes pour survivre jusqu'à la prochaine pause déjeuner.

Et les gueulantes. Toujours les gueulantes.

Il voyait bien que ceux du musée n'étaient guère satisfaits de l'annonce que venait de faire Blue. Certains d'entre eux le pressaient, l'invectivaient.

Et gueulaient.

Blue les défiait du regard. Lorsque enfin ils se turent, il se tourna vers Caspar, allongé sur un banc d'église.

– Bon, très bien, dit-il. Si c'est ce que vous voulez, prenez-le, balancez-le dans un de vos foutus chariots et roule ma poule. À votre avis, combien de temps il tiendra? D'après ce que j'ai pu déduire après ma discussion avec Einstein hier soir, on touche au but. Donc je vais y aller avec un petit groupe de guerriers expérimentés plutôt que de me traîner une bande de rats de bibliothéque. Vous ne feriez que nous compliquer la tâche et nous ralentir. Vous allez rester ici et vous barricader, d'accord? Il n'y a aucune chance pour que des adultes puissent pénétrer à l'intérieur de l'église.

Blue ne montrait aucune émotion, ni gaieté ni tristesse. Il énonçait des faits, avec détachement.

– Vous serez bien plus en sécurité ici que dans les rues avec nous. Et vous pourrez veiller  sur Caspar. Suivre l'évolution de son état. Si quelqu'un a une meilleure idée, qu'il le dise.

Personne ne répondit.

Bon. Et dans l'immédiat, on oublie aussi les chariots.

Einstein fit mine de vouloir protester, mais blue le fit taire d'un seul regard.

– Quand on aura trouvé ce que vous chercher, on le transportera ici, si c'est possible. Dans le cas contraire, on laisse tout sur place et on y retourne avec les chariots, accompagnés de tout le monde. Au moins, on saura à quoi s'attendre. Personne n'y voit à redire...? Parfait.

Après un silence, il se tourna vers Einstein et ajouta:

– J'imagine que tu viens avec nous. Qui d'autre?

– Au moins Émilie.

– Qui est Émilie?

– Moi, répondit une jeune fille blonde qui avait l'air d'avoir dans les quatorze ans. Je suis l'assistante d'Einstein. Émilie Winter.

– Émilie pourra m'aider à choisir ce dont on a besoin, dit Einstein.

– Qui d'autre?

– Si on prend les meilleurs guerriers, j'imagine qu'on ne peut pas se passer de Jackson.

– Très bien. Dans ce cas, la discussion est close.

Une petite voix  résonna parmi l'assemblée.

– Ben... Et moi?

C'était Lettis. Elle s'avança vers Blue, son grand livre sous le bras. Olive esquissa un sourire. La petite ne manquait pas d'air.

– Il faut que j'en sois, dit-elle.

– Pas question, ma jolie, répondit Blue en secouant la tête.

– Mais il faut que je vienne avec vous. Que j'écrive ce qui se passe. Et pour ça, je dois le voir de mes propres yeux, que j'y assiste, plaida Lettis, au bord des larmes.

– Qui a ordonné cela? demanda Blue.

– Chris Marker. Le bibliothécaire en chef. Il m'a dit que je devais être fidèle témoin des évènements.

– T'en as u largement assez, dit Olive en s'approchant d'elle. Et puis, t'inquiète, on te racontera tout plus tard.

Posant une main sur son épaule, il serra doucement, puis ajouta:

– T'as entendu Blue? On ne sera pas longs. Si ça se trouve, on sera de retour pour midi.

– Mais trouver les trucs, les médicaments, les produits, c'est le coeur du sujet, plaida Lettis. Je ne peux pas rater ça.

– Je consignerai tout pour toi, d'accord? dit Olive. Je sais à quel point c'est important pour toi.

– Non...

– Mmh mmh, coupa Olive en s'agenouillant à sa hauteur pour la regarder droit dans les yeux. Lettis. C'est trop dangereux. On ne veut surtout pas que quelqu'un d'autre soit blessé. Ne discute pas. OK? Fais ce que je te dis.

– D'accord.

– C'est bien. Maintenant, je veux que tu me promettes quelque chose.

– Quoi?

– Que vous n'ouvrirez pas ces portes en notre absence. Compris? Sous aucun prétexte. Personne ne sort, un point c'est tout. OK?

– OK.

– Vous n'ouvrez qu'à nous. Quand on rentrera. Promis?

– Promis.

Vingt minutes plus tard, un peloton de choc quitta l'église: Olive et ses artilleurs, Gros Mick, Blue et le reste des Morrisons ainsi que le duo Achille/Paddy. Parmi les enfants du muséum, seuls Einstein, Émilie et Jackson étaient de la partie. Ils laissaient neuf enfants derrière eux.

Cette configuration était davantage du goût d'Olive. Elle leur apportait une plus grande liberté de mouvement et il n'aurait pas à se soucier de protéger l'un ou l'autre – à part peut-être Einstein et Émilie. C'était gérable. Il allongea le pas pour se caler dans celui de Jackson, qui avançait la tête baissée, sa lance sur l'épaule.

– Dis, tu serais d'accord pour garder un oeil sur ces deux-là? dit-il en levant le menton vers les "scientifiques".

– Si tu veux, répondit Jackson.

– En cas de bagarre, je ne veux pas avoir à me soucier d'eux.

– Pas de problème. Émilie est tout à fait capable de se défendre. Quant à Einstein... Qui sait? dit-elle avec un sourire, ce qui eut pour effet d'adoucir un peu la dureté de son visage.

Olive lui rendit son sourire. Avec un peu de chance, la journée d'aujourd'hui se passerait mieux que la précédente. Promithios n'était qu'à trois ou quatre kilomètres de là. Ils y seraient en moins d'une heure.

Passé les arbres, ils s'engagèrent dans le parc. L'herbe avait beaucoup poussé. Olive laissa traîner la main à la surface de cette végétation luxuriante. La caresse des graminées au creux de sa paume lui procurait une agréable sensation. Elle lui rappelait qu'il était vivant. Et puis il se remémora l'épisode de Regent's Park. Cette funeste nuit au cours de laquelle des singes malades les avaient attendus, cachés dans les hautes herbes, pour ensuite les attaquer.

Les bruyants battements d'ailes d'un oiseau que l'arrivée du groupe avait alerté le firent sursauter. Olive éclata de rire.

Pas de mauvaises surprises. Pas aujourd'hui. Pas en plein soleil.

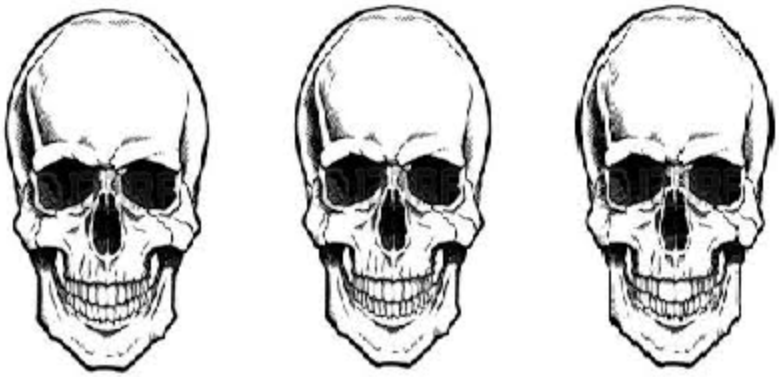
À quelques mètres de là, à l'abri sous les arbres, trois crevards étaient étendus par terre, si sales et si incrustés de terre qu'ils se fondaient parfaitement dans le paysage. Seul le blanc de leurs yeux les distinguait du décor. L'un d'eux roula sur le côté et se mit péniblement en position assise afin de jeter un oeil par-dessus un massif de fougères. L'opération lui avait coûté de douloureux efforts. Et pour cause, puisqu'il n'avait plus de bras. Nécrosés, ils avaient pourri et étaient tombés. Sa tête n'en paraissait qu'anormalement plus grosse.

Il baissa les yeux vers ses deux compagnons. Ils étaient ses mains et ses bras. Tous les trois agissaient ensemble, leurs cerveaux agrégés en un seul. Ils échangèrent quelques regards. Devaient-ils suivre ces marcheurs?

Non. Rester immobile.

Ils avaient faim, mais ils attendraient. Inutile de se traîner sous les ardents rayons du soleil. Inutile d'emboîter le pas de ce peloton de guerriers qui s'éloignait d'un pas rapide. Pas quand il y avait d'autres proies. Plus proches. Plus vulnérables. Ils avaient senti l'odeur de la chair fraîche et ils avaient lancé l'appel. D'autres de leurs semblables, qui se trouvaient juste à côté, répondaient à l'appel. Ils entonnaient leur chant. Leur chant de la mort.

# *34.*



Gros Mick n'avait jamais apprécié la campagne. Il préférait les immeubles, les avenues, les voitures, les bureaux, les magasins... Autant de choses qui lui étaient familières. La maison, quoi. Pas les arbres, l'herbe et la boue. Non seulement c'était moche, mais en plus, ça puait. Il avait grandi à Londres. Pour lui, la sécurité, c'étaient les maisons. Il comprenait les immeubles. Ils avaient un usage. Même si ces jours-ci, ils grouillaient d'adultes.

Là, c'était différent. Il ne savait pas à quoi s'attendre. Il n'y avait pas d'ordre apparent. Juste des choses qui poussaient partout. Un foutoir. Imprévisible et déroutant. Il avait passé toute sa vie dans les rues autour d'Holloway, hormis de régulières descentes sur Oxford Street, pour regarder les boutiques, et des vacances dans le Suffolk, aussi uniques que calamiteuses. Il s'en souvenait comme si c'était hier. En primaire, il s'était fait un nouveau copain, Charlie Piper. Mick devait avoir dix ans lorsque ses

parents lui avaient proposé de venir passer des vacances avec eux, dans le camping où ils allaient chaque année, à la campagne.

La semaine la plus terrible de sa vie.

Bon, d'accord, pas aussi terrible que la semaine où sa mère était tombée malade et qu'elle avait assassiné son père, mais avant cela, la pire. Rien que d'y repenser, il se sentait chanceler. La pluie n'avait cessé de tomber. Il y avait de la boue partout. Sans parler des bruits nocturnes, qui le terrifiaient. Le cri des chouettes, des renards et probablement des loups à en juger par le bruit que ça faisait. Mais, pire encore que tout cela, l'ennui. Rien à faire. Pas de télé, pas de console de jeu, pas de vitrine à voir, pas de coin de rue où glander. Et finalement, c'était ça le pire de la campagne: pas de coin de rue.

Sous la pluie, ils avaient pique-niqué sur la plage et la bouffe était pleine de sable. Et puis ils étaient allés faire des balades en forêt et Mick s'était à moitié crevé l'oeil en s'empalant sur une branche. Il en gardait encore une petite cicatrice.

Ouais, ça avait été l'enfer. Il s'était fait chier comme un rat mort, tout lui faisait peur, ses parents lui manquaient, et il aurait tout donné pour retrouver les bons petits plats de chez lui.

Il avait cessé d'être ami avec Charlie Piper à la suite de ce fiasco. Et jamais il n'était retourné à la campagne.

Jusqu'à aujourd'hui.

Même si, à bien y réfléchir, ils n'y étaient pas réellement, mais juste dans un grand parc. Il y avait des maisons et des rues devant eux. Il frissonna. Ils retournaient à la civilisation.

– On est encore à Londres? demanda-t-il à Blue, qui marchait juste devant lui.

– J'sais pas, répondit ce dernier en jetant un vague coup d'oeil autour de lui. Heathrow, c'est bien l'aéroport de Londres, non? Le métro y va. Donc

j'imagine qu'on est encore dans Londres. Ou alors juste à la limite.

– J'aimerais bien retourner à Holloway.

– T'as le mal du pays, le gros?

– Ouais, un peu.

– Ah, là tu chies dans la colle, man. T'es notre meilleur soldat, Mick. J'veux pas d'un gars qui s'épanche sur mon épaule comme une femmelette.

– Je m'épanche pas. Je dis juste qu'on était bien là-bas.

– Tu dois pas bien te souvenir, répondit Blue. On avait de plus en plus de mal à trouver de quoi survivre. Dans un sens, ils ont tout compris, au muséum.

– On va y rester?

– J'sais pas, mon pote. On va voir. En tout cas, j'vais te dire un truc, quand on rentre au musée, on n'en bouge pas pendant un bon moment. On prend racine et on se repose.

– Bon plan.

– Content qu'il te plaise, parce que c'est le seul que j'ai.

Ils approchaient de la lisière du parc. Mick commençait à apercevoir des maisons.

– Tu penses qu'y a des adultes par ici?

– À ton avis? rétorqua Blue.

– Je pense qu'aujourd'hui on a eu un début facile, mais que ça va se gâter.

– Comme toujours.

– C'est bien la seule chose dont on soit sûr, s'esclaffa Mick.

Tout était silencieux lorsqu'ils émergèrent de sous les arbres et qu'ils s'engagèrent sur une route bordée de maisons clinquantes, genre fausses poutres de bois intégrées à la façade. Elles étaient sombres, les fenêtres étaient brisées et certaines portes battaient au vent. Mortes et désertées. Des voitures couvertes de terre, de poussière et de fientes d'oiseaux étaient avachies sur leurs jantes.

Bientôt, ils rejoignirent une belle et grande avenue et Mick retrouva le sourire. C'était un affreux coin de ville, conçu davantage pour les voitures que pour les gens, avec son lot d'hôtels, d'entreprises et de petits ateliers. Mais Mick s'en fichait. C'était familier. Holloway Road était moche aussi, avec ses magasins mornes et ses bouis-bouis de vente à emporter.

Ils marchaient depuis quinze minutes environ lorsqu'ils virent leur premier adulte. Une mère. Debout dans un jardinet envahi par les herbes folles. Le visage tourné vers le ciel. Les bras tendus devant elle, comme si elle cherchait quelque chose. Pour un peu, ils l'auraient dépassée sans la voir. C'est Mick qui, le premier, la repéra et poussa un juron. Les autres s'arrêtèrent, prêts à en découdre.

– Laissez tomber, dit Blue. Elle n'ira nulle part. Elle est comme ces foutues statues vivantes qu'on voyait à Covent Garden.

– Tu veux dire qu'on fait comme si de rien n'était? Demanda Einstein, visiblement tiraillé entre la frousse et l'envie d'aller y voir de plus près. Pourquoi elle est au soleil, comme ça? On voit que son visage est brûlé.

Et il avait raison. En plus d'être déformée par les habituelles grosseurs et enflures, la peau de la mère se desquamait. Quand il la regardait, Mick avait l'impression de oir son visage bouillonner, enfler, être agité de convulsions, comme si des bulles se formaient sous la surface. Il avança d'un pas. Peut-être que son cerveau avait été entièrement bouffé, qu'elle était plus qu'une coquille vide? Si ça se trouve, un coup sur le crâne et sa tête se désagrègerait...

– Laissez tomber, répéta Blue et il se remit en marche.

Les autres n'avaient d'autre choix que de suivre, en jetant des coups d'oeil inquiets derrière eux pour voir ce qu'il advenait de cet effroyable épouvantail. Même lorsqu'ils se furent éloignés, Mick continuait de ressentir des sortes de picotements dans la nuque. Il savait qu'elle était toujours là, dans son dos. Or s'il avait appris une chose durant l'année écoulée, c'était qu'on ne tourne jamais le dos à un adulte. Ouais, ça paraissait indécent de la laisser là. C'était le mauvais oeil.

Ils en croisèrent deux autres dans la même position et les deux fois, Blue leur fit hâter le pas.

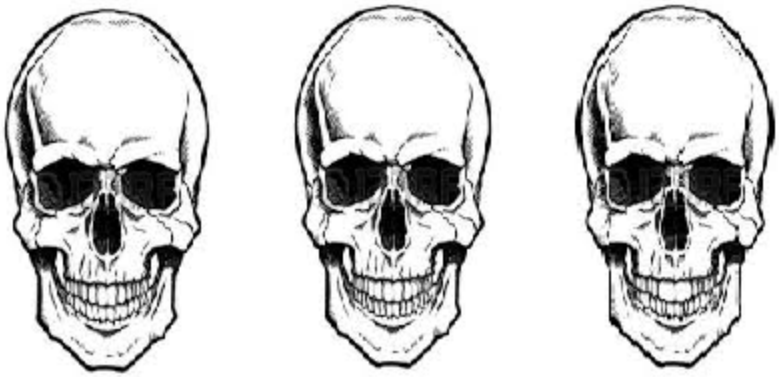
– S'ils ne nous attaquent pas, nous non plus. Pas de temps à perdre.

Mick n'en avait pas moins des fourmillements un peu partout dans le corps. Il aurait voulu se venger. Cogner un truc. Un gros gourdin pendait dans sa main et il avait un long couteau accroché à la ceinture. Parfois, la seule manière pour lui de se sentir bien, c'était de briser, de saccager, de chambouler l'ordre immuable des choses.

Un quart d'heure plus tard, alors qu'ils arrivaient à Promithios, il comprit qu'il allait pouvoir s'en donner à coeur joie.

L'endroit grouillait d'adultes.

# *35.*



Leur itinéraire les avait menés à l'est de l'aéroport, dans une zone dévolue aux petites entreprises, aux entrepôts et aux ateliers. L'éventail des activités allait des garages et autres centres de contrôle technique à des fabricants de fenêtres, de pompes de piscine, de cuisines intégrées ou de boîtes en carton, en passant par toute une série de sociétés en lien direct avec l'aéroport, comme des compagnies de nettoyage ou des traiteurs en charge des plateaux-repas servis à bord des avions. Le siège de Promithios Biomedical se trouvait légèrement à l'écart, dans un complexe un peu plus moderne et huppé appelé "Corporate Park", qui semblait presque exclusivement composé de hideux cubes en métal et en béton, dépourvus d'ouvertures. Une clôture en acier noir ceinturait l'ensemble et l'accès s'effectuait par de larges portes coulissantes commandées depuis une guérite aussi riante que le reste. C'est là que se concentraient les adultes. Environ une vingtaine. En plein soleil, ils griffaient les grilles comme des chiens fous dans l'espoir de franchir l'obstacle et de pénétrer à l'intérieur.

Dès qu'il les vit, Blue ordonna à son détachement de s'arrêter et de se cacher derrière des voitures en stationnement.

– On pourrait essayer de trouver un autre passage, suggéra Einstein. De toute façon, on va bien être obligés de sauter la clôture.

– Certes, répondit Blue, mais si on veut sortir la marchandise, il faudra bien qu'on se débarrasse de cette bande. Et puis je ne veux pas avoir à m'en préoccuper tout le temps qu'on sera à l'intérieur.

– Tu crois que c'est bien prudent? demanda Einstein.

– Bien sûr que non, s'esclaffa Blue. Mais ça reste la meilleure option. Je me sentirai bien mieux quand ils ne seront plus là. En plus, ça nous permettrait de passer par la porte, ce qui nous faciliterait la vie.

– Z'ont pas l'air bien méchants, commenta Mick. Ça devrait être du gâteau.

Olive leva les yeux vers les adultes, majoritairement des jeunes. Aucun ne paraissait avoir plus de trente ans. En revanche, la maladie les avait sérieusement amochés. La plupart avaient au moins un membre en moins. Quelques-uns avaient perdu tellement de chair et de peau qu'ils ressemblaient à des squelettes vivants. D'autres, à l'inverse, semblaient bouffis, soufflés, congestionnés.

– Faut tous les descendre, dit Blue d'un ton égal.

– Ouais! Ouais! Répondit Einstein d'une voix étonnamment extatique, comme s'il bouillait d'attaquer les adultes.

Olive espérait simplement qu'il n'avait pas dans l'idée de monter en première ligne. Se faufilant jusqu'à Blue, il lui glissa à l'oreille:

– Faut qu'on tienne les guignols à l'écart.

– T'as raison, acquiesça Blue, l'air pensif.

Et puis son visage s'éclaira.

– Einstein, dit-il. Toi, Émilie et Jackson, vous resterez en arrière avec le groupe d'Olive. Vous surveillerez nos arrières.

– On peut se battre, se défendit Einstein.

– Jackson peut-être, mais vous deux, non. S'il vous arrivait quelque chose, toute cette mission aurait été vaine. Et n'allez pas vous mettre dans les pattes d'Olive et des artilleurs.

– On peut se battre, je te dis, insista Einstein.

– Non, vous ne pouvez pas, répondit Blue sur un ton indiquant clairement que la discussion était close.

Après avoir sorti sa meilleure lance du sac de golf, Achille poussa Paddy contre Einstein d'un coup d'épaule.

– Tiens, Olive. Tu t'occuperas de celui-là aussi. J'ai pas envie de porter mes armes moi-même au retour.

Il ne vint pas à l'idée de Paddy de protester.

– D'accord, répondit Olive, même si l'idée de jouer les baby-sitters ne l'enchantait guère.

Dès le départ, il s'était dit qu'il ne serait responsable que de son unité d'artilleurs. En même temps, il ne pouvait nier que le plan de Blue tombait sous le sens.

Les enfants formèrent rapidement une ligne de combat: Achille à droite avec Blue; Mick à gauche; Olive et l'artillerie au centre – Einstein, Jackson, Émilie et Paddy sagement regroupés derrière eux.

Quand les gars d'Olive furent prêts, ils ouvrirent le feu. Deux billes d'acier et deux javelots cinglèrent l'air avant de s'abattre dans le dos des adultes agglutinés à la grille. Tandis que quatre d'entre eux s'effondraient, les autres se retournèrent pour voir ce qui se passait. Olive eut encore le temps de déclencher une deuxième salve avant d'être contraint de battre en retraite. Les crevards lançaient leur contre-attaque, se précipitant vers eux

au pas de charge en montrant les dents et en lançant des coups de griffes dans les airs. Ils étaient aux abois, tenaillés par la faim, rendus fous par le soleil, sans aucune conscience du danger.

Olive recula derrière sa première ligne et vérifia qu'Einstein et les autres se tenaient sagement en retrait.

– Je devrais être devant, dit Jackson.

– Tu vas avoir ta chance, répondit Olive, t'inquiète pas pour ça.

– Je veux montrer à Achille ce dont je suis capable.

– Plus tard.

Les deux groupes se télescopèrent violemment. Les premières lignes ennemies mordirent la poussière, les suivantes reculèrent contre les grilles. Ceux qui portaient les lances les plus longues s'en servaient pour faire le ménage à la lisière du groupe tandis que les autres taillaient dans le tas à coups de massues, de couteaux et de lances courtes.

Olive remarqua qu'un père tentait de prendre la tangente. Il arma aussitôt une bille d'acier dans la poche de son lance-pierre, banda l'élastique au maximum puis lâcha son tir. Le calot se ficha dans la nuque du fuyard, qui s'effondra face contre terre.

– Ouais! S'extasia Jackson avec un sifflet admiratif. Beau tir!

Les derniers adultes essayaient de fuir, maintenant, mais ils étaient impitoyablement rattrapés et réduits en miettes. N'y tenant plus, Jackson quitta les rangs et, d'une main experte, arrêta un fuyard en lui plantant sa lance dans le flanc. D'un grand sourire, elle sollicita l'approbation d'Achille. Mais celui-ci n'avait rien vu. Il retournait à grand pas vers l'arrière, où il vérifia que Paddy n'avait rien puis lui tendit sa lance afin qu'il la nettoie.

Tous les adultes gisaient à terre, morts ou agonisant, leur sang se répandant sur le bitume. Blue et Mick arpentaient le champ de bataille en achevant les blessés.

Personne n'était touché. Pas même une égratignure. Aussi les enfants laissèrent-ils éclater leur joie.

Einstein s'approcha de Blue, agenouillé au-dessus d'une mère morte pour essuyer la lame de son glaive sur sa robe.

– T'aurais pu nous autoriser à participer au combat, dit-il. C'était pas dangereux.

– C'était pas dangereux parce qu'on savait ce qu'on faisait, répondit Blue. Mais ça peut le devenir si on laisse la bleusaille faire n'importe quoi. (Il leva les yeux et fusilla Einstein du regard.) Comme hier, tu te rappelles, Iron Man? Ça s'est soldé par une morte et un blessé.

– Je n'ai pas oublié, dit Einstein.

– Tant mieux.

– Ouais, enchérit Gros Mick. Là, c'était facile, mais ça va se corser.

– L'odeur du sang va en attirer d'autres, ajouta Olive. Donc, plus vite on sera à l'intérieur, mieux ce sera. Faut trouver un moyen d'ouvrir les grilles.

Sur ces mots, Blue, Mick et lui escaladèrent la clôture, en faisant bien attention de ne pas s'empaler sur les piques qui se dressaient au sommet. Puis, ils étudièrent le mécanisme qui actionnait les grilles. Après une courte discussion, Gros Mick se mit à l'ouvrage avec sa batte, ne s'arrêtant que lorsqu'il eut arraché le boîtier de commande. Joignant leurs efforts, les enfants poussèrent sur les grilles et les firent coulisser manuellement avant de pénétrer dans l'enceinte en poussant des cris de triomphe.

Le complexe Promithios se composait d'un immeuble de bureaux aux façades de verre antireflet qui donnaient une teinte verte au bâtiment et, juste derrière, d'un entrepôt aveugle, recouvert de plaques de tôle grises. Ça ressemblait à une énorme boîte, hermétiquement close.

Le seul accès visible était l'entrée principale de l'immeuble. Les enfants se rassemblèrent devant les épaisses portes de verre et commencèrent à se prendre le bec sur la meilleure manière de les ouvrir. Les abandonnant à leurs palabres, Olive prit un peu de recul pour étudier l'endroit.

Le bâtiment semblait s'élever sur environ cinq étages. Il dépassait d'à peine deux mètres l'entrepôt qui se trouvait derrière. Un lettrage de couleur blanche barrait la façade en verre: PROMITHIOS BIOMEDICAL SUPPLIES, et, en encore plus petit, PBC – PROMITHIOS BIOMEDICAL CONSULTING.

Olive était pratiquement certain que le nom de l'entreprise avait été choisi en référence à Prométhée, ce personnage de la mythologie grecque censé avoir livré aux hommes le secret du feu. En revanche, il n'était pas sûr de savoir ce que recouvraient les autres termes. Il avait dans l'idée de biotechnologie, alias le génie génétique, se rapportait au fait de modifier le vivant pour créer de nouveaux produits, que ce soit en clonant des molécules, en manipulant les gènes, en cultivant des tissus de synthèse ou en altérant le fonctionnement des cellules. Autant de chose qui, au-delà de ces banalités un peu vagues, relevaient de la science-fiction. Il était en train de réfléchir à tout ça lorsqu'il aperçut du mouvement. Un éclair blanc, accompagné d'un cri.

Tout s'était passé très vite.

Un père à moitié nu avait jailli des buissons et s'était jeté sur le groupe d'enfants rassemblé devant la porte. À la base, son assaut visait Émilie, mais Jackson l'avait énergiquement écarté du chemin, si bien que le père s'était retrouvé au milieu du groupe. Il était petit, maigre et évoquait davantage un animal qu'un homme. En lieu et place du nez, il avait une grappe de furoncles et de grosseurs. Il avança vers Mick, qui l'accueillit par une manchette dans les dents. Vacillant de côté, le père perdit l'équilibre et percuta Paddy, qui s'effondra sur le sol, emmêlé dans son sac de golf. D'instinct, Olive plongea pour le protéger. Mais le père ne comptait pas en rester là et d'un coup de griffe, il lacéra la joue d'Olive avant d'essayer de le mordre. Celui-ci sentait ses dents frotter contre la plaie ouverte qui zébrait sa joue. Il grogna et essaya de le repousser.

Soudain, le père poussa un grognement chuintant et s'effondra sur le sol, où il gigota un instant, secoué de spasmes. Achille et Jackson l'avaient embroché en même temps. Furieux d'avoir été touché, Olive donna un coup de pied rageur à la dépouille.

– Vas-y, poil de carotte! hurla Mick. Fous-y un coup de ma part.

Le père s'était immobilisé. Olive le surplombait de toute sa hauteur, le souffle court, le visage en sang. Émilie approcha et examina sa joue.

– Ça n'a pas l'air trop méchant, dit-elle. Je vais nettoyer ta blessure et te mettre un pansement.

– Moi aussi, je me suis coupé, dit Mick. J'aurais jamais dû le taper dans la gueule.

– OK, dit Émilie, qui était déjà en train de fouiller dans son sac. Je suis à toi dans une minute.

– Ouais... D'accord, balbutia Mick d'une voix blanche.

Il était d'une pâleur étonnante. Olive ne l'avait jamais vu comme ça.

– D'où il sortait, çui-là? Demanda Einstein, les yeux baissés sur le mort. Il est passé par la grille?

– J'sais pas, répondit Blue en retournant le cadavre sur le dos à l'aide du pied. Mais plus vite on sera à l'intérieur, mieux ça vaudra.

Blue semblait tendu et inquiet. Le calme placide qu'il affichait d'ordinaire avait cédé la place à l'inquiétude. Ils étaient tous un peu remués.

– T'inquiète, dit Mick, comme pressé de passer à autre chose. Je vais défoncer les portes.

– Impossible, dit Blue. Elles sont blindées. Il nous faudrait un bulldozer.

– Alors quoi? répliqua Mick, frustré de ne pas pouvoir passer sa rage sur quelque chose.

– T'as bien un plan, dit Einstein en levant un doigt accusateur sous le nez de Blue.

– Et si on se servait de ta tête comme bélier? suggéra Achille avec un petit rire bête.

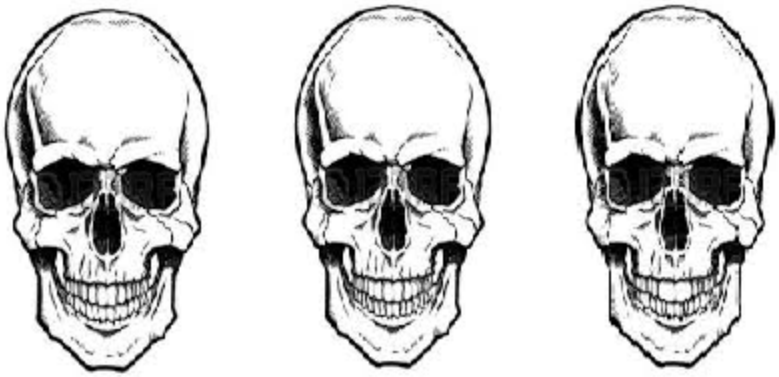
– Z'êtes sûrs qu'y a pas plus simple? répondit Jackson en ouvrant nonchalamment un des battants. C'est même pas fermé.

Des rires légèrement embarrassés traversèrent les rangs. Blue ouvrant la voie, ils pénétrèrent dans le bâtiment.

– T'as de la chance, glissa Achille à l'oreille d'Einstein en lui frottant le crâne avec le poing.

Olive donna un dernier coup de pied au père mort. Sa tête semblait molle. De la bouillie. Il appuya avec la semelle de sa basket, et quelque chose s'épancha d'une oreille. Une matière grise et gélatineuse. Le cerveau? Ou du moins ce qu'il en restait? Le corps se mit alors à bouillonner et tressaillir. Qu'il soit sur le point d'exploser ou pas, Olive n'avait pas l'intention de rester pour assister au spectacle. Ça le rendait toujours malade. Il cracha sur le cadavre et se hâta de rejoindre les autres, avant que les portes ne se referment.

# *36.*



L'entrée ouvrait sur un grand espace de réception qui faisait toute la hauteur du bâtiment et était baigné du halo verdâtre filtrant des façades de verre.

Tout était propre et ordonné. Pas de poussière, pas de déchets, aucun signe du chaos qui avait secoué le reste de Londres.

Des meubles en cuir et en chrome, immaculés, étaient savamment arrangés; une pendule murale s'était arrêtée sur une heure et demie; des grappes d'écrans de télé occupaient certaines tables, entourées de banquettes; il y avait même des présentoirs encore pleins de magazines. En arrière-plan d'un long comptoir sur lequel étaient posés d'autres écrans, le nom de l'entreprise s'étalait en grosses lettres sur le mur du fond: PROMITHIOS MEDICAL SOLUTIONS.

Face à ce décor, il était facile de s'imaginer que tous ceux qui travaillaient là, sans doute sortis pour une pause cigarette, allaient revenir d'un moment à l'autre et que le monde redeviendrait tel qu'il avait toujours été.

Olive s'assit pour permettre à Émilie de s'occuper de sa blessure. C'était une fille calme et réservée qui affichait en permanence un demi-sourire.

– Alors comme ça tu travailles avec Einstein? demanda Olive.

Émilie acquiesça d'un simple bougonnement et continua de désinfecter la plaie.

– Donc tu t'y connais, hein? poursuivit Olive.

– Regardons les choses en face, répondit doucement Émilie. Aucun d'entre nous ne s'y connaît vraiment, n'est-ce pas?

– Hum, pas faux.

– Encore moins celui ou celle qui a recousu l'oreille d'Achille. C'est tellement bien fait qu'on dirait qu'il a un cul de cochon sur la tête.

– Bah, au point où il en était, répliqua Olive.

– Je lui ai refait son pansement, l'autre soir. C'est pas beau à voir. Ça va lui faire une de ces gueules, quand ce sera guéri...

Olive grimaça sous la morçure de l'antiseptique.

– Je t'avais prévenu, plaisanta Émilie. J'sais pas ce que je fais.

Olive jeta un oeil autour de lui. Les enfants se décontractaient. De fait, il y avait quelque chose de paisible et de relaxant ici, et surtout, aucun indice laissant penser que des crevards pouvaient se trouver dans le bâtiment.

Malgré tout, contrairement aux autres, Olive ne s'autorisait pas à se détendre totalement. Assis autour d'une table basse, Achille, Jackson et Paddy discutaient. Blue parlementait avec Einstein. Les soldats de Mick fouillaient mollement le hall, ouvrant les tiroirs du comptoir et vérifiant d'un oeil les documents qui s'y trouvaient. Les gars d'Olive étaient affalés comme lui, perdus dans leurs pensées.

Le seul qui paraissait à cran, c'était Mick, qui tournait comme un lion en cage en bougonnant. Bientôt, en ayant terminé avec Olive, Émilie alla le trouver et lui demanda de s'asseoir et de remonter la manche de sa chemise. Olive le vit détourner le regard pour ne pas voir son bras ensanglanté. Apparemment, le gros dur n'était pas aussi courageux qu'il aurait voulu le faire croire.

Soudain, les enfants qui se trouvaient à la réception poussèrent un cri. Ils étaient en train de déplier des plans sur le comptoir. Blue et Einstein allèrent aux nouvelles. Durant quelques instants, ils palabrèrent en hochant la tête et en pointant du doigt la grande feuille de papier. Finalement, Blue se jucha sur le comptoir et appela:

– Écoutez tous! On a trouvé un plan. Il semblerait qu'il y ait une aire de chargement à l'arrière de l'entrepôt, là où sont stockées les marchandises. Mais on n'est pas sûrs de pouvoir les ouvrir de l'extérieur.

– On peut toujours essayer, dit Achille.

– Non, répondit Blue. Moins on passe de temps dehors, mieux on se porte. Ça a l'air de craindre par ici.

– Donc qu'est-ce que tu veux qu'on fasse? dit Achille. Qu'on attende le cul sur notre chaise?

– Tu voudrais pas me laisser finir, avant de la ramener? On pense avoir trouvé un accès par l'intérieur. Ce qu'y faut, c'est traverser les bureaux, puis descendre d'un étage. Ensuite, il semblerait qu'il y ait un tunnel qui mène directement au dépôt.

Olive eut soudain la bouche sèche. Tout ceci ne lui disait rien qui vaille. D'expérience, les tunnels, c'était galère. Il embrassa de nouveau la réception du regard en essayant de se rassurer. Forcément, s'il y avait quoi que ce soit de dangereux ici, il y aurait des signes. Ça n'aurait pas été aussi impeccable, aussi net, aussi rangé.

Et puis ça sentait rien.

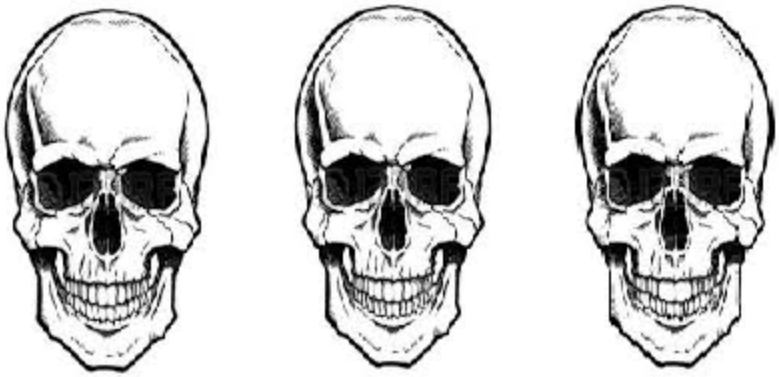
En règle générale, les adultes, on pouvait les flairer. Il croisa le regard d'Émilie qui, en ayant terminé avec le bras de Gros Mick, se tenait debout à son côté.

– Qu'est-ce que t'en penses? lui glissa-t-il à l'oreille. Ça va bien se passer?

– Me demande pas ça à moi, répondit Émilie. C'est vous qui êtes censés le savoir.

– Ouais, mais, comme tu l'as dit toi-même, personne ne sait vraiment bien ce qu'il fait, hein? Je veux dire, je connais les crevards, comme vous les appelez, mais qui dit qu'il n'y a pas autre chose? Quelque chose de pire?

# *37.*



Ils approchent. Ils approchent. Je vais les attendre. Ils viennent à moi. Il le faut. Il n'y a pas d'autre moyen. Donc j'attends. Je sais attendre. J'ai fait ça toute ma vie. Rester caché, ne pas bouger, garder le silence. Seul. Silencieux. Immobile. Attendre. Écouter le bourdonnement dans l'air. Les fredonnements et les gargouillis  des loques, là, dehors.

Les déchus.

Certains venaient de partir. Quelque chose leur avait cloué le bec et ils avaient disparu. Dont un qui l'enquiquinait depuis un moment.  C'était comme si on avait tourné le bouton et qu'on l'avait éteint.

Fini de chanter.

Qu'importe, il y en avait d'autres. Plein d'autres. Qui le tenaient informé de ce qui se passait dehors. Maintenant qu'il avait appris à décoder leur babil, c'était comme allumer la radio. Certains jours, il les recevait mieux que d'autres. Mais, ces derniers temps, c'était de plus en plus clair. Cela signifiait-il qu'il devenait plus intelligent ou bien était-ce eux?

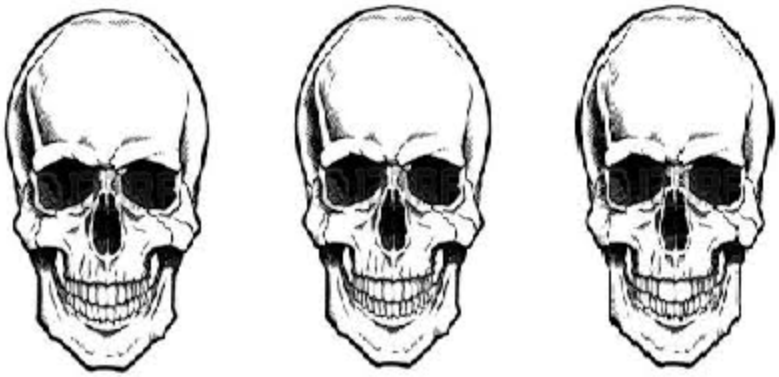
Il se tortilla pour se tapir plus profondément entre les murs et s'installa pour attendre, sentant le réconfortant contact du béton contre sa peau.

Peut-être que les nouveaux gamins lui fourniraient des réponses?

Ils seraient bientôt là.

Ils approchaient, ils approchaient...

# *38.*



– On appelle le suivant?

"Oh, oui, avec plaisir, allez..."

Maxie n'en pouvait plus de ces interrogatoires. Cela faisait des heures qu'ils questionnaient les enfants du muséum les uns après les autres. Un interminable défilé de mines chagrines et inquiètes.

Elle était installée dans un étouffant petit bureau qui surplombait l'entrée principale, juste à côté de là où vivait Justin. Maeve et elle représentaient les enfants d'Holloway; Brooke, Justin et Robbie, ceux du muséum. Robbie était censé diriger la sécurité mais, avec sa jambe blessée, cela lui était impossible. C'était pour lui que Samira était allée au labo. Voilà pourquoi il avait insisté pour être présent, au lieu d'être allongé à l'infirmerie. Maxie présumait qu'il se sentait responsable. Ce qui venait

s'ajouter à l'amertume de ne pas avoir pu intervenir la nuit où le muséum avait été attaqué. Il n'arrêtait pas de dire qu'il aurait dû être là et empêcher Samira d'aller seule au centre Darwin. Il était encore un peu fiévreux. Il avait tendance à se répéter.

Pour Maxie, en revanche, il n'aurait pas dû se trouver là, même s'ils lui avaient trouvé une chaise roulante pour lui éviter de marcher. Il avait un teint de cendre et sa peau était luisante de sueur.

Une éternité qu'ils étaient là, tous les cinq, à recevoir un à un les enfants pour leur poser des questions, dans l'espoir de démasquer le traître. C'est comme ça qu'ils l'appelaient: le traître (ou la traîtresse).

Sauf que, ne leur en déplaise, après plusieurs heures d'interrogatoires, ils n'avaient pas avancé d'un pouce. Grosse surprise. C'était chaque fois la même histoire. Personne ne savait rien, ils étaient tous avec les autres le soir de l'attaque, ils n'allaient plus nulle part seuls, ils étaient trop effrayés... "J'étais avec Machin et Bidule, on est allés à tel endroit ensemble, j'ai aidé Untel et Untel quand les crevards sont venus..."

Au début, Maxie s'était dit que ce serait un bon moyen de connaître les gamins du musée, mais, au bout d'un moment, la fatigue et la faim aidant, les enfants avaient tendance à se mélanger dans son esprit et à ne plus former qu'une seule et même personne.

Un enfant apeuré.

À moins d'imaginer qu'ils avaient là les meilleurs acteurs du monde, aucun d'eux ne paraissait capable d'avoir ouvert les portes aux crevards et d'avoir regardé ses amis se faire tuer. Pas un n'avait un mobile.

Elle regrettait que Blue ne soit pas là. Il avait un don pour démasquer les menteurs. Maxie, elle, avait grandi en faisant confiance aux gens, en partant du principe qu'ils disaient la vérité, en prenant pour argent comptant la parole donnée, et jusqu'à preuve du contraire, en tenant tout le monde en haute estime. Blue était exactement l'inverse. Il n'avait confiance en personne, ne croyait personne et pensait le pire des gens. Lorsqu'on lui

disait quelque chose, il fallait en apporter la preuve. À l'heure qu'il était, il aurait sûrement déjà découvert qui était le traître.

Si tant est qu'il y en ait un.

Dans l'immédiat, tout ce à quoi Maxie pouvait s'attendre, c'était un long après-midi d'interrogatoires avec ceux qu'ils n'avaient pas encore entendus.

– On peut faire une pause, Robbie a l'air exténué, dit Maeve.

De toute évidence, elle aussi aurait préféré qu'il soit dans son lit.

– Je vais bien, dit Robbie en s'octroyant une lampée d'eau d'une main tremblante.

– Pour dire la vérité, j'aurais rien contre un bol d'air frais, dit Maxie.

– Très bien, dit Justin. Mais ne soyez pas trop longues.

Maeve et Maxie descendirent au rez-de-chaussée et émergèrent en plein soleil.

– On se croirait en train de passer des examens, dit Maxie.

– Oh, non, je t'en prie! répondit Maeve en s'asseyant sur les marches du perron. Certains aspects de la vie d'avant ne me manquent pas du tout.

De l'autre côté de la grille, l'avenue était déserte. En fait, depuis le nettoyage des sous-sols, Maxie n'avait pas vu un seul adulte. Sans l'étrange disparition de Samira, le muséum aurait sans doute été un des endroits les plus sûrs de Londres.

Un groupe d'enfants travaillait dans le potager. Maxie en reconnaissait certains qui avaient participé aux interrogatoires.

– Cette journée me tue, ajouta Maeve.

– Bah, faut juste qu'on sécurise le musée, répondit Maxie en tournant le visage face qu soleil. Après ça ira.

– Jamais. Tant qu'on sera en ville, ce sera la galère. Ici, on n'est jamais que des charognards. On s'entre-déchire pour récupérer des miettes. On doit se cacher en permanence. On vit avec la peur au ventre. Faut qu'on aille ailleurs. À la campagne.

– Arrête, tout n'est pas si noir, répondit Maxie, qui avait déjà maintes fois entendu le laïus de Maeve sur la campagne. Il y a ce que les morts ont laissé. D'ailleurs, on s'en sort pas mal, jusqu'ici, avec la récup.

– On ne peut pas vivre comme des parasites, dit Maeve. À la campagne, on pourrait produire notre propre nourriture. Et il y aurait beaucoup moins d'adultes. Ça fait des mois qu'on aurait dû partir.

– Ouais. Là-bas, c'est le paradis.

– Il n'y a pas de paradis sur Terre, répondit Maeve. Mais ce qui est sûr, c'est que si on reste là, jamais on entamera de réelle reconstruction. C'est comme quand les Romains se sont retirés d'Angleterre. Les gens d'ici ne savaient pas quoi faire des villes et des cités. Ils étaient comme nous, des enfants. Alors ils sont retournés à leurs racines rurales. Ils ont laissé les bâtiments de dégrader et ils sont rentrés dans leurs fermes.

– Mais qu'est-ce qu'on y connaît, nous, à l'agriculture? demanda Maxie. C'est pas comme dans Farmville, où il suffit de cliquer sur quelques boutons pour qu'un troupeau de vaches trop mignonnes paissent dans les champs.

– On ne sera pas les premiers. D'autres enfants nous auront forcément précédés, et ils auront eu un an pour monter des fermes.

– Ben voyons. Et ils vont être super contents quand ils vont voir débarquer à leur table un bande de gus qu'ils ne connaissent ni d'Ève ni d'Adam.

– Tout vaut mieux qu'ici.

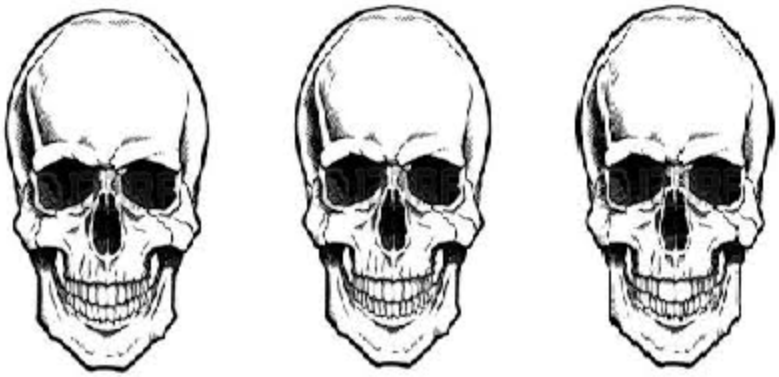
– Ça va aller...

C'est alors que des poussières et de petits cailloux tombèrent juste à côté d'elle. Se tordant le cou et levant les yeux, plissés à cause du soleil, Maxie crut apercevoir quelque chose à la bordure du toit. Une ombre fugitive, qui avait aussitôt disparu.

Un vulgaire pigeon, sans doute.

Tout allait bien se passer.

# *39.*



Loser. Baltringue. Pauvre mec.

Gros Mick se serait mis des claques. Il avait  toujours été comme ça. Terrorisé par la vue du sang. Enfin, pas celui des autres. Ça, il le supportait très bien.

Non, ce qui le mettait dans tous ses états, c'était la vue de son propre sang.

Rien que d'y penser, il avait le tournis et sentait son estomac se retourner. Pitoyable. Un jour, il avait dû faire une prise de sang; il avait commis l'erreur de regarder l'aiguille s'enfoncer dans son bras et le petit tube de plastique se remplir du liquide poisseux. Subitement, il avait étouffé, comme si ses poumons avaient cessé de fonctionner. Avant de comprendre ce qui se passait, un voile noir était passé devant ses yeux et il

avait sombré. Quand il avait repris connaissance, assis dans son fauteuil, sa mère et l'infirmière étaient penchées sur lui. Sa mère semblait inquiète. L'infirmière affichait un sourire dédaigneux, pour ne pas dire moqueur.

Il détestait les hôpitaux, tout autant que les infirmières et les docteurs.

Alors qu'ils s'apprêtaient à s'enfoncer dans les profondeurs du bâtiment, il avait alpagué Blue. Son coeur tambourinait dans sa poitrine. Il espérait qu'il allait pouvoir parler sans avaler la moitié des mots. Surtout, rester maître de la situation.

– Tu crois pas qu'il faudrait que quelqu'un reste ici pour surveiller? Avait-il demandé, heureux que sa voix ne le trahisse pas.

– J'sais pas, avait répondu Blue en haussant les épaules. Peut-être.

– Et si d'autres adultes se pointaient? Qu'ils essaient de nous filer le train?

– Ouais, ça se pourrait.

– Je reste, si tu veux.

– Ouais? T'es sûr?

– Pas de problème. Je reste avec mes trois gars. On surveillera vos arrières.

– OK. De toute façon, on ne devrait pas être trop long.

Sur ces mots, Blue lui avait tapé sur l'épaule, puis il avait tourné les talons et rejoint le reste du groupe avant de disparaître dans un couloir, juste à côté du comptoir de réception. Après leur départ, un grand calme s'était emparé du hall.

Assis dans un fauteuil, Mick transpirait à grosses gouttes. S'il avait dû rester debout une minute de plus, ses jambes se seraient dérobées sous lui tellement elles trembaient.

Pourquoi était-il aussi minable?

Il pouvait écrabouiller des adultes sur le bitume, leur faire sortir les yeux des orbites, ouvrir en deux leurs entrailles pourries, ça ne le dérangeait pas le moins du monde. Mais, son propre sang... Le pire, c'était que la coupure qu'il s'était faite en assénant une manchette dans la tronche d'un adulte n'était même pas si terrible, mais il y avait ce bout de peau qui pendouillait, et la tache de sang sur son bras et...

Il ferma les yeux, se sentant de nouveaux faiblir. Une remontée acide lui chatouilla le gosier, qu'il refoula en se forçant à déglutir plusieurs fois de suite.

Pauvre mec.

N'empêche, il s'en était sorti avec les honneurs, non? Il était passé pour un héros. Un charitable guerrier prêt à risquer sa vie pour surveiller les arrières de la troupe. Ça, c'était malin. Et d'ici quelques minutes, il serait requinqué. Le carillon qui résonnait dans son crâne cesserait. Peut-être qu'alors il pourrait sortir et jeter un oeil aux abords du bâtiment, faire une ronde, être utile. Car, oui, ils avaient vraiment besoin de quelqu'un qui surveille leurs arrières...

Et si la blessure s'infectait?

Il ne pouvait pas s'en empêcher. Il se figurait des germes à l'intérieur de lui. Des petits fragments qui partaient de la blessure pour se propager dans tout son corps, le long du bras, jusqu'au bout des doigts, et partout ailleurs, portés par son sang, jusqu'au coeur, aux poumons, au cerveau.

Il ne voulait pas cela. Il ne voulait pas devenir cinglé.

Personne ne savait vraiment si la maladie pouvait se transmettre par morsure, comme dans les films de Zombis. La plupart de ceux qui avaient été mordus étaient morts avant qu'il soit possible de déterminer si leur décès était le résultat d'une infection lambda ou du mal des adultes.

Marrant que personne ne lui ait trouvé un nom. C'était juste le mal, l'affection, le syndrome.

La maladie.

Mick savait tout des maladies. Et s'il y avait une chose qu'il ne voulait pas, c'était mourir d'un empoisonnement du sang. Son petit frère, Ant, en avait eu un et ça l'avait presque tué. Septicémie, avaient dit les docteurs ou, pour être encore plus précis: sepsis. Infection générale. Jamais Mick n'oublierait ces mots. En fait, Ant avait attrapé la grippe et puis, là-dessus, il avait eu mal aux dents. Cet idiot ne se les lavait jamais correctement, ce qui avait le don de rendre maman hystérique. Toujours est-il qu'un abcès s'était formé sous la dent, dans la gencive. Une méchante enflure pleine de pus. Les docteurs avaient dit que la bactérie s'était échappée de l'abcès pour se répandre dans le sang d'Ant dont le système immunitaire, diminué par la grippe, n'était pas assez fort pour la combattre.

Le problème, c'était que tout ça, ils l'avaient compris après coup. Sur le moment, papa et maman n'avaient vu que la grippe. Sauf que les symptômes ne faisaient qu'empirer. Il frissonnait, il haletait comme un chien, la fièvre ne cessait de grimper. Jusqu'à ce qu'il se mette à délirer, à divaguer, bafouillant une logorrhée sans fin de mots sans queue ni tête. Au début, Mick avait trouvé ça marrant, et puis ça l'avait fait complètement flipper.

À un certain stade, Ant avait commencé à perdre connaissance. Alors seulement, maman l'avait emmené chez le médecin. Et là, ça avait été l'efferescence. Ils l'avaient transporté d'urgence à l'hôpital où on l'avait branché de partout et gavé d'antibiotiques.

Non, décidément, il n'aimait pas les hôpitaux, pas plus que les infirmières et les médecins.

Il avait bien failli y rester. À tel point que toute la famille s'était réunie à son chevet, au Whittington Hospital, pour le veiller d'un oeil inquiet tandis qu'il pantelait sur son lit, en nage, le corps secoué de spasmes. De temps à autre, il se redressait et criait une sottise d'un air épouvanté. Maman avait voulu faire venir le prêtre. Par chance, on n'avait pas eu à en

arriver à ces extrémités. Ant avait lutté trois jours contre le sepsis et puis c'était passé. Sous l'effet des médicaments, la fièvre était tombée, la bactérie avait été tuée et Ant avait commencé à se remettre. Maman avait embrassé le docteur. Avant cela, Mick n'avait jamais bien compris ce qu'étaient les bactéries. Mais le temps qu'il avait passé à l'hôpital lui avait permis de combler ses lacunes. Il avait même regardé sur Wikipédia pour en apprendre autant qu'il pouvait afin de ne pas lui-même attraper une septicémie ou quelque autre maladie bactérienne.

Ses recherches lui avaient appris que les bactéries étaient de minuscules organismes vivants et qu'elles étaient partout, aussi bien dans les intestins que sur la peau ou dans le sol. Quarante millions de bactéries dans un seul gramme de terre. Environ mille millions dans un litre d'eau douce. Si petites qu'on ne pouvait pas les voir. Mais omniprésentes. D'ailleurs, en imaginant qu'on puisse les entasser en un seul et même endroit, elles auraient pesé plus lourd que toutes les plantes et tous les animaux de la planète réunis.

Heureusement, les médecins avaient réussi à éradiquer celles qui se trouvaient dans le sang de son frère. Les antibiotiques les avaient cramées au napalm. Et Ant avait été sauvé. Sauf qu'aujourd'hui il n'y avait plus de médecins, plus personne pour vous soigner si une sale bactérie s'introduisait en vous. En cas de sepsis, c'était la fin.

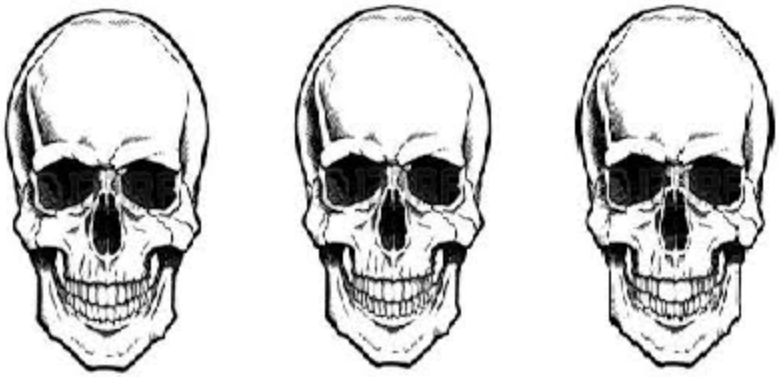
Et si Mick avait une septicémie? Et si des organismes microscopiques étaient déjà en train de le bouffer? Subitement, son bras le démangea atrocement et il se gratta comme un fou, prenant garde toutefois à ne pas arracher le bandage. N'avait-il pas un peu chaud, là? Était-ce la fièvre qui s'installait ou simplement la chaleur qui régnait ici? En revanche, il avait froid aux pieds. Et il tremblait un peu.

Et merde. Ça ne pouvait pas se produire aussi vite. Il allait bien. Juste un petit accès d'hypocondrie. C'était pas une bactérie qui s'était insinuée en lui, c'était la peur.

Mais comment dire à un foutu cerveau de ne pas gamberger? Une simple égratignure. Pas la peine de faire autant de simagrées.

Il prit une longue et profonde inspiration et essaya de se ressaisir. S'il était encore tendu dans un moment, il emmènerait les trois autres faire un tour dehors. Valait mieux faire quelque chose plutôt que rester le cul sur une chaise à se mettre la rate au court-bouillon.

# *40.*



Jackson ne quittait plus Achille d'une semelle. Il s'était passé un truc quand ils avaient attaqué le père, tout à l'heure, non? Une sorte de communion. Ils ne s'étaient rien dit. Pourtant, ils avaient agi ensemble, comme mus par un seul et même esprit, et ils avaient embroché le padre de part en part, un de chaque côté. Ça n'avait certainement pas échappé à Achille. Il avait forcément vu qu'elle n'était pas comme les autres neuneus du muséum? Il avait dû se rendre compte? Mais il était difficile à cerner, avec sa gueule toute ratatinée et son perpétuel je-m'en-foutisme. Comme s'il était persuadé de pouvoir faire face à toute éventualité et que le simple fait que vous puissiez en douter le faisait marrer. Elle n'avait jamais su y faire avec les garçons. Elle disait toujours les trucs qu'il fallait pas, quand elle commettait pas les pires impairs en voulant les impressionner par quelque chose d'extrême. Quelque chose qu'elle croyait cool ou drôle et qui, à leurs yeux, se révélait finalement stupide, voire flippant. Ça allait tant qu'elle se contentait de traîner avec eux, comme une bonne copine. D'ailleurs, elle

avait toujours eu plein de copains. Mais pas de petit copain. Bah, après tout, quelle importance qu'elle ait un petit copain ou pas, que les garçons l'aient à la bonne ou pas?

Les hormones sans doute. Pour finir, on en revenait toujours aux hormones. Ces fichues molécules chimiques qui vous faisaient faire n'importe quoi, vous transformant subitement en folledingue ou en mijaurée en pleine pâmoison dans sa robe rose. Un jour, son père avait eu une longue discussion avec elle sur le fait d'être homosexuelle, tout ça parce qu'elle avait les cheveux courts et qu'elle préférait les fringues de mecs aux jupettes à volants et à la dentelle. Elle savait qu'elle n'était pas gay. Elle n'arrêtait pas de penser aux garçons. Au contraire, elle y pensait même plus qu'elle ne l'aurait voulu.

Elle se souvenait du temps où la vie était encore facile. À l'école primaire, quand on pouvait être copain avec n'importe qui sans que ça prête à conséquence. Garçon, fille, noir, blanc, marron, grand, petit, intelligent, stupide, hétéro, gay... rien de tout cela n'avait de sens, ils étaient tous pareils. Des mioches. Mais quand elle avait grandi, ça s'était gâté. Et voilà où elle en était rendue aujourd'hui, alors qu'elle s'enfonçait dans les sombres entrailles d'un bâtiment inconnu, où Dieu sait quelle abomination les attendait, tapie dans l'ombre, et que ses pensées, plutôt que d'être tournées vers ce qui pourrait les attaquer, ne se concentraient que sur une chose: Achille. Un frimeur à la gueule cassée aux yeux duquel elle existait à peine.

– C'était moi la prem's, lâcha-t-elle, presque sans s'en rendre compte.

– Hein? grogna Achille, sans même un regard.

– Tout à l'heure, quand le père a attaqué, tu te rappelles? Je l'ai eu juste avant toi.

– Ah ouais?

– Ouais.

– Paddy?

Joignant le geste à la parole, Achille lui balança un coup de pied aux fesses.

– D'après toi, qui a été le plus rapide? Moi ou la fille?

– Toi, répondit Paddy. Sans aucun doute possible.

– Il est de parti pris, dit Jackson.

– T'es de parti pris, Paddy?

– Pas du tout. T'étais le plus rapide. Elle a fait que t'imiter.

– Jamais de la vie! protesta Jackson.

Achille éclata de rire.

Ils avançaient dans un long couloir qui semblait courir sur toute la longueur du bâtiment et qui desservait une suite de bureaux en open space ainsi que d'autres couloirs qui partaient indifféremment à droite ou à gauche. Des posters en papier glacé montrant des pilules aux couleurs chamarrées, de gentilles familles tout sourire ou des infirmières et des médecins posant dans des services hospitaliers d'une propreté surnaturelle étaient accrochés aux murs. Des sourires. De beaux scientifiques penchés sur des microscopes. Des sourires, encore des sourires, toujours des sourires, seulement rompus, ici ou là, par quelques jolis paysages et quelques couchers de soleil spectaculaires. Le message qu'ils cherchaient à faire passer était clair: tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes, nous sommes là pour veiller sur vous. N'ayez crainte, vous êtes entre de bonnes mains.

Ouais. Elle était bien bonne, celle-là.

Car à l'heure où le désastre s'était déclaré, scientifiques et médecins avaient été autant pris de court que le reste de la population. Ils n'avaient été d'aucune aide. L'épidémie les avait frappés comme le reste des adultes. Ils étaient morts avant d'avoir pu trouver un remède ou même déterminer la nature et l'origine du mal.

Tout s'était passé si vite. Du jour au lendemain, on avait basculé du monde merveilleux des sourires jusqu'aux oreilles et des couchers de soleil à...

La nuit des crevards vivants.

Au bout du couloir se trouvait un autre hall, plus petit que le précédent, avec des ascenseurs de chaque côté et d'épaisses portes en verre, au fond. Au-dessus des portes, un panneau annonçait: UNITÉ B. ACCÈS RÉSERVÉ AU PERSONNEL AUTORISÉ. À droite de la porte se trouvaient un lecteur de carte magnétique ainsi qu'un petit clavier numérique, que Blue éclaira avec sa torche.

– Et maintenant, on fait quoi? demanda Émilie.

– C'est simple, répondit Einstein, on pose notre carte d'accès sur le lecteur, puis on tape le code secret et hop! la porte s'ouvre comme par magie.

Blue lui lança un regard laissant clairement entendre qu'il se retenait de ne pas lui écraser son poing sur la figure. Achille s'approcha des portes et les étudia à la lueur de la torche que Paddy tenait pour lui.

Prise d'une idée, Jackson s'avança, les bouscula d'un coup d'épaule, et poussa gentiment le battant. La porte s'ouvrit.

– Hé, les gars, jamais vous retenez les leçons? dit-elle en pénétrant à l'intérieur.

De l'autre côté, ils tombèrent sur un escalier qui se scindait en deux, de part et d'autre d'une colonne centrale, de forme carrée. Il y avait moins de décoration dans cette zone. Personne n'avait pris la peine d'accrocher de jolies photos. Jackson huma l'air. Souvent, quand on pénétrait dans un bâtiment inhabité depuis longtemps, ça sentait le renfermé, voire pire. Ici, aucune odeur, comme si le système de stérilisation et de climatisation de l'air dont le bâtiment était équipé, du temps de sa splendeur, était toujours en service.

Jouant des coudes, Blue prit la tête du groupe et descendit l'escalier, se déplaçant bien plus lentement qu'avant. Au pied des marches, un autre corridor s'enfonçait tout droit dans les ténèbres.

– Ça va être coton de remonter le matos par ici, dit Blue en jetant un oeil par-dessus son épaule.

– Y a forcément moyen d'ouvrir les portes du dépôt de l'intérieur, dit Einstein.

Blue se mit en marche. Les autres lui emboîtèrent le pas, en rangs serrés, éclairant la voie avec le faisceau de leurs torches. Une dizaine de mètres plus loin, le couloir débouchait sur une zone de stockage où s'alignaient des rangées d'étagères métalliques pleines de matériel d'emballage: des paquets de cartons pliés à plat, des clayettes en plastique vides, des rouleaux de papier bulle, de film plastique, d'étiquettes autocollantes...

Blue balaya méthodiquement les rayonnages avec sa torche.

Rien.

– Qu'est-ce qu'un adulte viendrait faire ici? dit Achille. Y a pas d'accès et y a rien à manger. À moins de vouloir envoyer un colis à une vieille tante, j'vois pas ce qui pourrait les attirer ici.

– Ils font leurs nids sous terre, répondit Blue.

– OK, ça je le sais. C'est juste que ça me paraît pas le genre d'endroit qu'ils choisiraient.

– Et tous ceux qui étaient agglutinés dehors? dit Jackson. Après quoi ils en avaient?

– Ils en ont qu'après une chose, dit Achille. La viande fraîche.

– Tu penses que des enfants pourraient se cacher ici?

– impossible. Y aurait des indices, des traces.

– Ouais, dit Blue. Ben, en attendant, on continue.

La porte qui séparait la zone de conditionnement du reste de l'entrepôt n'était pas verrouillée non plus. Elle ouvrait sur un couloir qui, après quelques mètres, bifurquait à angle droit. Les murs étaient en béton brut. Des conduites et des faisceaux de câbles électriques couraient de part et d'autre. Des étagères et des placards étaient alignés contre les parois. Plus ils s'enfonçaient dans les profondeurs du bâtiment, plus le décor était dépouillé et plus les enfants étaient nerveux. Personne n'était d'humeur à faire des blagues. Tout le monde se taisait.

À un mètre de l'angle, ils entendirent un frottement, qui cessa aussitôt.

Tous se figèrent.

– C'était quoi, ça? demanda Émilie.

– On n'en sait pas plus que toi, répondit Jackson d'un ton hargneux. Ça venait de derrière l'angle. Et c'est la première fois qu'on met les pieds ici. Donc, tais-toi et ouvre grand tes oreilles.

– Quelqu'un voudrait pas aller voir? suggéra Einstein.

Jackson s'avança, sans un mot, se contentant de marcher lentement vers le coin du mur.

Ah ben bravo! Encore un truc à la Jackson. Un truc de dingue. En faire des tonnes pour impressionner les garçons. Sauf que, pour le coup, elle-même n'avait aucune idée de ce sur quoi elle allait tomber. Pour la première fois de la journée, elle eut vraiment peur. Un bruissement dans son dos lui fit tourner la tête. Achille s'était calé dans son sillage.

– Tu crois quand même pas que je vais te laisser prendre du bon temps toute seule?

– Merci, répondit Jackson.

Et ce n'était pas des paroles en l'air. Elle avait effectivement un peu moins peur, maintenant.

Quand ils arrivèrent à l'angle, ils s'arrêtèrent et se plaquèrent contre le mur. Jackson se passa les mains sur le visage, puis les essuya sur son jean. Sous son sweat-shirt, elle sentit une goutte de sueur couler le long de sa colonne vertébrale.

– À mon signal, on y va, murmura-t-elle. Moi, je reste à l'angle et je donne un coup de torche; toi, tu t'écartes et tu te tiens prêt avec ta lance.

Elle n'était pas certaine qu'Achille accepterait de se laissair dicter sa conduite par une fille. Pourtant, celui-ci acquiesça immédiatement.

– OK.

– Bon, poursuivit Jackson, la bouche atrocement sèche. Prêt? À la une... à la deux...

À la trois, ils firent mouvement ensemble, Achille se jetant au milieu du couloir, en garde et prêt à se battre, Jackson restant collée à l'angle.

Ne sachant à quoi s'attendre, elle s'était préparée au pire. Pourtant, tout ce qui apparaissait dans le faisceau de sa torche, c'étaient des étagères, scellées au mur, sur lesquelles étaient entreposées des centaines de fines feuilles de métal, tant et si bien qu'il ne restait pratiquement pas d'espace libre entre les rayonnages. Dix centimètres tout au plus. Pas assez, en tout cas, pour qu'un humain puisse s'y glisser. Tandis que son cerveau turbinait pour dessiner une image d'ensemble, elle scrutait du regard un espace à hauteur d'homme, le faisceau de sa torche, réfléchi par le métal, faisant danser des ombres étranges sur les murs et le plafond. Elle fit un pas de côté, les yeux toujours fixés devant elle. C'est alors qu'elle entraperçut quelque chose sur une étagère basse. Du coin de l'oeil. Un soupçon de je-ne-sais-quoi. Elle braqua sa torche. Disparu.

Pourtant, elle avait bel et bien vu quelque chose. Quelque chose de pâle. De vivant. Elle en était persuadée. Mais ça n'avait duré qu'une fraction

de seconde. Aussi n'avait-elle pas eu le temps de comprendre de quoi il s'agissait. Elle s'agenouilla et balaya l'étagère avec le faisceau de sa torche. Un mouvement précipité. Et puis, comme un coup de fouet et un froissement.

– Qu'est-ce tu fais? demanda Achille.

– Y avait kekchose sur le plateau de l'étagère.

– Quoi, kekchose?

– J'sais pas. Une créature. Une gueule. Le sentiment que des yeux me regardaient.

– Comment ça, une créature?

– J'suis sûre. Toute blanche. Avec des yeux noirs, très écartés. Qui m'obervaient.

– Mais c'était quoi?

– Je te dis, j'sais pas. C'était comme...

Achille s'approcha et regarda  dans la direction où elle braquait sa torche.

– Mais y a rien ici.

– Si, je t'assure. C'est parti vers le fond des étagères. Tiens, regarde, tu vois? Y a un trou là-bas, une sorte d'ouverture.

– Alors? Qu'est-ce que vous fichez?

La question émanait de Blue, qui emmenait dans son sillage le reste de la troupe.

– Jackson pense qu'elle a vu quelque chose, répondit Achille en donnant des petits coups de lance dans le trou. Moi je dis qu'elle se fait des films.

– C'était pas un film. C'était vivant. Un truc long et aplati, une peau blanchâtre et des yeux noirs. Ça m'a regardée. J'ensuis sure. Ses yeux m'obervaient. Des yeux très ombre, noirs. Comme un serpent.

– T'as vu un serpent? demanda Einstein d'un ton dibitatif.

– Pas nécessairement un serpent, mais c'est à ça que ça m'a fait penser. À un serpent.

– Qu'est-ce qu'un serpent viendrait faire ici? Railla Achille. T'as des hallus, ma pauvres filles.

– C'était là, insista Jackson en essayant de déplacer quelques feuilles de métal pour dégager le trou.

Elles étaient super lourdes, il leur fallait des heures  pour enlever suffisamment.

Elle jura. Finalement, peut-être qu'achille avait raison. Peut-être qu'elle avait revée. Un serpent n'aurait jamais pu vivre dans un endroit pareil. Ils avaient besoin de la chaleur du soleil. Et ces yeux. Pas vraiment des yeux de serpent. Trop intelligents.

Elle secoua la tête, comme pour s'éclaicir les idées, puis elle attrapa une bouteille d'eau dans son sac et en avala d'un trait la moitié. Des images de son enfance lui revenaient, quand elle était allongée dans le noir et que les jouets, les rideaux ou les portes de placards se transformaient en monstres prêts à la dévorer.

– OK, cria Blue. Clairement, il n'y a rien ici. Dorénavant, va falloir arrêter de flipper pour rien. On avance, on trouve le matos et on se barre.

– Je pense que vous devriez voir ça.

Toutes les têtes pivotèrent vers Olive, parti en reconnaissance au bout du couloir.

– C'est quoi? demanda Blue.

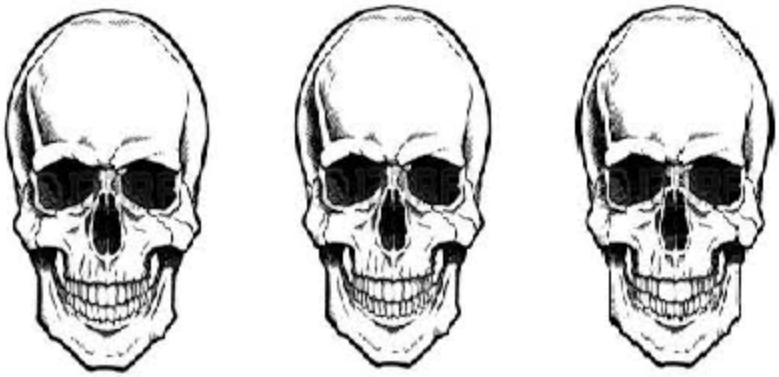
– Viens voir.

Une double porte en verre se dressait face à eux, barrée de quelques mots que l'on avait apparemment gribouillés avec du sang. Une écriture bâclée, baveuse, rouge vermillon.

Les enfants lurent la suite de mots, en suivant à la lueur de leurs torches. Sans savoir quoi en penser.

On a c ke vous chercher. Si vous le voulez, va faloir payez. Vené si vous aites des hommes. On vous attends.

# *41.*



Pourquoi ils mettaient autant de temps là-dessous? C'était si loin que ça, le dépôt? Pourquoi ils étaient pas encore revenus?

La vérité, c'était que Mick n'avait absolument aucune idée du temps qui avait pu s'écouler depuis le départ de Blue. Et pour cause, puisqu'il n'avait pas de montre. Pratiquement plus personne n'en portait de nos jours, pour la simple et bonne raison qu'il était impossible de les mettre à l'heure de manière fiable. Si vous preniez trois pendules au hasard, il y avait toutes les chances pour qu'elles affichent trois heures différentes. Ou, plus fréquent encore, qu'elles soient toutes arrêtées. D'ailleurs, même avant, Mick n'en portait pas. Une année, son oncle lui en avait offert une pour son anniversaire, mais il ne l'avait même pas essayée. Quel intérêt d'avoir une montre quand on avait un téléphone? Sauf que, maintenant qu'il n'y avait plus d'électricité, les téléphones ne fonctionnaient plus. Idem pour les horloges.

Dans ces conditions, il ne pouvait que présumer depuis combien de temps les autres étaient partis. Ça pouvait faire cinq minutes; ça pouvait faire une demi-heure. Et il était de plus en plus nerveux. Il n'arrêtait pas de penser à la coupure qu'il avait au bras. Aux germes, aux bactéries, à Ant sur son lit de souffrance, à l'hôpital...

Il leva les yeux vers ses potes: Brandon, Jake et Kamal. Des garçons qu'il connaissait depuis des années, aux côtés desquels il avait combattu, sa bande. Des gars qui l'admiraient et qui ne doutaient pas qu'il serait toujours là pour eux. Ils discutaient tranquillement, assis sur des banquettes.

– Hé! Fait chaud, non? lança Mick.

Jake haussa les épaules.

– Z'avez pas chaud?

– Ça va, répondit Kamal.

– Ouais. Donc fait pas plus chaud que ça, hein?

– Nan.

Du plat de la main, Mick se mit à taper un rythme sur ses cuisses. Hors de question de montrer qu'il avait peur de stupides bactéries. Il allait les chasser de là au son du tambour.

Tap-tap-tap, tap-tap-tap.

Le truc marrant, c'était que... Non, pas marrant du tout, en fait. Au contraire. Bref, par une cruelle ironie du sort, pendant qu'ils étaient à l'hôpital, au chevet d'Ant, ils avaient vu à la télé le premier reportage faisant état d'une étrange maladie qui s'était déclarée dans l'East End. Toute la famille avait suivi le sujet avec attention car ils étaient obsédés par les maladies à ce moment-là. Le présentateur avait déclaré que les symptômes étaient similaires à ceux de la peste buconique: fièvre et enflures.

Dieu, comme tout s'était rapidement enchaîné après cela! Ant n'était jamais sorti de l'hôpital. Pauvre petite crapule. Tout le travail des médecins.

Tous les médicaments qu'on lui avait administrés. Tout ça pour rien. Le temps qu'Ant ait retrouvé suffisamment de force pour se lever de son lit, l'épidémie ravageait la ville. L'hôpital avait été mis en quarantaine, pour éviter la contagion. Personne ne pouvait plus entrer ni sortir. Mick était coincé chez lui, où le drame couvait. En effet, très vite, sa mère était tombée malade et avait assassiné son père. La police l'avait emmenée. Mick ne savait plus quoi faire. Le monde devenait dingue. C'est alors qu'il avait eu l'idée de retourner à l'hôpital pour sauver Ant.

Ça, ça avait été terrible.

S'introduire dans l'établissement ne lui avait pas posé de problème. Tous les agents de sécurité étaient malades. Par contre, à l'intérieur, c'était un vrai film d'horreur. Des gens malades, des cadavres, du sang, du pus et des excréments partout. Tant bien que mal, il avait réussi à rejoindre le service où Ant était hospitalisé. C'était l'enfer. Les médecins et les infirmières avaient chopé la maladie, les patients, tout le monde. Et ils s'entretuaient. Mick avait rapidement compris qu'Ant n'avait pas pu survivre. Malgré ses efforts, il n'avait pas retrouvé le corps. Dans un sens, il valait mieux.

C'était là, dans l'hôpital Whittington, que, terrorisé, enragé et désespéré, il avait tué son premier adulte. Une infirmière à moitié obèse, qu'il avait poussée dans les escaliers. Ça ne lui avait fait ni chaud ni froid. Au contraire, ça l'avait soulagé. Il n'éprouvait aucune peur quand il se battait. Et il n'aimait pas les hôpitaux, pas plus que les infirmières et les médecins.

Un mouvement, dehors, attira son attention. Tournant la tête, il aperçut une ombre qui avançait en claudiquant bizarrement. Les autres l'avaient repérée aussi. Brandon se redressa.

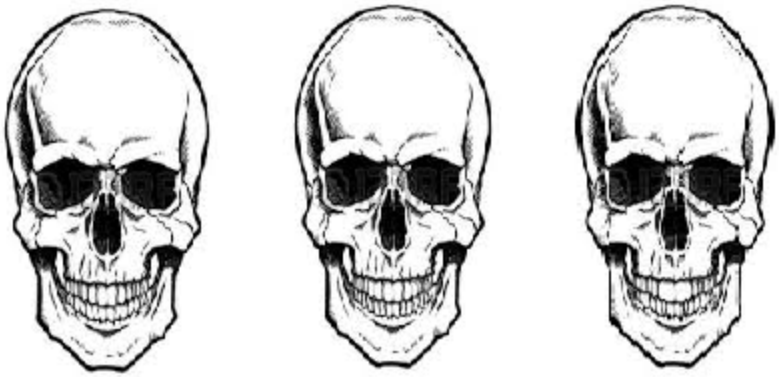
– Regardez-moi ça.

Gros Mick n'arrivait pas à voir de quoi il s'agissait. Il s'était tellement monté le bourrichon avec ses histoires de bactéries qu'il était un peu confus. Les vitres teintées incrustées de crasse n'aidaient pas non plus. On aurait dit qu'une grosse masse informe se tortillait contre la façade.

Quelque chose de mouvant, qui semblait s'étendre et se reformer, comme un truc sous un microscope. Un machin liquide. Qui changeait de forme. Ensuite, il vit que ça avait des yeux, et aussi des dents, des pattes, plein de pattes. Des centaines de pattes.

Merde, c'est quoi ce délire?

# *42.*



– On a vu combien de personnes ce matin?

Justin baissa les yeux sur ses notes.

– Trente-deux.

Maxie soupira. Ça lui avait paru le double. Si ce n'est plus. Et toujours pas la moindre idée de qui était le traître. Un mot étrange, d'ailleurs, tout droit sorti d'un vieux film en costumes.

Elle était au dernier étage du muséum, dans la cantine du personnel, en compagnie de Maeve, Justin et Brooke. Robbie était parti se reposer à l'infirmerie. Il était épuisé. Maxie aussi se sentait fatiguée, presque plus que lorsqu'elle crapahutait dans la rue. Au moins, là, elle n'avait pas besoin de

se concentrer et de se prendre la tête pendant des heures. Elle aurait volontiers fait une petite sieste.

Elle baissa les yeux sur son assiette. Les portions étaient petites, mais elle en avait l'habitude.

– Qui il nous reste à voir?

– Essentiellement des petits, répondit Justin. On a préféré commencer par les grands, ceux qui, à priori, avaient le plus de chance de commettre un tel acte. Ça paraissait logique.

– À moins que ce soit des petits qui aient fait des bêtises, dit Maxie. Qu'ils aient ouvert la porte par erreur, par exemple en jouant.

– Possible, dit Justin. Mais encore eût-il fallu qu'un grand leur donne les clés.

– Et on a parlé à tous ceux qui avaient les clés?

– Oui. Sauf Jamie, qui a été tué, et Paul Channing.

– Qui a disparu, c'est ça?

– Exactement.

– Donc on peut raisonnablement penser que celui qui a eu les clés entre les mains les a prises à un de ces deux-là.

– Sans doute. En tout cas, ça collerait.

Maxie repensa un instant à ce qui venait d'être dit, en poussant une dernière bouchée de riz avec sa fourchette, histoire de la faire durer car, derrière il n'y aurait plus rien.

– Et jusqu'ici, personne ne se rappelle avoir vu ce Paul Machin-Chose de la soirée, c'est bien ça? demanda-t-elle en interrogeant Justin du regard.

– Non. Mais il était devenu solitaire depuis le décès de sa soeur. Ça lui a fichu un sacré coup.

– On peut même dire qu'il a pété les plombs, ajouta Brooke.

– Comment ça?

– Ben, il a complètement flippé. Il a commencé à injurier tout le monde en disant que personne n'en avait rien à fiche que sa soeur soit morte. Il a même sorti un couteau, qu'il brandissait dans les airs de manière menaçante. Enfin, bon, je pense pas qu'il aurait été jusqu'à planter quelqu'un avec.

Maxie laissa bruyamment tomber sa fourchette dans son assiette, puis regarda successivement Brooke et Justin d'un oeil noir.

– Vous attendiez quoi pour me le dire?

– Ben... C'est que je viens juste de m'en souvenir, répondit Brooke. Avec tout ce qui s'est passé ces derniers jours, ça m'était complètement sorti de la tête.

– Moi, pareil, dit Justin. Tu penses que ça pourrait vouloir dire quelque chose?

– Bien sûr que ça veut dire quelque chose, bande d'idiots! Ça veut dire qu'il avait un mobile.

– Hé là! Mollo, dit Brooke. C'était du bla-bla. Personne ici n'a quoi que ce soit à voir avec la mort de sa soeur.

– À ses yeux, si, répondit Justin. D'une certaine manière, il nous tenait pour responsables.

– Et il avait les clés, c'est bien ça? dit Maxie. Les clés du sous-sol?

– Oui.

– Et maintenant il a disparu?

– On a pensé qu'il s'était fait avoir lors de l'attaque.

– Cherchez pas, dit Maxie. Vous l'avez votre traître.c'est évident.

– Possible, dit Justin en fixant son assiette.

– Mais réfléchissez, bon sang! Éructa Maxie en se retenant d'exploser. Il leur a ouvert la porte et puis il est parti.

– Hum, ça se tient, concéda Justin. Il était malade. Ça ne tournait pas rond dans sa tête. Néanmoins, je persiste à croire qu'on devrait interroger tout le monde.

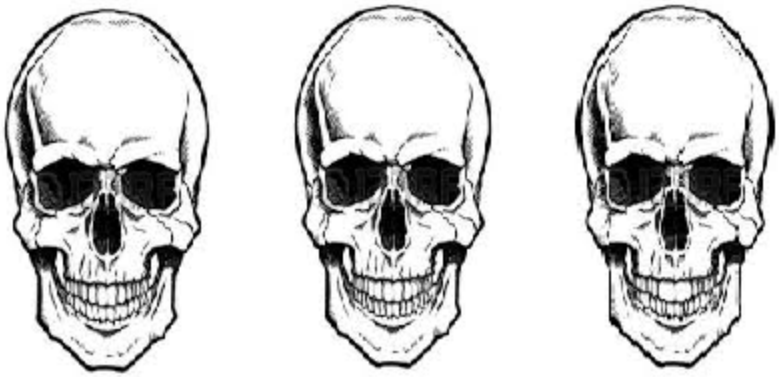
– D'accord, mais, dans ce cas, on se concentre sur Paul, dit Maxie. Peut-être que quelqu'un l'a  vu. Un des petits.

– Entendu.

Maxie enfourna la dernière bouchée de riz en se demandant où en était Blue. Elle aurait voulu qu'il soit là. Cette affaire la dépassait. Elle ne se sentait pas les épaules pour la mener seule. Pourquoi n'était-elle pas partie avec lui? Elle aurait encore préféré tenter sa chance dans la rue plutôt que d'être coincée ici.

Elle avala machinalement le riz, sans en sentir le goût.

# *43.*



Blue ne voulait pas le montrer, mais il se sentait vaseux. Son estomac gargouillait et des remontées acides lui chatouillaient les papilles. Dues plus à la nervosité qu'à la peur. Pourtant, il n'en aurait pas fallu beaucoup pour qu'il s'effondre. En réalité, il ne faisait que tenir le coup, naviguer à vue, avec le désagréable sentiment d'être en porte-à-faux, de ne plus savoir quoi faire.

Il ne fallait surtout pas que quelqu'un s'en aperçoive.

À Holloway, ils avaient mis un an à s'organiser. Les gens avaient oublié le bazar que ç'avait été, au début, quand personne ne commandait. Finalement, des chefs avaient émergé et pris les choses en main, avant de se faire tuer les uns après les autres jusqu'à ce qu'il n'y ait plus que lui. Blue. Le dernier des Mohicans. Un titre qu'il devait davantage  à la chance qu'à

toute autre chose. Il en était conscient. Depuis, il avait appris à donner le change. À revêtir son armure. À garder le masque. Froid comme la pierre.

Personne ne se rappelait qu'au début, il était lui aussi désemparé et que s'il avait pris les rênes du groupe, c'était surtout parce qu'aucun ne voulait s'y coller. Pour finir, il s'était révélé être un bon chef. La fonction l'avait grandi. Il connaissait son territoire, ses limites. Il savait quel coin était sûr ou, au contraire, extrêmement dangereux. Il savait où trouver de la nourriture, où se réfugier en cas de besoin. Bref, comment survivre. Quitter Morrisons et l'univers familier d'Holloway n'avait pas été une partie de plaisir. Depuis lors, il n'avait fait qu'improviser, en faisant semblant de maîtriser la situation, en feignant de savoir ce qu'il faisait.

Et tout ça pour en arriver là. Dans les sous-sols ténébreux de cet étrange endroit, qui ne ressemblait à rien de ce qu'il connaissait. Et il détestait l'inconnu. La catastrophe leur pendait au nez, c'était certain. Un mauvais pas et ils se jetteraient tête la première dans la fosse à embrouilles.

Mais il n'y avait pas que ça.

Un douloureux sentiment de solitude l'étreignait. Il était tellement habitué à avoir Gros Mick avec lui. Quoi qu'il arrive. Où qu'ils aillent. Mais pourquoi diable avait-il permis qu'il reste là-haut? Il aurait dû demander à quelqu'un d'autre. En son absence, il se sentait vulnérable, tout nu.

Et puis il y avait Maxie.

Comme il regrettait qu'elle ne soit pas là! Elle gardait la tête froide. Il avait besoin de ça. C'était fou de penser qu'ils avaient passé tellement de temps l'un à côté de l'autre sans jamais se parler. Une rue. Une rue avait suffi à les séparer. Ils ne s'étaient même jamais croisés. Ensuite, tout s'était passé si vite. À peine avait-il eu le temps de la trouver et de la découvrir qu'il se retrouvait ici, seul, à se languir d'elle. Si seulement ils pouvaient en terminer rapidement ici et retourner auprès d'elle.

En attendant, il faudrait bien faire sans elle. Et il ne fallait pas compter non plus sur ceux qui l'accompagnaient. Einstein ne connaissait rien au terrain. Quant à Achille, s'il savait se battre, il ne fallait surtout pas

lui demander de prendre une décision. Ne restait qu'Olive. Il était intelligent. Pas un chef dans l'âme, mais un gars fiable. Or, Blue allait avoir besoin de toutes les bonnes volontés. Il fallait juste qu'il le demande d'une manière qui ne trahisse pas son désarroi.

La porte qui donnait accès à l'entrepôt était verrouillée. Une serrure à code. Il fallait entrer la combinaison. La porte était épaisse. Inutile donc d'espérer la forcer. En d'autres termes, il fallait qu'ils devinent le code ou qu'ils fassent demi-tour et trouvent un autre moyen d'entrer.

Mais le voulaient-ils? Entrer? Qu'y avait-il là-dedans? Qui avait laissé ce message de fou sur la porte?

– Y en a un autre ici, dit Olive alors qu'il examinait la serrure.

Il pointa du doigt de nouvelles inscriptions, beaucoup plus petites que les précédentes, sur le bas de la porte. Une écriture nette, en pattes de mouche, sans fautes d'orthographe. À l'évidence, les deux n'étaient pas de la même main.

– Qu'est-ce que ça dit? demanda Blue.

– On dirait une sorte de citation, dit Olive. Mais certaines parties sont effacées. Je peux pas tout lire.

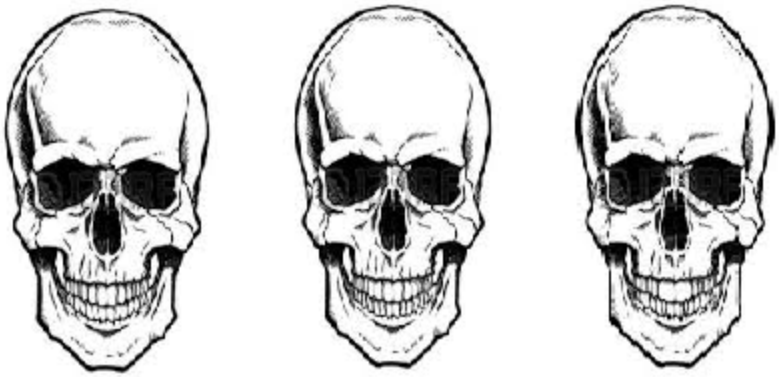
– Essaie.

– Puis je vis monter de la terre une autre bête, lut Olive. Qui avait deux cornes semblables à celles d'un agneau, et qui parlait comme un dragon – là, j'arrive pas à lire – elle opérait de grands prodiges, même jusqu'à faire descendre du feu du ciel sur la Terre – les mots suivants sont effacés... Et elle séduisait les habitants de la Terre par les prodiges qu'il lui était donné d'opérer en présence de la bête, disant aux habitants de la Terre de faire une image de la bête qui avait la blessure de l'épée et qui, pourtant, vivait – impossible de lire ce passage... Et elle fit que tous, petits et grands, riches et pauvres, libres et esclaes, reçussent une marque sur leur main droite ou sur leur front et que personne ne pût acheter ni vendre sans avoir la marque, le nom de la bête ou le nombre de son nom. C'est ici la sagesse.

Que celui qui a de l'intelligence calcule le nombre de la bête, car c'est un nombre d'homme.

– Super,  commenta Blue, c'est limpide.

# *44.*



– Des chats, dit Kamal.

Gros Mick esquissa un sourire. Des chats. Bien sûr. Ça sautait aux yeux quand on y regardait de plus près. Il n'y avait pas une créature devant la porte, mais une trentaine. Des chats errants. Qui s'emmêlaient, se grimpaient dessus, se levaient sur leurs pattes arrière pour gratter au carreau. Mick n'avait jamais aimé les chats, et ceux-là étaient particulièrement répugnants. Ils étaient tout croûteux, pelés, mâchés, horriblement efflanqués; ils avaient les yeux mouillés, la truffe humide et leurs côtes saillaient cruellement sous leur peau distendue.

Un soudain accès de rage s'empara de lui. Il voulait sortir, là, maintenant, et les écrabouiller à coups de batte.

– D'abord des chiens, maintenant des chats, dit Kamal. Et puis quoi encore? Des souris mutantes?

Personne ne rit.

– Qu'est-ce qui les excite comme ça? Demanda Jake.

– Qu'est-ce qu'on s'en fout! Répondit Mick. Allez, on les massacre.

– Pourquoi?

– Pour se marrer.

– Pour se marrer?

– J'aime pas les chats.

– Si on n'a pas une bonne raison, on sort pas, d'accord? dit Brandon. On a dit qu'on surveillait le hall en attendant que les autres reviennent.

Brandon était un peu nerveux, prudent, mais on pouvait compter sur lui en cas de bagarre. D'un caractère enflammé, Jake avait une réputation de tête brûlée. Kamal et Brandon étaient un peu plus réfléchis.

– On en profitera pour inspecter le jardin, dit Mick. Voir si d'autres adultes ont passé le portail.

– Si on n'a pas une bonne raison...

– Mais on a une bonne raison, Brandon. On doit surveiller nos arrières, ce qui sous-entend de patrouiller dans le périmètre.

– Mick... Ce ne sont que des chats.

Mais Mick ne l'écoutait pas. Ils pouvaient rester ici si ça leur chantait, lui n'en pouvait plus d'être enfermé tel un pékin dans la salle d'attente d'on ne sait quel enfer. Il fallait qu'il fasse quelque chose. Qu'il sorte de là. Qu'il tue un chat si cela pouvait lui faire du bien. Et pendant qu'il serait dehors, rien ne l'empêcherait de jeter un oeil alentour pour voir

ce qui se passait. Si une armée d'adultes les attendait dehors, Blue serait content de le savoir. Jake, Kamal et Brandon adoraient Mick, mais Mick adorait Blue. Il les avait menés jusqu'ici sans encombre. Grâce à lui, ils s'étaient sortis des pires ornières. C'était un bon chef. Et aussi son meilleur ami.

Après avoir attrapé une lance, il ouvrit vivement la porte, créant la débandade parmi la meute de chats qui s'y accrochaient. Miaulant, crachant et sautant, ils foisonnaient à ses pieds comme une écume furieuse. Il leur flanqua de grands coups de pied. Telle la mer Rouge devant Moïse, la meute se disloqua pour esquiver avant de reprendre sa forme initiale, en masse compacte.

Jurant tant et plus, il se mit à les chasser, jetant sa lance en direction d'un gros matou borgne et galeux, qu'il rata d'un bon mètre. Alors qu'il ramassait son arme, il se retourna et vit ses trois compères qui riaient et hurlaient, le nez collé au carreau. Ils avaient beau brailler, on n'entendait rien. Ce qui rendait Mick encore plus furieux. Il était déterminé à avoir le gros matou. Il lui courut après, pour essayer de le séparer des autres, fauchant le sol avec sa lance, donnant des coups de pied et hurlant un chapelet d'insanités.

Chaque fois qu'il tournait la tête, il pouvait voir les mines hilares de ses trois potes qui s'amusaient du spectacle.

Il se lança à la poursuite de la meute de chats, longeant la façade à toutes jambes, suivi comme son ombre par Brandon, Kamal et Jake, à l'intérieur.

Soudain, une vive douleur au niveau du talon d'Achille lui arracha un petit cri et il se mit à sauter à cloche-pied. Baissant les yeux, il s'aperçut qu'un chat l'avait mordu et que d'autres lacéraient son bas de pantalon à coups de griffes.

Les salopards. De rage, il donna un grand coup de lance. Son swing tapa une des bestioles qui alla voler dans les airs. Sauf que celle-ci ne mit pas plus de deux secondes à atterrir sur ses pattes et à revenir à la charge. Et

puis il y avait le Borgne, qui crachait à qui mieux mieux dans sa direction, la gueule grande ouverte.

Mick tira. La lance alla se ficher dans le sol. Alors, pliant les genoux, il se ramassa sur lui-même et avança, les bras écartés, les mains grandes ouvertes. Un concert de cris à fendre l'âme montait de la meute de chats, comme des cris de bébés.

Il avait coincé le Borgne dans un coin. L'animal était acculé.

– Minou, minou... Viens... Saloperie de chat...

Il tendit les bras, plongea...

Bingo! Son poing agrippait le Borgne par la peau du dos, au niveau de la nuque. Un sourire de triomphe aux lèvres, il se redressa et souleva l'animal dans les airs, tel un trophée. Le chat se débattait comme un diable. Se prêtant au jeu, ses trois spectateurs applaudissaient, l'ovationnaient en riant.

Et puis, en se contorsionnant le cou, le Borgne parvint à tourner la tête et planta ses crocs dans la main de Mick. Ce dernier poussa un rugissement de douleur et envoya bouler le chat qui, après avoir décrit une parabole dans les airs, atterrit sans se faire de mal sur le sol. Mick jura en secouant sa main. Pourquoi avait-il été aussi bête? Tout ce qu'il avait gagné, c'était une nouvelle coupure. Maintenant, il allait être plein de germes de chat, des bactéries de saloperies de chats. Il pouvait encore moins lui permettre de s'en tirer. Il fallait qu'il meure. Il démarra en trombe, mais trébucha et s'étala se tout son long.

Il n'avait aucune envie de voir la réaction des autres garçons à cette péripétie. Il ne l'imaginait que trop bien. Ça tournait à la farce. À la séquence de Vidéo Gag. Il pivota vers eux. Prêt à les conspuer.

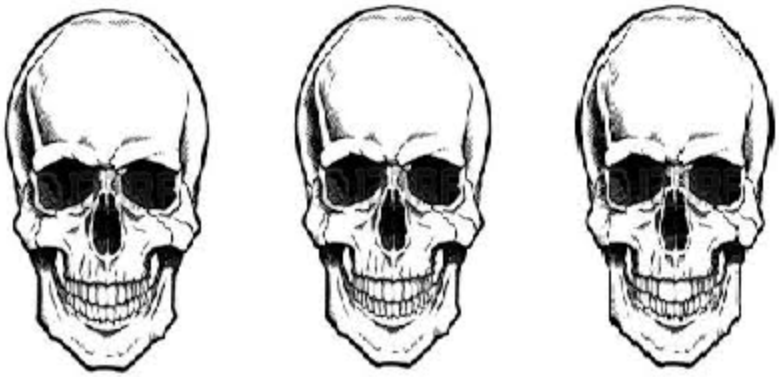
Pourtant, ils ne riaient plus. Au contraire, ils ouvraient de grands yeux, l'air épouvanté, et lui criaient quelque chose.

Quoi?

Jake agitait frénétiquement les bras pour attirer son attention.

Quoi?

# *45.*



– C'est un passage de la Bible, dit un gamin en sortant du rang et en allant s'agenouiller devant la porte.

Il s'agissait d'un des artilleurs de la bande à Olive. Un jeune Africain avec un nom à coucher dehors, genre Ebenezer ou un truc comme ça.

– C'est bien ce que je pensais, dit Blue. Mais qu'est-ce que ça veut dire?

– C'est tiré de l'Apocalypse, répondit Ebenezer. Personne ne sait vraiment ce que ça signifie.

– Que celui qui a de l'intelligence calcule le nombre de la bête, répéta Olive. Vous pensez que ça pourrait être le code de la porte?

– Le nombre de la bête? Dit Achille. Tout le monde connaît ça, man. Six cent soixante-six. The number of the beast!

Joignant le geste à la parole, il leva le bras en faisant deux cornes avec ses doigts, avant de tirer la langue et de pousser un râle théatral.

Sans doute encouragé par des gloussements de quelques enfants, Paddy rejoignit Achille et prit lui aussi la pose.

– We who are about to rock, we salute you (1)! dit-il en prenant une caricature d'accent américain.

– À part ça, qu'est-ce qu'on fait? demanda Blue, sans même le regarder. Il y a cinq chiffres sur le cadenas.

– On va essayer avec que des six, dit Olive. C'est ce que je vois de mieux.

– Attends, dit Blue en posant la main sur son bras.

– Pourquoi?

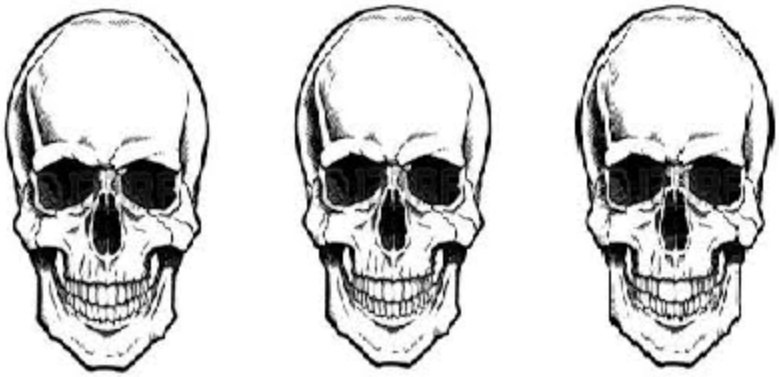
Pourquoi? Si seulement il le savait. C'était comme jouer à un jeu vidéo pour la première fois. Quand on ouvre une porte, on ne sait jamais ce qu'il y a derrière. Et le plus souvent, on y laisse une vie.

Mais il était trop tard pour arrêter le jeu maintenant.

– Rien. T'as raison. Vas-y...

1. "Ceux qui vont rocker te saluent", titre d'une chanson d'AC/DC.

# *46.*



Était-ce l'odeur qui l'avait fait se retourner? La puanteur nauséabonde d'adultes en décomposition? Ou la soudaine débandade des chats, qui détalaient dans tous les sens à ses pieds? Ils étaient remontés vers lui sans qu'il s'en aperçoive, cachés dans l'espace entre l'immeuble de bureaux et l'entrepôt. Il y en avait presque autant que de chats. Et pour les adultes, qui plus est en plein soleil, ils se déplaçaient étonnamment vite. Des vieux, noueux et chauves, déformés par les grosseurs, enflés comme si on les avait remplis de gelée. Une mère avec une tête tellement nécrosée qu'il ne lui restait quasiment rien sur les épaules. Mick se demanda par quel miracle elle réussissait encore à marcher. Il moulina des quatres fers pour se redresser, ignorant la douleur dans sa cheville, désespérant de pouvoir récupérer sa lance. Pourtant, alors même qu'il luttait pour l'atteindre, une petite voix lui murmurait qu'il aurait peut-être mieux fait de fuir sans demander son reste.

Trop tard.

Agrippant la hampe de son arme, il l'extirpa du sol et jeta un coup d'oeil en direction de la porte. Il y en avait d'autres par là aussi. S'il n'était pas assez rapide, ils allaient lui couper toute retraite.

C'est alors qu'il vit Jake sortir plein gaz de l'immeuble et charger l'ennemi comme l'idiot qu'il était.

– Non! hurla Mick. Reste là-bas. Tout va bien!

Brandon et Kamal, quant à eux, étaient sagement restés à l'intérieur, où ils faisaient de grands signes en pointant du doigt à travers le carreau. Malin. C'était ce que lui-même aurait fait. Pas la peine de prendre le risque d'être blessé quand tout ce qu'il avait à faire c'était atteindre la porte...

Il en était là de ses réflexions quand une terrible secousse sembla faire trembler la terre, l'envoyant tituber de côté, des étoiles plein la tête. Au prix d'un terrible effort, il ramassa ses pensées pour essayer de comprendre ce qui s'était passé et finit par réaliser qu'il avait reçu un coup à la tempe.

Un des adultes tenait un morceau de brique. Mick porta la main à son crâne. Ses doigts étaient maculés de sang.

Seigneur!

– Mick! Brailla Jake en cavalant vers lui.

Instinctivement, Mick tourna la tête et le type à la brique en profita pour le frapper de nouveau. Mick chancela autant que s'il avait bu une bouteille entière de scotch, sa lance pendant mollement à son bras. Et puis Jake se porta à sa hauteur et le prit par l'épaule.

– Viens, Mick, on se tire d'ici.

– Putain de chats, répondit ce dernier, confus et désorienté.

– Allez, viens.

Après un grognement de bête blessée, Mick revint à lui.

– T'aurais pas dû sortir, dit-il. J'assure.

– Faut rentrer!

– Je vais leur montrer, moi.

Ce disant, il inspira profondément et, ses vertiges dissipés, planta sa lance dans la poitrine du père qui tenait la brique, puis il vrilla la pique et la retira d'un coup sec. Un rire énorme montait de sa gorge. Il se pencha pour ramasser la brique.

– Vous en voulez? hurla-t-il alors que le gros de la troupe d'adultes était sur lui. Ça vous dit de voir ce que je peux faire avec ça?

Une mère – dont seuls les lambeaux de vêtements qu'elle avait sur le dos permettaient de dire qu'il s'agissait d'une mère – s'approcha de lui. Son visage n'existait plus. Ce n'était plus qu'un furoncle atrocement enflé, une énorme cloque parfaitement lisse. Il écrasa la brique à l'endroit où aurait dû se situer son nez. Un jet de liquide chaud et visqueux l'aspergea de la tête aux pieds. Il jura. Relevant les yeux, il constata qu'il ne restait plus rien du visage de la victime. Il avait littéralement explosé. Les os étaient à vif. Aussi étrange que cela puisse paraître, la mère tenait toujours debout. Pire, ses yeux, intacts, le fixaient intensément.

– Crève! hurla-t-il avant de lui écraser la brique sur la bouche, lui faisant sauter toutes les dents.

Et puis il chargea, lançant la brique à la tête d'un père, en tailladant un autre d'un coup de lance à la cuisse.

– Y en a trop! Cria Jake, lui-même aux prises avec un groupe d'adultes qu'il peinait à repousser avec sa lance.

– Pas pour moi, répondit Mick, comme s'il avait été dans un stupide film d'action, l'heure de la vengeance a sonné.

Il se donnait à fond, cramponné des deux mains au manche de sa lance, frappant la meute qui l'entourait avec les deux extrémités de son arme, déchiquetant les uns avec la pointe, frappant les autres avec le talon, leur explosant leurs stupides gueules d'enflures.

Et là il était bon.

D'autant qu'il avait un appui, quelqu'un qui se battait à son côté. Il se retourna, un sourire aux lèvres, persuadé que frère d'armes était là. Il n'y était pas. À sa place se tenait un petit père à la mine écarlate.

– Va chier, grogna Mick en le poussant violemment hors de son passage.

Jake était par là-bas, près de l'entrepôt, où il se battait comme un diable contre une meute d'adultes. C'est alors que Mick remarqua qu'ils étaient tous armés, qui d'une pierre, qui d'un bâton, qui d'un bout de métal rouillé.

– Attention!

Ce serait sa faute si Jake était blessé. Il devait l'aider. Il n'aurait même pas dû être là. Mais qu'est-ce qu'il foutait? Jamais il n'aurait dû charger.

Jake s'effondra avec un petit cri de douleur. Aussitôt, les adultes se ruèrent sur lui pour la curée. Mick se précipita, labourant la masse de corps emmêlés avec sa lance, faisant toutefois bien attention de ne pas toucher son compagnon.

Non. Disparu.

Mais il était où?

Jake?

Mick tourna la tête, cherchant désespérément du regard un signe de son ami. Et puis soudain, il suffoqua. Quelque chose venait de s'enfoncer dans son cou. Mick sentit un flot de sang chaud couler sous sa chemise.

Qui avait fait ça?

Un gros père borgne... Comme le chat... Avec des dents acérées... Un tesson de verre dans chaque main, avec lesquels il se lacérait les avant-bras.

Celui-là, il ne lui permettrait pas de continuer à vivre. Un coup de lance dans le bide. Et puis un autre. Et un troisième dans la nuque, alors qu'il se pliait en deux. Crève, charogne.

Tellement de sang.

Où était Jake?

Partout où se tournait son regard, il ne rencontrait que des adultes, qui battaient en retraite, qui s'écartaient de lui, vaincus. Les lâches. Allez, courez, bande de débiles.

Où était Jake?

Trouver Jake.

Tellement de sang. Il baissa les yeux. Ses vêtements étaient poisseux, mouillés. Il n'osait pas toucher la blessure à son cou, trop effrayé par ce qu'il pourrait découvrir.

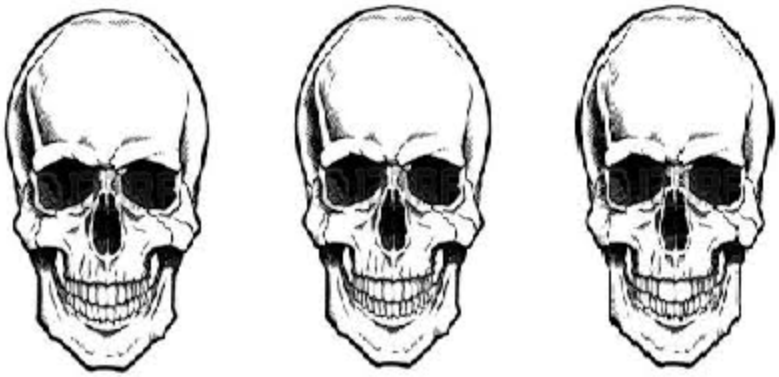
Comment se faisait-il qu'ils étaient armés? Ils avaient passé la vitesse supérieure, ou quoi? C'était quoi ce délire? Les adultes n'utilisaient pas d'armes, normalement. Trop stupides pour ça. Ils vivaient dans le noir, se servaient de leurs dents et de leurs ongles, comme des animaux. Comme les chats.

Trouver Jake.

Un groupe d'adultes continuait de se presser à la porte, interdisant à Brandon et Kamal de sortir. Tant mieux, ils étaient en sécurité. Pourvu que ça dure. Le boulot de Mick, c'était de veiller à la sécurité des uns et des autres.

Mais où était passé Jake?

# *47.*



– Oui, j'ai vu Paul dans l'après-midi. J'étais avec Wiki.

– Qui est Wiki?

– Thomas Rutherford de son vrai nom. À ne pas confondre avec Thomas Hopgood, qui est aussi notre copain. Mais lui, je l'ai rencontré ici, à la bibliothèque, alors que Thomas Rutherford, alias Wiki, j'étais avec lui à l'école, à Rowhurst, dans le Kent. On l'appelle Wiki parce qu'il sait tout. Comme Wikipedia. Il vient du nord de l'Angleterre, c'est pour ça qu'il a un drôle d'accent. On est copain depuis...

– Ouh là ouh là! du calme. On t'a pas demandé de nous raconter sa vie, dit Maxie en levant les mains pour endiguer l'incontinence verbale du petit garçon.

Elle comprenait mieux maintenant pourquoi on l'appelait Jibber-jabber.

– Bon, reprenons. Donc, ce wiki et toi, vous avez vu Paul dans l'après-midi, c'est bien ça?

– Ouais, c'est ça. Wiki et moi on faisait la tournée des popotes pour inciter les gens à s'inscrire à notre manifestation.

– Quelle manifestation? L'interrompit Maxie avant qu'il ait eu le temps de partir dans un nouveau bavardage.

– Le salon du Livre, répondit Jibber-jabber d'un air grave. Une nuit entière de lecture où tout lemonde se déguise en son personnage préféré. Moi, j'étais Bilbo Baggins, le personnage du Hobbit...

– Merci, je sais qui est Bilbo Baggins.

– En fait, mon costume n'était pas au top.

– Donc c'était vous qui étiez  à la bibliothèque, l'autre nuit?

– Oui.

– Le garçon qui est mort, celui qu'ils ont eu dans les escaliers, il était avec vous?

– Plus ou moins, répondit Jibber-jabber. James, c'est comme ça qu'il s'appelait, n'était venu que pour se moquer de nous et tourner en ridicule la manifestation. C'est pas pour ça que je ne suis pas désolé qu'il soit mort, vraiment... D'ailleurs, quand on a vu Paul, dans l'après-midi, il était avec lui. Tous les deux travaillent aux crevards, dans le camion.

Une fois encore, Maxie leva les mains en l'air.

– Pas si vite. J'aimerais être sûre de ne pas me tromper. Est-ce que Wiki est par là?

– Oui, il attend dehors. C'est le suivant sur la liste. On savait pas qui devait passer en premier, alors on a tiré à pile ou face, et j'ai gagné, donc je suis passé le premier. Il n'y a bien qu'à ça que servent les pièces aujourd'hui, hein? Tirer à pile ou face... et aussi faire des tours de magie, bien sûr. Je peux vous en montrer un, si vous voulez.

– Arrête un peu de jacasser et va nous le chercher.

Moins d'une minute plus tard, Wiki était assis à côté de son copain. Deux petits garçons à la mine sérieuse, aussi fluets que la plupart de leurs congénères, et un peu pâles.

– Très bien, dit Maxie en regardant Wiki droit dans les yeux. Raconte-nous précisément la dernière fois que tu as vu Paul.

– C'était l'après-midi du jour où on a été attaqués. On récoltait des signatures pour notre manifestation.

– D'ailleurs, on n'en a pas récolté des masses, ne put s'empêcher de glisser Jibber-jabber.

– Un seul à la fois.

– OK, poursuivit Wiki. Donc on est allés sur le parking, c'est là que se trouve le camion dans lequel Einstein garde trois crevards pour ses expériences. Ils leur ont donné les noms des juges de X-Factor. James nous a proposé de monter sur le plateau pour les voir de plus près. On pouvait pas se défiler, sinon, on serait passés pour des trouillards.

– N'empêche qu'on n'était pas rassurés, ajouta aussitôt Jibber-jabber. On voulait pas monter dans le camion, et les crevards étaient drôlement flippants, et après, ils se  sont évadés et ils ont pris d'assaut la bibliothèque.

– On va y venir, dit Maxie. Parlez-moi de Paul.

– Paul était là, dit Wiki. C'était lui qui s'occupait des crevards. Apparemment, quelque chose l'avait mis très en colère. Il avait pas l'air bien. Il nous a crié dessus en disant que les livres étaient stupides et que la

vraie vie était plus dure que tout ce qu'on peut trouver dans les bouquins. Il a dit qu'on ne connaissait rien à rien, contrairement à lui. Y avait quelque chose de menaçant dans ses propos. Comme s'il allait nous en apporter la preuve.

– Et ces trois crevards se sont échappés?

– Oui. Pendant qu'on faisait notre manifestation à la bibliothèque, ils sont entrés et nous ont attaqués. On les a repoussés, mais James s'est enfui et il a été tué.

– Et Paul? Vous ne l'avez pas revu après l'épisode du camion?

– Non.

Maxie se tourna vers Justin, assis à sa gauche.

– Je présume que ces adultes étaient solidement attachés?

– Bien sûr. Ils étaient enchaînés à la paroi du camion et ils étaient derrière des grilles, elle-mêmes verrouillées par des cadenas. Tout était bien protégé. Il le fallait. On ne pouvait pas prendre le risque qu'ils s'échappent. Je veux dire, c'était impossible qu'ils s'échappent.

– Et pourtant ils l'ont fait.

Justin haussa les épaules. À quoi bon nier l'évidence.

– Quelqu'un a forcément ouvert les cadenas, dit Wiki.

– Exact, dit Brooke en se tournant vers Justin. J'imagine que Paul avait les clés. Qui d'autre?

– Les clés du camion? J'suis pas sûr. James, je crois. Et puis Einstein. Mais jamais il ne les aurait laissés sortir, ils étaient trop précieux à ses yeux.

– Or, James est mort, raisonna Maxie en se retournant face aux deux petits. Vous avez dit qu'il était avec vous à la bibliothèque, quand les

crevards vous ont attaqués?

– Oui.

– D'après vous, est-ce qu'il avait l'air d'être au courant de ce qui était en train de se passer?

– Jamais de la vie, répondit Jibber-jabber. Il était encore plus terrorisé que nous. En fait, il jouait les gros durs, mais au fond, c'était rien qu'un dégonflé, il...

– Bien, merci, dit Maxie en lançant un sourire aux deux garçonnets aux minois crasseux, aux cheveux en broussaille et aux yeux pétillant d'envie de bien faire. Vous pouvez disposer. Mais si vous pensez à quoi que ce soit d'autre, vous venez nous le dire, d'accord?

– Comme quoi? Demanda Jibber-jabber.

– On cherche à savoir comment les crevards ont réussi à sortir.

– Ah, OK. Mais ça, c'est pas nous.

– Je sais bien que c'est pas vous, répondit Maxie en souriant.

– Tu penses que ça pourrait être Paul Channing? demanda Wiki.

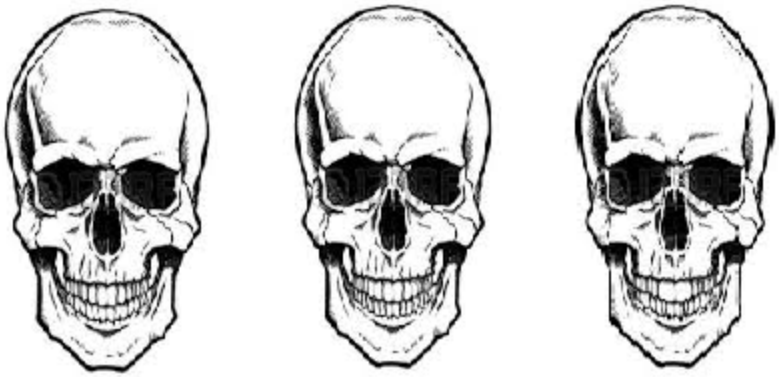
– Je ne sais pas. Et vous, vous en pensez quoi? Vous êtes les derniers à l'avoir vu. Vous croyez qu'il aurait pu faire une chose pareille?

– Wiki remâcha un moment la question. Puis il chuchota quelques mots à l'oreille de Jibber-jabber, la messe basse semblant rapidement tourner à la dispute.

– Je sais beaucoup de choses, finit par déclarer Wiki. Je connais les réponses à pratiquement toutes les questions que vous pourriez me poser sur la science, le monde, le Guinness Book, ce genre de choses. Par contre, là, je ne sais pas quoi vous dire.

– Moi non plus, s'empressa d'ajouter Jibber-jabber.

# *48.*



Mais pourquoi diable tenait-il une chaussure? Il regarda ses pieds. Deux baskets. Mais alors, à qui était celle qu'il avait en main? C'était important. Il se souvenait au moins de ça. C'était important de ne pas laisser tomber la godasse.

Où était Jake?

Il regarda autour de lui. D'une certaine manière, c'était comme s'il avait quitté son univers et qu'il se retrouvait sur une autre planète. Une immense étendue vide, étrangère. Il n'avait jamais rien connu de semblable. Le vide semblait s'étendre à l'infini. Il ne se rappelait pas vraiment comment il avait atterri ici. Il essayait de rentrer, de retrouver ses amis dans le grand immeuble en verre. Et puis il s'était perdu. Bien perdu. Et voilà où ça l'avait mené.

Il tomba à genoux. Dieux qu'il était fatigué! Au loin, il apercevait des oiseaux blancs. Des oiseaux énormes, qui miroitaient au soleil. Bien plus grands que tous les oiseaux qu'il avait pu voir dans sa vie. Le reste n'était que vide. Le ciel au-dessus de lui. Sans fin.

Retrouvez Jake.

Ses vêtements étaient couverts de sang, en grande partie en train de sécher, mais du frais coulait de son cou, là où...

Oui. Là où cet adulte l'avait planté avec un tesson de verre. Il avait dû perdre beaucoup de sang. Il avait très soif. Il avait mal quand il avalait.

Et ils avaient enlevé Jake. Où l'avaient-ils emmené? Il avait perdu leur trace.

Ils avaient pris Jake et il avait essayé de les suivre. Malheureusement, il n'arrivait plus très bien à marcher. Il n'avait plus d'équilibre. Il leur avait emboîté le pas en titubant, mais ils étaient trop rapides. Ils étaient sortis en passant par un gros trou dans la clôture.

C'était par là que ces salopards étaient entrés.

Il se souvenait les avoir vus tirer Jake à travers l'ouverture, malgré sa résistance. Car, oui, il était encore en vie. Brave garçon. Ce bon vieux Jake. Son pied s'était pris dans le grillage. Ils avaient tiré plus fort. C'est là qu'il avait perdu sa basket. Mick les avait presque rattrapés. Et puis il s'était arrêté pour ramasser la chaussure. Jake en aurait besoin, n'est-ce pas? Pour rentrer.

Après tout ça.

Il se rappelait avoir traversé une route, puis marché sous des arbres, entre des buissons, et finalement, à travers champs, jusqu'à un étang. À un certain moment, il avait croisé des immeubles... et tout à coup, il s'était de nouveau retrouvé en rase campagne. La campagne. Il avait tourné en rond, sans retrouver ni les adultes, ni Jake, ni le chemin du retour.

Des oiseaux volaient en cercle au-dessus de l'étang. Des oiseaux normaux. Rien à voir avec les géants qu'il voyait maintenant. Ensuite, il avait repéré un adulte, debout, immobile, raide, les bras tendus, tel un panneau de signalisation. Il s'était approché, avait suivi la direction qu'il indiquait, puis avait escaladé un talus et s'était retrouvé sur une route. Il avait marché un moment. Combien de temps? Impossible à dire. Pas de montre. Aucune idée. Où étais Jake? Il l'avait perdu. Perdu tout le monde. Un autre adulte, lui aussi à l'arrêt, comme un chien de chasse tendu vers sa proie. Il avait continué d'avancer d'un pas lourd. La chemise mouillée. Tellement de sang... Il regardait ses pieds qui avançaient d'eux-mêmes. On aurait dit un plan de cinéma. Pour finir, tout avait disparu, il avait quitté son monde et échoué ici. Dans une autre dimension. Peut-être que c'était le paradis. Où l'enfer?

Quoi qu'il en soit, un grand néant.

Rien que lui, sa chaussure et le ciel.

Comment c'était possible? Qu'est-ce qui pouvait être aussi grand et aussi vide? À part les gigantesques oiseaux blancs. Si géants qu'ils ressemblaient à des avions.

Il éclata de rire. C'étaient des avions. Tout s'expliquait maintenant. Il devait se trouver sur les pistes de l'aéroport. Pas le dernier cercle de l'enfer, juste l'aéroport d'Heathrow. Il avait perdu sa lance. Sa chemise était toute rouge, trempée. Elle lui collait à la peau. Du sang continuait de couler dans son cou. Il avait soif comme jamais il n'avait eu soif.

Il aurait dû se lever. Prendre un de ces avions et partir loin d'ici. Ouais. Avec un de ces appareils, il pourrait s'envoler vers un beau pays. Un pays chaud, où il n'y aurait pas un seul de ces adultes répugnants. Rien que lui et sa famille. Maman, papa et Ant. Allongés sur une plage en Espagne, comme quand ils étaient allés dans l'appartement de son oncle. Trop cool. Ces grands immeubles, ces hôtels, ces résidences, ces magasins, alignés comme un rempart protecteur face à la mer, le faisant se sentir aussi à l'abri que s'il avait été à la maison.

Ouais, ça allait être de super vacances. Il souriait, montrait sa carte d'embarquement à la jolie hôtesse de l'air, qui le saluait en lui lançant un sourire radieux. Il tenait sa mère par la main. Tout se passait au mieux. Maman était là, papa aussi et également Ant. Ant n'était pas mort. Pourquoi avait-il imaginé cela? Ant allait parfaitement bien. Sacré lui. Il s'excusa d'avoir pensé qu'il était mort. Ant lui répondait par un sourire. Ils cherchaient leurs sièges, s'asseyaient. Il y avait des écouteurs, un écran de télé. Par le hublot, il pouvait déjà voir défiler la piste. Ils étaient en train de décoller. De s'élever dans le ciel. Hors d'atteinte.

– J'suis super content de partir en vacances, disait-il en se tournant vers sa mère. Ça va être super.

– C'est sûr. Mais tu n'auras pas besoin de cette chaussure, chéri. Laisse-là...

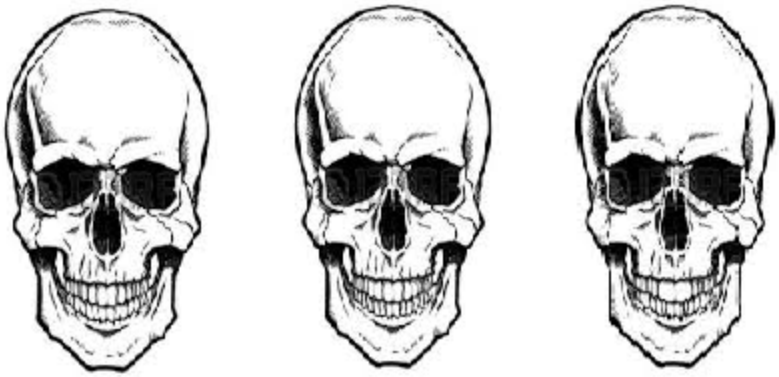
Ah, c'est vrai.

Il tenait encore cette stupide godasse.

Il la lâcha, puis la regarda s'abîmer lentement dans le ciel, tournoyant au ralenti sur elle-même, à travers les nuages, jusqu'à disparaître...

dans son cou, le sang avait cessé de couler. Il se figea, avant de s'immobiliser complètement.

# *49.*



– Ça expliquerait ce qui s'est passé l'autre nuit, dit Maxie en passant devant la statue de Darwin tandis qu'elle descendait l'escalier en compagnie de Brooke et Maeve. Mais ça n'explique pas ce qui est arrivé à Samira.

– Et si Paul n'était jamais parti? Supposa Brooke. Et s'il était encore ici...?

Elle laissa sa phrase planer dans les airs, laissant à chacune le soin d'en mesurer les conséquences.

– Il était comment? demanda Maxie alors qu'elles atteignaient le bas des marches.

– Ben... normal, répondit Brooke. Du genre qui ne fait pas de vagues, jusqu'au jour où il a pété un câble. Je ne l'ai jamais vu comme ça

avant.

– Ce ne serait ni le premier ni le dernier à craquer, dit Maxie. Et j'imagine que la mort de sa soeur...

Elle s'arrêtèrent aux pieds du diplodocus. Elles avaient terminé la dernière audition et Maxie avait hâte de sortir pour profiter des dernières lueurs du jour. En l'absence de lumières électriques, l'ambiance à l'intérieur du muséum devenait vite lugubre, le soir.

– On fait quoi maintenant? demanda Maeve.

– Ça, c'est à Justin de décider, répondit Brooke. C'est lui qui commande. Sauf qu'on n'a jamais eu affaire à ce genre de chose auparavant. C'est une première pour tout le monde.

– J'allais dire qu'on devrait fouiller le musée, dit Maeve. Pour essayer de voir où il pourrait se planquer. Mais ça prendrait des heures, n'est-ce pas?

– Tu peux le dire, répondit Brooke. C'est immense, ici. T'as qu'à voir combien de temps il vous a fallu pour nettoyer les sous-sols. Alors, les étages... Ça n'en finit pas. J'ai jamais mis les pieds dans la moitié des pièces. En plus, si jamais il se cache et qu'il se rend compte qu'on est à sa recherche, il pourrait facilement se déplacer et changer de planque au fur et à mesure qu'on avance.

– Ça craint.

– Je te le fais pas dire.

C'est à cet instant seulement que Maxie se rendit compte qu'Ella les avait rejointes. Elle ne s'était pas aperçue de son arrivée. La petite était tout bonnement sortie de l'ombre et se tenait devant elles en silence, les yeux scintillant dans le demi-jour.

– Ça va, ma chérie?

Pour toute réponse, Ella haussa les épaules. Manifestement, elle avait quelque chose sur le coeur.

– Tu veux me dire quelque chose?

– Vous cherchez un garçon, n'est-ce pas?

Jusqu'ici, les enfants n'avaient été informés de rien, Justin répugnant à faire quelque annonce officielle avant de savoir exactement ce qui se passait. Il voulait par-dessus tout éviter de créer un mouvement de panique. À l'évidence, il n'avait pas empêcher les bruits de couloir.

– On ne sait pas encore, répondit Maxie.

– Vous pensez qu'un garçon a fait quelque chose à Samira?

– Comme je te l'ai dit, chérie, on n'est sûrs de rien.

– C'était pas un garçon, poursuivit Ella en secouant la tête.

– Que veux-tu dire?

– On l'a vu. Dans le noir. La nuit. On a vu le monstre.

Maxie était sur le point de répondre que les monstres n'existaient pas, mais, réflexion faite, s'en abstint. Cette vérité était peut-être valable avant, mais qu'en était-il aujourd'hui, alors que l'épidémie avait créé un monde rempli de monstres?

– C'est pas un garçon, insista Ella, soudain prise d'un irrépressible besoin de parler. C'est le croquemitaine, le Père Fouettard. Un homme-araignée avec de longs bras et de longues jambes, tout étiré, tout noir, comme une araignée. C'est le Slendermann (1).

Maxie éclata de rire, autant parce qu'elle trouvait ça drôle que pour rassurer Ella.

– Mais alors c'est quoi, ma chérie? Une araignée? Le Père Fouettard? Slenderman?

1. Cyberpersonnage apparu sur Internet en 2009 et qui s'est ensuite répandu dans nombre d'histoire en ligne. Il est décrit comme étant très grand, très maigre, avec un à-plat blanc à la place du visage.

– Peut-être un peu des trois, répondit Ella d'une voix hésitante.

– Tu l'as vu, ce monstre? Je veux dire, de tes yeux vu?

Pour toute réponse, elle regarda ses pieds, haussa légèrement les épaules et secoua imperceptiblement la tête.

– Moi, non, dit-elle avec une petite voix. Mais d'autres oui.

– Je parie que c'est pas vrai. Je parie que c'est l'histoire de l'homme qui a vu l'homme qui a vu l'ours. Des on-dit. Sous l'effet de la panique, les gens inventent n'importe quoi.

– Mais y a kekchose...

– Quoi que ça puisse être, on le trouvera, répondit Maxie. En attendant, je ne veux surtout pas que tu aies peur, d'accord?

– J'aime pas ici. Je veux partir.

– Tu ne peux pas partir, ma chérie. Il n'y a pas d'autre endroit où aller. Il faut s'accrocher et tenir bon. OK? Fais-moi confiance.

Ella ne répondit pas immédiatement, demeurant un moment figée, les lèvres pincées, en se balançant doucement de droite à gauche.

– OK, dit-elle finalement.

Et puis elle tourna abruptement les talons et alla s'asseoir au bas de l'escalier, la tête entre les mains.

– Tu crois que ça va aller? demanda Brooke.

– Je l'espère, répondit Maxie. Elle a été forte jusqu'ici. C'est étonnant comme certains enfants résiste à la pression et comme d'autres craquent complètement. Elle a perdu son frère. Un gentil garçon. On l'appelait P'tit Sam. Pour le différencier des autres, parce qu'à un moment on avait trois ou même quatre Sam. P'tit Sam, Gros Sam, Sam le frisé, et aussi un autre, dont j'ai oublié le surnom.

– Oncle Sam? suggéra Brooke.

Maxie ne put s'empêcher de sourire.

– J'sais plus.

– Moi non plus, dit Maeve. En fait, malgré nous, on les évacue de nos têtes quand ils disparaissent. Sans quoi...

– Qu'est-il arrivé à P'tit Sam? demanda Brooke.

– Il a été enlevé juste avant qu'on parte, expliqua Maxie. D'ailleurs c'est une des raisons qui nous a poussés à partir. Ça devenait trop dangereux là-bas. C'est vraiment triste pour Sam. Ella et lui étaient comme les deux doigts de la main. Il avait beau ne pas être bien grand, il faisait attention à elle. Il devait avoir à peine dix ans. Quand c'est arrivé, j'ai eu très peur qu'elle ne s'en remette pas. Mais, jusqu'ici, elle s'en est très bien tirée.

– En fait, c'est un peu la même histoire que tout le monde, dit Brooke.

– Comment ça?

– Quand j'étais sur mon lit, à l'infirmerie du palais, le plus souvent je faisais semblant de dormir. J'écoutais ce que vous disiez. Toi et Blue. Ça m'a permis d'en apprendre beaucoup sur vous deux.

– C'est vrai que, par moments, on a dû oublier que t'étais là.

– Exact. Donc... Je sais pour Arran. En fait, t'étais amoureuse de lui, non?

Embarrassée, Maxie se sentit rougir. Elle n'en avait jamais parlé à personne. Pas même à Maeve.

– En quelque sorte, bredouilla-t-elle.

– J'ai perdu beaucoup de bons amis en chemin, dit doucement Brooke, le regard perdu au loin. Et encore plus lorsque vous m'avez secourue.

– Tu veux dire, ceux qui étaient avec toi à Green Park? Ceux qui ont...

– Ouais. Dont un doux dingue appelé BouleChien et une fille appelé Courtney. Mes deux meilleurs amis. Même si BouleChien aurait sans doute voulu être plus que ça. Je sais qu'il aurait aimé une relation... plus intime. Qui sait? Peut-être qu'avec un peu de temps, il aurait fini par obtenir ce qu'il voulait. Il me faisait rire. Enfin, j'essaie de ne pas trop y penser. C'est trop dur. Surtout si je commence à me demander ce qui aurait pu advenir. Il faut s'endurcir. Se construire une sorte de carapace. Mais tout le monde n'en est pas capable. Quand on n'a plus rien à quoi se raccrocher, c'est facile de perdre les pédales.

– Tu veux dire, comme Paul? dit Maxie.

– Ouais, comme Paul.

C'est alors qu'une idée sembla lui traverser l'esprit. Brutalement, son humeur changea et un sourire se dessina sur ses lèvres.

– Écoute, dit-elle.  À mon avis, t'as besoin de trucs.

– Quels trucs?

– Une nouvelle garde-robe. J'ai vu le sac à dos que tu trimballes. Il est minuscule. T'as rien à te mettre, ma pauvre fille.

– Je suis bien comme je suis, merci.

– Tût-tût-tût. Il te faut de nouveaux habits.

Maxie la détailla d'un oeil perplexe. Brooke portait une longue robe grise qui lui arrivait aux pieds et qui semblait tout droit sortie d'un atelier de costumière pour film de cape et d'épée. Si de nouvelles fringues signifiaient lui ressembler, alors non merci. D'ailleurs, Maxie ne s'était jamais vraiment intéressée à ce qu'elle avait sur le dos, ne s'étant jamais sentie assez confiante pour porter autre chose qu'un jean et un T-shirt. Et elle adorait le blouson en cuir qu'elle s'était dégottée chez Selfridges, en venant ici.

– Tu peux quand même pas porter tous les jours la même chose, dit Brooke. Faut laisser reposer, au moins pour l'odeur.

– T'inquiète pas pour moi, dit Maxie. Je pourrai toujours récupérer d'autres trucs quand on aura le temps.

– Justement, on a le temps.

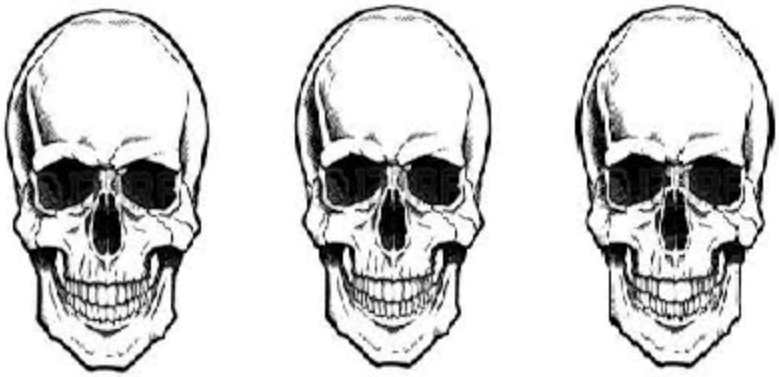
C'est alors que Maxie vit approcher un groupe d'enfants, parmi lesquels Lewis. En tête du cortège, marchait un grand Black élancé et distingué portant de longs vêtements aux couleurs bigarrées qui le faisaient ressembler à une sorte de prince africain. Elle essaya de se rappeler son nom, qu'elle avait entendu lors des auditions du matin. Sans qu'elle le demande, Brooke se chargea de lui rafraîchir la mémoire.

– Tiens, justement, Kwanele va nous emmener faire un peu de shopping, dit-elle. T'inquiète, j'ai déjà tout arrangé.

– J'ai pas envie d'aller faire du shopping.

– Je te rassure, ma belle, ça n'a rien à voir avec le shopping d'antan. On va t'emmener au musée Victoria et Albert. Tu vas voir, c'est de la bombe!

# *50.*



– D'ici, on dirait des insectes, dit l'horrible volatile, perché sur l'arête du mur, tellement immobile qu'on aurait pu le prendre pour une gargouille de pierre noire.

Paul se risqua à se pencher par-dessus le parapet, prenant garde à ne rien faire tomber, comme cela avait été le cas un peu plus tôt. Tout en bas, un groupe de gamins était en train de franchir les grilles, Kwanele à leur tête, dans une de ses stupides tenues.

– Je pourrais descendre sur eux en piqué et en attraper un dans mon bec, dit Boney.

– Bien sûr que non, railla Paul. Tu sais même pas voler. T'as les ailes brisées. Presque pas de plumes. T'es rien qu'un...

Il marqua une pause. Quoi au juste? Un fossile? Une pièce d'exposition? Un mort vivant? Un bouffon.

Quand il tourna de nouveau la tête, la chose n'était plus là.

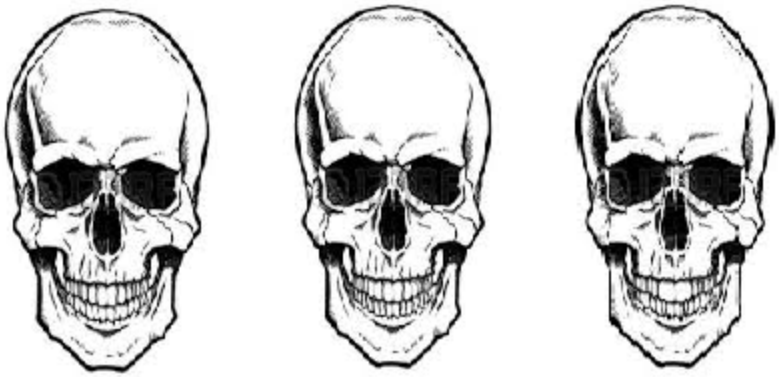
– T'es rien qu'un mauvais rêve.

Il avait parlé tout seul. Soudain, son coeur se serra. Il aurait voulu être en bas, avec ses amis, parler avec de vrais gens, pas ici, sur les toits, à déblatérer tout seul. Mais il ne pouvait pas y retourner, n'est-ce pas? Pas après ce qu'il avait fait. Jamais il ne pourrait le défaire. Jamais il ne pourrait revenir en arrière et prendre un chemin différent. Il avait tout gâché.

Soudain, il prit conscience que ses joues étaient mouillées. Il se figura le corps mutilé de Samira, oublié dans un coin, qui commençait à pourrir.

Pas de retour en arrière.

# *51.*



Ceci est le journal de Lettis Slingsbury. Date inconnue. Lieu inconnu, ou quasiment. Une église près de l'aéroport d'Heathrow, c'est-à-dire dans l'ouest de Londres.

Ce matin, lorsque nous nous sommes réveillés, je voulais me joindre au commando qui devait aller dans l'entreprise de matériel médical (ce qui est l'objet même de cette expédition) mais ils ont catégoriquement refusé. J'ai pensé que c'était injuste et je ne crois pas que Chris Marker sera très content de moi à mon retour. Mais, au final, Chris n'est qu'un bibliothécaire, un scribe, là ou Justin est un intendant général et Einstein un incroyable scientifique qui va trouver un remède à la maladie. Quant à Blue, c'est un guerrier. Il commande la section de recherche. En d'autres termes, je serais mal placée pour m'opposer à eux, d'autant que Chris n'est pas le

commandant en chef, si vous voyez ce que je veux dire. Les autres sont plus importants que lui. Et moi, je suis encore moins importante que Chris.

De toute façon, je n'ai jamais été importante. Ce n'est pas faute d'avoir rêvé qu'un jour je le serais, rêvé qu'un jour je ferais de grandes choses, que je serais une grande écrivaine, une journaliste ou une personne qui aide les autres. Aujourd'hui, je ne crois plus que cela arrivera. J'ignore de quoi demain sera fait, mais je doute que ce soit du bon. Désolée, voilà que je remets ça et que je parle de moi. Chris me l'a bien dit. Ce livre doit être un journal, comme ceux que nous avions dans le temps, rien qu'un recueil d'informations, une succession de faits, même si je crois me souvenir qu'il arrivait aux journaux d'ouvrir leurs colonnes à des personnes connues qui parlaient d'elles. On appelait cela des chroniques. Mais, comme je le disais, je ne suis pas célèbre, donc ce que je suis et ce que j'ai à dire n'intéresse personne. Jamais je n'aurai de chronique.

Bon, voilà ce qui s'est passé ensuite. Le commando a quitté l'église pour aller chercher ce dont nous avons besoin dans la société de produits médicaux. Je n'avais pas d'autre choix que rester ici, à l'église. Je me suis dit que j'allais occuper mon temps à écrire, mais comme rien ne se passait, je n'avais rien à consigner sinon des pensées et des impressions, elles-mêmes largement influencées par ma frustration d'avoir été mise de côté. En un mot, je n'avais pas le coeur à l'écriture. Caspar est gravement blessé. Il va très mal. Il gémit beaucoup et n'arrête pas de frissonner, ce qui rend difficile de se concentrer. Et puis il y a le cadavre de Gabby, emballé dans un drap, exposé à la vue de tous. C'est pas joli, joli, et ça affecte le moral de tout le monde. Moi aussi, je suis chamboulée. Coincés dans ce bâtiment, nous sommes tout seuls face à nos pires angoisses, sans rien d'autre à faire que penser, ruminer, ressasser et se faire un sang d'encre.

Je ne pouvais même pas me concentrer assez pour prendre la plume, ce qui peut paraître pathétique, j'en suis consciente, pourtant telle est la vérité. Je n'arrivais pas à me sortir de la tête les images de la nuit où les crevards ont attaqué le muséum. Nous étions tous à la bibliothèque. Chris Marker et moi, plus d'autres enfants. C'était le clou de notre salon du Livre. Bon, il faut bien admettre que ce n'était pas aussi grandiose que le nom peut le laisser présager, mais nous avions tout fait pour recréer un évènement tel

qu'il y en avait avant l'épidémie. Étant fans de littérature, nous voulions passer la nuit entière à la bibliothèque pour partager nos impressions et aussi lire des extraits de nos oeuvres préférées. Pour ce faire, nous nous étions déguisés comme nos personnages favoris. Personnellement, j'avais choisi de me déguiser en Clarice Bean. Au début, c'était bien  et puis un garçon appelé James est arrivé et a commencé à rire et à fiche le bazar. Il se moquait de nous, nous traittait de fayots, de geeks, de rats de bibliothèque. Ensuite, ça été encore pire avec l'attaque des crevards. Personne ne sait comment ils ont fait pour entrer, mais ils l'ont fait. Ils se sont répandus aux quatre coins du muséum. Une terrible bataille s'est ensuivie. James a été tué. Il n'a pas été l'unique victime de cette invasion. Beaucoup d'enfants ont été tués. Ils hantent encore mes cauchemars.

Pour me changer les idées, je me suis jointe aux autres et nous avons parlé de choses et d'autres. Il y avait Jasmine, qui est très pieuse. Beaucoup plus que moi. Bien sûr, avant, j'allais à l'église, mais je ne croyais pas vraiment. Alors que Jasmine prie à longueur de temps. Elle est très affectée par la présence du corps, par la vue de ces draps constellés de taches cramoisies. Les mouches qui bourdonnent autour du cadavre et qui courent partout la bouleversent. Je dois avouer que l'idée qu'elles puissent pondre leurs oeufs sur le corps et que des asticots se mettent à grouiller me soulève le coeur à moi aussi.

Après mûre réflexion, Jasmine a fini par dire que nous devrions enterrer le corps, arguant que ça nous donnerait quelque chose à faire, et qu'en plus, comme nous nous trouvons dans une église, avec un cimetierre juste à côté, ça semblait aller de soi. Après tout, trimballer le corps, d'accord, mais pour aller où? Bien vite, il allait commencer à pourrir et à sentir et, tout du long, il serait comme un rappel des choses horribles qui nous sont arrivées. Un rappel que cette pauvre Gabby était morte. Elle était là, dans son linceul. Emballée comme un vieux colis. Ça me rendait malade. Et les autres aussi devenaient hystériques. D'autant que si, au début, on pensait qu'on ne resterait pas longtemps ici, les heures défilaient sans que le commando reparaisse. Et puis, à mesure que le temps s'égrenait, Jasmine insistait de plus en plus, répétant à l'envi: "Il faut qu'on l'enterre, il faut qu'on l'enterre." Ça nous rendait tous nerveux.

Reece a rappelé que Blue nous avait interdit de sortir, et moi, j'ai dit que j'avais promis à Olive, mais personne ne m'écoutait et Daryl Painter a dit qu'il était monté au sommet du clocher et qu'il n'y avait rien dehors sinon des oiseaux qui chantaient dans les arbres et des abeilles qui butinaient les fleurs des champs, enfin ce genre de choses.

"Le corps va sentir de plus en plus, a dit Jasmine, ça va attirer tous les crevards du coin. Ils vont nous encercler et essayer d'entrer. On devrait profiter que c'est calme pour l'enterrer."

C'est alors que Reece a soulevé une objection pratique. "Comment on va faire pour creuser une tombe?" Jasmine n'avait rien à répondre à cela. À mon avis, elle voulait juste se débarrasser du corps afin de ne plus l'avoir sous le nez. Ensuite, Demi a dit qu'elle avait un peu exploré l'église et qu'elle avait trouvé une petite pièce qui semblait faire office de bureau, où il y avait des clés, pendues à des clous. Pour nous prouver qu'elle disait vrai, elle y est allée et en a rapporté une clé à laquelle pendait un petit carton attaché par un vieux bout de ficelle. Sur le carton, on pouvait lire: "cabane à outils".

Donc elle a dit qu'il devait y avoir une cabane à outils quelque part, où devait être entreposé tout le matériel nécessaire à l'entretien des terrains autour de l'église. Et qui dit jardinage, dit forcément pelles, bêches et ainsi de suite. Daryl a alors répondu que, du haut du clocher, il avait vu des cabanons sous les arbres et Reece a dit qu'on devrait aller voir.

J'ai tout de suite dit que c'était une très mauvaise idée et rappelé qu'on ne deait ouvrir la porte sous aucun prétexte. Jasmine m'a envoyée bouler en disant que j'étais idiote et puérile, donc je n'ai rien ajouté, mais je n'en pensais pas moins. La question qui s'est posée ensuite, logiquement, c'était de savoir qui devait sortir.

Comme vous pouvez l'imaginer, personne n'a bondi de son siège en levant la main. De fait, personne ne voulait être le premier à mettre un pied dehors.

"Mais y a aucun risque, a dit Jasmine. Les autres sont bien sortis sans qu'il se passe rien. Je les ai regardés partir, il n'y avait pas un seul

crevard dans les environs. S'il y en avait eu, ils les auraient forcément suivis, ou même attaqués."

"Peut-être, mais je veux quand même pas y aller tout seul", a répondu Reece. Ensuite, il y a eu une dispute.

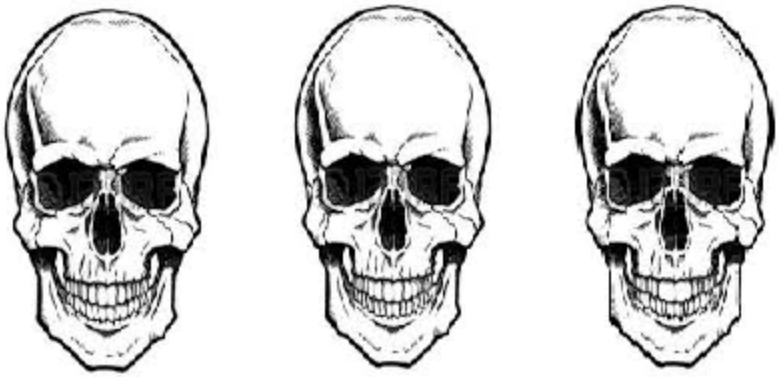
La dispute continue à l'heure où j'écris ces lignes. De mon côté, j'en ai eu rapidement assez que personne ne m'écoute, alors j'ai pris le prétexte que je devais écrire mon journal (ce qui d'ailleurs n'est pas une fausse excuse et encore moins un mensonge) pour m'isoler un peu. Et finalement, j'ai trouvé sur quoi écrire: comment en est-on arrivé à cette dispute et est-ce que nous allons ouvrir cette porte ou pas?

Personnellement, je ne veux pas sortir, et j'aimerais que personne n'y aille. Tout ce que je veux, c'est que les autres reviennent. Ils devraient bientôt être là. Avec un peu de chance, la dipute va se poursuivre pendant un long moment et, avant que l'on ait décidé quoi que ce soit, on va entendre frapper à la porte et Blue, Olive et les autres seront de retour et tout finira pour le mieux. On sera de nouveau réunis et en sécurité.

Nul doute qu'ils sauront aussi quoi faire du corps.

C'est ça que je veux. Mais, comme je l'ai déjà dit, je suis quantité négligeable, donc qui se soucie de ce que je veux?

# *52.*



Blue n'aurait su dire ce qu'il s'attendait à trouver de l'autre côté de la porte. En tout cas, certainement pas ça. Là, on sortait carrément du raisonnable. Le summum d'une journée déjà bien éprouvante.

La porte ouvrait sur une grande pièce. Le plan lui avait appris que l'entrepôt était divisé en deux. La zone la plus petite, où ils se trouvaient actuellement, était reliée au reste par un gros volet roulant. Une sorte de cage grillagée protégeait la porte.

Pour atteindre le volet roulant, il fallait traverser la cage.

Or celle-ci contenait quatre pères.

Ils ne ressemblaient pas aux repoussants sacs à miasmes que l'on pouvait croiser dans la rue. Ils étaient maigres, blafards, les yeux

profondément enfoncés dans leurs orbites, mais ne montraient aucun signe habituel de la maladie. En outre, ils étaient relativement bien habillés, de vêtement propres, et ils étaient armés. Deux d'entre eux avaient des lances, les deux autres des couteaux de boucher et ce qui, à première vue, apparaissait comme des matraques. Ils n'avaient rien de commun avec les adultes que Blue avait pu croiser pendant l'année écoulée.

Ils étaient encore humains.

Assis par terre dans leur cage, ils ne quittaient pas des yeux les enfants qui franchissaient la porte et s'avançaient dans l'entrepôt. Boulonnée au sol, la cage portait des traces de tentatives d'effraction. Sur tout un côté, le grillage était voilé, tordu, enfoncé. De toute évidence, les adultes avaient tenté de s'extraire de leur prison. Face à ce spectacle, Blue se sentait étrangement mal à l'aise, ne sachant trop quoi dire ni quoi faire. Il avait perdu l'habitude de s'adresser aux adultes. Et pour cause, bordel, puisque ceux-ci avaient perdu la faculté de parler.

Achille fut le premier à rompre le silence. S'avançant vers la cage, il racla bruyamment sa lance contre le grillage.

– Salut, les dégénérés, comment va?

Les pères se tournèrent lentement vers eux. Blue remarqua qu'ils avaient des bouteilles d'eau. Il en était encore à essayer d'intégrer ces nouvelles données quand un père prit la parole, le faisant sursauter.

– Vous êtes venus nous libérer?

Il devait avoir dans les quarante ans, les cheveux très bruns, il portait un jean et des bottes, une chemise en jean, et une épaisse veste de toile. Il avait un bandage sur l'oeil.

– Vous pouvez parler? s'exclama Achilleen s'éloignant précipitamment de la cage.

– Ben... Toi aussi, dit l'homme.

– Là n'est pas la question, répondit Achille. Moi, je suis un enfant. Toi, un éclopé. T'es pas supposé parler.

– Ouais, ricana Paddy. T'es pas supposé parler, t'es supposé crever.

– Ta gueule, Paddy! (Pour faire bonne mesure, Achille lui flanqua une gifle derrière la tête.) On n'est pas dans un film!

– Désolé.

Lentement, le père qui avait parlé ferma le dernier bouton de sa chemise et se redressa. Ses gestes étaient engourdis. Il avait l'air exténué. Un râle s'échappa de sa bouche lorsqu'il étendit ses jambes. Soufflant sous l'effort, il s'approcha de la grille en traînant la patte. Achille recula à nouveau d'un pas, de plus en plus confus. Le père portait une courte lance surmontée d'une pointe en forme de large feuille. Il la posa contre le grillage et dévisagea les enfants qui se trouvaient face à lui, bouche bée.

– Je vous ai demandé si vous étiez venus nous sortir de là, dit-il, son unique oeil lançant des éclairs.

Blue se demanda depuis combien de temps il était en cage.

– Éventuellement.

Aussitôt, le regard perçant se tourna vers lui.

– C'est toi qui commandes?

– Ouais, répondit Blue, en essayant de se donner une contenance.

Reprendre le contrôle. Faire baisser la tension d'un cran. Rester de marbre.  Ne surtout pas donner à ce type l'occasion de lire quoi que ce soit sur son visage. L'homme soutint quelques instants son regard, puis se radoucit. Un demi-sourire se dessina sur ses lèvres.

– Pardon, dit-il. Je crois qu'on est partis du mauvais pied. J'imagine que vous vous posez beaucoup de questions.

– Effectivement. D'abord, comment se fait-il que vous puissiez encore parler? Ensuite, comment se fait-il que vous ne soyez pas atteints? Que vous ayez encore toute votre tête?

– Vous savez où vous êtes? demanda l'homme.

– Bien sûr qu'on sait.

– Dans ce cas, vous savez ce qui se trouve derrière cette porte,dit l'homme en tendant le pouce par-dessus son épaule.

– On croit savoir, répondit Blue. Du moins, on sait ce qu'on espère y trouver.

– Des produits pharmaceutiques, dit l'homme. Des médicaments. Du matériel médical.

– Êtes-vous en train de dire que vous vous êtes servi des médicaments à votre disposition pour combattre la maladie? demanda Einstein en s'approchant de la cage jusqu'à s'accrocher au grillage, tremblant d'excitation.

– En quelque sorte, répondit l'homme.

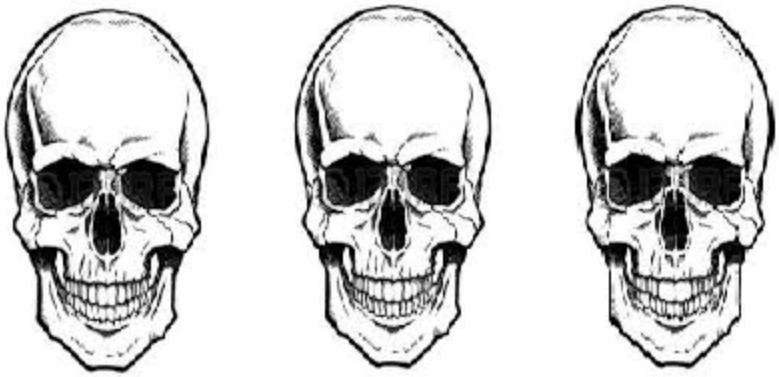
– Mais alors, pourquoi cette cage? demanda Achille.

L'homme soupira de nouveau et passa les doigts dans les cheveux.

– On s'en sortait bien, dit-il. On survivait comme on pouvait. On était plus nombreux que ça, au début. Et puis les monstres sont arrivés.

– Les monstres? s'exclama Achille. On dégage d'ici.

# *53.*



– Ouais, dit l'homme en observant un à un les enfants de son oeil unique, les mettant au défi de soutenir son regard. Les monstres. C'est le mot qui convient le mieux. Je n'en vois pas d'autre. Ils sont là à l'heure où je vous parle. Ils ont pris le contrôle, ils nous ont jetés dehors. On a bien essayé de retourner à l'intérieur, de reprendre la main, mais on est coincés ici. Néanmoins, avec votre aide, on peut le faire. On peut ouvrir cette fichue porte et tous les tuer.

– Qu'est-ce que vous entendez par monstres? demanda Olive.

Avant que l'homme ait pu répondre, Einstein lui coupa la parole.

– Vous voulez dire qu'il y a un remède?

– À ton avis? répondit l'homme en venant se placer pile face à lui.

Seule la minuscule épaisseur du grillage les séparait.

– Comment avez-vous su quoi faire? Poursuivit Einstein. Vous êtes médecins? Scientifiques? Quel protocole avez-vous utilisé?

– Trop de questions, répondit l'homme avec lassitude. Et si vous vous contentiez de nous sortir de là?

– Quels monstres? Insista Olive, qui se tenait en arrière du groupe, dans l'ombre.

– Des mutants, des bizarreries de la nature, des machins horribles, tout déformés... Mais attention, intelligents.

– Quoi? Des sortes d'animaux? J'ai du mal à vous suivre.

– Pas des animaux. Des gens.

– Avec la maladie?

– Non, autre chose. Z'ont plus rien d'humain. Comme j'ai dit, ce sont des monstres.

– On n'a pas réussi à les battre, ni à les tuer. Par contre, si on arrive à ouvrir cette porte, on pourra y aller tous ensemble. Z'avez l'air plutôt dégourdis. Il le faut, pour être arrivés jusqu'ici. On peut se les faire. Ensuite, tout ce qu'il y a dans ce bâtiment... sera à vous.

Blue ne put s'empêcher de repenser à ce qui s'était passé dans le couloir, quand Jackson avait affirmé avoir vu quelque chose. Quelque chose qu'elle n'arrivait pas à expliquer, caché dans les étagères. Un truc comme un serpent, avait-elle dit.

À ce moment-là, personne ne l'avait crue.

– Donc, comment on fait pour entrer? Demanda-t-il.

– Les clés sont par là-bas, répondit l'homme en levant sa lance pour indiquer le mur qui se trouvait derrière les enfants.

Blue pivota et balaya lentement le mur de parpaings avec sa torche, jusqu'à ce qu'un trousseau de clés, pendu à un crochet, apparaisse dans le faisceau de lumière.

– Y a un truc que je ne comprends pas, dit-il. Comment vous vous êtes retrouvés enfermés là-dedans?

– Ça s'est passé pendant qu'on battait en retraite. Face à l'avancée des monstres. On n'était pas assez nombreux pour résister. Ils ont tué tous les autres. Finalement, on s'est repliés en passant par la porte de l'entrepôt principal. C'est dommage, on était bien ici.

– Vous êtes entrés là-dedans tout seuls, en vous repliant?

– C'est ça. Ensuite, ils ont refermé la porte. Mais il y a des clés là-bas, qui vous permettront d'entrer. Et d'autres qui nous permettront de passer dans l'entrepôt principal.

C'est alors que Blue remarqua qu'il y avait une porte à l'intérieur de la cage, verrouillée par un gros cadenas.

– On met le paquet, poursuivit l'homme. Et on les tue tous avant qu'ils aient compris ce qui leur arrive. Mais va falloir agir vite, parce qu'ils sont malins. Ils sont capables de vous berner. C'est des grands embobelineurs. Je vous dis, ils sont extrêmement dangereux.

– Donc, si je comprends bien, dit Olive, pour ouvrir la porte qui donne dans l'entrepôt, il faut que l'on entre dans la cage avec vous et qu'on ouvre le cadenas avec la clés, c'est bien ça?

– Où est le problème? Vous ne nous faites pas confiance?

– Non, répondit Olive du tac au tac.

– C'est la seule solution, dit l'homme.

– On pourrait aussi retourner dehors et forcer la porte principale, celle de l'aire de chargement.

– Pff, faut pas y compter, l'ami! Jamais vous n'arriverez à forcer ces portes. Croyez-moi, on a essayé avant vous. En plus, pendant que vous frapperez poliment à la porte, ils vous descendront un par un. C'est une vraie forteresse, ici.

Sur ces mots, il marqua une pause et offrit un sourire aux enfants

– Au fait, je m'appelle Seamus. Je vous serrerais bien la main en vous demandant comment vous allez, mais, tant que vous n'aurez pas ouvert cette porte, je ne peux que vous saluer de loin.

– Pour tout vous dire, je ne porte pas les adultes dans mon coeur, dit Achille. Qu'est-ce qui nous empêche de rentrer là-dedans et de vous buter?

– Ben, pour commencer, ça, répondit Seamus en brandissant sa lance. En plus, pourquoi voudriez-vous vous rendre coupable d'une horreur pareille? Hum? Ne voyez-vous pas qu'on n'est pas malades? On est des gentils.

– Qui a écrit le truc sur la porte, là-bas? Demanda Olive.

Seamus hésita un instant, remâchant la question.

– Pourquoi tu veux savoir?

– C'est vous?

– Qui d'autre?

– À qui s'adressait ce message? Qui vouliez-vous dissuader d'entrer? demanda Achille.

Blue entendit Olive étouffer un juron. Il se demanda ce qui pouvait ainsi le mettre en colère et comprit bien vite qu'Achille venait, sans le vouloir, de donner un indice à Seamus concernant la nature du message. Même si Blue ne se considérait pas comme un maître en la matière, force était de constater qu'Achille, en bon guerrier qu'il était, n'avait absolument aucun talent de diplomate.

– On a écrit ça afin de décourager quiconque aurait l'idée de s'introduire ici pour nous prendre ce que nous avions, dit Seamus. Ça a marché pendant un bon moment. Jusqu'à ce que les monstres se pointent.

– Mais les adultes ne savent plus lire, fit remarquer Olive. Je veux dire, les adultes normaux. Donc les seules personnes susceptibles de comprendre ce qui était écrit étaient des enfants. Pourquoi repousser des enfants?

– Dis, monsieur Je-Sais-Tout, t'as la science infuse, ou quoi? Tu connais toutes les menaces du monde? Toutes les chausse-trappes? Allons, tu ne savais même pas que des gens comme nous pouvaient exister. Je me trompe? Bien sûr que non. Bon, maintenant attrape ces foutues clés et ouvre. On est lessivés, on crève de faim et de soif. On a qu'une hâte, c'est de réduire en miette ces pourritures de monstres et leur faire payer ce qu'ils nous ont fait.

– Et pourquoi on n'irait pas voir de quoi il retourne avant d'employer la manière forte? demanda Blue.

L'homme éclata de rire.

– Parce que, toi, t'essaierais d'engager la conversation avec un requin si tu tombais dans son bassin?

– Non, mais...

– On peut pas leur causer, gamin. Ils sont imperméables à toute discussion. Ce sont des tueurs-nés. Ils cognent d'abord et ils discutent ensuite. Sont intelligents. Une intelligence animale, une intelligence de prédateur. Tu hésites ne serait-ce qu'un instant et ils te sautent dessus, ensuite, soit t'es mort, soit t'es mis en cage. Je vous le dis, faut agir vite. Avant qu'ils sachent que vous êtes là. Pigé?

– Le texte sur la porte, demanda Olive. Il est tiré de quoi?

– Plus de questions.

– Ça vient d'où?

– Ouais, renchérit Achille, d'où est-ce que vous avez sorti toutes ces conneries sur le nombre de la bête?

Une fois encore, Blue entendit Olive jurer.

– D'une foutue Bible, tête de pioche. Tu crois quoi? D'autres questions?

– Blue en avait assez. Marre de discuter. Marre de se prendre la tête pour savoir si l'on pouvait faire confiance à ces types. Tout ce qu'il voulait, c'était se barrer d'ici et retourner auprès de Maxie. Et le chemin le plus rapide vers cette délivrance passait par cette foutue cage. Traverser la cage et en finir. En leur passant sur le corps si nécessaire. Les enfants les surpassaient en nombre. Donc à moins qu'ils aient piégé leur cellule ou qu'ils aient des renforts cachés quelque part, ils pouvaient facilement les démolir. Des proies moins faciles que les adultes habituels, certes, mais Blue et les siens n'étaient pas des enfants de choeur. Un seul geste suspect et il descendrait Seamus pour de bon.

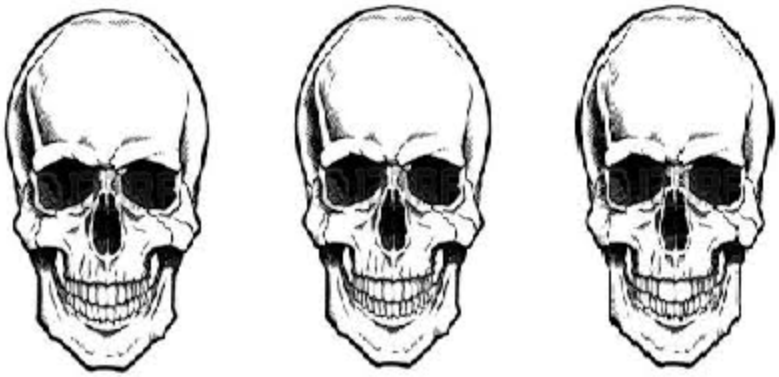
Bien entendu, c'est lui qui s'engagerait en premier, histoire de vérifier toute mauvaise surprise. C'était son job. Sa responsabilité. Il mettrait Achille en couverture. Mince! Si seulement il avait eu Gros Mick avec lui. C'était le genre de type qu'il était bon d'avoir avec soi dans ces cas-là. Sans lui, il se sentait nu, vulnérable.

Il s'avança d'un pas décidé vers le fond de la pièce et attrapa les clés qui pendaient au crochet. Puis, le trousseau de clé tintant dans la main, il retourna vers la cage et échangea discrètement quelques mots avec Achille qui, d'un hochement de tête, lui signifia qu'il était d'accord avec son plan.

Blue dut s'y reprendre à plusieurs fois pour trouver la bonne clé, sous le regard tendu des autres, qui suivaient en silence chacun de ses gestes. Finalement, il y eut un gros clonk et la serrure sauta.

Il ouvrit la porte, échangea un bref regard avec Achille, puis pénétra dans la cage.

# *54.*



Blue dirigea son regard vers un des trois pères toujours assis par terre, qui cognait doucement son couteau de boucher contre la dalle en béton.

– Cool, dit Blue en haussant le menton en guise de salut.

Pour toute réponse, le père le toisa d'un oeil vide, puis se redressa. Blue se raidit, se préparant au pire. Mais déjà la cage se remplissait d'enfants, qui le pressaient de toutes parts, et le père ne fit rien d'autre que rester les bras ballants en les regardant d'un air impavide.

– Vous voyez, dit Seamus. On ne mord pas. Maintenant, ouvre.

Le rideau métallique qui constituait le mur du fond était fait d'étroites lames mesurant presque dix mètres de long. Sur le côté, un

système de chaîne t de poulies permettait de l'actionner. La seule serrure que voyait Blue se trouvait à côté d'une manivelle. Il sélectionna la seule clé assez grosse pour sembler correspondre au trou et l'enfila à l'intérieur. Le déverrouillage libéra la manivelle. Dans un concert de cliquetis et de bruit de métal, les rouages se mirent en branle et les chaînes commencèrent à bouger. La porte remonta lentement.

– Attendez! cria Seamus en s'humectant les lèvres, l'oeil aux aguets.

Il faisait nerveusement tourner la hampe de sa lance dans ses mains, comme un chien qui aurait tiré sur sa laisse. Blue arrêta de remonter le rideau et attendit.

– Vous devez vous tenir prêt, dit Seamus en avalant sa salive, sa pomme d'Adam faisant un mouvement de piston dans sa gorge. À mon signal, essaie d'ouvrir la porte le plus vite possible et dès que l'ouverture est suffisante, on charge tous, OK? Faut que vous soyez tous prêts. Prêts à tuer. Je sais que vous pouvez le faire car si vous ne saviez pas vous battre, vous n'auriez jamais survécu jusque-là.

Bien sûr qu'on sait se battre, pensa Blue, mais si on a survécu jusque-là, c'est surtout parce qu'on a été prudents.

Or à ce moment précis, la situation lui échappait. C'était dans ce genre de cas que des gens étaient blessés.

Il attrapa Einstein par le bras.

– Prends ma place, dit-il. Quand je te le dirai, tourne la manivelle aussi vite que possible. T'arrête pas tant qu'on sera pas tous passés de l'autre côté.

– D'accord, d'accord, répondit Einstein, toujours dans un état d'excitation intense.

Blue alla se placer au centre de la porte. Une lueur orange et blafarde brillait dans l'interstice, au bas du rideau. Le lointain écho d'un

bruit résonnait. Ça ressemblait à de la musique. Il se cramponna à sa lance, réalisant soudain qu'il avait peur, qu'il était dépassé par les évènements.

Seamus avait parlé de monstres. Se pouvait-il qu'ils soient pires qu'une meute d'adultes rongés par le mal? Si seulement il avait su à quoi s'attendre. Il en voulait à Einstein de l'avoir conduit ici. Il en voulait à Seamus de l'avoir mis dans cette situation. Il s'en voulait à lui-même de ne pas savoir quoi faire.

– Ils sont combien?

– Difficile à dire, répondit Seamus. Au moins dix.

– Tu les connais pas, Rambo. Tu ne sais pas à quel point ils sont dangereux. Je te rappelle qu'ils ne sont pas humains. Ce sont des monstres, assoiffés de sang. Donc on charge à fond et on zigouille tout ce qui bouge. Faut pas leur laisser la moindre chance.

Blue jeta un oeil à un autre des pères. Il ne parlait pas, mais il grimaçait, montrant des dents comme un chien prêt à attaquer. Et il se léchait les babines.

– Ouvre! hurla Blue en se ramassant sur lui-même, prêt à riposter à tout ce qui pourrait se glisser sous la porte.

Et si c'étaient des sortes de serpents? Comme ce que Jackson avait vu? À quelle vitesse se déplaçaient-ils?

Il parcourut du regard son plan d'attaque: Seamus et ses trois acolytes, Achille et Jackson, épaulés par Olive et ses artilleurs qui se tenaient en deuxième ligne. Ebenezer avait l'air d'être en train de prier. Émilie se tenait au côté d'Einstein. Bien. Au moins, là, ils étaient à l'abri.

Bon Dieu! Cette porte mettait une éternité à s'ouvrir. C'était atrocement lent, et bruyant. Quels que soient les monstres de l'autre côté, ils ne pouvaient ignorer qu'ils arrivaient. Blue ne quittait pas des yeux l'espace qui s'ouvrait à ses pieds, à l'affût du moindre mouvement. Des ombres

furtives semblaient filer sur le sol... Une goutte de sueur tomba de son menton et s'écrasa par terre avec un petit ploc.

Ensuite, il bredouilla le nom de Maxie et Seamus se plia en deux pour franchir la porte, braillant aux autres de le suivre.

Blue n'avait plus le choix. Lui aussi hurla. Un cri de guerre. Insensé. Saugrenu. Avant de se baisser à la suite de Seamus, dans la chaleur des corps qui se pressaient autour de lui.

L'endroit dans lequel ils débouchèrent était beaucoup trop grand pour qu'ils puissent l'appréhender d'un seul coup d'oeil. Un immense entrepôt, rempli de cartons blancs, et baigné de la lumière qui filtrait par quelques fenêtres de toit. Éparpillées un peu partout, des lampes à huile et des bougies ajoutaient un halo orange à la lumière naturelle. En arrière-fond, résonnait un rythme. Assurément de la musique.

Mais aucun mouvement.

Aucun signe de quelque monstre que ce soit. Aucun signe de présence. Rien à craindre.

Non. Là. Derrière ces boîtes. Un visage d'une blancheur spectrale. Qui observait. Deux yeux noirs. Et hop! Disparu. Trop vite pour voir si c'était humain. Et puis un autre. Plus haut dans les rayonnages. Qui les regardait. Peut-être un reptile. Avec des yeux très écartés, comme un poisson. Mais tordu. Désaxé.

Qu'est-ce que ça pouvait être?

Il regarda  frénétiquement autour de lui, essayant de voir s'il y en avait d'autres. Dix, avait dit Seamus. Mais il n'était pas sûr.

– En voilà un! cria bientôt le même Seamus en marchant à grands pas vers un angle où deux allées se croisaient.

Les enfants lui emboîtèrent le pas, mais restèrent en retrait, lui laissant le soin de prendre la tête des opérations.

Quand ils arrivèrent dans le coin, ils virent ce qu'il pourchassait. Ça détalait à toute blinde pour leur échapper. Aucun d'eux n'aurait su dire de quoi il s'agissait. Humain. Animal. Insecte...

En tous les cas, ça bougeait à une vitesse surprenante pour une créature aussi bizarrement fichue, qui se mouvait en poussant sur de longs bras filiformes – qui ressemblaient plus à des pattes d'araignée qu'à des bras –, les coudes pliés vers l'avant, le dos des mains à plat sur le sol, les paumes vers le haut, de longs doigts effilés ondoyant dans les airs à chacun de ses "pas". En d'autres termes, la créature se déplaçait en appui sur la face externe des poignets. Son corps était gras et enflé, de sorte que son ventre frottait sur le sol avec un petit bruit de froissement chaque fois qu'elle bougeait, traînant dans son sillage deux petites pattes toutes rabougries. Les vertèbres saillaient de son dos à la manière d'une épine dorsale de dinosaure. La peau était glabre, lisse, et deux gros renflements, telles deux poches d'air comprimé, ressortaient de part et d'autre de son cou.

– Je vais te buter, saloperie! Brailla Seamus en levant sa lance.

C'est alors que Blue remarqua que la chose portait une sorte de vêtement autour de la taille, une jupe ou un pagne, en cuir. Il avait l'impression d'être dans un drôle de rêve. Un rêve où il aurait lutté vainement pour trouver un sens à ce qu'il voyait.

Ensuite, plusieurs de ces choses apparurent en même temps. Quand elle entendit Seamus hurler, la créature s'arrêta  et se retourna, juste au moment où, du coin de l'oeil, Blue en apercevait une autre qui se cachait dans l'ombre. Une femelle. D'une maigreur impossible, avec une tête comme un ballon, de très grand yeux et une toute petite bouche. Sa tête était si énorme et son corps si maigre qu'elle ressemblait à ces personnages que les enfants dessinent en faisant des bâtons à la place du tronc et des membres.

Seamus se cambra, un bras en avant, l'autre rejeté en arrière pour armer sa lance.

Blue vit un voile d'effroi passer sur le visage de la créature.

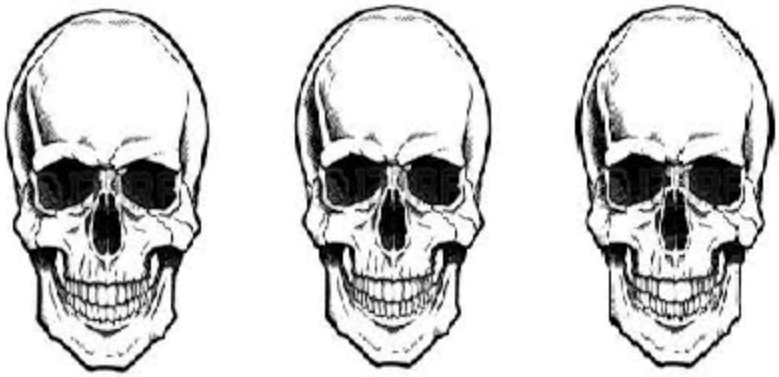
Le visage d'un garçon de quatorze ans.

Olive se rua en avant.

– Non! cria-t-il en saisissant la lance de Seamus.

Celui-ci fut si surpris qu'il en lâcha son arme. Un sourire rageur aux lèvres, il fit si brusquement volte-face qu'il faillit en perdre l'équilibre. Avant que Blue puisse l'arrêter, ou même comprendre ce qui se passait, Olive enfonça la pointe de la lance dans l'oeil valide de Seamus.

# *55.*



Maxie s'était figée, bouche bée. L'immense pièce était remplie d'énormes statues, de morceaux de maçonnerie ornés de bas-reliefs, de pierres tombales, de colonnes gigantesques... C'était comme se retrouver dans le château de l'ogre de Jack et le haricot magique. Tout était beaucoup trop grand, trop foisonnant. Il y en avait jusqu'au plafond, entassé pêle-mêle à la manière de quelque butin pillé dans des palais royaux.

– C'est quoi, ça? demanda-t-elle.

– Ce sont des moulages en plâtre de toutes les merveilles du monde, répondit Brooke. Ces colonnes viennent de Rome. Elles ont, genre, mille ans ou plus. Enfin, je crois.

Elles étaient dans le hall du musée Victoria et Albert, à un jet de pierre du musée d'Histoire naturelle, juste au coin de la rue. L'édifice était

construit autour d'une grande cour carrée que les enfants avaient mise à profit pour cultiver de la nourriture. D'ailleurs, certains d'entre eux étaient au travail quand la petite troupe était entrée, mais Brooke les avait dépassés sans les voir pour courir dans sa partie préférée, la galerie des curiosités.

– C'est pas génial d'avoir tout ça à portée de main? Dit-elle en écartant les bras et en tourbillonnant sur elle-même comme une petite fille. On peut y venir quand on veut. C'est entièrement à nous maintenant!

– D'un chiant, commenta Lewis. Que des vieux trucs.

– Non, dit Maxie. C'est magnifique.

Elle n'en dit pas davantage, de peur que les autres la charrient, mais, au fond d'elle-même, elle ne pouvait s'empêcher de s'émerveiller devant cet étalage d'objets prodigieux, témoignant de l'incroyable étendue du génie humain. Oui, face à tant de beauté, on ne pouvait qu'être impressionné. Que de travail et de savoir-faire dans le moindre de ces objets! Elle lutta contre les larmes. La civilisation se terminait-elle avec eux? L'humanité serait-elle un jour de nouveau capable de produire de telles choses? Combien de siècles faudrait-il pour qu'ils réapprennent ces techniques, pour qu'ils retrouvent ce doigté, cette dextérité? Pour l'heure, ils n'avaient pas d'autre alternative que de vivre dans les ruines de l'ancien monde, de construire des huttes de terre en regardant le reste se déliter, de se chauffer au bois, de se vêtir des défroques des morts et de s'extasier devant des vestiges.

Dans un sens, le monde entier était devenu un musée.

– Allez, dit Lewis. C'est tout moisi ici. Je croyais qu'on allait faire du shopping.

– Ouais, t'as raison, acquiesça Brooke, on ferait mieux de se dépêcher avant qu'il fasse nuit.

Et le charme se rompit.

– Puisque je vous dis que je n'ai pas besoin de nouvelles fringues, protesta Maxie avec l'impression de se répéter pour la centième fois. J'ai

tout ce qu'il me faut. Je viens juste de choper ce blouson en cuir. J'ai pas besoin de plus.

Brooke la regarda de la tête aux pieds et fit un petit bruit dédaigneux entre ses dents.

– Tu pourrais t'arranger mieux que ça, ma fille. Te mettre plus en valeur.

– Me mettre plus en valeur? Mais je ne veux pas me mettre plus en valeur. Je suis très bien comme je suis.

Brooke éclata de rire.

– Tu sais ce que tu veux, toi, hein?

– Aujourd'hui, oui. Ça n'a pas toujours été le cas.

– Z'êtes sûres qu'y a rien à craindre? Demanda Ella, à qui Maeve avait demandé de venir pour essayer de lui remonter le moral.

La petite était restée collée à son chaperon et ne lui avait pas lâché la main un seul instant.

– Les crevards n'ont même jamais essayé d'entrer, dit Brooke. Pourquoi s'enquiquineraient-ils avec ça? Il n'y a rien pour eux ici, seulement des statues, des vieux meubles, des bijoux, des peintures, des faïences. C'est de la folie.

– Des bijoux? bondit Ella, les yeux lançant des éclairs.

– Oui. Plein de trucs géniaux. Tu voudrais te trouvr quelque chose?

Ella opina plusieurs fois du chef en silence, les lèvres pincées.

– On va voir ce qu'on peut faire, dit Brooke en les conduisant hors de la galerie et en s'enfonçant dans les sombres entrailles du musée abandonné.

– C'est idiot, dit Maxie. Des bijoux pour quoi faire?

– N'y a-t-il donc rien qui te ferait envie? répondit Brooke.

– Si, plein de choses. Un bain chaud, une pizza peperoni avec un supplément de champignons, un fondant au chocolat avec de la crème fouettée, le hachis parmentier de ma grand-mère, retrouver mes parents comme ils étaient avant... J'aurais aussi envie d'aller sur Facebook, d'écouter de la musique, de regarder la télé, de surfer sur Internet. Je voudrais retrouver mes amis, tous ceux qui sont morts. Je voudrais aller au parc avec eux, rigoler, avec insouciance. Je voudrais regarder de nouveaux épisodes de South Park, les entendre faire des blagues débiles sur les crevards. Je voudrais qu'ils se foutent bien de leurs gueules, pour qu'ils nous fassent plus peur. Je voudrais remonter le temps. Je voudrais être de nouveau une petite fille.

– Ah, ça, désolée, ma belle, mais ce n'est pas en mon pouvoir. Tu voudrais pas une nouvelle épée, plutôt? Ça, c'est dans mes cordes.

– Quel genre d'épée?

– Qu'est-ce que tu dirais d'un katana? Ça te plairait?

– Un katana? C'est quoi ça?

– Une épée de samouraï.

– Ah, là tu m'intéresses.

– Vendu!

Sur ces mots, elle alla trouver Kwanele, qui flânait nonchalamment en faisant résonner sur le sol une canne à pommeau d'argent.

– Allons dans la section Japon, dit-elle. Ensuite, on montera aux bijoux pour trouver quelque chose à Ella.

– Ça me va, répondit Kwanele avant de se tourner vers Lewis et d'ajouter en souriant: qu'est-ce que tu dirais d'un joli kimono en soie?

Lewis émit un bruit dédaigneux et le regarda d'un air perplexe.

– Tu me prends pour qui? Madame Butterfly?

– Tu changeras peut-être d'avis quand tu verras de quoi je parle.

– Ben voyons. Et peut-être que la statue là-bas va s'animer et que ces deux-là vont venir te baiser le cul, répondit Lewis en pointant du doigt une sculpture représentant deux hommes en plein pugilat.

– Bah, je perds mon temps à essayer d'initier à la mode un type en sweat à capuche.

Maxie éclata de rire. Elle avait toujours bien aimé Lewis et elle était contente qu'il soit venu avec eux. Car, malgré tout ce que Brooke pouvait dire, elle ne se sentait pas totalement en sécurité ici. Il en était toujours ainsi lorsqu'elle allait dans un endroit qu'elle ne connaissait pas. Or, Lewis avait beau paraître endormi la plupart du temps, elle était bien placée pour savoir qu'il n'avait pas froid aux yeux et que, quand il s'agissait de se battre, il assurait un max.

– Un kimono japonais, lui glissa-t-il à l'oreille. Il a fumé la moquette ou quoi?

– Bah, il veut juste t'arranger un peu, répondit Brooke. Te rendre plus élégant.

– J'ai mon style, dit Lewis. Et je déchire tout.

– C'est vrai que t'es bien funky avec ta coupe afro, concéda Brooke.

– Bah, dans ton genre, t'assure pas mal non plus, répliqua-t-il en la reluquant du coin de l'oeil. Enfin, mis à part le bandage que t'as autour du crâne et cette pauvre robe qui ressemble à une chemise de nuit pour mémé zinzin.

– Pour ta gouverne, il s'agit d'un habit de la noblesse du dix-neuvième siècle, répondit Brooke.

– Ah ouais? Ben tu vois, même dans ces fringues de clown, t'es encore pas mal.

– Dis, tu serais pas en train de me faire du gringue, disco man?

– Va savoir.

– Un conseil, garde tes boniments pour plus tard. Crois-moi, t'es vraiment pas mon genre.

– Ah? Et c'est quoi ton genre, au juste?

– Quand je le verrai, je te le dirai.

Lewis se tourna alors vers Maxie, qui ne put s'empêcher de rire face à son expression lubrique.

– Oublie, Lewis. J'suis avec Blue.

– C'est bon, j'suis au courant.

Lorsque Lewis reporta ses efforts sur Maeve, celle-ci le rembarra d'un simple haussement de sourcils. En désespoir de cause, il se tourna vers Kwanele.

– Bon, ben... On dirait que toi et moi... dit-il avec un sourire lascif.

– Pardon de te décevoir, répondit Kwanele, mais tu n'es pas mon genre non plus.

– Eh ben, on dirait que c'est pas mon jour...

Alors qu'ils passaient à proximité d'une statue de femme nue, Lewis lui mit une petite claque sur les fesses.

– Toi, au moins, princesse, tu cracherais pas dessus, hein?

Bientôt, ils se retrouvèrent devant une vitrine, dans la section du musée consacrée au Japon. Derrière la vitre brisée se trouvaient deux

présentoirs ayant un jour accueilli toute la panoplie des armes de samouraï. Seuls quelques exemplaires avaient échappé au pillage. Maxie les étudia attentivement, avant de finalement jeter son dévolu sur un long katana dans un fourreau recouvert de bambou ainsi que sur un poignard dont le manche était assorti à un étui en cuir de raie, de couleur blanche. Elle fourra le poignard dans sa ceinture et fit glisser le katana hors de son fourreau. La lame brillait encore. Aucun point de rouille. Le fil affûté. Après l'avoir soupesée un instant, elle fit quelques mouvements dans le vide, appréciant l'équilibre parfait de l'arme. Un petit sourire se dessina sur ses lèvres. Lewis se servit dans ce qui restait, ne pouvant s'empêcher de siffler d'admiration devant la qualité de ces lames. C'est alors que, dans une vitrine voisine, il avisa deux armures de samouraï.

– Alors ça, c'est de la bombe! s'exclama-t-il avant de se tourner vers Kwanele et d'ajouter: c'est à ce genre de fringues que tu pensais?

– Quoi? Mais non. Pas du tout. Des choses plus raffinées, comme des kimonos en soie...

– Décidément, nous n'avons pas les mêmes valeurs, le coupa Lewis avant de faire voler la vitre en éclats avec le pommeau de son épée et de se saisir d'un des habits.

Après l'avoir admiré un instant, il s'exclama, aussi radieux qu'un gamin découvrant ses cadeaux de Noël:

– Ouah! T'avais raison, mec, c'est une vraie mine d'or ici!

– Bon, allez, soupira Kwanele, grimpons faire un tour aux bijoux.

Tandis qu'ils marchaient, Brooke prit Maxie par l'épaule.

– Alors, t'es heureuse, maintenant?

– Plus heureuse qu'avant, en tout cas. Le bonheur complet, j'ai oublié ce que c'est. J'ai toujours une sorte de noeud à l'estomac, qui ne me quitte pas.

– Je vois ce que tu veux dire, répondit Brooke. Le remède, c'est de s'en payer une bonne tranche. Pour que ces serpents tapis dans ton ventre aillent voir ailleurs si on y est. Moi aussi j'aimais bien South Park, mais c'est pas parce qu'on peut plus le regarder qu'on est condamnés à tirer des tronches de six pieds de long, tu crois pas? Tu vas voir, on va montrer à ces crevards qu'on n'a pas peur d'eux. Tu veux?

– Ouais.

– OK, dans ce cas, pourquoi est-ce que les crevards ont pas de compte sur World of Warcraft? demanda Brooke.

– Ben, j'sais pas, moi...

– Parce qu'ils ont une vie, putain!

Maxie pouffa. Brooke insista.

– Combien y faut de crevards pour dévisser une ampoule.

– J'sais pas, putain! J'ai une vie.

– Ah, tu la connaissais?

– Quelle différence entre un crevard et une machine à laver?

– Comment veux-tu que je sache, bordel! J'suis pas la fille de Dieu!

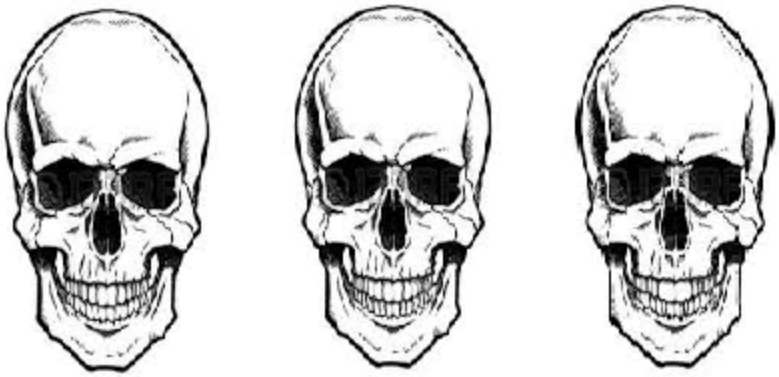
– (Avec la voix de Cartman) Ah, ça troue le cul!

Lewis ne put s'empêcher de se joindre à la conversation.

– Un crevard rentre dans un bar, dit-il. BOUM! Je l'étale comme une crêpe à coups de barre de fer, et après je le cogne encore et encore, jusqu'à son cerveau lui sorte par le trou de balle, et après je le débite en tranches avec mon nouveau katana.

– Ouais, cousin! dit Brooke d'un ton railleur.  Vraiment, t'as pas ton pareil pour détendre l'atmosphère.

# *56.*



Pétrifié, Blue regarda Seamus s'étrangler d'effroi et de douleur, avant de venir heurter les étagères et, finalement, de s'effondrer sur le sol, aussi mort qu'on peut l'être.

Tout le monde se figea. En état de choc. À l'exception de Blue, qui se tourna vivement vers Olive.

– T'es dingue ou quoi? Qu'est-ce que tu fous?

– À ton avis, ça ressemble à quoi?

– Au fait que tu as assassiné ce type sans raison.

– Faux. Je l'ai tué parce que c'était un adulte. C'est pas une raison suffisante?

– Non. Il nous aidait.

– Depuis quand les adultes aident-ils les enfants?

Sur ces mots, Olive se dirigea d'un pas martial vers les trois autres pères, regroupés près des étagères, en garde. L'étrange créature arachnéenne et la fille bâton avaient disparu. Au loin, résonnaient les échos crachotant d'une vieille musique de jazz.

– Non, ces trois-là, tu les laisses tranquilles! cria Blue en l'attrapant par le bras.

– Tu comprends pas? grogna Olive en se dégageant d'un coup d'épaule. Tout ce que Seamus a dit sur les monstres, c'était du blabla. Il n'y avait que lui-même qui l'intéressait. Il était malin. Le roi de l'entourloupe. Les enfants ne sont pas l'ennemi. Les adultes sont l'ennemi. On ne doit jamais l'oublier.

– Mais il n'avait pas la maladie, répondit Blue en tendant le bras vers le corps sans vie, écroulé par terre.

– Ah ouais? Et comment tu le sais? Parce qu'il te l'a dit? On n'aurait jamais dû l'écouter. J'ai vu cette chose qui crapahutait. C'était un garçon.

– Une monstruosité, corrigea Achille.

– Cet endroit est mauvais, dit Ebenezer.

– Seamus était malade, dit Olive. Ils le sont tous.

– Ah oui? Et comment tu peux en être aussi sûr? rétorqua Blue.

– Bah, là n'est plus la question, dit Achille en secouant le cadavre du bout du pied. Il est mort.

– Il est mort et on est coincé ici avec ces monstres, dit Blue en cherchant fébrilement du regard un éventuel signe des créatures qu'ils avaient entraperçues.

Repliés devant les étagères, acculés tels des animaux, dominés en nombre par les enfants, les trois adultes qui restaient se demandaient quoi

faire.

– On ne devrait pas se trouver là, dit Ebenezer. Fallait pas tuer ce type.

– Il a raison, dit Blue. Il était pas malade.

– Blue! s'exclama Olive. Il n'y a pas d'échappatoire. Ils le sont tous. Seamus un peu moins que les autres, c'est tout.

– Ça, t'en sais rien!

– Demande-leur, répondit Olive en pointant du doigt les trois pères.

– Leur demander quoi?

– S'il existe un remède!

Hésitant, Blue se tourna vers les trois pères.

– Allez, vas-y! insista Olive. Qu'on voie ce qu'ils ont à dire pour leur défense.

– Aviez-vous vraiment trouvé un moyen de stopper la maladie? demanda doucement Blue. Des médicaments efficaces?

Les trois pères le regardaient fixement. Il aurait aussi bien pu parler swahili. Aucune étincelle dans la prunelle, rien qu'une stupide peur animale mêlée de rage, ils avaient l'air d'être sur le point de mordre.

– Quelle est la capitale de la France? demanda Olive en levant sa lance. Qui a écrit Oliver Twist? De quelle couleur est le ciel?

Les pères tournèrent la tête vers lui; l'un d'eux montra les dents. Pas un sourire.

– Bon, bon, très bien, poursuivit Olive, une plus facile. Pouvez-vous seulement parler? Je veux juste un oui. Pour non, un grognement fera l'affaire. Hum? Alors, vous pouvez? Dites quelque chose!

Soudain, un des pères quitta sa position et partit en courant. Olive arma la lance de Seamus et la lança en direction du fuyard, l'atteignant au milieu du dos. Il s'écroula dans un râle. Les deux autres se précipitèrent vers Olive, mais Blue assomma la premier sans autre forme de procès et Achille étala le second. Il attendait ça depuis un moment. Les adultes étaient étendus sur le sol de béton à côté de Seamus. Du sang se répandait comme une tache d'huile autour des corps.

– Tu me crois maintenant? demanda Olive.

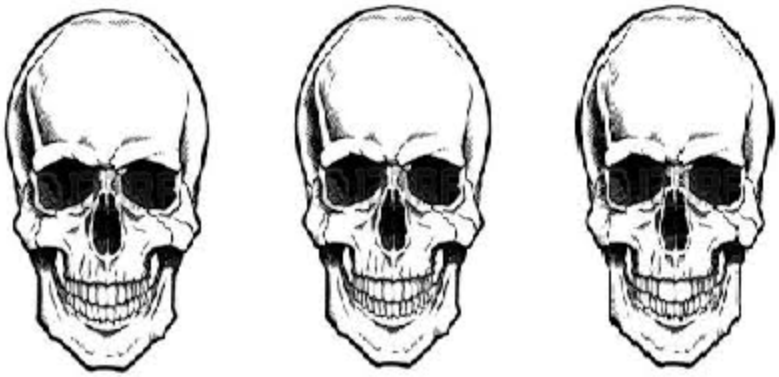
– Pas nécessairement, mais ils t'avaient attaqué.

– Pendant qu'on était au muséum, poursuivit Olive en s'approchant de Seamus, j'ai parlé à certains enfants. Ils m'ont raconté l'histoire d'un type appelé Greg, qui les a pris en bus lorsque cette folie a commencé. Il prétendait qu'il n'avait rien, qu'il avait vaincu la maladie. Et ils l'ont cru. Mais c'était faux. Il l'avait juste ralentie. C'est le mieux qu'ils puissent faire. Seamus devait être dans ce cas-là. J'ai bien écouté ce qu'il disait et je me suis vite rendu compte qu'il essayait de nous mener en bateau. Tout ça n'avait pas de sens. Le fait qu'ils soient dans cette cage, comment la porte s'ouvrait, le business avec les clés. Ça ressemblait vraiment trop à un jeu vidéo. Genre, résous les énigmes pour sortir de cette chambre. Un truc imaginé par des enfants. En tout cas, c'est l'effet que ça m'a fait. Le message sur la porte, la mise en garde, tout fait penser à un jeu. Et Seamus en faisait partie. C'était une des énigmes qu'il nous fallait résoudre. Ce n'est pas lui qui a écrit ses mots. Ils sont là depuis des lustres. Alors que Seamus ne pouvait décemment pas avoir passé beaucoup de temps dans cette cage. Et puis les chandelles quand on est entrés, la musique. Duke Ellington. Mon grand-frère était fan de jazz. Sans parler de ces trois-là... poursuivit Olive en tendant l'index vers les pères morts. Ils n'ont pas dit un mot pendant la discussion. Pourquoi ce silence? Parce qu'ils étaient trop partis... Non. On ne vainc pas le mal.

– Non, ça, tu ne peux pas le dire, objecta Blue. Tu n'as aucune preuve. Et c'est pas maintenant qu'ils sont morts qu'ils vont nous en donner.

– Tu veux des preuves? Très bien. Je vais t'en donner!

# *57.*



Olive s'agenouilla près du corps de Seamus et attrapa son col de chemise.

– Je l'ai vu, quand on est entrés. La première chose qu'il a faite c'est reboutonner sa chemise. Pourquoi, à ton avis?

– J'en sais rien, moi. Peut-être qu'il avait froid.

– Non, y a qu'une seule et bonne raison de faire ça, dit Olive en tirant sèchement sur le tissu, faisant sauter plusieurs boutons qui allèrent tinter sur le sol.

Un collier de furoncles, de kystes et d'abcès ceignait la gorge de Seamus, certains infectés, d'où s'épanchait du pus.

Blue jura.

– Malgré tout, Olive. T'étais pas sûr quand tu l'as descendu.

Pour toute réponse, ce dernier haussa les épaules et détourna le regard.

– Voyons un peu ça, dit Einstein en se penchant sur le visage de Seamus.

Retirant le bandeau qu'il avait sur l'oeil, il découvrit une orbite vide, débordant de nouveaux furoncles. À l'aide d'un stylo-bille, Einstein sonda une de ces pustules, avant de reculer vivement face au flot de gelée grise que son geste avait déclenché.

– Super. Le dîner est servi, dit Achille.

Einstein se pencha plus près.

– Ça bouge, dit-il après un court silence.

– Tu plaisantes.

– Non, non... répondit Einstein en fourrageant sauvagement dans son sac à dos.

Finalement, il en sortit une boîte en plastique dont il arracha le couvercle avant de prélever quelques grammes d'humeur visqueuse à l'aide de son stylo-bille.

– Pardon d'interrompre votre pique-nique, dit Jackson. Mais on n'aurait pas perdu de vue les monstres?

– Qui a dit que c'étaient des monstres? Répliqua Olive. À part Seamus, qui, de toute évidence, voulait qu'on les tue avant même de savoir qui ils étaient vraiment.

– Ça ne signifie pas pour autant que ce ne sont pas des monstres, dit Jackson. Je veux dire, t'as vu ce truc?

Blue pivota et cria en direction des obscures profondeurs de l'entrepôt.

– Hé! Montrez-vous! Qui que vous soyez, montrez-vous!

Durant quelques instants, rien ne se produisit.

– On a passé le test! Cria Olive à son tour. Maintenant on est là, et il va bien falloir vous occuper de nous.

Achille s'avança nonchalamment près d'une étagère et appuya sur une boîte avec la pointe de sa lance.

– Sortez ou je fais la peau à cette boîte!

Paddy éclata de rire.

– Vous nous comprenez? hurla Blue.

– On est des enfants comme vous, dit Olive. Vous vouliez que l'on vienne, non?

– Sortez, sortez, où que vous soyez, sortez! appela Achille d'une voix chantante. Je vous préviens. La boîte meurt dans cinq! Quatre!

Finalement, une voix sortit de l'ombre. La voix légèrement rauque et discordante d'un garçon entamant sa mue.

– Comment être sûr que vous n'allez pas nous attaquer?

– On a tué les adultes, non? N'est-ce pas ce que vous vouliez?

Du fond de l'obscurité, la voix lui répondit:

– Je vous préviens. On vous a dans le collimateur. Au moindre geste suspect, on passe à l'attaque. On n'a pas vécu jusqu'ici pour prendre des risques maintenant. On est cachés partout. Vous êtes encerclés.

Blue soupira et regarda rapidement à droite et à gauche dans les allées entre les rayonnages. Il ne voyait rien. Uniquement des milliers d'endroits où se cacher. Les étagères montaient jusqu'au plafond. Ça aurait

été du gâteau pour quelqu'un de se poster là-haut, en surplomb, armé de Dieu sait quoi.

– Voulez-vous que nous baissions nos armes? cria Einstein, au grand dam de Blue qui le rabroua aussitôt.

– Soit pas con! On va sûrement pas baisser nos armes. T'as entendu ce que ce mec a dit. Ben, nous c'est pareil, on n'a pas vécu jusqu'ici pour prendre des risques maintenant.

– On ne vous veut aucun mal, dit Jackson.

– En tout cas, pas trop, marmonna Achille dans sa barbe.

– Dans ce cas, que faites-vous ici? demanda la voix.

– Bonne question, répondit Achille, juste assez fort pour que seuls ceux qui étaient près de lui entendent. Si ça s'éternise, j'arrête de jouer les gentils garçons. Je rentre dans le lard de ces guignols.

– Nous sommes venus chercher des médicaments, cria Einstein. Des produits pharmaceutiques. Nous faisons des recherches sur la maladie, dans l'espoir de trouver un remède. Nous pensions pouvoir trouver des choses utiles ici.

– Oh, mais il y a plein de choses utiles ici, répliqua la voix. Sauf qu'elles ne vous appartiennent pas. Elles sont à nous.

– Euh... Pour être exact, elles appartiennent à Promithios, répondit Blue. Mais j'accepte l'objection. Vous étiez là avant, elles sont à vous. On pourrait peut-être quand même en discuter?

– Trouvez-nous d'abord.

– D'accord...

Silence. Une à une, les bougies s'éteignirent. Jackson se glissa discrètement près de Blue.

– On sait pas exactement à quoi on a affaire, murmura-t-elle. On n'a pas le début d'une explication.

– Si tu veux me dire qu'il faut être prudent, dit Blue, économise ta salive. Je fais toujours attention.

– Ben... t'as vu ce truc?

– Ouais. C'était un peu n'importe quoi, mais... Franchement, ça t'a paru dangereux?

– Non, mais il y a les autres. C'était peut-être une ruse ou quoi. Comme un appât, un leurre. Tu sais, comme font les chasseurs.

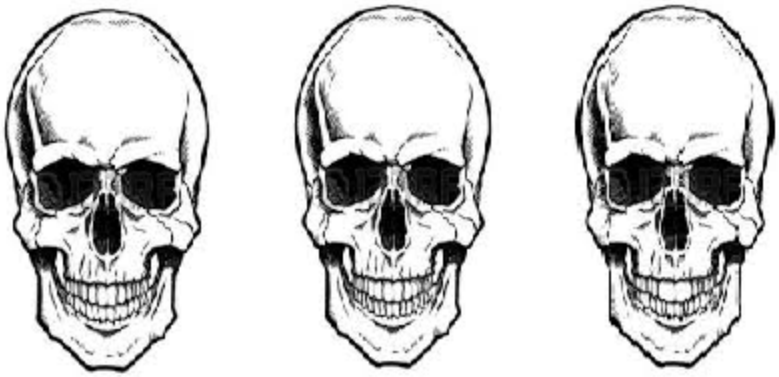
– Allumez vos torches, ordonna Blue.

Une pâle lueur continuait de filtrer par les carreaux opaques des fenêtres de toit. Sans la lumière chatoyante des chandelles, l'endroit était devenu encore plus lugubre. Blue attrapa sa torche et l'alluma. Achille, Olive et les autres remontèrent les leurs. Le bruit des dynamos résonnait dans la pénombre.

– Par où on va? demanda Einstein.

– Vers la musique, répondit Blue. Je vois que ça pour l'instant. Restez bien groupés. Olive, tu surveilles l'arrière. Achille tu prends à droite. Jackson, à gauche. Allez, on y va.

# *58.*



"Mick, pourquoi t'es jamais là quand j'ai besoin de toi?" Sans son ami, Blue se sentait horriblement démuni. Il se consola en pensant qu'au moins, celui-ci gardait leur porte de sortie, ce qui pourrait se révéler appréciable au cas où ils auraient à décamper en vitesse. Mais Blue ne s'était pas retrouvé ainsi esseulé depuis bien longtemps. C'était comme monter au front sans une arme familière au creux de la main. Il fit secrètement une prière pour que Mick lui transmette un peu de sa force.

Les enfants avancèrent lentement, en scrutant l'obscurité, en essayant de voir si quelque chose se cachait parmi les boîtes.

Blue perçut un mouvement. Un bruissement dans l'allée voisine.

Qu'est-ce que c'était... ? Impossible à dire.

Venant d'ailleurs, un rire résonna, apparemment celui d'une fille, qui semblait filer et se perdre dans l'immense espace. Ensuite, un nouveau

frottement, à leurs pieds cette fois.

– Olive! Rien derrière nous? demanda Blue.

– Non. Rien.

Difficile, dans la pénombre, de déterminer précisément d'où provenait la musique. Trop de surfaces dures sur lesquelles se répercutait le son. Tandis qu'ils serpentaient entre les étagères, celui-ci semblait aller et venir, s'éloignant par moments, se rapprochant à d'autres. Blue écouta attentivement, jusqu'à être pratiquement certain de la direction qu'il fallait prendre. Bien sûr, cela ne signifiait pas que les choses, quelles qu'elles soient – des monstres? – seraient là. Mais c'était tout ce qu'il avait trouvé pour l'instant. Tout du long, il s'attendait à entendre de nouveau la voix éraillée sortir des ténèbres pour leur dire "Tu chauffes" ou "Tu refroidis", comme dans un jeu d'enfant. Finalement, ils parvinrent au bout d'une allée et se retrouvèrent devant un escalier métallique menant à une mezzanine. Une bougie allumée brillait sur chaque marche. En haut, se trouvait une sorte de bureau, surélevé de quatre ou cinq mètres par rapport au sol de l'entrepôt.

– On monte? demanda Einstein.

– C'est ce qu'ils veulent, dit Blue.

– Mais est-ce que c'est ce qu'on veut, nous?

– On a le choix?

– On dirait que non, répondit Einstein.

– Achille, tu ouvres la voie, dit Blue, presque en chuchotant. Nous, on suit derrière.

– Entendu, dit Achille en poussant Paddy hors du chemin. En arrière, manant!

– Il faut que je reste à côté de toi. Je suis ton écuyer. Je peux me battre.

– C'est non sur toute la ligne, soldat. En tout cas, pas pour l'instant. Je veux un vrai guerrier derrière moi, pas un paddy. On ne sait pas ce qu'on va trouver là-haut et je ne veux pas avoir à me faire du souci pour toi.

– Mais, Achille...

– Y a pas de "mais", petit rat d'égout. Tu te tais, et tu fais ce qu'on te dit.

La tête basse, grognant dans sa barbe, Paddy recula tandis que Jackson prenait sa place. Achille la toisa de la tête aux pieds, puis hocha la tête en signe d'approbation. La largeur de l'escalier permettait tout juste à deux enfants d'avancer de front. En cas d'attaque, ils n'auraient aucune liberté de manoeuvre. Achille s'avança d'un pas afin de se ménager un peu de place. Puis il attrapa fermement sa lance à deux mains, bien écartées. Pas la plus adéquate des armes pour un combat dans un petit espace, mais c'était ce qu'il avait de mieux.

Il commença à grimper. À mi-course, l'escalier en colimaçon entamait son demi-tour. Achille s'avança sans encombre jusque-là, puis attendit que les autres le rejoignent. Il ne voulait prendre aucun risque.

Poursuivant leur route, ils montèrent bruyamment jusqu'au palier. Le jazz était plus fort ici. Un son distordu, qui donnait un peu l'impression de sortir d'une boîte de conserve. Ça faisait un bail que Blue n'avait pas entendu de musique enregistrée. Quelques copains à lui jouaient bien de la guitare, quand ils étaient à Morrisons, mais c'était pas pareil. Il en aurait presque oublié à quoi ressemblait de la vraie musique. Là, c'était plein de cuivres, de percussions et de piano, qui se répondaient les uns les autres sur un rythme envoûtant. En même temps, cela semblait surgir d'un passé depuis longtemps révolu. Aux oreilles de Blue, cette musique sonnait comme une vieillerie un peu étrange.

Le bruit de leurs pas dans l'escalier avait largement couvert le morceau. Le temps qu'ils atteignent le palier, Blue réalisa qu'il s'était arrêté. Ne restait plus qu'un drôle de crachotement répétitif. Au moins, personne ne les avait attaqués. Une autre chandelle brillait dans le bureau, comme l'indiquaient les reflets dansant derrière le carreau. "Un jeu", avait dit Olive.

C'était effectivement à ça que cette histoire faisait penser. Les choses, les monstres, les créatures... quels qu'ils puissent être, jouaient avec eux. Et Blue en avait assez. Il voulait en finir, avoir des réponses à ses questions. Ras le bol de cette mise en scène. Et si quelque chose de moche l'attendait dans le bureau, eh bien il était prêt. Il le taillerait en pièces. Jouant des coudes, il se fraya un chemin au premier rang, là où Achille s'était de nouveau arrêté. Il le poussa d'un coup d'épaule et entra, accompagné de trois autres gars.

Rien ne les attendait dans ce bureau sinon un gramophone posé sur une table. Un machin énorme à manivelle, surmonté d'un gros pavillon en cuir brillant de mille feux. Le genre d'objet que l'on voit seulement dans les vieux films. Un disque en cire noire tournait sur le plateau, la grosse aiguille cognant encore et encore dans le sillon sans fin. Blue s'avança, releva le bras de lecture puis actionna l'unique levier, mettant ainsi un terme à la rotation du plateau.

– Ils nous ont amenés là où ils voulaient, dit Jackson. Et maintenant?

– Maintenant, c'est à eux de voir, dit Blue. Ce qui est sûr, c'est que j'en ai ma claque de leur petit jeu.

Olive s'avança, attrapa le disque sur la platine et lut l'étiquette.

– Take the "A" Train (1), dit-il à haute voix.

– Vas-y, t'as qu'à le prendre toi, répondit Blue.

Olive éclata de rire.

– C'est le nom du morceau. Duke Ellington.

– Si tu le dis.

Blue était trop sur les nerfs pour seulement essayer de décrypter cette information. C'était important, le morceau? Un message? Ou simplement...

– Par ici, appela une voix depuis une porte, située derrière le bureau.

Blue croisa le regard d'Olive et de Jackson, puis il haussa les épaules. C'était lui le chef. C'était à lui de conduire les troupes. Il n'enverrait pas Achille en tête, cette fois. Les "monstres" avaient eu bien assez d'occasions de leur tendre des pièges. Il prit un air dur, leva sa lance et s'avança, frottant le montant de la porte avec l'épaule à l'instant de la franchir. Olive et Jackson lui emboîtèrent le pas.

La porte ouvrait sur un vaste espace. Une mezzanine rectangulaire qui surplombait des rayonnages situés au rez-de-chaussée, et dont les bords étaient protégés par des rambardes. Il régnait là une atmosphère de cachette secrête,

1. Littéralement: "Prends le train "A", standard du jazz de Billy Strayhorn.

meubles hétéroclites que l'on y trouvait: des fauteuils, des sofas, des tapis, des tables, quelques lits, un buffet sur lequel était posé un bocal à poisson vide ainsi qu'un énorme poste de télé à l'ancienne, totalement éventré.

Plus les monstres.

Car tel était le mot qui s'était logé dans l'esprit de Blue. À force d'avoir entendu Seamus le répéter, il n'arrivait pas à s'en débarrasser, même s'il voyait bien que les trois personnes qui se trouvaient face à lui n'étaient pas techniquement des monstres. C'étaient des enfants. Comme lui. Enfin, pas exactement comme lui.

La troupe de Blue se déployait au compte-gouttes sur la mezzanine. Achille ne tarda pas à apparaître et à ouvrir de grands yeux, un sourire tordu se dessinant sur sa bouche béante.

– Bonjour, les bêtes curieuses!

– La ferme, c'est pas marrant, le coupa Olive.

– Je vous présente les phénomènes de la semaine.

– J'ai dit la ferme! Tu vois pas que ce sont des enfants?

– Non.

À première vue, ça ne sautait pas aux yeux. Des enfants, certes, mais pas comme on l'entend généralement.

Deux garçons et une fille. La fille était assise dans un fauteuil à haut dossier évoquant une sorte de trône – une impression renforcée par la longue robe dont elle était drapée et par le diadème qu'elle avait sur la tête. Sauf que, à y regarder de plus près, Blue s'aperçut qu'en fait de diadème, il s'agissait d'un anneau de Kystes anguleux qui hérissaient les contours de son crâne chauve. Il comprit aussi que ce qu'il avait pris pour un trône n'était autre qu'un fauteuil roulant au dossier duquel on avait fixé une plaque de carton ou une mince feuille de bois peint. Son visage était creux et inexpressif, mais ses yeux étaient vifs, pétillant d'intelligence, aux aguets. Le garçon debout à son côté ne portait qu'un jean en lambeaux. Il avait un corps énorme, avec des muscles ridiculement proéminents, tel un personnage de comic book. À ceci près que ses muscles semblaient avoir grandi au mépris de toute symétrie, lui donnant une silhouette contrefaite, bancale, maladroite.

Une BD mal dessinée.

Avant, Blue était fan de comics. Un de ses préférés était l'histoire d'un ancien guerrier celtique nommé Sláine, qui éprouvait des sortes de spasmes pendant les combats alors que son corps se déformait. Eh bien, face à lui, il avait le vrai Sláine, en chair et en os, figé dans sa convulsion.

Comparée au reste du corps, la tête du garçon paraissait petite, avec un oeil anormalement grand, peut-être cinq fois la taille de l'autre.

Le troisième possèdait un crâne et un visage tout ce qu'il y a de normal. En revanche, son corps était entièrement tordu, comme si son squelette avait été brisé puis ressoudé. Son dos faisait un "S" prononcé, ses bras et ses jambes étaient courbés, arqués. Ratatiné par terre, les genoux remontés près des oreilles, en appui sur les bras, il souriait.

– Finalement, vous nous avez trouvés, dit-il.

OK, mais qui ça "vous"? Blue n'aurait su le dire. Il ne voulait pas les regarder de manière insistante, mais c'était difficile de s'en empêcher. Il n'arrivais pas à détacher son regard de celui du garçon – c'était un être humain, après tout. Mais que diable lui était-il arrivé?

– J'espère que vous n'avez aucune mauvaise intention, dit le garçon. Car si tel était le cas, lui, là, le grand golem (d'un mouvement de menton il désigna le grand musclé) vous démolirait. Je vous préviens, il est plus fort que Schwarzy quand il était jeune et vos armes ne lui font absolument pas peur.

– Ouh, ça c'est envoyé, Cochise, railla Achille. Surtout quand on voit combien vous êtes.

– Oh, mais il n'y a pas que nous, répondit le garçon assis par terre. Ils sont cachés un peu partout. Et ils vous observent. Donc... peut-être que nous allons accepter votre offre.

– Quelle offre?

– L'offre de baisser vos armes.

– J'ai jamais offert de baisser mes armes.

– Je me fiche pas mal de savoir qui a dit quoi, répondit le garçon. Maintenant, soyez gentils et montrez que vous venez en paix, d'accord?

– Allez, dit Olive avec un petit coup de coude à Blue. On n'est pas venus pour se battre.

Blue n'aimait pas qu'Olie lui fasse la leçon. Il peinait encore à trouver un sens à cette drôle de situation. Au bout du compte, peut-être qu'il leurs faudrait se battre. Qu'est-ce qu'Olive savait de ces gamins? Rien. Blue demeura immobile, son arme solidement calée au creux de la main.

– Blue...?

– La ferme. Je réfléchis.

Olive recula. À part l'incroyable Hulk, ces enfants n'avaient pas l'air dangereux. En même temps, s'ils avaient résisté jusqu'ici, c'est qu'ils avaient forcément développé quelque aptitude à la survie. Pour sûr, le gars par terre semblait tout sauf idiot. Olive avait toujours le même argument. S'ils avaient voulu les attaquer, ils l'auraient fait depuis longtemps. Mais Blue aussi avait survécu jusqu'ici, n'est-ce pas? Et s'il y était parvenu, c'était, précisément, parce qu'il avait toujours essayé de minimiser les risques.

– OK, finit-il par déclarer. Voilà ce que nous allons faire. Olive, tu emmènes tout le monde en bas et tu vérifies que personne ne fait quoi que ce soit de stupide. Vous restez sur vos gardes, arme au poing. Jackson, Émilie et Einstein, vous restez ici avec moi. Si vous avez des armes, déposez-les.

Sa décision suscita bien quelques ronchonnements et protestations, mais, face à la résolution du chef, les discussions cessèrent bien vite. Certes, l'atmosphère demeurait tendue. La méfiance prévalait dans les deux camps. Néanmoins, il paraissait à Blue, malgré le trouble qu'il sentait chez les membres de son détachement, que la situation avait moins de chance de dégénérer maintenant. Ne sachant trop comment se comporter, ils finirent par s'asseoir prudemment dans des fauteuils. Le garçon par terre s'approcha d'eux en marchant sur les mains. Ses jambes et ses bras étaient mous, élastiques, presque comme s'ils avaient possédé des articulations en plus. Sa tête dodelinait. Son dos ondoyait de droite à gauche.

– Je m'appelle TV Boy, dit-il en tendant vers Blue une main crasseuse, aux longs doigts recourbés.

Celui-ci n'hésita pas un instant. Il lui prit la main, la serra, puis pousuivit son geste par un pur salut de mauvais garçon. Sans se laisser impressionner, TV Boy accompagna le jeu de main, concluant le salut par une pression du pouce sur celui de son vis-à-vis.

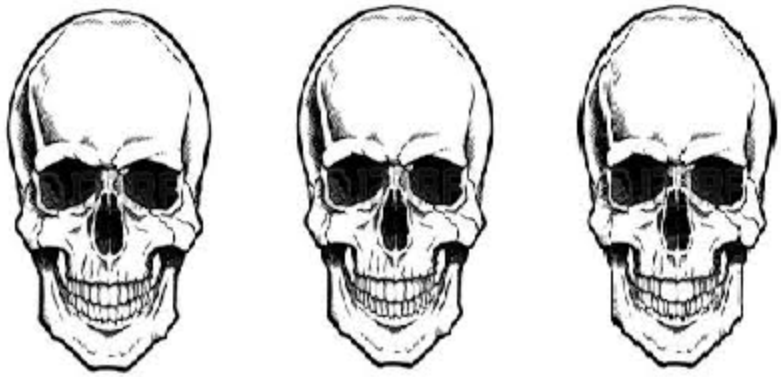
Blue lui adressa un sourire, puis présenta son équipe. TV Boy en fit de même ensuite.

– Je vous présente le Reine du dépôt, dit-il avec un mouvement de tête en direction de la fille, sorte de statue impénétrable, sur le visage de laquelle on aurait fixé deux yeux pétillant d'intelligence. C'est un peu elle qui commande, même si, comme vous pouvez le constater, elle n'est guère loquace. Le balèze, c'est Monstar. Moitié monstre, moitié star. Et vous pouvez compter sur lui pour vous botter le cul au cas où vous dépasseriez la ligne jaune.

– Personne ne franchira de ligne jaune à moins que l'on nous y force, répondit Blue. Mais je dois aussi avouer que, pour l'instant, j'ai encore un peu de mal à situer la ligne, quelle qu'en soit la couleur. Ne le prenez pas mal, mais j'ai l'impression de nager en plein surréalisme. Donc, maintenant, il va falloir nous expliquer ce qui se passe ici.

– OK, répondit TV Boy. On va tout vous dire.

# *59.*



Ceci est le journal de Lettis Slingsbury. Je vais essayer de profiter d'un instant de calme pour rendre compte des derniers évènements.

Ma dernière note concernait la dispute à propos du corps de Gaby. Fallait-il sortir pour l'enterrer, ou pas? Faute de pouvoir me concentrer pour écrire, je n'ai pas pu arriver au bout de l'histoire. Or, beaucoup de choses se sont produites depuis.

En relisant ma dernière note, j'ai pu me rendre compte de la faiblesse de mon style et de ma fâcheuse tendance à parler de moi. À l'école, j'aimais bien les rédactions, mais, de toute évidence, cela ne fait pas de moi une professionnelle.

Je vous disais donc que les autres se disputaient à l'envi sur le fait de savoir qui serait le premier à sortir.

Au bout du compte, je crois que c'est Daryl qui a clos le débat (j'essaie de puiser dans mes souvenirs et les mots que j'emploie ne sont pas forcément ceux qui ont été prononcés, mais, pour autant que je m'en souvienne, ils sont aussi proches de la réalité que possible. Parfois, j'ai aussi pu m'emmêler entre les auteurs de ces phrases et donc les attribuer à tort, mais c'est ce que je peux faire de mieux dans ces circonstances difficiles).

Donc quelqu'un, on va dire Daryl parce que je suis presque sûre à cent pour cent que c'était lui et qu'à tout le moins c'était son idée, a déclaré qu'il ne fallait pas que ce soit une seule personne qui sorte, mais plusieurs. Comme ça, on prendrait moins de risques. J'avais beau continuer de considérer que sortir de l'église était une mauvaise idée, il semblait plus raisonnable d'envisager une sortie en groupe plutôt que d'envoyer dehors une personne seule. Après discussion, il ressortit qu'environ la moitié d'entre nous devait sortir dans le jardin, explorer les cabanons, trouver les outils et creuser le trou rapidement, tout le monde y mettant du sien afin que ces opérations prennent le moins de temps possible. Au reste du groupe de garder l'église et de veiller sur Caspar.

Ensuite, logiquement, s'est posée la question des volontaires. Et comme personne n'a bondi de son siège en levant le doigt, la discussion a repris de plus belle. Finalement, Jasmine a piqué une vraie crise. Elle s'est mise à hurler que c'était horrible de rester là à côté d'un macchabée et que, quand bien même ils ne trouveraient aucun outil, il fallait sortir le corps. Une réaction pas très chrétienne, il faut bien l'avouer, mais que l'on mettra sur le compte de la peur et du stress. Quant à laisser le cadavre dehors, à mon avis, c'était une idée stupide puisque l'odeur n'allait pas manquer d'attirer tous les crevards du coin. À des kilomètres à la ronde, ils allaient flairer la morte et débouler telle une meute de loups affamés. Je me suis pourtant abstenue de le dire compte tenu de l'état dans lequel était Jasmine.

– Dans ce cas, dit Reece, comme c'est ton idée, t'es prête à y aller?

Jasmine a répondu que oui, elle irait. Et puis elle a mis les autres au défi avec des phrases du genre: "Allez, me dites pas que, de vous tous, je suis la plus courageuse? Hier on a passé la journée entière dehors! Bon, très bien. Je sortirai seule, si c'est ce que vous voulez..." Et beaucoup d'autres choses dans la même veine.

J'aime bien Jasmine, elle fait partie de mes amies, mais il faut bien admettre qu'elle a toujours été un peu hystérique. Quand elle s'énerve, elle s'énerve sévère, son visage devient écarlate et elle crie tant et plus, au point que ça en deviendrait presque effrayant. Toujours est-il que ça a eut l'effet escompté et que, tout à coup, plein de gamins ont dit qu'ils étaient prêts à sortir, que c'étaient pas des poules mouillées.

C'en était presque drôle. Voilà qu'il y avait trop de volontaires, maintenant. D'un autre côté, personne ne voulait que tout le monde sorte, au risque que, à l'extérieur, on soit attaqués et qu'il n'y ait plus personne pour garder l'église. Donc les palabres reprirent de plus belle. Le problème, c'était que les fortes têtes qui, d'habitude, sonnaient la fin de la récré en demandant à tout le monde de la fermer et d'obéir, étaient parties en mission, donc personne ne maîtrisait plus rien. C'était comme essayer de jouer à un jeu sans arriver à se mettre d'accord sur les règles ou la composition des équipes. Le truc carrément usant. Je me suis mise à l'écart et je me suis assise sur un banc d'église. Deux de mes amis sont venus me rejoindre (Aiyshah et Scott). Je ne jugeais pas nécessaire de suivre la conversation. Ça tournait en rond façon chien courant après sa queue. Heureusement, au bout d'un moment, ils arrivèrent à un compromis et se préparèrent à sortir.

Je ne suis pas courageuse. Je n'ai jamais dit que je l'étais. Je ne suis pas non plus une lâche, mais je ne suis pas de celles qui se portent volontaires pour des missions dangereuses. Logiquement, je me suis retrouvée dans le groupe qui devait rester à l'intérieur de l'église. J'ai tout de suite pensé que c'était le mieux à faire puisque cela me permettrait de prendre du recul pour écrire et observer plutôt que d'être prise dans le feu de l'action. Aiyshah et Scott pensaient la même chose.

Au moment où j'écris ces lignes, Daryl est retourné au sommet du clochet pour servir de vigie à ceux qui sont sortis. En l'occurence, Jasmine, Reece, Bradley et Demi. Ils sont sortis en chantant et en hurlant pour se donner du courage, lançant des choses comme: "Hé, les crevards, on n'a pas peur de vous!" ainsi que d'autres, beaucoup plus grossières, que je m'abstriendrai de retranscrire. Ils ont mis le corps sur un des chariots et ils l'ont poussé dehors en cognant et brinquebalant sur le sol inégal. Ils ont dû

soulever le corps avec le drap pour l'installer sur le chariot. Personne ne voulait le toucher. Ils ont dit qu'il était froid, tout dur et lourd. Et puis ils sont partis. Un calme olympien a succédé aux éclats de voix et aux disputes, alors je me suis dit que ce serait le bon moment pour entamer une note, vu que je ne sais pas quand j'aurai l'occasion d'en écrire une autre.

Ça m'aide de pouvoir m'immerger dans mon journal. Je me dis que tant que je parviendrai à mettre des mots sur ce qui se passe, peut-être que je serai sauvée. Mais je vais bientôt devoir arrêter d'écrire. Quelque chose a mal tourné, vous voyez.

Ça c'est passé comme suit. Dans un premier temps, on n'a rien entendu, ni du clocher ni du dehors. Aiyshah et Scott étaient postés à l'entrée de l'église, d'où ils épiaient les alentours en se tenant prêts à ouvrir les portes pour le retour des choses. Désolée si j'ai déjà écrit cela – je n'ai pas le temps de relire, encore moins de corriger.

Bref, au début, les deux gardes ricanaient et gloussaient en faisant des blagues infantiles, comme si rire au lieu de trembler de peur pouvait les protéger. Ils plaisantaient, jouaient à se faire peur en prétendant avoir vu quelque chose, ce qui ne manquait pas de susciter un chapelet de jurons de la part de l'autre. Et puis, au bout d'un moment, Aiyshah a dit que non, ce n'était pas une blague, elle avait vraiment vu quelque chose. Scott s'est d'abord moqué d'elle en continuant de plaisanter et de la titiller, mais elle n'en démordait pas. "Non, regarde!" disait-elle encore et encore, d'une voix anxieuse, en montrant quelque chose du doigt. Finalement, Scott l'a vu aussi et ils ont claqué les portes de l'église en hurlant.

Caspar leur a demandé ce qu'ils avaient vu. Ils n'étaient pas sûrs à cent pour cent, mais ils étaient sérieusement convaincus que c'étaient des crevards. Trois. Qui sortaient des arbres ensemble, serrés les uns contre les autres, tout sales et tout crottés. Un vent de panique souffla soudain dans l'église, tout le monde courait partout. Daryl est descendu de son clocher et a demandé ce qui se passait. "T'as pas vu? a demandé Aiyshah. Y avait trois crevards." Daryl a répondu qu'il n'avait rien vu, mais aussi qu'il était entièrement concentré sur l'équipe qui s'escrimait à creuser une tombe pour la morte. Ils en causaient encore quand on a commencé à entendre des frottements et des coups sur la porte. Aiysha a crié pour voir si c'étaient des

enfants, mais aucune voix n'a répondu. Tout ce qu'on entendait c'étaient de nouvelles griffures.

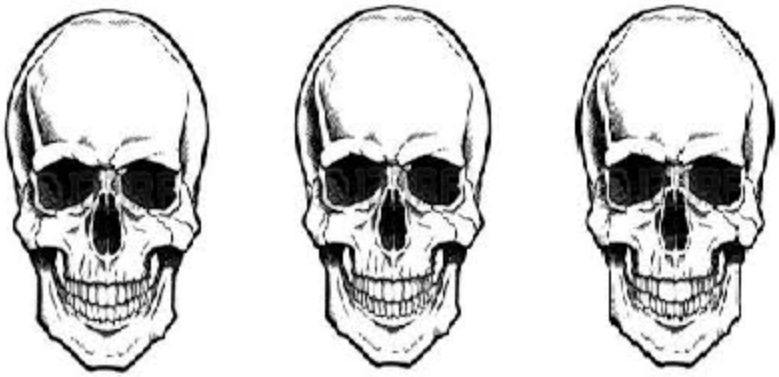
On a demandé à Daryl de retourner en haut du clocher pour voir et prévenir les autres. C'est alors qu'on a entendu des voix dehors, et des cris. "Faut ouvrir les portes, a dit Aiyshah. On ne peut pas les laisser dehors avec des crevards." "Mais si on ouvre, ils vont entrer", a aussitôt répondu Caspar, encore plus terrorisé que le reste d'entre nous puisqu'il est blessé et qu'il ne peut pas se déplacer.

Ensuite, il y a eu une grosse prise de bec, Caspar disant des choses comme: "Faut qu'on se prépare à les recevoir" et Scott: "T'es sûre qu'ils étaient que trois?"  Aucun de nous ne souhaitait connaître la réponse.

C'est terrible. Nous devons prendre une décision difficile et on ne sait pas quoi faire. Je vais arrêter d'écrire parce que je dois aller aider. Après tout, je ne peux pas me cacher pour de bon dans ce journal. Et puis ma main tremble trop. Dans la vraie vie, des choses graves sont en train de se produire. Nous sommes dans une situation désespérée. Je prie pour que la section de recherche revienne vite. Ce qui, forcément, ne devrait pas tarder, vu depuis combien de temps ils sont partis. À moins qu'il leur soit arrivé quelque chose. Je ne veux pas y penser. Je vais donc arrêter d'écrire. Cela m'évitera au moins de gamberger.

Il faut que j'aille aider, que je fasse quelque chose.

# *60.*



Rassemblés au pied de l'escalier métallique, Olive et sa bande attendaient, dans une tension intense. Quelques guerriers rechignaient à rester ainsi en arrière et regrettaient de ne pas pouvoir être en haut, là où était l'action. Toutefois, pour l'essentiel, les gars discutaient à mi-voix, d'un ton enflammé, pour essayer de trouver un sens à ce qu'ils avaient vu. Chacun avait sa théorie. Seul Olive restait sur son quant-à-soi, demeurant silencieux, ses yeux parcourant encore et encore les interminables rayonnages.

Ebenezer s'approcha de lui.

– Tu la veux? demanda-t-il en brandissant la lance de Seamus. Elle a l'air pas mal.

– Et toi? Tu la veux pas? répondit Olive en baissant les yeux sur l'arme dont la pointe était encore poisseuse de sang noirâtre.

Ebenezer haussa les épaules.

– J'aime pas me servir d'une lance.

– Moi non plus, dit Olive. Mais je connais quelqu'un à qui ça pourrait faire plaisir.

Prenant la lance des mains d'Ebenezer, il s'approcha d'Achille, assis au bas des marches. Il avait l'air fatigué. Sa peau était luisante de sueur. De toute évidence, il n'était pas encore totalement remis des blessures qu'il avait récemment reçues au palais et le fait de s'arrêter avait ravivé la douleur.

– Tu veux ça pour ta collection?

– J'sais pas, répondit Achille. J'en ai déjà trois et j'suis pas sûr que Paddy puisse en trimballer plus.

– Tout va bien, répondit l'intéressé avec assurance. (Il était assis à côté d'Achille, le sac de golf appuyé contre les marches.) Je peux en porter une autre.

– D'accord, mais est-ce qu'on en a vraiment besoin d'une lance en plus?

– C'est une bonne lance, argua Paddy. Avec une pointe bien large et un beau tranchant, parfait pour le combat rapproché. Ta lance préférée, le prends pas mal, mais c'est un poinçon. Un bon poinçon, comme une aiguille, mais sans aucun tranchant. Donc nul pour les coups de taille.

Se levant d'un bond, il prit la lance des mains d'Olive et en jaugea l'équilibre avec une moue approbatrice, tel un maître d'armes. Puis il attrapa un chiffon dans son sac et nettoya le sang sur la pointe.

– Voyez cette arme, dit-il. C'est une beauté. Avec une tête large et tranchante comme celle-là, elle peut taillader aussi efficacement qu'une épée. C'est une lance redoutable, faite pour le combat, pas pour la frime. Vous savez quoi? C'est la Gáe Bolg.

– la gay quoi?

– la Gáe Bolg. C'est Irlandais. Ça signifie la lance de la mort ou l'éventreuse, parce que, face à elle, tous les adversaires se retrouvaient les tripes à l'air. Papa aimait bien me raconter les vieilles légendes et les exploits des héros irlandais. Il jouait du violon dans les pubs et tout ça. Il venait d'une famille de saltimbanques. Il connaissait toutes les vieilles chansons populaires et les histoires qu'elles racontent. Il était conteur aussi. Avec lui, on allait à tous les festivals. Ah! Mon vieux, c'était un crack, il connaissait plein d'histoires. Celles de Finn MacCool, et aussi celles du plus grand héros de tous, Cúchulainn, Ach'. Et sa lance, c'était la Gáe Bolg. C'était le seul à savoir s'en servir, grâce aux leçons données par la célèbre guerrière Scáthach. On dit qu'elle avait été taillée dans un os de monstre marin.

– Ouais, dit Achille, toujours assis, en arrachant la lance des mains de Paddy et en la soupesant négligemment. Super histoire.

– Elle est pas chouette cette lance?

– Elle craint. L'éventreuse, la lance de la mort, le Gay Bulge, ça fait un peu trop de noms.

– Pour les Irlandais, Cúchulainn est une sorte de superhéros, poursuivit Paddy. Il est fort et courageux. Personne ne lui fait peur. Il a tué le molosse de Cullen à mains nues alors qu'il n'était encore qu'un enfant, comme toi. La légende raconte que toute sa puissance était concentrée dans son majeur.

– Tu veux dire comme ça? Répliqua Achille en brandissant son doigt levé sous le nez de tout le monde. J'ai le pouvoir de vous faire un doigt!

Ebenezer hocha la tête d'un air réprobateur. Il n'aimait pas la grossièreté, ce qui ne faisait qu'encourager Achille, qui s'empressa de rendre la lance à Paddy de manière à pouvoir faire deux doigts d'honneur d'un coup à Ebenezer.

Détournant la tête d'un air excédé, celui-ci se tourna vers Olive.

– T'as été malin, tout à l'heure, pour démasquer Seamus. Comment t'as su qu'il avait tous ces kystes dans le cou?

– Simple supposition, répondit Olive. Qui s'est révélée exacte.

– Qu'est-ce que t'aurais fait si tu t'étais trompé?

– J'aurais trouvé autre chose.

– C'est vrai que t'es rarement à court d'idées, dit Ebenezer on lui tapant dans la main avant de lever le menton vers l'étage. Y font quoi là-haut?

– T'inquiète, on va vite le savoir, répondit Olive.

– Il faut qu'on retourne à l'église. Retrouver les autres.

– Hé! Mais t'as raison. Pour un peu, je les aurais presque oubliés, ceux-là. Bah, te fais pas de bile, va. Ils sont en parfaite sécurité, là-bas.

– Je me demande ce qu'ils font.

– Chaque chose en son temps, l'ami. Pour l'instant, il faut qu'on découvre qui sont ces enfants, que l'on prenne ce qu'on est venu chercher et qu'on se taille d'ici.

– J'aimerais bien être à l'église avec eux. Une église est un endroit sain, alors qu'ici c'est... malsain.

Olive lui adressa un sourire pour la rassurer. Ebenezer avait la foi. Il priait chaque soir. Parfois, il arrivait à Olive de regretter de n'avoir personne vers qui se tourner pour prier. Mentalement, il se figura les enfants dans l'église et se demanda s'ils étaient en train de prier en ce moment même.

Et aussi si Dieu daignerait les écouter.

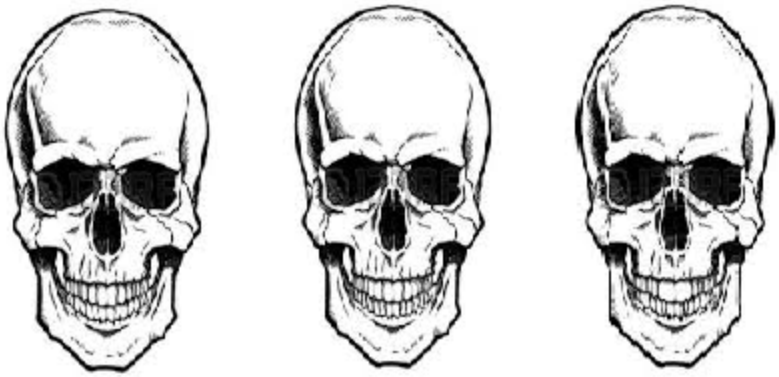
Soudain, une voix appela depuis l'étage.

– Ils sont prêts.

C'était Émilie.

– Vous pouvez monter.

# *61.*



Une fois de plus, Blue avait la désagréable impression d'être dans un mauvais rêve – et, hélas, ce n'était pas une première. Combien de fois, au cours des douze derniers mois, s'était-il réveillé d'un affreux cauchemar pour se retrouver dans une réalité si terrible qu'elle lui faisait regretter son mauvais rêve? La réalité. En fait, on s'habitue à tout. Même au chaos permanent, qui finit par devenir un ordre naturel des choses. En fait, il avait pratiquement oublié à quoi ressemblait le monde d'avant.

Mais là, c'était encore autre chose. Du jamais vu auparavant. Du super méga hypra strange.

Suite aux présentations, TV Boy avait demandé à Einstein de garder pour plus tard les milliers de questions qui lui brûlaient les lèvres, lui affirmant que tout ne tarderait pas à s'éclaircir. Il allait lui faire un vrai cours magistral. Un cours magistral sacrément déjanté à en juger par la tournure que prenaient les choses.

Tous les gamins de l'entrepôt s'étaient rassemblés sur la mezzanine. Et Blue ne savais ni quoi en penser ni où porter son regard. Dire qu'ils étaient tous déformés eût été l'euphémisme du siècle. Le pire, c'était que même leurs déformations n'avaient rien d'humain. Comment faisaient-ils pour vivre? Ça, c'était une énigme car, à première vue, ils avaient l'air... impossibles. Extraterrestres.

Sa mère était infirmière. Elle travaillait dans un centre pour enfants handicapés. Blue y allait parfois, pendant les vacances scolaires, pour lui donner un coup de main. Au début, il était mal à l'aise et nerveux. Pourtant, très vite, il s'était rendu compte qu'à part les quelques enfants atteints de sévères troubles mentaux, ils étaient tous parfaitement "normaux". Ils avaient les mêmes centres d'intérêt que lui, se faisaient les mêmes réflexions. D'ailleurs, comme dans n'importe quelle autre communauté d'enfants, il y avait les flambeurs, les pitres, les réservés, les finauds, les gros lourds, les cool et les trous-du-cul. Peu importait leur apparence ou leur manière de parler, qu'ils soient en fauteuil ou qu'ils portent une minerve. Ces enfants restaient des enfants. D'ailleurs, il avait fini par se faire quelques bons copains là-bas. Des gens dont il ne remarquait même plus le handicap, à force de les côtoyer.

Là, c'était différent. Il n'avait jamais vu d'enfants comme ça auparavant. Il y avait la fille et le garçon qu'ils avaient aperçus en bas. Lui avec de toutes petites jambes et un gros corps arrondi qui faisait penser à un abdomen d'araignée; elle dont le corps d'une impossible maigreur était surmonté d'une grosse tête toute ronde, aussi enflée qu'un ballon de plage. Ensuite, il y avait cette autre fille avec des jambes interminables et un minuscule tronc par-dessus.  Un garçon avait une sorte de grosse nageoire informe au bout du pied. Une autre fille, que Blue prenait soin de ne pas regarder, semblait avoir un système digestif externe, comme si ses tripes avaient poussé hors se son buste, protégées par une fine membrane translucide. Une autre avait un corps qui semblait normal, mais une tête qui ne l'était pas du tout. On aurait dit une gueule de poisson, avec des yeux très écartés, déportés sur le côté, et une grande bouche baveuse.

Mais les plus étranges de tous étaient peut-être ceux qu'il avait d'abord pris pour un garçon et une fille normaux, avant de s'apercevoir

qu'en fait, ils étaient soudés l'un à l'autre et qu'un troisième corps, inerte et atrophié, leur poussait dans le dos. Ça lui avait fait un choc. Comme il le savait très bien, il ne pouvait s'agir de jumeaux siamois, puisque les jumeaux siamois sont toujours du même sexe, et qu'au grand jamais on n'avait entendu parler de triplés siamois.

Non. C'était trop. Trop d'un seul coup. Ces enfants n'étaient pas handicapés au sens où on l'entend, ils avaient l'air d'appartenir à une autre espèce. Des monstres, avait dit Seamus. Mais ils étaient humains, n'est-ce pas?

C'étaient des enfants.

En plus, ils portaient des noms bizarres, comme s'ils étaient des personnages de comics et non de vraies personnes. Il y avait Spider Boy, Betty Bulle, Legs, le Pink Surfer, Glutineuse, Poisson-Face, Trinité. Ils étaient montés par un autre escalier et avaient érigé ce qui ressemblait à un très rudimentaire décor de théâtre, façon spectacle d'école. Des bandes de papier crépon marron et vers pendaient ça et là en faisant comme une sorte de rideau qui pouvait également évoquer le feuillage d'une pseudo-forêt. Un ou deux enfants étaient passés derrière le "rideau", les autres étaient éparpillés sur la mezzanine, assis par terre ou sur les différents fauteuils et canapés. Quelques-uns paraissaient excités et trépignaient d'impatience dans l'attente du début de la représentation, mais, pour l'essentiel, l'assistance était calme, silencieuse et en alerte. Tout comme les gars de Blue, assis là où ils avaient trouvé de la place – à l'exception d'Achille et de quelques autres, qui avaient choisi de rester en bas, redoutant sans doute de ne pas pouvoir se retenir de ricaner pendant le spectacle.

Nageant totalement dans le brouillard, Blue regarda TV Boy se traîner sous la table supportant la télé, tel un crabe aux pattes interminables rampant dans son trou. Le silence se fit dans la salle.

TV Boy avait allumé des bougies qui éclairaient la télé d'un doux halo de lumière jaune. De fait, il faisait de plus en plus noir là-dedans. Blue comprit alors qu'il était beaucoup plus tard qu'il ne l'avait cru. Il eut un pincement au coeur coupable en pensant à Gros Mick, coincé à la réception, et à tous ceux qu'ils avaient laissés dans l'église. Au départ, il voulait être de

retour pour la nuit, mais ils n'avaient toujours  pas récupéré la moindre fourniture et ils voulaient définitivement savoir qui étaient ces enfants. Quelle était leur histoire?

Quelqu'un mit un disque sur le vieux gramophone, une chanson guillerette au rythme entraînant, accompagnée de craquements, qui faisait penser à une vieille comptine du siècle passé.

Et les gamins se mirent tous à chanter par-dessus la ritournelle...

"On est les Biscornus, les tordus, les saugrenus!

À la grande roue de la génétique on a eu du cul,

On est les Biscornus, les farfelus, le peuple élu!

On a le dos voilé, les genoux gauchis,

Et le squelette en bouillie.

On est monstrueux et ça saute aux yeux!

Nos boyaux pendent, on effraie le bourgeois

On est le brouillon de Dieu, les moules sont cassés,

On est les Biscornus, on a les coudes à la place des pieds..."

Blue croisa le regard d'Einstein. Cékoiça? Décidément, la journée était de plus en plus zarbi. C'est alors que TV Boy apparut à l'intérieur de la télé. Seules sa tête et ses épaules étaient visibles. À son apparition, tous les enfants du dépôt applaudirent et poussèrent des hourras. TV Boy restait immobile, les regardait fixement, en attendant que le calme revienne.

Lorsque le silence se fit, il se mit à parler, prenant délibérément une voix grave, sérieuse, protocolaire de speaker.

– Et maintenant, les nouvelles... (Il ajouta un jour de la semaine et une date remontant à quinze ans en arrière.)

On changea le disque. À la chanson enfantine succéda une vieille marche militaire. TV Boy battit quelques instants la mesure en hochant la tête, puis il chaussa une paire de lunettes et poursuivit, d'une voix qui avait encore changé. Cette fois, c'était celle d'un présentateur de J.T. Le réalisme était hallucinant. Blue ne pouvait s'empêcher de sourire. Il avait vu juste avec son histoire de superhéros. La preuve, TV Boy avait vraiment un superpouvoir: celui d'imiter les gens.

– Bonsoir et bienvenue dans le dix-huit heures. Les gros titres. Inondations dans le sud-ouest de l'Angleterre, tremblements de terre au Moyen-Orient, tornades en Amérique, famine en Afrique et vingt millions de vues sur YouTube pou r un chat qui joue du piano.

Quelques rires fusèrent parmi les enfants du dépôt. À l'inverse des gars de Blue restaient, bouche-bée, regardant la scène sans y croire. L'aiguille fut ôtée du disque. TV Boy reprit.

– Mais d'abord, cette incroyable découverte faite par des bûcherons en Amazonie: une tribu perdue, qui possède sa propre langue et dont la culture semble inchangée depuis des millions d'années.

Sur ces mots, des enfants sortirent de derrière le rideau: la fille avec une tête de poisson, celle qu'ils appelaient Glutineuse et le garçon au pied hypertrophié, le Pink Surfer. Accroupis sur le sol, l'air terrifié, ils mimaient la tribu amazonienne découvrant le monde extérieur.

TV Boy poursuivit.

– Nous avons pu parler à l'un des membres de l'équipe médicale internationale chargée de se rendre sur place pour étudier cette tribu de l'âge de pierre, ainsi nommée puisqu'elle semble avoir vécu en totale autarcie depuis des siècles et posséder un mode de vie que les experts estiment très

proche de celui de nos lointains ancêtres vivant à l'époque de la dernière glaciation.

TV Boy retira précipitamment ses lunettes et, dans le même élan, couvrit la tête d'un vieux chapeau de brousse. Son intonation changea de nouveau, au profit d'une voix à fort accent européen. Tout son visage changeait lui aussi, de sorte que Blue pouvait facilement s'imaginer regarder l'interview d'un scientifique, sur le terrain.

– Nous travaillons toujours au décryptage de leur langue, qui n'a aucun point commun avec les autres dialectes de la région. C'est très inhabituel. Il existe au moins un millier de langues indigènes parlées en Amérique du Sud...

Les trois acteurs se mirent à faire de drôles de bruits avec leur bouche, des sortes de clics, de souffles chuintants et de vrombissements faisant penser à des bruits d'insectes.

– ... Pour l'instant, la seule chose que nous avons été capables de déterminer avec certitude c'est que, pour parler d'eux, ils disent: les Inmathger. Ce sont des gens de petite taille, avec un très fort taux de malformations génétiques indiquant sans doute une forte consanguinité du groupe. Pourtant, à voir leur réaction, il paraît clair que ce sont nous qu'ils considèrent comme malformés.

Les acteurs montraient du doigt Blue et sa bande en mimant des échanges de moqueries et de rires sous cape. Pendant ce temps, avec la vélocité d'un transformiste de talent, TV Boy remplaça le chapeau par une perruque blonde et sa voix se mua en celle d'une Anglaise distinguée.

– Nous travaillons avec les Inmathger depuis plusieurs semaines maintenant et nous avons prélevé des échantillons d'ADN qui vont nous révéler s'ils possèdent des liens de parenté avec d'autres tribus du bassin de l'Amazone. Comme il s'agit de leur premier contact avec le monde extérieur, les Inmathger ont été placés en quarantaine afin de les prémunir des éventuelles pathologies que nous pourrions leur transmettre et contre lesquelles, bien évidemment, ils ne possèdent aucune immunité. Quelque

chose d'aussi bénin pour nous qu'un vulgaire rhume pourrait avoir sur eux des conséquences fatales.

Les acteurs toussaient et reniflaient comme s'ils avaient la goutte au nez.

– Tout ce que nous souhaitons, c'est que cette tribu soit capable de continuer à vivre là où elle se trouve, isolée et protégée de toute intrusion extérieure. Il est crucial que cette culture unique reste intacte.

TV Boy se mit alors à secouer rapidement la tête en baragouinant à toute vitesse d'une voix suraiguë, donnant ainsi l'impression d'une bande enregistrée en mode avance rapide. Dans le même temps, il se débarrassa de sa perruque blonde et revint à la voix de speaker. Les trois acteurs s'éclipsèrent promptement et allèrent s'asseoir pour suivre le reste du spectacle.

– Nous allons maintenant à la Royal Society pour l'allocution annuelle du professeur Ian Livingstone...

Nouvelle paire de lunettes, de petites besicles à fine monture métallique, et nouvelle voix, plus âgée, plus distinguée, légèrement éraillée.

– Que ce soit sur le plan génétique, culturel ou linguistique, les Inmathger ne possèdent aucune connexion avec les autres tribus de la région; une singularité qui a rendu très difficile le décryptage de leur langue dont les phénomènes, pour une oreille non avertie, évoquent davantage des bruits d'animaux et d'insectes ou même des chants d'oiseaux qu'un langage humain. Celui-ci consiste en une suite de clics, de chuintements et de grognements mêlés à d'étranges bruits gutturaux. Beaucoup de leurs mots sont impossibles à traduire directement. De fait, leur vision du monde est très éloignée de la nôtre. La couleur, la lumière et les bruits revêtent une très grande importance à leurs yeux et ils se considèrent comme partie intégrante du règne animal, en relation directe avec les créatures sauvages que les sons de leur dialecte imitent si bien. La meilleure traduction que j'ai trouvée pour leur nom, Inmathger, serait "les Déchus".

"Ils croient qu'ils viennent des étoiles. Ils pensent qu'il fut un temps où ils n'étaient que des esprits immatériels, qui vivaient dans le ciel, et qu'ils sont tombés sur terre il y a des siècles et des siècles. Leurs esprits se seraient d'abord incarnés dans les insectes, puis dans les petits animaux, et enfin dans la forme humaine qu'ils possèdent aujourd'hui. Ils voient dans les malformations congénitales qui les frappent la preuve qu'ils essaient d'évoluer en une forme nouvelle, plus évoluée. Ils croient qu'il existe un grand arbre dans la forêt sur lequel ils pourront un jour grimper et ainsi retourner chez eux, dans les étoiles. Avant que les bûcherons ne les découvrent, ils croyaient que le monde se résumait à la forêt et qu'ils en étaient les seuls habitants. À ce propos, il est intéressant de noter que le mot qu'ils utilisent pour dire "monde" est le même que celui qui désigne la couleur verte. Ils croient que l'existence se divise en deux royaumes, le vert et le bleu. La terre et le ciel... des questions?

TV Boy rajouta une grosse paire de lunettes de soleil par-dessus les petites lunettes d'intello et se vissa une casquette de base-ball sur la tête. La casquette était couverte de pin's. Blue reconnut une pyramide surmontée d'un oeil en majesté et un alien gris avec ses gros yeux noirs et proéminents. Des cris montèrent des rangs des hôtes. De toute évidence, ce personnage avait les faveurs du public.

– Ah, hum, oui, en fait, je m'appelle Buddy Dumpster et j'ai une question, m'sieur... dit TV Boy en prenant une voix de jeune Américain décérébré. Heu, j'veux dire, manifestement, à vous écouter, manifestement les... Ingathmers... Euh, pardon, les Ignumther, enfin ceux de la forêt là, les Ingumper, les Forest Gumper, les heu... je vais y arriver... In-math-ger! Voilà. On y est. En fait, manifestement, ce sont des aliens qui viennent de l'espace. C'est clair. En fait. Et si ce ne sont pas des euh... extraterrestres, manifestement ils descendent des mêmes aliens qui ont construit les pyramides des Incas et celles d'Égypte ou les ruines d'Angkor Vat, au Cambodge, Stonehenge et très vraisemblablement le centre commerciale de Westfiel. C'est clair.

Retirant les lunettes plastique et la casquette, TV Boy redevint le professeur Ian Livingstone.

– C'est une vision plaisante, monsieur Dumpster, mais hélas, totalement inexacte. Les Inmathger sont des êtres humains, tout comme vous et moi.

Une voix s'éleva dans les rangs du fond. Blue ne pouvait pas voir à qui elle appartenait, mais il penchait pour Trinité. Lequel précisément? Ça, il ne pouvait le dire.

– Gabba gabba, nous t'acceptons, tu es des nôtres.

Une autre voix lui répondit aussitôt.

– Il n'y a personne ici à part nous, les poulets.

Bientôt, un grand brouhaha résonna dans la pièce, tous les enfants du dépôt se mettant de la partie.

– Nous sommes des cumins, je vous dis. Des zestes cumins.

– Qu'est-ce que la loi?

– Pas humain? Ne saigne-t-on pas quand on se coupe?

– Retire tes sales pattes de là, stupide babouin.

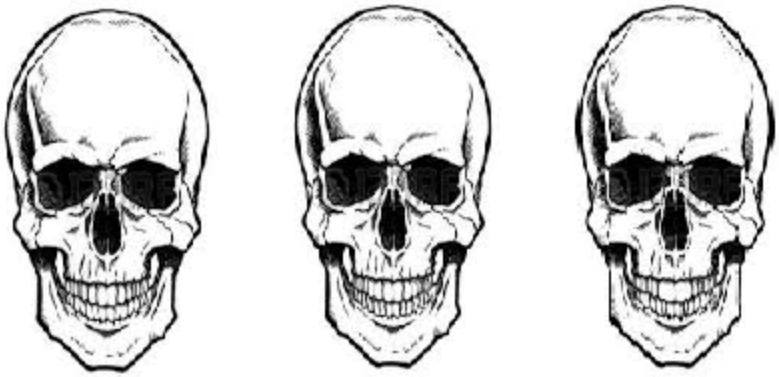
– Qu'est-ce que la loi?

– Ne pas marcher à quatre pattes, c'est ça la loi.

– Ces pauvres créatures dans la jungle. Ces animaux. Ils parlent!

– Vous nous avez fabriqués dans la chambre des tortures...

# *62.*



– Pourquoi ils crient comme ça, là-haut?

Jackson haussa les épaules. Elle ne savait pas plus qu'Achille ce qui se tramait au-dessus de leurs têtes. Ils étaient en bas, avec Paddy et Ebenezer, murés dans un silence anxieux. Ce dernier n'avait pas paru réellement effrayé lors de la confrontation avec les crevards, dehors. En revanche, ici, avec ces enfants bizarres, il était beaucoup moins sûr de lui. Achille n'arrêtait pas de l'asticoter, Paddy joignant ses rires à chaque pique de son mentor. Jackson était tiraillée entre sa volonté de savoir ce qui se disait là-haut et son envie de rester près d'Achille, à un moment où elle avait l'opportunité d'être pratiquement seule avec lui. Sauf que celui-ci l'ignorait superbement, comme à son habitude. Affichant une fausse décontraction, Jackson faisait mine de ne pas s'en émouvoir. Comme si ça n'avait pas d'importance.

Achille continuait de brocarder Ebenezer.

– T'as peur d'attraper kekchose, hein? De devenir comme eux?

– J'ai pas peur, Ach'. Je voulais juste pas être là-haut.

– Avec les phénomènes de foire? Les avortons, les résidus de fausse-couche?

– Tu devrais pas dire ça, intervint Jackson, oubliant une seconde ses sentiments.

Mais bon,encore une fois, Achille pouvait être vraiment très con quand il s'y mettait.

– Je dis ce que je veux, répondit-il sans même la regarder. Tu les appellerais comment toi?

– Bah, des enfants... Comme nous.

– Comme toit peut-être...

– Non mais t'es qui pour dire ça? T'as vu ta tronche? répliqua Jackson en abandonnant définitivement l'idée d'être agréable.

Après tout, peut-être qu'il fallait se comporter avec Achille de la même manière que lui se comportait avec tout le monde. Peut-être qu'il respecterait ça.

– Quoi? Qu'est-ce qu'elle a ma tronche? Elle te pose un problème? demanda Achille en la fusillant du regard.

– Aucun. C'est juste que tu ressembles à un truc qu'un chien aurait mâchouillé et recraché.

– Et toi, tu t'es regardée? demanda Achille avec un regard si dur qu'il obligea Jackson à détourner les yeux.

– Quoi moi? demanda-t-elle en essayant de ne pas rougir.

– On dirait un mec.

– Et après?

– Faut quoi pour te remuer, mon beau?

– Pourquoi tu voudrais me remuer?

– Pour rigoler.

Des cris résonnèrent à l'étage et aussi ce qui ressemblait à un chant. Ils levèrent les yeux, se demandant ce qui se passait. C'est alors qu'une voix de garçon émergea des ténèbres qui les entouraient. "On dirait que les indigènes sont agités, ce soir."

Ebenezer fit un bond. Achille agrippa sa nouvelle lance et balaya les alentours du regard. Paddy se glissa près de lui.

– Qui va là? dit Achille.

– Oh, rien qu'un phénomène de foire, un avorton, un résidu de fausse-couche, répondit la voix, légèrement étouffée, comme si celui qui parlait couvrait sa bouche.

Jackson scruta l'obscurité pour essayer de voir où il était.

– Tu as écouté notre conversation? dit Achille. Tu nous espionnais?

– C'est une de mes qualités, répondit le garçon. Et si j'avais voulu, je vous aurais tous descendus.

– Disons que t'aurais toujours pu essayer. Tu vas te montrer, maintenant?

– Pas encore.

– T'as trop honte de ta gueule, c'est ça?

– C'est que je ne voudrais pas vous effrayer.

– Hou! Maman, j'ai peur, répondit Achille avec un rire moqueur.

Ebenezer et Paddy ne partageaient pas son assurance. Ça se voyait.

– Pourquoi t'es pas là-haut, avec le reste du troupeau? T'es du genre solitaire, c'est ça?

– Bah, je connais le numéro par coeur. C'est chiant. TV Boy adore se donner en spectacle. Faire toute les voix. C'est un vrai casse-couilles, par moments. Comme si c'était lui qui commandait. Pas du tout. C'est la Reine du dépôt qui commande.

Le garçon marqua une pause, avant d'ajouter, d'une voix toujours aussi étouffée:

– C'est TV Boy qui a écrit ces messages dans les couloirs.

– C'était quoi l'idée?

– Il disait que si quelqu'un devait entrer ici, il fallait qu'il le mérite, qu'il fasse la preuve de son intelligence, de sa bravoure. Bref, qu'il ou elle en ait.

– Pourquoi était-ce si important?

– C'est dangereux par ici. Ça grouille de viande avariée. En même temps, on peut pas rester là pour toujours, à pourrir sur place. TV Boy a dit que si quelqu'un devait nous venir en aide, il fallait qu'il prouve sa valeur. Il aime bien les énigmes, les charades et tout ça.

– T'es en train de dire que vous attendiez que quelqu'un vienne à votre secours?

– kekchose comme ça.

Jackson avait fini par débusquer le garçon, caché derrière une pile de boîtes, à quelques mètres de là. Au début, il s'était déplacé pour brouiller les pistes, mais, depuis un moment, il demeurait immobile et elle pouvait presque distinguer sa silhouette, accroupie dans l'obscurité. Dehors, la nuit tombait à vue d'oeil et les fenêtres de toit ne laissaient plus passer qu'une faible lueur bleutée qui tranchait à peine avec la charpente.

– Montre-toi maintenant, ordonna Jackson. On peut pas discuter avec quelqu'un qui reste caché.

– Euh.... Achille a raison, répondit le garçon, qui devait les épier depuis un moment. Ça me gêne. Je suis mal à l'aise. Ça fait trop longtemps que je suis ici, voyez-vous. J'en avais presque oublié à quoi ressemblent des enfants normaux. Je m'étais habitué. J'avais oublié quels monstres on est.

– Pas de problème, dit Jackson. On se moquera pas, promis.

– Parle pour toi, dit Achille avec un sourire narquois.

– La ferme, Ach'! coupa Jackson.

Achille lui fit une grimace. Jackson se tourna vers l'endroit où l'enfant était caché.

– Tu veux bien sortir?

– J'sais pas.

– Comment tu t'appelles?

– Skinner.

– C'est ton nom de famille? Ton surnom?

– Non, c'est mon nom. Mon seul nom.

– Allez, c'est quoi ton vrai nom?

– On ne mérite pas de vrais noms. Nous, on est les proscrits, les infâmes. Un secret honteux.

– D'accord, mais vous avez bien des noms, n'est-ce pas?

– Je vous ai dit. Je m'appelle Skinner.

– Tu veux pas me le dire?

– Skinner.

– Quoi? dit Achille. C'est parce que t'es maigre comme un clou, que t'as plus que la peau sur les os?

– kekchose dans ce genre.

– Fais voir.

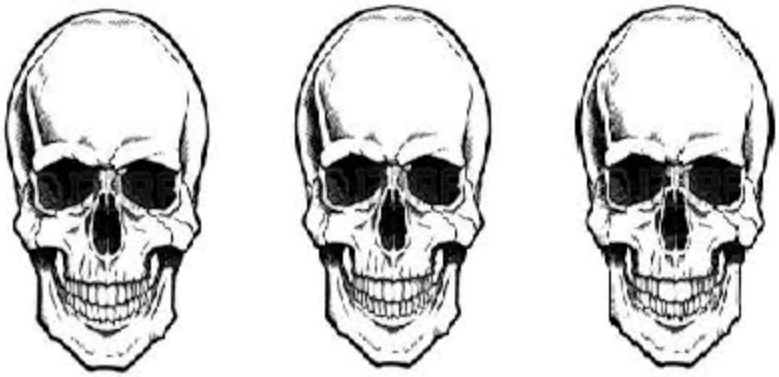
– OK, riez si vous voulez.

– Merci. Il est possible que je ne puisse pas me retenir.

Il y eut un mouvement. Ebenezer arma son lance-pierre, bien qu'à aucun moment le garçon dans l'ombre n'ait manifesté l'intention de les attaquer. Des bruissements se firent entendre tandis qu'il remontait l'allée. C'est alors qu'un chat très efflanqué apparut, gris comme le cendre et le poil court. L'animal regarda Jackson et les autres, puis il s'assit par terre et entama sa toilette.

Quelques instants plus tard, un garçon sortit de l'angle des étagères.

# *63.*



Aussitôt, le chat se leva et commença à se frotter contre les jambes du garçon. Celui-ci mesurait à peine un mètre cinquante, il était légèrement voûté et, face à cette vision d'horreur, Jackson faisait tout ce qu'elle pouvait pour empêcher son visage de trahir ses émotions. Il était affreux, comme s'il avait un jour été bien plus grand et qu'il avait brusquement rapetissé, ce qui lui avait laissé de grands pans de peau qui pendouillaient un peu partout. Il avait de grands plis ridés autour des yeux et de la bouche, qui s'enroulaient autour du cou, s'empilaient sur les épaules. Des vagues de peau avachie dépassaient de ses manches, recouvrant en partie ses mains. Il marchait avec difficulté et ses yeux, ou le peu qu'elle en voyait, semblaient tristes et honteux.

– Alors ça c'est le bouquet! s'exclama Achille. Fais-moi voir un peu, Skin-Boy. Mais qu'est-ce qui t'a mis dans un état pareil?

– Rien. Je suis né comme ça.

– Tu plaisantes?

– Pas du tout.

– Ça fait mal?

– Non.

– Et est-ce qu'il y a un... terme médical approprié?

– Non. Personne d'autre que moi n'a jamais eu ça. Nous autres, on est tous différents. Des spécimens uniques.

– Vous êtes des sortes de manipulation ou quoi?

– Dans un sens, mais pas celui où vous l'entendez. Personne ne nous a créés, si savant fou ni cruel médecin nazi. C'est juste le résultat d'une maladie.

– La maladie? Je pensais que les enfants ne pouvaient pas l'attraper.

– En quelque sorte. C'est lié. Enfin, c'est dur à expliquer. Nos parents travaillaient tous chez Promithios.

Le garçon avait du mal à parler. Les plis de peau qui pendaient devant sa bouche donnaient à sa voix ce son étouffé qu'ils avaient remarqué au début. Apparemment, il n'avait plus de dents.

– Nos mères sont toutes tombées malades, poursuivit-il, bien qu'elles ne l'aient su que bien plus tard. Elles sont allées dans la jungle pour travailler sur cette tribu perdue, en prenant bien garde de ne pas transmettre d'agents pathogènes aux indigènes, sachant que leur système immunitaire serait incapable d'y faire face. Tout a bien marché pour la tribu. Personne n'est tombé malade. En revanche, on peut pas en dire autant des explorateurs. Sans qu'ils s'en rendent compte, nos parents ont contracté un agent pathogène. Une maladie inconnue jusqu'alors. Qui ne s'exprimait par aucun symptôme. Sauf un. Nous. On a été les premiers symptômes du mal.

– Vous? s'exclama Jackson en essayant d'intégrer ce qu'elle venait d'entendre.

– Oui, nous, répondit Skinner en faisant un effort pour arrondir les plis autour de sa bouche et esquisser un vague sourire. On a attrapé la maladie in utéro. On est nés comme ça.

– Pouah, ça c'est rude, dit Achille.

– C'est tout ce qu'on a jamais connu.

– Vous êtes comme les X-Men, dit Paddy. Vous êtes des mutants qui ont uni leurs forces. Vous avez des super-pouvoirs?

– Sûr, dit Achille. Celui de faire chier dans leurs frocs les gamins le soir d'Halloween sans avoir à porter de masque...

Paddy se mit à rire avant de s'arrêter brutalement en voyant Skinner ouvrir grand la bouche. Jackson se boucha les oreilles avec les deux mains et hurla. Un cri terriblement perçant montait de la gorge de Skinner, aussi éprouvant qu'un sirène. Ce n'était pas comme si Jackson l'entendait vraiment, elle le ressentait, comme une roulette de dentiste qui aurait forcé directement dans son crâne. Elle tomba à genoux. S'aperçut que les autres s'effondraient également de douleur. Et puis Skinner referma la bouche et le bruit s'arrêta. Le chat, apparemment indifférent au bruit, lui sauta dans les bras.

– Nous possédons certains talents, dit doucement Skinner en caressant l'animal. D'ailleurs, nous serions tous morts si nous avions été sans défense.

Jackson se redressa et se massa les tempes, regardant Skinner avec un respect mêlé de crainte. Les autres avaient l'air ébranlés et méfiants.

– T'aurais pas dû faire ça, mon pote, dit Achille.

Skinner haussa les épaules.

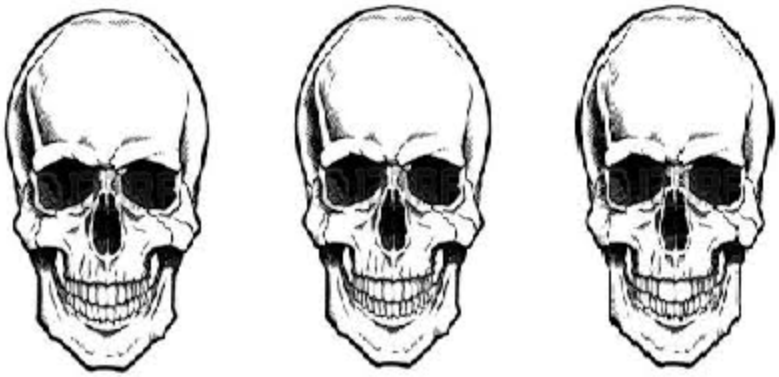
– Voilà trop longtemps que nous vivons seuls dans notre bulle, les uns sur les autres, sans réelle perspective. La vie est devenue une sale blague. On passe notre temps à palabrer sans fin, à se taquiner, à se jouer des tours ou à faire les cent pas dans cet entrepôt. On tient grâce aux médicaments. On invente des blagues et des chansons. TV Boy fait son show. On se marre en voyant ce qui se passe dehors. On se fiche des enfants ordinaires, comme vous. Mais, au fond, on est au bout du rouleau. Il faut qu'on sorte d'ici, qu'on respire un peu d'air frais. Il faut qu'on se mélange avec d'autres gens, à condition que cela soit encore possible, que l'on n'ait pas attendu trop longtemps. Mais j'ai peur que ça soit trop dur, trop douloureux. Il y a beaucoup de souffrance, dehors. Et nous, on est devenus aigris à force de vivre en autarcie, avec nos jeux et nos histoires. On est devenus prétentieux, arrogants, et complètement égocentriques.

– Tu es prêt à prendre ce risque? Demanda Jackson, les jambes encore flageolantes.

– Oui, répondit Skinner. Tout ce que je veux vraiment... c'est que vous m'emmeniez loin d'ici. J'en peux plus d'être ici. On savait pertinemment qu'on ne s'en sortirait pas seuls. Pas avec les dangers qui plannent dehors. Mais je n'ai plus peur. Advienne que pourra. Du moment que je quitte cet endroit.

– On peut dire que tu caches sacrément bien ton jeu, petit salopard, dit Achille en se caressant la mâchoire comme s'il venait de recevoir un coup de poing. Quoi qu'il en soit, Skinner, on peut t'aider. J'ignore comment tu te débrouilles pour faire ça. Tout ce que je sais, c'est qu'à partir de maintenant t'es dans mon équipe.

# *64.*



Il y avait une foule d'adultes devant la réception, maintenant. Et ça continuait à arriver. Ils se pressaient contre les façades de verre, cognaient aux portes, maculaient les carreaux de longues traînées de pus, de morve, de bave et de sang. Les saletés de pourris. Incroyable, toutes les immondices qui pouvaient sortir d'un corps humain! Il faut dire qu'ils avaient affaire à une bande sacrément atteinte. De fait, certains n'avaient plus figure humaine. Ce n'étaient plus que des tas de kystes, de grosseurs et d'enflures, au milieu desquels apparaissaient des dizaines de plaies béantes et purulentes, comme autant de bouches ouvertes. Ils étaient tellement décrépits qu'ils tombaient en ruine. Il n'y en avait pas un à qui il ne manquât quelque chose: les yeux, les oreilles, le nez, les lèvres, les bras, les jambes. Une mère avait un bras à moitié arraché qui pendait contre son flanc et qu'elle tenait contre elle avec son autre main. Un père donnait l'impression d'avoir été écorché vif, tel un mannequin dans une école de médecine. Il n'était plus que muscle et chair à vif. Humide. Suintant. Répugant...

– Ils vont finir par entrer, dit Kamal. Je le sais, ils vont finir par forcer le passage, qu'on le veuille ou non.

Il était assis sur une des banquettes, dos à la porte. Il ne voulait pas regarder. Sa lance était posée sur ses genoux. Il avait la tête baissée.

– Peut-être, mais ils y sont pas encore, dit Brandon, debout devant la porte, les yeux fixés sur la masse de corps qui se pressait aux carreaux.

Il tenait la massue de Kyle entre ses mains, prêt à en découdre. Si les adultes parvenaient à forcer le passage, il en descendrait autant qu'il pourrait.

Ouais, bien dit.

Il savait aussi que si c'était le cas, Kamal et lui n'auraient aucune chance de s'en sortir. Il avait vu ce qui était arrivé à Mick et à Jake quand ils étaient sortis. Jake traîné sur le sol et Mick, blessé, qui suivait en clopinant. Brandon avait dû admettre que c'était sans doute la dernière image qu'il garderait d'eux. Bon sang, ça semblait impensable. Même si, dans le cas de Jake, ça faisait un moment que ça lui pendait au nez. Il avait toujours été casse-cou, se lançant tête baissée dans des combats perdus d'avance. Brandon n'en revenait pas qu'il ait tenu jusqu'ici. Il avait vraiment eu de la chance. Sauf qu'à force de tenter le diable... Mick, c'était différent. Il avait toujours paru si fort, si intrépide, si invulnérable. Mick, c'était un roc. Sans doute le meilleur guerrier qu'ils aient jamais eu. Et voilà qu'il était parti, sans que Brandon ait rien pu faire pour le sauver. Il était resté à l'abri, se disant qu'il était coincé, qu'il ne pouvait rien faire pour aider son compagnon avec tous ces crevards massés à la porte...

– Et si on allait chercher Blue? Suggéra tristement Kamal.

– Pour lui dire quoi? répondit Brandon, incapable de masquer l'amertume dans sa voix.

– Ben... ce qui s'est passé.

– Qu'on les a regardés se faire tuer sans lever le petit doigt?

– On ne pouvait rien faire.

– Ouais, on s'en tient à ça.

– Alors, on y va? demanda Kamal, la perspective de quitter les lieux semblant lui redonner un peu de baume au coeur.

– J'sais pas, dit Brandon. On est censés garder l'entrée. Pour nous ménager une porte de sortie.

– Ha! s'exclama Kamal en se tournant vers la horde d'adultes. Parce que tu trouves que ça ressemble à une porte de sortie, ça?

– Pourquoi y sont pas encore revenus? Bougonna Brandon en donnant un coup de massue dans les airs. Tout ce qu'ils avaient à faire, c'était pécho le matos et revenir. Une heure au plus. Allez, deux au grand maximum. Combien de temps qu'ils sont partis? Je veux dire... et s'il y avait plus que nous? Si on était les derniers?

– Arrête, parle pas de malheur. Allez, on va les chercher.

– Quoi? Dans le noir? répliqua Brandon en se tournant vers le fond du hall de réception, dans la direction qu'avaient prise les autres. On va s'enfoncer dans les sous-sols? Sans savoir où on va? T'es sûr que tu préfères pas attendre?

– Hum, effectivement, dit comme ça, répondit Kamal, son bref élan d'optimisme définitivement retombé. Si seulement on était jamais venu ici! Si seulement on été restés à Morrisons! Au moins, là-bas, on savait où on était.

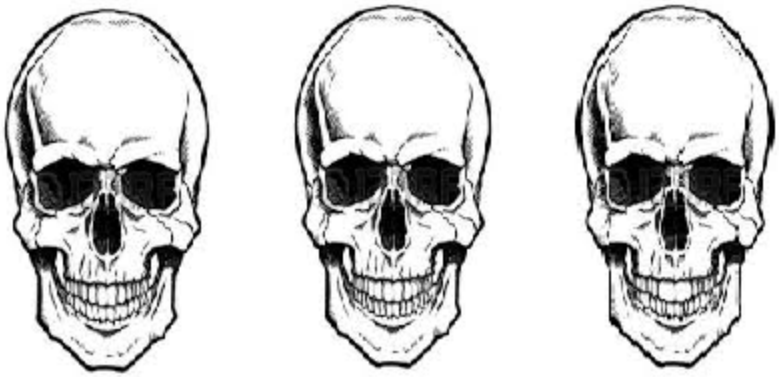
– C'est vrai, on savait où on était: dans la mouise jusqu'au cou.

– Et ça, c'est quoi? Dit Kamal. Disneyland? La grande parade? Blanche-Neige et les sept cents zombis...?

Brendon éclata de rire. Un rire hystérique, incontrôlable, irrépressible. Il rit jusqu'à en pleurer. Puis il leva les yeux vers Kamal et s'aperçut que lui aussi pleurait. Ils s'assirent ensemble sur la banquette.

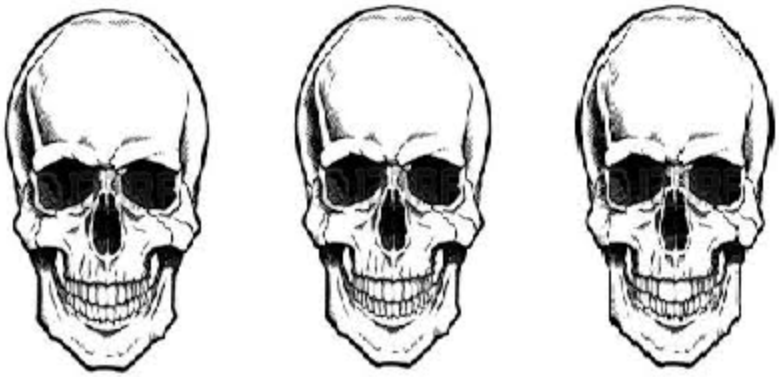
Kamal le prit par l'épaule et ils se serrèrent l'un contre l'autre, en attendant que les adultes enfoncent les portes, le crépuscule faisant écho à leur désolation intérieure.

## *65.*



Je ne peux plus écrire. Il fait trop noir. Je distingue à peine le papier de mon carnet. Pardon si mon écriture n'est plus très lisible. Je ne sais pas où ils sont. Je ne sais pas pourquoi ils ne reviennent pas. Je ne sais pas pourquoi ils nous ont abandonnés ici. Je vous en prie, revenez. On a besoin de vous. Pitié, revenez.

# *66.*



Maxie se tenait à la grille du musée d'Histoire naturelle, debout dans l'encadrement, le regard tourné vers l'extérieur, tandis que Boggle et un autre gamin appelé Cameron s'apprêtaient à fermer pour la nuit. Robbie étant toujours invalide et Jackson partie en expédition, Boggle avait temporairement hérité de la sécurité.

– Va falloir que tu bouges, si tu veux qu'on ferme, dit ce dernier.

– Encore une minute, répondit Maxie ne scrutant la nuit.

– Les portes devraient déjà être fermées, dit Cameron.

– Je sais, répondit Maxie. J'en prends la responsabilité.

Boggle et Cameron attendirent, anxieux et tendus, pressés de retourner à l'abri. Brooke ne tarda pas à faire son apparition et aller se

placer juste à côté de Maxie. Malgré le nouveau bandage qui lui ceignait le front, elle avait toujours l'air d'une déterrée. Le pire, c'était ses yeux, gonflés, bouffis et cernés de noir. Maxie se demandait à quoi elle pouvait ressembler avant.

– Toujours rien?

– Non, répondit Maxie. Je me demande bien ce qu'ils font.

– Bah, ils ont dû mettre plus de temps que prévu, répondit Brooke en jetant un oeil dehors. Ils se sont sûrement arrêtés quelque part pour la nuit. C'est trop dangereux de voyager dans l'obscurité. Tu te fais du souci pour eux?

– Blue saura très bien se débrouiller tout seul, dit Maxie. Je ne m'en fais pas pour ça. Sauf qu'on ne sait absolument pas sur quoi ils ont pu tomber, là-bas.

– T'inquiète, dit Brooke en posant une main sur son bras. Ils vont revenir. Mais il va falloir qu'on ferme, maintenant. On va demander aux sentinelles d'ouvrir l'oeil, au cas où ils débouleraient au milieu de la nuit. Mais, à mon avis, ils reviendront quand il fera jour. Y a une sacrée trotte jusqu'à Heathrow.

Maxie le serra un court instant dans ses bras, priant pour qu'elle dise vrai. Elle ne supportait pas l'idée de perdre Blue aussi peu de temps après l'avoir connu. Ce serait bien sa veine, pensa-t-elle, que les deux seuls garçons qu'elle ait jamais aimés meurent sous ses yeux à quelques jours d'intervalle. Elle essayait d'être forte, mais il y avait une limite à ce qu'elle pouvait endurer. Elle avait déjà vu des gens craquer. Des gens qui avaient bien assuré pendant des mois, perdu des amis, tué des adultes, survécu à des tas de choses dures... et puis, généralement, c'était un évènement mineur qui les faisait sombrer.  Une de ses vieilles copines, Lila, avait trouvé un chat et un chaton. Elle les avait ramenés au camp, les avait nourris et leur aait fait un joli panier pour dormir. Mais la mère avait une sorte de grippe du chat. Elle est morte alors que le petit n'était pas encore sevré. Lila a tout essayé pour lui donner à manger, mais le chaton refusait de se nourrir et, finalement, il est mort de faim.

Lila en avait été bouleversée. Elle avait pleuré toutes les larmes de son corps en pestant contre ce monde injuste et cruel, sur lequel ne veillait aucun Dieu.

Quelques jours plus tard, elle avait essayé de mettre fin à ses jours en se jetant du toit. Hélas, elle n'était pas morte sur le coup. Après des jours de souffrance, l'hémorragie interne avait fini par la tuer.

Maxie ne voulait pas finir comme ça.

– Vous pouvez fermer les portes, dit-elle, mais je vais monter la garde. Je vais rester ici. S'il le faut, je piquerai un roupillon dans un fauteuil.

– T'es sûre, ma chérie?

– Oui, oui. Ne t'inquiète pas pour moi. Va te coucher, Brooke.

Depuis le toit, Paul distinguait à peine les deux silhouettes qui se tenaient dans l'encadrement du portail à la faveur des dernières lueurs du jour. Une voix éraillée grinça à son oreille.

– Un seul? T'en as qu'un seul dans ta pauvre collection?

L'estomac de Paul gargouillait bruyamment. Il n'avait pas eu le courage de manger d'autres morceaux de Samira et il avait de nouveau faim. Et quand il avait faim, Boney-M refaisait surface et ses pensées s'assombrissaient.

– Ce ne sera pas terminé tant que tu ne les auras pas tous tués, dit la chose-oiseau. La nuit, c'est ton domaine et il fera bientôt assez noir pour partir en chasse.

Il s'était mis à pleuvoir. Un horrible crachin tombait sur le dos de Paul tandis qu'il regardait des autres fermer les grilles. Et puis il ne vit plus les deux silhouettes. Ils étaient là-dessous pourtant, et tout ce qu'il avait à faire, c'était de glisser dans les couloirs, son couteau à la main.

Boney-M lui mit un coup de bec dans les côtes. Paul l'insulta et pivota pour lui mettre une claque... mais tout ce qu'il rencontra, c'était un bout de mur.

Il bascula la tête en arrière et laissa la pluie lui grêler le visage, en ouvrant grand la bouche pour essayer de laper quelques gouttes du précieux liquide. Son sang pétillait, frémissait. Des démangeaisons se diffusaient dans tout son corps. Ces folles démangeaisons qui l'empêchaient d'avoir les idées claires. Il porta la main à la blessure qu'il avait au cou et se gratta. C'était brûlant et encore douloureux, mais ça allait tout de même mieux qu'avant. Peut-être que ça finissait enfin par guérir.

Il se remémora quand c'était arrivé. Un jour funeste. Au cours duquel il avait eu le malheur de s'approcher d'un peu trop près de l'un des crevards qu'Einstein gardait pour ses expériences, dans le camion qui se trouvait dans la cour. Celui qu'entre eux, ils appelaient Simon Foul – une sorte de plaisanterie entre James, le gars qui l'aidait à s'occuper d'eux, et lui. James avait eu l'idée de leur donner les noms des juges de la première saison de X-Factor. Simon Foul, Louis Corpes et Cheryl Ghoul. Simon était du genre à mordre. Pas trop au début, mais, au fil des semaines, ça avait empiré.

Généralement, Paul s'en sortait bien avec eux. Ils s'étaient habitués à lui et inversement. Ils n'essayaient jamais de l'attaquer. Ainsi, petit à petit, son attention s'était-elle relâchée. Il avait commencé à commettre des imprudences, jusqu'à ce qu'un après-midi... Il se souvenait parfaitement de la douleur insupportable qu'il avait ressentie quand Simon avait planté ses crocs dans son cou. La sensation de chaud quand le sang avait coulé sur sa peau. Paul avait réussi à se dégager avant d'être sérieusement blessé. En représailles, il lui avait filé un grand coup de pied, l'avait copieusement insulté et lui avait craché dessus, avant de le museler comme un vulgaire chien méchant. Mais le mal était fait. Sa peau était ouverte. Et les germes de Simon s'étaient propagés dans son sang. Gêné et honteux, il n'avait rien dit à personne, de peur que sa coupable négligence, qui confinait à la bêtise pure, ne s'étale sur la place publique.

Et puis, qu'auraient-ils pu y faire? Ils se prenaient pour des médecins et des scientifiques, mais au fond, ils n'étaient que des enfants. Ils n'y

connaissaient rien, du moins pas plus que ds carabins du Moyen Âge avec leurs sangsues, leurs cataplasmes et leurs saignées.

Il avait chapardé des antibiotiques et des antalgiques au labo. Pour autant qu'il ait pu en juger, cela n'avait pas fait grande différence. La blessure s'était infectée et elle lui faisait un mal de chien.

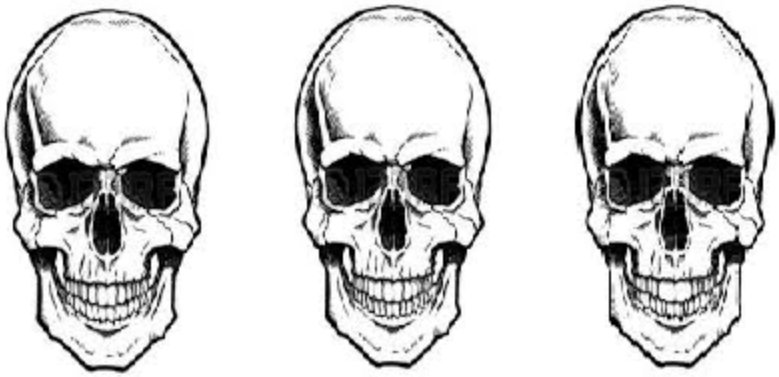
Mais peut-être qu'avec un peu de chance, ça finirait par s'arranger. Il retira sa main de la plaie et baissa les yeux sur sa paume: ses doigts étaient tachés de pus. Il les tendit sous la pluie jusqu'à ce que celle-ci les ait rincés. Peut-être que ce n'étaient pas les médicaments qui avaient aidé. Peut-être que c'était la viande. Peut-être que ce qui avait changé la donne, c'était d'avoir mangé Samira. Seulement maintenant, elle commençait à pourrir et à empuantir la pièce.

De la viande fraîche, voilà ce qui lui fallait.

Il esquissa un sourire en frissonnant d'excitation.

Oui, pensa-t-il, Boney-M a raison. Bientôt, il fera assez noir pour partir en chasse.

# *67.*



Blue luttait pour garder les yeux ouverts, en se demandant à quel moment il allait craquer. Ça n'en finirait donc jamais? Il n'aurait su dire depuis combien de temps ils étaient là. Apparemment, une fois parti, TV Boy avait beaucoup de mal à s'arrêter, encore plus quand il pouvait profiter d'un nouveau public. D'après ce que Blue avait compris, les scientifiques de Promithios Biomedical avaient rapporté en Angleterre des échantillons d'ADN prélevés sur les Inmathger en vue d'analyses et ils avaient été infectés. Par quoi exactement, il n'aurait su dire, d'autant qu'il commençait à perdre le fil des personnages et à ne plus savoir qui parlait par la bouche de TV Boy, en l'occurrence, le gars à l'accent nasal de post ado américain. Buddy Kekchose.

– Ah, mais, professeur, manifestement, l'histoire des bûcherons est une chimère inventée pour couvrir la réalité. Ce ne sont pas les bûcherons qui ont découvert les Inmathger, mais les scientifiques travaillant à l'étude

de ce qui apparaissait comme un gigantesque cratère de météorite, causé par un impact datant de plusieurs milliers, euh... millions d'années. À l'endroit exact où vivent les Inmathger. C'est vérifié.

Après une rapide transformation, T Boy fut de nouveau quelqu'un d'autre.

– Décidément, vous semblez avoir un faible pour les thèses faitaisiste, monsieur Dumpster, aussi, pour rester sur votre terrain, je vais vous répondre par une blague.

Les Biscornus applaudirent. Blue se redressa dans son fauteuil. Finalement, c'était peut-être la fin du calvaire.

– Combien de mouches faut-il pour visser une ampoule? Deux, mais comment diable font-elles pour entrer là-dedans? Ha, ha! Et celle-là: quelle est la dernière chose qui vient à l'esprit d'une mouche au moment de s'écraser sur un pare-brise? Son cul! Ha, ha! Qu'est-ce qu'on obtient si l'on croise une autoroute avec un troupeau de moutons? Un troupeau de moutons morts. Et qu'obtient-on si on croise une mante religieuse et une puce? Une vermine qui dit le bénédicité avant de vous sucer le sang. Qu'obtient-on si on croise une puce et un baudet? Le cul qui gratte. Et enfin, qu'obtient-on si on croise un puce et un être humain...?

Il laissa planer un silence jusqu'à ce que tous les enfants s'écrient en choeur:

– Un foutu bordel!

TV Boy retora prestement sa perruque.

– Absolument, les amis! Voilà ce que nous sommes. Un foutu bordel. Une erreur. Merci et bonne nuit à tous.

Cela dit, il souffla les bougies et la mezzanine se retrouva plongée dans le noir. Dehors, la nuit était tombée. Il fallut une bonne minute pour que la vision de Blue s'accommode dans ces nouvelles conditions. Autour de lui, les enfants du dépôt faisaient des bruits étranges, sortes de

hululements et de gazouillis entrecoupés de clics, de vrombissements et de bourdonnements imitant à s'y méprendre les bruits nocturnes de la jungle. D'un réalisme à faire peur, le bruit semblait surtout complètement inhumain.

Les gars de Blue restaient cloués sur place, dans un silence confus, s'interrogeant sur le degré de véracité de ce qu'ils venaient d'entendre et, surtout, totalement flippés par les bruits d'insectes et d'animaux.

Soudain, Einstein se leva, alluma sa torche et tenta de se faire entendre par-dessus le vacarme tout en promenant le faisceau de sa lampe sur les visages des enfants du dépôt, bouches grandes ouvertes, qui hululaient et bramaient.

– Arrêtez! cria-t-il. Vous devez nous en dire plus. Êtes-vous en train de nous dire que la maladie est originaire d'Amazonie et qu'elle a été transportée en Angleterre par le biais de gens travaillant pour Promithios?

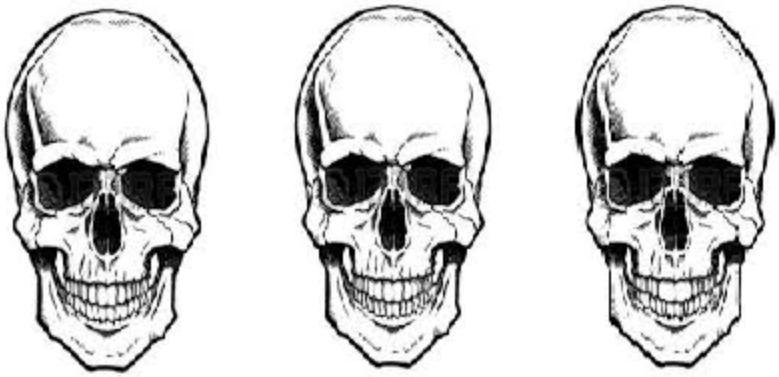
Aucune réponse.

– Attendez! cria-t-il encore. Écoutez! Vous devez nous en dire plus!

Blue fit un bond lorsque TV Boy, tel un diable sorti de sa boîte, apparut à son côté et lui glissa à l'oreille:

– Y a rien à dire de plus. L'émission est terminée. C'est tout ce qu'on sait. Pour dire les choses clairement, au bout du compte, on est exactement comme vous. Rien que des enfants.

# *68.*



En bas, Jackson et les autres tendaient l'oreille vers les bruits étranges venant de la mezzanine.

– Et maintenant y se passe quoi? demanda Achille. On est en train de louper une fête?

– Ça, c'est la comptine de la jungle, dit Skinner. Des souvenirs du grand vert.

– Ouais, dit Achille. Et en français, ça donne quoi?

– Ça fait partie de nos talents, dit Skinner. Imiter le bruit des animaux.

Joignant sa voix à celle des autres, il brama et vagit comme un singe hurleur durant quelques secondes avant d'éclater de rire.

– Ça peut durer des heures.

– J'ai vu une sorte d'animal dans les couloirs, en venant, dit Jackson. C'était quoi? Au début, j'ai cru que c'était un serpent, mais c'était impossible, c'était trop gros.

– Un truc avec un long cou?

– C'est ça.

– T'as raison. Ce n'était pas un serpent. C'était Cou de crayon. Il ne vit pas avec nous. Lui, c'est le plus salement amoché.

– Quoi, tu veux dire qu'il est humain? s'exclama Jackson, incrédule.

– Oui, pour l'essentiel. Il y a quelques mois, il est devenu complètement sauvage. Il a quitté le groupe et il vit reclus dans le tréfonds du dépôt, dans le noir complet. Il se cache dans des trous, se faufile un peu partout. Dieu sait ce qu'il mange. Ça a toujours été un cas difficile. Il ne s'est jamais vraiment intégré. Il ne peut pas parler, vous voyez. Même si certains d'entre nous, comme la Reine, Betty Bulle ou même TV Boy, pour peu qu'il la ferme cinq minutes, peuvent le comprendre. On a essayé de s'occuper de lui, mais...

Skinner laissa sa phrase en suspens et esquissa un geste d'impuissance.

– Pfiou! Tu parles d'un bordel, dit Achille.

– Je te le fais pas dire.

C'est alors que Blue apparut au bord de la mezzanine.

– Ach', faut qu'on parle.

– De quoi?

– De ce qu'on va faire, répondit Blue tout en descendant l'escalier. Il fait déjà bien nuit. Honnêtement, j'vois pas comment on va faire pour trouver ce qu'on cherche maintenant. Et puis, va falloir penser à retourner à l'église.

– Je peux vous montrer quelque chose? demanda Skinner.

Du coin de l'oeil, Jackson observait les efforts que faisait Blue pour garder sa contenance en découvrant Skinner. Il s'en sortait plutôt bien.

– Je te présente Skinner, dit Achille. Notre nouvelle recrue. Il est comme ces chiens, là... les sherpas.

– Les sharpeï, corrigea Jackson.

– Comme tu veux.

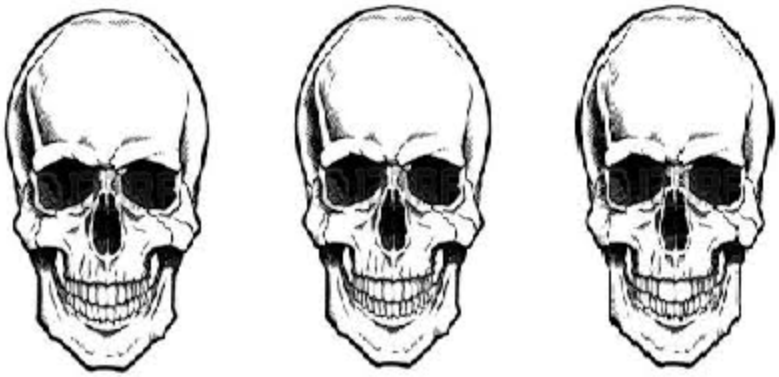
– Oui, qu'est-ce que tu veux nous montrer? dit Blue.

– Vous verrez bien.

– Tu me promets qu'y aura plus de chants, hein? Plus d'imitations, plus de blagues à deux balles?

– Promis. Suivez-moi.

# *69.*



Maxie se redressa et s'étira. C'était d'un ennui de rester plantée sur cette chaise, devant les portes du musée, dans le noir complet! Rien à faire, à part penser. Il n'y avait que Cameron avec elle, et encore venait-il de s'endormir. Les autres sentinelles de nuit, quatre personnes en tout, étaient parties faire une ronde.

Dans le nouveau système institué par Maxie, ils assuraient une surveillance permanente des zones bleue et verte, inspectant méthodiquement toutes les portes et fenêtres, selon un ordre préétabli. Ils étaient lourdement armés et tous avaient des torches. Chacun possédait en outre un sifflet qui pendait à son cou. À la moindre alerte, ils devaient s'en servir.

Ils avaient isolé cette partie du musée en condamnant les portes communiquant avec les zones orange et rouge, de telle sorte qu'il n'y avait

plus d'accès au centre Darwin, là où Paul – si tant est que ce fût lui – avait attaqué Samira. S'il avait sa planque de ce côté-là, ils étaient tranquilles. Certains enfants s'étaient plaints de devoir patrouiller toute la nuit, estimant qu'ils auraient été plus en sécurité enfermés à double tour dans la galerie des minéraux. Mais Maxie avait insisté pour que les rondes se poursuivent, vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Il fallait absolument arrêter Paul.

Pourtant, ce n'était pas Paul qui occupait ses pensées tandis qu'elle attendait derrière la porte, mais bien Blue. Ils s'étaient mis d'accord avec Cameron pour dormir à tour de rôle, mais ce dernier s'était presque immédiatement assoupi. Au grand dam de Maxie qui, malgré le passage régulier ds patrouilles, toutes les cinq minutes environ, s'ennuyait ferme à la lueur de la bougie chauffe-plat qu'elle faisait brûler dans un petit pot en verre, à ses pieds.

Elle allongea les jambes. Le siège n'était pas trop inconfortable. Elle commençait sérieusement à se demander si elle n'aurait pas mieux fait d'aller dans son lit pour une bonne nuit de sommeil. Laisser Cameron s'en occuper. La seule perspective de la succession interminable des heures la faisait bâiller et elle doutait sérieusement que Blue arrive avant le lever du jour. Elle enviait Cameron. Il avait l'air paisible, et stupide, à la manière des gens qui dorment avec la bouche à moitié ouverte, un filet de bave à la commissure des lèvres et la tête qui dodelinait mollement sur les épaules pour peu que, comme lui, ils soient en position assise. Vulnérable aussi. Il paraissait beaucoup plus jeune endormi que lorsqu'il était éveillé. Elle supposa qu'il avait treize ou peut-être quatorze ans. Ils avaient tous dû grandir en accéléré, mais, à le voir ainsi, toute défense baissée, elle se rappelait qu'ils n'étaient tous que des enfants.

Entendant un bruit, elle tourna vivement la tête. Ce n'était que la patrouille. Deux garçons et deux filles, venant de la droite, là où se trouvait le magasin du musée. Ils achevaient leur ronde de la zone verte.

– Il dort déjà? dit l'une des filles. Quelle feignasse, ce Cameron! Un vrai loir.

– En tout cas, comme sentinelle, on fait mieux, renchérit un des garçons. Il devrait s'en tenir à la garde de jour. Ça te fait rien de rester avec

lui?

– Pas de problème, répondit Maxie. Je crois qu'on a la situation bien en main.

– OK. Dans ce cas, on se voit au prochain passage.

Elle les suivit des yeux tandis qu'ils pénétraient dans la zone bleue, le faisceau de leurs torches zigzaguant sur le sol. L'écho de leurs discussions et de leurs rires flottait derrière eux. C'était un bruit rassurant. Elle aurait sans doute dû avoir davantage peur de Paul, mais, à ses yeux, celui-ci restait une abstraction, une menace sans visage, dont elle ne savait pratiquement rien. Le contraire des crevards, dont elle connaissait les dangers aussi bien que les points faibles. Elle savait quel comportement adopter face à eux.

Avec un loup solitaire tel que Paul, c'était différent.

Elle se leva et s'approcha de Cameron, qui ronflait doucement. Elle lui donna un coup de pied dans la jambe et il s'éveilla en sursaut, confus, les yeux hagards, comme s'il venait d'être pris en train de faire quelque chose de mal.

– Qu'y a-t-il? demanda-t-il en reprenant ses esprits.

– Il y a que tu dors pendant le service, mon gars.

– Quoi? Vraiment? Désolé. Combien de temps j'ai dormi?

– Pas longtemps. D'ailleurs, je pensais te laisser dormir encore un peu.

– Ah bon? dit Cameron en se grattant la tête et en reniflant. Et pourquoi tu l'as pas fait?

– Je voulais te poser une question.

– Eh bien vas-y, je t'écoute.

Bien qu'il avait été pris en faute, Cameron avait quand même cette attitude grincheuse et rétive qu'ont les gens quand on les réveille.

– C'est à propos de Paul, dit Maxie.

– Hum...

– Comment il est?

– Qui? Paul? dit Cameron en reniflant de nouveau et en faisant des mouvements avec la tête pour détendre sa nuque qui, de toute évidence, le faisait souffrir. Bah, j'sais pas moi. Que dire? C'était un garçon très calme, qui parlait pas beaucoup. Très intelligent, à mon avis. Toujours le nez dans un bouquin. Il était complètement dans son élément ici avec tous ces animaux, ces expositions. À vrai dire, j'ai jamais beaucoup frayé avec lui. Ensuite, il est tombé malade. J'sais pas ce qu'il a chopé, une sorte de grippe ou quoi. Tu sais comme quand les gens ont de la fièvre et qu'ils commencent à déconner? Ben, il était dans cet état-là. Super à cran, agressif. Il a grave pété un plomb quand sa soeur a été tuée par un crevard. Il est devenu carrément dingue. Il s'est mis à nous accuser de nous en fiche. Comme si c'était de notre faute. C'était trop marrant.

– Marrant? Que sa soeur soit morte?

– Ouais, répondit Cameron en baissant timidement les yeux. Marrant, c'est pas le mot. J'pense pas. Mais tu sais comment c'est quand, subitement, un gars tout calme pique une crise? Un froussard? En fait, c'était la première fois qu'on faisait attention à lui, quand il a commencé à vouloir attaquer tout le monde.

– Sérieux? Je veux dire, vous avez flippé?

– Pas vraiment.

– Donc il n'est pas costaud? C'est pas un guerrier?

– Paul? Jamais de la vie. Oh, bien sûr, il est grand, mais ça s'arrête là. Il est plus genre grande asperge qu'armoire à glace. Je l'ai jamais vu se

battre. Il a bien dû se bagarrer une fois ou deux pour arriver sain et sauf jusqu'ici, mais lui comme nous, une fois qu'on a été ici, on n'a plus jamais eu affaire directement aux crevards. Jusqu'à l'autre nuit. Quand ils sont entrés.

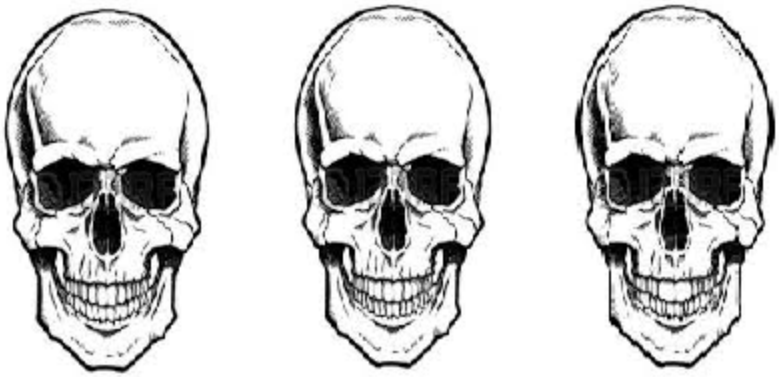
– Donc, si je comprends bien, en admettant qu'il se pointe quelque part, vous n'auriez aucun mal à le maîtriser?

– Évidemment. Je veux dire, le prends pas mal, mais Samira, c'était qu'une fille. Paul n'aurait jamais eu la moindre chance contre un autre garçon.

– Et moi? dit Maxie. Je suis une fille.

– Ouais... acquiesça Cameron avec un grand sourire. Mais toi, c'est différent. Je suis là pour te protéger.

# *70.*



Une petite pluie fine tombait du ciel et une légère couverture nuageuse voilait la lune. Les abords de l'entrepôt étaient baignés d'une faible lueur grise et aqueuse, juste suffisante pour montrer qu'il y avait du monde là-dessous. Des adultes – trop pour pouvoir les compter. Ils avaient beau être difficiles à distinguer dans l'obscurité, ils étaient bel et bien là. Le dépôt était cerné, comme pouvaient le constater Skinner et Blue, agglutinés l'un contre l'autre sous le parapluie que le premier avait sorti. Il était vert, frappé d'un logo Promithios blanc. Trop fier pour chercher l'abri d'un pébroque,  Achille se tenait debout sous la pluie. Et se faisait tremper.

– Ils sont là toutes les nuits, dit Skinner, en cajolant le chat qui sortait la tête de son blouson pour regarder nerveusement la pluie. On répare la clôture tous les deux ou trois jours, mais ils reviennent chaque fois.

– Ils ont déjà réussi à entrer dans le bâtiment?

– Une fois ou deux. On s'en est vite occupés.

– Comment?

– Bah, tu sais. On a nos méthodes. Ce sont toujours les plus malins et les moins atteints qui parviennent à entrer.

– Comme Seamus et sa bande?

– Exactement.

Blue se demandait pourquoi il ne se sentait pas plus mal à l'aise, juché sur le toit de cet entrepôt de produits médicaux, serré sous un parapluie en compagnie d'un petit gars au dos voûté qui possédait un épiderme dix fois trop grand pour lui, à discuter d'une armée d'adultes cannibales massée à leurs portes.

– Seamus et les autres ont essayé d'entrer pendant une éternité. Finalement, on les a laissés entrer. TV Boy en avait besoin pour son petit stratagème.

– Mais pourquoi ils reviennent ici nuit après nuit? Qu'est-ce qu'ils veulent?

– La même chose que vous. Ils veulent ce que l'on a. Même si, dans leurs cas, je crois qu'il nous veulent aussi nous. On dirait qu'on les attire.

– C'est pire la nuit?

– Oh oui. Bien pire. En général, dans la journée, il n'y an a qu'un ou deux qui se montrent. Les autres se cachent dans les bâtiments alentour. Le jour, ils dorment, et dès qu'il fait nuit, ils passent à l'action.

– Y en avait toute une tripotée quand on est venus, dit Blue en se remémorant le combat à la grille.

– Ils ont dû vous sentir arriver. En tout cas, ce soir, y en a deux fois plus que d'habitude. Ces derniers temps, on dirait qu'ils ont changé, qu'ils sont mieux organisés. Le signal est différent.

– Le signal? Quel signal?

– Vous ne pouvez pas partir maintenant, répondit Skinner, visiblement pressé de changer de sujet. Vous allez devoir attendre le lever du jour. Ils retournent dans leurs terriers dès que le soleil paraît. On peut vous aider à trouver ce que vous êtes venus chercher et, ensuite, vous partirez.

– Le problème, c'est qu'on a laissé du monde derrière, répondit Blue. Pas loin. Ils vont nous attendre.

– Ils sont en sécurité?

– J'espère. Ils sont dans une église.

– Dans ce cas, ça devrait aller. Du moment qu'ils restent à l'intérieur.

– Oh, je ne me fais pas de souci pour ça. Ils sont bien trop peureux pour sortir. Le problème, c'est qu'on n'a pas emporté beaucoup de bouffe. On comptait être déjà de retour à l'heure qu'il est.

– Ils ont de l'eau?

– Plein.

– Alors, ils s'en sortiront.

– Faut l'espérer. Toute cette expédition n'a pas vraiment tourné comme je m'y attendais.

– Si la Reine du dépôt vous laisse prendre tout ce que vous voulez, ça compensera, non?

– J'imagine. Je connais rien aux produits pharmaceutiques, aux médicaments et tout ça. C'est plutôt le territoire d'Einstein. Sinon, je peux te

poser une question?

– Je t'écoute.

– Est-ce qu'il y a une thérapie pour la maladie? Est-ce que vous avez un remède?

– Si c'était le cas, tu crois sincèrement que tous ces affreux seraient là-dessous? Tu ne penses pas qu'on aurait plutôt essayé de les soigner?

– Hum, pas faux.

Skinner demeura silencieux un moment. Ils fixaient des yeux les adultes qui grouillaient à leurs pieds, en ne faisant pratiquement aucun bruit. Achille ramassa quelque chose sur le toit et le leur jeta à la tête en riant.

– J'aime bien être ici, dit Skinner au bout d'un moment. Je viens souvent. De jour comme de nuit. Mon univers se résume à ça. Nos parents ne nous ont jamais laissés sortir quand nous étions petits. Jamais en public. Quand l'épidémie s'est déclarée, ils nous ont amenés ici. La vue du haut de ce toit, c'est tout ce que j'ai jamais connu du vaste monde. J'arrête pas de me demander comment c'est.

– Ben, pour être honnête, c'est plutôt craignos ces temps-ci.

– Je veux le voir quand même.

Le chat se roula en boule dans le  blouson de Skinner, qui le cajola.

– Elle aime pas être dehors.

– Je peux pas dire que j'aime tellement ça non plus, répondit Blue en sentant la pluie s'insinuer jusque dans son cou à  la faveur d'une bourrasque. Allez, viens, on redescend. J'en ai assez vu.

Alors qu'il tournait les talons, Skinner le retint en posant la main sur son poignet.

– Il y a peut-être un remède, dit-il. Il y a peut-être des trucs ici qui pourraient servir. Mais, nous, on n'aurait jamais su par où commencer. On n'est pas des scientifiques. Nos parents avaient beau être des chercheurs et des médecins, on était trop jeunes pour qu'ils nous apprennent quoi que ce soit et ils sont morts avant d'avoir essayé. Ils se donnaient à fond. En fait, ils se sentaient coupables, tu comprends?

– D'avoir répandu la maladie? De l'avoir ramenée ici en Angleterre?

– Ça serait arrivé de toute façon. Dès l'instant où les Inmathger sont sortis de la forêt et qu'ils ont rencontré d'autres êtres humains, la contagion était fatale.

– Coupables de quoi, alors?

– Ben, le truc, c'est que, même avant notre naissance, il paraissait évident que quelque chose clochait, qu'on ne se développait pas normalement. Mais, comme je te l'ai dit, ils ont gardé le secret. Ils nous cachaient aux gens avec qui ils travaillaient. Ils n'ont rien dit à personne. Et quand nous sommes nés, ils ne nous ont jamais mélangés avec d'autres enfants. Absolument personne n'était au courant de notre existence.

– Mais pourquoi?

– T'as déjà entendu parler de la toxoplasmose?

– C'est quoi ça?

Pour toute réponse, Skinner baissa les yeux vers le chat et le caressa sous le menton. L'animal tendait le cou d'aise.

– Toi, tu pourrais nous dire, hein, mon chat?

– On rentre, coupa Blue.

Sur ce, ils appelèrent Achille et se dirigèrent vers la porte. Lorsqu'ils furent de retour au sec, Skinner verrouilla la porte et tandis qu'ils traversaient la passerelle métallique suspendue au-dessus du vide, il expliqua:

– La toxoplasmose est une maladie parasitaire qui, avant, faisait des milliers de victimes par an. Son principal hôte est le chat.

– J'savais pas, dit Blue. Dans ce cas, je vais rester sagement à l'écart de M. Le Greffier.

– En fait, c'est madame, répondit Skinner. Mme Jones. Quoi qu'il en soit, il y a de grandes chances pour que tu l'aies déjà.

– Quoi? La toxique osmose?

– La toxoplasmose. Ouais. On estimait que la moitié de la population humaine en était infectée; la plupart des gens n'ayant absolument pas conscience d'en être porteur. En revanche, pour quelqu'un de faible, quelqu'un de fragile, comme, disons, un bébé, l'infection pouvait être fatale, ou encore rendre aveugle ou causer des lésions cérébrales.

– Tu dis que je l'ai peut-être et que je n'en sais rien?

– Oui, certaines personnes n'ont jamais développé le moindre symptôme, ou alors elles ont pensé qu'elles avaient la grippe, quelque chose comme ça.

Ils arrivèrent en haut de l'escalier qui conduisait au rez-de-chaussée.

– Serais-tu en train de me dire que la maladie fonctionne de la même manière? demanda Blue en plongeant le regard au bas des marches. Que c'est une sorte de toxoplasmose?

Exaspéré de devoir lambiner derrière Skinner, qui avançait à une allure d'escargot, Achille les dépassa en jouant des coudes.

– Allez, on va pas y passer la nuit.

Blue remarqua alors que Skinner ne portait pas de chaussures et que ses pieds étaient couverts d'épaisses couches de peau ressemblant à du vieux cuir. Après avoir attendu qu'Achille ait pris de l'avance, Skinner reprit son explication.

– Pas la toxoplasmose. Mais quelque chose de similaire. On l'appelle le germe Cauchemar. Il semble que ça marche exactement comme la toxoplasmose. C'est à dire que tu peux l'avoir sans le savoir. Tu peux être porteur depuis des années sans avoir développé de symptômes, mais ça peut aussi affecter ton cerveau et te changer du tout au tout.

– Ça peut faire ça, la toxoplasmose? demanda Blue, inquiet de découvrir une nouvelle source de stress dans un monde déjà guère avare de périls.

– Tu peux attraper la toxoplasmose en touchant de la crotte de chat, dit Skinner, ou la terre sur laquelle le chat a déféqué. Le parasite peut y être présent aussi. Ensuite, si tu ne te laves pas les mains, le parasite peut pénétrer à l'intérieur de toi, et se développer. Le truc c'est que, une fois que le machin est en toi, il peut influencer ton comportement. Par exemple, si des souris l'attrapent, elles n'ont plus peur des chats.

– Tu te fous de moi?

– Pas du tout. C'est vrai. Des souris atteintes de toxoplasmose chercheront les chats. Elles sont attirées par leur urine, je crois, et elles iront au devant des chats sans aucune crainte.

– Quoi? Ton truc, ça fait que les souris deviennent des super souris et attaquent les chats?

– En quelque sorte. Le parasite affecte leur cerveau. Donc elles vont vers les chats... et elles se font bouffer. C'est comme ça que le parasite se retrouve chez son hôte privilégié. Le chat.

Blue s'arrêta. Skinner se tourna vers lui.

– Et les gens qui ont la toxo? demanda Blue en jetant un regard suspicieux à Mme Jones, toujours pelotonnée dans le blouson de Skinner. Est-ce qu'eux aussi sont attirés par les chats?

– Pas que je sache, dit Skinner. Mais ça peut provoquer des dépressions, des désordres mentaux, même des suicides...

– Pff... je crois que j'aurais préféré que tu me dises rien.

– Désolé, j'essayais seulement d'expliquer.

Soudain, Mme Jones miaula et s'extirpa des mains de Skinner. Elle sauta sur la rampe, puis sur les marches. Elle était si maigre qu'elle ressemblait plus à un écureuil qu'à un chat. Blue la regarda descendre l'escalier en ondulant de l'arrière-train.

– Mais c'est pas la toxoplasmose qui a fait que les adultes sont malades? dit-il en emboîtant le pas au chat.

– Non, effectivement, répondit Skinner. Il s'agit d'un autre parasite. Et une fois qu'il pénètre dans l'organisme, il altère les fonctions cérébrales. Voilà pourquoi nos parents nous ont cloîtrés. En gardant le secret, ils ont protégé la maladie. À cause du parasite qui se développait en eux.

– Sans qu'ils le sachent, c'est ça?

– Exactement. Le parasite faisait en sorte de ne pas se faire repérer, sans quoi il aurait été éliminé avant d'avoir eu une chance de se multiplier. Tu vois, on était les seuls signes tangibles que quelque chose ne tournait pas rond. En dehors de ça, le parasite était indétectable; c'est le genre de truc très doué pour passer inaperçu. Ce qui signifie que nos parents ne se sont pas comportés de manière rationnelle. Nous sommes un secret qui n'a été révélé qu'aujourd'hui.

Ils arrivèrent au pied de l'escalier et rejoignirent Achille, qui s'était arrêté pour jouer avec la chatte. Accroupi par terre, il la caressait derrière les oreilles et le long de l'échine, l'animal répondait en faisant le dos rond et en se frottant contre ses genoux. Finalement, il la souleva de terre et la porta sous son menton. Blue fit la grimace en repensant à ce que Skinner venait de lui dire. C'était bizarre de voir Achille comme ça. Blue ne l'aurait jamais cru sensible aux chats.

Blue esquissa un sourire. Il devait avoir la toxo.

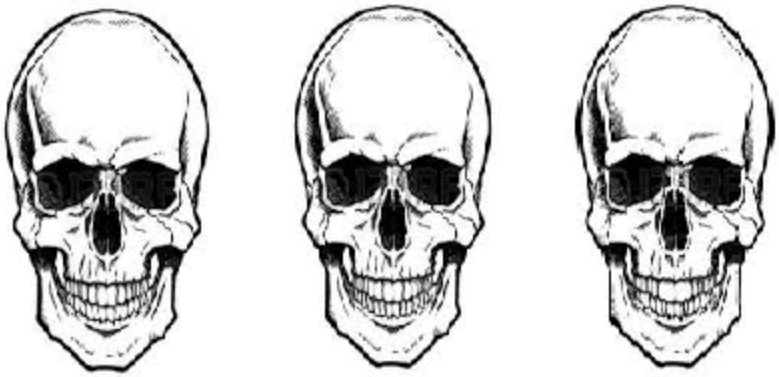
Ils avancèrent jusqu'à l'endroit où les attendaient Jackson et Paddy.

– Qu'est-ce qui se passe? demanda Jackson. Qu'avez-vous découvert?

– Qu'on n'ira nulle part ce soir, répondit Achille. Because on est comme qui dirait assiégés.

– Et aussi qu'il valait mieux éviter les chats, ajouta Blue.

# *71.*



Maxie rêvait de pear drops, ces petits bonbons au sucre en forme de poire, généralement présentés sous forme d'un assortiment bicolore: rose et jaune. Elle en achetait toujours quand elle rendait visite à sa tatie, au pays de Galles. Il y avait une confiserie à l'ancienne en haut de la rue principale. Les gens s'y pressaient, surtout l'été, quand les vacanciers envahissaient la région. On y trouvait tous les bonbons possibles et imaginables. De la pastille contre la toux au cube d'ananas en passant par les bonbons à l'anis, à la violette... et les pear drops. Les cristaux de sucre solidifiés qui les entouraient faisaient un peu mal au palais, au début, mais à force de les sucer, ils devenaient aussi lisses et doux que des galets. Surtout, rien n'avait le goût des pear drops. Pas même les poires. Elle faisait sa sélection, puis, celle-ci dûment pesée, elle repartait en tenant précautionneusement le petit sachet en papier blanc qui était une des autres merveilles de la boutique. Le parfum des pear drops était le plus fort. Il lui rappellerait toujours sa tatie. Les vacances en famille au pays de Galles.

Et voilà qu'elle y était. Debout devant le comptoir en compagnie de sa tatie et de sa mère. La patronne du magasin se débattait pour ouvrir un bocal, mais le couvercle refusait obstinément de céder. Elle transpirait à grosses gouttes, grognait. Maxie voyait les pear drops qui se trouvaient à l'intérieur. Elle les sentait. L'odeur était si forte qu'elle en était entêtante. Les petits bonbons roses et jaunes, givrés de sucre, roulaient et tintaient à l'intérieur du bocal...

Elle mourait d'envie de manger ces friandises. Allez, ouvre ton bocal, espèce de vieille sorcière.

Mais quelque chose n'allait pas. Les bonbons sentaient mauvais. Ils puaient le moisi. Maxie plongea le regard dans le bocal et y découvrit, non pas des bonbons, mais un tas de viande en putréfaction: des morceaux de corps humain, un coeur, des poumons, des intestins, faisandés, pourris, et par-dessus...

L'odeur des pear drops.

Tatie. Le pays de Galles. La confiserie.

Sauf qu'elle n'était pas au pays de Galles, n'est-ce pas? Ça se pouvait pas. Tatie était morte. Toute sa famille était morte. Ce n'était qu'un rêve. Fait chier! C'était bien. Une petite escapade champêtre. Son imagination la tourmentait, lui jouait des tours. Et ce final avec la jarre pleine de viande pourrie? Ça voulait dire quoi?

Et cet odeur...

Ça, ce n'était pas dans son rêve. Elle n'était pas en train de l'imaginer. C'était trop puissant. Trop réel. Son esprit ensommeillé luttait pour tout mettre dans l'ordre. Cet immonde mélange de pear drops et de viande pourrie.

Une seule chose sentait comme ça.

Les adultes.

Fallait qu'elle se lève... Du danger... Fallait qu'elle soit prête.

Elle se força à ouvrir les yeux, frissonna légèrement et durant quelques instants, resta suspendue entre l'éveil et le sommeil, le sommeil et l'éveil... sans trop savoir si l'écrasante voûte gothique du musée qui s'élevait au-dessus d'elle, brique après brique, jusqu'à se fondre dans les ténèbres et la lueur vacillante de la bougie qui brûlait à ses pieds faisaient partie du rêve.

Non, c'était réel.

Ouais...

Cameron était assis là, avachi sur son siège, un filet de bave aux lèvres, et quelqu'un se tenait derrière lui. Quelqu'un de grand, habillé tout en noir, qui le dominait de toute sa hauteur. La tête enfoncée dans les épaules. Les bras collés au corps. Comme s'il se tordait de douleur. Vacillant doucement, bougeant la tête par petits à-coups, comme un lézard.

De long membres grêles. Extrêmement filiformes.

Une araignée. Voilà de qu'Ella avait dit. Une araignée qui aurait arpenté les allées du musée la nuit. Une lame à la main. Dont un éclat de lumière faisait scintiller le fil.

Maxie était clouée sur place, comme si elle était encore dans son rêve. Pétrifiée, elle ne pouvait esquisser le moindre geste ni émettre le moindre son pour tenter de sauver Cameron.

Comment un garçon pouvait-il sentir à la fois les pear drops et la viande pourrie?

Sa langue lui faisait l'effet d'être trop grande pour sa bouche.

Pourtant elle devait faire quelque chose.

– Une seconde, dit-elle finalement, elle-même surprise par le son de sa voix.

Le garçon s'immobilisa, se raidit, puis lentement, très lentement, se retourna. Son visage ressemblait à un ovale dessiné sur une feuille de papier, si blanc que ses yeux en paraissaient d'autant plus jaunes, ses dents...

Jaunes.

Araignée.

Paul.

Maxie était complètement réveillée maintenant, aucun doute là-dessus. Elle avait la gorge atrocement sèche. Le sang cognait à ses tempes. Ses jambes tremblaient. Tout ce qu'elle entendait, c'était son propre souffle qui s'échappait de son nez. Cameron dormait dans son fauteuil. Ou alors le Slenderman l'avait déjà occis.

Quelque chose  brillait dans les yeux de Paul qui n'était pas humain. Il semblait possédé par un esprit animal. Son regard avait l'éclat froid et impitoyable de celui du requin, ou du serpent.

Lézard, requin, serpent, araignée...

Non. Mieux.

Un dinosaure.

Maxie détestait les dinosaures.

Oui, il ressemblait aux raptors dans Jurassic Park. Les petits. Ceux qui étaient malins comme des singes et mauvais comme des teignes. Il était possédé par le musée.

– Un instant, dit-elle encore.

Il bascula la tête de côté et se lécha les babines, d'un coup de langue scandaleusement rose. Et Dieu qu'il puait!

Maxie essaya d'appréhender son environnement tout en gardant un oeil sur Paul. Son sabre de samouraï était appuyé contre son fauteuil,

toujours dans son fourreau. Cameron était armé lui aussi. Un glaive était posé sur ses genoux. Il était censé être réveillé, c'était son quart, mais il s'était de nouveau endormi. Sombre idiot. Et où étaient les sentinelles? Paul leur avait-il fait quelque chose? Du coup, il avait l'air beaucoup plus redoutable en vrai qu'elle ne l'avait imaginé. Précisément parce qu'il n'était plus humain, mais cette chose... dinosauresque.

Avait-il neutralisé les sentinelles ou est-ce que la patrouille allait apparaître d'un moment à l'autre? Elle n'avait aucune chance de pouvoir attraper le sifflet qui pendait au cou de Cameron pour les alerter.

La seule chose qu'elle pouvait faire, c'était tenter de le raisonner, essayer de faire vibrer l'âme du garçon qui devait toujours se trouver quelque part au fond de lui.

– Tu est Paul, n'est-ce pas?

Il ne répondit pas, se contentant de se lécher les babines de nouveau. Et cette langue rose vif qui tranchait avec la peau desséchée...

– Je m'appelle Maxie. Je suis nouvelle ici.

– J'ai faim, dit Paul d'une voix aussi rocailleuse qu'un désert.

Donc il pouvait encore parler. C'était déjà un début. Il se pencha vers elle et elle s'aperçut que son visage était couvert de sueur. En dessous, sa peau frissonnait, comme agitée de tics nerveux.

– Je peux te trouver quelque chose à manger, dit-elle.

– Non, tu ne peux pas.

– Si je peux, dit Maxie, se trouvant elle-même peu convaincante.

Pour toute réponse, Paul grogna dédaigneusement avant de lever lentement sa lame dans les airs.

– Pourquoi tu fais ça? demanda Maxie. Pourquoi tu as tué cette pauvre fille?

– Pourquoi tu as tué cette pauvre fille? Répéta Paul d'un ton moqueur, sa voix se faisant encore plus dure et plus rauque, comme si quelqu'un d'autre s'exprimait à travers lui.

Quelqu'un de plus vieux et de plus infect.

– Est-ce que tu vas continuer à faire l'imbécile ou est-ce que tu vas enfin me parler?

Paul parut surpris. Son regard froid et animal se posa de nouveau sur elle. Elle se demanda s'il fallait qu'elle crie. La patrouille débarquerait peut-être en courant, à moins que ça n'ait pour effet de lui faire peur et qu'il réagisse en abattant sa lame. Elle ne tenait pas à ce que, brusquement, il s'en prenne à elle. Le couteau avait l'air horriblement pointu. Même s'il ne la tuait pas, il pouvait la blesser grièvement. Elle eut une pensée pour Brooke et sa blessure au visage, pour Achille, mutilé lors du combat au palais. En plus, elle était assise, clouée sur place, alors que lui avait l'avantage d'être debout, tendu, prêt à frapper. Elle se figura la lame entaillant nettement la peau, lacérant les chairs... jusqu'à l'os.

Un souffle d'air s'engouffra dans l'interstice sous la porte, et fit vaciller la chandelle. Bien que Paul n'ait pas bougé d'un pouce, sa silhouette donnait l'impression de se mouvoir.

La bougie chauffe-plat, dans son pot de yaourt, n'était qu'à quelques centimètres du bout de son pied. Maxie eut une idée. Mais elle ne pouvait pas prendre le risque de baisser les yeux, de peur qu'il ne devine ce qu'elle avait en tête.

– Pourquoi tu ne poses pas ton couteau? dit-elle en essayant de prendre une voix gentille, douce et apaisante.

– Pourquoi tu ne poses pas ton couteau? répéta Paul d'une voix tout droit sortie d'un film d'horreur.

Il tanguait de gauche à droite, se balançant d'un pied sur l'autre pendant que sa main, celle qui tenait le couteau, frissonnait. Percevant du

mouvement, Maxie jeta un oeil à Cameron. Il n'était pas mort. Il se réveillait.

Pas bon. Ça pouvait flanquer la trouille à Paul, le faire mal réagir.

C'était maintenant ou jamais.

Maxie lança son pied de toutes ses forces, envoyant la bougie glisser au loin. Dans le même élan, elle bondit par-dessus l'accoudoir de son siège en effectuant une roulade, tentant sans succès d'attraper son sabre au vol, et atterit lourdement sur le sol, les mains vides...

La bougie s'était éteinte, plongeant d'un seul coup l'entréd dans le noir complet. Cette soudaine absence de lumière était dramatique. Maxie était aveugle. En espérant que Paul le soit aussi.

Toutefois, ça ne durerait pas. Il y aurait bientôt assez de lumière filtrant des fenêtres pour qu'ils puissent se voir. Aussi Maxie ne cessait-elle de se déplacer, crapahutant à quatre pattes. Et maintenant elle criait.

– Au secours! Il est là! Paul est là!

Elle pria pour que Cameron soit indemne, avec l'espoir que, dans la confusion, et avec tout le bruit qu'elle faisait, Paul reporte son attention sur elle.

Elle entendit des sifflets, des bruits de course, vit des faisceaux de lampes torches crever la nuit.

– Attention! cria-t-elle. Il a un couteau. Ne vous approchez pas.

– Où il est?

– Je le vois pas.

– Mais il est où, bordel?

Maxie jeta un coup d'oeil à l'endroit où se tenait Paul une minute plus tôt. Rien. Il avait dû faire vite. Elle recula des quatres fers, cherchant à

se replier contre le mur. Elle était toujours désarmée. Paul allait peut-être l'attaqer, tenter un ultime assaut désespéré. Mais où était-il?

– Cameron! appela-t-elle. Ça va?

– Ouais. Qu'est-ce qui se passe?

– Paul était là. Tu t'es encore endormi.

– Paul? Où?

– J'sais pas. Il s'est volatilisé.

Finalement, la patrouille déboula en courant et Maxie en éprouva une pathétique bouffée de soulagement. Elle se leva, attrapa son katana et le sortit prestement de son fourreau. Le contact de l'arme au creux de sa main la rassurait. Malgré cela, elle avait eu tellement peur que ses jambes menaçaient à tout moment de se dérober sous elle. Encore heureux que, dans la panique, elle n'ait pas fait pipi dans son pantalon. Les sentinelles ratissaient l'entrée, balayant tous les recoins de leur torche, tout en faisant rempart autour de Maxie et Cameron.

– T'es sûre? demanda ce dernier en fronçant les sourcils. T'es sûre que c'était lui?

– Qui d'autre ça aurait pu être?

– Ben, j'sais pas. C'est la nuit.

– Il correspondait pile à ta description.

– C'est marrant, je me souviens pas m'être endormi. T'es sûre que t'as pas rêvé?

Et si c'était le cas? Et si elle avait tout imaginé? Et si elle avait dormi tout du long et que Cameron soit resté éveillé?

Non. Impossible. Elle n'avait pas rêvé. L'odeur et tout ça. D'ailleurs des effluves flottaient encore dans l'air.

Et puis Cameron marmonna quelque chose.

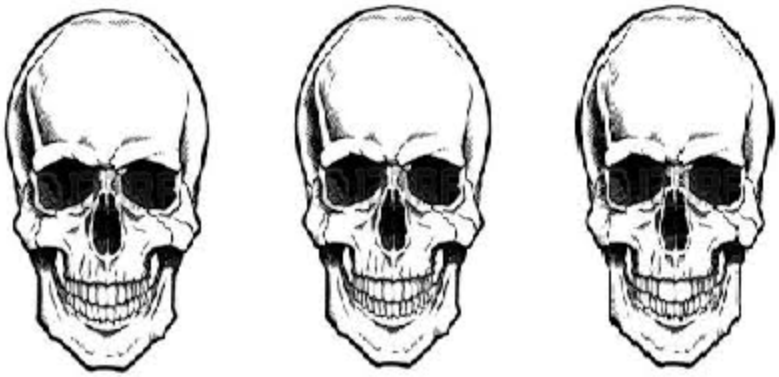
– Je saigne.

Une des sentinelles braqua sa lampe sur son visage. Il était aussi livide que Paul. Il tremblait, sur le point de défaillir, la main collée dans son cou. Il la retira. C'était mouillé. Mouillé et rouge. Une entaille sanguinolente lui remontait jusque sous l'oreille.

– Il m'a égorgé...

Maxie le rattrapa juste à temps avant qu'il ne touche le sol.

# *72.*



Brandon n'aurait su dire ce qu'il avait sous les yeux. Une tête? Oui, mais alors tellement enflée qu'elle semblait irréelle. Une tête "affublée" d'un visage. Comme une caricature dessinée sur un ballon. Des yeux énormes et une toute petite bouche. Ça rimait à rien!

Alors qu'est-ce qui se passait?

Il était allongé par terre, derrière le comptoir, dans l'aire d'accueil. Kamal et lui s'étaient retirés ici la nuit  dernière. Trop épuisés et trop stressés pour rester à regarder les portes et trop terrorisés pour s'enfoncer dans les entrailles du bâtiment à la recherche de Blue.

Le comptoir formait une sorte de cloison et leur apportait un vague sentiment de sécurité. Ils avaient éventré les méridiennes en cuir et sorti la bourre des coussins pour faire une sorte de lit, mais la nuit n'en avait pas été

moins mauvaise. Entre le froid, l'inconfort de leur couche et, surtout, la masse d'adultes agglutinés contre la porte et la façade de verre, ils n'avaient pratiquement pas fermé l'oeil de la nuit. Toutes les cinq minutes, Kamal ou lui se redressaient en sursaut pour jeter un oeil par-dessus le comptoir, convaincus d'être dérangés par quelqu'un ayant réussi à s'introduire dans le bâtiment.

Mais ce n'était pas la peur qui, invariablement, les avait réveillés, aussi se rallongeaient-ils sur leur lit de fortune, telles deux loques souffreteuses et percluses de crampes.

Et maintenant...

C'était quoi ça?

Sans doute qu'un adulte avait finalement réussi à entrer. Car il n'y avait qu'un adulte pour être enflé comme ça, n'est-ce pas? À cause de la maladie qui déformait leur corps. Pourtant, il y avait quelque chose dans ce visage qui faisait jeune. Les traits d'une fille, pas d'une mère.

Brandon donna un coup de pied à Kamal, qui se réveilla en ronchonnant. Quand il aperçut la tête qui dépassait du comptoir, il jura, se releva précipitamment et chercha d'instinct sa lance. Une fraction de seconde plus tard, Brandon était debout à son côté....

Derrière la fille, se tenait un garçon dont la face ressemblait à une pile de draps. Brandon voulut crier, avant de se détendre en avisant Blue et le reste de la bande.

– Bon Dieu de merde, Blue! T'étais où?

– Et c'est qui ces deux-là? ajouta Kamal.

– Je vous présente Betty Bulle et Skinner, répondit Blue le plus naturellement du monde. Ils sont avec nous.

Brandon jeta un rapide coup d'oeil à l'extérieur. La pluie avait cessé. Le sol était encore mouillé, mais le ciel était dégagé. La lumière du matin

embrasait les façades de verre. Il n'y avait aucun adulte à l'horizon. La seule preuve de leur passage était les immondes traînées qu'ils avaient laissées sur les vitres.

– Brandon se sentait nauséeux, chancelant et affamé, partagé entre la colère vis-à-vis de Blue pour les avoir abandonnés ici et le trouble que provoquait en lui ces deux enfants au physique plus qu'étrange. L'un aussi gonflé qu'un ballon de baudruche, l'autre idem, mais en version crevée.

Blue fit le premier à rompre le silence.

– Où sont Mick et Jake?

– Ils sont sortis... répondit Kamal. Et ne sont jamais revenus.

– Comment ça?

– Hier, c'était bourré d'adultes, répondit Kamal en pointant l'entrée d'un doigt tremblant. Une vraie nuée.

– Et Mick est sorti?

– Il était bizarre. Il avait pas l'air dans son état normal. Il est sorti pour faire peur aux chats.

– Qu'est-ce que tu racontes?

– Comme je te le dis. Et les adultes l'ont pris au piège. Ensuite, Jake a voulu aller lui prêter main-forte et ils l'ont eu lui aussi. Y en avait tellement...

– Hum, je sais. Je les ai us depuis le toit, répondit Blue en s'approchant des baies vitrées pour regarder dehors, comme s'il avait cherché Mick et Jake du regard. Et ça, c'était hier?

– Ouais. On savait pas quoi faire.

Blue laissa échapper un juron rageur. Puis il fit volte-face et planta son regard dans celui de Brandon et Kamal.

– Mais qu'est-ce que Mick est allé foutre dehors?

– On aurait bien voulu l'aider, mais...

– Vous avez bien fait de rester à l'intérieur. J'ai vu combien il y en avait. C'est Mick qui a merdé.

– Qu'est-ce qui se passe,  Blue? Pourquoi vous avez mis aussi longtemps?

– Je vais vous le dire. Mais, avant, faut qu'on fasse le tour pour sortir le matos par l'aire de chargement.

– Mais qu'est-ce que vous avez branlé?

– D'après vous, tout est calme et dégagé maintenant? Dit Blue sans tenir le moindre compte de la question de Brandon.

– J'sais pas. On vient de se réveiller.

– Je vais aller voir.

– On vient avec toi.

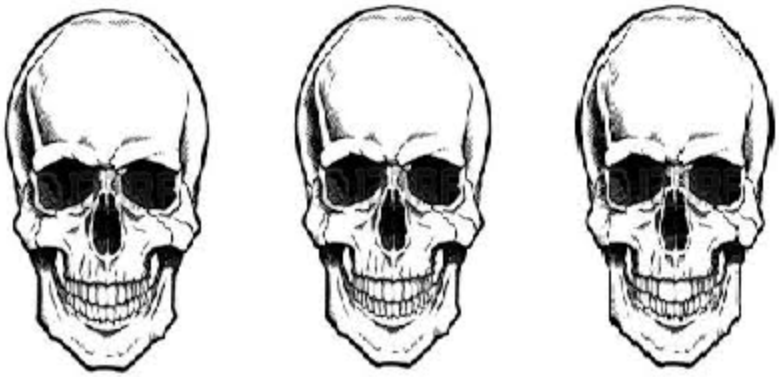
– Non, aboya Blue dans un soudain accès de rage. Vous restez ici et vous ne bougez pas le petit doigt. Compris? Vous pouvez au moins faire ça? Je sors. Seul. Je ne voudrais pas que quelqu'un d'autre soit blessé.

Jackson regarda Blue se diriger vers les portes, les déverrouiller, puis les ouvrir en grand et s'avancer dehors d'un pas résolu, comme s'il voulait laisser ses ennuis derrière lui. Un garçon qui part fâché après une dispute. Après avoir rapidement regardé à gauche et à droite, il longea la façade vers la gauche. Quelques instants plus tard, il était hors de vue.

Jackson s'interrogeait à propos de Blue. Il y avait quelque chose de froid et de dur chez lui. C'est à peine s'il avait réagi en apprenant que ses deux compagnons étaient morts. Il poursuivait sa tâche, imperturbablement.

Peut-être que c'était ça être le chef. Faire fi de ses sentiments. Se concentrer uniquement sur le groupe. Tant que le groupe était sauf, alors les individus qui le composaient ne comptaient pas. Voilà pourquoi elle n'avait jamais voulu exercer de responsabilités. Elle laissait le soin à d'autres de porter ce fardeau, en espérant juste ne jamais se mettre Blue à dos.

# *73.*



Blue marcha jusqu'à être certain que les autres ne pouvaient plus le voir. Il y avait un espace entre les bureaux et le dépôt. Plusieurs adultes gisaient sur le sol, massacrés. Au moins Mick en avait emmené quelques-uns avec lui.

Pauvre cloche. Pourquoi t'as fait ça, bordel?

De rage, il donna un coup de pied à l'un des cadavres. Un père. Le corps gargouilla et s'ouvrit en deux.

Il frappa de nouveau. Il n'était pas sorti pour inspecter quoi que ce soit. C'était évident que les adultes avaient fichu le camp au lever du soleil – même si, au fond de lui, il avait nourri l'espoir qu'il en reste un ou deux dans le coin. Ça lui aurait offert un exutoire.

Non. Il voulait juste être seul, à l'écart du groupe. Il avait la gorge aussi serrée que si on l'avait étranglé. Les yeux le piquaient. Il devait lutter de toutes ses forces pour ne pas fondre en larmes. Il tourna son visage face au soleil. Ça faisait du bien. OK. Bon. Il reprit un peu contenance.

Pleure pas. Te laisse pas aller. Gros Mick n'aurait pas voulu ça.

Bon sang! Son meilleur ami! Un an qu'ils étaient comme les deux doigts de la main. Ensemble, ils avaient tout partagé, tout traversé. Certes, Mick n'était pas toujours très fin, ni particulièrement drôle, mais il était loyal. Fiable. Blue pouvait toujours compter sur lui. Un combat ne lui avait jamais fait peur, du moment qu'il avait Mick à ses côté – ce qui avait toujours été le cas.

Et maintenant, il était parti.

Le choc était rude. Blue shoota dans la tête du cadavre. Une humeur visqueuse s'épancha du crâne et se répandit sur le sol. Une sorte de gelée grise dans laquelle surnageaient quelques morceaux de viande putride. Blue le frappa encore, et encore, multipliant les coups de pied jusqu'à ce que la tête se détache du tronc et roule contre le mur.

Blue prit alors conscience qu'il pleurait. Une grosse larme roulait sur sa joue, qu'il essuya d'un revers de main accompagné d'un juron. Sa colère enflait. Dieu, comme il aurait aimé avoir un ou deux adultes sous la main, pour les réduire en bouillie. Les fumiers. Chaque fois qu'il pensait que les choses allaient dans le bon sens, qu'ils étaient sur le point de franchir une étape, un drame venait tout remettre en cause. Il se sentait atteint. Destabilisé comme jamais. Il fallait absolument qu'il évacue, qu'il se sorte ça des tripes avant de retourner auprès des autres.

Il regardait fixement le tronc décapité du père. Un flot de gelée grise coulait de son cou. Il était sur le point de lui balancer un nouveau coup de pied quand le cadavre bougea. Les bras tressautaient, pris de convulsions. Une main se fermait, tandis que l'autre semblait presque se tendre vers lui.

Il jura et sauta sur le corps à pieds joints, broyant le point serré sous la semelle de ses bottes.

Le père ne bougeait plus. Et peut-être, d'ailleurs, qu'il ne l'avait jamais fait. Les larmes brouillaient tellement sa vue qu'il aurait très bien pu l'imaginer. Les morts ne bougent pas. À moins qu'il s'agisse d'une contraction musculaire post mortem, une sorte de spasme? C'était possible, non? Une unique certitude: la maladie ne transformait pas les gens en zombis. Ce n'étaient pas des morts vivants.

Hélas! C'était bien là la seule chose à laquelle il pouvait se raccrocher, sa rencontre avec les Biscornus s'étant chargée de balayer les rares certitudes qui lui restaient. Au fond, il n'avait aucune information. C'était d'autant plus étrange qu'avant l'épidémie, télé, école et Internet le bombardaient d'infos en permanence. Trop pour qu'il les ingurgite toutes. Alors qu'aujourd'hui son monde se réduisait à un minuscule quartier de Londres et sa vie, à une lutte incessante pour trouver de quoi survivre.

Il cracha sur le cadavre. Le maudit. Puis il jeta un oeil autour de lui pour vérifier qu'aucun ne bougeait. Et c'est là qu'il vit la bouche d'une mère s'ouvrir en grand, comme si elle voulait dire quelque chose. Il se figea. Une sueur froide courut le long de son échine. Comme hypnotisé, il regardait sa langue pointer et ses joues gonfler. Ses yeux s'agrandissaient. Elle était réellement sur le point de parler. Il le savait. Il avait même le sentiment que ce qu'elle s'apprêtait à dire allait remettre le monde à l'endroit.

Mais sa langue, violette, parsemée de taches nécrosées marron foncé continuait de pointer, sortant de plus en plus de sa bouche, jusqu'à tomber, bientôt suivie par un petit rat, qui sauta jalousement sur son butin avant de regarder Blue d'un air de dire: "Quoi? Tu veux ma photo?" Et puis il démarra en trombe et fila, en tenant la langue dans sa gueule.

Blue éclata de rire.

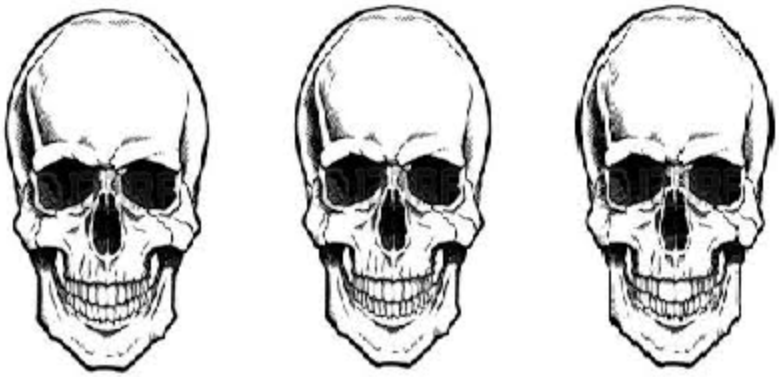
Des zombis qui parlent... Fallait-y être con pour penser ça!

Il renifla de toutes ses forces, fit remonter dans sa bouche un gros mollard de morve et le cracha sur le visage de la mère. Puis il s'essuya d'un revers de manche et prit une profonde inspiration.

C'était fini. Gros Mick était parti. La vie continuait. La priorité, c'était de reprendre le collier, de botter un ou deux culs, et puisse Dieu venir en aide à celui sur qui ça allait tomber. Il savait que cette humeur de chien ne le quitterait pas tant qu'il n'aurait pas retrouvé Maxie. Il aurait dû être à ses côtés à l'heure qu'il était. Ils étaient censés rentrer hier. Retrouver Maxie. Voilà tout ce qui comptait à ses yeux dorénavant. Il se languissait d'elle de toute son âme, ne voulait plus qu'une chose: se reposer sur elle.

Maxie.

# *74.*



– Je t'avais bien dit qu'on n'aurait jamais dû venir ici, dit Maeve en tournant dans l'infirmerie comme un lion en cage.

Maxie, à qui le reproche était destiné, était assise au chevet de Cameron, toujours inconscient, un gros tampon de coton hydrophile collé dans le cou. Il était pâle et fiévreux, ses globes oculaires n'arrêtaient pas de tressauter sous ses paupières closes. De temps à autre, il gémissait et se redressait soudain dans son lit avant de retrouver son immobilité. Maxie lui essuyait alors le front et prenait son pouls.

Une seule autre personne était présente: Robbie, qui était toujours cantonné ici. Son épuisement de la veille ne semblait plus qu'un mauvais souvenir. Il paraissait en bonne forme et d'humeur joyeuse. Ainsi avait-il offert à Maxie de lui montrer ses points de suture, fanfaronnant qu'il ressemblait à Frankenstein.

Maxie avait poliment décliné.

– On aurait dû quitter Londres quand on en avait l'occasion, poursuivit Maeve. Et non aller en plein centre-ville avec ce roublard de Jester.

– Sûrement, sûrement, répondit Maxie, qui n'avait aucune envie de reprendre cette discussion.

Elle ne voulait plus penser qu'à Cameron, sans doute pour se défaire de son sentiment de culpabilité. N'était-ce pas sa faute si Paul lui avait ouvert la gorge?

Le problème, c'est qu'elle n'aurait absolument pas su dire si c'était arrivé avant ou après qu'elle avait shooté dans la bougie.

– On aurait dû aller à la campagne, insista Maeve. C'est de la folie de rester en ville. À la campagne on pourrait facilement cultiver la terre, et aussi se défendre plus facilement contre les adultes. Ils n'ont nulle part où se cacher, là-bas, alors qu'ici, y a des milliers et des milliers d'endroits où se terrer. Jamais on ne pourra les débusquer tous. À la campagne, on pourrait construire un fort ou un truc comme ça. Trouver un endroit où vivre. De toute manière, il faudra bien que l'on parte puisque, un jour, la nourriture viendra forcément à manquer. Et alors on fera quoi? On mangera les maisons?

– Sauf que c'est pas un adulte qui a fait ça, si? répliqua Maxie en se penchant pour palper le front de Cameron. (Il avait perdu beaucoup de sang. Par chance, l'artère n'était pas touchée.) Non, le responsable, c'est un enfant comme nous. Moralité, il peut arriver que l'on se trompe d'ennemi. Mais regarde les choses en face, Maeve. On pensait tous qu'en dehors des adultes on n'avait rien à craindre. Pourtant, au moins autant d'enfants sont morts de maladie que sous les coups des crevards. Sans oublier que c'est cette pimbêche de Sophie qui a tiré la flèche fatale sur Arran. Je te parle même pas de Freak, décédé dans le camp des squatteurs, de Josh et Joël, tués par des singes contaminés... Jusqu'aux dernières victimes en date. Ici même. Car pour autant qu'on sache, le responsable n'est autre que Paul. Un garçon.

– Tout de même bien aidé par les adultes qu'il avait lâchés.

– Précisément. Et, selon toi, que se serait-il passé si nous n'étions pas intervenus? Eh bien le bilan aurait été encore plus lourd.

– Et sans l'intervention de Maeve, je ferais moi aussi partie de la liste des victimes, intervint Robbie depuis l'autre bout de la pièce.

– Exact! Acquiesça Maxie. Tu vois qu'on a besoin de toi ici, Maeve.

– Oh, je peux jouer les docteurs, répondit cette dernière. Mais, pour être honnête, je ne m'y connais pas plus que n'importe qui d'autre. En tout cas, certainement pas plus que ce Raymond la Science d'Einstein. Une fois qu'il sera de retour, on n'aura plus besoin de moi ici.

– S'il revient, grommela Maxie d'un air sombre.

– Tu te fais du mouron pour eux? demanda Maeve en s'asseyant enfin, son coup de sang passé.

– À ton avis?

– Ils reviendront, je me fais pas de souci pour ça. Mais après? T'es heureuse ici?

– Ça me va. De toute façon, ça fait longtemps que j'sais plus ce que c'est que d'être heureuse. À part peut-être au palais, quand j'étais bouclée à l'infirmerie avec Blue. C'était calme. On pouvait presque s'imaginer que rien n'existait en dehors de ces quatres murs. Qu'on n'avait pas à avoir peur.

– Dois-je en conclure que tu ne veux pas venir avec nous?

– Nous? Qui ça, nous?

– J'ai parlé à d'autres enfants ici, répondit Maeve. Je ne suis pas la seule à voir les choses comme ça. On est quelques-uns à vouloir partir, dont quelques petits comme Ella et le Macaque. Cet endroit les fait complètement flipper et, franchement, il n'y a pas assez à manger pour tout le monde. Conclusion, notre départ arrangerait tout le monde.

– Maeve... Tu ne peux pas...

– Bien sûr que je peux, répondit cette dernière en se redressant. Et d'ailleurs je vais le faire.

Sous les draps, les jambes de Cameron s'agitèrent et il râla doucement.

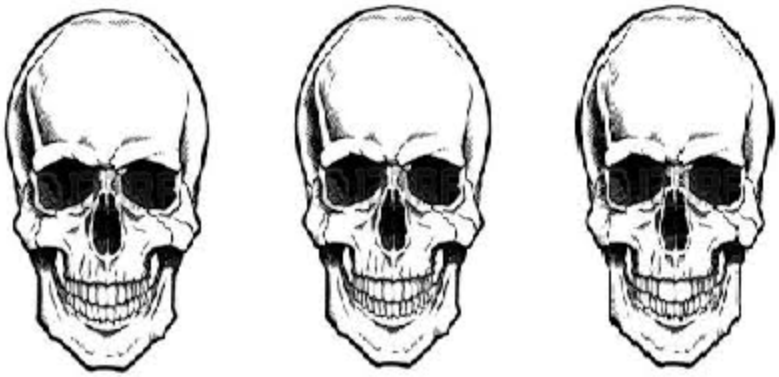
– Il va s'en sortir? demanda Maxie.

– Ça, j'en sais rien, soupira Maeve. Comme je t'ai dit, j'suis pas médecin. J'ai fait tout ce que j'ai pu. Surveille sa température. Et si tu peux lui faire boire un peu d'eau...

Elle marqua une pause, baissa les yeux sur Cameron, étendu sur son lit, avant d'ajouter:

– Il a autant de chances de s'en tirer que n'importe lequel d'entre nous.

# *75.*



– Y a kekchose qui cloche, dit Blue.

Le groupe au complet s'arrêta. Les portes de l'église étaient grandes ouvertes.

Y avait définitivement un souci.

Blue ordonna à la troupe de se mettre à couvert. Instantanément, tout le monde quitta l'allée et se dispersa sous les arbres. Olive, accompagné d'Ebenezer, se porta à la hauteur de Blue et s'accroupit derrière une souche.

– T'as une bonne vue, dit Blue. Tu vois quelque chose?

Olive observait attentivement l'église, cherchant désespérément un indice. Bien sûr, il pouvait toujours y avoir une explication simple. Les enfants étaient peut-être sortis pour faire quelque chose ou...

allons. Qui essayait-il de tromper? Blue avait raison. Quelque chose clochait. Ils le sentaient tous, habitués qu'ils étaient à flairer le moindre signe de danger. Un corbeau s'envola du clocher et disparut derrière l'église. Olive leva les yeux. Il n'y avait personne là-haut. Aucune vigie.

Un inquiétant silence régnait. Olive balaya encore une fois l'édifice du regard, puis le jardin. Qu'est-ce qui n'allait pas?

– Là, dit-il finalement, en pointant du doigt.

– Quoi?

– Là-bas, à côté des cabanons.

– Qu'est-ce que je suis supposé voir?

– Hum, je le vois aussi, dit Ebenezer. On dirait un corps.

– Manquait plus que ça, se lamenta Blue en jurant dans sa barbe. Quel genre de corps? T'arrives à voir? Enfant? Adulte?

– Tout ce que je peux dire, c'est que ça bouge pas.

Einstein ne tarda pas à venir aux nouvelles.

– Pourquoi on s'arrête? Qu'est-ce qui se passe?

– Y a un corps là-bas, répondit Blue.

– Mort?

– Ben, à moins qu'il soit en train de prendre un bain de soleil...

Olive s'adossa à la souche et plongea machinalement la main dans son pochon de munitions. Cette journée avait trop bien commencé. Trop beau pour être vrai.

Blue les avait réveillés à l'aube. Les enfants de l'entrepôt leur avaient fait des sortes de lits au milier des étagères en empilant des matelas,

des sacs de couchages et des couettes. Par mesure de sécurité, ils avaient dormi les uns contre les autres. Il faisait bon, l'air était sec, il n'y avait pas un bruit, pourtant, peu d'entre eux avaient réussi à dormir.

Ensuite, ils avaient négocié avec les Biscornus ce qu'ils avaient le droit d'emporter. Ça n'avait pas pris longtemps, La Reine du dépôt, comme ils disaient, commandait le camp, mais, apparemment, sans jamais décrocher un mot. Elle restait assise là, avachie dans son fauteuil roulant transformé en trône pendant que les autres se pressaient autour d'elle, semblant comprendre ses instructions sans qu'elle ait à ouvrir la bouche.

Les termes de l'accord étaient les suivants: Einstein pouvait emporter tout ce qu'ils étaient capables de transporter, du moment qu'ils prenaient avec eux quelques Biscornus et qu'ils les emmenaient au muséum. Leur mission: explorer le monde extérieur, vérifier que le musée était sûr et ensuite, au moment opportun, revenir faire leur rapport au dépôt pour que la Reine puisse décider en toute connaissance de cause la marche à suivre.

Les Biscornus étaient prudents. Posés. Après tout, ils avaient eu quinze ans pour mûrir leur plan.

Olive glissa la bille d'acier dans la poche de cuir de son lance-pierre. Puis il tira sur les élastiques. Simple vérification. Et aussi tic nerveux, tant il y avait peu de chances pour que son lance-pierre soit tombé en panne ou se soit cassé depuis la dernière fois qu'il s'en était servi.

– Je vais aller voir de plus près, dit-il.

– Je viens avec toi, dit Ebenezer.

Olive lui répondit par un sourire.

– Moi aussi, dit Jackson en sortant du rang des enfants qui étaient venus se placer derrière Blue.

– Bon, bon ça suffit maintenant, dit Blue. Les autres, surveillez vos arrières. Et tant que vous y êtes, surveillez aussi les nôtres. Jusqu'à ce qu'on sache ce qui se trame ici, on marche sur des oeufs.

Puis il pivota vers Einstein et demanda avec une hargne soudaine:

– Pourquoi ils auraient ouvert les portes? Pourquoi ils seraient sortis? Alors qu'on leur avait demandé de ne pas bouger. Ils étaient en sécurité à l'intérieur.

– Tu me demandes ça à moi... répondit Einstein. Comment je le saurais? On était ensemble, je te rappelle.

– Oui, mais c'est tes gars. S'ils ont déconné, je te rappelle que c'est sur nous tous que ça va retomber.

Olive démarra en secouant la tête. À quoi bon se disputer maintenant? Tout ce qu'il fallait, c'était découvrir ce qui s'était passé et régler le problème. Jackson, Ebenezer et lui s'avancèrent à pas de loup sous les arbres, prenant soin de rester dans l'ombre. Le nez au vent, Olive reniflait l'air à la recherche de cette écoeurante odeur aigre-douce synonyme de présence adulte. Pourtant, les seuls effluves étaient ceux de la terre, des feuillages, des plantes, bref l'odeur de ce nouveau monde libéré de la pollution des voitures, des avions... des gens...

Ils avaient mis environ une heure à charger ce dont ils avaient besoin chez Promithios. "Tout ce que vous pouvez transporter", avait dit la Reine du dépôt, ajoutant qu'elle mettait à leur disposition trois chariots. Ces nouveaux engins étaient bien mieux que ceux qu'ils avaient si laborieusement trimballés depuis le muséum et qu'ils avaient abandonnés, précisément ici, à l'église. Ils avaient des roues plus mobiles, plus grandes, et surtout, de vrais pneus, ce qui aidait grandement à la manoeuvre.

Au moment du départ, tous les enfants du dépôt s'étaient rassemblés pour les voir partir. Le Pink Surfer, avec son excroissance qui lui faisait comme une nageoire au bout du pied ou plutôt, une planche de surf, Betty Bulle, Flubberguts, Legs, Spider Boy et bien sûr la Reine, que Monstar avait portée dans l'escalier comme un petit bébé avant de la déposer sur son trône à roulettes. Et enfin TV Boy qui continuait de déblatérer à longueur de temps en faisant l'important après le spectacle qu'il avait donné la veille.

Quand Blue avait demandé qui  voulait venir avec eux et qui voulait rester, Skinner avait été le premier à se porter volontaire. Il semblait partagé entre excitation, nervosité et inquiétude. Puis vint Poisson-Face, avec sa bouche immense et ses yeux déportés sur le côté du crâne. À l'image de la Reine, elle ne semblait guère encline à papoter. D'ailleurs, Olive commençait sérieusement à se demander si elle était douée de la parole. Et enfin Trinité. De lui, Olive ne savait quoi penser. Techniquement, fallait-il dire "il", "elle", ou quelque chose de pluriel? Et puis, il n'aimait pas songer à ce petit corps atrophié qui pointait dans leur dos. Il ne pouvait pas être mort. Olive savait au moins ça. Car si une partie du corps meurt et qu'elle n'est pas coupée, inéluctablement, le sujet décède.

Ils formaient une singulière procession, à remonter la route d'un pas lourd en poussant leurs chariots chargés chacun d'une montagne de cartons. Skinnerse déplaçant très lentement, ils avaient fini par l'asseoir sur une des charrettes, à côté de son chat, enfermé dans une boite. Poisson-Face suivait sans problème, mais gardait le silence. Quand à Trinité, il était capable de se déplacer à une vitesse surprenante. Skinner était excité comme un gosse. Il pointait du doigt mille et une choses en s'extasiant et en riant, abreuvant de commentaires Achille et Paddy qui poussaient.

Une sortie de classe version barrée. Aucun signe d'adultes. Ciel dégagé. Ville déserte.

Et maintenant ça...

Deux pas en avant et trois pas en arrière.

Atteignant la lisière des arbres, il s'arrêtèrent. Olive n'avait pas cessé de scanner la zone des yeux, à l'affût du moindre mouvement. À part quelques oiseaux ici ou là, rien. Chaque pas les rapprochait un peu plus du corps sans vie allongé dans l'herbe au milieu des tombes. Il priait pour qu'il s'agisse d'un adulte. Le corps semblait enveloppé dans un tissu sale. Il voyait des taches de sang.

– Qu'est-ce t'en dis? glissa-t-il à l'oreille d'Ebenezer.

– J'en dis que c'est la fille qui a été tuée en venant ici.

– Ils ont peut-être voulu sortir le corps à cause de l'odeur.

– Et les portes ouvertes, c'est pour l'odeur aussi?

– Par quoi on commence? murmura Jackson. On jette un oeil dans l'église ou on cherche ici?

– On commence par reconnaître les abords, répondit Olive. Ça nous évitera d'être pris au piège. Allez, on y va.

Ils quittèrent l'abri des arbres et coururent à découvert, avant de sauter par-dessus un muret et de s'aplatir derrière, à quelques pas du corps.

– C'est Gabby, dit Jackson.

Elle avait en partie perdu son linceul. La moitié de son visage avait été mangée. Des adultes étaient passés par ici. La question était de savoir où ils se trouvaient maintenant, et aussi ce qui était arrivé aux autres.

– Là-bas, dit Ebenezer en levant le menton.

À l'autre bout du cimetière, quatre adultes étaient assis par terre, comme pour un pique-nique. Ils étaient couvert de sang et dévoraient avec voracité des morceaux de viande crue, qu'ils déchiquetaient de leurs dents jaunes. L'un d'eux croquait une main, comme pouvait le constater Olive. Une main d'enfant. Sous le choc, son estomac lui remonta au bord des lèvres. Et puis il vit qu'un autre, un père à la mâchoire béante, picorait une plaie sur sa propre jambe, dont il sortait des filaments de chair putride qu'il se fourrait sous le nez avant de les gober.

Trop occupés à manger, ils ne les avaient pas encore repérés. Olive se mit doucement à genoux et prépara son lance-pierre. C'était une sacrée distance de tir, mais il espérait quand même pouvoir faire des dégâts. Il visa longuement, tira de toutes ses forces, et lâcha une première bille d'acier. La tête d'un des adultes, une mère chauve, bascula de côté, emportant prestement le reste du corps à sa suite. Les autres continuaient de se repaître, indifférents. Olive arma un nouveau tir qui toucha en plein cou le père qui se bouffait la jambe. Une main plaquée sur sa blessure, il se leva et

regarda autour de lui. La troisième bille, après lui avoir fait sauter les dents, le sécha définitivement. Les forces étaient rééquilibrées. Il était temps d'y aller.

Comme un seul homme, les enfants chargèrent. Les trois javelots que portait Ebenezer avaient beau être légers, leur pointe était acérée et tranchante. Il en lança deux sans cesser de courir, descendant les deux derniers adultes juste au moment où ceux-ci prenaient conscience, un peu tard, qu'ils étaient en danger. Pour finir, Jackson les acheva à coups de lance.

Tout s'était passé si vite que les trois enfants se trouvaient presque désemparés. Ils haletaient, les mains sur les cuisses, et ils enrageaient. Les restes de deux enfants gisaient à leurs pieds, trop mutilés pour dire de qui il s'agissait.

Ebenezer récupéra ses javelots et Olive se mit en quête de ses balles. Sur les trois qu'il avait tirées, il n'en retrouva qu'une, mais ses recherches le menèrent à un autre enfant mort, étendu dans les hautes herbes. Un garçon. Le corbeau qu'ils avaient aperçut auparavant lui béquetait les yeux. Olive le chassa d'un geste rageur.

– C'est Reece, dit Jackson, les joues mouillées de larmes. Doux Jésus, qu'est-ce qui s'est passé ici?

– Pour une raison inconnue, ils ont ouvert les portes, répondit Olive. Faut qu'on voie s'il y a des survivants.

– Les quatre qu'on vient de descendre étaient trop détendus, dit Ebenezer. S'il restait quelqu'un de vivant...

– Faut quand même qu'on aille voir.

Et vite... Sans se soucier des éventuels adultes qui pouvaient encore se trouver dans les parages, ils retournèrent au pas de course vers les autres, toujours tapis sous les arbres.

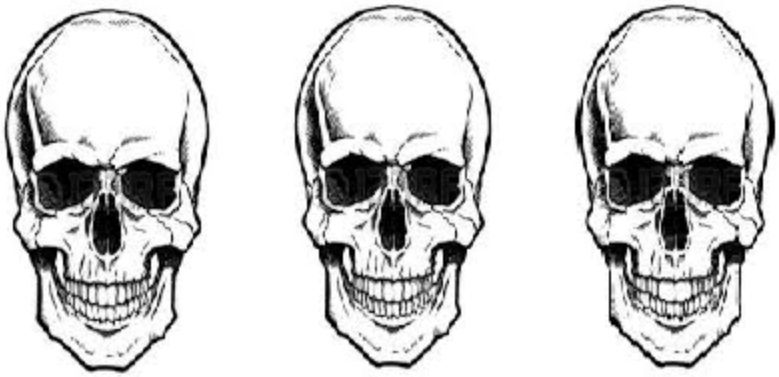
Blue écouta leur topo rapide en bouillant de rage. Après quoi il se leva, son corps noueux tendu comme une corde de violon.

– Hé? cria-t-il en s'avançant vers l'église. Y a quelqu'un?

Aucune réponse.

– Avec moi! aboya-t-il en pivotant vers ses troupes.

# *76.*



Olive courut pour rattraper Blue. Il voulait être le premier à entrer dans l'église. Tuer les adultes dans le cimetierre ne l'avait pas calmé et il ne pouvait supporter l'idée qu'un autre enfant soit touché. Il fallait qu'il intervienne.  S'il y avait des rescapés, il les sauverait, même s'il n'avait pratiquement aucune expérience du combat rapproché. Généralement, il restait en arrière et laissait parler son lance-pierre. C'était là qu'il était le meilleur et c'était ce qu'on attendait de lui. Mais pas aujourd'hui. Un poignard qui n'avait pas quitté son étui depuis des lustres pendait à sa ceinture. Qu'à cela ne tienne, vu l'état dans lequel il se trouvait maintenant, il aurait pu déchirer un adulte à mains nues. Pourtant, dans un coin de son cerveau tintait une alarme qu'il faisait tout pour ignorer...

C'est comme ça qu'on fait des conneries. Qu'on finit refroidi. Te laisse pas guider par tes émotions. Pas de risque inutiles...

Mais il n'écoutait pas. Il n'entendait rien d'autre que le sang qui battait à ses tempes et la rage qui hurlait en lui. Blue cria quelque chose dont il ne comprit le sens que trop tard. Le temps que l'avertissement "Fais gaffe!" s'imprime dans ses pensées, il s'était engouffré dans l'église et avait heurté de plein fouet un adulte venant en sens inverse. Olive accusa le choc et tomba lourdement le cul par terre, sur la pierre dure et froide du porche. Le père, bien que légèrement sonné, tenait toujours debout. Il n'avait pas l'air de comprendre ce qui se passait.

La collision avait également emporté Blue, lui faisant perdre son équilibre... et de précieuses secondes. Il se rattrapa et leva sa batte. Trop lent. Il n'avait pas remarqué un autre père qui émergeait à toute blinde de l'obscurité, dans le dos du premier. Olive aurait voulu appeler, le prévenir, mais il cherchait son souffle et trente-six chandelles dansaient encore devant ses yeux.

Blue allait se faire tuer et ce serait sa faute.

Blue frappa le premier des deux pères, mais, prêt à le recevoir, celui-ci para facilement le coup. C'est alors qu'Achille apparut. Écartant son chef d'un coup d'épaule, il leva sa lance et laissa le crevard qui chargeait s'empaler dessus, accompagnant le mouvement d'une rotation du buste qui envoya le père s'effondrer tête la première sur la pierre, telle une vulgaire botte de paille. Se remettant aussitôt en garde, Achille embrocha l'autre sans autre forme de procès. Un coup vif comme l'éclair, dedans dehors, qui tua l'adulte sur le coup. Il s'écroula sur le corps de son congénère.

Achille s'arrêta le temps d'aider Olive à se relever, puis il disparut dans l'église. Olive attendit un instant. Le choc lui avait remis les idées en place, refroidissant du même coup ses ardeurs. Achille était bien meilleur que lui à ce jeu-là. Autant laisser faire les pros. Glissant une bille dans son lance-pierre, il s'engagea prudemment dans l'église, à la suite d'Achille et de Blue.

La première chose qu'il nota, c'était qu'il y avait des gens là-dedans. Compte tenu de l'obscurité, il lui fallut quelques secondes pour y voir plus clair. Une brève lueur d'espoir scintilla en lui. S'agissait-il des enfants rescapés? L'étincelle s'éteignit aussi vite qu'elle s'était allumée. Les

silhouettes étaient bien trop corpulentes. C'étaient des adultes, scindés en deux groupes. Le plus important sur la droite, près de l'autel, l'autre, plus réduit, sur la gauche.

Aucun enfant nulle part.

Non. Ce n'était pas exact. Il y avait des enfants. Mais ils ne bougeaient plus. Olive comprit alors que le sol était jonché de cadavres, jonché de corps mutilés, piétinés.

Il s'était arrêté au seuil de l'église. Arrivant dans son dos, d'autres membres de la section le bousculèrent pour passer. Il agrippa Ebenezer au passage.

– Mollo, dit-il. C'est pas joli-joli, là-dedans.

Pour toute réponse, Ebenezer marmonna une prière et embrassa le crucifix qui pendait à son cou.

Déjà, Blue et Achille ferraillaient avec le groupe qui se trouvait sur la droite. Pivotant vers l'autre, plus clairsemé, Olive tira. Trop précipitamment, sans réellement viser. Ebenezer était sur le point de lancer un de ses javelots mais des enfants se répandaient dans sa ligne de mire. Ce n'était pas le bon terrain pour des armes de jet. Il n'y avait rien qu'Olive puisse faire maintenant sinon rester en arrière, prêt à dégommer tout adulte qui tenterait de fuir. Ses yeux s'étant enfin habitués à la pénombre, il vit Jackson tailler en pièce deux mères émaciées.

Il décida de se déporter sur le côté pour bénéficier d'une meilleur position de tir. Ce faisant, il buta sur quelque chose. Une fillette du muséum, qu'il ne connaissait pas depuis assez longtemps pour savoir son nom. Elle avait l'air paisible, presque comme si elle dormait. Tout le contraire de l'autre fille allongée à côté d'elle dont le visage était figé dans une expression de terreur et de souffrance. Il s'agenouilla pour palper son pouls, par simple acquit de conscience. Rien. Elle était déjà froide, les muscles crispés par la raideur cadavérique.

Il ferma les yeux, priant pour être ailleurs, refoulant ses larmes.

– Olive, attention! cria Ebenezer.

Il leva les yeux juste à temps pour voir trois pères remonter l'allée en se dandinant. Ayant échappé aux griffes de Jackson, ils fuyaient sans demander leur reste. Ils étaient très proches les uns des autres, comme s'ils se tenaient par la taille et les épaules, et puis Olive réalisa que celui du milieu n'avait plus de bras du tout et que les deux autres n'en avaient qu'un. Un de chaque côté. À eux trois, ils semblaient ne faire plus qu'un. Et, visiblement, ils s'en étaient donné à coeur joie. Celui du milieu avait le visage couvert de sang, les dents maculées de taches roses.

Alors qu'Olive fourrageait nerveusement pour dégainer son poignard, quelqu'un vint se placer entre les assaillants et lui.

Trinité.

Les trois pères s'arrêtèrent brutalement en ouvrant de grands yeux fascinés face à cet étrange écho de leur propre anatomie.

Trinité levait les bras en l'air, mains ouvertes. Le père du milieu se mit à secouer violemment la tête, comme s'il voulait se débarasser de quelque chose. Les deux autres montraient les dents et crachaient, mais n'attaquaient pas. Finalement, le peloton de Jackson s'abattit sur eux par derrière et les découpa en rondelles.

Ebenezer s'approcha d'Olive.

– Ça fait deux fois que tu manques d'y passer, dit-il. Peut-être qu'on ferait mieux de dégager d'ici. Visiblement, on est dans le passage.

– Ouais, t'as raison.

Néanmoins, le combat semblait presque terminé. Ballonnés par leurs agapes, pris par surprise, les adultes avaient été rapidement balayés.

Olive avait le souffle court et la tête qui tournait. Il avait eu plus peur qu'il n'était prêt à l'admettre et le choc qu'il avait éprouvé en découvrant les enfants massacrés l'avait profondément ébranlé. Il flottait

une odeur méphitique ici, mélange de sang, d'excréments et de viande, fraîche ou avariée.

Ebenezer avait raison – Olive ne voulait rien tant que respirer un bon bol d'air frais afin d'éviter de rendre tripes et boyaux. Avant, néanmoins, il fallait qu'il vérifie s'il n'y avait pas de survivants. Il se redressa péniblement, concentré sur ses genoux qui ne demandaient qu'à plier sous lui. Il avala douloureusement sa salive et s'avança vers l'autel. Des enfants étaient éparpillés partout, portant des blessures trop sévères pour espérer qu'ils soient encore en vie. Les adultes avaient déchiqueté les petits corps et, maintenant, leurs cadavres gisaient à côté de ceux de leurs victimes.

Olive croisa le regard de Blue. Pour une fois, le flegme et le détachement dont il était coutumier s'étaient évaporés. Il avait l'air hanté. Olive savait ce qu'il ressentait. Et pour cause, puisqu'il devait avoir la même tête. Ils avaient abandonné ces enfants à leur triste sort. Ils auraient dû rentrer plus tôt, être là pour les protéger. Même Achille semblait bouleversé. Il arpentait l'église à grands pas en plantant sa nouvelle lance dans tous les corps d'adultes qu'il pouvait trouver, accompagnant chaque coup de terribles jurons.

– Qu'est-ce qu'on fait? demanda Olive.

– On rapatrie ici les corps qui sont dehors, répondit Blue. Tous sans exception.

– Et ensuite?

– Ensuite on réduit en cendre ce maudit endroit. Voilà tout ce qu'on peut faire. Brûler tout.

Olive aida Blue à monter une équipe, puis il collectèrent tout ce qui pouvait cramer et l'entassèrent au centre de l'église: de vieux livres de prières, de petits coussins sur lesquels s'agenouiller,  les bancs, les étoffes qui décoraient l'autel... Enfin, ils traînèrent les petits corps près du bûcher et, lorsqu'ils eurent terminé, Blue l'alluma. Le feu fut lent à partir, pourtant, au bout de quelques minutes, une flamme s'éleva dans les airs.

Olive ne pouvait se résigner à partir sans avoir effectué une dernière ronde à la recherche d'éventuels survivants. Ebenezer l'accompagnait. Le dernier endroit qu'ils inspectèrent était le clocher. La porte de l'escalier était fracturée. Ils grimpèrent au sommet de l'escalier en colimaçon et émergèrent à la lumière. À ses pieds, Olive pouvait voir quelques enfants, ceux qui ne participaient pas à la crémation, assis dans l'herbe ou figés sur place en silence.

Et puis un grand carré de ciel vide, désespérément gris.

Ils redescendirent et s'avancèrent à l'extérieur où ils trouvèrent Einstein et Émilie assis côte à côte sur un banc, se tenant par l'épaule. Einstein semblait très pâle.

– Tous jusqu'au dernier? dit-il.

Olive ne répondit pas. Car il n'y avait rien à dire. Abandonnant Ebenezer et Einstein, il s'éloigna et s'enfonça sous les arbres, parvenant à faire encore quelques pas avant de tomber à genoux et de fondre en larmes. Il geignit, sanglota, pleura et tapa des deux poings dans la terre... jusqu'à épuisement. Et puis c'était fini.

Il rampa à quatre pattes juqu'à un tronc et s'y adossa, hors de vue. Aucun adulte ne semblait rôder dans les parages et, de toute façon, il n'avait pas l'énergie pour le vérifier. Anéanti, il fit le vide dans sa tête, cédant au néant qui envahissait son esprit.

Un panache de fumée sortait de l'église. Il le regarda s'élever dans le ciel puis s'y dissoudre, tel un nuage d'anges retournant au paradis. Les âmes de ces pauvres enfants morts.

Il n'aurait su dire depuis combien de temps il était à l'écart quand il perçut un mouvement, tout proche. Avant même de l'avoir à proprement parler enregistré, il plongea de côté.

Un père se tenait là. Grand et maigre. Ses bras étaient couverts de sang jusqu'aux coudes. La maladie semblait avoir épargné son visage. Il avait quelques boutons et il avait perdu ses cheveux, mais, à part ça, il avait

l'air à peu près normal. Il portait un long manteau et Olive remarqua que divers petits animaux morts pendaient à se ceinture, attachés par le cou. Des chats, un lapin et un écureuil. Certains, encore vivants, gigotaient. Mais la plupart étaient morts. Un chat était plié en deux, les griffes de ses pattes arrière plantées dans la ceinture, les yeux exorbités.

Trois fois. Cela faisait trois fois en une seule journée qu'Olive s'était fait prendre par surprise. Pas bon, ça.

Le père souriait. Il tenait quelque chose à la main qu'il envoya en direction d'Olive, qui rampa précipitamment et à reculons, jusqu'à se cogner contre un autre arbre. S'appuyant au tronc, il se redressa. Le père lança de nouveau son bras et cette fois, Olive ne put esquiver à temps. Le coup le cueillit sur le côté du crâne, l'assommant à moitié. Avant même qu'il s'en rende compte, le père passait ses bras autour de lui et commençait à le broyer. Il sentait son souffle chaud dans son cou. Quoi qu'il arrive, il ne pouvait pas laisser ce salopard le mordre. Tordant violemment le buste, il se retourna, cognant son agresseur contre l'arbre au passage, avant de lui donner des coups de talon dans les jambes. Cette riposte obligea le père à relâcher suffisamment son étreinte pour permettre à Olive de se dégager du cercle de ses bras.

Bouillant de rage, il sauta à la gorge de l'homme et serra de toutes ses forces, à deux mains, poussant sur ses jambes jusqu'à ce que le type tombe à la renverse, l'entraînant avec lui.

Il assura sa prise. Pas question de lui laisser la moindre chance. Coincés entre leurs deux corps, les animaux gigotaient de plus belle. Le père gargouillait et donnait des coups de griffes pour se dégager, mais Olive le sentait faiblir. Il avait lâché ce qu'il tenait en arrivant. Jetant un oeil de côté, Olive comprit qu'il s'agissait d'un gros registre relié de cuir, couvert d'empreintes sanguinolentes.

Il prit une rapide décision. Dégageant une main, il attrapa le grand livre et l'écrasa sur le front du type. L'homme s'étrangla, fut secoué d'un spasme, puis s'immobilisa. Olive était enfin en mesure de dégainer son poignard. Il s'en saisit et frappa de bas en haut, au visage, sentant la pointe transpercer le palais et se ficher dans le cerveau.

C'était fini.

Tremblant et haletant, Olive se releva et donna un coup de pied à la dépouille, après quoi il détacha le chat, qui s'éloigna en clopinant, une patte brisée. Il ne survivrait probablement pas longtemps dans cet état, mais, au moins, il était libre.

N'ayant pas la force de poser les yeux sur sa victime, Olive abandonna son couteau là où il était, planté jusqu'à la garde dans la tête du type. Ce n'était pas les couteaux qui manquaient. Il ne se sentait pas non plus en mesure d'affronter le regard des autres enfants. Du moins pas encore. S'il n'avait pas à parler de ce qu'il venait de faire, alors ça n'était pas arrivé. Il s'écarta de quelques pas et s'assit de nouveau. Ce qui venait de se passer était personnel. Ça ne concernait qu'eux deux.

Il baissa les yeux sur le livre et le reconnut. C'était celui dans lequel la petite Lettis écrivait. Ce registre était si précieux à ses yeux. Pour rien au monde elle ne s'en serait séparé, à moins que...

Olive se retourna et jeta un oeil à l'église. Des flammes étaient visibles à travers les fenêtres. Son corps devait se trouver avec les autres, à l'intérieur. D'ici ce soir, il ne resterait que des cendres. Et ce livre serait tout ce qui subsisterait d'elle.

Mais, au fait!c'était un journal, non? Soudain, une idée lui traversa l'esprit. Et s'il contenait quelque explication sur ce qui s'était passé? Il l'ouvrit et lut la première ligne de la dernière note...

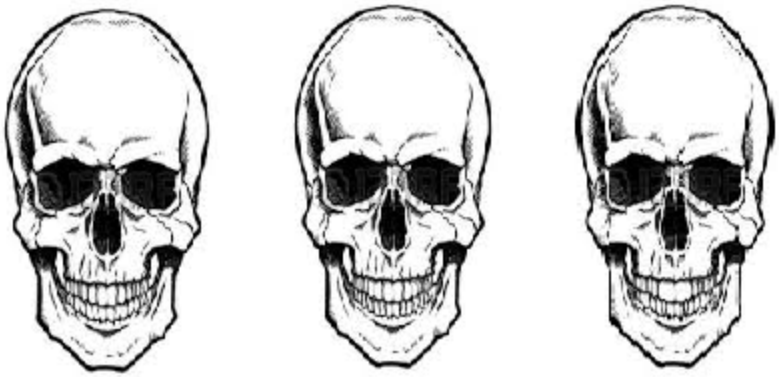
Ceci est le journal de Lettis Slingsburry.

Il tourna rapidement les pages, sentant sa gorge se nouer chaque fois qu'il voyait apparaître son nom, plus petit et plus griffoné à mesure qu'on approchait de la fin. Il revint en arrière, découvrit ce qu'elle avait écrit sur le fait qu'ils les aient laissés dans l'église, et puis les discussions à propos de

l'enterrement du corps. Arrivé au passage où les enfants qui se trouvaient dehors étaient attaqués, l'écriture devenait plus irrégulière et plus difficile à lire.

Pour finir, il revint à son point de départ. L'ultime note.

# *77.*



Ceci est le journal de Lettis Slingsburry. J'écris mon nom dans l'espoir qu'il restera. Comme un témoin de ma personne et de mon passage sur terre car j'ai bien peur qu'il ne s'agisse là des derniers mots que j'écrirai. J'espère simplement que quelqu'un les retrouvera et les rapportera à Chris Marker, au musée d'Histoire naturelle. Il en aura besoin pour ses archives. La vérité est à ce prix.

Si ma dépouille est encore là quand on trouvera ce livre, puisse celui qui lira ces lignes m'enterrer et dire une prière pour le salut de mon âme. Même si, avant, nous allions à l'église, je ne me suis jamais beaucoup intérrogée sur DIEU, les prières ou mon ÂME, mais être aux côté de quelqu'un qui a vraiment la foi (je veux parler de Jasmine) m'a incitée à envisager sérieusement ces choses pour la première fois. C'est Jasmine qui

m'a donné l'idée de demander à quelqu'un de prier pour moi après ma mort. Elle dit que les prières sont très puissantes et, comme nous nous trouvons dans une église, bien sûr, elle prie beaucoup. Mais j'en ai déjà parlé.

Je ne sais pas. Si ça se trouve, il n'y a pas de Dieu, mais s'il y en a un, j'aimerais me tenir près de lui quand ce sera fini. Je sais que je ne devrais pas autant écrire sur moi, mes pensées et mes sentiments. Rien de tout ça n'a vraiment d'intérêt. Mais, pour être honnête, il n'y a personne d'autre. Je veux dire, personne d'autre sur qui écrire. Il n'y a que moi. Je voulais que ce soit une grande aventure. Quelque chose qui entre dans les livres d'histoire et qui montre comment on a survécu à l'épidémie. Chris dit que ceci est l'histoire de ma vie, quand bien même celle-ci aura été brève.

Donc voici ce qui s'est passé. J'espère que vous le lirez et que vous vous souviendrez de moi.

Ce livre, c'est tout ce que j'ai.

Certains passages ont été écrits à la va-vite et sont peut-être difficiles à lire. J'ai regardé ma dernière note, je n'y ai vu qu'un gribouillage, très mal écrit. Il faisait nuit, j'étais au sommet du clocher et au désespoir, donc je n'ai pas pu réellement écrire ce qui s'est passé. Mon dernier rapport en bonne et due forme, c'était quand je parlais des coups sur la porte, s'il fallait ouvrir ou pas, si c'étaient les nôtre ou des crevards.

Maintenant, je regrette qu'on n'ait pas laissé les portes fermées. En les ouvrant, on a permis à toute la diablerie du monde de pénétrer dans l'église. Mais on ne pouvait pas ne pas ouvrir puisque nos amis se trouvaient dehors et qu'ils étaient attaqués. On entendait leurs cris. Donc, vous voyez, on n'avait pas le choix. Malgré tout, j'aurais préféré qu'on les garde fermées. Je sais que c'est mal de dire ça et peut-être que je n'irai pas au paradis pour l'avoir pensé et écrit. C'est drôlement égoïste. Je ne pense qu'à moi. Sauf qu'il ne s'agit pas seulement de moi, n'est-ce pas? Nous étions cinq dans l'église et quatre dehors. Ces cinq-là seraient encore vivants si nous étions restés barricadés. De toute façon, les quatre qui se trouvaient dehors auraient été tués quoi qu'il arrive. Ils étaient condamnés. Dès le moment où ils ont mis le pied dehors. J'aurais aimé ne pas avoir à écrire ça. Mais je dois dire  la vérité. Chris dit que nous devons toujours

dire la vérité, et je suis de son avis, donc je suis bien obligée de dire que je regrette que nous ayons ouvert ces portes.

Concrètement, c'est Aiysha qui l'a fait. Elle a dit qu'elle n'y tenait plus et que l'on ne pouvait pas laisser nos amis mourir comme des chiens. Donc elle a ouvert et, derrière la porte, on a découvert Jasmine et Reece, couvert de sang, qui tenaient à peine debout. On a voulu les tirer à l'intérieur et c'est là qu'il y a eu un grand boum et qu'un ombre s'est précipitée. À vrai dire, deux ombres. Des ombres d'hommes. Deux crevards ont chargé et se sont jetés de toutes leurs forces contre la porte. Ils l'ont enfoncée. J'ai crié. Quelqu'un d'autre a crié. Je me suis mise à courir. J'ai lâché Jasmine, que jusque-là j'essayais de soutenir, et j'ai couru jusqu'à l'autel. Je ne pouvais pas me battre. J'étais trop terrorisée. D'ailleurs, j'étais tellement effrayée que c'est à peine si j'arrivais encore à courir, mes jambes semblaient refuser de faire ce que je leur demandais. J'étais chancelante et faible. On était deux à courir. Arrivés à l'autel, on s'est retrouvés bloqués.

Deux crevards avançaient déjà dans l'église, les deux gros pères qui avaient enfoncé la porte. L'un d'eux avait plein d'animaux accrochés à la ceinture. Des chats et d'autres petits animaux. Ça m'a fait penser, pas sur le moment, mais plus tard, quand il n'y avait rien d'autre à faire que penser, qu'il pouvait être intéressant de noter que les adultes ne mangent pas que des enfants. Ils mangent aussi d'autres choses. En fait, ils mangent n'importe quoi. Tout ce qui leur tombe sous la main. Ils ne nous mange pas parce qu'ils nous veulent du mal, ils nous mangent parce qu'on fait partie de leur régime alimentaire – de la même manière que les chats, les rats et tous les autres petits animaux. Un peu comme moi avec les vaches et les poulets. Par exemple, quand j'étais petite, j'avais un livre sur la ferme que j'adorais ainsi que des figurines représentant les animaux de basse-cour avec lesquelles je jouais souvent. Je ne les détestais pas, au contraire, je les aimais. Pour autant, ça ne m'empêchait pas de manger des vaches et des poulets. Et c'est ce que nous sommes pour les crevards: des vaches et des poulets.

Le gros père avec les animaux à la ceinture nous a tout de suite attaqués. Nous, on courait dans tous les sens pour lui échapper. Mais d'autres arrivaient et nous barraient le passage. Heureusement, l'homme aux

animaux a attrapé Aiysha et non moi. Je dis heureusement, c'est heureusement pour moi. Pas pour Aiysha. Je n'ai pas osé regarder ce qu'il lui faisait et une part honteuse de moi a même pensé que c'était bien fait pour elle, qu'elle n'aurait pas dû ouvrir la porte (même si, au fond, je ne le pensais pas). J'aimais bien Aiysha. J'étais juste soulagée qu'il ne m'ait pas attrapée moi. Maintenant, j'ai honte d'avoir pensé cela et je regrette que le père ne m'ait pas attrapée. Je ne mérite pas de vivre. Je suis désolée pour Aiysa et j'aimerais qu'elle soit encore en vie, mais ce qui est fait est fait. Si je ne l'ai pas vue, en revanche, je l'ai entendue. Elle a crié et gémi un long moment pendant que le père lui faisait des choses horribles.

Profitant qu'il était occupé, j'ai couru à l'autre bout de l'église. J'étais pas toute seule. Scott et Caspar étaient là aussi, ainsi que trois affreux crevards. Ils étaient collés ensemble comme une sorte de monstre à trois têtes. En fait, ils n'avaient que deux bras pour trois, celui du milieu n'en ayant aucun et les deux autres un seul. Celui du milieu ne se servait que de sa bouche pour attaquer. Il basculait la tête en arrière et puis frappait en avançant les dents du haut. Je l'ai vu avoir Caspar comme ça. Caspar était trop faible pour se défendre. Il ne pouvait pas courir.

Quand la vie était encore normale, j'avais l'habitude de jouer à un jeu de zombis sur le smartphone de mon père. Ça s'appelait Plants vs Zombis. C'était super marrant et pas évident à faire. Pour gagner, il fallait mettre dans le jardin des plantes des plantes spéciales qui tiraient des graines et bombardaient divers projectiles sur les zombis qui avançaient. Quand on en touchait un, un bout s'en allait: un bras, une jambe... C'est à ça que ces trois-là me faisaient penser. Délesté de ses bras, celui du milieu se servait de ce qui lui restait. Il donnait des coups de tête.

Dans le jeu, en plus des zombis "normaux", il y en avait un avec une échelle. Il faisait toujours ça quand il en avait fini avec son échelle. Il donnait des coups de boule et tailladait avec les dents. C'était le plus dangereux parce que très rapide. Il avait une tête de vieillard et il n'arrêtait pas de donner des coups de boule, des dents en avant. Précisément ce que le vrai faisait à Caspar. Profitant que les deux manchots l'immobilisaient, il frappait Caspar, jusqu'à planter ses dents dans le haut de son crâne. Et

chaque fois qu'il mordait, Caspar hurlait. Il avait du sang plein le visage. Ses cheveux étaient dressés en épi, là où les incisives s'abattaient.

Des cris retentissaient partout autour de moi maintenant et les crevards devenaient fous, tels des renards ayant réussi à s'introduire dans un poulailler. C'est du moins ce que j'ai appris en lisant plein de choses sur les fermes. Les renards sont méchants. Ils tuent les poulets pour s'amuser, même s'ils ne veulent pas les manger.

Je courais toujours partout comme une folle et où que je pose le regard il y avait un drame, un autre crevard attaquant un autre enfant. J'étais morte de peur. Totalement paniquée. Je ne savais plus quoi faire. Finalement, j'ai vu une porte. La porte de l'escalier donnant accès au clocher. Là où Daryl était monté pour surveiller les alentours. Je ne savais pas où il était car je ne l'avais pas vu depuis que les crevards étaient entrés, ou devrais-je dire, depuis qu'on leur avait ouvert.

J'ai couru jusqu'à la porte en priant pour qu'elle ne soit pas fermée à clé. Elle ne l'était pas. J'ai ouvert, puis j'ai vite jeté un oeil pour voir s'il y avait quelqu'un que je pouvais emmener avec moi. Il n'y avait que Scott. Tous les autres s'étaient fait prendre.

J'ai crié: "Par ici!" Il m'a vue. Une expression d'espoir est passée sur son visage. Alors je lui ai souri et il s'est mis à courir. "Dépêche-toi!" ai-je encore appelé en pensant avoir un ami avec moi. Pour finir, il n'est pas allé bien loin. Le trio infernal l'a chopé et le mauvais a de nouveau sorti ses dents de devant, crac, sur le crâne. Scott s'est effondré. Ne le voyant plus, j'ai refermé la porte et trouvé une clé à l'intérieur, que je me suis empressée de tourner. Ce faisant, je bloquais tout accès à un éventuel ami. Mais je n'avais pas d'autres choix, j'espère que vous comprenez bien ça.

Il faisait noir comme un four là-dedans. Il y avait seulement un escalier qui grimpait vers le sommet en tournicotant. Je suis montée lentement, prudemment et j'ai bien failli avoir une attaque quand quelqu'un m'a saisie. J'ai poussé un cri, mais ce n'était que Daryl. Il pleurait, en plein désarroi. Soulagé de me voir et, en même temps, un peu déçu que je sois seule, une fille, et pas bien grande avec ça. On s'est tous les deux demandé plusieurs fois ce qu'on allait faire. J'ai dit que les autres allaient sûrement

revenir bientôt et qu'ils nous sauveraient. Il a répondu que oui, ils nous sauveraient et qu'on s'en sortiraient. Si seulement il avait dit vrai. Mais les autres nous ont abandonnés. On ne compte pas pour eux, ils s'en fichent de nous. Avant ça, on ne le savait pas. On avait de l'espoir.

Pour finir, on a prudemment monté les marches et puis on est sortis au sommet du clocher et on a regardé en bas. Il y avait des adultes dehors. Ils avaient tué nos amis et on ne voulait pas voir ce qu'ils faisaient. Avec la nuit qui commençait à tomber, je me suis dit que l'attaque avait duré beaucoup plus longtemps que je ne l'aurais cru. Tout était sombre et lugubre. Il n'y avait aucun espoir pour nous. C'est là que j'ai écrit ma dernière note, perchée en haut du clocher tandis que la nuit nous tombait dessus. C'était une sorte de prière pour qu'on vole à notre secours. Une prière pour que les autres reviennent.

En bas, on entendait les crevards cogner à la porte. Je m'imaginais celui qui n'avait plus de bras taper dessus à coups de tête. Je savais que rien ne l'arrêterait. Il ne cesserait que lorsqu'il aurait défoncé la porte.

Le temps semblait s'étirer. J'étais coincée avec Daryl pendant que les crevards tapaient et cognaient et tambourinaient sur la porte. Boum, boum, boum. Plus la nuit avançait, plus ils frappaient. Ensuite, Daryl est descendu pour voir si tout allait bien et moi j'ai regardé les étoiles dans le ciel, ces constellations qui semblaient s'étendre à l'infini. Face à ce spectacle, je me suis sentie minuscule et mes problèmes ici-bas m'ont soudain paru dérisoires. Vue de là-haut c'est tout juste si j'existais. Un court instant cela m'a rendu moins peureuse et moins malheureuse. Au regard de l'univers, mes problèmes étaient insignifiants. Et puis je me suis de nouveau sentie mal en pensant que je n'existerais plus et que personne ne se souviendrait de moi. Je suis encore Lettis Slingsburry pour l'instant, mais quand je serai morte, qu'est-ce que je serai? Je ne serai plus rien, je ne serai rien.

Daryl est revenu et il a dit que la porte tenait bon. Il voulait rester au sommet du clocher, à l'extérieur. Mais il fait froid la nuit, donc on a été obligés de rentrer. Ça ne me disait rien parce que le bruit était plus fort à l'intérieur. Le bruit des coups, des éraflures et des reniflements, comme si des animaux essayaient d'entrer. Daryl s'est alors souvenu qu'il avait une bougie dans sa poche. On l'a allumée. On s'est sentis un peu mieux. Mais on

ne pouvait pas dormir. On s'est blottis l'un contre l'autre pour avoir chaud et c'était pas si mal, sauf qu'on pleurait. Parfois c'était moi qui pleurais, parfois c'était Daryl, et parfois nous deux.

Au plus profond de la nuit, quand tout n'était plus que solitude et égarement, j'ai dormi un petit peu tellement j'étais épuisée et affaiblie par la faim et la soif. Car, bien sûr, nous n'avions ni à boire ni à manger. Par chance, on avait la bougie, ainsi qu'une torche dont je me suis servie quand celle-ci a été finie. Mais je ne la laissais pas allumée tout le temps pour économiser les piles. Quand j'ai rouvert l'oeil, j'étais plus éveillée que jamais et Daryl dormait. C'est là que j'ai eu ces pensées sur moi, ma vie, les crevards, les animaux de la ferme, les prières et ces autres trucs que j'ai écrits.

À l'école, on avait un prof marrant, M. Pinker, qui essayait toujours de nous faire réfléchir aux choses. Il avait inventé un jeu pour cela qu'il appelait le méningeoïde. Il disait, "Bien. Voici le méningeoïde du jour! Adam et Êve avaient-ils un nombril?" Ou toute autre question de ce genre. Un de ces méningeoïdes m'avait laissée vraiment perplexe sur le moment. J'y ai beaucoup repensé depuis, peut-être que j'ai enfin trouvé la solution. Il disait: si un arbre tombe dans la forêt et que personne n'est là pour l'entendre, cet arbre fait-il du bruit? Je pense que ce qu'il voulait dire, c'est que les bruits ne deviennent des bruits qu'à partir du moment où quelqu'un les entend, sinon ce ne sont que des ondes qui voyagent dans les airs. Donc si aucun tympan ne perçoit ces longueurs d'ondes, est-ce que le bruit existe? Quelque chose comme ça. Dans le même ordre d'idée, si des choses se produisent et que personne n'y assiste, ces évènements ont-ils réellement eu lieu?

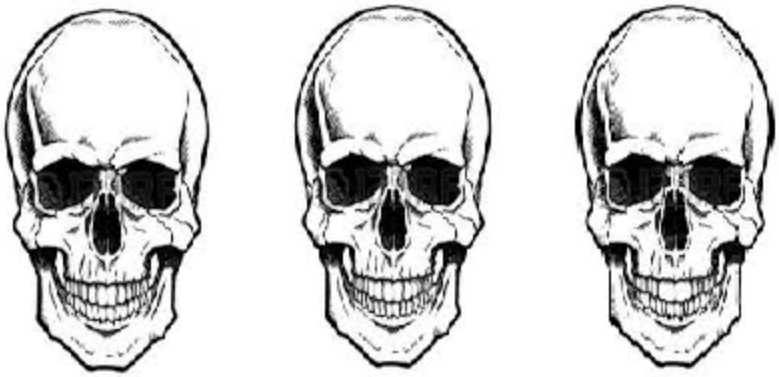
Eh bien, j'ai beaucoup réfléchi à propos du journal que je suis en train de tenir et j'ai trouvé un méningeoïde à moi. Si vous écrivez un livre et que personne ne le lit, est-ce que le livre existe? Les histoires qui sont dans les livres, les personnages et le reste, vous savez, les paysages, les monstres et tout ce que l'auteur invente ne prennent vie que lorsqu'on les lit. Sans quoi ce ne sont que des gribouillis sur du papier. Donc j'écris ce livre, mais si personne ne le lit, ce sera comme s'il n'avait jamais existé car personne n'entendra jamais mon histoire. Je trouve que c'est triste de penser à tous les

livres qu'il y a dans le monde, ces millions et ces millions de livres qui prennent la poussière sur des étagères, que ce soit chez les gens, dans les bibliothèques ou dans les librairies, et que personne ne lira plus jamais, si bien que les personnages qui s'y trouvent seront oubliés pour toujours. Comme moi.

Au bout du compte, la seule chose que je pouvais faire pour oublier ce qui se passe, oublier les ombres dans la nuit, l'odeur des crevards à la porte et ces horribles bruits qu'ils font en grattant, en reniflant, en geignant et en soufflant comme des animaux, c'est de lire mon journal et de noter ce que j'écris en ce moment à la lueur de ma torche. Ça m'a donné un peu d'espoir.

Maintenant que j'ai fini d'écrire, il n'y a plus rien. À terme, les crevards vont enfoncer la porte et personne ne nous sauvera. Je suis seule, je vais mourir et j'ai peur. Si j'étais plus courageuse, je me jetterais du haut du clocher, mais j'en suis incapable. Je ne suis pas courageuse du tout, comme j'ai déjà eu l'occasion de le dire ici, donc je vais commencer par cacher ce livre pour que les crevards ne le trouvent pas et puis je m'assierai et j'attendrai. J'ai fini d'écrire. Il n'y a rien d'autre.

# *78.*



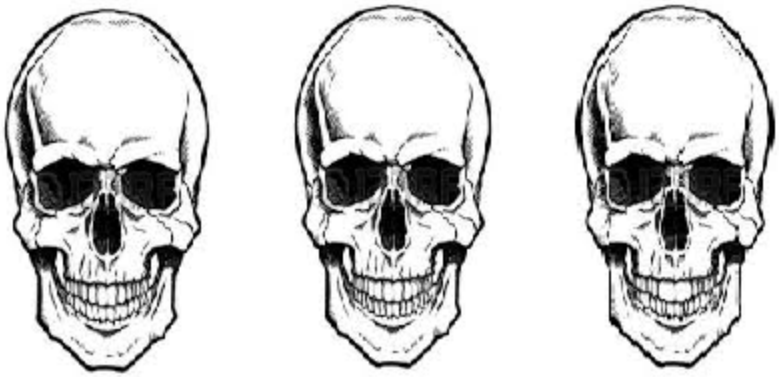
La page d'après était vierge. Quittant le livre des yeux, Olive regarda l'église, là où cette pauvre Lettis avait vécu ses derniers instants, dans une terreur absolue. L'incendie étincelait à l'intérieur de l'édifice et de la fumée s'échappait par les tuiles du toit. Il se figura la porte éventrée du clocher, là où Lettis s'était cachée. Il ne voulait pas penser à ce qui avait pu lui arriver exactement. La souffrance, la peur. Eh bien il entretiendrait le souvenir. On pouvait compter sur lui. Elle prétendait manquer de bravoure, mais prendre le temps de s'asseoir et d'écrire ces mots dans ces circonstances était la chose la plus courageuse qu'il ait jamais vue. Intérieurement, il se fit le serment de conserver le journal jusqu'à ce qu'il puisse le retourner à Chris Marker, au muséum.

Blue rassemblait les troupes en vue du départ. Olive devrait rapidement les rejoindre s'il ne voulait pas être oublié. Toutefois, il y avait quelque chose qu'il voulait faire avant. En opération, il emportait toujours

un stylo avec lui, à côté de divers objets d'usage courant. Plongeant la main dans son sac à dos, il le sortit, bien décidé à profiter de ce que les évènements du jour étaient encore frais dans sa mémoire pour ajouter une note au journal. Quelque chose à propos de Lettis et de ce qu'ils avaient découvert ici. Expliquer pourquoi ils étaient revenu si tard. Ça représenterait beaucoup pour Chris Marker.

Il alla rapidement jusqu'à la dernière page noircie et la tourna. Puis il baissa les yeux sur la double page blanche... et c'est alors qu'il remarqua quelque chose. D'autres écritures, qui apparaissaient par transparence, à travers le papier. Il y avait une autre note. Dans sa précipitation, Lettis avait sauté une feuille. Il n'avait donc pas tout lu. Olive tourna prestement la page et se mit à lire.

# *79.*



Ceci est le journal de Lettis Slingsburry. Je ne sais pas quel jour on est. Daryl est parti et je me trouve dans un minuscule placard au pied de l'escalier, toute recroquevillée et serrée comme une sardine dans sa boîte.

Ce qui s'est passé c'est que, quand le jour s'est levé, nous avons pris conscience que les crevards ne tapaient plus  sur la porte. On a pensé, avec une lueur d'espoir, qu'ils s'étaient fatigués et qu'ils avaient décidé de retourner dans leur terrier pour dormir. Avec Daryl on est remontés en haut du clocher et on a regardé en bas tandis que le soleil du matin commençait à embraser le ciel. Les crevards étaient partis. Tout était calme. Avaient-ils réellement décidé de nous laisser tranquilles? Allions-nous pouvoir nous échapper? Voici les questions que l'on se posait.

Ensuite, on est descendus et on a collé l'oreille à la porte, trop apeurés pour ouvrir. Et on a entendu des bruissements. Il y avait donc encore quelqu'un. C'était peut-être un enfant comme nous mais, comme je l'ai dit, on avait trop peur pour vérifier. Je me rappelais ce qui était arrivé quand Aiysha avait ouvert la porte de l'église et qu'elle avait permis aux crevards de rentrer. Comment l'homme aux animaux lui était tombé dessus et comme elle avait crié et crié.

On s'est demandé quoi faire et puis Daryl a dit: "On ne peut pas rester ici. Soit on va mourir de faim, soit les crevards vont se réveiller et finir le travail." De fait, le battant de même que les montants étaient très abîmés, fendus à plusieurs endroits, et la porte était prête à céder. "Je vais escalader la paroi du clocher, a dit Daryl. Tenter une sortie." "C'est beaucoup trop dangereux," ai-je répondu. Mais il ne m'écoutait plus, il avait les yeux fous. Je savais pertinemment que je ne pourrais pas le retenir, d'autant moins que, secrètement, une partie de moi voulait qu'il aille chercher de l'aide. Une fois de plus, je me suis montrée égoïste et je n'ai peut-être pas tout fait pour le dissuader. Il possèdait une carte qui montrait l'endroit où les autres étaient allés. Sur le papier, ça paraissait tout près. Mais il serait entièrement seul, livré à lui-même, sans savoir s'il y avait d'autres adultes dans le coin. Il était brave, mais aussi un peu fou. En fait, il était désespéré.

Je l'ai regardé escalader le clocher. Il y allait prudemment. La paroi était parsemée de pierres saillantes où on pouvait s'accrocher. Il ne lui fallut pas longtemps pour descendre. C'était un bon grimpeur. Quand il a été en bas, il a regardé autour de lui et puis il a couru à la grille. Il s'est retourné, il a levé les yeux vers moi, et il m'a fait signe que tout allait bien, pouce levé. Je lui ai répondu en faisant de grands gestes avec le bras et puis il a fait trois pas et un père est sorti en trombe du bosquet d'arbres.

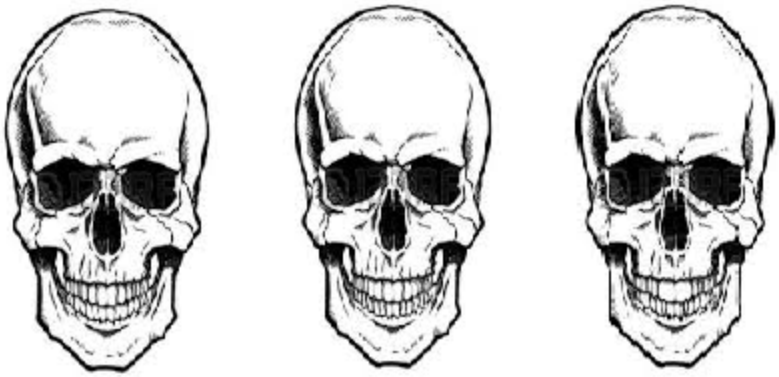
C'était l'homme aux chats accrochés à la ceinture aui remontait à grandes enjambées vers lui. Quand Daryl a tenté de fuir, les trois crevards attachés ensemble sont apparus à l'angle d'un mur et ils lui ont coupé la route. Daryl n'avait pas la moindre chance de leur échapper. J'ai détourné les yeux parce que je ne voulais pas voir, je me suis bouché les oreilles pour ne pas entendre et puis je suis retournée à l'intérieur et j'ai descendu

l'escalier, sachant que, cette fois, j'étais entièrement seule et que c'était la fin. Ensuite, j'ai trouvé ce petit placard, caché sous l'escalier, au pied des marches. Je m'y suis glissée et je me suis servi de ma torche pour écrire ces lignes. Je vais garder le livre avec moi pour qu'il soit à l'abri. Je ne veux surtout pas qu'il tombe entre les mains de l'ennemi. On retrouvera mon squelette et mes os blanchis recroquevillés sur mon journal. D'ici là, je vais dormir et quand je me réveillerai tout sera terminé, d'une manière ou d'une autre.

NOUVELLE NOTE. Je pensais, pendant que j'étais assise là, que, si je reste cachée ici, personne ne trouvera jamais le livre et donc personne ne saura ce qui s'est passée, ou, du moins, pas avant des années et des années. Or, je veux que ceux qui sont partis trouvent le livre, pour qu'ils comprennent ce qui s'est passé et aussi pour que Chris Marker connaisse la vérité.

Et s'ils revenaient à l'église pour me sauver sans savoir que je suis là? C'est comme ça que j'ai eu une idée. Même si je tiens à ce journal comme à la prunelle de mes yeux, je vais monter en haut du clocher et le jeter dehors, à un endroit où il sera bien visible, comme ça, quand les autres reviendront, ils le trouveront et ils sauront où je suis et, plus important encore, ce qui s'est réellement passé. Après, je retournerai dans mon placard et je fermerai la porte et je me roulerai en boule, comme un chat, et puis je fermerai les yeux et ç'en sera fini. Adieu.

# *80.*



Olive se leva d'un bond. Déjà, Blue déployait le détachement en direction de l'allée où attendaient les trois chariots. Il courut vers lui en hurlant et en agitant les bras.

– Arrête! On peut pas partir maintenant!

Blue s'immobilisa et se retourna.

– Olive? Où t'étais passé?

– Faut qu'on y retourne, répondit ce dernier en mangeant la moitié des mots.

– Qu'on retourne où?

– Dans l'église. Elle y est toujours. Et si ça se trouve, elle est encore vivante.

– Mais de qui tu parles?

– De Lettis. La petite. La petite du muséum. Tu sais, celle qui écrivait tout le temps, qui tenait une sorte de journal, répondit précipitamment Olive. Elle se cache à l'intérieur.

Sur ces mots, il fourra le livre dans les mains de Blue qui le regarda d'un air courroucé. Il aurait voulu être déjà parti.

– On peut pas y retourner, dit-il. Regarde un peu. Tu veux te faire rôtir sur place ou quoi? Allez, on se barre.

Olive regarda l'église. Blue avait raison. Une épaisse fumée noire s'échappait de la porte maintenant. Une des fenêtres avait explosé et des flammes jaillissaient par l'ouverture.

Olive éprouva une terrible angoisse. Il avait l'impression que sa tête allait exploser. Était-il trop tard? Il fallait qu'il fasse quelque chose. Le clocher. Quoi le clocher? Eh bien si Daryl avait réussi à le descendre, peut-être qu'il pouvait faire le chemin inverse.

– Attends, dit-il à Blue d'une voix suppliante. Tout ce que je te demande, c'est d'attendre un peu. Je peux le faire.

– Olive....

Mais Olive ne l'écoutait plus. Déjà, il agrippait Ebenezer par le bras et l'entraînait à l'écart du groupe, en direction de l'église, essayant frénétiquement de lui expliquer la situation et lui confiant d'abord son sac à dos, puis son blouson. Grâce à Dieu, Ebenezer comprit de quoi il retournait et lorsqu'ils arrivèrent au pied du mur, celui-ci lui fit aussitôt la courte échelle pour lui permettre d'atteindre une succession de pierres qui saillaient de la façade, à plus de deux mètres du sol. Olive agissait dans une sorte de brouillard, mu par l'adrénaline, son cerveau prenant des décisions avant même que sa raison en ait conscience. Quoi qu'il en soit, il grimpait. À

l'instinct. Rapidement, il se retrouva en suspension entre ciel et terre, accroché à la paroi verticale, ses mains et ses pieds trouvant des prises là où il semblait n'y avoir qu'un mur lisse et nu. Il avait beau s'arracher les ongles et s'entailler la pulpe des doigts, il continuait d'escalader. À un certain moment, il ripa et faillit tomber. Il ne tenait plus que par une main. Et puis il trouva une prise où poser son pied et poursuivit son ascension. Par chance, le clocher n'était pas très haut, sept à huit mètres tout au plus, et Olive grimpait à vive allure, sous les encouragements et les appels à la prudence que lui lançait Ebenezer depuis le sol.

Non. Il n'était pas prudent. Il était fou d'exaltation, fiévreux de peur, il faisait des geste brusques. Pas pour lui. Pour la fille. Qui se trouvait quelque part là-dedans. Autant Olive avait l'habitude de prendre du recul, de peser le pour et le contre, de frapper l'ennemi de loin, autant là, il brûlait d'impatience. S'il restait une chance de sauver Lettis, il la saisirait. À cet instant, il n'y avait rien de plus important au monde.

Juste un.... En sauver ne serait-ce qu'un seul...

Sauf que dans cette même journée, son imprudence avait déjà failli lui coûter la vie par trois fois.

Pas une quatrième. Il allait réussir. Il s'en sortirait. Il la sauverait.

Finalement, ses mains palpèrent le parapet. Il se hissa au-dessus du bord, puis se laissa tomber de l'autre côté, sur le dallage, haletant et pantelant.

Ça, c'était la partie facile.

Une épaisse fumée s'échappait par la porte. Le clocher agissait comme une cheminée, aspirant la fumée hors de l'église bien qu'ils aient allumé le feu à l'autre bout, près de l'autel. Olive n'ignorait pas que la fumée pouvait vous tuer aussi sûrement que les flammes. Il retira son pull et le noua sur son nez et sa bouche, puis il attrapa la casquette militaire coincée dans la poche arrière de son jean et se la vissa sur le crâne, ne laissant découverte qu'une étroite fente autour des yeux. Il s'avança jusqu'à la porte

et jeta un oeil à l'intérieur. Avec la fumée, il ne voyait pratiquement rien. Il tourna les talons et se pencha par-dessus le parapet.

– Lance-moi ma torche, cria-t-il à Ebenezer.

En bon tireur qu'il était, Ebenezer lança la lampe de telle sorte qu'elle atteigne son apogée juste devant Olive, qui n'eut qu'à tendre le bras pour s'en saisir. La dynamo était chargée à bloc, il lui suffisait d'appuyer sur le bouton. Après quoi il retourna à la porte, marqua une pause, et gonfla ses poumons au maximum. S'il réussissait à descendre et à remonter sans reprendre son souffle, tout irait bien. Il s'engouffra à l'intérieur.

Une épaisse colonne de fumée envahissait l'escalier. Ses yeux ne tardèrent pas à le piquer. Il se força à descendre, s'appuyant aux murs car, malgré la torche, il n'y voyait rien. Le colimaçon semblait ne jamais devoir finir. Et plus il descendait, plus ses poumons brûlaient. S'il ratait une marche et qu'il tombait, il avait toutes les chances d'y rester. C'est alors qu'il trébucha. Au bas de l'escalier, alors qu'il cherchait une marche qui n'existait pas. Il s'effondra contre le mur. Reprit son équilibre. La poitrine prête à éclater. Les yeux irrités, inondés de larmes.

Où était le placard dont Lettis avait parlé? Où était la petite?

Il cherchait à l'aveuglette, essayant de se repésenter la configuration des lieux. Sous l'escalier, avait-elle dit. C'est alors qu'à la lisière du tourbillon de fumée qui se formait à la base de la tour il découvrit une poche d'air pur.

Il s'avança dans ce carré épargné et vida ses poumons en grognant avant de se risquer à inspirer de nouveau. L'air était âcre et râpait la gorge, mais il le retint néanmoins, priant pour que cela suffise à lui permettre de remonter.

C'est alors qu'il l'aperçut. Une minuscule porte, coincée sous l'escalier, forcément trop petite pour que quelqu'un puisse s'y faufiler. Pourtant il n'y avait rien d'autre ici et il commençait à être à court d'oxygène.

Il ouvrit sèchement la porte du placard et éclaira l'intérieur. Il y avait bel et bien quelqu'un – roulé en boule, dans un fouillis de jambes et de bras maigrelets. C'était elle. Elle le regardait fixement, d'un oeil mort... il était arrivé trop tard. Elle ne bougeait plus.

Et puis elle cligna des yeux et toussa.

Olive la prit dans ses bras et la traîna dehors, et peu importe qu'il lui égratine les genoux sur le rebord de la porte. Puis il pressa son visage contre sa poitrine pour la protéger de la fumée.

– Allez, dit-il d'une voix éraillée. On monte.

Et ils se mirent en route, le dioxyde de carbone lui donnait l'impression que sa tête allait exploser, sa vue se brouillait de plus en plus, ses jambes peinaient à le soutenir. Lettis n'était plus qu'un poids mort. Il se demandait s'il allait y arriver.

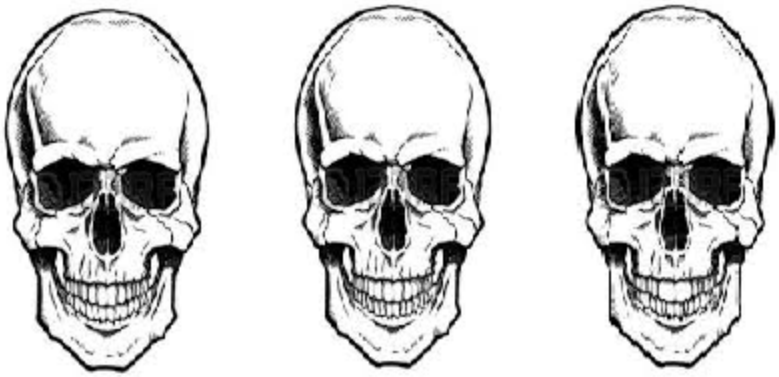
Il trébucha, se cogna de nouveau au mur et eut envie de s'arrêter. De tout laisser tomber. De dormir. Non. Pas encore. Il fallait monter, continuer de la porter, sans penser à rien d'autre. Grimper...

Enfin ils retrouvèrent la lumière du jour et émergèrent à l'air libre. Il laissa Lettis glisser par terre et s'effondra à quatre pattes, avala une grande bouffée d'air enfumé, toussa, cracha, éructa, avant de s'allonger à plat ventre, anéanti par les vertiges. Il lutta pour reprendre ses esprits, cracha de nouveau pour se nettoyer la bouche, puis se tourna vers Lettis, recroquevillée en chien de fusil à côté de lui, immobile, le visage blême.

– Ça va? demanda-t-il dans un souffle rauque, chaque mot lui donnant l'impression de lacérer sa gorge au scalpel. T'es vivante?

Lettis ne bougeait toujours pas. Son regard semblait à des milliers de kilomètres de là. Et puis Olive sentit un mouvement: quelque chose de chaud qui lui touchait la main, les doigts de la petite qui s'entortillaient autour des siens. Il en ressentit un tel soulagement qu'il fondit en larmes.

# *81.*



– Tu leur as laissé la vie sauve? Espèce de couille molle. Lavette puante...

– Ils étaient trop nombreux, répondit Paul, allongé en chien de fusil, au moment de la tour, juste sous le faîtage du toit, là où nichaient les pigeons. Les nouveaux. Et puis cette fille.

– Une fille? s'égosilla la créature. Tu t'es laissé avoir par une foutue donzelle? Mais t'es pire que ce que je pensais!

– Oh, ferme-la. J'ai mal à la tête. J'peux pas m'occuper de ça maintenant.

– Mais t'as toujours mal à la tête. Et tu sais pourquoi? Parce que t'es une fille et que les filles ont toujours mal à la tête. Tu préfères Pauline ou

Paulette? Oh! La petite Pauline a sa migraine? Pauline la petite pisseuse. Pauline la...

– Boucle-la, j'ai dit! Tais-toi, tais-toi, tais-toi!

Il avait dû grimper jusqu'ici pour échapper à la puanteur. Le corps de Samira, couvert d'une luxuriante éclosion de moisissures vertes où grouillaient les asticots, se liquéfiait, virait au noir, se fondait dans les lattes du plancher, entouré d'une nuée de mouches. La décomposition s'était accélérée après qu'il lui eut ouvert l'estomac. Il n'aurait jamais dû faire ça. Répandre toute cette saleté avait été une erreur fatale. Ça avait libéré les millierds de bactéries qui s'y étaient développées. Total, elle était devenue parfaitement incomestible et il avait de plus en plus faim. Il fallait qu'il mange et la présence de la bête n'arrangeait rien. Cet oiseau de malheur ne faisait que piailler dans son oreille avec sa voix de crécelle, une voix corrosive qui lui brûlait les tympans et lui titillait tant et si bien le cerveau qu'il n'arrivait plus à mettre deux idées bout à bout.

Ça le démangeait sur tout le corps au point qu'il aurait voulu s'arracher la peau, tout comme il lui semblait que s'enfoncer un poinçon dans le crâne l'aiderait à vidanger la mare de poison qui s'y accumulait. L'air, à lui seul, l'oppressait. Même la lumière semblait vouloir s'en prendre à lui. Ses rais pleuvaient des fenêtres, transperçaient les ouvertures, foraient le moindre interstice. Ça lui faisait mal rien que d'y penser.

Une seule idée atténuait un petit peu sa souffrance. Celle de la chair fraîche.

Il fallait qu'il redescende. Il fallait qu'il en trouve un. Rien qu'un petit. Quitte à se faire repérer. Car il devait se nourrir et la seule chose qu'il s'imaginait manger, c'était l'un d'entre eux. Cette pensée était comme un galet doux et chaud qui lui réchauffait le coeur. Au plus profond des entrailles. Il était si près du but hier soir. Si cette stupide fille ne l'avait pas arrêté, il aurait pu traîner Cameron ici. De la chair fraîche. C'était tout ce qu'il voulait...

– Chair fraîche.

– Comment? Pauline la petite coquine à couche-culotte aurait-elle dit quelque chose?

– Je veux de la viande fraîche.

– Eh bien, qu'est-ce qui te retient, ma petite chérie?

– Rien.

Sur ce, Paul s'assit et passa sa langue sur ses lèvres craquelées. Il entendait encore brailler la chose, mais il ne la voyait plus. Et il n'y avait pas qu'elle qui causait. D'autres voix résonnaient dans le lointain, des centaines, des milliers de voix, qui jacassaient, baragouinaient et bourdonnaient tel un essaim d'abeilles.

Il n'avait qu'une envie: qu'elles s'en aillent et qu'elles le laissent tranquille.

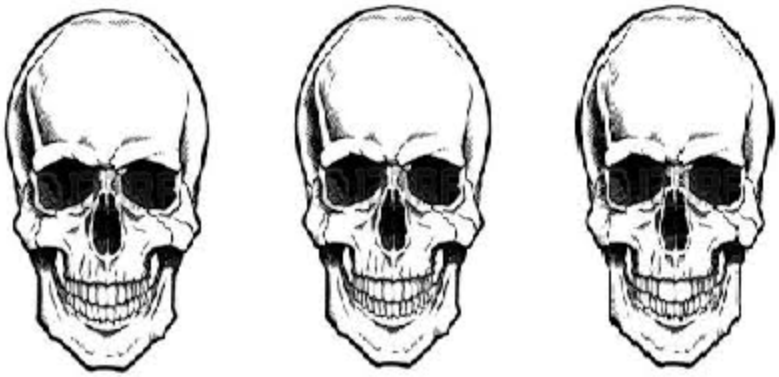
– LA FERME !

Il leva son couteau et donna des coups dans l'air vicié, chassant des fantômes. Il regarda la lame étincelante, l'approcha de son visage, la renifla, flaira la nauséabonde odeur de la mort. Il y avait une légère trace rouge sur l'acier, qu'il lécha goulûment, la saveur métallique et piquante du couteau ne faisant que décupler la décharge électrique que produisait en lui le goût du sang. Une décharge qui le rebranchait avec la réalité, prêt à l'action.

Se déplaçant lentement, prudemment, il quitta la pièce, descendit l'escalier, sortit sur le toit, puis traversa l'étendue d'ardoise gris bleuté d'un pas félin. D'ici, il en apercevait un. À travers les fenêtres crasseuses. De la chair fraîche.

Il était un chasseur. Et s'il ne tuait pas sa proie, il ne survivrait pas.

# *82.*



"On est les Biscornus, les tordus, les saugrenus!

À la grande roue de la génétique on a eu du cul,

On est les Biscornus, les farfelus, le peuple élu!

On voudrait bien marcher, mais on fait que s'emmêler,

On n'est pas du genre qu'on invite à dîner..."

Assis sur le chariot, Skinner chantait à tue-tête. Ils avaient installé Lettis à côté de lui. Elle ne marchait plus, ne parlait plus, ne réagissait plus.

Elle restait assise, les yeux dans le vague. Depuis qu'elle était descendue de la tour, ils n'avaient rien obtenu d'elle. Pas un mot. Elle n'avait même pas cillé en découvrant des enfants du dépôt, Trinité, Poisson-Face et Skinner. Et maintenant, ce dernier essayait de lui remonter le moral. Ça n'avait pas l'air de marcher des masses. Cela ne troublait pas Skinner, qui semblait bien s'amuser. Sa voix carillonnait et on n'entendait plus que lui tandis qu'ils cheminaient d'un pas lourd sur l'interminable ruban d'asphalte de la M4.

Au début, Olive aurait préféré qu'il se taise. Ils devaient se tenir à l'affût du moindre bruit annonciateur de danger afin de savoir si quelque chose, ou quelqu'un, était sur leurs traces. Pire, la voix fausse et cassée de Skinner était sans doute audible à des kilomètres à la ronde. Et puis il s'y était fait et avait même fini par apprécier ce moment de détente. Ce chant avait au moins un mérite: prouver qu'ils étaient encore en vie. Pas encore défaits. Quand bien même, ils avaient perdu la moitié de leur contingent.

Mon Dieu, qu'est-ce que les autres allaient dire quand ils rentreraient? Est-ce qu'ils comprendraient? Bien sûr, le pire, c'était pour les gars du musée. Ils avaient perdu beaucoup de monde. Des gens qu'Olive connaissait à peine. À vrai dire, il ne connaissait guère mieux Gros Mick et Jake. Ils étaient avec Blue, voilà tout. Au fond, cela faisait moins de quinze jours qu'ils s'étaient alliés. Et...

Olive grommela, se maudissant intérieurement d'avoir de telles pensées. Il avait conscience de ce qu'il faisait: il essayait de mettre de la distance entre lui et ce qui s'était passé, de se dédouaner en quelque sorte. Pour que ça fasse moins mal.

Il marchait aux côtés de Poisson-Face et de Trinité. De temps à autre, Trinité marmonnait quelque paroles de la chanson et gloussait. En revanche, Poisson-Face demeurait aussi silencieuse que Lettis. Olive ne savait pas quoi penser d'elle. Elle paraissait tellement distante; son étrange visage faisait l'effet d'un masque. Olive n'arrivait pas du tout à la déchiffrer. Il n'aurait su dire si elle était joyeuse ou triste, si elle s'ennuyait ou pas. Par chance, Trinité semblait plus bavard.

Olive avait découvert que Trinité possédait en fait plusieurs noms. En tant qu'entité, "ils" s'appelaient Trinité, mais le côté masculin s'appelait

Trey et le côté féminin Trio. Trois noms. Ça collait. Il n'avait pas osé demander si la chose qu'ils avaient sur le dos avait un nom propre.

Trinité avait quatre jambes, deux de taille normale et deux plus petites, qu'ils gardaient repliées sous leurs ventres. Leurs corps étaient joints par le flanc et, pour autant qu'Olive puisse en juger, ils ne possédaient que trois bras. Trio et Trey n'arrêtaient pas de se chamailler. Quel enfer ce devait être d'être joints comme ça en permanence!

Skinner était debout maintenant, une position plus confortable pour chanter.

– Il est toujours aussi bruyant? demanda Olive tandis que Skinner entonnait un nouveau refrain.

– Bah, il alterne les accès de joie et de longues périodes de... disons, dépression, répondit la fille, Trio. Et quand il est content, il chante. N'y voyez surtout pas une marque d'irrespect.

– Dites-vous qu'on n'est pas habitués à cotoyer d'autres gens, ajouta le garçon, Trey. On s'est jamais mélangés. On n'a jamais rencontré personne en dehors du groupe. Donc on... on ne ressent peut-être pas les gens aussi intensément qu'on le devrait. On est plutôt tournés vers nous-mêmes.

– Ouais, enchérit Trio, c'est comme... on a bien conscience que ça craint, ce qui est arrivé à vos amis, mais... nous, au moins, on est libres.

– C'est bon, dit Olive. Pour être franc, je les connaissais à peine. Ça n'en fait pas moins mal.

– C'était moche là-bas? demanda Trio.

– Pire que tout, répondit Olive. On aurait dû être là pour eux. J'ai pas fini d'en faire des cauchemars. C'était comme de tomber. De perdre tout contrôle. J'ai failli y passer. Trois fois. Trois fois j'ai été attaqué. Trois fois j'ai frôlé la mort.

– Tu seras tranquille maintenant, dit Trey.

– Comment ça?

– Ben, la règle des trois fois, tu connais pas? Toutes les choses arrivent par trois. C'est comme ça que le monde tourne.

– Hum... À ta place, j'en mettrais pas ma main au feu.

– Il raconte beaucoup de conneries, dit Trio. C'est lui qui a inventé cette chimère pour expliquer pourquoi on est dans cet état-là. Comme si, genre, on était importants, spéciaux, qu'on faisait partie d'un plan divin. Ouais, c'est ça. Moi je dirais plutôt qu'on est une bouffonnerie.

Olive baissa les yeux vers les jambes de Trinité, impressionné par le rythme de leurs mouvements, la synchronisation qui leur évitait de se vautrer à chaque pas. Les deux enfants s'harmonisaient parfaitement, si tant est qu'ils fussent deux et non une seule et même personne...

– On n'est pas une bouffonnerie, répondit Trio, tu en deviendrais presque embarrassant. On n'a rien de saint. Ne dit jamais ça, Trey. Et ça non plus, d'ailleurs.

– Quoi?

– Ce que t'étais en train de penser. C'est vraiment idiot de penser ça.

– Très bien.

– Trey est très imbu de lui-même, poursuivit Trio, mais il a raison sur un point. On a vécu beaucoup trop longtemps en autarcie, à gamberger sur tout et rien et voilà comment il en est venu à inventer ces sornettes mystiques, comme une sorte de stupide religion de bazar. La sainte règle des trois.

– Je ne serai pas le seul à inventer une nouvelle religion, dit Trey. Tu verras. On sera trois. Ça marche toujours par trois.

– Il dit ça, dit Trio, mais, en fait, il n'a aucune preuve.

– Ne l'écoute pas, protesta Trey. C'est la loi de Dieu. Je l'ai observé et toi aussi tu l'observeras. Tout marche par trois. Un, deux, trois soleil. Aujourd'hui, c'est ton jour de chance. Trois est ton chiffre fétiche. Par trois fois tu es tombé dans le brasier et par trois fois tu as été sauvé des flammes. Donc ça ne peut pas se reproduire.

– C'est ça, dit Trio. La prochaine fois, t'y passes.

– Cool, dit Olive. Ça fait toujours plaisir à entendre.

– Oh, Seigneur. Pas du tout. Ma langue a fourché. C'est pas du tout ce que je voulais dire.

– C'est bon, répondit Olive,  magnanime. On en est tous là. De toute façon, sans un peu d'humour noir on péterait tous un câble.

– T'avise pas de péter un câble tant que t'es avec nous, dit Trey. Je te rappelle qu'on compte sur toi pour nous conduire vers la liberté.

– Je ferai de mon mieux. Mais je redoute le moment où je vais me mettre au lit, ce soir. Je sais que quand je fermerai les yeux...

– On a tous des films d'horreur dans la tête, dit Trio. N'y pense pas.

– J'essaie. Mais alors, dis-moi, demanda Olive en se tournant vers Trey, comment ça fonctionne, ta règle des trois?

– Eh bien, dans le monde, il y a trois occurrence de chaque chose, répondit Trey. Comme nous trois.

– Si je peux me permettre... poursuivit Olive, légèrement embarrassé. Je me demandais... Cette chose dans votre dos? Elle est vivante?

– Comment? s'écria Trio, faussement offensée. Cette chose, comme tu dis, est une personne. C'est Mister Three. Et, crois-moi, il est bien vivant.

– Ah... Désolé.

– C'est bon, tu es pardonné. Pour être honnête, c'est un peu un fardeau. Dans tous les sens du terme.

– Il passe sa vie à dormir, renchérit Trio. Une ou deux fois par semaine, il se réveille, jette un oeil autour de lui, pousse une petite plainte et puis il se rendort. La plupart du temps, il ne nous gêne pas, mais... Que je sois pendue pour avoir autant de pensées impures à propos de cette pauvre petite chose malformée, mais, parfois, j'aurais juste envie de la détacher de nous en tranchant dans le vif avec un couteau de boucher. Il nous empêche de dormir pendant des jours.

– Je crois que c'est un peu trop pour moi, dit Olive. Trop de choses qui se bousulent dans ma tête. Ta règle des trois, j'suis pas sûr de la comprendre.

– Regarde autour de toi, dit Trey, euphorique. On est trois en un. Moi, Trio et Mister Three. Jusque-là tu me suis? Et combien de Biscornus sont venus avec vous? Si tu nous comptes comme un, alors il y a nous, Poisson-Face et Skinner, le vocaliste. Assis sur son chariot. Trois. Combien de chariot en tout?

– Trois, répondit Olive.

– Exactement. L'église? Ça, c'était significatif. Donc il y aura trois églises.

– Que veux-tu dire? Où y aura trois églises?

– Dans ton histoire. C'est comme... où on va, là?

– Au musée d'Histoire naturelle.

– Dans ce cas, il y aura trois musées. Et d'où est-ce qu'on vient?

– De votre entrepôt.

– Donc il y en aura trois aussi. Tu verras. Trois entrepôts, trois musées, trois églises, trois routes empruntées, trois amis perdus, trois amis trouvés, trois petits sauvés. Ils seront tous importants dans ta vie.

– Je te crois sur parole.

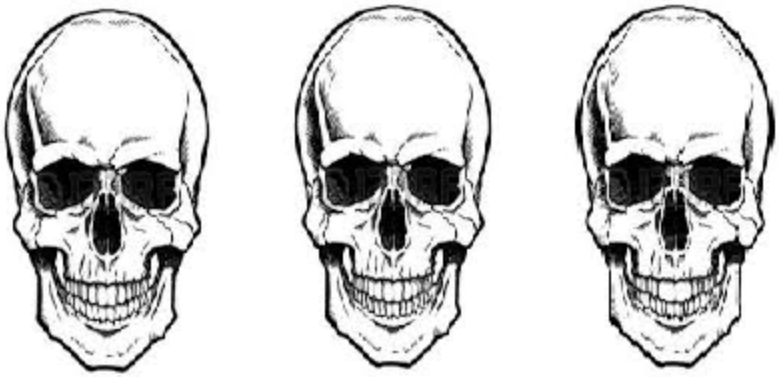
– À ta place, je m'abstiendrais, dit Trio. Je t'ai dit, il raconte plein de conneries.

C'étaient peut-être des conneries, pensa Olive, mais au moins, c'étaient des conneries distrayantes, qui lui évitaient de trop penser à la longue marche qu'ils avaient encore à faire pour rentrer au muséum. Ces kilomètres qui s'étiraient devant eux, avec une chance d'être attaqués à chaque coin de rue. Il leur fallait descendre l'autoroute, entrer dans Londres, prendre le pont autoroutier effondré, puis s'enfoncer dans les rues désertes.

Tout ça pour rapporter trois chariots de produits pharmaceutiques et un tombereau de mauvaises nouvelles.

Et après? Y se passerait quoi?

# *83.*



Le Macaque était en train de grimper. C'était d'ailleurs la raison de son surnom. Il escaladait tout. Tout le temps. Petit et maigre, il ne pesait pas plus lourd qu'une plume et il crapahutait comme un lézard, les doigts écartés, s'aidant des genoux.

Il escaladait une des colonnes en pierre du hall principal pour atteindre la galerie qui se trouvait à l'étage du dessus. Assise en tailleur par terre, Ella le regardait en mâchonnant un biscuit. Les enfants du musée les préparaient avec de la farine et de l'eau. Ils étaient durs, ils étaient secs et ils n'avaient aucun goût sinon celui du sel, mais ils aidaient à combattre la faim. Ella en avait fait une petite réserve qu'elle gardait dans sa poche en prévision des moments où la faim se ferait trop cruellement sentir.

Elle avait di au Macaque qu'elle lui en donnerait un s'il réussissait à grimper jusqu'en haut, ce qui n'avait pas l'air de lui poser de problème.

Visiblement, elle allait devoir dire adieu à l'un de ses biscuits. Pas grave. Elle aimait bien le Macaque. De tous les Holloway, il était sans doute le dernier ami qui lui restait. Il lui rappelait un peu son frère, Sam...

Un léger frisson courut le long de son épine dorsale. Elle essayait de ne pas trop penser à Sam. Ça la rendait trop triste. Au début, juste après qu'ils eurent quitté Waitrose, elle entretenait l'espoir qu'il soit encore en vie, qu'il ait échappé aux adultes qui l'avaient enlevé et qu'il revienne bientôt. Il avait toujours dit qu'il prendrait soin d'elle. Ce qu'il avait fait, d'ailleurs, même s'il était plus petit qu'elle. C'était ça, le truc avec Sam: il avait presque deux ans de plus qu'elle, mais il était petit. Papa le surnommait "la crevette", ce qui l'énervait au plus haut point. Aux yeux d'Ella, cependant, il n'était pas une crevette, il était un héros. Mais cela faisait des jours et des jours qu'il avait disparu et, au fond d'elle-même, elle savait qu'elle ne le reverrait jamais.

Parti pour toujours.

Il fallait qu'elle l'oublie, ou son souvenir la hanterait à jamais. Tel un fantôme. La dernière image qu'elle gardait de lui, c'était celle de son enlèvement, quand il s'était fait coincer sur le parking de Waitrose, acculé dans un coin par les adultes. À quoi bon conserver un tel souvenir? Elle essuya brutalement une larme d'un revers de manche. Les mauvaises pensées n'avançaient à rien.

– Je suis en haut! appela triomphalement le Macaque en agitant les bras et en criant de joie, ses longs cheveux blonds lui tombant devant le visage.

– Bravo.

– Donc je peux avoir mon biscuit maintenant?

– Peut-être...

– Mais t'avais dit...

– Je plaisante.

– Pas drôle.

– Toi, t'es drôle.

– Je suis le Macaque, répondit-il d'une voix chantante, comme s'il entonnait une comptine. Personne ne peut grimper aussi vite que moi. Allez, monte.

Ella se tortilla pour se relever, puis elle s'avança à grands pas vers l'escalier où trônait en majesté la statue du papy assis dans son fauteuil. C'était chouette pendant la journée, quand ils pouvaient se promener librement et jouer dans cette partie du musée. Ils n'avaient pas à se soucier des adultes, pas plus que de l'homme-araignée ou de je ne sais qui.

La nuit, c'était différent. La nuit, toutes les peurs enfouies refaisaient surface, voilà pourquoi Ella et les autres petits restaient sagement enfermés derrière les barreaux de la galerie des minéraux. Pour autant, elle n'arrivait pas encore à considérer cet endroit comme sa maison, du moins pas comme Waitrose. Une frayeur de plus ici, au muséum, et le vase risquait de déborder. Elle s'enfuirait. Peut-être pour retourner à Buckingham Palace. C'était plus sûr là-bas, même si David, le garçon qui commandait, se comportait comme un horrible petit chef et qu'il était un peu bizarre. Mais le plus important, c'était d'être en sécurité. D'avoir de l'eau potable, de quoi manger et de ne pas être attaqué par les croulants. Tout le reste était accessoire.

Quand elle déboucha dans la galerie, elle trouva le Macaque perdu dans la contemplation des vitrines consacrées à l'évolution: des reconstitutions d'hommes des cavernes et de Neandertal, des squelettes anciens, à côté de singes empaillés. Ella n'aimait pas les mannequins. Ils étaient trop réalistes. Ils avaient de petits yeux sournois et vifs qui lui faisaient craindre qu'ils prennent soudainement vie. Le Macaque faisait des grimaces à l'un d'eux.

– Je peux grimper plus haut que tous ces tocards, dit-il.

– Bien sûr, puisqu'ils sont morts, répondit Ella. Morts et empaillés. Ils sont flippants.

– Les morts ne peuvent pas nous faire de mal.

Elle balaya du regard ces figures, éternellement figées dans une attente inquiétante. La gueule orangée et hirsute d'un orang-outan, la mine sympathique d'un chimpanzé, les yeux de verre d'un homme des cavernes et puis un visage blafard, d'une pâleur fantomatique, éclairé par deux yeux lourdement cernés et encadré de cheveux noir jais, en arrière plan, derrière les autres personnages, caché dans l'ombre.

Qui battait des paupières.

Ella ouvrit la bouche, voulut crier, mais aucun son ne sortit. Le souffle coupé, elle était pétrifiée.

Elle saisit le Macaque par le bras, le serrant si fort qu'il poussa un petit cri et qu'il se dégagea d'un vif coup d'épaule.

– Hé!

Et puis il vit l'expression sur son visage et un éclair de panique passa dans ses yeux. Il cherchait frénétiquement du regard ce qui avait pu l'effrayer ainsi. Finalement, Ella tendit le bras, pointant l'index... vers rien. Seulement l'obscurité.

Le visage avait disparu.

Pourtant, elle l'avait bien vu. Elle en était convaincue. Une chose vivante. Le Shadok. L'araignée. La chose. Soudain, il y eut un mouvement sur leur droite, quelque chose qui déboulait à fond de train à l'angle des vitrines. Elle poussa un cri. Un long cri aigu et strident. Le Macaque le voyait aussi. Un garçon. Grand. Habillé tout en noir. Brandissant un couteau.

Ella cria de nouveau, avant de démarrer en trombe, aussitôt imitée par le Macaque ainsi que par l'ombre qui les poursuivait. Bientôt, elle se retrouva piégée parmi les vitrines. Coincée, elle ne pouvait plus avancer nulle part. Le Macaque avec elle. Qui tremblait comme une feuille. Il y avait forcément une issue. Mais dans sa confusion, dans la panique, les

vitrines semblaient faire un mur autour d'elle, avec les primates et les hommes des cavernes qui la regardaient d'un air goguenard.

Et puis elle entendit des voix. Des gens qui sortaient de la galerie des minéraux, à l'autre bout de la coursive, derrière la créature.

– Qu'y a-t-il? C'est quoi le problème?

C'était Maeve, qui courait en emmenant tout un groupe dans son sillage. Et bien que non armée, elle avançait d'un pas décidé, sans peur.

– Qu'y a-t-il? répéta-t-elle.

La seule réponse qu'Ella put lui donner fut un nouveau cri.

Le Shadok tenta alors d'attraper le Macaque qui, sans trop qu'on sache comment, parvint à se baisser et à se tortiller pour lui échapper. L'agresseur donna un coup de couteau dans le vide, la lame étincelante cinglant l'air, mais déjà, le Macaque avait sauté sur la rambarde de pierre et s'était lancé dans l'escalade d'une des colonnes de pierre qui supportaient les grandes arches en ogive de l'étage du dessus. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, il avait escaladé le poteau et disparu dans la galerie supérieure.

Ne restait plus qu'Ella. Elle se ratatina sur elle-même, essayant de se faire toute petite.

Maeve avait fini par comprendre ce qui se passait.

– Tu la laisses tranquille! hurla-t-elle.

Tournant la tête, le Shadok avisa le groupe de grands et comprit qu'ils étaient trop nombreux. Se détournant d'Ella, il démarra en trombe vers l'escalier. D'autres gens arrivaient d'en bas.

– Attention! cria Ella alors qu'il approchait d'eux. Il a un couteau!

– Qui?

– Lui! C'est lui! C'est lui!

Le Shadok atteignit le haut des marches en même temps que les premiers enfants qui montaient. Il les percuta de plein fouet, en envoyant un ou deux valdinguer sur leurs copains en contrebas, puis il poussa un râle et poursuivit son chemin en direction de la salle de l'arbre, tout au fond du hall.

Maeve tendit les bras, souleva Ella de terre et la serra contre elle. Ella aurait tellement voulu que ça soit terminé, mais elle ne savait pas si le Shadok s'était sauvé ou pas. Elle entendait des bruits de cavalcades, des éclats de voix dont l'écho étouffé se propageait aux quatre coins du grand hall. Elle se blottit contre Maeve.

– Est-ce qu'ils vont l'attraper?

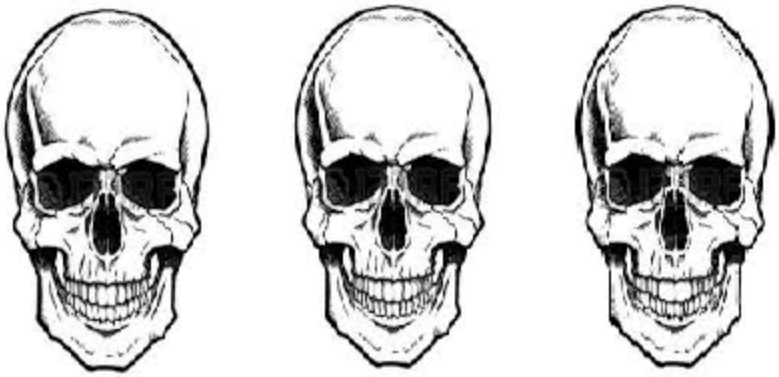
– Oui, répondit Maeve. Ils vont l'avoir. En attendant, toi, tu restes avec moi. Je te ramène à la galerie.

– Je t'en prie, me lâche pas, dit Ella.

– Jamais, chérie. Tout va bien. T'es en sécurité maintenant.

Ella ferma les yeux, savourant durant un moment les mensonges que Maeve venait de lui servir et rêva que, dans un autre monde, ils étaient vrais. Le monde dans lequel vivait Sam. Car elle savait bien qu'ils n'attraperaient pas la chose, qu'elle n'était nullement en sécurité et que Maeve finirait par la lâcher. À un moment ou un autre. C'est évident. Elle ne pouvait tout de même pas la porter dans ses bras éternellement.

# *84.*



Cette fois, Maxie l'attendait de pied ferme, debout au milieu du hall, près du diplodocus, les pieds fermement ancrés au sol, les jambes légèrement écartées, les genoux fléchis, le katana levé haut au-dessus de la tête. Cette fois, elle l'aurait. Quelque soit son problème – pour l'heure, c'était le cadet de ses soucis – il n'allait plus faire de mal à qui que ce soit.

Elle l'avait observé tandis qu'il bousculait les enfants et qu'il filait dans la salle de l'arbre, puis dans la galerie ouest. Et voilà qu'il était là, au sommet des marches de l'escalier qui se trouvait à gauche du grand hall. Il descendait, sautant trois marches à la fois, quatre, ses longues jambes agissant comme des ressorts, ses bras s'agitant dans tous les sens, son couteau fendant l'air.

– Par ici, tête de noeud! cria-t-elle à l'instant où il atteignait le bas de l'escalier. Viens prendre ta claque!

Il s'arrêta dans un dérapage, hésita, évalua ses chances, tremblant. Assez proche pour que Maxie voie la sueur sur son front. Ses yeux rouges et fiévreux. Ses dents jaunes qui tranchaient sur sa peau blême, aussi blanche que de la porcelaine.

Il pencha la tête en arrière et hurla, tel un animal pris au piège. Maxie se précipita sur lui au pas de charge, le sabre levé, prête à le décapiter. En rugissant.

Mais il refusa le combat, préférant la fuite à l'affrontement. Il fit demi-tour et démarra en trombe en direction de la zone verte, Maxie sur les talons, intimant aux autres de la suivre.

Tandis qu'elle courait, elle entendit des pas. Jetant un oeil derrière elle, elle aperçut Boggle et le garçon au grand nez qui avaient rejoint leurs rangs au palais. C'était quoi son nom déjà? Il gardait l'infirmerie.

Andy?

Oui, elle était pratiquement sûre que c'était ça.

Donc ils n'étaient que trois. Mais ils avaient la main, car Paul était en fuite; et Maxie avait son sabre. Il détalait quelques mètres devant eux, dans le sombre dédale de galeries et de passages qui occupait le fond de la zone verte. Maxie ne connaissait pas encore très bien cette partie du bâtiment, elle y était beaucoup moins en confiance que dans le grand hall principal. Ils passaient le coin des galeries consacrées aux oiseaux et aux insectes quand Maxie réalisa qu'elle l'avait perdu de vue. Elle sortit sa torche et l'alluma. Aucun signe de lui.

– Stop! cria-t-elle.

Les deux autres s'arrêtèrent aussitôt.

– Quoi? demanda Boggle.

– Chut... Écoutez... Je l'ai perdu. Vous entendez quelque chose?

Il n'y avait aucun bruit, sinon celui de leurs respirations et l'écho lointain de voix provenant du hall principal. Pas de cavalcades effrénée. Maxie savait qu'il y avait un passage par ici qui permettait d'accéder à l'autre section du musée. La zone rouge. Habituellement, les portes restaient closes, mais Paul avait les clés.

Et puis un cri strident déchira l'air et des bruits de courses résonnèrent sur leur droite.

– On y va!

Ils s'engouffrèrent dans la galerie des oiseaux, sans un regard pour les étranges silhouettes qui s'alignaient dans les vitrines: des perroquets, des aigles, une autruche... après quoi ils débouchèrent dans une nouvelle galerie aux murs couverts de fossiles de créatures marines.

Et Paul était là, devant eux. Il avait fait un grand tour et revenait sur ses pas, en direction du hall principal. Les enfants s'écartaient sur son passage. Mais Maxie accéléra l'allure, levant son sabre de côté, poussant sur ses jambes. Pourtant, elle savait qu'à moins qu'il ne s'arrête, elle avait très peu de chance de le rattraper. Un groupe d'enfants était rassemblé dans le hall. Paul chargea droit sur eux. À son approche, ils s'écartèrent et, dans la confusion, Maxie le perdit de vue à nouveau.

– Arrêtez-le! cria-t-elle en faisant irruption dans le hall. Où il est?

Une fille fixait d'un oeil terrorisé les portes principales, qui étaient entrebaîllées. Un garçon était affalé par terre, adossé au battant, évanoui. De loin, Maxie ne pouvait pas dire ce qui lui était arrivé. Un coup de couteau?

– Avec moi! ordonna-t-elle à Boggle et Andy avant de se glisser dans l'ouverture en brandissant son katana.

Alors qu'elle émergeait dehors, aveuglée par la lumière intense, elle perçut un mouvement et abattit maladroitement sa lame, au jugé. Emportée par son élan, elle glissa et tomba par terre. Avec des gestes désordonnés, elle donnait des coups de sabres aux jambes qu'elle apercevait devant elle et qui sautaient pour échapper à ses assauts.

– Maxie! Arrête!

Elle cligna des yeux et leva la main pour se protéger du soleil. Ses rétines s'habituant peu à peu à la lumière, elle prit conscience qu'il n'y avait pas une, mais plusieurs personnes sur le perron. Et celle qu'elle avait failli découper, c'était...

– Blue?

Elle se tortilla pour essayer de se relever et ainsi retrouver un tant soit peu de dignité. Blue lui tendit la main et l'aida à se remettre debout.

Elle regarda autour d'elle. D'autres enfants remontaient l'allée en poussant des chariots. Aucun signe de Paul.

– Tu l'as vu?

– Qui?

– Un grand gars, habillé tout en noir, un couteau à la main.

– Personne n'est sorti à part toi.

Maxie leva enfin les yeux vers lui et sentit aussitôt monter les larmes. Il était de retour.

– Dis, t'es sûre que ça va, Max? dit Blue en la prenant dans ses bras. Qu'est-ce qui se passe?

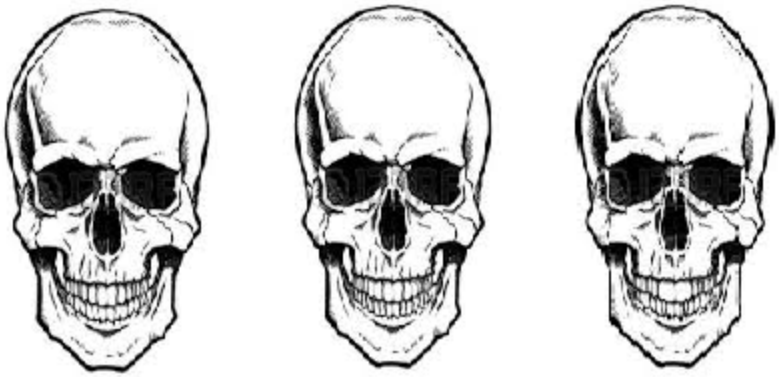
Si Paul n'était pas sorti, il devait toujours se trouver dans le musée. Il allait falloir lui mettre la main dessus...

Mais pas maintenant. Pour l'instant, tout ce qu'elle voulait c'était se blottir dans les bras de Blue.

– C'est une longue histoire, souffla-t-elle dans son cou d'une voix tremblante.

– Ça tombe bien, j'ai tout mon temps.

# *85.*



– Regarde, je peux presque marcher. Pas mal, hein? dit Robbie en arpentant la chambre, moitié à cloche-pied, moitié en traînant la jambe.

Assise sur un lit, Maeve le regardait, impassible.

– Robbie, il faut que tu repose ta jambe. C'est trop tôt pour t'appuyer dessus. Tu vas faire sauter les points.

– Mais non... Ça va... Mille fois mieux. D'ailleurs j'ai presque plus mal. Enfin... presque. Mais ça brûle plus du tout comme avant. Et les sutures tiennent bien. Les antibiotiques ont fait leur effet. Tu m'as guéri. T'es un génie.

– N'empêche que si tu rouvres la plaie, là ça va faire mal. Tu peux me croire, Robbie. En plus, ça ferait repartir l'infection. À quoi bon se

précipiter comme ça?

– Je veux venir avec toi.

– Quoi? S'exclama Maeve en se redressant vivement et en le toisant d'un air sévère.

– Je sais que tu projettes de partir, dit Robbie sur un ton on ne peut plus sincère. Je sais que tu as fait le tour de tout le monde en demandant qui voulait t'accompagner. Mais, à moi, tu n'as jamais demandé.

– Bien sûr, puisque tu ne pouvais pas venir. T'es blessé, je te rappelle. Rien de personnel.

– Oui, eh bien, je vais venir. Aussi simple que ça.

– Oui, eh bien, ce n'est pas possible. Aussi simple que ça, répondit Maeve en s'adossant au mur contre lequel était collé le lit.

La seule personne présente à l'infirmerie en dehors d'eux était Cameron, qui dormait à poings fermés, comme d'habitude. La blessure qu'il avait reçue au cou n'était pas trop grave, mais il avait quand même perdu beaucoup de sang. Sans régime alimentaire approprié, il mettrait sans doute longtemps à se rétablir.

– De toute façon, ajouta Maeve, j'suis plus sûre de partir.

Avec un soupir de soulagement, Robbie se laissa tomber à côté d'elle sur le lit. À l'évidence, sa jambe le faisait davantage souffrir que ce qu'il voulait bien laisser paraître.

– Ah bon? Et pourquoi? demanda-t-il en se frottant distraitement la hanche. C'est quoi le problème? Qu'est-ce qui t'a fait changer d'avis?

– Ce qui s'est passé avec Blue, répondit Maeve. C'était horrible. Je n'ai pas pu le supporter. Les cris, les larmes. Tellement d'enfants tués.

– En quoi ça te touche? Ce n'étaient pas tes amis.

– Peut-être, mais ça m'a rappelé qu'il y avait encore beaucoup de croulants dehors. Ce serait de la folie d'essayer de quitter la ville. Je ne pourrai jamais exiger ça de qui que ce soit. De toute façon, personne ne veut venir. Tous ceux qui m'avaient dit qu'ils viendraient on fait marche arrière. Ils ont changé d'avis. Donc il faut que j'attende de pouvoir les convaincre que c'est le bon moment et qu'on ne va pas risquer notre peau à chaque coin de rue. Une fois qu'on sera en dehors de Londres, tout sera différent, je le sais, mais c'est sortir de la ville qui pose problème...

– Hum... C'est sûr...

En réalité, Maeve elle-même ne savait plus ce qu'elle voulait faire. Partir la terrorisait. Rester aussi. Cela faisait trois jours que Blue était rentré. Trois jours sombres et lugubres, au cours desquels les enfants du muséum avaient dû se faire à l'idée que nombre de leurs amis ne reviendraient pas. Trois jours d'autant plus étranges qu'il avait également fallu que tout le monde se fasse aux trois nouveaux venus, Skinner, Poisson-Face et Trinité.

Paul n'avait pas refait parler de lui. Il avait disparu dans le tréfonds du muséum. Blue avait proposé de fouiller la bâtisse de fond en comble, mais Maxie l'avait persuadé de prendre d'abord un peu de repos. L'expédition les avait tous durement éprouvés, aussi bien physiquement que moralement et elle ne voulait pas qu'une bande de gosses surarmés et à moitié dans les vapes se mettent à ratisser le musée. Aussi avaient-ils parlé à Justin et décidé d'échafauder un plan pour évacuer Paul en douceur.

– T'as pas besoin de me demander de venir avec toi, dit Robbie. Je me porte volontaire. C'est mon choix.

– C'est gentil de ta part, Robbie, mais ce n'est pas possible, et tu le sais très bien. Comment ferais-tu pour marcher?

– Qui a parlé de marcher?

– Là, je te suis plus.

Robbie s'allongea sur le lit, la tête calée sur l'oreiller, les yeux fixés au plafond.

– J'ai envie d'ailleurs, Maeve. J'ai toujours voulu partir d'ici. Je n'ai jamais aimé cet endroit et je n'ai jamais eu l'intention de m'y installer. Le problème, c'est qu'il y a peu de guerriers ici. Quand Justin, Brooke et les autres ont débarqué dans leur camion, j'étais sidéré qu'une bande de binoclards, de forts en thème et de minots ait pu arriver jusque-là. Au départ, je pensais rester ici le temps d'avoir un plan, assez de vivres et d'eau pour tenter le coup. Finalement, je suis resté parce qu'ils avaient besoin de moi. J'ai pas eu le choix. Pourtant, crois-moi, je n'ai jamais rien fait pour me rendre indispensable, encore moins pour être nommé chef de la sécurité. Mais y avait personne d'autre, tu comprends? Du moins, le croyais-je. Aujourd'hui, je regrette. Je n'aime pas les responsabilités, je n'ai aucune appétence pour le pouvoir. Oh, bien sûr, d'abord, ça m'a flatté. Et d'ailleurs, une fois que j'ai été effectivement désigné chef de la sécurité, jamais je n'aurais laissé ma place à un autre. Pourtant, depuis le début, tout ce que je veux, c'est partir à la campagne, comme toi. C'est mon rêve. Toute mon enfance, j'ai vécu à la campagne. Ça fait seulement quelques années que nous avons déménagé à Londres, quand mon père a eu un nouveau boulot. Avant, on vivait dans l'Essex. Ça me manque. J'ai toujours détesté la ville. Les rues, les immeubles, ça m'oppresse.

Il s'assit soudain.

– À nous deux, Maeve, on peut y arriver. On peut se barrer d'ici. Ça fait un moment que je suis cloué au lit dans cette chambre et chaque fois que je ferme les yeux, je vois des champs, un grand ciel bleu et des arbres. On pourrait avoir des plantations. Ma mère faisait son potager et je l'aidais de temps en temps. Je connais ces choses. Et puis, le fait que vous soyez là m'a soulagé d'un poids. Blue, Maxie, Achille et les autres sont parfaitement capables de diriger cet endroit, mieux que je ne le ferai jamais. Ce sont des guerriers expérimentés. Bien meilleurs que moi. Franchement, ça pourrait être un super endroit ici. Une vraie place forte. Sans compter que, maintenant, Einstein a tous ses produits médicaux et ses machins. Donc, enfin, je peux envisager de partir. Retrouver la liberté.

– J'entends bien, Robbie, mais ça ne change rien à l'état dans lequel tu es, n'est-ce pas? Tu ferais pas dix mètres avec ta patte folle.

– Ça va de mieux en mieux, Maeve. Je suis pratiquement guéri. Et ça, grâce à toi.

– Tu ne me dois rien du tout, imbécile, répondit Maeve en lui prenant la main.

– J'espérais que tu ferais ça.

– Quoi?

– Me prendre la main. Le stade d'après, c'est de me rouler une galoche.

– Idiot, répondit Maeve en hochant la tête, sans pour autant retirer sa main.

Robbie n'était pas des plus mignons. Il était petit, râblé et se mettait des tonnes de gel dans les cheveux, mais elle l'aimait bien. Il était de ces garçons qui aiment parler.

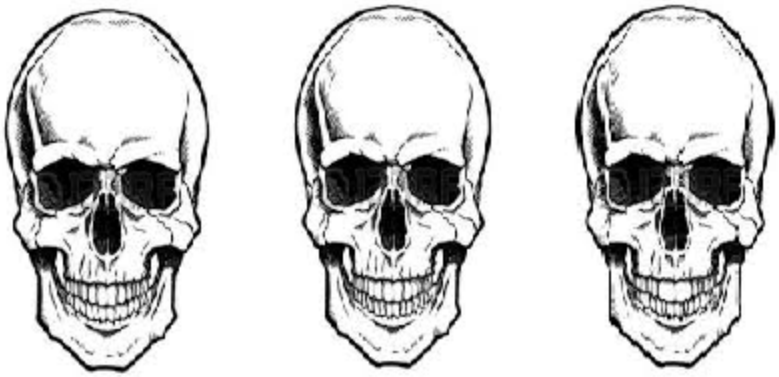
– Je t'aime bien, Maeve, dit-il. Vraiment bien.

– Oui, moi aussi, je t'aime bien, Robbie, mais cette conversation, c'est un peu le serpent qui se mord la queue. On parle, on parle, mais tu persistes à ignorer le principal. Le fait est que – tu ne peux aller nulle part tant que tu ne peux pas marcher.

Pour toute réponse, Robbie s'étira douloureusement hors du lit et se glissa dans son fauteuil roulant.

– Suis moi, dit-il en fonçant vers la porte. Je veux te montrer quelque chose...

# *86.*



Les enfants s'étaient rassemblés dans la galerie des dieux et avaient pris place sur des chaises alignées entre deux rangées de statues. Maxie était assise à côté de Blue. Si elle n'avait pas eu peur des quolibets, elle lui aurait tenu la main. Depuis qu'il était rentré de son expédition, elle ne l'avait pas quitté d'une semelle. Ensemble, ils faisaient front commun, n'acceptant aucune critique concernant les pertes subies, que ce soit ici, au muséum, ou à Heathrow. En privé, cependant, lorsqu'ils étaient seuls, ils partageaient leurs doutes, leurs craintes et leur peine. Blue lui avait raconté quel drame il avait vécu à la disparition de Gros Mick et Maxie lui avait avoué sa terreur, au moment où elle s'était réveillée et qu'elle avait trouvé Paul sur le point de tuer Cameron. Ça soulageait de pouvoir se confier. C'était plus facile à deux.

Justin avait réclamé cette assemblée en dépit du fait que c'était Maxie, Blue et Jackson qui avaient conçu l'essentiel du plan pour attraper Paul. Mais, en tant que responsable, Justin voulait être celui aui le présenterait.

Il avait seulement convoqué les guerriers. Autrement dit, des grands. Les autres étaient sagement confinés derrière les portes closes de la galerie des minéraux.

Justin attendit d'être sûr que tout le monde soit présent et dûment installé, puis il appela au silence en levant la main. Les enfants du muséum s'exécutèrent rapidement, en revanche, certains Holloway continuaient de discuter en l'ignorant superbement. Le plus bruyant d'entre eux étant sans conteste Achille, qui racontait une blague cochonne à Paddy.

– Oh! Cousin, hurla Blue. Un peu de respect, s'il te plaît. Boucle-la. On a un truc à régler.

Quelques secondes plus tard, ils avaient tous arrêté de parler, non sans avoir échangé quelques rires et quelques insultes.

– Merci, dit Justin. On ne devrait pas en avoir pour longtemps. Enfin, j'espère. Bien, vous connaissez tous l'objet de cette réunion: discuter de la meilleure manière de débusquer Paul.

– Ouais, le fayot, on sait, lança Achille en élevant la voix. Bon, on peut y aller, maintenant?

– Je n'ai pas encore détaillé le plan, répondit Justin. Si tu pouvais te contenter d'écouter.

– Je suis tout ouïe. Vas-y.

– Ça irait plus vite si tu cessais de m'interrompre.

– Je t'écoute.

– Bien. Nous allons devoir fouiller méthodiquement chaque partie du musée, en commençant par les zones bleue et verte. Toutes les issus entre ici et la zone orange seront condamnées, ainsi que celles qui donnent dans les bureaux, la bibliothèque et les sous-sols.

Achille leva le doigt et Justin eut un geste d'irritation.

– Quoi?

– Monsieur, cela signifie-t-il que je ne pourrai pas me rendre à la bibliothèque? Je voulais justement lire la série Twilight. J'ai entendu dire que c'était super.

Paddy gloussa bêtement et Blue se tourna vers Maxie. Achille faisait partie des siens. C'était à elle de s'y coller.

– S'il te plaît, dit-elle, fais pas ta tête de con. Plus vite on en aura terminé, mieux ça vaudra.

– Bon, bon... Réveillez-moi quand ce sera fini, répondit Achille en écartant les bras et en baîllant de manière théâtrale.

Et puis il s'affala sur sa chaise, pour le plus grand plaisir de Paddy, qui s'empressa de l'imiter.

Justin poursuivit.

– Ensuite, on étendra les recherches aux zones rouge et orange. Et si on ne l'a toujours pas trouvé, on grimpera jusqu'au toit et on vérifiera même les jardins. En gros, on cherche jusqu'à ce qu'on le trouve.

– Peut-être qu'il est tombé dans son trou du cul, chuchota Achille, assez fort toutefois pour que tout le monde entende.

Justin se garda de relever.

– Par sécurité, dit-il, tous ceux qui ne feront pas partie d'une section de recherche seront enfermés dans la galerie des minéraux. Comme le musée est très grand, il y a un risque pour que Paul ait plusieurs cachettes et qu'il puisse passer de l'une à l'autre. Vous serez divisés en six groupes. Comme ça, vous pourrez couvrir un maximum de terrain. Les six pelotons agiront ensemble et, chaque fois qu'une galerie aura été fouillée, les accès seront condamnés. Chaque groupe sera placé sous les ordres d'un chef de section. À ce propos, j'aimerais que ceux-ci m'accordent un instant à l'issue de cette réunion pour un briefing final.

– Bien reçu, Roger, dit Achille.

Justin marqua une pause et inspira profondément en essayant de ne pas perdre son sang-froid.

– Voilà pour les chefs de section: Blue commandera le groupe un, Achille le deux, Boggle le trois, Olive le quatre et Jackson le cinq. Lewis, tu piloteras le groupe six.

Justin poursuivit ses explications, détaillant une à une toutes les phases du plan, mais Maxie ne l'écoutait plus. Après tout, elle connaissait l'idée. Au début, il avait voulu lui confier une section. Mais elle avait refusé, objectant calmement que, dorénavant, Blue et elle ne se quitteraient plus.

Elle aurait aimé que tout soit terminé, que Paul soit éliminé et que le muséum soit sûr. Elle aurait tout donné pour passer une bonne nuit à dormir sur ses deux oreilles. Certes, c'était plus facile maintenant que Blue était là et le simple fait de pouvoir partager ses problèmes les faisait paraître moins importants. Il n'empêche, elle avait hâte que la vie reprenne sa routine.

Mais ça ne serait jamais fini, hein? Pas avant que le dernier adulte ait mordu la poussière.

Justin blablata encore un moment, jusqu'à ce que lui-même paraisse lassé du ronron de sa voix. Finalement, il s'arrêta.

– Bien, dit-il. J'espère que tout est clair. Blue, Achille, Jackson, Lewis et Olive, vous voudrez bien m'accorder encore un instant, ainsi que toi, Maxie, si tu le souhaites. Et Boggle... Mais où est Boggle? Il devrait être là. Bon sang, quand je convoque une réunion importante, ce serait bien que tout le monde se donne la peine d'y assister. Il se croit où, lui? Bon, les autres, retournez à la galerie des minéraux et vérifiez dans quel groupe vous êtes sur la liste que j'ai laissée. Et souvenez-vous: on va le retrouver et l'arrêter. Des questions?

– Ouais, en fait, j'en ai une, dit Achille.

– Je t'écoute...

– Tu as déjà embrassé une fille?

– Tu sais que tu deviens lourd, Achille, répondit Justin en rougissant. Je te rappelle que Paul a tué au moins trois des nôtres. Il est malade et dangereux. Il faut qu'on le retrouve. Et là on ne parle pas de chasser de stupide crevards. Il est intelligent, lui.

– Hum, dans ce cas, encore une question.

– Je crois que ça suffit.

– Non, une question tout ce qu'il y a de plus sérieux, dit Achille, et son attitude changea du tout au tout.

Comme si, maintenant qu'il avait poussé Justin à bout, on pouvait enfin passer au sujet qui fâche.

– Qu'est-ce qu'on fait une fois qu'on l'a attrapé?

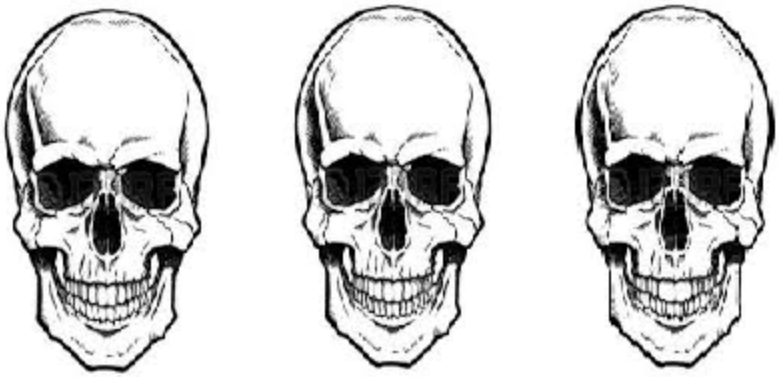
– Eh bien ensuite on... On... bafouilla Justin, troublé. Ben, vous l'attrapez et ensuite on l'enferme quelque part.

– Non, dit fermement Blue en se levant de sa chaise. Trop risqué. Quand on le trouve, on le tue.

– Non, non, protesta Justin. C'est un enfant quand même...

– On le dessoude, un point c'est tout.

# *87.*



– Et dire que je suis censé être à la réunion de Justin, dit Boggle en poussant Robbie dans son fauteuil. Bah, Jackson me filera ses notes.

– Pitié, répondit Robbie, on se croirait à l'école. Comme quand tu devais demander à tes copains pour rattraper les cours où t'étais absent. Décidément, Justin, il s'arrange pas.

– Il en faut des comme lui, dit Maeve. Des gens qui s'occupent des trucs chiants. Des gens qui font en sorte que tout ne se casse pas la figure. Bombarde un enfant lambda et tu verra que tout s'écroule. Les gens comme Justin savent ce qui est important pour la survie. C'est pas seulement courir partout en tirant des coups de revolver ou en posant des collets.

– T'as mis le doigt dessus, dit Robbie. C'est exactement ce que je veux. Poser des collets. Chasser dans les bois. J'en peux plus d'être coincé

ici, dans ce bon Dieu de musée, sous les ordres d'un foutu directeur d'école, alors que le monde entier nous tend les bras.

– En attendant, tu ne m'as toujours pas dit comment tu comptais embrasser le vaste monde en chaise roulante, dit Maeve. Et puis où on va, là?

– Tu verras.

Ils avaient quitté l'enceinte du muséum, descendu Cromwell Road, puis ils avaient pris à gauche et dépassé le musée Victoria et Albert. L'immeuble voisin ressemblait à une sorte de grosse église, qu'ils avaient longée en direction de l'arrière.

Tout était calme et Robbie ne doutait pas que ça le resterait. Il connaissait les abords du muséum comme sa poche et il avait promis qu'il n'y avait aucune chance pour qu'ils tombent sur une meute d'adultes affamés. Tous trois étaient néanmoins tendus et prêts à retourner au bercail ventre à terre à la moindre alerte.

– Tu veux vraiment partir, Rob? demanda Boggle.

– Ouais, j'ai ma dose, Boggo. Tu veux venir avec nous?

– Sûrement pas, mon pote. Hors de question. C'est peut-être pas le paradis ici, mais au moins, on est en sécurité. Enfin, une fois qu'on aura attrapé Paul, cela va de soi. Mais je vais te dire un truc, pas question que j'aille me balader dans les rues. Pas après ce qui est arrivé au détachement d'Einstein. C'est trop rude, man. Très peu pour moi.

– C'est exactement ce que tout le monde  pense, dit Maeve. Les seuls qui veulent encore venir sont Ella et le Macaque.

– Ces deux minots? s'exclama Robbie en riant.

– Ouais. Ils se sont mis en tête que je leur avais sauvé la vie, alors que je n'ai absolument rien fait. Toujours est-il qu'ils ne veulent plus me lâcher.

– Hou! Bon Dieu, Maeve, là t'as vraiment besoin de moi.

– T'as raison. D'autant que ça va bien aider de devoir, en plus, traîner un infirme tout le long du chemin.

– Là, tu me blesses, dit Robbie.

– Je suis sérieuse, Robbie. J'suis pas capable.

– Mais une fois qu'on sera en dehors de Londres, il y aura d'autres enfants, insista Robbie. On trouvera une communauté... Genre des fermiers ou quoi. La belle vie, pas la galère d'ici.

– Je ne dit pas le contraire. Mais comment diable fait-on pour sortir de Londres?

– C'est ce que je suis venu te montrer.

– Où est-ce que je dois regarder?

– Par ici, répondit Robbie avec un large sourire.

Ils étaient arrivés en vue d'un petit parking, derrière l'église, où quatre voitures pourrissaient lentement sous des arbres, attendant patiemment que leurs propriétaires, mort depuis des lustres, reviennent. Trois d'entre elles étaient à plat, entièrement couvertes de poussière et de fiente d'oiseaux, mais à y regarder de plus près, la quatrième, une Range Rover noire, aux vitres teintées, semblait en meilleur état. Boggle poussa Robbie jusqu'à la voiture. Robbie, lui, n'avait d'yeux que pour Maeve.

– Alors, qu'en dis-tu?

– De quoi?

– Ben, de la bagnole.

– Ouais, super classe! Euh... Une minute... T'es pas en train de dire...

– Précisément! Ça fait j'sais pas combien de temps que je garde ça en réserve en prévision du bon moment. Et le bon moment, c'est maintenant.

– Je capte pas.

– Pas besoin de capter, t'as juste à monter.

Sur ces mots, il sortit un bipper de sa poche, le braqua vers la voiture et pressa le pouce sur le bouton. Les clignotants flashèrent et le plaisant clonk du déverrouillage centralisé résonna sur le parking. Un frisson d'excitation parcourut l'échine de Maeve.

Quittant son fauteuil roulant, Robbie ouvrit la portière côté conducteur, puis monta péniblement à bord. Maeve fit le tour du 4X4 au pas de course pendant que Boggle montait la garde.

Maeve s'installa au côté de Robbie, radieux derrière son volant, tel un gamin comblé par son nouveau jouet.

– Est-ce qu'elle marche? Demanda Maeve.

Pour toute réponse, Robbien enfonça la clé dans le Neiman et tourna. Le moteur démarra avec un grognement sourd.

– Ouah! Ouah! S'exclama Maeve en essayant elle-même de ne pas avoir l'air d'une fillette surexcitée. Quitter Londres en voiture, ça c'est la classe!

– Oui, enfin... Y a quand même un petit problème.

– Tu ne sais pas conduire? Tu sais juste faire vroum, vroum et tût, tût?

– C'est pas ça. Je peux conduire. Du moins cette voiture-là. Oh, j'suis pas un as du volant, c'est sûr, mais je peux le faire, c'est une automatique. Donc pas de vitesses à passer. Juste deux pédales. Une "stop" et une "go". Un jeu d'enfant. J'aurai même pas à me servir de ma jambe blessée, si je veux.

– Alors c'est quoi le problème?

– L'essence.

– Elle est vide?

– Non. Il y en a. Tu te souviens de la première chose qui s'est passée quand l'épidémie s'est déclarée?

– Les pompes à essence ont rapidement été à court et il n'y avait plus une goutte de carburant.

– Exactement. Parce qu'il n'y avait plus de livraisons. Les tankers ont cessé de naviguer, les camions ont cessé de circuler et les gens se sont tués sur les stations-service. Il y a eu des émeutes pour de l'essence. Et, très vite, tout s'est arrêté. Tu te souviens?

– Tu parles si je me rappelle, répondit Maeve en se replongeant dans ces temps de terreur. On était tous bloqués.

– La plupart des voitures que tu vois ne sont plus que des objets de décoration, plantés là pour l'éternité, comme pour nous rappeler notre propre inutilité. Pas d'essence dans le réservoir. Pas de clé pour les démarrer. Mais pas celle-ci. Pas ma Titine.

– Quoi? Elle s'appelle Titine?

– Pourquoi pas? Fallait bien lui donner un nom. Elle était garée juste devant cette maison qu'on était en train de visiter. Et en sortant, je vois les clés, posées sur une étagère, dans l'entrée. Ni une ni deux, je les ai prises en me disant que j'allais essayer, juste comme ça, pour voir. Elle a démarré au quart de tour. Donc je l'ai ramenée ici et je l'ai garée un peu à l'écart. Ce sera notre passeport pour la liberté.

– En résumé, combien on a d'essence?

– Y en avait un fond quand je l'ai trouvée, assez pour la ramener ici et il en reste encore un peu. Depuis, dès que j'en ai l'occasion, je siphonne

un peu d'essence. Le problème c'est que, sur une caisse comme ça, c'est pas un réservoir, mais un vrai puits sans fond.

– À ton avis, ça suffit pour aller jusqu'où?

– J'sais pas. Tu vois ça? répondit Robbie en pointant le tableau de bord illuminé. Autonomie: soixante kilomètres. C'est ce que dit l'ordinateur.

– Soixante kilomètres? Mais, Robbie, c'est plus que ce que Blue a fait. C'est plus que pour aller à Heathrow. Soixante kilomètres, c'est déjà la campagne. On n'a pas besoin de plus.

Robbie semblait dubitatif. Il coupa le moteur et se mura dans le silence.

– Quoi? Tu crois pas ce qui est écrit? demanda Maeve. Tu penses que l'ordinateur marche plus?

– C'est pas ça. En fait, le chiffre va changer dès qu'on va commencer à rouler. Je me souviens, quand j'étais en voiture avec mon père, je m'amusais à regarder le tableau de bord. Et ce chiffre-là, en particulier, bougeait tout le temps, en fonction de la vitesse, du relief de la route...

Quand bien même, Robbie. Même si c'est seulement cinquante...

Robbie se rembrunit soudain. Un grand sourire aux lèvres, il se tourna vers Maeve.

– Je me disais qu'on pourrait aller doucement pour économiser l'essence et que, dès qu'on rencontrerait d'autres enfants, on s'arrêterait. Qu'est-ce que t'en penses?

Maeve gloussa et se pencha pour l'embrasser. Robbie rougit.

– C'est toi, le génie, dit-elle. Le sauveur. Mais pourquoi t'as rien dit avant?

– Bah, je le gardais pour moi. Mon petit secret. Seuls quelques potes sont au courant. Comme Boggle. Mais je ne voulais pas que Justin

l'apprenne parce que j'avais peur qu'il la veuille pour lui, qu'il me l'enlève. Je suis sûr que s'il l'avait eue, il s'en serait servi pour l'expédition d'Einstein et qu'ils l'auraient bousillée exactement comme ils ont bousillé tout le reste. J'ai toujours pensé qu'un jour – un jour comme aujourd'hui – le moment viendrait. Alors? On est partis?

Les idées se bousculaient à un rythme effréné dans la tête de Maeve. Ça changeait tout.

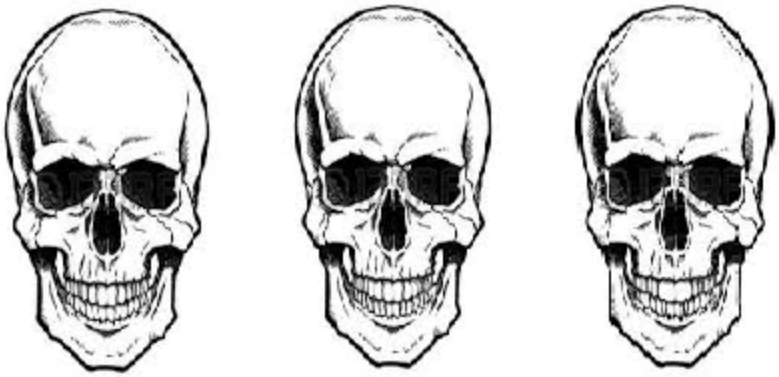
– Va falloir se préparer, dit-elle. Empaqueter tout ce dont on va avoir besoin. Eau, nourriture, armes...

Elle s'arrêta, submergée par l'émotion. Oui, c'était bien réel. Elle allait partir. Et pour la première fois depuis fort longtemps, elle avait foi en l'avenir.

Elle se mit à pleurer et Robbie la prit par l'épaule.

Leur passeport pour la liberté...

# *88.*



Blue avait les boules. Ils avaient passé la matinée à fouiller le muséum et n'avaient rien trouvé. Pas la moindre trace de l'endroit où Paul pouvait se cacher. Ses espoirs de le débusquer rapidement et de passer à autre chose avaient fait long feu. À la tension des première heures avaient succédé lassitude et ennui tandis qu'ils arpentaient les galeries en traînant des pieds, vérifiant chaque vitrine, chaque placard, chaque porte et chaque recoin. Et plus l'ennui s'installait, moins ils faisaient attention, jusqu'à, pour finir, avancer sans but et laisser la moitié des enfants lambiner en arrière ou se lancer dans une série de jeux stupides.

Plus les recherches s'éternisaient, plus Blue prenait conscience de l'immensité du muséum et du nombre de cachettes potentielles. Il se rappelait des premiers jours qu'ils avaient passés ici, à purger les sous-sols de toute présence ennemie. Le temps que cela leur avait pris. Et non

seulement ils devaient fouiller les galeries, mais également toutes les zones interdites au public, comme les bureaux, les arrière-salles, les réserves...

passer la totalité du bâtiment au peigne fin leur prendrait une éternité, en plus, rien n'indiquait que Paul ne se déplaçait pas en même temps qu'eux, en gardant toujours un coup d'avance. Il avait les clés et ils ne pouvaient décemment pas changer les serrures. Si ça se trouve, ils en auraient pour des jours, des semaines, voire des mois. Or Blue ne rêvait que d'une chose: coincer la bulle avec Maxie.

Ils avaient fait une pause à la mi-journée pour avaler un petit quelque chose: une soupe claire et insipide dans laquelle flottaient quelques morceaux de légumes. Et maintenant, l'estomac dans les talons, comme toujours, ils se caillaient dans la galerie des minéraux en attendant de poursuivre leur battue dans la section suivante. Un court répit dont chacun essayait de profiter au mieux, jusqu'à ce que Justin se présente et leur dise qu'il était temps de reprendre les recherches.

Blue était assis par terre, adossé à un mur, tandis que Maxie, couchée à son côté, jouait avec le chiot qui avait un jour appartenu à Joël. Joël... Il l'avait presque oublié, celui-là. Pauvre petiot, tué par des singes malades qui s'étaient échappés du zoo. Trop de souvenirs douloureux refaisaient surface dès que l'on baissait le garde. Finalement, peut-être qu'il valait encore mieux s'occuper que de laisser l'esprit vagabonder vers des rives que l'on ne souhaitait pas aborder.

– Je sais que c'était notre idée, dit Blue, mais je crois pas que ça va marcher. À mon avis, il vaudrait mieux lui tendre un piège et attendre qu'il sorte du bois.

– Quoi? dit Maxie. Tu veux attacher un petit à un pieu et attendre qu'il vienne le chercher?

– C'est ça, répondit Blue en riant. Un truc dans le genre.

– Sérieusement, quelle autre solution? Demanda Maxie en continuant de jouer avec le chiot.

– Je peux te parler? demanda une voix.

Relevant la tête, Blue découvrit Skinner et réprima un tressaillement. Il ne s'était toujours pas fait à son apparence physique, à cette peau plissée. Surtout, rester cool.

– Ouais? S'qu'y a?

Skinner gigotait nerveusement, dansait d'un pied sur l'autre.

– Il n'est pas là, dit-il après un silence.

– Qui?

– Celui que vous cherchez.

– Paul? Comment tu sais? Tu l'as vu sortir?

– Non. C'est Poisson-Face qui nous l'a dit.

Blue avait du mal à le croire. Depuis le temps qu'ils avaient quitté l'entrepôt, il ne l'avait pas entendue émettre le moindre bruit, encore moins parler. Ni à lui, ni aux enfants du muséum, ni à ses propres amis. À personne.

– Elle dit qu'il n'est plus là, ajouta abruptement Skinner, la voix toujours aussi étouffée par les plis qui lui couvraient la bouche. Il était là quand on est arrivés. Elle l'entendait. Mais peu de temps après, il est parti.

– Comment elle le sait?

– Elle le sait, c'est tout.

Blue grogna et se redressa.

– Oh, non, se récria Skinner, encore plus mal à l'aise. J'crois pas qu'elle apprécierait... Non, elle ne te parlera pas. Elle est intimidée. Comme nous tous. Se retrouver parmi tous ces garçons et toutes ces filles. On n'est pas habitués. En plus, ils arrêtent pas de nous regarder, ou alors ils

détournent les yeux. Je ne sais pas ce qui est le pire. Poisson-Face commence à regretter d'être venue, mais elle n'avait pas le choix. Ordre de la Reine.

– Si elle sait quelque chose, il faut que je lui parle.

Skinner réfléchit quelques instants, puis il opina du chef.

– Bah, on peut toujours essayer.

Les enfants du dépôt avaient monté leur propre petit campement, au fond de la galerie des minéraux. Un endroit où il n'y avait ni portes ni fenêtres, seulement des présentoirs vitrés dans lesquels scintillaient des pierres précieuses. On y entrait en passant par une grosse porte façon coffre de banque. Une salle de haute sécurité pour accueillir les objets de valeur – qui n'en avait plus aucune aujourd'hui. Ce n'étaient que des pierres brillantes. Sans intérêt pour personne.

Assis par terre, Poisson-Face et Trinité jouaient aux cartes. Blue sourit en remarquant que Trinité jouait pour deux, tenant deux poignées de cartes. Concrètement, comment ça marchait? Échangeaient-ils quelques idées?

Ça puait dans la chambre forte. Une odeur de pourri. Blue se demanda s'il s'agissait des Biscornus avant de se reprendre aussitôt, s'en voulant de faire preuve d'autant d'à priori. Pourquoi auraient-ils pué davantage que n'importe qui d'autre? Il n'avait senti aucune odeur particulière au dépôt. Il se retira cette idée stupide de la tête.

– D'après Skinner, tu as quelque chose à me dire.

Embarassée, Poisson-Face baissa la tête, son long cou s'arrondissant de manière surnaturelle, avant de le regarder du coin de son gros oeil, tel un ado complexé se dissimulant derrière une épaisse mèche de cheveux.

– Tu sais quelque chose à propos du garçon qu'on recherche?

Pour toute réponse, Poisson-Face haussa imperceptiblement les épaules.

– Si tu sais quoi que ce soit, tu dois nous le dire, dit Maxie en s'accroupissant à sa hauteur. Il est dangereux. En plus, tant qu'on ne l'a pas trouvé, on est tous condamnés à vivre confinés.

– Elle dit qu'elle s'est peut-être trompée, dit Skinner.

– Comment ça "elle dit"? demanda Blue en essayant de ne pas s'énerver.

Poisson-Face n'avait pas prononcé un mot. Ils se moquaient de lui ou quoi?

– Elle a juste dit ça, répondit Skinner. Qu'elle s'était peut-être trompée. Elle ne veut pas causer de problème.

– Mais comment ça, elle dit?

– Ben... Maintenant, tu vois...

– Non j'vois pas. Justement. C'est toi qui m'as amené ici. À quoi vous jouez, là?

– C'est pas moi. C'est toi qui a insisté pour venir, nuance, se défendit Skinner. Je t'avais dit qu'elle était timide. Et maintenant, tu la perturbes.

– Sûrement pas autant que, toi, tu me perturbes, répondit Blue, furibond. Donc soit elle dit, soit elle dit pas.

– Arrête, dit Maxie. Tu lui fais peur.

Blue se tut brutalement et s'éloigna de quelques pas. Il savait qu'il n'aurait pas dû s'énerver comme ça et que si la matinée avait été moins frustrante, il aurait sans doute été moins rude avec les Biscornus. Leur tournant le dos, il se renfrogna, ses yeux errant au hasard. C'est alors qu'il avisa une porte qu'il n'avait pas remarquée jusque-là. Elle semblait presque se fondre dans le mur.

– Rassemblement! Faut y aller, dit Justin en remontant à grands pas l'allée qui séparait les chambrettes de fortune que les enfants avaient construites dans la galerie des minéraux.

– Où conduit cette porte? demanda Blue quand il se présenta.

Justin regarda fixement la porte et s'assombrit.

– Euh... Je l'ignore. À dire vrai, je crois que c'est la première fois que je la vois. J'ai dû le savoir... Mais, bon, de toute façon, on l'utilise plus.

– On parle d'une porte qui donne dans votre dortoir, dit Blue. C'est censé être sécurisé, sanctuarisé, et maintenant tu me dis que tu ne sais pas où elle mène?

Justin leva brièvement les yeux au plafond, puis il alla jeter un oeil par la fenêtre pour vérifier à quel endroit du bâtiment ils se situaient.

– Ça doit conduire à la tour, dit-il.

– Y a quoi là-haut?

– Aucune idée.

– T'es jamais monté voir?

– Non.

– Qu'est-ce que tu dirais de rattraper le temps perdu?

Justin s'avança jusqu'à la porte et tenta de l'ouvrir.

– C'est fermé à clé.

– Ah, ben on est tranquille alors, ironisa Blue d'un ton sarcastique. C'est pas comme si Paul avait les clés.

– Trés bien, soupira Justin. Je vais chercher les clés.

Sur ces mots, il tourna les talons et partit en bougonnant. Blue donna un coup à la porte. Ça sonnait massif.

– Tu penses qu'il pourrait être là-haut? demanda Maxie en s'approchant de lui.

– Il pourrait être n'importe où, Max. D'ailleurs, je commence à me demander si on ne va pas passer le reste de notre vie à le chercher.

Maxie lui répondit en glissant sa main dans la sienne.

– LDFLP, dit-il avec un sourire. Les deux font la paire.

– LDFLP, répondit Maxie.

Quelques minutes plus tard, Justin reparut, accompagné de Wiki, qui portait plusieurs gros trousseaux de clés. Après un rapide coup d'oeil à la porte, celui-ci prononça un laconique "Hum" puis s'assit par terre en tailleur et se mit à fourrager méthodiquement dans ses clés, sous les regards attentifs de Maxie, Blue, Justin et Skinner.

Peu à peu, à mesure que des gens les rejoignaient, une petite foule se forma. Sans internet, sans télé et sans console de jeux, on en était là du divertissement: observer un petit garçon cherchant des clés.

Enfin Wiki prononça un second "Hum". Une clé à la main, il alla l'essayer dans la serrure.

Pas la bonne.

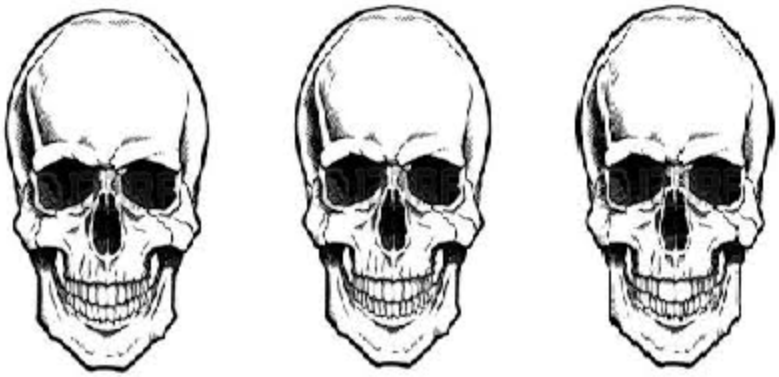
Blue jura sous cape, regrettant presque d'avoir mentionné cette fichue porte. Au bout du compte, il fallut plus d'une demi-heure à wiki pour trouver la bonne clé et, quand enfin le pêne sauta, il dit une dernière fois "Hum" et recula d'un pas. Il avait ouvert la porte, mais n'avait nullement l'intention de la franchir. Blue balaya du regard l'assemblée d'enfants.

– Inutile de jouer aux héros, dit-il. Faites comme lui. Restez en arrière.

Se tournant vers Maxie, il ajouta:

– Va chercher le reste de la bande. On va jeter un oeil...

# *89.*



Blue se trouvait à l'embouchure d'un interminable goulet: un étroit escalier croit, aux murs enduits de peinture réfléchissante, sur lesquels couraient des faisceaux de gaines électriques et de conduites, et qui grimpait à perte de vue, jusqu'à se perdre dans un éclat de lumière, tout en haut. Il devait y avoir de sacrément grandes fenêtres, là-haut, se dit Blue.

L'odeur de pourriture était plus forte ici. Des relents nauséabonds flottaient dans l'air, l'incitant à déglutir pour en éliminer le goût dans sa bouche. Il s'essuya le front. Il n'avait pas réalisé qu'il transpirait autant, alors même qu'il ne faisait pas très chaud. Juste derrière la porte, ils avaient découvert un labyrinthe de minuscules bureaux poussiéreux et de réserves crasseuses, tous construits dans la grosse tour carrée qui s'élevait à l'angle du muséum. L'ensemble paraissait déserté depuis longtemps. C'est l'odeur qui avait mené Blue, Maxie et les autres jusqu'à l'escalier.

Il  allait falloir monter.

Outre une courte massue, Blue était armé d'un poignard qui pendait à sa ceinture, au cas où. Maxie avait son katana, mais celui-ci ne lui serait pas d'une grande utilité dans l'escalier, dont la largeur n'excédait pas celle d'un homme. En cas d'attaque, ce serait encore plus dangereux pour ses amis que pour Paul si elle essayait de s'en servir. Aussi le baissa-t-elle le long de sa jambe. Blue la sentait trépigner d'impatience derrière lui.

Pour sa part, il hésitait.

– Après vous, dit Maxie avec un geste théâtral dans l'espoir de détendre l'atmosphère. Dès que vous le sentirez.

– FPC, répondit Blue.

– FPC?

– Fais pas chier.

– TPEC.

Blue s'arrêta, attendant une explication.

– Tu parles en connaisseur, dit Maxie. Maintenant, bouge!

Pourtant, Blue hésitait encore.

– S'il nous attaque dans cet escalier, on sera en très mauvaise posture. Il aura facilement l'avantage.

– Qui te dit qu'il est bien là?

– Ce qui est sûr, c'est qu'il y a quelque chose là-haut et que ça pue sacrément.

– Dans ce cas, allons voir.

– Pour autant que tu saches, tout ce qu'il a comme arme, c'est un couteau?

– Oui, répondit Maxie, agacée. Mais t'as entendu ce que Poisson-Face a dit? Il est plus là.

– En ce qui me concerne, j'ai rien entendu du tout, répondit Blue. Elle n'a même pas bougé les lèvres. Et puis quoi? Tu crois tout ce qu'ils racontent, maintenant?

– Blue, vas-y.

– J'y vais. J'y vais. Ça va. Arrête de me prendre la tête. Tu veux y aller en premier?

– Oh, Blue... Tu sais bien que je ne suis qu'une pauvre fille, alors que toi, t'es un grand mâle costaud.

– Sexiste.

Il sentit qu'elle lui pinçait les fesses.

– Pas sexiste, dit Maxie. Sexy!

Blue se retourna vivement. Maxie le regarda en haussant les sourcils. "Quoi? Quoi?" semblaient dire ses yeux. Derrière elle, les gars piétinaient sur place, apparemment guère plus enclins que leur chef à aller visiter cette partie oubliée du muséum.

D'un geste, Blue leur ordonna de faire silence, puis il fit volte-face et commença à gravir les marches. Celles-ci grimpaient tout droit, avant de décrire un virage sur la gauche, au sommet, et de se fondre dans la lumière éclatante. Blue continua de grimper d'un pas lourd. Il savait qu'il devait assurer devant les autres, ne pas montrer sa peur, de crainte que celle-ci ne se répande comme une traînée de poudre. C'était incroyable de voir à quelle vitesse la nervosité avait remplacé l'ennui. Ses yeux accommodaient à mesure qu'il grimpait, tant et si bien qu'il commençait à distinguer les détails du décor. L'épaisse couche de poussière qui couvrait les marches. Un

rat mort, desséché et comme parcheminé. Du verre brisé. Toutefois, rien qui indique que Paul aurait pu passer par ici. Aucune trace de pas.

Ouais, un vrai Sherlock Holmes.

En haut, après l'angle, ils débouchèrent dans une vaste pièce carrée, aux murs de briques nues et au sol jonché d'ordures. Un deuxième escalier, métallique celui-là, conduisait à l'étage supérieur. Ça lui rappelait le grenier dans la maison de sa mère, là où elle entassait tout son bazar.

Son pouls s'emballait, sans qu'il puisse dire si cela était dû à l'escalier ou à ses nerfs. Il s'arrêta un instant pour reprendre son souffle, et permettre aux autres de le rattraper. Après tout ce qu'il avait vécu et les horreurs dont il avait été témoin, c'était ridicule d'être effrayé à ce point par un garçon. Pourtant, à en juger par ce que les autres lui avaient dit, il avait raison d'avoir peur. Le mec avait carrément fondu un plomb. Il hantait le muséum en surinant tout ce qui bouge. Blue n'avait aucune intention de finir comme Achille, la gueule refaite, ou comme Brooke... Il n'osait pas imaginer à quoi elle pouvait ressembler sans son bandage.

"Arrête, bonhomme. Arrête de te monter le bourrichon."

C'est vrai quoi! Ils étaient six, bon sang! Six contre un. Si c'était pas du ratio, ça!

Maxie s'approcha et s'arrêta à côté de lui. Visiblement, elle n'était plus d'humeur badine. Ses yeux bougeaient sans arrêt, à l'affût du moindre indice, tandis que sa main était cramponnée à la poignée de son sabre toujours baissé. Elle grogna et plaqua son autre main devant sa bouche. L'odeur était insupportable ici. Il y avait définitivement une charogne dans le coin.

Qu'est-ce t'en pense? demanda Blue. Tu crois que ça pourrait être lui?

– Quoi? murmura inutilement Maxie.

Car s'il y avait effectivement quelqu'un là-haut, voilà longtemps qu'il ou elle les aurait entendus arriver, vu le bruit de troupeau d'éléphants qu'ils avaient fait en montant les marches.

– Paul, dit Blue. À ton avis, l'odeur, ça pourrait être lui? Peut-être qu'il est mort. Peut-être que c'est ça que Poisson-Face voulait dire quand elle disait qu'il était parti.

– Espérons-le, dit Maxie. J'ai pas trop envie de me retrouver de nouveau face à lui.

– Toi qui l'as vu en action, il est dangereux comment?

– Dangereux c...

Maxie s'arrêta net. Ils l'avaient tous perçu. Un mouvement. Le bruit avait beau ne pas être fort – un lointain cliquetis métallique suivi d'un bruit sourd –, son effet sur le groupe était aussi violent que si quelqu'un avait acionné un interrupteur et qu'un courant électrique était passé de corps en corps.

Un des enfants du muséum jura. Ils se regardèrent d'un air inquiet.

Blue prit une profonde inspiration.

– On y va.

Ouvrant la marche, il les conduisit en haut du second escalier, d'où ils débouchèrent dans un dédale de chambres poussiéreuses construites à l'intérieur même de la tour. L'aménagement intérieur n'était pas réellement adapté à la structure, tant et si bien que certaines des immenses fenêtres en ogive étaient obstruées par des pans de mur ou des planchers. À travers les ouvertures, Blue avait des aperçus de Londres: des toits, des cheminées, le monde du dehors. Autant d'images qui ne faisaient qu'accentuer son sentiment d'enfermement. Après les immenses espaces ouverts du rez-de-chaussée et du premier étage, on se sentait incroyablement cloîtré ici, claustrophobe. Non seulement les plafonds bas pesaient au-dessus de la tête, mais, en plus, il y avait du bazar partout: d'innombrables étagères sur

lesquelles s'alignaient des fossiles soigneusement étiquetés, des vitrines et des meubles à tiroirs remplis de camelote. C'était à peine si on pouvait se déplacer.

En revanche, pour se cacher, c'était le paradis.

Maxie se collait tellement à Blue qu'elle lui marchait littéralement dessus, ce qui commençait à sérieusement l'irriter. Il regarda par terre. Maintenant, des empreintes étaient visible dans la poussière. Quelqu'un était passé ici récemment. Un calme pesant régnait. L'air était suffocant.

Il flottait une telle puanteur qu'il avait envie de vomir, que ses yeux s'emplissaient de larmes, qu'il haletait, bouche ouverte, comme un chien.

De nouveau, ils entendirent quelque chose bouger, plus loin dans le labyrinthe de pièces. Maxie se serra encore davantage contre Blue, qui se sentit soudain pris au piège.  Il aurait voulu crier, tout saccager autour de lui. Il s'en fallut d'un cheveu pour que claque la semonce qui lui brûlait des lèvres. Se retenant juste à temps, il s'écarta vivement d'elle et alla jeter un oeil par la fenêtre donnant sur le toit. Il était immense, aussi grand qu'un terrain de football, s'étirant à la manière d'un plateau au sommet d'une chaîne de montagnes. Un monde suspendu, traversé par tout un réseau d'échelles et de passerelles permettant de passer en toute discrétion d'une partie du muséum à une autre.

Sentant quelque chose craquer sous sa semelle, Blue baissa les yeux et décrouvrit le squelette d'un pigeon, auquel pendaient encore quelques bouts de peau.

La voix de Maxie brisa le silence.

– Putain... Regarde ça!

Il se retourna. Du regard, elle indiquait une pile de chiffons posée sur le sol. Ça ressemblait à une sorte de nid. De fait, il s'agissait clairement d'un lit fait de plumes, de vieux vêtements et de divers chiffons.

– On y est, murmura Maxie. On a trouvé sa planque.

– La question c'est: est-ce qu'il y est encore?

– Je ne sais... commença Maxie avant de faire un bond en arrière, à l'instant où quelque chose fondait sur elle avec un bruit effrayant.

Elle poussa un petit cri. Choqué, Blue s'immobilisa, avant de comprendre qu'il ne s'agissait que d'un pigeon. L'animal avait dû pénétrer à l'intérieur par mégarde et, pris au piège, il voletait maintenant d'un coin à un autre en cherchant désespérément à s'échapper. Alors qu'il se dirigeait de nouveau vers Maxie, celle-ci se défendit d'instinct en levant son katana. Il y eut un bruit sec, une pluie de plumes et l'oiseau en perdition alla emplafonner le mur.

Blue laissa échapper un petit rire.

– Joli coup, dit-il en s'avançant jusqu'au volatile qui se tortillait pitoyablement sur le sol.

Il lui manquait une aile. Après un coup de gourdin, il ne bougea plus du tout.

– Si on n'a pas d'ennemi plus farouche à affronter, dit Blue, ça devrait aller.

– Détrompe-toi, répondit Maxie qui s'était avancée au seuil de la pièce suivante.

Un sombre tas de matière visqueuse et luisante gisait au pied du mur. Ça ressemblait à...

Une personne...

Blue plaqua une main sur sa bouche. Un autre gamin tomba à genoux et rendit tripes et boyaux.

– Samira, dit Maxie, tremblante. Oh mon Dieu! C'est trop. Je veux partir. Je peux pas, Blue. Je peux pas. Il est où ce salopard? Faut qu'on le trouve!

Blue se força à regarder de plus près. Le corps était en état de putréfaction avancée et certaines parties avaient été débitées. Ouvert en deux, le ventre grouillait d'asticots. Il étouffa un juron, se sentant à deux doigts de défaillir. C'était comme dans ces vieux films où l'on voit les murs se refermer sur le personnage. Il se précipita à la fenêtre, l'ouvrit et avala un grand bol d'air frais.

– Le pourri, gronda-t-il.

Derrière lui, il entendait les autres s'affairer et Maxie leur donner une série d'ordres. Poursuivre les recherches. Il s'en fichait. Ça ne le concernait plus. Qu'ils se débrouillent avec ça. Dehors, le ciel s'assombrissait. Au loin, le tonnerre grondait. Un orage se préparait. Il aurait voulu arracher la toiture et laisser la pluie laver cette ignominie.

Il demeura planté là une éternité, le regard fixé sur les ardoises du toit, le coeur débordant de regrets.

Finalement, Maxie posa une main sur son bras. Elle était stupéfiante. Plus forte que lui. Malgré son dégoût et sa terreur, elle n'avait pas plié. Elle avait surmonté ses peurs.

– Allez, viens, dit-elle gentiment. Il n'est pas là. Y a personne ici. À part Samira.

– Il est peut-être. Il est peut-être...

– Non.

Et puis elle le regarda au fond des yeux. Pour lui dire que c'était fini. Blue secoua la tête.

– Je vais fouiller.

– On l'a déjà fait, dit-elle en posant une main sur son bras.

Pour toute réponse, Blue repoussa sa main et démarra en trombe, s'enfonçant tel un forcené dans le dédale de pièces, où on l'entendit

vociférer en donnant des coups de pied à tout ce qui se trouvait sur son passage.

– Montre-toi, fumier! T'es où? Hein, salaud?

Et puis, alors qu'il terminait son parcours et que ses pas l'avaient ramené à l'escalier, il aperçut quelqu'un...

Leurs deux ombres sur le mur.

Il le tenait...

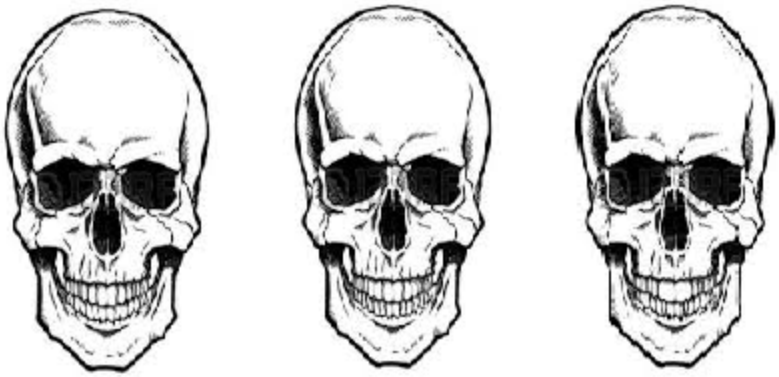
Il se raidit et leva sa batte. Une remontée acide lui brûla le fond de la gorge, son crâne palpitait tellement qu'il peinait à garder les idées claires. L'ombre approcha. Et puis, au dernier moment, ce fut comme si un déclic se produisait dans sa tête, sans qu'il en eût réellement conscience, juste un sentiment au plus profond de lui, et il retint son geste.

C'était Poisson-Face. Après avoir timidement levé les yeux vers lui, elle détourna la tête et, pour la première fois, parla.

– Il est parti, dit-elle d'une voix étonnamment normale. Il a quitté le muséum. S'il était toujours là, je le saurais.

– Ce qui pose deux questions, répondit Blue. Primo: où est-il allé? Secundo: comment peut-tu être aussi sûre de toi?

# *90.*



La pluie commençait à tomber sur Londres. Les gouttes grêlaient les toits couverts de mousse, s'engouffraient par les fenêtres brisées et éclaboussaient les murs. L'averse couchait les hautes herbes des jardins à l'abandon et, faute d'évacuation en état de marche, ruisselait dans les rues en emportant avec elle des monceaux de détritus. Du nord au sud et d'est en ouest, l'énorme nuage se vidait de son trop-plein.

Au sud de Londres, la pluie tombait sur des décombres calcinés laissés par l'immense incendie qui avait ravagé cette partie de la ville; et aussi sur les têtes d'Ed et de Kyle, qui présentement, traversaient le Lambeth Bridge en direction de Saint-Paul et sur la City, là où, retenu prisonnier dans une sombre cave par Absinthe, le Kid luttait pour rester en vie, pendant que, dans la cathédrale, Sam devenait complètement fou, désespéré de savoir ce qui était arrivé à son ami, désespérant d'échapper à Mad Matt et à ses acolytes, désespérant de retrouver sa petite soeur Ella...

Au nord, la pluie douchait les maisons et les rues de Kilburn où Shadowman assistait impuissant au massacre d'enfants qui, sans le savoir, avaient conduit leurs voitures au coeur de l'armée de Saint-George.

Paul était vaguement conscient de tout cela. Même s'il n'y comprenait rien. C'était comme si sa tête était devenue une radio qui aurait capté toutes les fréquences en simultané. Des voix qui murmuraient, d'autres qui criaient, l'appelaient. La créature était parmi eux. Paul reconnaissait ses cris stridents. C'est alors qu'il réalisa que la chose-oiseau n'avait jamais existé, que ce n'était que le fruit de son imagination, une création de son esprit pour donner un sens aux voix qui résonnaient dans sa tête.

Il y en avait partout maintenant, une volée de Boneys, qui tournaient en rond au-dessus de lui tels des vautours... qui lui chantaient des trucs... certaines voix plus fortes que d'autres... à l'image de l'incroyable chant des baleines à bosse que l'on pouvait entendre au muséum et qui se propageait à des kilomètres à la ronde dans les profondeurs de l'océan. Au nord, une grosse voix rugissait un cri de guerre. Une autre, plus intelligente, murmurait à l'est, par-dessus le son de la forêt, de la jungle, du grand vert. Intelligente, mais tout aussi timbrée. Et elles s'appelaient les unes les autres, éparpillées aux quatre coins de la ville. Paul aurait voulu les arrêter, éteindre le poste, mais il ne le pouvait pas.

Il se déplaçait très lentement, d'une cache à une autre, avançant plié en deux dans les rues rincées par la pluie, aveuglé de douleur, sa tête cognant si fort qu'elle n'allait sûrement par tarder à s'ouvrir en deux. C'était comme si une masse grouillante de vers lui avait rongé le cerveau: il les aurait enlevés à coups de griffes s'il en avait eu la force.

La nuit était en train de tomber. Les croulants allaient bientôt sortir de leurs cachettes. Eux aussi essaieraient sûrement de l'amadouer par leurs chants, mais il ne prendrait pas le risque de leur répondre. Ils étaient tellement affamés. Tellement affamés...

Et puis il en vit un. Une mère. Debout au milieu de la route, les bras tendus devant elle, la tête basculée vers le ciel, de sorte que la pluie lui ruisselait dans la bouche. Ses longs cheveux blonds pendaient dans son dos,

brillants d'eau. Elle paraissait assez jeune, presque belle dans le demi-jour, la pluie qui coulait dissimulant les horreurs qui couvraient sa peau.

Un éclair déchira la nuit et son visage s'illumina un instant, d'un blanc spectral, comme si elle était un ange descendu du ciel, et puis elle lui parla. Pas avec des mots, mais avec des images et des sensations. Profondément enfouis sous la folie, se cachaient des souvenirs de jours meilleurs, ainsi qu'une sorte de joie extatique, qui la consumait littéralement. Tandis qu'il l'écoutait, une phrase prit forme dans l'esprit de Paul, douce et légère, dans un premier temps, pas stridente comme avec Boney-M, mais prenant de plus en plus de place, enflant à la manière d'un air de musique, d'une symphonie pour orchestre, gonflant comme une vague...

– Il arrive.

C'était Paul qui avait dit cela. Les mots avaient jaillit de sa bouche. Et puis il sentit de nouveau une sombre et formidable présence, au nord. Quelque chose de puissant et d'irrésistible.

– Dieu...

Un grondement de tonnerre déchira l'air et ce fut comme si une porte s'ouvrait dans son esprit, comme si les millions de pensées de gens différents s'engouffraient d'un coup dans son crâne. Un choc si violent, si brûlant et si lumineux qu'il en tomba à genoux et poussa un cri.

Un cri de joie, de douleur et de terreur...

Il n'aurait su dire combien de temps il était resté là, allongé en croix sur la route, face contre terre. Toujours est-il qu'après un long moment, tremblant de tout son corps, il trouva enfin la force de se relever. La mère était toujours là. D'après ce qu'il voyait, elle n'avait pas bougé d'un pouce. Sa voix était de nouveau douce et réconfortante, à l'image de celle de sa propre mère en son temps. Il se souvenait de l'époque où ils regardaient des émissions de cuisine ensemble, discutaient des recettes ou riaient en parlant des chefs les plus azimutés. Assise à table, Olivia faisait ses devoirs. Lui aidait sa mère à faire un gâteau. Il y avait de la farine partout. Et maman qui

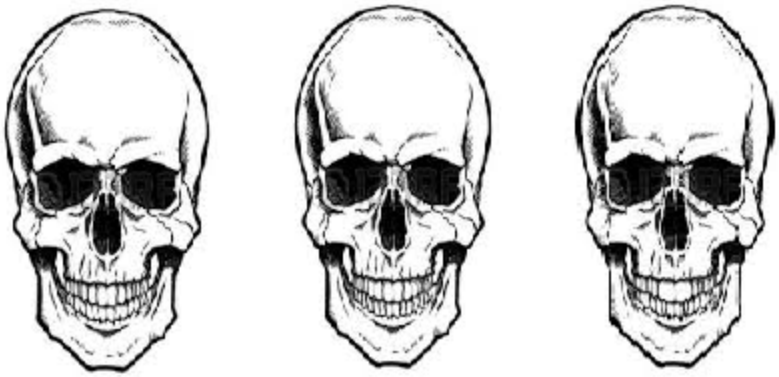
guidait patiemment ses gestes, même quand il faisait tomber des bouts de coquilles d'oeuf dans le bol. Un gâteau d'anniversaire pour Olivia. À l'époque, Paul pensait même devenir chef. Comme Jamie Oliver.

– Maman...

Il s'approcha de la mère et la prit dans ses bras. Elle était chaude.

– M'man. Protège-moi.

# *91.*



– Si j'ai bien saisi, c'est comme s'ils pouvaient communiquer entre eux sans se parler. Ils ont même pas besoin d'être proches les uns des autres. Un peu comme s'ils avaient des téléphones portables, en somme. (Blue s'arrêta, fit la moue et ne put s'empêcher de rire de lui-même.) Non que j'aie jamais vraiment pigé comment marchaient les GSM. Pour moi c'est comme la télé, le Wi-Fi, la 3G, la 4G et compagnie. Tous ces messages censés transiter par les airs, par les ondes ou par les rayons, bref tous ces trucs qu'on apprenait à l'école. J'ai jamais vraiment capté. Sans doute parce que je n'écoutais pas.

– Peux-être, dit Einstein, mais même avec un téléphone, il faut quand même parler. C'est pas de la magie. Très franchement, sans vouloir t'offenser, ce que tu dis paraît ridicule.

– N'est-ce pas? Bon, en même temps, je ne suis pas scientifique. J'sais pas comment ils font. C'est certainement pas parler. N'empêche que, d'une manière ou d'une autre, ils arrivent à s'envoyer des messages. Ça a à voir avec leur maladie.

– Non, objecta Einstein. Impossible. Quelle que soit la maladie, les êtres humains ne peuvent pas, soudainement, développer un don de télépathie.

– Ben ceux-là, si, alors tiens-le-toi pour dit, docteur. Ils sont nés avec cette faculté.

– Impossible.

– Dans ce cas, peut-être qu'ils ne sont pas humains.

– Ils sont handicapés, répondit Einstein. Mais ils n'en sont pas moins humains.

– Je ne dirais pas qu'ils sont handicapés. Crois-moi, ils peuvent faire tout un tas de trucs dont on est incapables. Non. Ils sont différents. Rien à voir avec tous les handicapés que j'ai pu croiser. C'est la maladie.

Soudain, le labo s'illumina et, quelques instants après, le tonnerre gronda. La pluie faisait un bruit d'enfer contre la verrière. Maxie et Blue étaient assis avec Einstein. Il faisait encore jour quand ils étaient arrivés dans la zone orange, mais l'orage avait vite assombri le ciel. Einstein n'avait eu d'autre choix que de trouver des bougies, le groupe électrogène étant d'ore et déjà coupé pour la nuit. Ils étaient les trois derniers. Bientôt, ils allaient devoir boucler la zone et retourner dans le bâtiment principal.

Einstein se leva et fit les cent pas. Il avait l'air de quelqu'un à qui l'on vient d'annoncer une mauvaise nouvelle et qui ne veut pas l'accepter.

– La maladie, quelle que soit sa nature, ne confère pas de superpouvoirs, insista-t-il. C'est pas comme Spider-Man. La maladie enlève des choses. Elle n'en rajoute pas.

– Et les autistes? Suggéra Maxie. Tu sais, ceux qui peuvent faire des trucs incroyables, genre les maths et tout ça. J'ai vu un documentaire sur un gamin qui pouvait regarder un immeuble une fois et ensuite le dessiner jusque dans les moindres détails, de mémoire.

– Ça c'est juste parce que certaines interférences n'existent plus, répondit Einstein. Leurs synapses sont, disons, montées à l'envers. Donc d'autres parties se développent. Mais, encore une fois, être un as du calcul mental ne relève pas d'un superpouvoir, à moins que j'aie raté ces comics-là, genre, Kalkulator-Man. Les enfants autistes ont beau être différents, ils n'en ont pas moins des capacités strictement humaines. La maladie détruit celui qu'elle atteint. C'est aussi simple que ça.

– Et les bactérie alors? dit Maxie.

– Quoi, les bactéries?

– Tu sais, comme ce qu'on a dans les intestins. Ces trucs ne font pas vraiment partie de nous. Ce sont d'autres êtres vivants. Et pourtant, si on ne les avait pas, on ne pourrait pas digérer correctement ce qu'on ingère. Y a plein de parasites qui aident les créatures sur lesquelles ils vivent.

– Bon, je vais le dire autrement, répondit Einstein d'un ton caustique. Les bactéries dans nos boyaux ne peuvent pas nous transformer en mobiles sur pattes.

– Pas les bactéries, dit Maxie, refusant de se laisser intimider. La maladie. Tu sais, ce truc dont ni toi ni personne ne savez rien.

– Serais-tu en train de dire que la maladie pourrait être une sorte de parasite?

– Ça se pourrait, non? dit Blue. Un parasite apparu dans la jungle et qui en serait sorti en même temps que les primitifs de la tribu des Inmathger. T'as vu le spectacle comme moi. Ils l'ont transmis aux gens qui les étudiaient, les scientifiques de chez Promithios qui, ensuite, l'ont ramené ici sans le savoir, et pour cause puisqu'ils en ignoraient l'existence. Pendant des lustres, personne n'a su qu'ils étaient porteurs de ce machin. Imaginons

maintenant qu'il s'agisse de parasite nouvelle génération, capable de se parler entre eux, tu sais, comme certains insectes?

– S'il s'agissait d'un parasite, il serait décelable, répondit Einstein. On l'aurait vu au microscope.

Balayant du regard la paillasse d'Einstein, Blue reconnut la boîte en plastique transparente dans laquelle il avait recueilli des échantillons de l'humeur grisâtre qui s'était épanchée de Seamus quand Olive l'avait tué. Une vulgaire boulette de vase grise.

– Tu pourrais te tromper, dit Blue. Après tout, du vrai Einstein, tu n'as que le nom. Regarde les choses en face. Tu n'es qu'un gamin.

– Mais c'est juste pas possible, protesta l'intéressé. Je veux dire, c'est une belle histoire. Tu devrais la vendre à Hollywood. Oups, j'oubliais, Hollywood n'existe plus. Tout ce que je peux vous dire, c'est que ça ne marche pas comme ça.

– Ouais, ben en tout cas, ça marche plus comme avant non plus. Ça s'est levé et ça nous a bien mordu le cul. Comme tu le dis toi-même, Hollywood n'existe plus. Mais qui l'avait vu venir? T'aurais dit, toit, que tous les adultes du monde allaient disparaître? Enfin, à part ceux qui entameraient une carrière de zombis cannibales? Jamais de la vie. Rien n'est réel jusqu'à ce que ça arrive. Or, ça c'est passé et on va devoir y faire face, régler le problème avant qu'il ne soit trop tard. Et pour ça, la première chose, c'est de faire preuve d'un peu d'ouverture d'esprit.

Avant qu'Einstein ait pu répondre à Blue, ils furent interrompus par l'arrivée de Maeve, accompagnée d'Ella et du Macaque.

– S'qu'y a? demanda Blue. Tout va bien?

– Ouais, ouais, répondit Maeve en s'asseyant sur la paillasse tandis que les deux petits grimpaient sur des tabourets à ses côtés. Je peux te parler une minute?

– Bien sûr. De quoi?

– Maxie est déjà au courant.

– Ah bon?

Maxie paraissait surprise.

– Ouais, à propos de mon départ.

– Tu pars? s'exclama Blue.

– Demain matin. Nous trois et Robbie.

– T'es sérieuse? dit Blue en la regardant au fond des yeux.

Il ne connaissait pas bien cette fille. Elle ne faisait pas partie des Morrisons, les deux autres non plus d'ailleurs.

– On ne peut plus sérieuse, répondit Maeve. On a retourné le problème dans tous les sens.

– Mais pour aller où?

– À la campagne. Marre de la ville. On met cap à l'ouest, par Heathrow. En fait, on prend la même route que vous. Et dès qu'on trouve un endroit sûr, on s'installe.

– Tu risques de devoir aller jusqu'au bout du monde, ma fille.

– Si c'est ce qu'il faut... répondit Maeve avec un sourire.

Blue se tourna vers Maxie.

– J'peux rien y faire, se défendit cette dernière en haussant les épaules. On en a parlé mille fois. Et Maeve sait parfaitement que j'aurais préféré qu'elle reste.

– Oh, pitié! dit Blue. Quoi? Vous quatre? Avec deux petiots? Et un gars qui peut à peine marcher? Vous avez aucune chance.

– C'est un risque que nous sommes prêts à courir, répondit calmement Maeve. On en a assez de Londres. Toute cette...

Blue pivota vers le Macaque.

– Et toi, petit? T'es bien sûr de ce que tu fais?

Le macaque avait l'air très effrayé.

– Pas question que je quitte Maeve, dit-il en s'accrochant au pull de la grande. C'est ma bonne fée.

– Et moi je reste avec le Macaque, ajouta Ella. On est une équipe. Y a rien pour moi ici.

– Et ton frère? dit Maxie. T'as pensé à Sam?

– Il est mort, répondit tristement Ella. Jamais je ne le reverrai. Et justement, Londres, ça me fait trop penser à lui. On s'en sortait si bien jusqu'à...

Blue ne savait pas quoi dire. Contournant la paillasse, il prit rapidement dans ses bras les deux petits. Quant à Maeve, le peu qu'il savait d'elle lui plaisait. Elle était calme, réfléchie et posée. Le genre d'élément qu'il est bon de compter dans ses rangs.

– C'est ta décision, doc, dit-il. Même si tes connaissances en médecine pourraient nous être d'un grand secours ici.

– Arrête. Je m'y connais deux fois moins bien que lui, répondit Maeve en désignant Einstein du regard. T'inquiète! Vous vous en sortirez très bien sans moi.

Sur ces mots, elle se leva et fit un bisou à Maxie.

– Tu me manques déjà, dit-elle. Mais un jour viendra... Oui, je suis sûre qu'on se retrouvera. Dans des jours meilleurs.

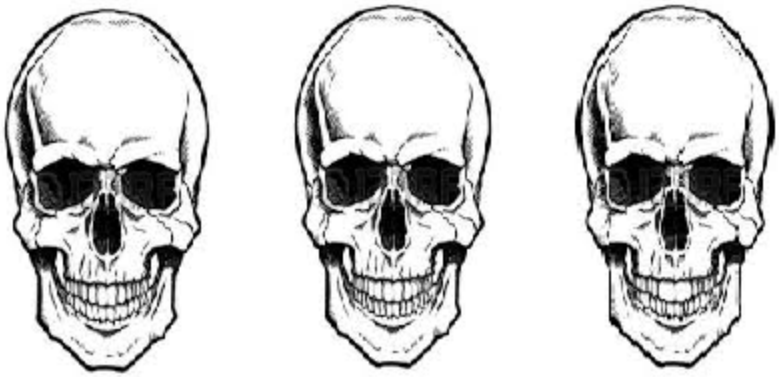
– C'est tout le mal que je nous souhaite, dit Maxie, et j'espère que plein de choses formidables t'attendent là-bas. Envoie-nous des cartes postales, OK?

– Mieux que ça, je vous enverrai des fleurs, répondit Maeve. Des fleurs de champs fraîchement coupées qui sentiront... j'sais pas moi: la vie!

– Bonne chance, répondit Blue.

À l'instant même où il prononçait ces mots, un violent éclair zébra le ciel et illumina la labo comme en plein jour. Aux jours meilleurs!

# *92.*



David descendait lourdement l'escalier de la chambre royale de Buckingham Palace. De très mauvaise humeur. L'orage était passé, mais il avait encore mal à la tête. Le tonnerre lui donnait toujours la migraine, tout comme les problèmes, d'ailleurs,  or cette nuit était une nuit à problèmes.

Les derniers survivants de la famille royale, qu'il gardait enfermés dans une chambre à l'étage, avaient un comportement bizarre. Ils restaient plantés là, debout, aussi immobiles que des mannequins dans une vitrine, les bras tendus devant eux comme s'ils attendaientqu'on leur donne une petite piece. Il s'occupaient et les gardait  en vie dans l'espoir qu'un jour il pourrait les utiliser pour asseoir son autorité sur Londre. Ils étaient ses mascottes en quelque sortes, les symboles de sa grander. Du moins se demander s'il ne serait pas préférable de s'en servir pour s'exercer à tir. Il était en train de passer un savon à son bon à rien de chef de la sécurité, POD, quand ils avaent été interrompus par l'un des membres de la garce

personnelle de David annonçant qu'il avait un visiteur. Un visiteur qui ne poulait pas donner son nom.

Qui diable pouvaient ainsi débarquer au beau milieu de la nuit?

Un charlot, probablement.

Le monde était rempli de charlots.

C'est peut-être Nicola, ou quelqu'un d'autre du Parlement, suggéra Pod en trottinant pitoyablement derrière David qui , toujours aussi courroucé, marchait à grands pas.

– Oui, ou le Père Noël.

– Pas la saison, répliqua sérieusement Pod.

– Ben le lapin de Pâques, alors.

Pod gloussa. Charlot.

David ouvrit la porte de son bureau et entra.

Ah, c'était donc lui. Ce gars du muséum. Trop bizarre. Encore un charlot-né. Comment il s'appelait déjà? Peter, ou Richard, ou quelque chose du genre. John?

– Hé! Salut, Paul! lança Pod en pénétrant à son tour dans la pièce. Bien ou bien?

Paul. C'était ça. Mais, bon sang, quelle gueule il avait! Il était d'une maigreur cadavérique et semblait dans un état second. Des mèches brunes ruisselantes d'eau s'accrochaient à son visage atrocement pâle. Il tremblait. Les yeux rouges et injectés de sang. Fiévreux. David espérait juste qu'il n'allait pas les contaminer avec une cochonnerie.

– Alors comme ça, te voilà de retour, dit-il. Quelle agréable surprise.

– Oui.

– Que s'est-il passé, finalement? La dernière fois que je t'ai vu, tu devais retourner au muséum pour les titiller un peu.

– T'as fait sortir les étrangers qui étaient dans la cave? Demanda impatiemment Pod. Est-ce qu'ils ont... attaqué?

– Oui, acquiesça Paul en opinant du chef.

Il n'avait pas l'air de vouloir en dire plus.

– Cool, dit Pod.

– Et? demanda avidemment David. Que s'est-il passé?

– D'autres sont venus.

– D'autres adultes?

– Non. Des enfants. Une légion d'enfants. Sachant se battre. Ils ont tué mes crevards.

– Totale défaite, soupira Pod avant de tressaillir et de se tourner vers David en fronçant les sourcils. C'était la nuit où Maxie, Blue et tous leurs gars des quartiers nord sont partis d'ici. Selon toi, ça pourrait...

David s'assit à son bureau. Oh, quelle déculottée ça serait si ces salopards l'avaient doublement berné! Lui qui essayait simplement d'aider – pourquoi personne n'arrivait à voir ça? Ce qu'il voulait, c'était unifier tous les enfants de Londres sous sa houlette afin qu'ils forment une seule et même armée. Mais tant que certains d'entre eux, à l'image de Justin et de ses intellos du muséum, se tiendraient à l'écart, cela n'arriverait pas. En poussant Paul à provoquer une attaque, il voulait leur montrer à quel point ils étaient vulnérables, à quel point ils avaient besoin de lui. Mais si ces maudits enfants d'Holloway les avaient sauvés, alors...

– Ça me dit kekchose, dit Paul en se liquéfiant sur la moquette. J'ai entendu ces noms au musée.

– Super! s'exclama David d'une voix acide. Décidément, ce soir c'est la bérézina. On devrait fêter ça avec une flûte de vomi froid. Et tu veux quoi, maintenant?

– Fallait que je parte, dit Paul. Y en avait trop. Z'étaient trop forts pour moi. Ils m'auraient tué.

Que ne l'ont-ils fait, pensa David.

– Ah ouais? dit-il. Et qu'est-ce que tu veux que j'y fasse? Franchement, t'as pas l'air bien. J'suis pas sûr de vouloir que tu restes ici à polluer l'air.

– Je peux vous aider.

– Toi? Franchement ça m'étonnerait.

– Vous avez des croulants, là-haut.

– Ce n'est un secret pour personne.

– Je pourrais me rendre utile. Je connais les croulants. C'est moi qui m'occupais de ceux qu'on avait au muséum. Je pourrais m'occuper des vôtres.

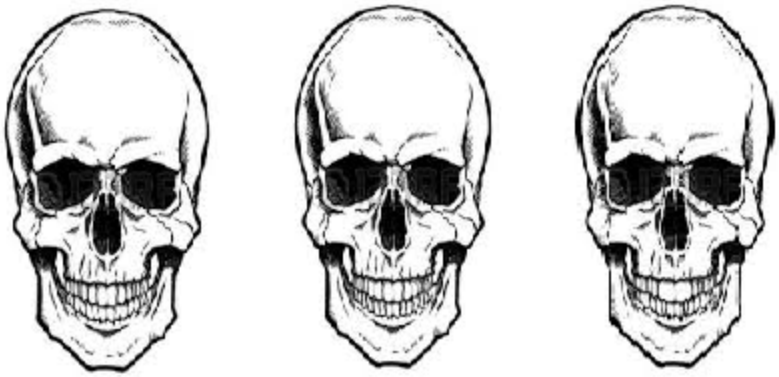
– J'ai déjà du monde pour ça. Des gens qui ne sont pas des sacs à germes.

– Je pourrais aider, supplia Paul, devenant vraiment pathétique.

– En quoi? Hein? En quoi tu pourrais m'aider? Tu pourrais me le dire, en une phrase?

– Je peux leur parler.

# *93.*



Dernièrement, tout s'était mis à changer, et Brooke commençait à se demander si son petit monde n'était pas en train de s'écrouler. Tout avait commencé avec l'arrivée de BouleChien. Avant cela, au cours de l'année écoulée, ils s'en étaient bien sortis, ils s'étaient organisés, avaient monté les maraudes, planté de quoi se nourrir, appris des tas de choses. Et ils avaient eu le sentiment que, peu à peu, les choses s'amélioraient. À petits pas, bien sûr, mais au moins, ils allaient dans la bonne direction.

Et puis BouleChien avait débarqué de nulle part et les chose étaient parties à vau-l'eau. D'abord, elle avait tenté de traverser Londres avec lui et l'expédition avait tourné au désastre. BouleChien, tué. Sa plus vieille copine, Whitney, tuée. Robbie, blessé. Brooke elle-même, blessée à la tête par une mère complètement ravagée. Et voilà qu'ensuite Paul avait pété les plombs et ouvert aux crevards des sous-sols. Et enfin, Einstein qui part chercher des fournitures et la moitié de l'effectif qui se fait massacrer...

Tous ces enfants qui n'étaient plus là. En son for intérieur, une petite part d'égoïsme lui faisait penser que ça laissait plus à manger pour ceux qui restaient. Oui. Voilà ce qu'on devenait dans ce nouveau monde où ne restait plus que la survie. On devenait dur et froid. Des coeurs de pierre.

Assise sur les marches, à l'entrée du muséum, elle savourait la chaleur du soleil. C'était le printemps. Les arbres bourgeonnaient. Bientôt l'été.

Brooke poussa un soupir.

La situation paraissait toujours meilleure en été. Il y avait plus à manger. Le temps était agréable. En hiver, il n'y avait plus rien de bon. D'ailleurs, dès qu'elle y pensait, les images qui lui venaient étaient glauques. Brûler tout ce qui leur passait sous la main pour se tenir chaud. Racler des fonds de boîtes de conserve pour manger. Casser la glace dans les réservoirs d'eau qui se trouvaient sur le toit. Les nuits qui n'en finissaient pas.

Non, décidément, l'hiver n'avait rien de réjouissant.

Elle ferma les yeux et goûta la caresse du soleil sur sa peau. Sous le bandage, son front lui faisait mal. Elle avait parfaitement conscience que le soleil aidait à la cicatrisation, toutefois, elle n'était pas encore prête à exposer sa disgrâce aux yeux du monde. C'était l'horreur là-dessous, une grosse balafre croûteuse, noire, jaune et la peau tout étirée et déformée.

Comment avait-elle pu ainsi passer du piédestal de la jolie fille de la bande à ça? Miss Frankenstein...

comment? Ça s'était passé si vite. Le monde avait sursauté et basculé cul par-dessus tête.

Elle détestait quand les ténèbres envahissaient ainsi son esprit. Il valait mieux se concentrer sur le positif. Car il y en avait eu dernièrement. Ils avaient rencontré Maxie, Blue et les autres. Ça, c'était la bonne nouvelle; et c'était à BouleChien qu'ils la devaient. Au moins, les enfants qui étaient morts récemment avaient été remplacés par de nouveaux.

De bons guerriers.

Pas assez néanmoins pour sauver ceux qui étaient dans l'église...

Arrête.

Elle entendit des éclats de voix. Une dispute. Près des grilles, là où se trouvait la petite maison du gardien, où deux enfants au moins montaient la garde en permanence.

On aurait dit que quelqu'un voulait entrer.

Brooke ouvrit les yeux et regarda en direction du bruit en fronçant les sourcils. La maison lui cachait la vue. Elle se leva et s'étira, caressa son postérieur endolori par la dureté et la froideur des marches de pierre, puis, les jambes raides, s'avança en direction du portail.

Quatre garçons étaient plantés devant les grilles. Des grands. Pas du coin. Elle ne les reconnaissait pas. À moins que...?

Le gars du milieu.

À mesure qu'elle approchait, Brooke sentait sa gorge se serrer.

Impossible. Elle devait rêver. Ça ne pouvait pas être lui. Elle s'approcha encore plus prêt. Le garçon se tourna dans sa direction et la regarda, sans montrer le moindre signe de reconnaissance.

Pourtant, lorsqu'il se tourna à nouveau, ses derniers doutes se dissipèrent. La moitié de son visage était barrée par une balafre.

– Ed...?

Il se renfrogait toujours, ne semblant pas la reconnaître. Avait-elle changé à ce point? Lui aussi avait changé, plus grand, plus large, plus fuselé, pourtant, c'était toujours ce bon vieux Ed.

– C'est moi, dit-elle en essayant de retenir les accents pathétiques de sa voix. Brooke...

Son visage s'illumina.

– Seigneur, Brooke... Qu'est-ce qui t'es arrivé?

– Des pépins.

Il la zyeuta des pieds à la tête. C'est vrai qu'elle avait beaucoup changé. De blonde décolorée elle était passée à brunette aux cheveux court et avait troqué ses vêtements vulgaires contre une vieille robe du musée de la mode... et puis le bandage.

Bien sûr. Le bandage. Pas étonnant qu'il ne l'ait pas reconnue.

– Ouvrez la grille, ordonna-t-elle aux deux sentinelles. Je les connais.

Les garçons déverrouillèrent le portail et firent entrer Ed et ses trois copains.

– Je vous présente Kyle, Will et Macca.

Avant qu'Ed ait eu le temps de finir sa phrase, Brooke se jeta à son cou et le serra très fort.

– La vache, Ed. J'en reviens pas.

– Moi non plus, dit-il en lui caressant timidement le dos. T'es bien la dernière personne que je m'attendais à trouver ici.

S'écartant de lui, Brooke passa les doigts sur sa cicatrice, en traça la ligne. C'était à la fois pire et mieux que dans son souvenir. Pire parce que son imagination l'avait fait plus petite, et lui plus beau, et mieux parce que, maintenant, ça n'avait plus aucune importance à ses yeux.

Lui aussi bloquait sur son bandage. Elle avait un million de questions à lui poser – et sûrement que lui aussi –, néanmoins, pour l'instant, ni l'un ni l'autre ne pouvait dire un mot. À l'inverse des trois copains d'Ed qui, déjà, engageaient la conversation avec les sentinelles.

Le prenant par la main, Brooke l'attira à l'écart, puis déposa un léger baiser sur ses lèvres, auquel Ed répondit par une raideur embarrassée.

– Tu m'as tellement manqué, dit-elle.

Ed haussa les épaules, ne sachant où regarder.

– Vraiment? dit-il. Ça fait longtemps.

Brooke se demandait ce qu'elle pouvait faire pour recoller les morceaux. Ils s'étaient quittés plutôt en mauvais termes, lors du grand incendie.

À cause de la cicatrice.

Dieu ce qu'elle pouvait la dégoûter!

Eh bien, de l'eau avait coulé sous les ponts, depuis.

Sans un mot, elle défit lentement le bandage qu'elle avait sur la tête. C'était comme si elle se dénudait devant lui. Alors que la blessure apparaissait, elle lut dans ses yeux le même sentiment que celui qu'elle avait dû avoir en découvrant la sienne.

– Ça a l'air récent, dit-il.

Elle opina du chef.

– Tu verras, la douleur finit par s'estomper. Enfin, la plupart du temps.

Des larmes coulaient sur les joues de Brooke. Maladroitement, elle entreprit de remettre le bandage. Ed l'y aida de bonne grâce, apparemment heureux d'avoir quelque chose à faire de ses dix doigts. Une distraction. Il faut dire qu'elle n'y était pas allée de main morte. Elle aurait dû prendre son temps. Forcément qu'elle l'avait fait flipper.

– Au fait, qu'est-ce qui t'amène?  demanda-t-elle. Tu cherches quelqu'un? Qui tu t'attendais à trouver?

Elle connaissait la réponse. BouleChien, évidemment. Mais elle ne savait pas comment lui annoncer la mauvaise nouvelle.

– On n'est pas tout seuls, répondit Ed. On a des petits avec nous. Ils sont restés en arrière, à l'abri, le temps qu'on jauge la situation.

– Quels petits?

– Ben, en fait, l'eu d'eux est à la recherche de sa soeur et on voulait l'aider à la retrouver.

– Quoi? Tu penses qu'elle pourrait être là? Elle s'appelle comment?

– Ella.

Brooke tressaillit et plaqua sa main sur sa bouche.

– Pas Sam, dit-elle en secouant doucement la tête. Pitié, dis-moi que c'est pas Sam.

– Si, c'est lui. Pourquoi? Tu la connais? Elle est là?

– Elle était là, répondit Brooke. Si seulement vous étiez venus hier. Elle est partie ce matin.

Ed semblait confus. Ça commençait à faire beaucoup...

– Comment ça, elle est partie?

C'est alors qu'un de ses amis, celui qu'il avait présenté sous le nom de Kyle, un gros gaillard massif à la tête anguleuse et aux oreilles décollées, vint le trouver.

– Allez, boss, vous vous compterez fleurette plus tard. Rentrons à l'intérieur, OK?

– Une minute, coupa sèchement Ed. (Kyle le regarda d'un air interdit, surpris par sa véhémence.) Tu vois pas que je suis en train de parler, là?

– Bon, bon, d'accord, répondit Kyle en retournant vers la maisonnette du gardien. Pardon de vous avoir dérangés.

– J'comprends pas, poursuivit Ed d'une voix tremblante. Où est-elle partie?

Brooke lui raconta brièvement toute l'histoire. Comment Maeve avait convaincu Ella et les autres de partir pour la campagne. Plus il en entendait, plus il semblait agité. Régulièrement, il dirigeait son regard au loin, sur la route, comme s'il avait encore pu les voir.

– Faut que j'aille les chercher, bafouilla-t-il, l'esprit aux abois. Sam va jamais le supporter. Si tu savais par quoi il est passé. Va nous falloir des vivres. Va aussi falloir que j'annonce ça à Sam. Seigneur, ça fait combien de temps qu'ils sont partis? Si on se dépêche, peut-être qu...

– Ed... Ed... dit doucement Brooke en posant une main sur son bras. Calme-toi. Tu peux pas partir comme ça, à peine arrivé. Tu ne les rattraperas jamais. Ça fait trop longtemps qu'ils sont partis. Et puis, une expédition, ça se prépare...

Ed s'affaissa. Aussi sûrement que si quelqu'un lui avait flanqué un coup de poing dans le ventre. Durant quelques instants, il ressembla à un petit garçon. Un petit garçon épuisé et triste. Brisé. Et puis il se ressaisit. Soupira. Se redressa. Et reprit un air dur et impassible.

– Un résumé de ma vie, dit-il platement. J'aurais dû me douter que ça finirait jamais.

Brooke le prit dans ses bras. Elle aurait vraiment voulu pouvoir le consoler. À cet instant, il lui apparut très clairement qu'elle l'aimait.

Mais elle devait encore lui annoncer le pire.

– J'ai des mauvaises nouvelles, Ed.

Elle le sentit se cabrer.

– BouleChien, dit-elle, platonique.

– Quoi BouleChien? Il est venu ici?

– Pour tout te dire, je pensais que c'était lui que tu cherchais.

– Donc il t'a retrouvée?

– Oui, répondit Brooke, hésitante.

Mais plus elle cherchait la meilleure manière de l'annoncer, plus elle se rendait compte qu'au fond il n'y en avait qu'une.

– Il est mort, dit-elle. Je suis désolée.

Ed se mit à trembler. Et il enfouit sa tête dans son cou.

– Lui et Courtney, ajouta Brooke en lui caressant le dos. Ils voulaient retourner à la Tour. J'étais avec eux. On a été pris en embuscade. En plein jour. On ne s'y attendait vraiment pas. Ils ont tué BouleChien et Courtney. Ils m'ont fait ça au visage. Ella et les amis de Sam m'ont sauvée. C'est une longue histoire, Ed, mais je vais tout te raconter.

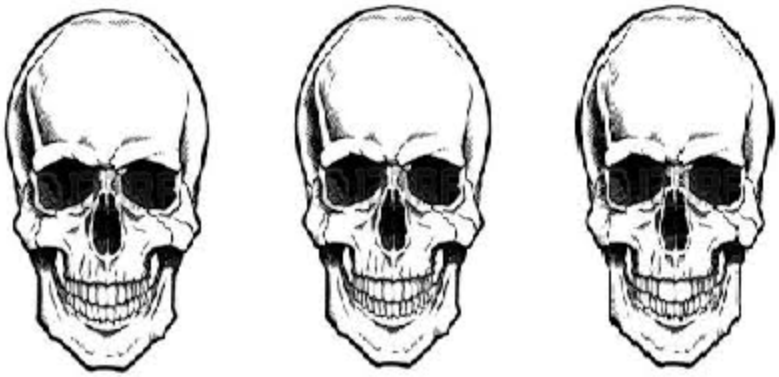
– Pas maintenant, je t'en prie, coupa Ed. J'en ai assez entendu pour aujourd'hui.

Ils restaient là, enlacés, tel un îlot dans un océan de tristesse, sous le regard presque gêné des amis d'Ed.

Finalement, celui-ci fut le premier à rompre le silence.

– Qu'est-ce que je vais dire à Sam...?

# *94.*



Maeve, Robbie, Ella et le Macaque avaient le moral au beau fixe. Ils n'arrivaient pas à y croire. La voiture tournait au quart de poil et ils n'avaient pas vu un seul adulte de la matinée.

Ça leur avait pris un temps fou pour rejoindre la M4. D'abord, ils avaient dû contourner le muséum pour que personne n'entendent ni ne voie la voiture. Ensuite, grâce à ce que Blue leur avait dit, ils savaient qu'ils ne pouvaient pas prendre l'autoroute avant le rond-point où le pont s'était écroulé. Robbie avait donc essayé de longer la M4 par un autre itinéraire. Le problème, c'était que de nombreuses rues étaient bloquées. Ravagés par les flammes, certains immeubles s'étaient effondrés sur la voie, des lampadaires étaient tombés, il y avait des carcasses de voitures partout. Deux fois de suite, ils s'étaient perdus et avaient fait un grand tour pour rien, avant de finalement réussir à prendre l'autoroute à hauteur de Brentford.

Robbie n'était pas le meilleur conducteur du monde. Loin s'en faut. La voiture disposant d'une boîte automatique, il n'avait donc pas à s'embêter avec les vitesses, mais il se mélangeait encore souvent les pinceaux entre le frein et l'accélérateur, tant et si bien que les à-coups étaient nombreux et les embardées aussi. Il voulait à tout prix éviter d'avoir un accident et d'endommager sa précieuse voiture, aussi roulait-il à une allure désespérément lente, y compris sur l'autoroute. On aurait dit un pépé faisant sa promenade du dimanche. Ils se traînaient, Robbie, plié en deux sur son volant, louchant sur la route à travers le pare-brise crasseux. Ils avaient bien essayé de le nettoyer, mais le lave-glace était vide.

Ella, qui n'arrêtait pas de se pencher en avant pour regarder le compteur, n'avait pas vu l'indicateur dépasser vingt kilomètres-heure. C'était facile comme calcul. Ils étaient partis avec de l'essence pour quatre-vingts kilomètres. En tout cas, c'est ce que le compteur affichait une fois qu'ils furent partis. Quatre-vingts kilomètres à vingt à l'heure, ça leur laissait quatre heures d'autonomie.

– On consommera moins d'essence comme ça, avait expliqué Robbie quand Ella l'avait questionné à ce sujet.

Au début, alors qu'ils sillonnaient les petites rues, en essayant une avant de découvrir qu'elle était coupée et de faire demi-tour, manquant chaque fois de rester bloqués, Ella était nerveuse. Elle avait constamment l'impression qu'ils allaient être attaqués par des adultes. Pourtant, à mesure que les minutes passaient, sans qu'ils en voient aucun – vraiment aucun –, elle s'était détendue. Les autres aussi, d'ailleurs. Maeve la première, qui était partie la tête entre les épaules, la nuque raide et qui, petit à petit, s'était affondrée sur son siège, comme si elle avait fondu.

Idem pour Robbie qui, dans un premier temps, n'avait pas arrêté de ronchonner et de se plaindre de sa blessure et qui, maintenant, semblait parfaitement à l'aise. De temps à autre, il touchait la jambe de Maeve qui lui répondait par un sourire.

Il avait un truc pour Maeve. Ça se voyait comme le nez au milieu de la figure. Ella savait lire ce genre de choses. Elle espérait juste que ces deux-là ne deviennenet pas trop romantiques, ce qui aurait pour effet de les

exclure, le Macaque et elle. Ella n'aimait pas quand les gens avaient des petits copains ou des petites copines. Ils n'étaient plus les mêmes.

Quoi qu'il en soit, de les voir ainsi détendus tous les deux la réconfortait. Finalement, peut-être qu'ils allaient bel et bien réussir à s'échapper.

Ella regardait défiler les arbres et les immeubles. Cela faisait plus d'un an qu'elle n'était pas montée en voiture. Elle avait oublié comment c'était. Maintenant, des souvenirs de longs trajets avec maman, papa et Sam lui revenaient en mémoire, quand ils écoutaient des livres audio sur le lecteur CD.

Plus ils avançaient sur l'autoroute, plus le monde paraissait vide. Ils passèrent les pancartes indiquant l'aéroport d'Heathrow. Maeve était effarée que Blue et les autres aient pu aller aussi loin à pied.

Ella se retint de dire qu'ils devaient marcher plus vite que Robbie ne roulait.

Ensuite, ils passèrent sous la M25 et Maeve poussa un cri de triomphe.

– C'est quoi la M25? demanda le Macaque en voyant à quel point cela semblait la mettre en joie.

– C'est une autoroute qui fait le tour de Londres, expliqua Maeve. Un grand anneau d'asphalte qui fait un peu comme une frontière. À partir d'ici, Londres s'arrête et le monde extérieur commence.

Malgré ce que Maeve pouvait dire, ils n'étaient pas encore réellement à la campagne. Il y avait encore des constructions et des lotissements ici ou là, mais ils étaient de plus en plus espacés et séparés par des champs, des bois et des étangs.

– On y est déjà? demanda le Macaque en regardant à travers la vitre. C'est ça la campagne?

Presque, répondit Maeve avant de pivoter sur son siège pour lui ébouriffer les cheveux.

– J'me sens pas bien. Je suis malade en voiture.

– Vraiment? s'esclaffa Maeve. Eh ben écoute, si c'est tout ce qu'on a comme problème, ça devrait aller.

– De toute façon, il va bientôt falloir s'arrêter, dit Robbie. À en croire la jauge, le réservoir est pratiquement vide. On devrait peut-être profiter qu'il fasse encore jour pour trouver un endroit où camper.

– Non, on a encore plusieurs heures avant la nuit, répondit Maeve.

– On sera en panne sèche bien avant. Je n'ai aucune envie de dormir dans la voiture. Faut qu'on trouve un endroit sûr tant qu'on peut encore rouler et qu'on décide ce qu'on va faire ensuite.

– Dans ce cas, prenons la prochaine sortie, dit Maeve. Quel dommage, tout de même. On avançait si bien.

– Ouais, dit Robbie. Mais aucun signe de colonie jusqu'ici. Franchement, vu où on est, je pensais qu'on aurait déjà croisé des enfants. Y en a forcément, bon sang.

– C'est pas fini, dit Maeve, on va peut-être trouver quelque chose.

Arrivés en vue d'une sortie, ils s'engagèrent sur la bretelle. Ella lut le panneau. Sortie numéro sept. Slough. Ella fit la grimace. Elle n'aimait pas le son de Slough. Quelle drôle d'idée d'appeler une ville comme ça.

– J'aimerais vraiment pas passer la nuit à Slough, dit-elle.

– Moi non plus, dit Robbie. Et il éclata de rire. On va essayer de trouver un autre endroit. Je veux surtout pas être près d'une ville.

Après un long virage, la voie de dégagement les mena sur un pont qui enjambait l'autoroute. Maeve regarda la carte qu'elle avait pris soin d'emporter et indiqua à Robbie un chemin qui leur permettrait d'éviter

Slough. Il s'agissait de faire une grande boucle qui, finalement, les ramènerait sur l'autoroute. Rapidement, ils se retrouvèrent sur des petites routes bordées d'arbres et de haies. Il y avait beaucoup d'eau par ici, des petites rivières, des lacs. Ella se sentait mieux maintenant. C'était exactement ce qu'elle avait imaginé.

– Bingo! s'exclama bientôt Maeve. Ça a l'air nickel. Une île en plein milieu de la rivière avec un hôtel dessus. Le parfait endroit où se planquer pour la nuit. Ça se vois rien qu'au nom.

– Pourquoi? dit Robbie. Ça s'appelle comment?

– L'île au Singe, répondit Maeve avant de pivoter sur son siège pour partager la blague avec Ella et le Macaque. Qu'est-ce que vous dites de ça?

– Ça a l'air cool, dit le Macaque. Y aura de vrais singes?

– J'en doute.

– J'espère que non, enchérit Ella en repensant à l'attaque de Regent's Park, aux chimpanzés malades, à ce pauvre Joël...

Elle passa machinalement les doigts sur le collier en or qu'elle avait récupéré lors d'une visite au musée Victoria et Albert. Ça la réconfortait d'avoir ce bijou magnifique autour du cou.

Ils mirent quelques minutes à dénicher l'île, Ella et Robbie vérifiant nerveusement la jauge toutes les dix secondes. Quand ils arrivèrent, Ella comprit que l'on ne pouvait y accéder que par une passerelle partant du parking. Ils garèrent la Range Rover et restèrent à l'intérieur en silence, personne ne voulant être le premier à quitter le cocon rassurant de l'habitacle. Leurs regards se perdaient sur la rivière dont les eaux tumultueuses chatoyaient sous le soleil couchant.

– Qu'est-ce que vous en dites? demanda finalement Maeve. On va jeter un oeil?

– Faisons cela, répondit Robbie.

Ils descendirent de voiture et humèrent l'air vif. L'odeur de la rivière, des arbres tout proches, de l'herbe. Ça sentait bon. Le propre. Ella connaissait l'odeur des adultes, et ça n'avait rien à voir avec ça. Les environs paraissaient paisibles. Les oiseaux gazouillaient, aucun signe d'activité humaine. Pas d'adultes. Pas d'enfants.

Maeve et Robbie portaient tous deux des épées, plus la béquille sur laquelle Robbie s'appuyait pour marcher. Maeve les conduisit jusqu'à la passerelle métallique qui enjambait le bras de rivière.

– Je me disais, dit Robbie en baissant les yeux sur la rivière, y a peut-être un bateau par ici? Ça nous permettrait de remonter vers l'amont. À l'abri de tout crevard. D'ailleurs, c'est quelle rivière?

– La Tamise, répondit Maeve.

– La Tamise? Tu te moques de moi. Ça ressemble vraiment pas à ce qu'on en connaît, en ville. (Il poussa un cri de joie en direction du ciel.) Le retour à la terre, y a rien de tel!

Il y avait une grande pelouse, totalement envahie par des herbes folles qui montaient jusqu'à la taille, et au bout, un vieil hôtel un brin baroque, blanc, avec une façade à colonnades et des fenêtres en arceau. Ça ressemblait à un décor de ces programmes que la mère d'Ella regardait sur la BBC, où les femmes portaient des bonnets et les hommes des hauts-de-forme. La bâtisse semblait intacte, ni vandalisée ni même visitée. Toujours aucun signe d'activité humaine nulle part. Ils avaient trouvé l'endroit idéal. Un îlot de sécurité dans un océan de dangers. Ils pouvaient y vivre comme une famille, Maeve et Robbie dans le rôle des parents, et Ella et le Macaque dans celui des enfants.

– Allons nous enregistrer, dit gaiement Maeve.

Joignant le geste à la parole, elle démarra au sprint et fila dans les hautes herbes. Un à un, les autres l'imitèrent. Tandis qu'elle courait, sous les coups de fouet des plantes, Ella se sentait soudain sauvage et libre.

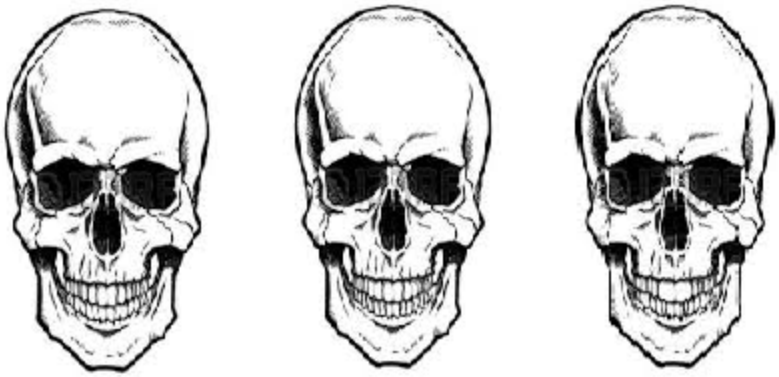
Ils avaient réussi. Ils s'étaient échappés de Londres. Elle pouvait tirer un trait sur tout ce qui s'était passé. Comme si rien n'avait existé, comme si tous les morts – famille ou amis – n'avaient jamais réellement vécu. Juste les personnages d'une histoire qu'elle avait lue. C'est tout. Et maintenant elle pouvait fermer le livre et entamer une nouvelle histoire.

Non. Pas seulement une histoire.

Une nouvelle vie.

Sans retour en arrière.

# *95.*



– On devrait l'enfermer dans le camion, dit Einstein. Là où on gardait les autres.

– Non, répondit Brooke. Ed dit que celui-là est différent. On ne doit pas le traiter comme un animal.

– Nous verrons.

Depuis qu'Ed était parti chercer le reste de sa bande et que Brooke avait annoncé qu'une sorte de crevard en faisait partie, le débat faisait rage.

Une atmosphère tendue régnait dans le hall central du muséum. Personne ne savait vraiment à quoi s'attendre. Par sécurité, la foule des enfants était cantonnée dans la galerie des minéraux. Mais, en bas, un petit comité d'accueil attendait, composé de Brooke, Einstein, Boggle et Justin

pour le muséum; Blue, Maxie, Achille et Paddy pour les nouveaux; plus les trois enfants du dépôt: Poisson-Face, Skinner et Trinité. Justin avait émis l'idée qu'ils restent avec les autres, mais ils avaient insisté pour être présents. Ils paraissaient agités et excités. Ils n'arrêtaient pas de marmonner entre eux. Poisson-Face, en particulier, semblait surexcitée. Elle faisait des sortes de petits bruits d'oiseau en tendant son long cou comme si elle essayait d'écouter, ses yeux étonnamment écartés fixés au loin.

Brooke restait dubitative à l'égard des Biscornus. Ils lui faisaient peur. Et depuis qu'elle avait appris qu'ils pouvaient communiquer entre eux sans même articuler un mot, c'était encore pire. Elle se demanda s'ils pouvaient lire ses pensées et si elle ne devait pas les empêcher d'envahir son esprit, au cas où ils découvriraient ce qu'elle pensait d'eux. Elle essaya de ne plus penser qu'à Ed... et au crevard qu'il ramenait.

– En quoi il est différent? Demanda Achille, qui avait raté le début de la discussion.

– Apparemment, il est intelligent, répondit Brooke. Il peut parler.

– Ouais, dit Achille, comme Seamus et ses couillons de potes, au dépôt. C'est Olive qui avait raison. (Il fit tourner sa nouvelle lance entre ses mains.) Mais vous pouvez compter sur moi. Je vais garder mon arme sous la main. Vous savez ce qu'on dit? Un bon adulte est un adulte mort.

Brooke n'aimait pas Achille. Depuis son accident, elle avait perdu son assurance avec les garçons. Avant, elle les menait par le bout du nez. Maintenant... Eh bien, elle n'était rien d'autre qu'une mutilée, comme les Biscornus. Achille, lui, gardait son mystère. Elle avait le sentiment que, même avant, il aurait été imperméable à ses combines. Elle n'allait pas pour autant le laisser prendre le dessus.

– Cet adulte est d'une importance capitale, protesta-t-elle. Il peut nous aider.

– En quoi?

– En quoi, je ne sais pas. Je ne le connais ni d'Ève ni d'Adam. Mais si Ed dit qu'il est important et qu'on ne doit pas lui faire de mal...

– Tu sais ce que je lui dis, moi, à Ed? répliqua Achille. Et puis d'abord c'est qui, ce Ed?

– Je le connais, répondit Justin. C'est un mec bien. S'il dit que celui-là est important, alors...

– Bon, bon, eh bien puisque, visiblement, ce que dit Ed est parole d'évangile, on va s'en tenir à ça, l'interrompit Achille. Mais si j'ai le moindre doute sur ce connard, je n'hésiterai pas à recourir à la force, d'accord?

Sur ces mots, il leva sa lance devant son visage et embrassa la pointe.

– Qu'est-ce que tu vas lui faire, Ach'? demanda Paddy.

– Tu crois quoi, Paddyzizi? Je vais lui ouvrir le bide en deux et me faire un bonnet avec ses fesses.

– Merci, messire Lancelot, ironisa Einstein. Je suis persuadé que tout le monde ici se sent plus en sécurité, sachant que tu nous protèges.

Achille lui montra les dents, mais se garda de répondre.

– Écoutez, on va lui laisser le bénéfice du doute, déclara Maxie, visiblement sur la même ligne que Brooke.

Avec Blue, ils avaient aidé cette dernière à installer une sorte de chambre pour le crevard dans la galerie des insectes, un endroit relativement petit que l'on pouvait facilement boucler. Ils y avaient transporté un lit, un seau, ainsi que de l'eau potable et de quoi manger.

Malgré tout, ils se trouvaient face à un grand point d'interrogation. Quant à Brooke, tout ce qu'elle savait, c'est qu'elle avait confiance en Ed.

Olive se tenait sur le balcon, devant la galerie des minéraux, le regard fixé sur la porte. Comme les autres, il était paré pour toute éventualité. Son lance-pierre était coincé dans sa ceinture et il faisait rouler trois billes d'acier au creux de sa main gauche. La coupure que lui avait faite la mère en le griffant au visage le démangeait un peu. Il se retint d'y toucher. Dieu merci, ça guérissait. Apparemment, il était passé à côté de l'infection.

Un mouvement l'interrompit dans ses pensées. Il sentit quelque chose toucher son autre main, appuyée à la balustrade. Se retournant, il découvrit Lettis, le teint toujours aussi pâle, les yeux toujours aussi cernés et le regard toujours aussi inexpressif. Il se demanda s'il la reverrait sourire un jour, et aussi s'il lui serait donné d'entendre à nouveau le son de sa voix. Elle passait ses journées plongée dans son journal intime, en interdisant à tout le monde de lire ce qu'elle écrivait. Y compris Chris Marker, le bibliothécaire.

Elle scruta intensément le visage d'Olive. Il serra sa main dans la sienne. Elle lui fit l'effet d'une petite chose sèche et froide.

– Tout va bien, dit-il. Il ne va rien nous arriver. T'inquiète pas, je ne t'abandonnerai pas une deuxième fois. Y a aucune raison d'avoir peur.

Ensuite, d'autres enfants apparurent. Un groupe de petits. Olive les reconnaissait tous: Blu-Tack Bill, Zohra et la Grenouille, Wiki, Jibber-jabber. Seuls manquaient Ella et le Macaque. Ils se déployèrent en cercle autour de Lettis, comme s'ils voulaient la protéger, bien qu'ils soient tous plus petits qu'elle.

– On n'avait pas dit que vous deviez attendre dans la galerie?

– On voulait voir, répondit Wiki.

Olive faillit lui répondre que ça pouvait être dangereux avant de se rappeler ce qu'il venait de dire à Lettis.

– Bon, d'accord, mais vous ne bougez pas une oreille et vous vous taisez. C'est moi qui suis responsable de vous maintenant.

– On peut très bien se défendre nous-mêmes, répondit Jibber-jabber.

Olive esquissa un sourire. Si ça se trouve, il avait raison. Il sentit Lettis se cramponner à sa main tout en fixant intensément la porte des yeux.

Celle-ci s'était ouverte. Quelqu'un entrait.

– Il arrive, dit Skinner en faisant nerveusement les cent pas.

– Entrée gratuite à la foire aux monstres, lança Achille, juste assez fort pour que les autres entendent.

Paddy gloussa bêtement. Pourtant, seule la silhouette de Jackson se dessinait dans l'encadrement de la porte.

– Ils sont en train de passer le portail, dit-elle.

– À quoi il ressemble? demanda Brooke.

– J'sais pas. Il est sous une couverture.

– On marche sur la tête, dit Achille. Je vous dis que je vais le zigouiller.

– Tu ne vas rien faire du tout, coupa Einstein avec autorité. Si ce père est effectivement ce qu'Ed prétend, il pourrait nous être d'une grande utilité pour nos recherches.

– D'une grande aide pour nos recherches, répéta Achille en minaudant avant de cracher ostensiblement sur le sol. Tête d'oeuf, va!

Et puis Ed entra au côté de Kyle, qui portait une hache. À la seule apparition d'Ed, Brooke sentit son coeur s'emballer. Elle était raide dingue de lui.

C'est alors que Trinité dit quelque chose qu'elle ne comprit pas. Devait-elle prendre ça pour elle?

– Deux balafrés, dit-il. La règle des trois. Il y en aura un autre. Vous verrez.

Dans le sillage d'Ed apparut une silhouette voûtée, enveloppée dans une couverture et flanquée des copains qui l'accompagnaient à son arrivée au musée. On ne voyait que deux jambes grêles qui dépassaient. Dans un premier temps, Brooke pensa qu'il portait un pantalon vert, avant de tressaillir en réalisant que ses jambes étaient nues et que sa peau était couverte de mousse verte.

Derrière eux marchaient une petite fille portant un étui à violon ainsi que deux jeunes garçons, l'un blond, l'autre vêtu de ce qui semblait bien être une robe, surmontée d'un blouson en cuir dont on avait coupé les manches.

– Dieu du ciel, soupira Achille. Manquait plus que les clowns. Le cirque est arrivé en ville ou quoi?

Une fois entrés, ils firent quelques pas et puis s'immobilisèrent devant les énormes fossiles de dinosaures. Brooke alla à leur rencontre, accueillant Ed par un grand sourire.

– On a préparé un endroit pour lui, dit-elle. Mais ça n'a pas été facile de convaincre tout le monde. Tu dois me promettre qu'il ne fera de mal à personne.

– Je peux rien promettre, répondit Ed, le visage fermé. Mais c'est mon problème. Je m'en occupe.

Le petit blondinet s'approcha d'elle. Il avait l'air d'avoir pleuré. Ça devait sûrement être Sam. P'tit Sam, comme disait Ella; et Brooke voyait clairement pourquoi. Elle se sentait infiniment désolée pour lui.

– C'est vrai que ma soeur était là? demanda-t-il. Elle s'appelle Ella.

– Oui, répondit Brooke. C'est vrai. Elle était là, mon chéri. Mais elle va bien. Rassure-toi. Elle est partie. Elle voulait quitter Londres.

– Je te l'ai dit, Sam, ajouta Ed d'un ton las.

Une soudaine colère s'empara de Sam qui frappa violemment Ed au bras.

– On aurait dû venir hier! hurla-t-il. Je voulais qu'on vienne!

– Sam, tu sais bien qu'on ne pouvait pas. C'était trop dangereux. Et puis on était bien trop crevés. Bien sûr, si j'avais su qu'on allait la rater, j'aurais agi autrement, mais comment on aurait pu savoir? C'est juste un mauvais alignement de planètes. La faute à pas de chance.

Littéralement abattu, Sam se laissa choir sur le sol et bascula la tête en avant.

– Qu'est-ce que j'vais devenir?

– On la retrouvera, dit Ed en tentant de le relever.

Mais Sam n'y croyait plus. Il se débattait.

– Arrête, poursuivit Ed. On la retrouvera, je te dis. Pas aujourd'hui. Mais dès qu'on sera prêts, on partira à sa recherche. D'abord, faut qu'on s'organise, qu'on essaie de voir où elle a pu aller.

Sam pleurait à chaudes larmes. C'était plus que Brooke ne pouvait en supporter. Elle ne voulait surtout plus y penser, aussi reporta-t-elle son attention sur l'homme caché sous la couverture.

– Il est obligé de garder ça? demanda-t-elle.

– Il supporte pas la lumière.

– Hé, le véreux! dit Kyle en soulevant un pan de la couverture. Tu voudrais pas sortir de là et dire bonjour à ces charmantes personnes?

La couverture remua vivement. Des paroles étouffées résonnèrent sous le tissu. Il pouvait donc bel et bien parler.

– Il ne veut pas montrer son visage, dit Kyle.

C'est alors qu'Achille approcha à grands pas et qu'il fusilla Ed et Kyle du regard.

– S'il veut rester ici, il faut qu'il se montre, grogna-t-il avant de tirer vivement sur la couverture.

À la vue de l'homme, Brooke grimaça et recula d'un pas. Hormis un ridicule chapeau melon de couleur verte, il était nu comme un ver et entièrement recouvert d'une couche de moisi, sous laquelle apparaissaient les habituels kystes et grosseurs des adultes atteints par le mal. Il avait de longs bras ballants, les mains terminées par d'interminables ongles jaunes. Ses battements de paupières répétés lui donnaient l'air timide, mais aussi un peu sournois, quand il les regardait du coin de son oeil pâle. Finalement, son regard se posa sur Brooke et il se lécha les babines.

C'est alors qu'un cri retentit à l'autre bout du grand hall, suivi par un bruit de course. C'était Poisson-Face. Qui se précipitait vers le bonhomme, les bras tendus devant elle.

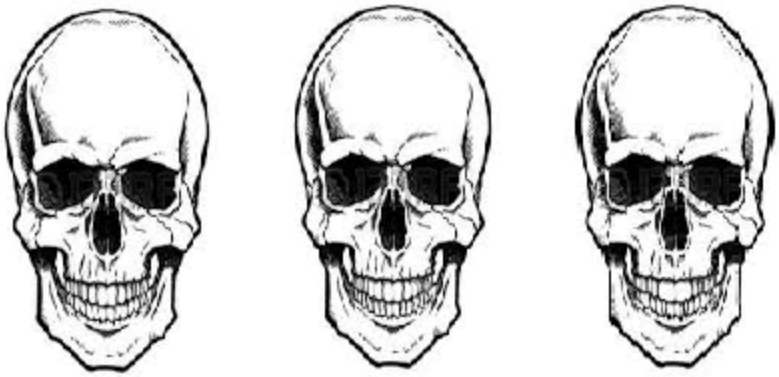
Poisson-Face pleurait. Elle se jeta dans ses bras en sanglotant.

– Papa, mon papa!

Achille laissa échapper un petit rire moqueur.

– Alors, ça, c'est la meilleure de la journée!

# *96.*



Malgré la nuit, Ella ne dormait pas. De vagues formes grisâtres se dessinaient à la faveur du faible halo de lune qui filtrait à travrs les rideaux. La plus grosse de ces masses informes n'était autre qu'un fauteuil. La silhouette étalée par terre sur des coussins était Robbie. Le rectangle noir qui se détacait sur le mur devait être la télévision.

Le ronron régulier des respirations emplissait l'air. Ella dormait dans un grand lit double, prise en sandwich entre Maeve et le Macaque. Ça la rassurait de sentir la chaleur de Maeve à son côté. C'était comme quand elle avait fait un cauchemar et qu'elle se glissait dans le lit de papa et maman au milieu de la nuit. Si seulement il n'avait pas fait aussi noir. Elle avait espéré que, ses yeux s'accommodant dans l'obscurité, elle allait mieux voir ce qui se trouvait dans la pièce. Hélas, elle avait vite compris qu'il ne fallait pas y compter. Elle n'avait pas d'autre choix que se rendormir.

Pourtant, quelque chose l'avait réveillée. Quelque chose dans son esprit lui avait commandé de sortir du sommeil et d'ouvrir les yeux. Quoi? Un bruit peut-être. Elle tendit l'oreille. À part les souffles réguliers à ses côtés, tout était parfaitement silencieux. Elle se concentra pour essayer de se souvenir de ce qui avait pu percer la bulle de ses rêves. Si ce n'était pas un bruit, alors qu'est-ce que c'était? Un mouvement? Maeve avait-elle bougé?

Elle jeta un oeil sur la masse grise allongée à son côté. Elle ne distinguait que les mouvements réguliers d'un corps endormi se soulevant et retombant au rythme de sa respiration, mais rien d'autre. Rendors-toi. S'il y avait eu quelque chose, un des grands se serait levé. Elle se pelotonna légèrement et ferma les yeux, s'abandonnant lentement au sommeil. Mentalement, elle remonta le fil des évènements de la journée. Quand ils avaient quitté le muséum, ce matin. Les au revoirs aux amis. Les sanglots longs. Même ses nouveaux amis, Wiki et Jibber-jabber, avaient pleuré. Qu'ils étaient cucul la praline, ceux-là. Ensuite, le voyage en voiture, à regarder défiler les immeubles, les arbres et les champs. La campagne. Dénicher l'hôtel sur la petite île. Casser une fenêtre pour entrer. Faire le tour de l'endroit. Quel soulagement de voir que personne n'était venu ici depuis des mois! Aucune trace d'adultes. Ils avaient même découvert des cartons remplis de nourriture, cachés à la cave. Y voyant un signe de bon augure, ils avaient définitivement décidé de passer la nuit ici. Tous dans la même chambre. Une suite, comme avait dit Maeve.

– J'arrive pas à croire que, ce matin encore, on était au musée, avait dit Maeve au moment de se coucher. Et regardez où on en est maintenant!

– C'est pas une raison pour baisser la garde, avait répondu Robbie, en rajoutant des tonnes dans le genre adulte et responsable. (Franchement, ça se voyait trop qu'il voulait impressionner Maeve.) On devrait monter la garde à tour de rôle, juste au cas où.

Savoir que quelqu'un allait veiller sur elle avait grandement apaisé Ella, qui ne se souvenait même pas à quel moment elle s'était glissée dans le lit. Ça lui était tombé dessus comme ça, d'un coup. Elle devait être plus fatiguée que ce qu'elle pensait.

D'ailleurs, elle aurait sûrement dormi jusqu'au lendemain si quelque chose ne l'avait pas réveillée...

Une odeur...

Oui, c'était une odeur qui l'avait réveillée.

Elle la sentait maintenant. Un fumet capiteux, de pourriture terreuse. Une odeur familière. Qui hantait ses cauchemars depuis des mois.

D'où ça venait?

S'il y avait eu quelque chose, un des grands se serait levé...

Un frisson glacé lui parcourut l'échine. N'étaient-ils pas supposés monter la garde? Robbie et Maeve? À tour de rôle? Pourtant, Robbie dormait à poings fermés par terre et Maeve sur le lit, à côté d'elle.

Elle était complètement réveillée maintenant, le coeur battant à cent à l'heure et la tête bourdonnante.

– Maeve? murmura-t-elle. J'ai peur.

Le corps à côté d'elle demeurait immobile.

– Maeve, je t'en prie, dit-elle encore, plus fort cette fois, ses doigts jouant avec son collier. Je sens une odeur.

La panique enflait dans sa poitrine. Elle ne connaissait que trop bien cette odeur. Celle des adultes. Des adultes qui ne se lavaient plus, qui n'allaient plus aux toilettes, des adultes dont les corps n'étaient plus qu'un amas de furoncles purulents et de plaies suppurantes d'où s'épanchaient des coulées de sang, de pus, de crachat et pire encore.

Mais d'où venait l'odeur?

Ça semblait proche.

Elle tendit la main pour secouer Maeve. Son corps était chaud et elle portait un truc en épais tissu rêche qu'Ella ne lui avait jamais vu.

Son contact était collant et moite.

Maintenant, Ella savait d'où venait l'odeur. Le corps sur le matelas. Il puait. Elle se recula vivement, sur le dos. Qu'était-il arrivé à Maeve? Et où était le Macaque? Il n'était pas dans le lit. Elle sauta du matelas, tomba sur le sol, et rampa jusqu'à Robbie.

– Robbie, lève-toi, geignit-elle en le secouant doucement. Y a kekchose dans la chambre. S'te plaît, debout. Je crois que c'est pas Maeve, dans le lit. Robbie, pitié, réveille-toi, j'ai peur...

Mais Robbie était froid et immobile. Elle le palpa, cherchant à taton son visage.Fallait-il qu'elle lui ouvre les yeux de force, qu'elle lui hurle dans l'oreille...

Ses mains atteignirent le cou de Robbie. Son corps s'arrêtait là.

Il n'avait plus de tête.

Elle poussa un cri et la silhouette sur le matelas se déplia lentement. Elle était grande, bien trop grande pour correspondre à Maeve. Trop grande pour qu'il s'agisse d'un enfant. C'était un adulte, un père, le regard fixe et une bouche comme un puit sans fond. Il passa les jambes au-dessus du lit et se leva.

La terreur lui arrachait jusqu'à la capacité d'émettre un son. Elle se précipita et chercha la porte à l'aveuglette, sans faire un bruit. Mais où était-elle?

Elle heurta un mur et se laissa glisser le long de la paroi. Où était la porte?

Où était la porte?

Elle ne trouvait plus la sortie.

D'un pas pesant, le père avançait vers elle.

Non. Pas ça. Ils auraient dû rester avec les autres. Pas ça...

Ella se colla au mur et se laissa glisser le long de la paroi. La porte devait bien se trouver quelque part! Il y avait forcément une issue. C'est alors qu'elle tomba. La porte était restée ouverte tout le temps. Elle atterrit sur quelque chose de mou, froid et humide.

Un autre corps.

Elle entendait le bruit du père dans son dos. Ses pieds traînant sur la moquette: fschhh, fschhh. Sa respiration sourde. Les sifflements et les gargouillis dans sa gorge. Et puis la main de l'adulte se referma sur sa cheville. Elle secoua la jambe pour se libérer.

Pas comme ça...

Elle se redressa, dérapa dans une flaque, patina, se cogna au mur du couloir, poursuivit son chemin. Il faisait encore plus noir ici. Elle ne voyait qu'un minuscule halo de lumière, au bout de couloir.

Elle se mit à courir, le père sur ses talons, qui la poursuivait au pas de course en gémissant doucement.

Pas comme ça...

Elle arrivait à la lumière; le couloir tournait à droite. Elle prit le virage et un éclair déchira la nuit. Elle hurla. Un visage semblait flotter dans les ténèbres.

La pire tête qu'elle ait jamais vue. Comme si elle avait été mâchée puis recrachée. La peau était déchirée et plissée avec cette brillance des tissus fraîchement cicatrisés. Les lèvres étaient gonflées, crevassées. Un oeil qui n'était plus qu'une boursouflure voilée et injectée de sang, une oreille qui manquait.

Et puis elle reconnut le Macaque, sa dépouille sanguinolente pendant au bras droit de la créature.

La chose leva son autre main et Ella sentit ses jambes se dérober sous elle, son sang refluer d'un coup. Des bulles dans la tête, comme flottant dans la ouate, elle dérivait hors de ce monde.

La main s'abattait.

Pitié... Pas comme ça...

This file was downloaded from Z-Library project

*Your gateway to knowledge and culture. Accessible for everyone.*

z-library.se singlelogin.re go-to-zlibrary.se single-login.ru

Official Telegram channel

Z-Access

https://wikipedia.org/wiki/Z-Library